
U d'/ of Ottawa
39003010637014

GRANDEURS

DE LA SAINTE VIERGE

TOME II

Lyon. — Impr. d'André Perisse.

CONFÉRENCES

THÉOLOGIQUES ET SPIRITUELLES

SUR LES GRANDEURS

DE

LA SAINTE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

PAR LE P. L.-F. D'ARGENTAN

CAPUCIN.

TOME SECOND

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

LYON

Rue Mercière, 49. | **Rue Centrale, 34.**

PARIS

R. RUFFET, Acquéreur de la nouvelle Maison,

rue Saint-Sulpice, 38.

1862

CONFÉRENCES THÉOLOGIQUES
ET SPIRITUELLES
SUR LES GRANDEURS
DE LA TRÈS-SAINTE-VIERGE MARIE
MÈRE DE DIEU.

CONFÉRENCE XVI.

Où il est parlé des merveilles de la visitation de la Sainte-Vierge.

Je m'étais vu privé, durant quelque temps, de la présence de mon charitable guide; pendant son éloignement, je n'avais pu faire autre chose que de regretter son absence, et de gémir après son retour; je n'osais entreprendre d'avancer un seul pas sans lui, crainte de m'égarer, si je ne marchais toujours en sa compagnie; mais enfin elle me fut rendue, et tous mes ennuis dissipés furent suivis de nouvelles consolations. Une privation légère d'un bien que nous chérissons beaucoup sert aussi très-souvent à nous en faire mieux goûter la possession.

Dès que nous nous trouvâmes réunis, il nous arriva une fort heureuse aventure, car nous fûmes admis par une faveur particulière dans la compagnie d'un petit nombre de personnes d'un mérite extraordinaire, que le zèle de la gloire de Dieu et le désir de leur plus grande perfection avaient unis ensemble si étroitement, qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et une âme. Leur coutume était de s'assembler de temps en temps pour se communiquer les uns aux autres les biens que chacun d'eux avait acquis de nouveau dans le commerce avec Dieu, avec lequel ils traitent bien plus souvent qu'avec le monde.

Il n'en est pas des richesses du ciel comme des petits biens de la terre; ceux-ci se partagent entre les plus proches parents; en se partageant ils diminuent toujours; ce n'est pas assez, on ne fait que trop souvent tout ensemble la division des biens et des amitiés, et ensuite on éprouve la vérité de cette parole de saint Jean

Chrysostome, que *mien* et *tien* sont les paroles du monde les plus froides et les plus ennemies de la charité : il en est tout autrement des biens du ciel, car les véritables enfants de Dieu, qui se regardent comme frères, ne s'assemblent pas pour partager entre eux les biens qu'ils possèdent, mais plutôt pour les rendre communs entre eux; se les communiquant de cette manière, ils ne les diminuent pas, mais plutôt ils les augmentent, puisque chacun devient possesseur des richesses de tous les autres sans les en priver : ainsi, au lieu de voir aucun partage, ni aucune division sur cette nature de biens, c'est toujours une possession plus étendue et une union plus intime.

Quelle consolation pour une société de saintes âmes, lorsque, chacune exposant ce qu'elle a reçu de lumières et de bons sentiments de Dieu dans son oraison, elles se font un trésor commun de ces précieuses richesses! Comme la rencontre de plusieurs tons différents fait une harmonie parfaite dans la musique, ainsi, de l'union de plusieurs vues de l'esprit et de divers sentiments de cœur, que chacun reçoit en particulier sur quelque sujet, on voit naître quelquefois un grand jour qui découvre à tous les plus charmantes vérités des mystères de notre foi, comme nous en vîmes nous-mêmes l'expérience dans cette occasion.

Ils s'entretenaient ce jour-là sur le mystère de la visitation de la Sainte-Vierge. Mais l'un n'avait considéré que les dispositions de cette mère admirable durant son voyage; l'autre n'avait regardé que l'enfant Jésus qu'elle portait dans son chaste sein. Le troisième s'était appliqué au bonheur de sainte Élisabeth, quand elle se vit honorée de la visite de la très-sainte mère de Dieu, sa cousine. Le quatrième avait eu l'esprit tout rempli des vues du précurseur encore invisible, et caché dans le sein de sa sainte mère, et chacun d'eux pensait avoir découvert ce qu'il y avait de plus beau dans ce mystère. Le cinquième, sans s'être attaché à la considération d'aucune de ces personnes en particulier, n'avait qu'une contemplation générale sur le tout, ce qui lui avait donné des lumières qui nous semblèrent, sinon plus élevées, du moins plus sensibles et plus profitables que toutes les autres. Vous allez entendre le détail des consolations que nous reçûmes en les écoutant.

ARTICLE I.

Quelles furent les dispositions de la Sainte-Vierge dans le mystère de sa visitation.

Le premier commença à parler ainsi : je faisais réflexion sur le

bonheur d'une âme que Dieu prévient de ses miséricordes, et qu'il daigne visiter souvent par ses grâces. Et, comme nous sommes dans l'octave de la Visitation de la Sainte-Vierge...Je l'interrompis à ce premier mot. Que dites-vous? On ne fait pas d'octave de la Visitation... Il est vrai, me répondit-il, qu'on ne la fait pas dans toute l'Église catholique, parce que ce n'est pas une des principales et des plus anciennes fêtes de la Sainte-Vierge, qui ont été presque de tout temps célébrées dans toute l'Église. Elle en a quatre qu'elle solennise dans les quatre saisons de l'année, à savoir : celle de l'Annonciation, dans le printemps; celle de l'Assomption dans l'été; celle de la Nativité dans l'automne; et celle de la Purification dans l'hiver; qui sont comme les quatre bases qui soutiennent la dévotion envers la Sainte-Vierge, et comme les quatre fleuves du paradis qui, sortant de la même source, la vont arroser en tout temps de l'abondance des grâces du ciel.

Il est vrai que la fête de la Visitation n'est pas de ce nombre, aussi n'est-elle pas si ancienne, puisqu'elle n'a commencé d'être célébrée que sous le pontificat du pape Urbain VI, qui l'institua environ l'an 1385, et Boniface IX, son successeur immédiat, la confirma et la promulgua peu d'années après à l'occasion d'un schisme cruel, qui, après avoir affligé l'Eglise l'espace de plus de cinquante ans, fut heureusement éteint par cette dévotion à la Sainte-Vierge. Elle n'est pas non plus du nombre des plus solennelles, puisque l'Église n'y a pas ajouté d'octave, comme à celles de la Nativité, de l'Assomption, et depuis peu, à celle de la Conception immaculée; il y a néanmoins plusieurs ordres religieux célèbres dans l'Eglise qui font l'octave de la Visitation, comme celui de saint Dominique, de Prémontré, de Citeaux, de Cluny, des Célestins et des Carmélites, sans parler du nouvel ordre de religieuses qui fleurit aujourd'hui avec tant d'éclat dans toute l'Eglise, sous le nom de la Visitation, comme si Dieu avait voulu donner un lustre particulier à ce grand mystère, en l'éclairant d'autant de soleils qu'il y a de maisons dans cet ordre qui se multiplie tous les jours, encore qu'il ne fasse presque que prendre naissance; car nous l'avons vu commencer avec notre dernier siècle, par la piété et le zèle incomparable du grand saint François de Sales.

Je voyais bien qu'il allait s'engager dans les éloges de ce saint ordre et de son institution, ce qui eût été une trop longue disgression; car il est vrai que c'est un sujet si ample et si riche, qu'il ne s'en fût tiré de long-temps. Pour l'en détourner et le mettre dans son train, excusez, lui dis-je, si je vous ai interrompu; c'est

que ce mot d'octave de la visitation, qui m'était nouveau, m'a surpris; il ne faut pas pourtant qu'il nous prive d'entendre ce que vous vouliez nous dire. Là-dessus il reprit son premier sujet, et nous dit : Je voulais vous découvrir quelle vue Dieu m'a donnée, quand j'ai médité le mystère de la visitation. Je n'ai pu lire ces trois paroles de saint Luc, *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione*, sans y voir avec admiration les grandeurs de la Sainte-Vierge. Dans ces jours-là, dit l'Evangile, c'est-à-dire peu de jours après que l'ange eut annoncé à Marie qu'elle serait mère de Dieu, elle se leva et s'en alla sur les montagnes, et marcha en grande hâte : en tout cela, je ne vois rien que de magnifique et de mystérieux.

Mais qu'y a-t-il en cela d'extraordinaire, disais-je en moi-même? Elle se lève pour entreprendre un voyage : l'eût-elle pu faire en demeurant assise dans sa maison? Elle va sur les montagnes : c'était le chemin par où elle devait passer; elle marche vite parce qu'il n'est pas de la bienséance qu'une fille demeure longtemps par les chemins exposée aux yeux du public : elle ne fait donc que ce que toute autre aurait fait. Comme je prenais la chose trop matériellement, il nous fit bien prendre d'autres pensées, quand il nous exposa la sienne.

§ I.

Explication des paroles de l'Évangile qui traitent de la visitation de la Sainte-Vierge.

I. *Exurgens Maria* : Marie, disait-il, ne se leva pas seulement pour marcher sur la terre, mais elle se leva en esprit au-dessus d'elle-même, pour voler jusqu'au ciel et pour entrer dans les conseils éternels de Dieu sur le mystère ineffable de l'incarnation qui venait de s'accomplir dans son chaste sein. Peut-on douter qu'elle n'en reçut l'intelligence, puisqu'elle était remplie du Verbe éternel, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.

Elle savait donc bien ce que les théologiens nous ont appris depuis ce temps-là, que le premier dessein de son incarnation était de venir combattre et détruire le monstre abominable du péché originel, qui avait infecté toute la nature humaine d'un poison si mortel, qu'il n'attend pas que les hommes aient reçu la vie pour leur donner la mort. Elle s'élève donc d'abord à l'exécution de ce grand dessein, et, tenant caché dans son sein le souverain remède du monde, elle s'en va à grande hâte l'appliquer à Jean-

Baptiste, que le péché originel avait déja terni dans le sein de sa mère sainte Elisabeth.

Mais pourquoi commencer par lui? demanda quelqu'un. 1. Parce que c'était le premier et le plus grand homme qui soit jamais né d'une femme; 2. parce qu'étant le précurseur immédiat du Messie il était bien convenable qu'il reçût les premiers épanchements de ses grâces; 3. Il fallait bien que le Sauveur prévînt son précurseur, et que, par un privilége singulier qui le distinguât du reste des hommes, il l'allât sanctifier jusque dans le sein de sa mère; 4. parce qu'il était la voix qui devait annoncer le Verbe: *Vox clamantis*; le Verbe court se joindre à la voix pour lui donner l'éclat qu'elle ne pouvait avoir que par le souffle de ses grâces; 5. parce qu'il était le dernier des prophètes de l'ancien Testament, et le premier des apôtres du nouveau, et que, faisant comme le nœud et la liaison de tous les deux en sa personne, il était bien juste qu'après avoir porté durant quelque temps la pesanteur du joug de l'ancien Testament, qui gémissait sous le péché originel, il reçût la grâce du nouveau qui l'en délivrait avant que de naître.

Quelle vermeille nous découvre cette rencontre de Jésus et de St. Jean, tous deux enfants, tous deux enfermés dans le sein de leur mère? mais l'un, dans le sein d'une mère ancienne et stérile, c'est l'image de la loi ancienne qui ne produisait pas la grâce, mais qui la promettait et qui l'attendait; l'autre, dans le sein d'une mère jeune et vierge, mais féconde, c'est l'image de la loi nouvelle, féconde en sainteté, et pleine de toute l'abondance des grâces. Les deux mères de ces deux enfants se joignent de près dans ce mystère de la visitation, et la plus jeune vient trouver la plus ancienne, parce que la vérité survient à la figure, le don vient se joindre aux promesses, et les richesses de la grâce du second Adam se sont répandues sur toutes les misères du premier; la Sainte-Vierge, qui savait que c'était la première intention du Verbe incarné, s'élève d'abord à l'exécution de ce grand dessin: *Exurgens Maria.*

Elle savait encore que le Verbe éternel, sortant tout rempli de flammes et d'ardeurs du sein de son divin Père, pour venir mettre le feu de l'amour sacré en ce monde, s'était exprès caché dans son sein virginal pour la transformer la première en une charité divine, comme parle saint Bonaventure; mais, comme le feu matériel ne peut demeurer enfermé, et que si on veut le captiver, il brise tout, puisqu'il fend les rochers et qu'il renversera plutôt les montagnes que de perdre sa liberté, de même, le feu de la charité ne pouvait pas être arrêté dans la prison du sein vir-

ginal de Marie: *Exurgens abiit in montana cum festinatione.* Il l'élève et l'enlève au-dessus des montagnes, et la fait comme voler avec impétuosité pour aller mettre tout en feu dans la maison de sa cousine Élisabeth, et voici comment :

L'ange avait dit à la Sainte-Vierge, lorsqu'elle conçut le Verbe incarné, que le Saint-Esprit surviendrait en elle : *Spiritus sanctus superveniet in te ;* elle était donc également remplie du Verbe divin et du Saint-Esprit, puisqu'elle portait ces deux personnes divines dans son chaste sein; néanmoins, avec cette différence qu'elle tenait le Verbe comme enchaîné dans les liens de sa chair virginale dont elle l'avait revêtu en le faisant homme, et cette liaison le mettait dans la nécessité d'attendre neuf mois pour sortir de là; mais le Saint-Esprit, n'étant pas ainsi retenu, il la presse et la hâte d'aller au plus tôt se répandre dans l'âme du précurseur du Verbe, qui se trouva ainsi rempli du Saint-Esprit étant encore dans le sein de sa mère, comme l'Écriture nous le dit en termes exprès : *Spiritu sancto replebitur adhuc in utero matris suæ.*

Que vous nous manifestez bien, Vierge sainte, par votre visite, le mystère adorable de la Trinité. Nous croyons que le Père-Éternel (à l'instant qu'il conçoit et produit le Verbe dans la divinité), concourt avec lui à la production du Saint-Esprit; et vous, ô mère de la divine grâce, aussitôt que vous avez conçu ce même Verbe humanisé dans votre sein virginal, vous courez et concourez avec lui pour remplir du même St.-Esprit l'âme de son précurseur. Oh! que vos intentions étaient élevées dans le mystère de votre visitation! vous n'alliez pas là par curiosité, ni pour chercher quelque vain divertissement, ni pour complaire à une parente, ni par aucune vue humaine; votre esprit élevé jusqu'aux plus sublimes intentions de Dieu vous conduisait à l'exécution de ses divines volontés; *Exurgens Maria* ; mon Dieu ! que nos vues sont basses et terrestres, en comparaison de celles de la Sainte-Vierge !

§ II.

Le départ de la Ste.-Vierge pour aller touver sa parente Ste. Elisabeth.

Ces premières paroles, *Exurgens Maria*, ont une merveilleuse liaison avec les suivantes : *Abiit in montana* ; ainsi élevée, elle traversa les montagnes; à prendre la chose à la lettre, il est vrai que de Nazareth, où demeurait la Ste.-Vierge jusqu'à la maison de Zacharie, qu'habitait Ste.-Elisabeth, il y avait plusieurs montagnes à traverser; car il fallait passer par Jérusalem, éloignée de trois grandes journées de Nazareth, et tout environnée

de montagnes, et au-delà de Jérusalem, il fallait encore faire une assez grande journée de chemin par des montagnes, pour se trouver près de la ville d'Hébron où était la maison de Zacharie et d'Élisabeth à un mille seulement du château d'Emmaüs (Adrichomius in descriptione terræ sanctæ, p. 55. num. 243); c'est là que saint Jean-Baptiste prit naissance; et comme Zacharie son père avait le don de prophétie, il vit en esprit l'horrible massacre qu'Hérode devait faire des petits enfants qui approchaient de l'âge de Notre-Seigneur, et, pour garantir le sien de cette cruauté, il le tint si bien caché dans une caverne, qu'il le déroba à sa connaissance.

Mais, sans s'arrêter au sens littéral de l'histoire, qui est-ce qui n'entrevoit pas le mystère caché sous le symbole de ces montagnes? La Sainte-Vierge n'est pas plutôt mère du Sauveur du monde, qu'elle s'en va sur les montagnes; et comme elle savait que la rédemption du monde se devait accomplir sur une montatagne, tenant dans son chaste sein le vrai Isaac, qui devait être la victime du plus grand de tous les sacrifices, elle le porte déjà sur la montagne où il devait être un jour immolé; elle prévient sa mort, parce qu'elle sait qu'il veut prévenir le bienfait de la rédemption de tout le monde en faveur de son bien-aimé précurseur.

N'est-il pas croyable que la Ste.-Vierge, passant par les montagnes qui environnent Jérusalem, monta sur celle du Calvaire qui en était voisine? et que pensez-vous, en considérant que la Ste.-Vierge élevée sur cette montagne, et portant le Sauveur du monde? N'est-ce pas voir la première croix, où sa divine charité voulut bien s'immoler aux yeux de son père, pour racheter par avance celui qui le devait devancer comme son précurseur, le montrant du doigt comme l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. C'est donc ici le premier triomphe de Jésus-christ sur le péché et sur le démon, qui s'était vanté dès le commencement d'établir son trône sur la montagne du Testament.

Que prétendais-tu, superbe Lucifer, quand tu disais : *Sedebo in monte Testamenti*? Parlais-tu du nouveau Testament, que fut dressé d'abord sur la montagne du Calvaire et arrosé par le sang du Fils de Dieu, comme l'arbre de vie, pour porter des fruits de l'éternité? Espérais-tu régner paisiblement sur cette montagne du nouveau Testament? Mais tu devais savoir qu'il est la réparation de toutes les ruines de l'ancien. Quels ravages lamentables n'avais-tu point fait dans celui-ci? Tu avais séduit la première Eve; par ce moyen tu avais introduit le péché originel dans le monde; par ce péché, tu te glorifiais de tenir toute la nature humaine sous

tes pieds, esclave de ta tyrannie; et tu régnais partout avec tant de gloire, que tu te faisais presque adorer par toute la terre, jusque-là, que tu osais bien dire : je serai semblable au Très-Haut. Mais tremble, quand tu vois la seconde Ève qui monte en hâte sur la montagne du nouveau Testament; car elle y va venger l'injure que tu as faite à la première, elle va t'écraser la tête : *Ipsa conteret caput tuum ;* elle va te mettre sous les pieds de toute la nature humaine, qui ne sera plus ton esclave par le péché, puisqu'elle porte en son sein et qu'elle élève sur la montagne du nouveau Testament le destructeur de tous les péchés, et surtout de l'originel; tu le verras d'abord anéanti dans l'âme du plus grand des hommes; et ce trône où tu pensais t'asseoir sur la montagne du Testament sera renversé par terre. C'est donc pour cela que la Sainte-Vierge se hâte de monter sur la montagne; *Abiit in montana cum festinatione.*

Ou bien on peut dire qu'elle nous apprend par cette course faite avec tant de célérité sur les montagnes, qu'une âme remplie de Dieu a des ailes et de l'agilité pour voler aisément au-dessus des plus grandes difficultés qui se rencontrent dans la voie de Dieu; il est vrai que les pratiques héroïques des grandes vertus sont des montagnes qui paraissent affreuses aux âmes lâches, parce qu'elles sont plus abattues par le poids de la nature qui les entraîne vers la terre, qu'elles ne sont animées de l'esprit de Dieu pour être élevées vers le ciel. Nous avons peine de monter les montagnes; il faut convenir que mortifier ses plus ardents désirs et renoncer à ses plus tendres affections, cela paraît une grande montagne; pratiquer une obéissance aveugle, et quitter toujours son propre jugement pour se soumettre à celui d'un autre c'est une très-haute montagne; en un mot, aimer l'abjection, se plaire dans les mépris estimer et goûter les humiliations pour imiter Jésus-Christ abject et méprisé devant les hommes, c'est une montagne qui paraît affreuse à monter; qui peut nier que vivre et mourir sur la croix, s'attacher aux pratiques d'une pénitence austère et perpétuelle, ne soit une montagne qui paraît inaccessible? Aussi, combien en voit-on, de ceux même que Dieu prévient d'une abondance de grâces, qui demeurent au pied de ces hautes montagnes sans avoir le courage de les monter? Mais depuis que l'esprit de Dieu a pris une solide possession d'une âme, il l'élève au-dessus d'elle-même, et, depuis qu'elle se laisse aller à ses divins mouvements, rien ne la retient, ni la faiblesse de la nature, ni les difficultés de la vertu, parce que tout lui paraît un chemin aplani, *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas;* elle monte,

elle court, elle vole au-dessus des plus hautes montagnes, et a plus tôt surmonté les difficultés qu'elle ne les a considérées ; suivons l'exemple de la Sainte-Vierge : *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.*

§ III.

Avec quel zèle la Sainte-Vierge fut trouver sa parente.

Cette dernière parole, *cum festinatione*, me ravit plus le cœur que toutes les autres. 1. Elle courut en grande hâte lorsqu'elle traversait les montagnes ; oh ! que cette parole me plaît ! Mais il semble, lui dis-je, qu'elle devrait plutôt vous choquer ; car où était la modestie d'une vierge retenue qui ne doit point courir ? Et moi je demande, me répliqua-t-il, où pouvait être la retenue d'une mère qui se sentait pressée d'enfanter ce qu'elle avait conçu : *Conceptum sermonem tenere quis poterit* (Job. 4. v. 2) ? Elle avait conçu la parole, je dis cette grande parole, que le Père-Éternel conçoit dans son sein : le moyen qu'elle ne soit pas puissamment sollicitée à l'enfanter par la voix ? Ne vous étonnez pas si elle courut en grande hâte à saint Jean, c'est qu'il était la voix du Verbe ; car il se nomme ainsi lui-même, *Ego vox clamantis in deserto*, et, que le Verbe coure promptement à la voix, il n'y a rien de plus naturel.

2. Elle courut en grande hâte ; car qui peut arrêter une âme que Dieu enlève, et qui se laisse aller partout où il veut la conduire par le mouvement de ses grâces ? N'a-t il pas dit lui même qu'il ne sait ce que c'est qu'être lent dans ses divines opérations ? *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.*

3. Elle courut en grande hâte, parce qu'elle voulait se délasser ; car, dans la voie de Dieu, rien ne lasse tant que de marcher lentement et rien ne délasse comme de courir de toutes ses forces ; elle court vite, parce qu'il faut qu'elle suive les traces de ce grand géant, qui a pris sa course du haut des cieux, pour venir nous secourir dans nos misères ; c'est elle qui le porte en son sein, et c'est lui qui la fait marcher de son pas. Oh ! qu'une âme est heureuse quand elle porte vraiment Dieu dans son cœur, car il la porte aussi dans son sein, et elle ne sent aucune fatigue à marcher du pas qui lui plaît, et il la fait passer partout où il veut !

Il est des âmes que Dieu semble porter toujours dans ses bras, comme des enfants de prédilection, sans souffrir presque qu'elles touchent seulement la terre du bout de leurs pieds : il n'appartient qu'à elles de comprendre bien le profond mystère des pa-

roles de l'épouse du sacré cantique : *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe que je porte toujours sur mon sein.* Que lui dites-vous, sacrée amante? Je ne lui dis rien, et il ne me parle pas, parce que tout est dit : il me regarde, je le regarde et cela suffit pour lui et pour moi, parce que nous nous entendons assez. Je suis toute à lui et il est tout à moi, et cela seul me contente, parce que tout le reste, soit bien, soit mal, ne paraît pas plus à mes yeux que le pur néant, pour qui je n'ai qu'un très-grand mépris. O mon âme, regardez ces grandes âmes de loin, et ayez de la complaisance de les voir ainsi, mais n'enviez pas leur bonheur. Humiliez-vous et reconnaissez que vous en êtes autant indigne que vous en êtes éloignée.

Il en est d'autres que Dieu laisse marcher sur la terre, mais il les tient comme par la main, et les tire si puissamment à lui qu'elles le suivent en courant : il est vrai qu'elles fatiguent, mais ce n'est que lorsqu'elles s'épargnent et qu'elles vont lentement; car, à proportion qu'elles s'efforcent de marcher plus vite, leurs fatigues diminuent toujours. Pour s'encourager, elles ont toujours au cœur, et souvent à la bouche, ces paroles du sacré cantique, *trahe me et curremus.* O le bien-aimé de mon âme, tenez-moi bien, et tirez-moi toujours fortement à vous, et nous courrons toujours ensemble : si je me plains dans les pas difficiles qu'il me faudra faire en vous suivant, ne m'écoutez pas, mais traînez-moi malgré mes résistances partout où il vous plaira : car, si vous me laissez pour un seul moment à moi-même, je tomberai par terre, et je demeurerai immobile.

Enfin, il est des âmes que Dieu appelle à sa suite : elles écoutent sa voix à la vérité et veulent bien aller après lui, mais elles ne le suivent que de loin, encore n'est-ce que par intervalles, et la plupart viennent à l'abandonner tout-à-fait; hélas! que sert à ces malheureuses de ne le suivre que de loin? Lâches et faibles qu'elles sont, elles n'ont pas assez de courage pour marcher du pas dont il veut les conduire, elles voudraient marcher à leur aise dans la voie de Dieu, mais que leur sert cela? Atteindront-elles jamais un géant qui court devant elles à grand pas, en se traînant après lui d'un pas de tortue? Je vois saint Pierre qui suit de loin son divin maître, Jésus-Christ, dans sa passion, *sequebatur à longe*, et aussitôt, je vois qu'il le nie lâchement à la voix d'une simple servante. Que leur sert de ne le suivre que par intervalle, tantôt un peu de fidélité à son service et tantôt beaucoup de lâcheté et une fort grande dissipation qui les fait courir vagabondes après des bagatelles de la terre? peuvent-elles espérer de rem-

porter la couronne, si elles ne persévèrent avec une constance invincible jusqu'à la fin ? Que leur sert de suivre tantôt le Seigneur et tantôt les maximes du monde, sinon qu'imiter le balancier de l'horloge, qui va incessamment à droite et à gauche, sans sortir jamais de sa place ? elles trouveront enfin qu'elles auront beaucoup travaillé dans le temps, sans avoir rien fait pour l'éternité.

Misérables victimes de la mort, que répondrez-vous au reproche sanglant que Dieu vous fera à son jugement ? *Quoties volui, et noluisti;* combien de fois ai-je voulu et tu n'as pas voulu? combien de fois t'ai-je ramenée de tes égarements, et tu y es toujours retournée? Que t'avais-je fait pour m'abandonner autant de fois que je t'avais ramenée au bercail évangélique ? Peux-tu te plaindre de mes bontés ? Mais ta perdition est l'ouvrage de ta malice. Ah ! que de regrets, mon Dieu ! que de repentirs funestes et inutiles durant toute l'éternité ! Mais je veux éloigner votre esprit de cette réflexion, qui ne peut être qu'affligeante, pour vous faire entendre avec joie le cantique admirable que la Sainte-Vierge chante dans sa visitation.

ARTICLE II.

Exposition succincte du cantique *Magnificat.*

Ce fut ici que celui qui parlait, élevant les yeux vers le ciel, et demeurant quelque temps en silence et fort attentif comme s'il eût écouté quelque belle harmonie, commença de nous dire, avec une si grande ferveur d'esprit qu'il paraissait tout transporté hors de lui-même : ô Dieu d'amour ! qu'elle est douce, ah ! qu'elle est charmante la voix de la très-Sainte-Vierge ! qu'elle est plus charmante elle seule que toute l'harmonie des anges du ciel ! Oh ! qu'elle entonne son cantique sur un ton sublime! sans doute il est plus élevé que celui des chérubins et des plus hauts séraphins du ciel. Je l'entendais, ce me semblait, dans le silence de mon oraison, entonner un cantique de louange, de triomphe, d'allégresse. Ce n'est pourtant qu'un même cantique, mais c'est un cantique de louange à Dieu pour les bienfaits inestimables dont il l'a comblée ; c'est un cantique de triomphe pour la victoire qu'elle a remportée sur le péché et sur le démon ; c'est un cantique d'allégresse pour la joie qu'elle ressent; on y aperçoit l'abondance des bénédictions du ciel, versées à torrents dans la maison de Zacharie et d'Élisabeth ; et là-dessus il nous dévoila tant de merveilles qu'il avait remarquées dans le *Magnificat*, qui est le cantique de la Sainte-Vierge, que nous en demeurâmes tous comblés de joie.

Il y en avait un, dans l'ancienne loi, qu'on nommait le Cantique des cantiques, parce qu'il surpassait en excellence tous les autres cantiques de l'ancien Testament, mais celui de la Sainte-Vierge l'emporte incomparablement sur tous les autres cantiques, non-seulement des prophètes et des patriarches, mais sur ceux des apôtrès et des évangélistes; car, si on a égard à celle qui le chante, ce n'est ni un patriarche, ni un prophète, ni un apôtre, mais c'est la mère de Dieu, plus noble elle seule que tous les anges, que tous les hommes, et que toutes les pures créatures ensemble. Qu'est-ce qu'entendre chanter la mère de Dieu, qui portait en son sein le même Verbe adorable qui remplit éternellement le sein de son Père céleste? il est vrai que ce Verbe adorable ne parle point par la bouche de son divin Père, parce qu'il est lui-même la parole; mais il parle ici par la bouche de sa divine mère, qui ne fait que chanter au-dehors l'admirable cantique qu'il composait lui-même en son cœur.

Si on regarde la matière de son cantique, c'est un recueil et une expression abrégée de toutes les grandeurs de Dieu, car il contient tout ce qu'il a jamais fait de plus grand dans le temps et dans l'éternité, au ciel et sur la terre, pour sa gloire et pour le bonheur de ses créatures. Le dévot Gerson, exposant ce cantique de la Sainte-Vierge, s'est formé cette pensée digne de sa piété, et dit que c'est elle qui accomplit ici la prophétie du saint roi David, l'un de ses aïeux, qui dit, au psaume trente-deuxième : *In psalterio decem chordarum psallam tibi*, je vous chanterai un cantique sur une harpe à dix cordes ; il a remarqué que le *Magnificat* est composé de dix versets, qui sont comme les dix cordes, et qui signifient toute l'harmonie des louanges qui sont chantées à Dieu par les dix cordes des créatures raisonnables. Pour trouver le nombre de dix cordes, il compte, par les neuf premières, les neuf chœurs des anges qui chantent d'un ton plus élevé, et met, pour la dixième, toute la nature humaine. Cette dernière, qui est la plus basse, s'était non-seulement relâchée, mais rompue tout-à-fait en la personne de nos premiers parents. Mais le grand maître de musique, qui avait si bien composé toute l'harmonie, est venue exprès sur la terre pour la rétablir ; il a mis ensuite et l'ouvrier et tout l'ouvrage entre les mains de la Sainte-Vierge qui est la reine des anges et des hommes, qui n'a jamais participé au péché de nos premiers parents qui avaient troublé l'harmonie de cette céleste musique. et elle rend à Dieu toutes les louanges qu'il veut recevoir de tous les anges du ciel et de tous les hommes de la terre; et c'est pour cela qu'elle entonne et qu'elle poursuit jusqu'au bout

son divin cantique à dix versets : *In psalterio decem chordarum psallam tibi.*

Enfin, si l'on considère sur quel ton elle chante cet admirable cantique, on trouvera qu'il est plus élevé dans sa bouche que dans celle des plus hauts séraphins du ciel ; car qui peut douter que sa bouche ne parle de l'abondance de son cœur, selon cette parole du saint roi David : *Eructavit cor meum verbum bonum*, mon cœur, plein du Verbe adorable qu'il a conçu, l'enfante et le produit par ma langue; ma voix n'est que l'écho de ce Verbe adorable que je porte en mon sein ; c'est moi qui chante, mais c'est lui qui a fait le cantique ; c'est lui qui l'a composé dans le secret et dans le silence de mon intérieur, et qui conduit ma langue pour le prononcer et ma voix pour le faire entendre extérieurement ? Puis donc que le cantique de la Sainte-Vierge est chanté sur le ton (si on peut user de ce terme) du Verbe adorable, que son divin Père prononce dans l'éternité, n'ai-je pas eu raison de dire qu'il est plus élevé dans sa bouche que dans celle des plus hauts séraphins? Non, jamais les louanges de Dieu n'ont été chantées par aucune autre bouche d'une manière plus sublime et plus magnifique. Le prophète-roi avait en vue ce cantique quand il dit, dans un transport de joie, ces paroles du psaume huitième : *O Seigneur ! ô Seigneur mon Dieu! que votre nom est admirable dans toute la terre, d'autant que votre magnificence est élevée au-dessus des cieux*, c'est-à-dire plus haut que tous les hommes et tous les anges le pouvaient jamais élever !

Voilà ce qu'il nous dit en général sur la majesté du cantique de la Sainte-Vierge, où il nous fit remarquer que la sainte Église conduite par l'esprit de Dieu, en fait tant d'état qu'elle ne manque jamais de le chanter tous les jours à vêpres, mais avec des cérémonies si augustes, qu'il paraît bien qu'elle le préfère au reste des louanges qu'elle rend à Dieu ; car elle présente l'encens aux autels ; ses ministres le portent ensuite par toute l'église, et tout le monde se lève, renouvelle son esprit et son attention, et sent son cœur dilaté d'une joie toute particulière. Là-dessus nous prîmes tous la résolution d'avoir, pour ce divin cantique, plus de respect et plus de dévotion que jamais, et d'élever puissamment nos esprits chaque fois que nous l'entendrions chanter, pour entrer dans les sentiments de la Sainte-Vierge, afin d'élever avec elle la magnificence de Dieu par-dessus les cieux.

Si ces vues générales nous donnèrent de la consolation, ce fut bien autre chose quand il vint à toucher en particulier chacune des cordes de cette harpe toute céleste, quoiqu'il ne les pincât

que fort légèrement ; c'est pourquoi même il nous fallut une grande attention pour les entendre, comme vous allez voir.

§ I.

Ce que signifie proprement cette parole: *Magnificat.*

La mère de Dieu commence ainsi son cantique : *Magnificat anima mea Dominum.* Mon âme, s'écrie-t-elle du fond de son cœur, par un transport de sa joie et de son amour, mon âme magnifie le Seigneur. Que veut-elle dire ? Entreprend-elle d'ajouter à la gloire de Dieu et de le rendre plus grand qu'il n'est ? Si cela était, elle prétendrait l'impossible; ce serait même un espèce de blasphème qui ne serait pardonnable qu'à un excès d'amour qui, ne comprenant pas lui-même tout ce qu'il ressent, ne sait aussi souvent comme il parle; mais cette parole, *magnificat*, ne signifie pas : mon âme ajoute quelque chose à la grandeur de Dieu; car, *magnificat*, veut dire proprement magnifie. Or, faire grand état d'une chose, c'est la magnifier; et plus on en conçoit une estime, plus on la magnifie hautement.

Elle déclare donc que son âme conçoit une si haute estime de Dieu qu'elle ne fait cas que de lui seul, et que, tout ce qui n'est pas lui, ne lui paraît qu'un pur néant ; elle dit que lui seul est tout et que tout le reste n'est rien, et que, par conséquent, il emporte lui seul toute son estime et tout son amour, et que tout le reste n'y a point de part, parce qu'il n'est rien. Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, parce qu'il vient d'un néant éternel où il languissait avant la création du monde, il s'en retourne ensuite d'une course précipitée dans l'autre néant éternel qui suivra la fin du monde. C'est là que toutes ces vaines apparences des créatures, et toute la mondanité, demeurera anéantie pour jamais. Son âme, toute pénétrée de cette grande vérité, magnifie si hautement le Seigneur, qu'elle n'a de l'estime et de l'amour que pour lui seul; et de là ce dégagement si parfait de toutes les créatures, pour n'avoir attache qu'à Dieu seul ; de là ce grand mépris du monde ; et de là même sa profonde humilité qui l'a rendue, de toutes les créatures, la plus digne d'être élevée à la dignité de mère de Dieu. Oh ! qu'une âme qui concevrait un peu cette sublime philosophie, et qui pourrait entrer dans ce véritable sentiment, arriverait bientôt à la plus haute perfection !

Nous prononçons aisément le *Magnificat*, et nous disons, sans hésiter, que nous voulons magnifier le Seigneur. Mais ce n'est que la bouche qui parle, tandis que l'esprit n'en a pas la moindre pen-

sée; ou si nous pensons à ce que nous disons, nous jugeons bien qu'il est juste de l'estimer et de l'aimer, c'est-à-dire de le magnifier par-dessus tout; ce n'est pourtant qu'une simple spéculation, tandis que le cœur n'en a pas le vrai sentiment et qu'il pratique tout le contraire. Ce n'est rien si nous n'imitons la Sainte-Vierge qui emploie plus son cœur que sa bouche, et plus son âme que sa langue, à magnifier le Seigneur avec plus de perfection : *Magnificat anima mea Dominum.* Cette grande âme qui n'a jamais été infectée par la contagion du moindre péché, qui n'a jamais été ternie par aucune attache à la moindre des créatures, cette grande âme, plus élevée que les cieux, plus sainte et plus pure que tous les esprits angéliques; cette grande âme enfin, si proche de la divinité qu'elle en est le trône le plus auguste, il n'appartient donc qu'à elle de magnifier si dignement le Seigneur qu'elle élève sa magnificence au-dessus des cieux.

Pensons qu'elle nous invite tous amoureusement de nous joindre à elle : *Magnificate Dominum mecum*; entrez tous dans mes sentiments, mes enfants et mes serviteurs, mes amis et mes vrais dévots, n'ayons tous qu'un cœur et une même âme pour magnifier ensemble le Seigneur; et, chaque fois que vous entendrez chanter le *Magnificat*, soyez de concert avec moi pour chanter, de mon même ton, la magnificence de Dieu ; ne le voulez-vous pas? Toute la compagnie répondit, par un grand soupir, qu'elle le désirait.

Il avança donc et toucha la seconde corde de la harpe: *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Et, disant ces paroles, il semblait qu'il expérimentait en lui-même ce qu'elles signifient: *Et mon esprit a été tout comblé de la joie qu'il goûtait en Dieu mon Sauveur.* Mais cette parole énergique, *exultavit,* ne signifie pas seulement une joie abondante; Albert-le-Grand dit qu'elle exprime un transport d'esprit, un épanouissement de cœur, et un certain excès d'allégresse qui, ne pouvant retenir ses saillies trop véhémentes, est comme forcé de les faire paraître au-dehors. Le corps oublie la modestie et sa gravité; il semble qu'il perd sa pesanteur; il s'agite, il saute, il bondit, il vole, il se pâme, et on dirait qu'il va defaillir; n'en a-t-on pas vu même plusieurs qui sont morts d'un excès de joie à la vue d'un bonheur extrême et inopiné?

L'histoire parle de deux dames romaines qui, après avoir pleuré leurs deux fils qu'elles croyaient avoir péri dans un naufrage, les voyant tout d'un coup paraître à leurs yeux, pleins de vie et comblés d'honneurs, en moururent de joie à l'instant. Elle parle d'un Diagoras qui, voyant ses deux fils, ou, comme dit Gellius, ses

trois fils sortant du combat à la même heure, victorieux et couronnés de gloire, et que tout le peuple, leur jetant des fleurs à poignées, applaudissait à la gloire de ces trois enfants et de leur père, fut surpris d'un excès de joie si violent, qu'il détacha son âme de son corps et expira sur l'heure. Elle parle d'un Philistion, le plus excellent poète de son siècle, qui, se voyant honoré des princes, en eut tant de joie qu'il en mourut subitement.

Mais si les violents assauts qu'une joie trop abondante donne à une âme sont capables de la détacher du corps, comment est-ce, lui demandai-je, que la Sainte-Vierge a pu supporter sans mourir l'excès de tant de joies qui fondaient de tous côtés comme des torrents sur son cœur, quand elle se voyait la mère de Dieu, la reine des anges et des hommes, enfin, la plus grande et la plus heureuse de toutes les pures créatures; et, ce qui la touchait plus sensiblement, voyant son Dieu si hautement glorifié dans sa personne, ne devait-elle pas en mourir de joie ? Comment pouvait-elle donc vivre? Je tiens pour assuré, me répondit-il, que c'était par un grand miracle de la main de Dieu, que s'il n'eût pas conservé l'union de son corps avec son âme, par cette même puissance infinie qui a fait l'union de l'humanité sainte avec la divinité en la personne de son Fils unique, elle n'eût jamais pu supporter l'excès de sa joie ni la violence de son amour, sans se détacher de son corps et s'envoler dans le sein de Dieu.

Hélas! poursuivit-il, comment est-il possible que nous, qui possédons un bonheur qui a tant de rapport à celui de la Sainte-Vierge, nous qui sommes aussi remplis qu'elle de l'intime présence de Dieu, quoique ce ne soit pas de même façon; nous qui le possédons comme notre cher trésor que personne ne peut nous ôter, si nous avons la grâce et que nous ne voulions pas la perdre nous-mêmes ; nous qui le voyons régnant en notre âme, qui est son royaume, aussi assurément que les bienheureux le voient dans le ciel, sinon qu'ils le voient clairement par la lumière de gloire, et nous obscurément par la lumière de la foi, mais ils ne sont pas plus assurés de ce qu'ils voient que nous le sommes de ce que nous croyons; nous qui l'aimons sur la terre du même amour dont il est aimé par les bienheureux du ciel, et qui pouvons même l'aimer d'un plus grand amour que quelques-uns d'eux, et, par conséquent, avoir le cœur comblé de joie, car l'amour jouissant emporte la joie; nous qui avons la liberté d'entrer si aisément dans la joie de Notre-Seigneur, puisque nous en portons le grand océan dans nos cœurs toujours remplis de la propre essence de Dieu; nous qui sommes

toujours portés entre les bras de sa Providence, comme ses enfants bien-aimés; nous auxquels il prépare et promet un royaume éternel, pourvu seulement que nous l'aimions de tout notre cœur; nous, dis-je, qui nous voyons dans la jouissance d'un si haut comble de félicité, et qui n'en pouvons pas douter, est-il possible que nous ne mourions pas de joie, pouvant dire, comme la Sainte-Vierge : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo?* pourquoi ne courons-nous pas avec allégresse par les voies de ses divins commandements, puisque la joie dilate le cœur et que le cœur dilaté de joie a des ailes qui le font voler? Pourquoi sommes-nous souvent accablés d'ennui, de tristesse et d'un lâche découragement, comme s'il n'y avait pour nous que des misères à attendre? Ne devrions-nous pas exciter sans cesse notre âme à la joie, par la vue du bonheur qu'elle trouve dans la possession de son Dieu? Ne devrions-nous pas lever souvent les yeux vers le ciel et dire : Regarde, mon âme, l'auguste palais de ton Père céleste, c'est là qu'il te prépare le royaume éternel de sa gloire après que tu auras achevé de supporter ce petit moment de tribulation de la vie présente. Ah! faut-il qu'un moment de souffrances me décourage, alors qu'une éternité de gloire que j'attends devrais sans cesse m'élever jusque dans le ciel? Tout le monde, qui écoutait cela avec grand plaisir, demeura fort encouragé.

Cependant, afin d'augmenter encore notre joie, il toucha un peu la troisième corde de la harpe, où il fit résonner le troisième verset du cantique : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ* (Bernardus). Il a regardé (chantait la très-Sainte-Vierge) l'humilité de sa servante. Saint Bernard fait une excellente distinction entre la vérité de l'humilité et la vertu d'humilité; la vérité nous fait voir notre propre néant et notre profonde abjection, la vertu nous la fait aimer et consentir de bon cœur de n'être rien, et que Dieu seul soit tout; la vérité nous confond et nous atterre, la vertu nous relève et nous encourage; la vérité de l'humilité nous éclaire; mais la vertu de l'humilité nous échauffe : *Est humilitas, quam nobis veritas parit, et non habet colorem; et est humilitas, quam caritas format et inflammat.* Par la vérité de l'humilité, nous voyons assez que nous ne sommes rien, et nos propres expériences nous peuvent donner cette connaissance; mais par la vertu de l'humilité, nous voulons bien nous mépriser nous-mêmes, et que tout le monde nous méprise, et c'est une grâce particulière de Dieu et le fondement solide de toutes les graces. Ce n'est pas être humble, disait saint François de Sales, de savoir qu'on n'est pas grand'chose, et de ne pas faire grand

cas de soi-même, c'est n'être pas bête; mais c'est être humble d'aimer son abjection, d'être bien aise que tout le monde la connaisse, d'avoir un grand mépris et une sainte haine de soi-même pour donner toute son estime et tout son amour à Dieu : quiconque a plus de cette vraie humilité est plus agréable à ses yeux. Or, c'est en ce point que la très-Sainte-Vierge a excellé au-dessus de toutes les pures créatures; aussi est-ce pour cette raison qu'elle a charmé les yeux de Dieu et qu'elle a gagné son cœur. L'abîme de sa profonde humilité a attiré l'abîme de sa majesté infinie : *Abyssus abyssum invocat.* Et cette merveille incompréhensible, dilatant son cœur d'une joie comme immense, lui fait chanter dans son cantique : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Et connaissant bien que sa joie devait devenir celle de toute la terre, parce qu'elle portait dans son sein celui qui était le souverain bonheur de tous les hommes, elle ajoute les paroles suivantes : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*, voilà, dit-elle, voilà pourquoi toutes les générations me publieront bienheureuse. Écoutez ceci, vous pauvres mortels, et toutes les générations qui ont été depuis Adam jusqu'au dernier des hommes; écoutez et applaudissez au bonheur de la Sainte-Vierge; venez, toutes les nations du monde, celles qui sont dans l'orient et dans l'occident, au midi et au septentrion. Accourez, tous les peuples de quelque état et condition que vous soyez, les chrétiens, les Juifs, les païens, les mahométans mêmes, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les ignorants et les savants, les pécheurs et les gens de bien, venez tous publier la Sainte-Vierge bienheureuse, parce que Dieu a regardé l'humilité de sa servante; oui, il l'a regardée avec des yeux d'une si grande complaisance, que le Fils unique, qui règne éternellement dans les délices du sein de son divin Père, a trouvé d'autres délices qui l'ont attiré dans son sein. Il disait cela avec une si grande ferveur d'esprit, qu'il semblait qu'il eût voulu donner de la voix et du sentiment à tous les êtres pour honorer la très-Sainte-Vierge.

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre et de lui demander : D'où vient donc qu'il se trouve encore de certaines gens qui, bien loin de l'honorer, font ce qu'ils peuvent pour diminuer et anéantir, s'ils pouvaient, la dévotion universelle de tous les peuples pour elle? Si c'étaient des Juifs ou des mahométans, ou des hérétiques déclarés, patience; mais qu'il s'en trouve même qui se glorifient du nom de chrétien, et qui, n'osant pas combattre ouvertement l'honneur et la gloire qui est due à la mère du Dieu qu'ils adorent et du Sauveur de leurs âmes, usent de

mille artifices pour faire semblant de la défendre, tandis qu'ils la persécutent, imitant le traître Judas qui alla baiser Jésus-Christ, tandis qu'il le livrait entre les mains de ses ennemis: ceux-là sont-ils au nombre de toutes les générations qui la doivent publier bienheureuse? En quel rang les placerez-vous?

Je ne sais pas, me répondit-il; car j'ai lu dans saint Bernard que toutes les créatures raisonnables ont les yeux sur elle pour l'honorer en quelque lieu du monde qu'elles soient, celles qui sont au ciel, celles qui sont dans le purgatoire et celles qui sont dans ce monde; celles qui sont au ciel la bénissent et la regardent comme la réparatrice de la ruine des anges rebelles; celles qui sont dans le purgatoire lui tendent les mains et l'invoquent comme la puissante médiatrice qui peut avancer leur bonheur; et celles qui sont dans le monde ont recours à elle comme à la charitable avocate de leur réconciliation avec Dieu son Fils: ainsi, tout l'honore et l'invoque au ciel, sur terre et dans le purgatoire; où sont donc ceux qui ne l'honorent pas? Il n'y a que la funeste région des enfers qui a du mépris pour elle? Que sais-je si les ennemis secrets ou publics de cette mère admirable seraient de cette contrée-là? J'ai toujours ouï dire qu'une des plus visibles marques de la réprobation finale est de n'avoir point de dévotion pour la Sainte-Vierge.

§ II.

La reconnaissance de la Sainte-Vierge des grâces qu'elle avait reçues.

Après avoir fait résonner excellemment les trois premières cordes de la harpe, il nous fit entendre l'harmonie des suivantes, qui n'est pas moins belle. Le Tout-Puissant (chante la Sainte-Vierge sur la quatrième) a fait en moi des grandes choses. Ce n'était pas une grande chose pour la toute-puissance de Dieu d'avoir créé ce grand monde par une parole; car il en pouvait créer plusieurs autres plus excellents; mais il y a trois choses, au sentiment de l'ange de l'école, que Dieu a faites si grandes, qu'elles épuisent toute la force de son bras tout-puissant; en sorte qu'il ne saurait en faire de plus nobles ni de plus grandes (D. Th. 1. p. q. 25. a. b.). Ces trois choses sont un Homme-Dieu, une mère de Dieu, et un bienheureux qui jouit de la vision de Dieu: or, il a fait en même temps ces trois choses dans la Sainte-Vierge; car le Fils de Dieu s'est fait homme dans son chaste sein, voilà la première merveille: elle a été faite vraiment mère de Dieu, voilà la seconde; et au même instant cet Homme-Dieu est

entré dans la jouissance de la claire vision de Dieu, voilà la troisième.

Silence, anges du paradis; admirez, cieux; écoutez, hommes de la terre; écoutez la très-Sainte-Vierge chanter avec un ravissement qui doit surprendre tous les êtres : *Fecit mihi magna qui potens est.* Le Dieu tout-puissant que j'adore a fait en moi tout ce qu'il saurait faire de plus grand au-dehors de lui. Voyez qu'elle est aussi véritablement la mère de Dieu, comme le Père-Éternel est son Père; et comme c'est une gloire infinie au Père d'avoir un tel Fils, admirez, sans pouvoir le comprendre, quelle est la gloire de la Sainte-Vierge d'être la mère de ce même Fils; admirez qu'elle est la souveraine non-seulement de toutes les créatures, mais du Créateur même qui, étant devenu son Fils, s'est rendu son inférieur. Contemplez qu'elle est le premier paradis, puisque c'est dans son chaste sein que la première âme raisonnable, qui est celle de son Fils unique, commence de voir clairement l'essence de Dieu, et que par conséquent elle est le paradis de Dieu même. O mère admirable! O grandeur des grandeurs! O recueil des plus grandes merveilles de Dieu! Quel miracle! Quel prodige êtes-vous! Mais que va-t-elle dire après cela?

Et misericordia ejus à progenie in progenies. Elle publie notre bonheur après avoir chanté le sien; elle voit avec autant de joie que d'admiration que les miséricordes infinies de son Fils unique ne sont renfermées dans son chaste sein que pour s'épancher largement de là sur les générations des générations; c'est-à-dire sur toute la multitude innombrable des hommes, sans qu'il veuille en exclure un seul du bienfait infini de sa rédemption. Car il est vrai qu'il est mort pour tous : *Pro omnibus mortuus est Christus,* il est donc vrai qu'il les veut sauver tous : *Vult omnes salvos fieri*; il est donc vrai qu'il ne veut pas qu'un seul périsse : *Neminem vult perire*; entendez-vous bien cela, hérétiques? Jésus-Christ, le Fils unique du Père-Éternel et de la Sainte-Vierge, est mort pour tous les hommes, il veut les sauver tous, il ne veut pas qu'un seul périsse; entendez-vous bien cela, misérables? Sauriez-vous écouter ces aimables paroles sans les contredire, au lieu qu'elles vous devraient combler de joie et vous ravir d'admiration?

Écoutez cela, misérables damnés, qui êtes pour l'éternité au fond des enfers: le Fils de Dieu est mort pour vous tous; il a voulu vous sauver tous, il ne voulait pas qu'un seul de vous tous fût perdu; voyez cela, et mourez de regret d'avoir perdu par votre faute une vie éternelle, un bien infini, des joies ineffables

et immenses qu'il vous avait acquises par sa mort. Ah ! quelles rages, quels désespoirs et quelles fureurs vous déchireront éternellement le cœur, à la vue d'une bonté infinie que vous n'avez pas voulu aimer ni servir, après qu'elle vous a aimés plus que sa propre vie. Otez-moi ce souvenir, ôtez-moi la vue de cette bonté qui me tourmente plus que tous les feux qui me brûlent ; oh ! si du moins vous aviez ce soulagement de pouvoir dire : Il ne m'a pas aimé, il n'est pas mort pour moi, il n'a pas voulu mon salut, sa grâce m'a manqué, vous auriez quelque apparence d'excuse et quelque légère diminution de vos peines ; mais vous ne sauriez plus dire cela : vous l'avez dit durant votre vie par un aveuglement horrible, ou par une malice désespérée ; mais à présent le bandeau est levé de dessus vos yeux, et votre malice est punie : sa mort, endurée pour vous et méprisée par vous, vous fait souffrir la mort éternelle, malgré vous, et les tourments de sa passion qu'il a supportés pour l'amour de vous et que vous avez méprisés, vous coûteront tous les supplices de l'enfer, dont vous ne serez jamais délivrés. Vous n'avez pas voulu le savoir ni le croire, ni le considérer durant votre vie, et maintenant vous le savez, vous l'expérimentez, et vous le sentirez éternellement sous le bras tout-puissant de Dieu qui vengera sans miséricorde et sans fin votre funeste incrédulité et vos ingratitudes épouvantables.

Ne serait-ce point ce que la Sainte-Vierge veut faire entendre dans son cantique, quand elle dit ensuite : *Fecit potentiam in brachio suo, dispersit superbos mente cordis sui ?* Elle dit que le même bras tout-puissant de Dieu, qui a fait tant de grandes choses en elle, pour faire éclater sa miséricorde en faveur de ceux qui le craignent, fait aussi paraître les effets formidables de sa colère pour glorifier sa justice dans la punition de ceux qui ne l'aiment pas ; que les mêmes yeux qui ont regardé les abîmes de sa profonde humilité avec complaisance ont aussi vu les montagnes de la superbe de ses ennemis avec indignation, et que d'une même puissance il élève les humbles sur les trônes et précipite les ambitieux dans les abîmes de confusion.

Véritablement n'est-ce pas une chose admirable à considérer que dans le temps que la majesté de Dieu voulait paraître sur la terre humiliée jusque dans notre néant, la superbe humaine disparût à ses yeux, comme les ténèbres de la nuit en la présence du soleil ? Qu'on voie dans les jours qu'il naissait dans une pauvre étable, sur la paille et entre les bêtes, combien de couronnes tombèrent de dessus les têtes les plus ambitieuses du monde ?

Dans l'empire romain, qui dominait par toute la terre, Jules César, Pompée, Lépidus, Antoine; et tant d'autres princes sous les pieds du seul Auguste César, qui était l'image de Jésus-Christ, selon la remarque excellente du cardinal Baronius au commencement de ses Annales, qui dit que, pour cela, ce prince ne voulut plus porter le nom de seigneur, quoiqu'il parût l'être lui seul de tout ce bas-monde, comme s'il eût su que le grand monarque de l'univers était descendu sur la terre, et comme s'il eût voulu confesser par-là que la figure ne serait plus rien en présence de la verité. Et dans la Judée, Hircan et Aristobule ne furent-ils pas déposés de leurs trônes? et le cruel et impie Hérodes qui pensait triompher dans sa superbe de ce Dieu humilié, en le combattant l'épée à la main, et en voulant le noyer dans le déluge de sang de tant de petits enfants qu'il fit égorger, ne fut-il pas égorgé lui-même de sa propre main, ne se trouvant point d'autre bourreau dans toute la terre plus digne que lui pour faire cette sanglante exécution des arrêts éternels de Dieu sur sa personne? *Et nunc reges, intelligite*, écoutez ceci, rois de la terre! Écoutez, grands, puissants, ambitieux, superbes du monde! et apprenez à vous humilier sous l'humilité de votre souverain monarque, autrement son bras tout-puissant saura bien vous charger de confusion, et n'emploiera, s'il veut, pour cela, que les choses les plus méprisables et les plus faibles.

Saint Antonin rapporte là-dessus un exemple fort singulier et assez plaisant; il parle d'un prince superbe à l'excès, qui entendant chanter ce verset du cantique de la Sainte-Vierge: *Il a déposé les puissants de leurs trônes* (S. Antonin, p. 2. tit. 3. c. 1); voilà, dit-il, une vanterie ridicule que Marie fait de la puissance de son Fils; c'est dommage qu'il n'ait entrepris de me détrôner; qu'on efface tout à l'heure ce verset du *Magnificat*. Et Dieu, pour le rendre lui-même ridicule, et pour humilier l'excès de cette superbe par un excès de confusion, ne se voulut servir que d'une simple apparence. Ce prince étant un jour au bain, accompagné d'un assez petit nombre des siens, un ange déroba subtilement ses habits et s'en revêtit, prenant la figure du prince, et s'en alla ainsi à la cour, suivi de ses serviteurs: le prince se voyant tout seul et ne trouvant plus même ses habits fut contraint de se revêtir de quelques pauvres haillons que l'ange lui avait laissés en leur place; son orgueil crevant de rage et de fureur sous ce pauvre équipage, il s'en va en cour, jetant feux et flammes, tempêtant comme un désespéré, et foudroyant une infinité d'injures et de menaces contre tous ses courtisans; mais ce fut là qu'il but à

longs traits la confusion, car, n'étant pas connu sous cette apparence de gueux, il fut traité comme un ridicule, un insolent et un fou, méprisé et chassé, et tout prêt d'être assommé de coups. La tragédie ne dura pas long-temps; mais c'était toujours plus qu'il n'eût voulu, parce qu'après avoir été présenté à l'ange qu'il voyait vêtu de sa pourpre royale, et que toute la cour prenait pour le prince, et après avoir été durant quelques heures la risée de tout le monde, l'ange le tira dans un cabinet, et, lui reprochant vivement sa superbe, lui présenta efficacement sa dépendance infinie de Dieu et les obligations éternelles qu'il avait à ses divines miséricordes de l'avoir tant souffert, sans l'avoir précipité comme un autre Lucifer dans le fond des enfers, lui rendit ses habits et lui ôta sa superbe; il fut reçu après cela comme le prince légitime, et vécut dorénavant plus modestement. Hélas! qu'il est facile à Dieu d'humilier notre superbe et de nous réduire au néant.

§ III.

La providence de Dieu s'étend particulièrement sur les bonnes âmes.

Cette septième corde à la harpe résonne d'un ton bien plus doux et plus agréable, car Marie élevant derechef ses pensées sur les bontés ineffables de son Fils, qu'elle regarde comme son père, et comme le grand père de famille qui pourvoit si abondamment à tous les besoins de ses créatures, elle le loue et le remercie de ce qu'il daigne rassasier la faim des hommes d'une main si paternelle et si libérale; c'est lui qui nourrit si délicieusement le peuple d'Israël durant quarante ans dans les déserts, tirant la manne des trésors de sa providence et la leur faisant servir par ses anges, qui sont les princes de sa cour; c'est lui qui rassasia la faim du prophète Élie dans sa retraite, par le ministère d'un ange; celle de Daniel dans la fosse aux lions par le prophète Abacuc; celle de saint Paul ermite, dans son désert, par un corbeau qui lui portait tous les jours du pain; et qui tous les jours ouvre sa main libérale pour donner de quoi vivre, non-seulement à tous les animaux qui sont innocents, mais à tous les hommes qui l'offensent. Oh! si les grands miracles de la Providence n'étaient pas si ordinaires, qu'on n'est plus surpris de les voir, combien serions-nous ravis dans l'admiration de tant de merveilles qu'il fait continuellement!

Cependant il est vrai que comme aucun besoin ne le touche autant que celui des âmes qui ont faim de lui, sa plus grande envie est celle de les satisfaire. Jamais faim de Dieu n'a [illegible]

et plus empressée que celle de la Sainte-Vierge, et jamais aussi aucune autre n'a été rassasiée plus abondamment, puisqu'il l'a remplie de ce qui fait ses délices éternelles! Il se tire, s'il faut ainsi dire, le pain de la bouche pour le lui donner, puisqu'il la fait vivre de la même substance qu'il prend pour lui. Un même Fils unique, qui remplit le Père et la mère, est la vie de tous les deux; mais ce qui doit bien nous consoler, c'est qu'ils veulent bien nous faire part de leur abondance : *Saturati sunt filiis, et dimiserunt reliquias suas parvulis suis.* C'est trop, divine mère, c'est trop, pour vous rassasier très-abondamment d'avoir vous seule ce Fils unique, qui suffit à faire vivre si délicieusement son Père-Éternel; vous surabondez, faites-nous part de votre abondance, aimable mère, n'ayez pas seule votre Fils unique, faites-en part à vos autres petits enfants.

Eh! n'est-ce pas aussi par elle que nous avons le bonheur inestimable d'être nourris de la propre substance de Dieu? car comment aurions-nous pu la recevoir dans la sainte communion, si la Divinité toute spirituelle et infiniment élevée au-dessus des sens ne se fût pas abaissée pour s'accommoder à notre faiblesse? et comment l'eût-elle fait, si elle ne se fût pas revêtue d'une chair humaine? et à qui est-ce que tous les mortels ont l'obligation de la lui avoir donnée pour nous la donner ainsi proportionnée à notre faiblesse, si ce n'est à la Sainte-Vierge? Si le seul Père nous eût donné son Fils tout éclatant de la gloire de sa divinité, comment l'eussions-nous pu recevoir? c'était une viande trop forte, comme dit excellemment saint Augustin, pour la faiblesse humaine. Il fallait qu'elle passât dans le sein de la mère, qu'elle devînt comme un lait proportionné à nos infirmités : *Oportuit ut mensa illa lactesceret, et sic ad parvulos perveniret* (August.).

Venez, mes enfants, nous crie la très-Sainte-Vierge, venez à la table auguste et délicieuse que le Père-Éternel et moi vous avons préparée; il a donné sa divinité, et moi j'ai fourni son humanité: vous trouverez l'une et l'autre réunies dans la sainte Eucharistie. Venez manger ce pain vivant descendu du ciel; mais il faut que vous ayez faim :*Esurientes implevit bonis;* car ce ne sont que les faméliques qui goûtent les délices de cette divine nourriture, qui s'en trouvent rassasiés; ce ne sont que ceux qui ont un grand désir de la sainte communion, qui s'en approchent avec un profond respect et un ardent amour, qui en tirent de grands profits.

Et d'où viennent ces dégoûts et ces indifférences? pourquoi ne voit-on pas les chrétiens languir d'envie et mourir d'une faim sacrée de cette divine nourriture? sinon parce qu'ils sont *remplis*

des vanités et des voluptés du monde dont ils se nourrissent : ils ne sauraient goûter Dieu, parce qu'ils goûtent trop les créatures; car une âme à qui le monde est beaucoup, Dieu lui est très-peu de chose; et celle à qui le monde est tout, Dieu ne lui est rien. Y a-t-il état au monde plus funeste ou plus lamentable que celui des personnes qui méprisent ou qui négligent d'approcher souvent de la sainte communion ? Hélas ! se priver de Dieu volontairement, n'est-ce pas en quelque façon se damner soi-même ?

Cependant la très Sainte-Vierge, finissant son cantique, encourage Abraham et toute sa postérité, l'assurant que Dieu tenait toujours Israël dans ses bras comme son enfant bien-aimé, ainsi qu'il lui avait promis, et qu'il ne l'abandonnerait jamais: *Suscepit Israel puerum suum, sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semeni ejus.* Mais cette postérité n'est pas la charnelle, qui sont les Juifs, puisqu'ils paraissent abandonnés de Dieu; mais c'est la spirituelle, dont parle saint Paul, qui sont les chrétiens.

Car ce n'est pas pour cette raison qu'Abraham fut nommé de Dieu le père des croyants, c'est-à-dire le père de ceux qui ont la vraie foi : ceux donc qui possèdent la foi sont ses légitimes enfants; ce n'est donc pas vous, misérables Juifs, qui détestez avec tant d'horreur la seule vraie foi, que le Messie est venu établir au monde; mais c'est vous, chrétiens, qui la professez et qui l'embrassez avec respect, c'est vous qui êtes les véritables enfants d'Abraham; c'est donc à vous que s'adressent les magnifiques promesses que Dieu faisait dans l'ancien Testament : c'est à vous qu'elles sont données dans le nouveau, c'est en votre faveur et pour votre salut qu'elles s'accomplissent tous les jours, et qu'elles vous sont assurées par un serment solennel jusqu'à la consommation des siècles : *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semeni ejus in sæcula.* Oh! consolation! oh! bonheur inestimable pour tous les chrétiens !

Ce premier qui nous entretenait des merveilles de la Sainte-Vierge dans sa visitation avait déjà, ce nous semblait, parlé trop long-temps : on l'interrompit, pour donner lieu au second, qui nous devait parler des grandeurs de l'enfant Jésus, qu'elle portait dans son chaste sein; mais celui-ci, qui voulut éviter le défaut du premier, tomba sans y penser dans un autre contraire; car il parla trop peu, pour le plaisir que nous prenions à ce qu'il nous disait; vous en jugerez vous-même par ce que vous allez entendre.

ARTICLE III.

L'enfant Jésus porté en triomphe dans le sein de sa mère vierge au jour de sa visitation.

J'ai bien considéré d'abord, nous dit celui-ci, la très-Sainte-Vierge, allant visiter sa cousine sainte Elisabeth, comme celle qui devait faire l'entretien principal de mon oraison; mais cette source de lumières qu'elle porte en son sein, son Fils unique, la splendeur de la gloire de Dieu son père, m'a paru si éclatant de majesté, qu'il a aussitôt ébloui mes yeux, tout le reste a disparu et je n'ai pu regarder que lui.

Il me semblait voir un grand monarque porté dans un char de triomphe, mais qui n'allait pas, comme les conquérants de la terre, cueillir partout la gloire du monde, comme de pauvres affamés d'honneur, qui vont en mendier partout et qui n'en ont jamais assez; il allait plutôt donner de son abondance et soulager l'indigence des misérables, répandant la gloire, l'honneur, la grâce et les grandeurs partout.

Je le voyais dans le sein de sa sainte mère, après être sorti du sein de son divin Père. Je le voyais avec moins d'éclat à la vérité, dans l'un que dans l'autre, mais il avait les mêmes grandeurs et la même puissance dans tous les deux, et le voyant ainsi, je me souvenais de ce qui est rapporté au second livre des Paralipomènes, que le saint roi Josias, ayant été blessé au cœur d'un coup de flèche dans une bataille, se fit transporter aussitôt dans un autre char qui le suivait avec une pompe royale : *In alium currum, qui sequebatur eum modo regio* (Paralip.2.35). On voyait bien, à la vérité, le même roi dans tous les deux, mais c'était un roi saint dans l'un et un roi blessé dans l'autre: tout cela n'était qu'une figure de la vérité, je l'y voyais pourtant assez clairement.

C'est vous, disais-je au fond de mon cœur, majesté adorable, qui régnez éternellement dans le sein de votre divin Père, comme dans le char de triomphe qui porte toutes vos grandeurs ; mais, dans le combat de votre justice et de votre miséricorde au sujet des pécheurs, l'amour qui s'est rendu du côté de la miséricorde vous a percé au cœur de la plus perçante de ses flèches : vous avez dit : Je suis blessé au cœur, j'en mourrai : *Vulnerasti cor meum;* et aussitôt vous avez voulu descendre de votre premier char et passer dans un semblable, c'est-à-dire vous êtes sorti du sein de votre divin Père, et vous êtes entré dans celui de votre

admirable mère, accourant par elle au secours des pauvres pécheurs. O grandeurs du Verbe éternel! que vous me semblez admirables dans le char de triomphe du sein de votre Père-Éternel! Mais que vous me paraissez aimable dans cet autre char où vous entrez étant blessé! Ce second chariot suit de près le premier, parce qu'il est enrichi d'une manière royale : *In alium currum qui sequebatur eum modo regio* ; c'est le sein de votre sainte mère, c'est là que je vous vois porté dans le jour de la visitation; je vous suis, je cours après vous.

Où allez-vous, Seigneur, et qu'allez-vous faire! Comme je lui faisais cette respectueuse demande au fond de mon cœur, il m'a semblé entendre une voix semblable à celle de l'épouse du sacré cantique: *Ecce venit saliens in montibus, tansiliens colles*, Le voilà qui accourt à moi, je le vois déjà, le bien-aimé de mon âme; il saute avec agilité sur les montagnes, il traverse en courant les collines, il se hâte de venir à moi misérable, qu'il voit gémissant sous le poids du péché.

Quelle ardeur et quel empressement, mon aimable Sauveur, faites-vous paraître pour me secourir dans les misères qui m'accablent? O Jésus, que vos bontés sont admirables, et que l'amour que vous me portez est incompréhensible! vous n'êtes encore qu'un enfant, et vous accourez à pas de géant pour me retirer du naufrage : vous ne sauriez encore marcher, et vous vous servez des pieds de votre sainte mère pour venir à moi. Ce n'est pas tant elle qui vous porte, comme c'est vous qui la transportez; c'est vous qui élevez son corps sur les montagnes et qui enlevez son âme jusque dans le ciel, c'est vous qui volez sans toucher la terre pour venir au plus tôt arracher votre pauvre colombe des serres du vautour qui commençait à la déchirer.

O Dieu! quel exemple avons-nous de la diligence avec laquelle nous devons travailler à notre salut, où nous avons un si grand intérêt, quand nous voyons que celui qui n'y en a aucun s'y applique ainsi dès les premiers jours qu'il est conçu au sein de sa mère! Jésus-Christ en savait l'importance infinie, et c'est pour cela qu'il l'entreprend si vite et avec un zèle si ardent : et nous hébétés, nous l'ignorons, et c'est pourquoi nous y travaillons si tard et si lâchement. Sera-t-il dit que son ardeur ne fondra jamais notre nonchalance? Sera-t-il vrai qu'on nous verra toujours traîner par terre avec tant de langueur? Faudra-t-il toujours reculer et remettre de jour en jour à nous donner de tout notre cœur à cet unique nécessaire, sans penser que la sagesse infinie de Dieu l'a jugé digne de toute son application? O amour divin! ne nous

ferez-vous jamais hâter le pas, pour nous faire courir à celui que vous faites ainsi accourir à nous ? Venez, flammes sacrées de la divine charité, et embrasez-nous de son même feu. La ferveur d'esprit avec laquelle il nous disait ces choses l'eût emporté encore bien plus loin, mais je me trouvai pressé de lui faire cette objection.

Il semble néanmoins que ce n'est pas encore le temps qu'il a destiné pour opérer le salut de tous les pécheurs, c'est au seul Jean-Baptiste qu'il court à présent ; c'est un précurseur qu'il prévient, il n'est pas encore tout-à-fait formé au sein de sa mère sainte Élisabeth; mais il voit qu'avant que la nature eût achevé son ouvrage le démon l'avait déjà gâté en l'infectant par le péché originel. Il se hâte d'aller au secours et de réparer la ruine, portant les premières et les plus abondantes effusions de ses grâces de rédemption dans l'âme de ce plus grand des hommes, afin qu'il se trouvât parfait en naissant selon la grâce, aussi bien que selon la nature.

Il est vrai, me dit-il, il fallait cela, afin de vérifier les paroles que l'ange dit à Zacharie son père : *Erit magnus coram Domino*, il sera grand devant les yeux de Dieu, lorsqu'il paraîtra encore petit enfant devant ceux des hommes. Mais ne pouvait-il pas lui faire cette grâce de loin ? ne pouvait-il pas le délivrer du péché originel, sans venir à lui et s'en approcher de si près? Il le pouvait, me répliqua-t-il, mais il avait bien d'autres desseins que de lui accorder seulement la même grâce qu'il avait faite avant lui au prophète Jérémie, de le sanctifier au sein de sa mère : il veut le former à sa parfaite ressemblance et en faire un autre lui-même. Remarquez bien et admirez comme il s'y est pris.

La nature n'a qu'un soleil, tout le monde le voit clairement, mais il se dépeint quelquefois lui-même si naïvement dans le sein d'une nuée obscure et profonde, que vous diriez qu'il se reproduit et que c'est un autre soleil, en sorte qu'on a de la peine à discerner au vrai lequel des deux est le véritable ; la grâce, de même, n'a qu'un soleil qui est Jésus-Christ, la source inépuisable de toutes les grâces, comme le soleil matériel l'est de toutes les lumières sensibles. Ce divin soleil, conçu et porté dans le sein de la Sainte-Vierge comme un soleil qui va naître du sein de l'aurore vient, dès qu'il paraît sur l'horizon de ce bas monde, se peindre et s'exprimer lui-même dans la personne de Jean-Baptiste, enfermé dans le sein de sa mère comme dans une nuée obscure ; et c'est à ce dessein qu'il se met en sa présence et qu'il s'approche de lui.

Oh ! miracle des premières grâces du Sauveur du monde ! Oh! beauté de l'ouvrage qu'elles vont opérer dans la personne de saint Jean-Baptiste ! Ce bienheureux enfant, étant regardé de si près et si directement des yeux du divin soleil, devint comme un autre soleil et se trouva si semblable au Sauveur du monde, qu'on eut de la peine à le discerner et qu'on fut obligé de lui demander à lui-même : Êtes-vous le prophète Élie? Est-ce vous qui êtes le vrai Messie ? En êtes-vous seulement l'image ? Vous lui ressemblez si parfaitement que personne ne saurait vous distinguer, si vous ne le faites vous-même.

Que vos bontés sont admirables, mon aimable Sauveur ! Qui pourrait comprendre la profondeur de vos desseins et les merveilles de votre conduite ! Vous êtes le divin soleil de la grâce qui ne paraissez pas encore à nos yeux, mais bientôt vous nous ferez voir votre parélie, car saint Jean-Baptiste naîtra avant vous ; vous n'êtes pas encore descendu sur la terre, et déjà vous retirez le plus grand des hommes du fond des abîmes ; vous ne sauriez encore parler, et déjà vous instruisez le plus grand des prophètes : vous ne marchez pas encore, et vous devancez déjà votre précurseur à la course ; vous ne répandez pas encore votre sang pour nous, et déjà vous versez les torrents de vos grâces sur nous. Oh! bonté infinie ! Que faut-il attendre de votre âge parfait, quand vous opérez de si grandes merveilles en faveur des hommes dès les premiers jours de votre vie mortelle ?

Hé ! n'a-t-il pas toujours fait paraître un empressement incroyable pour accomplir l'œuvre de la rédemption et du salut des pauvres pécheurs ? N'est-ce pas pour cela qu'il voulut répandre les premières gouttes de son sang dès le huitième jour de sa naissance ? N'est-ce pas encore pour cela qu'il a tant de fois soupiré vers le ciel et qu'il a laissé échapper tant de paroles d'une amoureuse impatience de mourir pour nous? *Quomodo coarctor, usque dum perficiatur.* Hé ! ne sera-ce point bientôt? Que je suis pressé, et qu'il me tarde de voir s'achever ce que je désire ! N'est-ce pas même pour cela qu'il est mort au milieu de cette belle vie (qui méritait de durer autant que tous les siècles), ne pouvant vivre plus long-temps sans consommer au plus tôt le salut des pécheurs ? O Jésus, que vous nous aimez ! O divin Jésus, comment souffrez-vous dans nos cœurs cette lâche ingratitude qui fait que non-seulement nous n'avons pas une sainte impatience de mourir pour vous, mais que nous n'avons pas seulement le zèle de vivre pour vous ?

Après avoir tenu mes yeux assez long-temps attachés à l'en-

fant Jésus, je regardai un peu autour de moi et je le voyais tout environné de merveilles. Quel comble d'honneur ! disais-je en moi-même, quelle abondance de félicités pour cette bienheureuse maison, où la Sainte-Vierge va faire visite ! Ne semble-t-il pas que tout ce qu'il y a de plus grand, de plus saint et de plus auguste est venu s'y réunir, afin qu'elle fût aussi riche de gloire et de grandeurs elle seule que le sont le ciel et la terre? Voilà que le Fils de Dieu s'y trouve en personne; la très-auguste mère de Dieu, la reine des anges; le divin précurseur du Messie, le plus grand homme qui soit jamais né d'une femme; sainte Élisabeth sa mère; elle fut la première qui entendit la voix de la Sainte-Vierge qui l'honorait de sa visite; mais l'enfant qu'elle portait dans son sein fut le premier qui fut rempli du Saint-Esprit et des grâces du Sauveur du monde. Sitôt qu'il commença à parler de sainte Élisabeth, celui qui l'avait choisie pour le sujet de son oraison, et qui avait l'âme toute remplie des lumières et des sentiments que Dieu lui avait donnés sur le bonheur de cette bienheureuse parente du Fils de Dieu et de sa sainte mère, se trouva comme éveillé d'une profonde rêverie, écoutant seulement prononcer le nom d'Élisabeth; et, sans considérer si l'autre avait achevé son discours, il prit aussitôt la parole, et sa bouche parlant de l'abondance de son cœur, il nous dit ce qui suit.

ARTICLE IV.

Quelles furent les jubilations de sainte Élisabeth dans la glorieuse et consolante visite qu'elle reçut de la Sainte-Vierge.

Je trouvais un goût particulier à me représenter les transports de joie de sainte Élisabeth, lorsqu'elle se vit honorée de la visite de la très-Sainte-Vierge. Il est vrai aussi que le saint Évangile l'exprime admirablement : à l'instant (dit saint Luc) qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant qu'elle portait dans son sein tressaillit de joie; le Verbe incarné dans le sein de sa divine mère se servit de sa langue pour parler à sa voix, c'est-à-dire au petit Jean-Baptiste encore enfermé dans le sein de sa bienheureuse mère sainte Élisabeth, et lui se servit des oreilles de sa mère pour écouter ce Verbe adorable (Euthym. Christus locutus est per os matris, Joannes autem audivit per aures matris suæ). Il fut le premier si rempli des grâces du Saint-Esprit que, ne pouvant en contenir toute l'abondance, il s'agite, il saute, il bondit, il verse, pour ainsi dire, la grâce et la joie dont il était comblé, et la répandant sur sa mère qui l'environnait, la mère et l'enfant

étaient inondés du même torrent des consolations divines. O Dieu ! qui pouvait comprendre ce qui se passait dans leurs âmes? Mon Jésus, quand vous daignez parler à un cœur qui vous aime et que vous aimez, et quand il vous écoute avec respect, qu'il se trouve comblé de joie! mais il ne saurait vous répondre comme il voudrait. Il faut qu'il demeure dans le silence quand le Verbe parle; mais que c'est un silence éloquent, puisque vous l'entendez mieux qu'il ne se pourrait expliquer lui-même!

Que voyait-on dans cette heureuse rencontre, quand ces deux enfants et ces deux mères furent en présence: une mère Vierge qui porte un Dieu dans son sein, une mère stérile qui porte un ange dans le sien? Marie était devenue la mère d'un Dieu écoutant la voix d'un ange; Élisabeth devenait la mère d'un ange écoutant la voix de la Sainte-Vierge, car jusque-là elle n'avait conçu qu'un pécheur; mais, quand elle entendit la voix de la Sainte-Vierge qui la saluait, elle commença d'être la mère du plus grand des saints, qui est appelé même plusieurs fois un ange dans les Écritures. L'une de ces mères fut remplie du Saint-Esprit quand elle fut saluée par un ange, et l'autre fut aussi remplie du même Saint-Esprit quand elle fut saluée par la reine des anges: *Et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.*

Elle fut donc, lui dis-je, aussi favorisée que la Sainte-Vierge, car si l'Évangile nous dit, qu'au même temps que l'ange lui annonça qu'elle serait la mère de Dieu, elle fut remplie du Saint-Esprit: *Spiritus sanctus superveniet in te*, le même Évangile nous dit aussi qu'au même temps que sainte Élisabeth fut saluée par la Sainte-Vierge, elle fut remplie du Saint-Esprit: *Repleta est Spiritu sancto Elisabeth.*

Il est vrai, me dit-il, que la façon de parler est assez semblable dans l'une et dans l'autre, mais l'intelligence est bien différente: car, premièrement, la Sainte-Vierge fut remplie non-seulement de la grâce, mais de la personne même du Saint-Esprit; secondement, il lui fut donné comme sa possession particulière, parce qu'il procède de la personne du Verbe qu'elle portait dans son sein; troisièmement, il lui fut donné comme l'époux à son épouse, parce qu'elle ne devint féconde que par sa divine opération; quatrièmement, il lui fut donné pour demeurer toujours avec elle, sans s'en séparer jamais, et pour être deux qui n'ont qu'une même demeure, comme il est écrit des personnes mariées: *Erunt duo in carne una.*

Mais quand on dit que sainte Élisabeth a été remplie du Saint-Esprit, il faut entendre cela des dons et des grâces du Saint-Es-

prit : je ne dis pas seulement d'une grande abondance de grâces sanctifiantes, car elle devint plus sainte par la présence du Sauveur et de sa sainte mère, dont l'un était la source inépuisable des grâces, et l'autre en était le canal universel par lequel elles sont communiquées à toutes les âmes ; je dis aussi des grâces gratuites, comme sont le don de prophétie, le don de sagesse et d'intelligence, et plusieurs autres dont elles se trouva si remplie, qu'elle parut au même temps éclairée comme les prophètes, savante au-delà des docteurs et des pères de l'Église, intelligente comme les anges, embrasée de saintes ardeurs comme les séraphins et comme tous les tuyaux d'un jeu d'orgue, qui sont remplis d'un souffle véhément, résonnent ensemble avec une harmonie toute pleine, quand ils sont ouverts ; de même, cette grande sainte, enrichie de tant de dons du Saint-Esprit, et animée de son souffle divin, éclata d'une voix si haute et si forte, qu'elle a résonné dans tous les siècles suivants, et qu'elle se fait entendre encore aujourd'hui dans l'Évangile : *Exclamavit voce magna, Benedicta tu.*

Écoutez-la bien, et vous remarquerez qu'elle chante en même temps les louanges du Fils de Dieu et les éloges de sa sainte mère; qu'elle prophétise les mystères les plus profonds et les plus cachés ; qu'elle confond les hérésies, et qu'elle déclare les vérités les plus importantes et les plus sublimes de la foi ; et qu'enfin elle est toute hors d'elle même, dans l'admiration des grandes merveilles qu'elle nous déclare et qu'elle nous découvre. O Dieu ! quelle délicieuse harmonie ! En voulez-vous remarquer les tons différents dans la salutation réciproque qu'elle reçut et qu'elle rendit à la sainte Vierge ?

Écoutez-donc comme elle prophétise les grands prodiges du mystère de l'incarnation du Verbe : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.* Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, dit-elle à sa chère cousine qu'elle voyait entrer chez elle avec la douceur d'un ange et la majesté d'une reine, et le fruit de vos entrailles est béni. Qui lui a appris le mystère ineffable qui se passait en elle si secrètement ? Et qui lui a dit qu'elle était la mère de Dieu, et que l'enfant qu'elle portait dans son sein virginal était le fruit de bénédiction qui devait réparer les désordres du fruit défendu ? Elle ajoute : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru si fidèlement aux paroles de l'ange.* Qui lui a dit que le Seigneur lui a fait annoncer par l'ange qu'elle serait la mère de son propre Fils ? Comment a-t-elle pu connaître toutes ces grandes choses, dont pas un des mortels ne savait encore rien, si ce n'est par le don de prophétie ?

Ecoutez comme elle établit solidement les plus importantes vérités de la foi qui regardent la personne adorable de Jésus Christ, et la gloire de sa sainte mère : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* Elle se reconnaît indigne de l'honneur de cette visite, parce qu'elle ne mérite pas de recevoir chez elle la mère de son Seigneur, c'est-à-dire de son Dieu; donc elle croit et déclare tout haut que la Sainte-Vierge est vraiment la mère de Dieu. Taisez-vous, impie Nestorius, ne dites plus qu'elle est seulement la mère d'un homme qui s'appelait Christ, convenez qu'elle est vraiment la mère de Dieu, et qu'elle l'a produit de sa propre substance, comme l'a défini le concile général d'Éphèse, et comme toute l'Eglise le croit fermement.

Elle reconnaît donc et vous fait connaître qu'il y a deux natures en Jésus-Christ : l'humaine qui est la seule que la Sainte-Vierge lui a pu donner, et la divine, qui est la seule que son divin Père lui a pu communiquer de sa propre substance; mais que ces deux natures sont unies dans une même personne, qui n'est pas une personne humaine, mais divine. Et c'est pour cela qu'il est vrai de dire que la Sainte-Vierge est vraiment la mère de Dieu. Celui que nous avons vu mourir sur la croix, abîmé de tant d'ignominies et accablé de tant de supplices, est le Fils unique du Père-Éternel, et celui que les anges voient régnant éternellement dans la gloire, est le Fils unique de la Sainte-Vierge. Tout ce que l'on peut dire du Fils du Père-Eternel, on peut le dire aussi du Fils de la Sainte-Vierge, puisque ce n'est que le même Fils. O miracle de l'intelligence de sainte Elisabeth, qui prévient la décision des conciles universels, qui établit la foi de l'Eglise avant les apôtres, qui expose les plus profondes et les plus subtiles vérités de la religion avant tous les saints pères et tous les docteurs de l'Eglise, confondant par avance les plus profondes hérésies qui la devaient combattre dans la durée des siècles! Comment a-t-elle pu comprendre ce qu'aucun homme ne savait encore? Quel maître a pu le lui enseigner, si ce n'est le don d'intelligence qu'elle reçut lorsqu'elle fut remplie du Saint-Esprit : *Repleta est Spiritu sancto Elisabeth?*

Voyez comme les mouvements de ce divin esprit l'agitant et la transportant hors d'elle-même, elle ne parle que par des exclamations et des ravissements de joie : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me*, d'où me vient ce bonheur, et qui m'a rendue si heureuse, de voir venir à moi la mère du Dieu que j'adore? Je ne suis que la mère du serviteur, et voilà que la mère du souverain monarque vient me visiter. Oh! charité incompara-

ble! oh! humilité très-profonde de la mère et du Fils de Dieu, d'en user avec tant de bonté envers leur indigne servante! oh! maison mille fois heureuse, qui reçut de si grandes faveurs du ciel, par la première visite que le Sauveur du monde a jamais faite sur la terre, et par le moyen de la Sainte-Vierge : *Unde hoc mihi!* ô adorable providence! d'où m'est venue cette insigne faveur? ô ciel! qui m'a causé ce parfait bonheur? demande sainte Élisabeth toute pleine d'admiration.

J'ai bien remarqué qu'une de ses meilleures dispositions, et qui la prépara le mieux à recevoir ce comble de grâces, fut cette grande et longue retraite de six mois, où elle se cacha pour se dérober à la connaissance du monde et à tout le commerce des créatures; le saint Evangile ne nous l'a pas marqué si expressément sans un dessein particulier : *Occultabat se mensibus sex*, si cette grande sainte eût été toute dissipée dans les embarras du siècle; si elle ne se fût pas trouvée dans sa maison lorsque le Fils de Dieu, porté par sa divine mère, la vint honorer de sa visite, peut-être eût-elle été privée de toutes ces grâces; mais elle en reçut l'abondance, parce que Dieu la trouva retirée dans la solitude; et parce que saint Jean-Baptiste était encore plus solitaire que sa mère, l'abondance des grâces qu'il reçut fut encore beaucoup plus grande; oh! heureux qui aime la retraite! si Dieu l'y trouve souvent, il y trouvera Dieu infailliblement.

Ce fut ici que le dévot de sainte Elisabeth finit son discours, et un autre commença de nous parler de saint Jean-Baptiste, et nous dit ce que vous allez entendre.

ARTICLE V.

Saint Jean-Baptiste solitaire et visité par Notre-Seigneur au sein de sa sainte mère.

Je m'étonnais, dit celui-ci, de ce que personne n'avait encore parlé, sinon en passant, du précurseur, quoique ce soit un des principaux sujets du mystère de la visitation; car n'est-ce pas pour lui particulièrement qu'il s'est accompli? c'est sur sa personne que le Sauveur du monde a voulu répandre les premières et plus abondantes libéralités de sa divine charité; et c'est à lui qu'il dédie les prémices de toutes les grâces de la rédemption. Qui n'admirera la grandeur et la multitude des prodiges qu'il opère en lui?

Premièrement, il lui avança l'usage de la raison, et fit en un moment d'un enfant de six mois le plus grand homme qui soit

jamais né d'une femme : et c'est la première chose que les saints pères ont trouvée admirable en lui; saint Irénée dit (Iræneus l. 3. c. 18.), qu'il connut le Seigneur encore invisible et caché dans le sein de sa divine mère, et le salua en l'adorant avec joie. Saint Léon pape dit qu'il n'était pas encore né et qu'il était déjà rempli d'un esprit prophétique. Il tressaillait de joie, comme exerçant dès-lors l'office de précurseur, et comme s'il eût déjà crié : *Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.* Saint Ambroise dit qu'il fallait bien qu'il eût l'intelligence pour connaître, puisqu'il faisait paraître qu'il avait des sentiments pour adorer et pour aimer le Sauveur du monde.

Secondement, ce privilége si extraordinaire de la nature fut accompagné d'un autre plus grand de la grâce, qui le purifia si parfaitement de toutes les souillures du péché originel, que plusieurs saints pères sont d'opinion qu'elle ne lui en avait pas laissé même les moindres vestiges, ni aucune des funestes suites de ce premier péché, qui laisse toujours une dangereuse pente à tomber en d'autres, après même que l'âme en est délivrée par le saint baptême, et ils appellent cette méchante inclination le foyer du péché ; de sorte qu'il n'a jamais commis aucun péché actuel, non pas même le moindre véniel. C'est le sentiment de quelques saints pères, quoique la plupart tiennent pour assuré que ce privilége n'a été accordé qu'à la seule mère de Dieu, et que saint Jean-Baptiste n'a pas été exempt de quelque infirmité, ni de quelque faute vénielle durant tout le cours de sa vie, parce qu'ils donnent pour une règle générale, que quiconque a été une fois blessé par cette grande plaie du péché de toute la nature humaine en porte toujours la cicatrice et n'est jamais tout-à-fait exempt des sentiments de la convoitise.

En troisième lieu, il le combla de tous les dons du Saint-Esprit, dont il fut rempli étant encore au sein de sa mère, comme dit le saint Evangile : *Spiritu sancto replebitur, adhuc in utero matris suæ.* Il le consacra dès ce moment par des onctions si abondantes de ses grâces, qu'il en fit un prophète, et le plus grand de tous les prophètes, parce que tous les autres ne faisaient que promettre. Mais, pour lui, il donna, s'il faut ainsi dire, le Sauveur au monde et le montra du doigt.

Il en fit un apôtre, car l'Evangile le nomme apôtre par excellence, quand il dit qu'il était un homme envoyé de Dieu. C'est donc un apôtre, et en quelque façon le plus grand des apôtres, parce que les autres n'ont fait que porter la loi du saint Evangile par toute la terre; et saint Jean a comme ouvert la porte pour

introduire l'Évangile au monde, ayant été le précurseur du Sauveur du monde.

Il en fit une vierge féconde et une excellente copie de la Sainte-Vierge, parce que cette mère admirable ayant revêtu le Verbe éternel d'une chair mortelle pour le rendre visible aux yeux des mortels, il l'a revêtu d'une voix sensible pour le rendre intelligible à leurs oreilles : *Ego vox clamantis in deserto.*

Il en fit un martyr, et un très grand martyr; car, comme dit Origène, l'enfant Jésus demeura exprès durant trois mois auprès de saint Jean, encore emprisonné dans le sein de sa mère, pour le fortifier, pour l'oindre, pour l'exercer et pour le préparer au combat qu'il devait soutenir, lorsqu'Hérode lui fit trancher la tête dans la prison : *Per tres menses ungebatur Joannes, et præparabatur in matris utero.* Mais cette longue préparation le disposait à souffrir un martyre aussi long que toute sa vie qu'il passa à se mortifier lui-même dans son désert.

A tant de faveurs extraordinaires, il voulut ajouter une naissance pleine de miracles; car, premièrement, le même archange, saint Gabriel, qui promit un fils à une mère vierge, avait déjà promis un fils à une mère stérile, comme pour dire que ces deux enfants n'étaient qu'un même don de Dieu, comme la voix et la parole sont une même prononciation de la langue qui nous parle. Saint Jean est la voix, et Jésus est la parole; mais la voix qui est produite et qui se fait entendre un peu avant la parole est comme le prophète de la parole qui la promet et la fait entendre avant qu'elle la donne présente et la fasse entendre. La mission de ces deux enfants, Jean-Baptiste et Jésus-Christ, était à peu près semblable : l'un et l'autre étaient envoyés au monde par le même Dieu; l'un et l'autre furent annoncés à leurs mères par le même archange, et l'un et l'autre venaient pour la même fin.

Mais l'un était produit par une mère vieille et stérile, c'est saint Jean fils de sainte Elisabeth, l'autre par une mère jeune et féconde, mais toujours vierge, c'est Jésus Fils unique de la Sainte-Vierge. Dans saint Jean, je vois la loi et les prophètes recueillis, consommés et tous achevés. C'est pourquoi l'Evangile nous dit, que tout cela est fini et terminé en la personne de saint Jean : *Lex et prophetæ usque ad Joannem.* En Jésus-Christ, je vois l'Évangile et toute la nouvelle loi qui ne finira jamais, puisque l'Écriture l'appelle : *Un testament nouveau et éternel.*

Saint Jean marche immédiatement devant Jésus-Christ, et crie tout haut qu'il est le Messie : c'est l'ancien Testament qui rend témoignage au nouveau; c'est la figure qui apprend aux

hommes à connaître la vérité; c'est le flambeau qui marche devant le soleil; c'est le jour qui annonce le Verbe au jour; c'est l'ambassadeur qui marche devant le prince, le héraut qui précède le juge, et la voix qui va devant la parole, mais qui a toujours une liaison si étroite avec elle, qu'elle en est comme inséparable. Oh! quel bonheur! quelle gloire! quel privilége! quelle excellence incomparable pour saint Jean-Baptiste!

Je lui demandai : D'où vient donc que saint Jean-Baptiste, qui était la voix, n'a pas toujours été près de Jésus-Christ qui était la parole? ne devait-il pas passer toute sa vie auprès de lui, aussi bien que les apôtres qui ont passé trois ans en sa compagnie? D'où vient que cette grande voix qui devait sortir pour faire entendre le Verbe à tout le monde n'a éclaté que dans les déserts, comme il dit lui-même : *Vox clamantis in deserto?*

C'est un mystère, me répondit-il, que saint Augustin a bien remarqué : *Desertus erat hic mundus, mittitur Joannes ut eum fecundaret et excoleret.* C'est, dit-il, que ce grand monde n'était qu'un désert affreux durant tout le temps qui a précédé la venue de Jésus-Christ. Il n'était pas encore cultivé par le soc de la foi, et il était encore tout couvert des ronces et des épines du péché; il était si stérile qu'il ne savait produire aucun fruit de la vie éternelle, n'étant pas arrosé des pluies de la grâce qui pouvaient lui donner la fécondité; ce n'étaient que montagnes, que rochers inaccessibles, que précipices affreux, tandis que l'orgueil des esprits, la dureté des cœurs et le dérèglement des mœurs régnaient dans l'âme des hommes.

C'était là le désert du monde; saint Jean-Baptiste fut envoyé comme une voix puissante pour crier dans ce désert : Préparez les voies du Seigneur, faites pénitence, quittez votre superbe, humiliez-vous, et que toutes les montagnes s'aplanissent. Quittez vos duretés, et que vos consciences s'amollissent; quittez vos insensibilités, et que la pierre de vos cœurs se pulvérise par la force d'une contrition véritable; sortez de l'abîme de vos iniquités, relevez-vous de cet état misérable qui vous approche de l'enfer, et que toutes ces fosses soient remplies : *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur, parate vias Domini.* Aplanissez tous les chemins, et préparez ainsi les voies à votre adorable Sauveur qui vient vous chercher : il criait donc ainsi dans le monde, qui était un désert stérile et sauvage, qu'il voulait changer en un paradis terrestre en le cultivant.

Saint Augustin ne se contient pas de joie et d'admiration, quand il regarde d'une seule vue tant de priviléges tous miraculeux.

qu'il remarque en saint Jean-Baptiste, et qu'il arrange tout de suite. Qu'est-ce donc que cet admirable enfant? C'est, dit-il, le fruit d'un arbre stérile : il fallait que la nature devînt tout-à-fait impuissante en sainte Élisabeth sa mère, afin qu'il parût mieux que l'enfant qu'elle produirait est un ouvrage de la grâce. On ne parle plus de stérilité, la vieillesse refleurit, la foi conçoit, la charité enfante; on voit naître un enfant qui est plus qu'un homme, pareil aux anges, la trompette du ciel, le héraut de Jésus-Christ, le dépositaire du secret du Père, le messager du Fils, le porte-enseigne du souverain monarque du monde, l'ambassadeur de la paix entre Dieu et les hommes, qui ne la fait pas à la vérité lui-même, mais qui l'annonce à tous les pécheurs; la correction des Juifs, la vocation des gentils: c'est, pour en parler justement, l'agrafe de l'ancien et du nouveau Testament, le nœud des prophètes de l'ancien et des apôtres du nouveau, la liaison de la grâce avec la loi, l'accomplissement des promesses, la fin des figures et le commencement de la vérité; et, pour dire en un mot, l'abrégé, le recueil et comme la quintescence de tout ce qu'il y a de plus admirable dans la Loi, dans les Prophètes et dans l'Évangile. Voilà quelque chose, mais ce n'est qu'une partie des grands avantages qu'il reçut par la visite de Notre-Seigneur, lorsqu'il était encore prisonnier dans le sein de sa mère.

Dieu voulut bien ajouter à cela, pour conclusion et pour le comble de sa gloire, l'incomparable privilége d'avoir été reçu en naissant dans les bras de la Sainte-Vierge; car n'est-ce pas pour cela qu'elle voulut demeurer trois mois entiers auprès de sa cousine Elisabeth pour attendre le temps de ses couches, lui rendant tous les services d'une humble servante et tous les bons offices d'une charitable parente? Mais ce n'était pas tant pour la consolation de la mère, qu'elle demeurait là, comme pour les intérêts du fils qu'elle portait dans son sein, afin qu'il fût formé plus à loisir par les mains de l'auteur des grâces qu'elle tenait tout près de lui. Car si dès le premier abord il en reçut une si grande abondance par la présence de son Sauveur, que peut-on penser de l'augmentation continuelle qu'il en reçut dans toute la suite, jusqu'à ce qu'enfin ce fruit, arrivé à sa parfaite maturité, fût en état de se détacher de son arbre comme de lui-même?

On dit que tous les enfants naissent les larmes aux yeux, et que la première voix qui sort de leur bouche sont des lamentations et des plaintes. Hélas! faut-il s'en étonner? Ils n'entrent au monde que pour y être malheureux, ils naissent tous esclaves du péché originel, et condamnés à couler leur vie dans cette longue

suite de calamités insupportables qu'il traîne après lui. Mais Jean-Baptiste, qui se voyait en naissant déjà délivré de cet esclavage (puisqu'il avait été sanctifié et rempli du Saint-Esprit avant qu'il fût sorti du sein de sa mère), n'avait-il pas sujet d'être autant comblé de joie que les autres le sont de tristesse : *Exultavit in gaudio infans.* O trois fois et quatre fois bienheureux enfant, qui avait été déjà reçu du ciel avant qu'il touchât la terre !

Ceux qui se mêlent d'étudier la science des astres, et qui croient lire dans leurs rencontres différentes les bonnes où les mauvaises aventures des hommes, disent que ceux qui ont le bonheur de naître sous l'ascendant d'un astre favorable peuvent se promettre une grande suite de prospérités durant tout le cours de leur vie. S'il en est ainsi (car il faut faire peu d'état de ces rêveries), quel autre que celui-ci a-t-on vu naître sous une constellation plus avantageuse? Le signe de la Vierge, portant le ciel dans son sein, tenait l'ascendant du ciel et présidait à sa naissance, et toutes les grâces, comme autant d'astres du ciel empiré, se trouvèrent si bien réunies ensemble, pour verser sur lui ce qu'elles avaient de plus bénignes influences, qu'on vit paraître, en cet enfant tout miraculeux, le plus grand homme qui soit jamais né d'une femme, par le témoignage de la vérité même : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* Aussi dit-on que le bruit en vola par toutes les montagnes de la Judée, que sa naissance causa une réjouissance universelle dans tous les esprits : et nous voyons qu'on en fait encore aujourd'hui des feux de joie par toute la terre. O Dieu! qui pourrait aussi raconter les prodiges de félicité dont elle fut suivie?

N'entreprenez pas de les rapporter, interrompit le dernier qui voulait parler, c'est un sujet trop étendu, qui vous porterait trop loin et qui allongerait encore notre conférence qui n'a déjà que trop duré. Celui-ci avait reçu d'autres lumières et conçu d'autres sentiments, méditant le mystère de la visitation ; on voyait bien qu'il avait envie d'en faire part à la compagnie. On fit donc un assez grand silence, et voici ce qu'il nous dit et ce qui fut la conclusion de notre conférence.

ARTICLE VI.

La pratique et les fruits que l'on peut tirer de toute cette conférence.

J'estime beaucoup, disait-il, les belles vérités que nous avons exposées jusqu'à présent ; je confesse que je les ai entendues avec beaucoup de consolation, mais elles m'ont semblé un peu trop

spéculatives, et pour moi, je fais plus d'état d'une seule bonne pratique que de toutes les plus belles spéculations que l'on peut avoir; car j'ai bien plus d'envie de faire le bien que de regarder le vrai; j'aime mieux fortifier et embraser ma volonté que d'éclairer et satisfaire mon entendement : c'est pour cela que je vise moins à m'élever à de grandes lumières qu'à concevoir de bons sentiments; c'est aussi ce que j'ai le plus recherché en méditant le mystère de la visitation de la Sainte-Vierge, et voici ce que Dieu m'en a donné.

Quand j'ai considéré que la mère de Dieu s'abaissait jusqu'à aller, avec tant de fatigues, rendre une longue et pénible visite à la mère de son serviteur; que celle que les anges du ciel eussent tenu à grand honneur de servir comme leur reine allait servir sa pauvre parente dans les ministères les plus abjects de la maison; cette profonde humilité et cette ardente charité m'ont semblé admirables, et j'ai senti un grand désir de les imiter : je me reprochais à moi-même ma superbe et ma dureté envers les pauvres, et surtout à l'égard de mes pauvres parents, que j'ai eu honte de reconnaître, de prévenir et de servir dans les choses où je pensais voir quelque sorte d'humiliation pour moi.

Oh! superbe de Lucifer! disais-je à mon âme, oh! misérable orgueil plus grand en quelque chose que celui de cet ange de ténèbres! car il n'affectait autre chose que d'être semblable au Très-Haut, et tu voudrais être plus que le Très-Haut que tu vois tout anéanti, et appliqué aux pieuses pratiques d'une profonde humilité! Il court à cela avant même qu'il soit sorti du sein de sa divine mère; il va visiter son pauvre petit parent, qu'il voit abîmé dans la dernière misère, puisqu'il était encore esclave du péché originel; il va promptement pour l'en délivrer, il continue durant tout le cours de sa vie à se rendre le serviteur non-seulement de ses serviteurs, qui sont les justes, mais encore des serviteurs du démon, qui sont les pécheurs. Enfin, il déclare tout haut qu'il est descendu du sein de son père en terre, pour servir, et non pas pour être servi? Et toi, plus superbe que Lucifer, tu ne te contentes pas d'être semblable au Très Haut, mais tu veux être plus honoré que lui!

Qui es-tu donc? tu ne saurais comprendre que le plus grand honneur où tu puisse aspirer sur la terre est de te rendre semblable au Dieu que tu adores? Tu es bien aveuglé si tu ne vois pas qu'en cela consiste ton vrai point d'honneur; ne devrais-tu pas mourir de honte de porter le nom de chrétien, c'est-à-dire, d'imitateur de Jésus-Christ, tandis que, portant dans ton cœur des

sentiments tout contraires aux siens, tu mériterais plutôt porter le nom infâme d'antechrist que celui de chrétien.

Là-dessus j'ai conçu un grand regret de mes égarements passés, et j'ai formé de nouvelles résolutions de suivre les exemples d'humilité et de charité que j'ai vus en Jésus-Christ et en sa sainte mère. Je vois bien que n'être chrétien qu'en spéculation et en idée, ce n'est rien faire pour mon salut: il faut être un chrétien de pratique et en vérité. J'ai dit en mon cœur: Jusqu'ici je n'ai été chrétien que de nom, mais je le veux être en effet. Oui, je le veux être. Je veux aimer Dieu de tout mon cœur, et, quoi qu'il m'en coûte, je veux pratiquer l'humilité à l'exemple de Jésus-Christ. Voilà le premier sentiment qu'il m'a donné dans mon oraison.

Le second a été d'apprendre les règles de la bonne et sainte conversation avec le prochain, que la Sainte-Vierge m'enseigne dans le mystère de la visitation. Je vois qu'elle ne sort pas de sa solitude pour courir de côté et d'autre et perdre le temps; j'apprends que s'il faut visiter, il faut bien choisir ses conversations; il est vrai qu'on ne peut pas toujours éviter la rencontre de plusieurs personnes qui ne sont pas sans de grands défauts; mais on peut toujours éviter la conversation familière avec de telles gens. Quand la rencontre est fortuite et passagère, elle ne peut pas faire de grandes impressions en peu de temps, mais quand la conversation est délibérée et choisie exprès, elle doit être avec peu de personnes, et bien choisies, c'est-à-dire, *une entre mille.*

Quand vous choisissez quelqu'un pour converser familièrement avec lui, vous prenez un maître pour vous instruire et un modèle à imiter, parce que vous vous revêtez infailliblement, et sans y penser, de son esprit et de ses humeurs; malheureux qui a mal choisi, car la compagnie des pécheurs est plus pernicieuse à la vie des âmes que celle des pestiférés ne l'est à la vie des corps. On devient bien plutôt pervers avec les pervers qu'on ne devient saint avec les saints; considérez de quelle manière la Sainte-Vierge se comporta dans sa visite; pensez que vous êtes présent à l'abord, au salut, à la joie réciproque de ces deux mères incomparables, Marie et Elisabeth; écoutez-les, et remarquez quels pouvaient être leurs entretiens. Elles ne se parlaient point de la vie d'autrui pour la débiter, point de nouvelles pour contenter la curiosité, point d'affaires du siècle pour s'en embarrasser, ni rien de toutes les choses de la terre; leurs bouches parlaient de l'abondance de leur cœur, et l'ayant tout rempli de Dieu, tous

leurs entretiens n'étaient que de Dieu, et toute leur conversation était dans le ciel.

C'était comme les deux séraphins que vit Isaïe, qui criaient incessamment l'un à l'autre : *Saint*, *saint*, *saint*. Je me persuadais que les neuf chœurs des anges prenaient plaisir à les écouter, et, me représentant que j'étais présent, je sentais dans mon cœur tant d'estime et tant d'amour pour une telle conversation, que je ne savais me contenter de dire et redire en moi-même : Quel plaisir, mon Dieu, de converser ainsi! Quelle douceur, mon Dieu, de s'entretenir de la sorte! Quels charmes, quels ravissements, ô Dieu de bonté, de ne parler jamais les uns avec les autres d'autre chose que de vous! Je conçus un grand dégoût de tous les entretiens vains et inutiles où j'avais perdu tant de temps : silence, ma langue, silence éternel sur tous les vains entretiens du monde; pensons à Dieu, et parlons de Dieu; y a-t-il rien de plus charmant au monde? C'est là le second sentiment que Dieu m'a donné.

J'ai passé plus avant, et j'ai considéré dans quelles dispositions étaient sainte Elisabeth et saint Jean lorsque l'enfant Jésus et Marie, sa très-sainte mère, allèrent les honorer de leur visite; en quel état les trouva-t-il, quand il les combla tous deux de ses grâces? Il les trouva dans la retraite et dans le silence d'une profonde solitude. C'est là qu'il se plaît de trouver les âmes, c'est-là qu'il les mène quand il désire les favoriser de ses divines caresses, et leur parler cœur à cœur, car le bruit du monde et le tracas des créatures n'est pas propre à son entretien. Hélas! faut-il s'étonner si nous sommes souvent privés de ses désirables visites? Nous nous plaignons de ce que nous ne pouvons ni lui parler ni l'entendre parler dans nos oraisons : faut-il s'en étonner, puisqu'il nous trouve presque toujours dans des dispositions toutes contraires?

Il vient et frappe à la porte du cœur : Ouvre-moi, ma sœur, ouvre-moi, mon épouse, je veux te parler en secret. Oh! si une âme était chez elle, si elle était attentive, si elle s'ouvrait à Dieu, si elle lui faisait un bon accueil, si elle se tenait là paisible, et en grand respect devant lui, comme une Magdeleine à ses pieds, quand il daigne la visiter, de combien de bénédictions la remplirait-il? Et si elle contractait avec le temps une sainte habitude de mépriser tout le reste, pour n'être attentive qu'à lui, quelle paix! quelle douceur! quels charmes pour elle! ne deviendrait-elle pas enfin un vrai paradis?

Mais hélas! combien de fois arrive-t-il que, venant pour visiter

notre âme, il ne la trouve pas disposée à l'écouter, parce que l'esprit est, je ne sais où, égaré en mille pensées inutiles; le cœur embarrassé de mille affaires, au milieu des créatures qui l'attirent et qui l'enchantent. O mon âme, que vous avez sujet de vous plaindre bien plus véritablement que le roi-prophète : *Cor meum dereliquit me.* Mon cœur m'a abandonné, il s'est dérobé, et s'est enfui de moi: il s'est laissé prendre par les créatures qui le possèdent et le tyrannisent; je ne sais plus où le trouver pour le donner à mon Dieu qui me le demande. Où êtes-vous allé, infidèle? ne reviendrez-vous jamais ? ne rentrerez-vous jamais en vous-même, pour vous remettre en votre devoir ? *Redite prævaricatores ad cor.*

Encore s'il n'y avait que le seul défaut d'attention sur nous-mêmes, et le seul oubli qui nous fît perdre les précieuces visites de Notre-Seigneur, notre fragilité serait plus excusable; mais notre malice ne l'est pas lorsqu'il vient à nous par ses grâces prévenantes, et lorsqu'il nous appelle par ses divines inspirations; et une âme s'en aperçoit bien, mais elle ne veut pas lui répondre; elle refuse de lui ouvrir la porte, elle le renvoie et s'excuse, elle dit qu'elle est occupée; mais en quoi consiste son occupation ? c'est qu'elle a compagnie chez elle; mais quelle est cette compagnie qu'elle préfère à Dieu? Une foule de pensées et d'imaginations frivoles, qui l'amusent agréablement et qui lui plaisent plus que Dieu: oh! quel mépris de sa majesté! mais aussi quel reproche sanglant lui en sera-t-il fait à son jugement: *Quoties volui? et noluisti.*

Ou bien, c'est qu'encore qu'elle voulût se rendre attentive à Dieu, qui veut lui parler, elle ne saurait, parce qu'il se fait un si grand bruit dans la maison, que Dieu n'y est pas écouté. Quel tumulte dans un intérieur dont la porte est toujours ouverte à je ne sais combien de gens oisifs, comme dans un marché où tout le monde est bien venu pour y négocier toutes sortes d'affaires indifféremment; des nouvelles, des curiosités, des intrigues, des intelligences, des correspondances, et tous les vains amusements dont le monde entretient ceux qui le veulent écouter; et le moyen, parmi tout cela, d'avoir la moindre attention à Dieu? Si l'on peut bien traiter avec sa majesté adorable la grande affaire du salut éternel au milieu de tout ce grand bruit, et malgré ces dissipations continuelles, solitaires, pourquoi vous enfuyez-vous du monde? O profonds déserts! ô saintes solitudes! pourquoi avez-vous été le refuge de toutes les bonnes âmes dont la grâce avait touché et gagné le cœur, sinon pour leur faire mieux entendre Dieu ?

Que l'on s'efforce tant que l'on voudra d'accommoder Dieu avec le monde, il est toujours vrai que *personne ne peut servir deux maîtres*. Celui qui s'imaginerait pouvoir le faire penserait donc que Dieu aurait pu ne pas dire la vérité ; mais quand, par impossible, on le pourrait, le devrait-on faire ? Dieu vous commande de lui donner tout votre cœur ; oui, il l'exige absolument, et c'est le plus grand, le plus fort et le plus indispensable de tous ses commandements : *Ex toto corde, ex tota mente, et ex tota fortitudine*. Il veut tout votre cœur, tout votre esprit, et toutes vos forces ; le satisferez-vous en ne lui donnant que la moindre partie, et en sacrifiant tout le reste au monde? Si l'on pensait bien à cela, oserait-on se répandre si facilement dans les créatures; et sous prétexte qu'on n'y voudrait pas commettre un péché, n'être occupé que d'elles, ne penser qu'à elles, et n'aimer presque qu'elles, tandis qu'on laisse Dieu dans un oubli continuel, dans une certaine indifférence, comme s'il n'était rien, et dans le mépris, puisqu'on n'en fait pas autant de cas que de la dernière chose du monde ?

Flattons-nous tant qu'il nous plaira d'une prétendue innocence, parce qu'on ne remarque point de péché notable dans sa conscience ; dormons tranquillement dans une trompeuse assurance que c'est aimer Dieu, que de ne pas l'offenser ; comme si c'était bien aimer quelqu'un, que de ne le pas tuer, ou ne pas lui crever les yeux : cherchons mille excuses et mille explications qui nous laissent toujours vivre dans le déplorable aveuglement de la plus grande partie du monde, qui ne font pas plus de réflexion sur ce grand précepte, que s'il n'était pas dans la loi de Dieu, quoiqu'il soit le premier, le plus grand, et celui qui oblige le plus de tous. Combien en est-il qui n'en font pas plus d'état que s'il n'était rien ? mais, après tout, il faut le garder positivement, ou il faut périr éternellement ; il le faut, c'est une obligation indispensable, et toute âme qui n'aura pas observé ce grand précepte ne verra jamais la face de Dieu.

O Dieu de bonté, ayez pitié de nos ignorances ! O grandes lumières du ciel, éclairez les yeux de notre âme ! dissipez les profondes ténèbres qui enveloppent presque tout le monde ; faites-leur voir un peu clairement cette importante vérité qui nous est la plus nécessaire, et qui est presque la plus ignorée de toutes les vérités de notre Evangile. Il est donc vrai, mon Dieu, oui, il est vrai, il est très-assuré que je ne puis ni éviter l'enfer, ni espérer le paradis, si je ne garde véritablement le grand précepte par lequel vous me commandez *de vous aimer de tout mon cœur, et de tout*

mon esprit, et de toutes mes forces. Hé! comment le pourrais-je faire, tandis que je suis si plongé dans les créatures et dans les soucis de la terre, qu'ils ne me laissent pas la moindre partie de mon esprit pour penser à vous, ni la moindre partie de mon cœur pour m'attacher à vous, ni la moindre partie de mes forces pour travailler pour vous? Je suis tout d'ardeur pour la terre, et tout de glace pour le ciel; je donne toute mon attention et mon application aux choses du monde, et je n'ai pas le loisir de penser à vous; je m'épuise, je me sacrifie tout entier pour les créatures, et je n'ai pas la force ni le courage de faire la moindre chose pour vous; je le vois bien, que servirait de m'aveugler et de me tromper moi-même? La chose va ainsi, je le sais, je l'expérimente, je n'en puis douter: que faire donc pour travailler sérieusement à mon salut? Il faut me détacher du monde, du moins d'esprit et de volonté.

Domine, Domine, salva nos, perimus: ô Seigneur! ô Dieu de bonté, je péris, je fais naufrage dans la mer du monde, où je me trouve abîmé; tendez-moi la main, retirez-moi de la tempête, délivrez-moi de ce péril, et conduisez-moi au port du salut. Solitude, ouvrez-moi vos portes; aimable retraite, recevez-moi dans votre sein, et conservez-moi seul avec Dieu seul; faites que lui seul possède tout mon cœur.

Il prononçait tout cela avec tant d'ardeur, que le feu qui brûlait son cœur échauffait les nôtres. Nous entrâmes tous dans ses sentiments, et nous formâmes des résolutions constantes d'aimer la retraite, le silence et la solitude; méprisant tout le reste pour ne vaquer qu'au seul nécessaire, c'est-à-dire à Dieu seul et à la grande affaire de notre éternité, tout le reste n'étant en effet que fumée, inutilité, vaine illusion, embarras d'esprit. Et lui, nous voyant dans ces bons sentiments, prononça par trois fois tout enflammé de zèle, et les larmes aux yeux: *Amen, amen, amen.* Et ce fut par-là que se termina notre conférence.

CONFÉRENCE XVII.

Où l'on considère le bonheur de la Sainte-Vierge, portant l'enfant Jésus l'espace de neuf mois dans son chaste sein.

J'avais remarqué que le charitable Raphaël, qui conduisait son aveugle, n'avait pas dit une seule parole durant toute la conférence précédente; et je m'en étais étonné, ayant toujours vu jusque-là que c'était lui qui soutenait le mieux la conversation

dans toutes nos conférences passées, parce qu'il avait toujours plus de lumières et plus d'abondance pour fournir à tout qu'aucun autre de la compagnie. J'étais en peine de savoir la cause de ce grand silence qu'il avait gardé dans cette occasion; je ne savais s'il avait approuvé ou désaprouvé ce qui s'était dit; je ne savais pas même s'il avait eu assez d'attention pour y prendre garde, car, jetant souvent les yeux sur lui, je le voyais toujours si occupé à parler à lui-même que je ne le vis jamais en disposition de nous parler.

Je disais dans mon cœur: Plût à Dieu que je pusse savoir quelles sont ces pensées qui vous charment si doucement que vous ne sauriez vous résoudre à les produire au-dehors pour nous en faire part! J'avais tant d'impatience de savoir le secret de cette nouvelle conduite, qu'aussitôt que nous fûmes dégagés de la compagnie, et en liberté d'être seuls, je me hâtai de lui dire: d'où vient cela? par quel accident avez-vous perdu la parole? Ne savez-vous pas, me répondit-il, *qu'il y a un temps de parler, et un autre de se taire*? Les sages ont coutume de penser beaucoup et de parler peu, au lieu que les fous parlent beaucoup et pensent peu à ce qu'ils disent. Mais après avoir tant pensé comme vous avez fait, lui dis-je, du moins il est temps que vous parliez un peu; n'aurai-je point la consolation de savoir le motif de votre silence?

Ne me pressez pas trop, me répondit-il, j'aurais peine à vous faire comprendre ce que je n'entends pas moi-même: il est des secrets que Dieu ne nous découvre qu'afin de ne les pas découvrir aux autres. Si c'est une lâche infidélité de découvrir le secret d'un ami, elle est bien plus grande de découvrir le secret de Dieu. Tout cela ne faisait qu'augmenter mon désir et me faire aussi redoubler mes prières; et en partie mon importunité, en partie la complaisance qu'il avait pour moi l'obligea à se faire violence, et à me dire quelques paroles, mais si entrecoupées, et qui avaient si peu de suite, que je n'y comprenais rien.

Non, disait-il, personne ne peut le comprendre, et personne ne saurait le dire, *quis enarrabit?* Il en demeurait là; et, levant les yeux vers le ciel, il faisait une longue pause et un grand silence, puis il recommençait: *Generationem ejus quis enarrabit?* Il demeurait ensuite long-temps dans la même posture, comme ravi hors de lui même. Après quelques soupirs poussés vers le ciel, il recommençait, *secreta quæ non noverat*; non sans doute, non, elle ne les comprenait pas elle-même. Enfin, après avoir recommencé plusieurs fois à me dire ainsi des paroles ambiguës qui m'étaient autant d'énigmes, il voulait se taire et se retirer pour

s'entretenir tout seul dans ses idées; mais je l'arrêtai avec un peu de violence, et lui protestai qu'il n'aurait point de trêve avec moi qu'il ne se fût expliqué plus clairement sur tous ces mystères. Il se rendit enfin, et nous étant dérobés à la vue du monde, pour nous retirer seuls dans un lieu tout propre à tenir caché ce que l'on déclare, nous entrâmes dans une conférence si secrète, qu'elle ne se passa qu'entre lui et moi; mais si élevée néanmoins et si belle, qu'elle mériterait que tout le monde l'entendît. Je ne faisais que recevoir ce qu'il me donnait, et je ne fais ici que vous donner ce que j'ai reçu; j'espère que vous y trouverez des vérités qui non-seulement contenteront beaucoup votre esprit, mais qui rempliront votre cœur de grands sentiments de Dieu : voici le sujet et la suite de notre entretien.

ARTICLE I.

Le premier sein où Jésus-Christ a été caché est celui du Père-Eternel.

Ne vous étonnez pas, commença-t-il à me dire, si vous m'avez vu si rêveur; mes pensées étaient perdues si avant dans deux profonds abîmes, qu'il n'était pas en mon pouvoir de les en retirer. J'y suis tombé sans presque m'en apercevoir, lorsque j'ai entendu parler de ce prince blessé au cœur dans une bataille, et qui voulait être transporté de son char dans un autre qui le suivait, et qui était semblable au premier. J'ai conçu que ce prince était le Fils unique de Dieu, que ces deux chars étaient le sein de son divin Père et celui de sa très-sainte mère, et qu'il avait passé de l'un dans l'autre, se sentant blessé au cœur d'une flèche de notre amour, quand il était descendu du sein adorable de son Père dans le sein virginal de sa sainte mère. Il m'a semblé que j'étais entré dans l'un et dans l'autre, et que tous deux m'ont emporté si loin et m'ont fait voir tant de merveilles, qu'il me serait impossible d'en raconter la moindre partie.

Quand je suis entré dans le premier, j'y ai trouvé le Verbe éternel, naissant, et je voyais qu'il est né de tout temps, et que néanmoins il n'est jamais né dans aucun temps : je voyais qu'il naîtra toujours, et que néanmoins il ne naîtra jamais; je voyais qu'il est né avant tous les siècles, et que néanmoins il naît après tous les siècles : je voyais que c'est un fruit né avant le temps, et que pourtant il est produit dans une parfaite maturité que tous les temps ne lui sauraient donner; et là-dessus j'entendais la voix du prophète Isaïe qui disait dans une profonde admiration : *Generationem ejus quis enarrabit?* Quel est l'esprit qui peut com-

prendre cela? Et quelle langue pourra bien nous développer cette énigme? J'attendais ce qu'il allait me dire, pensant qu'il avait reçu là-dessus de grandes lumières, et que j'en allais profiter. Expliquez-vous donc, lui dis-je. Il m'est impossible, me répondit-il, j'admire ces merveilles, je les adore, mais je ne les comprends pas. Donnez-moi donc au moins quelque sorte d'éclaircissement tel que vous le pouvez avoir : dites-moi comment cela peut s'accorder, que le Verbe est né de tout temps, et que néanmoins il n'est produit dans aucun temps, car cela semble se contredire. Non, me répondit-il, il s'accorde au contraire si bien, qu'il serait impossible que l'un fût vrai si l'autre ne l'était aussi, parce qu'il ne serait pas éternel s'il n'était pas né avant tous les temps. Il est écrit que le Verbe était dans son principe, mais non pas dans son commencement : ne cherchez pas le commencement de son être, Dieu lui-même, qui sait toutes choses, ne le connaît point, parce qu'il est vrai qu'il n'en a pas. Cette naissance admirable et tout ineffable a un principe, mais elle n'a point de commencement : elle a un principe, puisque le Fils procède du Père; et c'est pour cela que le divin aréopagite l'appelle la *Fontaine céleste de la divinité*, et le concile de Trente et de Florence, l'*Origine de toute la divinité* ; c'est donc lui qui est le principe de cette divine naissance, mais il n'en est pas le commencement, parce qu'il n'a jamais commencé à communiquer sa divinité à son Fils, non plus qu'il n'a jamais commencé à la posséder lui-même. Il est donc vrai qu'il est né de tout temps, et, par conséquent, il est vrai qu'il n'est né dans aucun temps, car, s'il avait commencé à être produit dans quelque temps, il ne serait pas éternel.

Vous m'avez dit qu'il naîtra toujours et que néanmoins il ne naîtra jamais : le moyen d'accorder ces deux choses? Elles ne se contredisent pas, au contraire elles s'accordent si bien, que l'une ne peut être vraie sans l'autre; car dire qu'il naîtra toujours, c'est dire que sa naissance est toujours actuelle et toujours présente sans qu'elle finisse jamais, ni qu'elle soit jamais interrompue pour un seul moment, puisqu'il est certain que le Père, contemplant sa beauté divine, n'a jamais pu commencer et ne pourra jamais finir cette contemplation actuelle de lui-même, par laquelle il donne la naissance à son Fils unique : il est donc vrai qu'il naîtra toujours, et par conséquent il est vrai qu'il ne naîtra jamais; car ce terme, naîtra, dit un temps futur; et s'il y avait quelque chose de futur en cette naissance, elle ne serait pas toujours actuelle et toujours présente.

Mais comment dois-je entendre ce que vous m'avez dit, que c'est un fruit né avant le temps et un fruit dans sa parfaite maturité? Cela, répondit-il, me paraît assez aisé à entendre; car. puisque le Fils unique de Dieu est produit du sein de son Père dans l'éternité. c'est donc un fruit né avant le temps, c'est-à-dire avant qu'il y eût encore aucun temps. Mais puisqu'il naît vrai Dieu d'un vrai Dieu, comme parle notre symbole, il faut bien dire nécessairement que ce fruit est dans une maturité si parfaite qu'il est impossible d'y rien ajouter pour le perfectionner davantage; car si Dieu était capable de recevoir quelque perfection nouvelle, cela supposerait quelque défaut en lui, et par conséquent il ne serait pas Dieu.

Quoi! c'est un vrai Dieu qui naît d'un vrai Dieu : je croyais qu'il n'y eût qu'un Dieu, et en voilà donc deux? Saint Augustin lui-même semble tout surpris quand il considère ces paroles du symbole de notre foi, qui nous oblige de croire un Dieu né d'un Dieu et qui veut pourtant que nous croyions qu'il n'y a qu'un Dieu : *Quis enarrabit quomodo natus sit Deus de Deo, nec Deorum numerus creverit* (serm. 12. de tempore)? Qui est-ce qui pourra nous faire comprendre comment il est possible que Dieu produise un Dieu; que celui qui produit et celui qui est produit ne sont pas la même personne, mais qu'ils sont vraiment deux personnes qui toutes deux sont Dieu, et que le nombre des Dieux n'est pas augmenté pour cela?

Il y a, ce semble, encore plus à admirer que ces deux personnes qui ne sont qu'un Dieu produisent derechef un Dieu, qui n'est ni le père ni le fils qui le produisent, mais qui est distingué réellement de l'un et de l'autre, en sorte qu'ils sont vraiment trois personnes, que toutes trois sont Dieu, et que le nombre des Dieux n'est point augmenté : *Quis enarrabit*? Quel esprit créé est capable de le comprendre? Mettez ensemble tous les esprits des anges et des hommes, qu'ils se réunissent, en sorte qu'ils ne fassent qu'un seul esprit, sans doute qu'il sera très-grand : mais que ce grand esprit s'applique de toutes ses forces, qu'il étudie et qu'il approfondisse tant qu'il pourra durant dix mille ans, pourra-t-il jamais comprendre toutes ces merveilles? Hélas! les bienheureux qui sont dans le plein jour de la gloire les voient clairement dans le sein du Père, et durant toute l'éternité ils les verront, les étudieront et les admireront sans en pouvoir jamais concevoir la grandeur.

Je sais bien que les théologiens disent des paroles là-dessus, mais savent-il bien ce qu'ils disent? quand ils disent que Dieu pro-

duisant un Dieu, c'est-à-dire le Père produisant son Fils unique, il est nécessaire que les personnes soient multipliées; parce qu'il est impossible que la personne qui produit et celle qui est produite ne soient qu'une même personne : une personne ne peut se produire elle-même, autrement il faudrait que cette personne fût avant qu'elle eût été. Quand ces deux personnes, le Père et le Fils, produisent encore un Dieu qui est le Saint-Esprit, il faut nécessairement que le nombre des personnes se multiplie encore, pour la même raison, et qu'ainsi elles soient trois personnes. Et quand ils ajoutent qu'encore que ces trois personnes soient Dieu, le nombre des Dieux n'est pas augmenté, parce que la divinité ne produisant pas et n'étant pas produite, elle n'est pas multipliée, et jamais elle ne peut l'être, parce qu'il ne peut jamais être qu'un seul Dieu; voilà tout ce qu'ils savent dire ; mais je demande derechef: Savent-ils bien ce qu'ils disent? tout cela ne demeure-t-il pas toujours incompréhensible?

Et s'adressant à moi, comprenez-vous bien ce que je dis? entendez-vous clairement toutes ces grandes vérités? Non, lui dis-je; je les crois fermement, parce que la foi m'enseigne qu'elles sont ainsi; je les admire, je les adore, je les aime, je les regarde avec un profond respect, mais je ne les comprends pas. Tant mieux, me répliqua-t-il avec un visage content; tant mieux, il n'y a rien de plus digne de la grandeur de Dieu que de ne pouvoir être comprise par ses créatures; car que serait-ce s'il ne surpassait pas la petitesse de notre esprit? Sans doute il ne serait pas plus Dieu que notre esprit, s'il n'avait rien qui le surpassât; et en quoi le surpasserait-il, s'il n'y avait rien de si relevé en lui que vous ne le puissiez entendre? Mais plus sa majesté infinie est inaccessible à nos esprits, plus elle nous fait paraître qu'il est Dieu; et jamais nous ne sommes plus assurés de la vérité de Dieu que quand nous éprouvons qu'il nous est impossible de pénétrer la profondeur des abîmes de sa connaissance.

Quand je n'aurais pas d'autre motif qui me poussât à embrasser la foi, et d'autre raison qui m'obligeât à m'y affermir solidement, celle-là seule me pourrait suffire. Je vois qu'elle me dit de si grandes choses de Dieu, qu'il n'y a point d'esprit créé qui soit capable de les comprendre, et par conséquent il n'y en a point qui ait été capable de les inventer, il faut donc qu'elles soient par elles-mêmes et qu'elles soient infinies. Je vois tant de millions des plus beaux esprits qui n'y comprennent rien, et qui s'y attachent, et les révèrent, et s'en tiennent plus assurés que de toutes les choses qu'ils comprennent bien. D'où viendrait cela?

Quoi ! l'esprit humain qui veut voir tout ce qu'il approuve, et qui désapprouve, et qui rejette ce qui ne lui paraît pas évidemment vrai, ne se sent pas rebuté, mais plutôt attiré, gagné, enchaîné par tant de sublimes vérités qu'il ne comprend pas. Quoi ! il s'attache ainsi à l'aveugle à ce qui lui est tout-à-fait incompréhensible? Ne faut-il pas qu'il y ait une puissance invisible et une autorité souveraine qui le tient ainsi captivé sous son empire ? Pesez à loisir cette raison, et vous verrez qu'elle conclut bien, et que rien ne nous fait mieux connaître Dieu que de savoir qu'il nous est impossible de le bien connaître.

Cependant je dirais ici après l'oracle de la grâce, quand je vois que je ne saurais rien penser de Dieu qui soit tel qu'il est en lui-même, ni rien dire de lui qui approche de sa vérité, bien loin de m'en affliger, je sens plutôt mon cœur dilaté de joie : quel bonheur et quel honneur pour moi d'avoir un si grand Dieu! Quelle gloire pour vous, mon âme, de n'avoir autre chose à faire qu'à servir et à aimer une si haute majesté durant cette vie, et que vous ne soyez créée que pour le posséder durant toute l'éternité !

Parlant ensuite d'un ton plus haut et plus animé : O le Dieu de mon cœur, ô grand Dieu que j'adore de toute mon âme! ma joie n'est pas de vous connaître parfaitement, mais je suis consolé de voir que vos grandeurs me surpassent infiniment; mon désir n'est pas de renfermer dans mon esprit toutes vos perfections infinies, mais je passionnerais de renfermer tout mon cœur dans vos infinies bontés. Je ne vous comprends pas, mais comprenez-moi; faites que je sois tout abîmé en vous, et que ce petit atome d'être, léger et passager que vous m'avez donné, ou plutôt prêté, retourne à son principe pour ne s'en séparer jamais. Faites donc, Seigneur, faites qu'il aille se plonger si avant dans l'immensité de votre être; qu'il n'en sorte jamais : ne souffrez pas qu'il regarde rien hors de vous, ni qu'il arrête ses yeux un seul moment sur les créatures.

Je goûtais bien tous ses sentiments, et je me sentais consolé de ce qu'il m'avait conduit jusque-là. J'eusse bien souhaité qu'il m'y eût laissé, mais ce n'était pas son dessein : vous allez voir où il voulait me conduire.

ARTICLE II.

Le second sein où Jésus-Christ a été caché est celui de la Sainte-Vierge.

Le sein du Père-Éternel est le parfait original dont le sein de la Sainte-Vierge est une excellente copie. Ces deux seins sont les deux chars dont je vous ai déjà parlé. Suivons, suivons le prince,

me dit-il, et voyons comment, étant blessé au cœur dans le premier, il en sort pour entrer dans le second qui lui est semblable: *In alium currum qui sequebatur eum modo regio.* Je veux dire que le Fils de Dieu, touché au cœur d'un sentiment de commisération sur nos misères, est sorti du sein de son Père pour entrer dans un autre sein qui est celui de sa très-sainte mère; et nous allons voir qu'il est si semblable au premier, que les merveilles dont il est rempli ne sont guère moins incompréhensibles que celles que nous avons admirées dans le sein du Père-Éternel. Le premier est un original infiniment parfait, et l'autre nous paraîtra comme une excellente copie.

Premièrement, ce qui fait la grandeur, les richesses, la beauté de l'un, fait aussi la grandeur, les richesses et la beauté de l'autre. Le même Fils unique, qui est dans le sein du Père-Éternel pour être la splendeur de sa gloire, est aussi dans le sein de la divine Marie pour être la splendeur de sa gloire: je dis que c'est le même Fils unique, et que la même personne divine est dans tous les deux; et de là je tire cette conséquence, que tout ce que l'on peut dire des grandeurs de la gloire du Père, en tant qu'il possède un tel Fils dans son sein adorable, on le peut dire des grandeurs et de la gloire de Marie, sa très-sainte mère, en tant qu'elle possède aussi ce même Fils dans son chaste sein. Les merveilles de la naissance éternelle de cet unique au sein de son Père sont tout-à-fait inconcevables; mais les prodiges de sa naissance temporelle au sein de sa mère ne le sont pas moins; au contraire, il y en a plusieurs qui nous paraissent plus étonnants et encore plus incompréhensibles. Par exemple:

Je ne suis pas si étonné qu'un Dieu éternel ait dans son sein un Dieu éternel, qu'un Dieu tout-puissant produise un Dieu tout-puissant, qu'un Dieu immense loge en son sein un Dieu immense, qu'un Dieu riche d'une infinité de perfections infinies produise un Dieu riche d'une infinité de perfections infinies: toutes ces grandeurs sont à la vérité si élevées au-dessus de la bassesse de mon esprit, qu'elles me sont absolument incompréhensibles; mais elles ne me surprennent pas tant, car je vois qu'il est naturel que chacun produise son semblable, et qu'un père donne à son fils unique la possession entière de tous les biens qu'il possède.

Mais qu'il soit vrai qu'une mère, qui n'est pas Dieu, produise un Dieu de sa propre substance; qu'il soit vrai qu'une créature donne l'être à son créateur; qu'il soit vrai qu'une personne produise vraiment un Dieu immortel; qu'il soit vrai qu'une mère faible et petite renferme dans son sein un Dieu tout-puissant et

immense ; qu'il soit vrai enfin que n'ayant en elle ni la divinité, ni aucune des perfections qui sont naturelles à Dieu, elle porte en son sein un fils qu'elle a produit semblable à elle, et qui possède néanmoins toute la divinité et toutes les perfections infinies qui sont naturelles à Dieu, et qu'ainsi elle produise son semblable qui n'est point son semblable, mais qui est plus parfait infiniment qu'elle, c'est ce qui surpasse toute admiration, et ce que tout autre que Dieu ne saurait comprendre. Ne faut-il pas dire ici avec le grand cardinal saint Pierre Damien : *Hic taceat et contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis et dignationis immensitatem* (serm. 1. de nat. Beatæ V.). Que toutes les créatures se taisent là-dessus, qu'elles soient surprises d'une sainte horreur, et qu'elles n'aient pas la hardiesse de lever seulement les yeux pour regarder cette immensité de la gloire et de la dignité de la divine Marie: si tous les êtres avaient vu ce que la Sainte-Vierge portait en son sein, ils se fussent tous fondus à ses pieds.

Oh! qu'il est donc vrai, lui dis-je, que nous sommes bien éloignés d'avoir trop d'estime de ses grandeurs, ou de lui rendre trop de respect, ou de l'honorer trop, ou de l'aimer trop! Non, me dit-il, ne craignez jamais d'excéder dans tous les hommages que nous lui pouvons rendre, pourvu que ce ne soit pas les mêmes que nous rendons à Dieu, et qui ne sont dûs qu'à lui seul. Soyons donc à elle de tout notre cœur, servons-la de toute l'ardeur de notre zèle, soyons-lui dévots et dévoués entièrement, sans crainte de déplaire à Dieu, qui veut qu'on l'honore comme sa mère, qui se tient honoré lui-même en la personne de sa mère, prenant plaisir à voir les bonnes âmes qui se déclarent hautement dévotes envers elle, cherchant tous les jours des moyens nouveaux pour pratiquer mieux leur dévotion envers cette aimable Vierge. Le moyen qu'il ne prît pas plaisir à voir leur piété, puisqu'elle n'est jamais indiscrète : elle le serait à la vérité, et même elle deviendrait une impiété si elle rendait à la Vierge le même honneur suprême que l'on rend à Dieu; mais il n'y a pas un catholique qui ne sache qu'elle n'est pas Dieu, mais qu'elle est la mère de Dieu. Otez-moi donc, lui dis-je avec chaleur, *cet avis vraiment indiscret aux prétendus dévots indiscrets de la Sainte-Vierge.* Car si... Il m'arrêta tout court, et me dit: N'en parlons pas, ils ne sont pas dignes qu'on les combatte, mais qu'on les méprise. Ainsi, reprenons où nous avons quitté.

Je n'ai pas bien compris ce que vous m'avez dit, que Dieu le Père, portant dans son sein son Fils adorable, multiplie le nombre des personnes divines, et ne multiplie pas néanmoins le nombre

des Dieux : comment peut-il se faire qu'il n'y ait pas autant de natures que de personnes, et autant de personnes que de natures? C'est ce que les savants hommes du monde ne peuvent jamais concevoir. Ne voyons-nous pas une autre merveille aussi incompréhensible au sein de la mère Vierge, quoiqu'elle semble toute contraire, que, produisant le même Fils unique de Dieu, elle multiplie les natures et ne multiplie point la personne ? Quoiqu'il y ait en lui deux natures, la divine et l'humaine, il n'y a toujours qu'une seule personne qui est la divine. Comment se peut-il faire qu'il n'y ait pas autant de personnes que de natures, et autant de natures que de personnes ? Que tous les plus subtils philosophes qui sont au monde étudient toute leur vie cette question, ils ne la comprendront jamais : *Generationem ejus quis enarrabit ?* O grandeur du sein du Père, que vous êtes admirable ! ô miracle du sein de la mère que vous êtes incompréhensible !

Je vois bien, à la vérité, lui dis-je, qu'étant le même Fils de Dieu au sein de son Père-Éternel et au sein de sa divine mère, il est également adorable dans l'un et dans l'autre. Mais n'allez-vous point un peu trop loin, quand vous voulez faire un parallèle si exact entre l'un et l'autre ? Non, me dit-il, car je ne vois dans tous les deux que des prodiges, qui me paraissent également incompréhensibles. Regardez le Verbe éternel au sein de son Père, vous admirerez tout et n'y comprendrez rien ; car comment est-il là ? quel rang tient-il là? que fait-il là ? Vous serez surpris quand vous verrez qu'il n'est point là comme dans son palais, parce qu'il ne l'a pas bâti pour y demeurer, il n'est point comme sur son trône, parce qu'il n'y règne pas et qu'il n'y exerce aucun empire ; il n'est point là comme dans son temple, parce qu'il n'y prie pas et n'y est pas prié, il n'y adore pas et n'y est pas adoré ; il n'y rend aucun hommage à personne et n'en reçoit aussi de qui que ce soit; il n'est point là pour y tenir un rang, parce qu'il n'est ni supérieur ni inférieur aux autres personnes; il n'est point là enfin pour y faire aucune chose, sinon pour aimer Dieu son Père éternellement et infiniment. Mais quoiqu'il l'aime de tout son cœur, il ne lui rend aucun service, quoiqu'il sache qu'il est digne de recevoir tous les hommages des êtres créés, il ne lui rend pas le moindre respect; quoiqu'il reçoive tout de lui, il ne lui doit rien et ne dépend en rien de lui; quoiqu'il ne puisse pas subsister sans lui, il n'a pourtant pas besoin de lui. Quelle multitude de paradoxes qui paraissent surprenants et inconcevables à l'esprit humain, et si la lumière de la foi ne suppléait pas à ses ténèbres naturelles, où en serait-il ?

Qu'il interroge là-dessus ceux qui sont nos maîtres dans la foi; c'est-à-dire ceux que Dieu nous donne comme les docteurs et les pasteurs de son Église pour en être la lumière et pour nous développer ses mystères, ils lui apprendront qu'il n'y a rien dans tous les prodiges de cette naissance éternelle du Verbe adorable qui ne soit aussi véritable qu'incompréhensible.

Si, après la vue de ce grand original, vous portez les yeux sur son excellente copie, je veux dire le sein de la mère, vous y verrez d'autres merveilles qui ne vous surprendront pas moins, et que vous trouverez peut-être aussi admirables. Écoutez ceci et pesez-le bien. C'est un article de la foi, que le même Fils unique du Père est en propre personne au sein de sa très-sainte mère. Mais comment est-il là? Quel rang y tient-il? Et qu'y fait-il? On ne peut répondre à ces questions qu'en vous disant d'autres paradoxes, qui vous paraîtront du moins aussi embrouillés que les autres; car, quand vous demanderez comment il est au sein de sa mère, on vous dira, qu'il y est à la vérité présent en personne, mais qu'il est impossible qu'il y soit, ni en partie, ni tout entier. Quand vous demanderez: Quel rang tient-il là? On vous répondra qu'il est le premier et qu'il y est le dernier, qu'il y est souverain et qu'il y est sujet; et qu'il y paie lui-même le tribut de l'honneur suprême qu'on lui rend. Quand vous demanderez ce qu'il fait au sein de sa mère, on vous répondra qu'il y fait tout et qu'il n'y fait rien; qu'il est là possédant un trésor infini de biens, et qu'il y travaille jusqu'à consumer sa vie pour les acquérir. Toutes ces vérités, si enveloppées de contradictions apparentes, ne vous laisseraient dans l'esprit que de l'étonnement et de l'obscurité, si elles n'étaient pas mises dans leur jour. Mais c'est une grande matière que de raisonner sur tout cela, et qui mérite bien un article particulier.

ARTICLE III

Éclaircissement des paradoxes précédents, à la gloire du sein de la mère de Dieu.

Premier paradoxe. Il est vrai que le Verbe incarné est présent en personne, et qu'il est vraiment enfermé dans le sein de sa mère; comment n'y serait-il pas? puisque c'est un article de foi, qu'il est son vrai Fils, et qu'elle est sa vraie mère; car elle l'a produit de sa propre substance; et c'est ce que l'ange lui dit de la part de Dieu, qu'elle concevrait dans son sein, et qu'elle enfanterait un Fils: *Concipies in utero, et paries Filium.* Mais toute-

fois il est impossible qu'il y soit contenu ni en partie ni tout entier ; comment y serait-il en partie, puisqu'il est Dieu, et que Dieu est un grand tout qui n'a point de parties ; ou tout, ou rien. Il ne peut donc pas y être enfermé en partie. D'ailleurs il est également impossible qu'il y soit tout entier, parcequ'il est immense, et que l'immensité de Dieu ne peut être contenue, sinon dans lui-même ; que dites-vous à cela ? me demanda-t-il. Je ne le comprends pas, lui répondis-je ingénument. Éclairez-moi?

Ce fut là qu'il me demanda une attention particulière, et qu'il commença à m'exposer cette sublime théologie, où il me sembla qu'il m'abîmait dans une immensité de lumières où, à force de voir, je ne voyais plus que l'abîme des bontés infinies de Dieu, et l'abîme impénétrable de mes propres misères.

Sachez, me disait-il, que la bonté infinie de Dieu est telle, qu'encore que nous ne soyons que de petits atomes et des néants, il ne s'est point donné à nous en partie, mais tout entier, sans partage, sans division et sans nous refuser rien de lui-même; parce qu'il veut aussi que nous nous donnions à lui de la même façon, sans nous partager et sans nous diviser, pour lui donner une partie de nous-mêmes et une partie aux créatures. Non, ce n'est point en partie, ce n'est point à demi que Dieu se donne à nous, c'est tout entier : mais que deviendrait un esprit s'il voyait un peu clairement cette vérité? Le Dieu que j'adore est à moi, et demeure à moi tout entier. Ce Dieu, immense dans sa grandeur, et infini dans sa majesté, se donne ainsi tout entier à une petite âme ! C'est ce qui est si étonnant, qu'il étourdit et rend stupide tout esprit qui le considère attentivement.

Quelles pensez-vous qu'étaient là-dessus les admirations de la Sainte-Vierge, quand elle voyait ce qu'elle portait dans son chaste sein ? Quoi ! majesté infinie ! quoi ! grandeur immense ! Quelle proportion entre vous et moi ! et vous voulez bien vous renfermer tout entier en moi ; car ce ne peut être en partie, puisque vous n'en avez point ; c'est donc vous tout entier, sans me refuser rien de vous-même : hé ! comment cela peut-il être ? Si je respirais l'élément de l'air tout entier, si je touchais la masse de la terre toute entière, si je renfermais en moi tous les globes des cieux entiers, si je contenais toute la grandeur de l'univers en moi, cela passerait pour un prodige si étonnant, que personne ne le pourrait comprendre ; et toutefois, tout l'univers est moins qu'une poussière comparé à votre grandeur ; et qu'il soit vrai que je vous possède tout entier, ô grandeur immense de Dieu que j'adore ! le moyen de comprendre cela ? Est-ce que la grandeur

immense de Dieu se rapetisse et se raccourcit pour se proportionner à ma petitesse, et se rendre plus petite que moi, afin de se loger tout entière en moi? Est-ce qu'il agrandit ma petitesse et la rend plus vaste que les cieux, pour la proportionner à sa grandeur? car quand une chose en renferme une autre, celle qui renferme doit être plus grande que celle qui est renfermée? O Marie! ô mère admirable! quelle est donc votre grandeur? *Quia quem cœli capere non poterant tuo gremio contulisti*: ô prodige admiré des anges! vous renfermez dans votre sein un Dieu que la vaste étendue des cieux ne renferme pas; on peut dire en peu de paroles, pour l'éclaircissement de ce paradoxe, qu'à l'égard de l'humanité sainte de l'enfant Jésus, elle était tout entière dans le sein virginal de sa mère et n'était point ailleurs, et que sa divinité, qui était aussi tout entière dans son chaste sein, était en même temps tout entière au dehors d'elle, comme au-dehors des cieux et de tout ce grand univers; parce qu'étant immense elle n'a point de bornes dans sa grandeur. Et on admire la très-Sainte-Vierge de ce qu'elle renferme en son sein toute cette grandeur sans la limiter.

Mais qu'est-ce donc de nous, lui demandai-je, quand nous avons le bonheur de communier, et que nous recevons réellement en nous le même Dieu-Homme que la Sainte-Vierge renfermait dans son chaste sein? Que faut-il penser, ou du profond anéantissement de Dieu, qui s'abaisse jusqu'à venir loger dans un cachot si étroit, ou de l'agrandissement inconcevable de notre âme, qui se dilate jusqu'à renfermer en soi-même toute la grandeur immense de Dieu? N'est-ce point de quoi suspendre notre esprit dans une admiration éternelle? Pensez-y bien, me répondit-il, oui, pensez-y bien après la sainte communion. Écoutez cependant l'éclaircissement du second paradoxe, quand on demande de quelle façon le Fils de Dieu incarné est dans le sein de sa divine mère, et quel rang il tient là? J'ai dit qu'il est le premier et le dernier, plus élevé que les cieux, et abaissé au-dessous de tous les êtres créés, c'est l'être des êtres; c'est le néant des néants, tout l'honneur suprême lui est dû, et lui est rendu au ciel; et il vient en terre pour recevoir les mépris les plus humiliants. Pourrez-vous bien comprendre cela?

Écoutez à présent la foi qui vous dit qu'il est Dieu, et qu'il est homme; puisqu'il est vrai Dieu, il est le premier des êtres, et tous les honneurs lui sont dûs: cette vérité ne reçoit point de contradiction, et, puisqu'il est homme, il est le néant même, et doit y recevoir les derniers mépris. Ne soyez pas scandalisé de cette

proposition, vous allez voir qu'elle est véritable. Le grand apôtre saint Paul ne s'est pas contenté de dire qu'il est anéanti en se faisant homme : *Semetipsum exinanivit;* mais il a été jusqu'à dire qu'il s'est fait péché pour l'amour de nous : *Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit;* c'est-à-dire, comme l'exposent saint Ambroise, Théophilacte et saint Anselme, que, venant exprès pour être le Sauveur de tous les pécheurs, il s'est voulu charger de la dette de tous nos péchés, comme les prophètes l'avaient prédit en tant de manières, et, entre les autres, Isaïe, en termes exprès : *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrûm.* Il était donc la caution universelle de toutes nos dettes, et s'était chargé, par un excès de sa divine charité, de répondre à la justice de Dieu pour tous nos péchés : or, un seul péché met l'homme au-dessous du néant, et le rend plus méprisable que le néant même. Qu'était-ce donc de celui qui paraissait chargé de toute la multitude innombrable des péchés de tous les hommes ensemble ? Ne peut-on donc pas dire qu'il se destinait lui-même à porter la multitude des opprobres et des mépris qu'ils méritent tous, et que, les regardant en cet état, il n'était pas seulement le plus bas et le dernier des êtres créés, mais qu'il était anéanti au-dessous de tous les néants; car c'était comme s'il eût été lui seul tous les pécheurs réunis ensemble.

O mon Jésus ! quand je vous considère dans le sein de votre mère, combien vous dois-je rendre de profonds hommages et de suprêmes adorations ? parce que vous êtes le premier Être, l'Être des êtres et le souverain Dieu que j'adore ! mais combien vous dois-je de réparations d'honneur, pour les confusions, et les hontes que je vous ai fait endurer, ayant voulu être pour l'amour de moi le dernier des êtres, en vous mettant à ma place, et vous chargeant de mes péchés, qui sont autant d'abîmes de malice, en porter les horribles confusions que j'eusse portées éternellement, sans les pouvoir supporter jamais ! Oh ! de combien de dettes immenses je vous suis redevable, dont je ne puis jamais m'acquitter ! mais, ce qui est plus admirable et ce qui devrait enlever tous nos cœurs, vous voulez bien encore que je vous demande avec confiance, Seigneur, payez-vous vous-même, et prenez dans vos trésors de quoi m'acquitter parfaitement de tout ce que je vous dois. Ce n'est pas tout, il y a encore un éclaircissement du troisième paradoxe, pour le moins aussi surprenant que les deux autres. Si l'on veut savoir ce que fait l'enfant Jésus porté dans le sein de sa très-sainte mère, je répondrai qu'il fait tout et qu'il ne fait rien, qu'il possède en paix tous les trésors

infinis des biens du Créateur et des créatures, et qu'il travaille jusqu'à épuiser ses forces et consumer sa vie pour les acquérir. Il vous semble que tout cela se contredit; mais écoutez comme il s'accorde si bien qu'il ne peut jamais se contredire.

Voulez-vous voir comment il fait tout? Considérez que tout ce qui est fait n'est que de trois ordres : ce sont ou les œuvres de la nature, ou les ouvrages de la grâce, ou le grand œuvre de la gloire; hors de là il n'y a que le seul péché qui n'est pas un être, mais un pur néant; or c'est lui qui est l'auteur de toutes les œuvres de la nature, parce qu'il est Créateur; c'est lui qui est l'auteur de tous les ouvrages de la grâce, parce qu'il est rédempteur; et c'est lui enfin qui est l'auteur de l'œuvre de la gloire, parce que c'est par lui que tous les bienheureux en ont la possession; il est donc vrai qu'il fait tout.

Et néanmoins il est encore vrai qu'il ne fait rien du tout, c'est lui-même qui nous le dit en termes exprès, et qui nous l'assure dans l'Évangile de saint Jean : *Amen, amen dico vobis, non potest Filius à se facere quidquam.* Je vous dis en vérité que le Fils ne peut rien faire de lui-même; la raison est que l'opération suit l'être; or il n'a pas l'être par lui-même, car si vous le regardez selon sa divinité, il n'est pas par lui-même, mais par son Père; si vous le regardez selon sa sainte humanité, il n'est pas par lui-même, il est par sa mère : puis donc qu'il n'est pas par lui-même comme Dieu ni comme homme, il n'agit pas par lui-même ni comme Dieu ni comme homme; et quand il s'emploie tout entier au grand ouvrage de notre salut, il n'y donne que ce qu'il a reçu de son Père-Éternel et de sa très-sainte mère.

O Dieu! que d'admirables conséquences on peut tirer de ce principe à la gloire de Dieu le Père, et à la gloire de la Sainte-Vierge! Il s'ensuit donc que ce sont eux qui opèrent conjointement le salut du monde, par leur Fils unique; car il est clair que non-seulement cet unique du père et de la mère ne pourrait rien faire, mais qu'il n'aurait pas seulement l'être, s'il ne l'avait pas reçu de l'un et de l'autre : *Non potest Filius à seipso facere quidquam*; ne faut-il pas être bien aveugle pour ne pas voir qu'il serait impossible qu'aucun des pécheurs obtînt la rémission de ses péchés, ni le salut par Jésus-Christ, si Dieu le Père ne le produisait pas de sa propre substance? y aura-t-il un seul des bienheureux qui ne dise éternellement du fond de son cœur : O divin Père! c'est à vous que je dois le salut que j'ai reçu par Jésus-Christ. Si quelqu'un n'avait aucune piété envers le Père céleste qui nous donne son Fils unique pour notre Sauveur, pour qui

passerait-il ? et que peuvent dire aussi tous ceux qui ne sont pas de vrais dévots à la Sainte-Vierge ? ne sont-ils pas bien indignes de participer à la grâce du salut ?

Voulez-vous voir enfin comme il est vrai que ce divin enfant, que Marie portait dans son sein virginal, possède en paix tous les trésors infinis des biens du Créateur et des créatures ? Il est vrai qu'il les possède dans toute leur plénitude ; car si par impossible il lui manquait quelque sorte de bien, il ne serait pas Dieu : *Gloria et divitiæ in domo ejus* : toute la gloire infinie de son Père et toutes les richesses immenses de ses créatures sont réunies dans sa maison, et Marie qui est cette auguste maison en est la dépositaire.

Mais s'il les possède, pourquoi travaille-t-il pour les acquérir ? Pourquoi a-t il employé à cela tous les moments de sa vie et tous les tourments de sa mort? Ce n'est pas pour les acquérir pour lui-même, car il en est le maître absolu ; mais c'est afin de les acquérir pour nous; encore, à vrai dire, ce n'est pas pour nous les acquérir, car elles sont toutes acquises par le droit de sa naissance, mais c'est seulement pour nous obliger à vouloir bien en prendre la possession. O Dieu vivant ! est-il possible qu'il ait fallu que Dieu ait tant travaillé, tant agi, et employé de si puissants moyens pour nous obliger de vouloir être bienheureux, et qu'après tout cela il ne puisse pas l'obtenir de nous ! Taisons-nous là-dessus, pensons-y toute notre vie, et si nous y pensons bien, il sera impossible que nous n'en demeurions pas épouvantés.

ARTICLE VI.

Quels pouvaient être les entretiens de la Sainte-Vierge pendant qu'elle portait l'enfant Jésus dans son chaste sein.

Il me semblait que tout ce que nous avions dit jusque-là ne contentait pas l'extrême désir que j'avais de savoir quelque chose des pensées et des sentiments que la Sainte-Vierge pouvait entretenir dans son intérieur, pendant qu'elle portait dans son sein celui-là même qui fait tout l'entretien de son divin Père durant toute l'éternité ; je fis là-dessus quelques demandes à mon charitable guide, qui l'engagèrent à me découvrir les précieux secrets de son âme, que je craignais fort qu'il ne voulût garder pour lui seul.

Les premières paroles qu'il me dit me surprirent étrangement. Il est vrai, commença-t-il, il est vrai que la même source des joies infinies était tout ensemble dans le sein de Dieu le Père et

dans celui de la Sainte-Vierge; et qu'ainsi tous deux étaient comblés d'une douceur et d'une joie divine, qui les contentait pleinement : il y a pourtant cette différence, que Dieu le Père, produisant son fils de sa propre substance divine, n'y fait pas de réflexion et ne s'en souvient pas, et que la Sainte-Vierge, produisant le même Fils de sa propre substance humaine, y faisait sans cesse réflexion et s'en souvenait toujours.

Comment? lui dis-je, en l'interrompant assez brusquement; comment dites-vous que Dieu le Père, produisant son Fils unique, n'y fait pas de réflexion, et ne s'en souvient pas? il ne sait donc pas ce qu'il fait? Tout beau, répliqua-t-il, vous le prenez mal, car ce n'est pas un défaut comme vous pensez, c'est plutôt une perfection infinie en Dieu de ne réfléchir pas et de ne se souvenir pas. La réflexion est une seconde pensée qui se replie sur la première; et cela n'est propre qu'aux esprits des créatures, qui ont besoin de plusieurs pensées, parce qu'une seule ne leur suffit pas pour tout. Dieu n'a jamais qu'une seule simple pensée, qui suffit pour tout : le souvenir, de même, n'est que pour les choses passées, que l'esprit rappelle à soi pour se les rendre de nouveau présentes; mais il n'y a rien de passé ni de futur pour Dieu, tout lui est toujours très-présent, surtout la naissance de son Fils unique qui n'a jamais commencé, et qui ne passera jamais; elle est toujours actuelle, et toujours présente : ce n'est pas là pour s'en souvenir comme d'une chose passée.

Il n'en est pas ainsi de la Sainte-Vierge, elle réfléchissait fort souvent sur le bonheur qu'elle possédait d'être la mère d'un tel Fils, et parce qu'elle n'en comprenait pas elle-même toute la grandeur, comme saint Augustin le donne pour assuré : *Audacter pronuntio quod nec ipsa plane explicare poterat, quod capere potuit* (S. Augustinus super Magnificat). Elle n'avait pas trop de toutes ses pensées pour s'y appliquer, et, parce que son cœur n'était point capable d'en goûter toute la douceur à la fois ni d'en porter toute la joie, elle en rappelait souvent les idées pour en conserver toujours la mémoire; et la perfection de son état consistait en cela, comme celle de Dieu consiste à ne réfléchir jamais et à ne se souvenir jamais.

O Dieu! qui pourrait penser quelle était l'abondance des consolations divines, qui venaient comme des torrents inonder son âme, soit qu'elle arrêtât les yeux sur le présent, soit qu'elle avançât ses pensées vers le futur.

Si elle regardait le passé, voilà donc celui après lequel tous les siècles ont tant soupiré; pour qui on a répandu tant de larmes

sur la terre ; qui a fait pousser tant de soupirs vers le ciel ; qui a fait brûler tant de cœurs par des désirs ardents de le posséder! tant de millions l'ont désiré, et tous l'ont demandé, et moi seule je suis assez heureuse pour l'avoir reçu et me voir enrichie d'un si précieux trésor : *Congaudete mecum et congratulamini mihi*, venez, tous les siècles qui ont précédé, prendre part à l'abondance de mes joies, congratuler à mon bonheur.

Voilà donc dans mon sein celui que le Père-Éternel possède dans le sien de toute éternité ; celui qui le remplit d'une joie suffisante pour faire un Dieu infiniment heureux ; celui qu'il tient si cher, qu'il ne l'a jamais donné à personne pour être son fils, ni à aucun des monarques du monde, ni des anges du ciel, ni au Saint-Esprit même, quoiqu'il soit une personne divine. Enfin il n'y a jamais eu et jamais il n'y aura personne que le Père-Éternel et moi, qui ait l'avantage de pouvoir dire : C'est mon Fils unique; et si cet unique du Père le remplit de toute la joie que son immensité peut goûter, quand j'aurais un cœur aussi grand que lui, n'en serais-je pas toute comblée? *Congaudete mecum et congratulamini.* Venez, monarques de la terre ; venez, enfants d'Adam ; venez, anges du ciel ; venez prendre part à ma joie, et congratuler à mon bonheur. Voilà quelque chose de ce qu'elle pouvait dire et sentir en son cœur par le souvenir du passé.

Si elle arrêtait ses yeux sur le présent, se voyant dans la possession actuelle de tout le trésor du Père-Éternel, et qu'elle portait dans son sein le même Fils unique qui est dans le sien, ne pouvait-elle pas faire une espèce d'écho avec lui, en répétant ses mêmes paroles. S'il dit sur le Thabor : *Celui-ci est mon Fils unique dans lequel je prends toutes mes complaisances?* ne pouvait-elle pas dire de même : *Celui-ci est mon Fils unique dans lequel je prends toutes mes complaisances?* S'il dit comme le Père du prodigue : *Mon Fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ;* ne pouvait-elle pas répéter les mêmes paroles : *Mon Fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous?* Si le Père disait : *Mon Fils unique est la splendeur de ma gloire et le caractère de ma substance ;* la mère dirait tout de même : *Mon Fils unique est la splendeur de ma gloire et le caractère de ma substance.* Si le Père disait : *C'est par lui que je possèderai toute la gloire extérieure qui est due à Dieu par ses créatures ; il en sera la cause immédiate, et moi j'en serai le principe, parce que c'est moi qui lui donne mon être divin ;* la mère en dirait tout autant : *C'est par lui que je procurerai toute la gloire extérieure qui sera rendue à Dieu*

par ses créatures ; c'est lui qui en est la cause immédiate, et moi j'en suis le principe, parce que c'est moi qui lui donne mon être humain : Si le Père disait : *Il est ma vie, et, si par impossible je ne l'avais pas pour mon Fils unique, je ne serais pas Dieu;* écoutez l'écho qui répondrait : *Il est ma vie,* dirait aussi la mère, *et, si je ne l'avais pas pour mon Fils, je ne serais pas la mère de Dieu.* Et puis il est vrai que le Fils est la joie, la gloire et le plus cher trésor de son Père et de sa mère, et que plus ce Fils a de perfections, plus il leur donne de joie; et puisqu'ils ne la partagent pas entre eux, mais qu'ils la possèdent l'un et l'autre tout entière sans la partager, que faut-il penser de la joie et du parfait bonheur que Dieu le Père et la très-sainte-Vierge possèdent conjointement par leur Fils unique, Jésus-Christ, dont les perfections et la gloire sont infiniment infinies? C'est ce qu'aucun esprit créé ni des hommes, ni des anges, ni de la Sainte-Vierge même, ne saurait comprendre : *Audacter pronuntio quod nec ipsa plane explicare poterat, quod capere potuit.* C'est quelque chose de ce que la vue du présent lui a pu produire.

Si enfin elle portait ses pensées jusque sur l'avenir, elle voyait les délicieux fruits du mystère de l'incarnation, dont l'abondance suffirait pour remplir le ciel et la terre, et dont la durée passerait celle de tous les siècles, et subsisterait dans l'éternité. Elle voyait la vérité de la salutation qu'elle reçut de sa cousine sainte Élisabeth, et l'accomplissement de sa prophétie, quand elle lui dit : *Benedictus fructus ventris tui*, le fruit de votre ventre est béni. Cette multitude innombrable de saints et de saintes, de patriarches et de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges et de bienheureux qui chanteront éternellement les louanges de Dieu, enivrés du torrent des délices de sa maison ; tous ceux-là sont le fruit de mon ventre, disait-elle, puisque celui que je porte en mon sein les a tous produits.

O Dieu ! puisqu'il est vrai, selon l'Évangile, que la joie est si grande au ciel, devant tous les anges de Dieu, sur la conversion d'un pécheur seulement, qu'ils en font une fête plus solennelle que de l'innocence de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas péché, que faut-il penser de la joie qui surabondait dans le cœur de la reine des anges, quand elle voyait en idée tant millions de pécheurs qui se convertiraient et qui feraient de si merveilleuses pénitences, dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, par les grâces de son Fils unique et par ses puissantes intercessions?

Pensez quelle fut la joie de cette femme de l'Évangile, quand

elle eut retrouvé la pièce d'argent qu'elle avait perdue, puisque, ne pouvant pas la supporter elle seule, elle fut obligée d'appeler toutes ses voisines au secours pour lui aider à la soutenir : *Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram.* Et puis jugez, s'il est possible, quelle pouvait être la joie du cœur de la Sainte-Vierge, voyant que toutes les âmes des enfants d'Adam, dont chacune en particulier est plus précieuse incomparablement que toutes les richesses du monde, après avoir été perdues par le désordre de la première femme, étaient retrouvées si heureusement par cette grande lumière du ciel, qu'elle devait produire au monde pour en bannir toutes les ténèbres, et par le soin charitable qu'elle devait prendre de balayer la maison et d'en ôter les ordures : *Accendit lucernam et everrit domum.* Autant de pécheurs convertis par les lumières de la grâce de Jésus-Christ, et par la puissante intercession de sa sainte mère, autant de précieuses perles retrouvées à Dieu. O Dieu ! quelle joie elle avait de chacune en particulier, et quel excès de consolations divines de toutes ensemble !

La Sainte-Vierge voyait tout cela tandis qu'elle portait l'enfant Jésus dans son chaste sein ; et, de quelque côté qu'elle tournât les yeux, sur le passé, sur le présent ou sur le futur, elle trouvait des sujets d'une joie dont les anges du ciel ne pourraient pas même concevoir toute la grandeur ; mais nous, qui faisons profession de l'honorer, de lui être dévots, d'être sensibles à ses intérêts ; nous, qui faisons une partie du sujet de sa joie, puisqu'elle est toujours prête de contribuer puissamment à notre salut, ne devons-nous pas prendre part à ce qui la touche, la congratuler, applaudir à sa gloire et à son bonheur, et rendre tous les jours un million d'actions de grâces à Dieu, pour le remercier avec elle de tant de grandeurs dont il l'a comblée ?

ARTICLE V.

Le sein de la Sainte-Vierge portant l'Enfant Jésus était plus digne de lui que le ciel empirée.

Comment pouvez-vous dire cela ? lui demandai-je : il semble que c'est contre toute sorte de bonne raison ; car premièrement, le ciel empirée est l'auguste palais où la majesté de Dieu règne dans toute sa gloire ; secondement, tous les anges et les bienheureux sont là pour le glorifier et pour chanter ses louanges éternellement ; et enfin régner avec Dieu dans le ciel empirée,

est le dernier terme de nos espérances. Y a-t-il rien de plus digne ou de préférable à cela?

Il est vrai, me répondit-il; mais considérez que la majesté de Dieu n'était point glorifiée si hautement dans le ciel empirée, qu'elle l'était dans le sein de la très-Sainte-Vierge. Pesez bien trois raisons que j'ai à vous dire, et je suis assuré que vous trouverez qu'elles sont fortes et qu'elles concluent très-évidemment.

1. La première est que, dans le ciel empirée, Dieu ne reçoit les adorations, les louanges et tous les honneurs qui lui sont rendus, que de la part des créatures; et, quoiqu'elles soient excellentes, car ce sont les neuf chœurs des anges, c'est la multitude innombrable des saints et des saintes, ce sont tous les bienheureux qui font un concert pour le glorifier de la manière la plus parfaite qu'il leur est possible; néanmoins ce ne sont que des créatures, et on sait bien que toutes les créatures étant infiniment au-dessous de leur créateur, elles sont incapables de lui rendre un hommage qui ait aucune proportion avec sa grandeur infinie.

Mais, dans le sein de la Sainte-Vierge, Dieu est honoré par un Dieu qui lui est égal; car le Fils unique, qui n'est point en état de rendre aucun hommage ni aucune soumission à Dieu, tandis qu'il n'est que dans son sein adorable (parce qu'il n'est pas inférieur à Dieu son Père, mais son égal en toutes choses), est passé exprès dans le sein de sa divine mère, pour se rendre inférieur à Dieu son Père, en se faisant homme, et être en état de l'adorer comme son Dieu, de lui obéir comme à son Seigneur, et de le servir en qualité de sa créature. Peut-on estimer de quelle valeur sont les hommages qu'il lui rendait en cet état? car, comme au plus profond abîme de son abaissement humain il conserve toujours sa grandeur divine, quand il adore son divin Père, il est vrai de dire, c'est Dieu qui adore Dieu; quand il le loue, c'est Dieu qui loue Dieu; quand il le prie, quand il le remercie et qu'il lui obéit, c'est Dieu qui prie Dieu, c'est Dieu qui obéit à Dieu; et enfin, quand il se sacrifie pour sa gloire et quand il lui fait une réparation d'honneur parfaite et entière de toutes les injures qu'il a reçues par les péchés des hommes, il est vrai de dire que c'est Dieu offert en sacrifice à Dieu pour satisfaire à sa justice en toute rigueur.

Voyez maintenant si tout le ciel empirée peut rendre autant de gloire à Dieu qu'il en reçoit de l'Homme-Dieu que Marie porte dans son sein; voyez si les plus grands hommages des anges et des hommes, et de toutes les créatures réunies ensemble, sont comparables au plus petit hommage que le créateur rend au créateur? Voyez même si Dieu, dans l'étendue de sa toute-puissance,

pourrait créer un autre ciel (quoiqu'il l'eût enrichi de toutes les plus nobles créatures qu'il pourrait tirer du néant) qui lui rendît autant d'honneur qu'il en reçoit du sein virginal de Marie, qui lui procure la gloire infinie d'être le Dieu de Dieu même.

Il pouvait bien se glorifier d'être le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des anges, le Dieu de toutes les créatures; mais il ne pouvait pas se glorifier d'être le Dieu de son Fils unique, parce qu'il n'était pas son supérieur ni son créateur, jusqu'à ce que la Sainte-Vierge, abaissant le Fils au-dessous du Père, le Père s'est vu infiniment élevé au-dessus du Fils, et le Fils le confesse lui-même par la bouche du prophète royal : *De ventre matris meæ, Deus meus es tu.* Vous êtes, mon Dieu, du sein de ma mère. Ce n'est pas de votre sein propre que vous êtes mon Dieu; car de votre sein vous êtes mon père, et non pas mon Dieu, parce que vous n'êtes pas mon créateur et mon souverain : qu'est-ce donc que tout le ciel empirée, où Dieu ne se voit que le Dieu des créatures, en comparaison du sein virginal de Marie, où il se voit le Dieu de lui-même? Quand je n'aurais que cette seule raison à vous dire, ne conclut elle pas évidemment que le sein de la Sainte-Vierge, portant l'enfant Jésus, était préférable au ciel empirée? mais en voici une seconde qui n'est pas moins assurée.

2. C'est que le ciel empirée est, à la vérité, le paradis des créatures heureuses; mais il n'est pas le paradis de Dieu même : avant qu'il n'y eût ni ciel ni terre, ni aucune des créatures, Dieu ne jouissait-il pas de son paradis en lui-même, durant toute son éternité? Depuis qu'il a créé ce lieu de délices pour y faire part de sa gloire à ses créatures, il est devenu le paradis des anges et des hommes, mais non pas le paradis de Dieu, car il n'en a point d'autre que le palais auguste de sa propre essence : mais c'est la gloire incomparable du sein de la Sainte-Vierge qui l'emporte par-dessus le ciel empirée, d'être le premier paradis de Dieu, parce ce que c'est en lui que le Dieu-Homme a commencé premièrement à avoir l'essence de Dieu, et d'être bienheureux selon sa sainte humanité, tandis que la divine essence n'était encore vue que par de pures créatures au ciel empirée. Comparez maintenant ces deux paradis l'un avec l'autre, le ciel empirée avec le sein de la Sainte-Vierge, et vous verrez que celui-ci l'emporte de beaucoup sur l'autre, principalement en trois choses.

La première est que le bienheureux qu'il renferme est plus noble, sans comparaison, que tous les bienheureux ensemble qui sont au ciel empirée; la seconde est, qu'il est dans le royaume du Fils unique, qui ne reçoit pas sa béatitude comme une grâce qui

ne lui serait pas due, mais qui la possède par un droit naturel, comme l'héritage de son père, au lieu que tous les bienheureux du ciel empirée ne sont que des serviteurs qui reçoivent leurs gages, ou des enfants adoptifs qui ne sont admis que par grâce dans cette chère possession, où ils n'avaient pas un droit naturel; et la troisième est, qu'il n'est pas un ciel insensible et inanimé comme le ciel empirée, qui n'est qu'un corps sans âme, un palais de délices qu'il ne saurait goûter par lui-même, et une demeure des bienheureux, sans être lui-même bienheureux : mais le sein de la très-Sainte-Vierge est un ciel animé qui connaît et qui goûte son bonheur; un ciel qui, renfermant en soi la source inépuisable de tous les biens du temps et de l'éternité, puise lui-même avec joie dans la fontaine du Sauveur, où le ciel empirée ne boira jamais: il est donc encore évident, par cette seconde raison, que le sein de la Sainte-Vierge, portant l'enfant Jésus, est préférable au ciel empirée.

3. J'ajoute, pour troisième et dernière raison, qu'il est le temple auguste, l'autel sacré, et le vrai oratoire de Dieu; ce qu'on ne peut pas dire proprement du ciel empirée. Qu'il soit vrai qu'il est le temple auguste de la majesté de Dieu, voyez quel est l'usage des temples qui sont sur la terre; c'est-là que naissent tous les enfants de Dieu; car hors de là ils naissent enfants des hommes et les ennemis de Dieu : c'est là qu'ils sont nourris de la propre substance de Dieu, quand ils sont admis à la sainte table; c'est là qu'ils rendent les honneurs suprêmes qui sont dûs à Dieu. Et n'est-ce pas dans le sein de la très-Sainte-Vierge que le Fils de Dieu a reçu cette vie humainement divine et divinement humaine, qu'il conservera éternellement? Voilà donc un digne enfant de Dieu né dans ce temple; n'est-ce pas là qu'il a été nourri durant neuf mois, quand il prenait la même substance que nous recevons à la sainte table, dans la sainte communion? N'est-ce pas là enfin qu'il a rendu avant tout autre les honneurs suprêmes qui sont rendus à Dieu, et pour lui-même, et pour tous les hommes? Il est donc vrai que le très-pur sein de la Sainte-Vierge est vraiment le temple auguste de la majesté de Dieu; on ne peut pas dire proprement cela du ciel empirée.

Qu'il soit vrai aussi qu'il est l'autel sacré de Dieu, voyez ce que c'est qu'un autel, si ce n'est pas une table sacrée sur laquelle on présente à Dieu le sacrifice pour lui rendre les honneurs suprêmes: or, saint Paul nous dit que le Verbe incarné n'est venu sur la terre qu'en qualité de victime dévouée au sacrifice, et qu'aussitôt qu'il entra dans le monde, il dit à son père : *Je vois bien que toutes les hosties que les hommes vous ont présentées jusqu'à*

présent ne vous ont point été agréables, parce qu'elles n'ont point été suffisantes pour vous honorer souverainement; mais vous m'avez donné un cœur que je vous offre avec tous les plus profonds respects qui sont dûs à votre auguste majesté; et, pour vous le mieux dévouer en sacrifice, je le pose sur votre autel. Et quel était l'autel où se présenta ce grand sacrifice dès sa première entrée dans le monde, sinon le sein de la divine Marie? Il est donc vrai que son chaste sein est l'autel sacré de Dieu; et c'est ainsi que les pères le nomment souvent: or, on ne peut pas dire proprement cela du ciel empirée; car il n'y est pas immolé.

Qu'il soit vrai enfin qu'il est le véritable oratoire de Dieu, c'est ce point qui renferme plus de merveilles; mais pour lui donner tout l'éclaircissement nécessaire, il mérite bien un article à part.

ARTICLE VI.

Le sein de la très-Sainte-Vierge est le véritable oratoire de Dieu.

Quand on parle d'un oratoire, on entend communément un certain lieu particulier où l'on se retire pour prier Dieu, mais non pas un lieu où Dieu se retire pour prier lui-même; car, qui dira que Dieu prie? c'est à lui d'être prié; mais ce n'est pas à lui de prier: voilà ce que je disais d'abord; mais il me répondit fort juste: Il est vrai que Dieu, selon sa divinité, ne peut pas prier; mais c'est pourtant à lui principalement qu'il appartient de prier et de nous apprendre à prier: en voici la raison.

Pratiquer parfaitement, et nous apprendre à bien pratiquer après lui tous les actes de la vertu de religion, c'est le propre office de Jésus-Christ, puisqu'il est l'auteur et le grand pontife de la religion que tous les hommes doivent professer, qui est la chrétienne. Or, entre les actes de la religion, l'oraison tient sans contredit un des premiers rangs; c'est donc à lui de la pratiquer excellemment, et de nous apprendre à la bien faire à son imitation; aussi voyons-nous qu'il a prié sans cesse et en beaucoup de manières différentes; tantôt des prières vocales, comme le *Pater noster* et l'hymne qu'il chanta avec ses apôtres, après les avoir communiés de sa main dans le Cénacle; tantôt des oraisons mentales, comme lorsqu'il se retirait seul pour prier dans la solitude; il priait en tout temps, il priait en tout lieu, et puis il nous a laissé là-dessus cette instruction si importante: *Oportet semper orare et non deficere.* Ainsi priant sans cesse, et priant partout, on peut bien dire que son oratoire était tous les lieux du monde où il se trouvait.

Il est vrai pourtant qu'il s'était préparé lui-même un oratoire particulier, plus secret, plus saint et plus divin, dans lequel il faisait la prière la plus parfaite et la plus sublime qu'il ait jamais faite sur la terre; et cet oratoire était le très-pur sein de sa très-sainte mère; c'est-là qu'il se renferma, comme dans un sanctuaire très-secret et tout-à-fait inconnu aux hommes, pour s'y entretenir avec Dieu son Père et avec lui-même, dans cette admirable prière qu'il n'a jamais interrompue depuis qu'il l'a commencée.

J'écoutais cela avec quelque étonnement, sans savoir encore ce qu'il voulait dire, et j'attendais qu'il me l'expliquât: mais mon étonnement s'augmenta lorsqu'il continua à me dire: Quand je vous parle de l'oraison de Jésus-Christ dans son oratoire, vous jugez bien que je n'entends pas dire qu'il fît là des prières vocales; car il n'en prononçait aucune dans le sein de sa mère; je ne parle pas non plus de la méditation, ni même de la contemplation; je parle d'une autre sorte d'oraison plus sublime que tout cela, que Jésus-Christ ne faisait pas, mais qu'il trouvait toute faite; enfin je conçois une sorte d'oraison admirable, où peut-être vous n'avez jamais pensé. Expliquez-vous donc, lui dis-je, et ne me donnez point des imaginations pour des vérités; car on se plaint que les mystiques y sont un peu sujets.

C'est, continua-t-il à me dire, cette oraison de Dieu dont il est parlé dans l'Évangile de saint Luc, quand il dit que Jésus-Christ passait la nuit dans l'oraison de Dieu : *Erat pernoctans in oratione Dei* (Luc. 6. v. 12). Il ne dit pas qu'il faisait lui-même son oraison, ni qu'il y passait le jour, mais qu'il passait la nuit dans l'oraison de Dieu.

Qu'entendez-vous par l'oraison de Dieu? Est-ce qu'il prie quelqu'un de plus grand que lui? est-ce qu'il s'humilie, ou qu'il demande instamment d'être exaucé? Non; mais j'appelle l'oraison de Dieu la contemplation éternelle de sa beauté et l'amour infini de sa bonté divine. Il n'est point d'oraison plus sublime que de contempler et d'aimer la souveraine majesté; c'est la seule chose que Dieu fait éternellement en lui-même; et l'âme adorable de Jésus-Christ passait le jour et la nuit dans cette oraison, pour nous apprendre à nous y adonner autant que nous pourrons.

Il est vrai que nous ne pouvons pas passer le jour et la nuit dans cette adorable oraison de Dieu comme lui, parce que nous ne sommes pas tout ensemble au ciel et sur la terre; il n'appartient qu'à Jésus-Christ, qui se voyait en même temps au ciel et sur la terre, voyageur et compréhenseur, jouissant de la claire vision de Dieu, et souffrant des privations amères, comme s'il

n'eût pas été jouissant; il n'appartient qu'à lui, et aussi il n'y a jamais eu que lui seul qui ait passé en même temps le jour et la nuit dans l'oraison de Dieu. Il y passait le jour comme bienheureux et compréhenseur, tout abîmé dans ce grand jour de lumières éternelles de la contemplation de Dieu; car il était dans le plein midi de la gloire et dans le sein de son Père-Éternel; voilà l'oratoire où il passait le jour dans l'oraison de Dieu; mais il avait un autre oratoire en terre, dans lequel il passait la nuit dans l'oraison de Dieu, et c'était le sein de sa très-sainte-mère; c'était-là qu'étant dans l'état d'un voyageur qui fatigue, qui souffre, et qui passe par plusieurs tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu son Père, on peut dire qu'il passait toute la nuit de son pélerinage dans l'oraison de Dieu.

Mais que faisait-il pour passer ainsi la nuit de sa vie mortelle dans l'oraison de Dieu? Il ne faisait rien, me répondit-il; car vous voyez bien que l'Évangile ne dit pas qu'il faisait oraison lui-même, il dit qu'il passait dans l'oraison de Dieu : *Erat pernoctans in oratione Dei;* c'était donc toujours dans sa propre oraison, parce qu'il est Dieu; il est vrai, me répliqua-t-il, qu'il est Dieu et homme; comme Dieu, c'est lui-même qui fait cette admirable oraison, se contemplant et s'aimant lui-même éternellement; mais, comme homme, il passait dans cette grande oraison de Dieu : ce n'était pas lui qui la faisait, car il la trouvait toute faite; mais il y passait et s'y abîmait, sans rien faire autre chose que cela qu'il trouvait tout fait.

Je ne suis pas encore satisfait, lui dis-je, car je ne comprends pas comment il passait sa vie dans l'oraison de Dieu sans rien faire. Dites-moi donc de quelle façon il se comportait? Remarquez bien ici comment il s'expliqua et comment il s'efforça de me le faire comprendre.

Quand l'Evangile dit expressément que Jésus-Christ passait la nuit dans l'oraison de Dieu, et non pas qu'il faisait oraison lui-même, c'est pour nous faire entendre qu'il n'employait pas les lumières ni les pensées de son propre esprit naturel pour contempler les grandeurs de Dieu, et qu'il n'employait pas non plus les affections ou les ardeurs de son propre cœur naturel pour aimer les bontés infinies de Dieu; mais qu'il ne faisait autre chose que d'appliquer son esprit à la contemplation que Dieu fait de ses propres grandeurs, et les affections de son cœur à l'amour infini que Dieu produit lui-même pour ses bontés ineffables. Et vous jugez bien que cela n'était pas proprement faire lui-même son oraison, mais entrer seulement dans celle de Dieu, qu'il trouvait

toute faite : il ne faisait donc rien de nouveau, mais il adhérait seulement à ce qui est fait éternellement. Il ne commençait donc pas cette oraison-là, car elle ne commença jamais; il ne la finissait point, car elle ne finira jamais ; il ne travaillait pas pour faire cette oraison, car c'est un ouvrage qui n'est pas de l'homme, mais de Dieu seul; et puis y passer et y demeurer, ce n'est pas un travail, mais un profond repos : il n'allait donc pas à cette oraison-là, parce qu'il y était toujours au milieu et n'en sortait jamais, parce qu'il ne faisait qu'ouvrir les yeux pour la regarder et pour y entrer.

O Dieu! lui dis-je tout surpris d'entendre ces choses, où me conduisez-vous ? Je n'avais pas encore entendu parler de cette sorte d'oraison, et jamais je n'avais compris ce que c'était de passer la nuit dans l'oraison de Dieu : mais penseriez-vous le comprendre à présent ? me demanda-t-il. Vous avez bien peut-être quelque petite étincelle de lumière, qui vous fait entrevoir quelque chose de grand, mais que vous êtes éloigné d'entrer dans les trésors de la sagesse et de la science, je veux dire, dans les richesses des ardeurs et des lumières divines, qui étaient renfermés en Jésus-Christ, lorsqu'il passait ainsi la nuit dans l'oraison de Dieu ! c'était un privilége qui n'appartient qu'à lui seul, de les connaître parfaitement, et après lui, à sa très-sainte mère : et, après elle, aux autres saints, plus ou moins, à proportion qu'ils ont passé la nuit de leur vie mortelle dans l'oraison de Dieu.

Je remarquai bien là que j'étais aveugle et que, pensant voir quelque peu de chose, je ne voyais rien; je ressentais pourtant un fort grand désir d'en apprendre un peu davantage, ce qui me pressa de lui demander en quelle école et sous quel maître on le pouvait apprendre, et si nous ne pouvons pas, à force de travailler, devenir savants par nos propres expériences ? Non, me répondit-il, ce n'est pas à force de travailler, mais à force de se reposer; ce n'est pas en faisant beaucoup, mais en ne faisant rien; ne vous persuadez pas qu'il soit aisé de se reposer, et de ne faire rien du tout; c'est un travail qui passe nos forces ; et, si Dieu n'y met pas la main par un secours extraordinaire de ses grâces, nous n'en viendrons jamais là : ne laissons pas pourtant de le désirer, et de nous rendre sans cesse importuns à les demander à Dieu. C'est le seul travail qui nous est utile de demander toujours à Dieu ce que nous ne pouvons avoir de nous-mêmes. Si vous voulez, je vous dirai ici comment je vous conseillerais de vous comporter, et ce sera la conclusion et le fruit de toute notre conférence.

ARTICLE VII.

Nous devons faire de notre cœur un oratoire de Dieu, comme était le sein de la Sainte-Vierge.

Nous savons tous l'obligation qui nous est imposée dans l'Évangile, de prier toujours et de ne cesser jamais: *Oportet semper orare et non deficere*; et quand l'Évangile ne nous apprendrait pas cette obligation, nos propres misères et nos indigences naturelles nous la feraient assez ressentir, parce qu'étant des créatures qui n'ont rien d'elles-mêmes qu'un fonds inépuisable de néant, il nous est nécessaire de prier sans cesse notre créateur qu'il nous fournisse tous nos besoins : aussi est-il vrai que, comme tout le monde reconnait l'obligation qu'il a de prier, il en est peu qui ne s'efforcent de s'en acquitter plus ou moins.

Mais les uns prient assez rarement et ne font que quelques prières vocales, encore est-il vrai qu'ils les récitent plutôt par mémoire, qu'ils ne les produisent de leur cœur : et ceux-là ne s'acquittent pas de l'obligation qu'ils ont de prier, mais ils se le font croire à eux-mêmes, parce qu'ils en font quelque semblant par intervalles.

D'autres prient plus souvent, et font parler leur esprit à Dieu : ils savent que comme on parle aux hommes qui sont corporels, avec des paroles corporelles, il faut de même parler à Dieu, qui est un pur esprit, avec des paroles spirituelles. Mais entre ceux qui prient de la sorte, les uns parlent leur propre langage, les autres parlent le langage de Dieu; je veux dire que les uns emploient leurs propres pensées, leurs propres lumières et les raisonnements de leur propre esprit, et se servent aussi des affections et des bons sentiments de leur propre cœur pour traiter avec Dieu dans l'oraison ; les autres n'ont point d'autres pensées ni d'autres lumières, point d'autres affections ni d'autres ardeurs que celles de Dieu : les premiers font bien, mais les autres font mieux sans comparaison; les premiers font bien parce qu'ils font leurs oraisons le mieux qu'ils peuvent, mais les autres font beaucoup mieux, parce qu'ils passent dans l'oraison de Dieu à l'exemple de notre Seigneur.

Vous demandez : qu'est-ce que passer dans l'oraison de Dieu, et comment font-ils cela? Je réponds qu'ils le font sans rien faire : car ce n'est pas comme ceux qui font eux-mêmes leur oraison; ceux-là travaillent ils conçoivent des pensées, considèrent, méditent, étudient, examinent, approfondissent, et forment des rai-

sonnements pour s'instruire eux-mêmes et pour se convaincre : ils tâchent par ce moyen-là d'animer leur cœur à aimer; ceux-là ne font pas oraison en ne faisant rien, parce qu'ils font eux-mêmes leur propre oraison : il en est pareillement plusieurs qui n'en connaissent point d'autre, et qui prononcent hardiment que c'est perdre le temps et passer très-mal l'oraison, si on ne la passe de la sorte.

Mais ceux qui savent que passer dans l'oraison de Dieu, c'est tout autre chose que de demeurer dans sa propre oraison, quand il plaît à Dieu de prévenir leur âme d'une grâce particulière, qui leur en ouvre la porte, ils ne font rien de tout cela ; leur esprit n'est pas appliqué à chercher des pensées, ni à produire des conceptions, ni à former des raisonnements, ni à tirer, à force de considérer, de bonnes lumières de leur propre fond : ils ont une autre sorte d'application qui est bien plus noble. Il en est de même de leur cœur : il ne travaille point à concevoir de bonnes affections, ni à allumer un grand feu de l'amour sacré, à force d'en tirer les sentiments avec ferveur de son propre fond : ils ont une autre application qui vaut beaucoup mieux, leur attention est à ne point s'efforcer de faire rien de nouveau, ni à rien produire d'eux-mêmes ; car, de vrai, c'est fort peu de chose, mais à s'attacher uniquement à ce qu'ils trouvent déjà tout fait, à ce qu'ils ne sauraient faire eux-mêmes, et à ce que Dieu fait éternellement en soi, la contemplation de ses beautés ineffables et l'amour de son infinie bonté. Voilà l'admirable oraison de Dieu : quand une fois l'âme a découvert ce trésor caché, elle voit bien que son unique affaire est de s'y attacher, d'y passer et s'y reposer sans rien faire, sinon d'empêcher son esprit et son cœur de faire autre chose que ce qui est fait, s'y attacher et s'y abandonner, s'y amuser et s'y reposer.

Il faudrait donc, lui dis-je, être dans le Ciel pour cela : car tandis que nous languissons dans les misères de ce monde, cela me paraît impossible : ce fut de là qu'il prit sujet de me donner des instructions encore plus belles.

§ I.

Comment les bienheureux passent le jour de leur éternité dans l'oraison de Dieu.

Il est vrai, me dit-il, que les bienheureux qui sont dans le ciel sont appliqués à Dieu d'une façon tout autre que nous, misérables mortels, qui rampons encore sur la terre : car ils pas-

sent là-haut le grand jour de leur éternité dans l'oraison de Dieu; et nous autres, pauvres voyageurs, nous ne pouvons passer que la courte nuit de notre vie mortelle dans cette sorte d'oraison; elle est donc pour eux dans le plein jour, et elle est éternelle, au lieu qu'elle n'est pour nous que dans la nuit, et qu'elle est fort courte.

Oh! qu'il est délectable aux bienheureux habitants du ciel de passer tout le grand jour de leur éternité dans l'oraison de Dieu! parce qu'ils voient clairement sa beauté infinie, qui les tient suspendus dans un ravissement éternel, et qui les comble de joie; ils voient clairement la contemplation admirable que Dieu fait de sa propre essence, et Dieu leur en fait part, et ils y entrent et n'en ont point d'autres; car la contemplation qu'ils font de Dieu (ce qui les rend bienheureux) n'est pas une production particulière de leur propre esprit, c'est Dieu qui l'opère en eux et par eux. Ils voient clairement l'amour très-parfait qui l'embrase tout pour son infinie bonté, ils en sont charmés, et Dieu leur en fait part: ils y entrent, et n'en ont point d'autre, car tout l'amour qu'ils ont pour Dieu n'est pas une production particulière de leur propre volonté, mais ils aiment Dieu par le propre amour de Dieu: ils voient enfin la joie infinie de la jouissance que Dieu a de lui-même, Dieu leur en fait part, il les fait entrer dans cette même jouissance, et ils s'y reposent éternellement tout comblés d'une abondance de joie qu'ils expérimentent, mais qu'ils ne pourraient pas exprimer eux-mêmes. Voilà comment ils passent tout le grand jour de l'éternité dans l'oraison de Dieu, sans rien faire, comme vous voyez, sinon ce que Dieu fait lui-même éternellement, et ils s'y laissent aller par un doux acquiescement de toute leur âme.

Mais nous qui rampons sur la terre et qui marchons ici dans la nuit, parce que nous sommes toujours enveloppés dans les ténèbres de la foi, ne voyant rien clairement de Dieu, nous ne pouvons pas passer notre nuit dans l'oraison de Dieu d'une façon délicieuse, comme ils y passent le jour éclatant de leur gloire; et néanmoins, comme nous savons par la foi la vérité de tout ce qu'ils voient, et que nous sommes aussi assurés qu'eux, que Dieu est, qu'il nous est très-présent et qu'il fait ici la même oraison qu'il fait dans le ciel; c'est-à-dire qu'il contemple toujours sa beauté, qu'il aime toujours sa même bonté, soit qu'il le manifeste clairement aux bienheureux du ciel, soit qu'il nous le cache, ne nous le faisant connaître que par la foi, nous pouvons bien passer comme eux dans son oraison, sinon avec la même évidence, du moins avec la même assurance. Il est vrai qu'ils sont bienheureux,

mais n'envions pas l'avantage qu'ils ont de passer tout le grand jour de leur éternité dans l'oraison de Dieu ; c'est assez si nous profitons du bonheur inestimable que nous possédons, de pouvoir bien passer notre courte nuit dans la même oraison de Dieu. *Erat pernoctans in oratione Dei.*

Est-ce à nous de prétendre à cela? lui demandai-je; avons-nous des ailes assez fortes pour monter si haut? Oui, me répondit-il, parce qu'il n'est pas nécessaire de rien faire, c'est-à-dire, qu'il ne faut ni considérations, ni raisonnements, ni philosophie, ni travailler son esprit à rien ; au contraire, tout consiste à l'empêcher de se tourmenter, de se former aucune pensée de lui-même, mais à se tenir simplement et paisiblement attentif à l'oraison de Dieu sans qu'il se mêle de la faire lui-même, car elle est faite dès l'éternité, et elle se fait toujours actuellement dans l'éternité, d'une façon plus haute infiniment que notre esprit ne la saurait faire; qu'il jouisse seulement de la liberté admirable que Dieu lui donne d'y passer et d'y consentir avec une respectueuse complaisance, et de s'y reposer en paix : il n'a point d'autre chose à faire, et c'est assez pour lui.

Voilà ce que je craignais, lui dis-je, que vous ne me donnassiez des imaginations pour des vérités. Savez-vous bien qu'il y a une infinité de personnes, même savantes et éclairées, et qui passent pour fort habiles gens, qui disent hautement que c'est un abus et une pure tromperie que de penser faire ainsi l'oraison sans rien faire; car il faut agir de nous-mêmes ; il faut penser, il faut méditer, raisonner, produire des actes d'amour de Dieu, les plus fervents qu'il nous soit possible; autrement nous ne faisons pas oraison, mais nous perdons le temps, puisque nous le passons dans une pure oisiveté.

§ II.

Ce que c'est que l'oraison de Dieu.

Je le sais bien, me répondit-il avec beaucoup de patience et de charité, je sais que plusieurs sont si attachés à ces bons exercices, qu'ils ne sauraient approuver ni goûter aucune autre chose : je loue fort, aussi bien qu'eux, les bonnes pensées, les pieuses méditations, les saintes affections, les actes d'amour, et les autres bonnes occupations d'une âme dans son oraison. Mais, hélas! que pensons-nous faire avec toutes nos pensées et nos légères considérations formées de nous-mêmes? et où prétendons-nous atteindre par nos actes produits par la faiblesse de nos esprits ou de nos volontés? atteindrons-nous jamais par tous nos vains

efforts à la grandeur infinie de Dieu ? Laissons, laissons tout cela, qui n'est rien, et passons dans l'oraison de Dieu, qui est tout : ne nous efforçons pas de rien faire puisque nous trouvons que Dieu fait tout ce qu'il faut faire pour une parfaite oraison ; nous n'avons qu'à nous joindre à lui et nous reposer en lui, sans faire autre chose que ce qu'il fait lui-même si divinement dès l'éternité.

Ne craignez pas d'être oisif, vous reposant ainsi dans l'oraison de Dieu : n'appréhendez pas de mal faire ou de perdre le temps inutilement, pour n'y vouloir rien diminuer ni ajouter du vôtre; oh! que vous faites de grandes choses en ne faisant rien! car je vous le demande : quelle occupation plus sainte ou plus sublime pouvez-vous avoir sur la terre, que de faire dans la nuit de votre foi ce que font les bienheureux dans le plein jour de leur gloire ? Ils passent dans l'oraison de Dieu, et s'y reposent éternellement, comme j'ai déjà dit; et vous passez de même dans l'oraison de Dieu, et vous vous y reposez; ils voient là clairement, et vous croyez ici-bas fermement : si personne ne peut dire qu'ils soient oisifs, en se reposant ainsi sans rien faire, pourquoi dirait-on que vous le seriez en les imitant?

S'ils voient et que vous n'aperceviez rien, c'est parce qu'ils sont en plein jour et que vous êtes encore dans la nuit. Mais je n'ai aucune pensée ni aucun sentiment de Dieu. Ne vous trompez pas, s'il était vrai que vous n'eussiez aucune pensée dans l'esprit, ni aucune affection dans la volonté, et si vous n'aviez en effet aucune application à rien, vous seriez dans cette vicieuse oisiveté, qui est si justement condamnée de tout le monde; parce que ne savoir rien, et ne vouloir rien, et ne s'occuper de rien, non plus qu'un bois sec qui n'a ni vie ni sentiment, c'est perdre le temps et l'éternité, c'est se perdre soi-même; mais une âme qui passe la nuit dans l'oraison de Dieu, est bien éloignée d'être ainsi, car elle sait, elle pense, elle veut, elle aime, elle goûte ; elle est tout occupée de Dieu, sans pourtant faire autre chose que de se reposer.

Vous comprendrez qu'elle n'est pas oisive, et qu'elle a une excellente occupation, si vous faites attention qu'elle sait que Dieu fait oraison en lui-même, parce que la foi le lui apprend, comme la lumière de la gloire le fait voir aux saints du ciel. Elle pense que Dieu contemple ses grandeurs, elle veut entrer dans cette divine oraison, elle aime à y demeurer très-unie, elle goûte le souverain bonheur de cet état-là ; enfin, elle se trouve si excellemment occupée des propres occupations de Dieu, que toute autre application lui déplaît et lui paraît un amusement.

Il est vrai que cette occupation si paisible de l'âme (qui ne lui permet autre chose que d'être attentive à ce que Dieu fait, sans rien faire d'elle-même) ne produirait pas de grandes lumières dans son esprit, et n'exciterait pas des affections sensibles dans sa volonté ; si ce n'est que Dieu, prenant plaisir à la voir en cet état, lui découvre certains rayons de lumières divines qui viennent de lui, et qu'on appelle des lumières infuses, et allume aussi, quand il lui plaît, en sa volonté un certain feu tout céleste, qui procède de lui, et qu'on appelle des affections infuses. Ce sont des biens inestimables, qui ne coûtent rien à l'âme, que de les recevoir ; mais une seule de ces lumières et de ses affections infuses lui vaut mieux que les plus beaux raisonnements ou les plus ferventes affections qu'elle pourrait jamais produire d'elle-même en toute sa vie.

N'a-t-on pas vu quantité de grandes âmes, qui étaient presque toujours dans une espèce de ravissement, par une longue habitude qu'elles avaient de s'appliquer, avec une grande fidélité, à cette seule oraison de Dieu; parce que leur esprit, dénué de toute autre pensée, entrait librement dans la seule vue, que Dieu se contemple lui même ; et y découvrant quelque chose des beautés infinies que Dieu contemple, comme si elles les contemplaient elles-mêmes, se trouvait abîmé dans cet océan de merveilles ; tandis que leur cœur, dégagé de toute autre attache, se laissait aisément consumer par ces mêmes flammes du feu divin, qui procède de la face de Dieu ; et toute l'âme étant si perdue dans la profondeur de l'oraison de Dieu, que ni les sens, ni la raison humaine, ni le monde ne les avait plus ?

Il est vrai que ce sont là des faveurs extraordinaires que Dieu fait à une âme ; mais quand Dieu n'aurait pas même agréable de la favoriser jusque-là et qu'il ne lui donnerait ni lumière ni sentiment, elle se contente de ce que la foi lui apprend: savoir, que Dieu est, qu'il lui est présent, qu'il s'applique éternellement à son oraison, c'est-à-dire à soi-même, en se contemplant et s'aimant soi-même, qu'il jouit du plaisir ineffable de sa possession, et que tout cela s'opère sans qu'il se passe jamais dans l'intérieur des âmes spirituelles et immortelles, qu'il a faites exprès pour être son oratoire au dehors de lui : voilà ce qu'elle sait avec plus d'assurance que si elle le voyait de ses propres yeux, parce que la foi le lui enseigne, et qu'elle ne peut pas plus la tromper que Dieu même qui la révèle.

Et voilà aussi de quoi elle se contente si parfaitement, que quand elle n'aurait jamais autre chose, elle se tiendrait toujours

bienheureuse d'avoir cette chère possession de Dieu : voilà sur quoi elle s'appuie avec tant de solidité qu'elle ne doute jamais de rien : voilà pourquoi elle goûte une paix et un repos intérieur si profond, qu'elle n'est jamais ébranlée de rien, parce que cela ne peut jamais être faux : voilà enfin tout son cher trésor, auquel elle donne toute son estime et tout son amour, parce que c'est Dieu même qu'elle possède par ce moyen-là; aussi elle ne fait pas plus état de tout le reste que de rien, parce que tout ce qui n'est pas Dieu vient du néant et retourne aussi au néant.

Quand cette âme verrait naître de son esprit les plus belles pensées du monde, et quand elle sentirait émaner les plus ardentes affections de son cœur, elle n'en fait pas état, parce qu'elle sait que cela n'est rien ; une éternité les a précédés, une éternité les suivra; et s'ils ont paru pour quelques moments entre ces deux éternités, ce n'a été que pour disparaître aussitôt: et quand elle verrait son esprit assiégé des plus horribles pensées, et son cœur attaqué des plus mauvais sentiments que l'on peut avoir, elle n'en ferait aucun état, parce qu'elle sait que tout cela n'est rien ; il n'était rien tantôt, et bientôt il ne sera rien; tout passe et ne fait que paraître un peu pour disparaître pour toujours ; il n'y a que la seule vérité du Seigneur que la foi lui enseigne devoir demeurer éternellement.

§ III.

La facilité de l'oraison de Dieu.

1. J'avoue que je trouvais de grands sujets de consolation et d'encouragement dans la conclusion de cette conférence ; car je voyais premièrement qu'il n'est pas si difficile que je me l'étais imaginé de prier toujours sans cesser jamais, puisqu'il n'est pas question de fatiguer toujours notre âme pour faire continuellement son oraison, soit mentale ou vocale; mais qu'il ne faut que la faire toujours reposer dans l'oraison de Dieu, qui la fait éternellement: si une fois elle la connaît et la goûte ; elle peut toujours se reposer aisément sans se fatiguer, et c'est là *semper orare, et non deficere.*

2. Secondement, je voyais bien que toutes les âmes indifféremment sont propres à faire toujours oraison, pourvu seulement qu'elles soient chrétiennes; et si quelques-unes la font beaucoup mieux que les autres, ce n'est que parce qu'elles ont beaucoup plus de foi ; il importe peu si elles ont l'esprit plus stupide ou plus éclairé, le cœur plus tendre ou plus dur, le raisonnement plus fort ou plus faible, parce que ce ne sont pas nos propres pen-

sées ou nos propres affections qui nous font passer la nuit dans l'oraison de Dieu, c'est la seule foi qui nous y conduit, et à proportion qu'elle est plus vive et plus ferme, elle nous y conduit aussi plus avant.

3. En troisième lieu, j'apercevais la grande facilité que nous avons de penser dans cette divine oraison en tout temps et en tout lieu, si nous le voulons; n'attendez point que vous soyez dans l'église ou retiré seul dans votre cabinet, vous portez partout l'oratoire où elle se fait, puisque c'est votre âme que Dieu a créée exprès à son image, afin qu'elle pût faire ce qu'il fait lui-même et que la copie imitât son original. Il a un entendement par lequel il se contemple, et une volonté par laquelle il s'aime éternellement en lui-même et hors de lui-même: il s'est voulu faire un oratoire sacré de votre âme, lui donnant un entendement et une volonté pour le contempler et l'aimer continuellement comme lui et avec lui; privilége admirable de votre âme, qui par cela seul la rend supérieure à tout le reste des créatures!

4. Quatrièmement, je voyais bien qu'il ne faut pas regarder l'oraison comme une fatigue, mais comme un grand repos; qu'il n'y a rien à faire pour nous, parce que Dieu fait tout par lui-même; c'est assez de le regarder agir et de consentir de toute notre âme à tout ce qu'il fait. Il ne coûte rien à voir la lumière en plein midi, ce n'est pas moi qui la fais, mais je la trouve toute faite; il m'est impossible de la faire ni de la défaire moi-même; quand je ferme les yeux, je ne la défais pas pour cela, mais je m'en prive et je me fais une nuit volontaire; et pour voir de nouveau, je n'ai point à travailler pour faire la lumière, car elle demeure toujours faite, je n'ai qu'à ouvrir les yeux; de même il ne m'en coûte rien pour faire l'oraison de Dieu, car ce n'est pas moi qui la fais, c'est lui qui fait tout sans que j'aie besoin d'autre chose que de faire attention à lui; quand je m'en divertis (ce qui n'arrive que trop souvent) je ne détruis pas pour cela l'oraison de Dieu, mais je m'en prive; et pour en jouir de nouveau, il ne me faut aucun travail pour la refaire, car elle demeure toujours faite, je n'ai qu'à ouvrir les yeux, c'est-à-dire, à me remettre dans mon attention à Dieu.

Enfin, j'ai bien compris par tout ce qu'il m'avait dit qu'il n'y a pas tant de méthode à garder pour faire excellemment l'oraison de Dieu; car on y entre sans préparation, on y demeure sans travail, et on en sort sans y penser: on y entre sans préparation, parce qu'il n'y a point de commencement à cette oraison, qui est éternelle; et il arrive à celui qui s'y applique, comme s'il en-

trait dans une église où l'on chante perpétuellement les louanges de Dieu, il commence par où l'on en est; il fait ce que l'on fait et offre seulement à Dieu les mêmes louanges qui lui sont rendues : on y demeure sans travail, parce qu'on n'entreprend point de faire autre chose que ce qui se fait : eh ! que pourrait faire une âme qui ne fût infiniment moins que ce que Dieu fait lui-même ? enfin on en sort sans y penser, parce que ce n'est jamais que par un fâcheux oubli qui dérobe à l'âme son attention à Dieu, sans qu'elle s'en aperçoive. O Dieu de bonté ! garantissez-nous de ce funeste oubli de votre présence, qui nous fait perdre des biens inestimables et nous cause des maux infinis!

CONFÉRENCE XVIII.

Le cœur fidèle, où il est parlé de l'accouchement miraculeux de la Sainte-Vierge, par lequel elle donne à la terre ce qu'elle avait reçu du ciel pour lui être rendu.

Que nos espérances sont peu assurées, quand elles ne sont fondées que sur nos désirs! Je m'en étais promis une fort douce, parce que je sentais un fort grand désir de goûter ici le plaisir innocent de la plus agréable conférence que j'eusse entendue de la bouche de mon aimable guide, depuis le commencement jusqu'à ce jour-là : voyant qu'il voulait me parler de la sortie du Fils de Dieu du sein de sa mère vierge, j'attendais la même joie pour mon âme que nos yeux reçoivent au point du jour, quand l'aurore nous enfante le soleil : c'est l'heure où la nature entre dans la joie. Mais je fus bien surpris quand il me dit: Ce n'est point ici une conférence, car il faut parler dans les conférences, mais ici il ne faut point de paroles, il faut un silence universel et une profonde admiration. Taisons-nous, regardons attentivement et demeurons suspendus hors de nous-mêmes, à la vue d'une infinité de prodiges qui se présentent à nos yeux, et qui font taire tous les êtres : *Dum medium silentium tenerent omnia* : et disant cela, il levait les yeux vers le ciel, et puis les tournait de côté et d'autre; et, levant les bras étendus en croix, il disait d'une voix très-basse, languissante, et comme mourante : Tout y est ineffable, ineffable, ineffable, et puis il voulait en demeurer là.

Mais c'est en cela (lui dis-je pour le réveiller et pour l'obliger à continuer son discours) c'est en cela qu'il est ineffable, qu'il vous doit donner un plus ample sujet de parler, puisque jamais, quoi que vous puissiez dire, vous n'en pouvez assez dire. Quand un sujet nous paraît si grand qu'on ne saurait ni en concevoir

toute l'étendue, ni en exprimer toute l'excellence, est-ce à dire qu'il n'en faille point du tout parler? il faudrait donc ne jamais rien dire des grandeurs de Dieu, car elles sont toutes ineffables. Le plus éloquent de tous les papes qui ont gouverné la sainte Église, le grand saint Léon, voulant parler du bonheur inestimable que tout le monde a reçu lorsque l'enfant Jésus est né du sein de sa mère vierge, et voyant que la majesté d'un si grand sujet surpassait tout-à-fait la force de sa divine éloquence, se réjouissait de se voir vaincu dans cette occasion : *Sentiamus nobis bonum esse quod vincimur* (S. Leo ser. 2. de nat.). Reconnaissons et confessons que c'est pour nous un grand avantage que le sujet dont nous parlons ici emporte sur nous tous les avantages; et avec cela laissa-t-il d'en parler très-excellemment.

Tous les prodiges que vous appelez ineffables, parce que votre esprit découvre des grandeurs que votre langue ne peut exprimer, et que vous en savez trop pour en pouvoir rien dire, sont au contraire, à mon égard, autant de sujets de parler, parce que j'en ignore plus que je ne saurais vous en demander. Votre patience souffrira que je vous mette à la question, pour tirer de vous la vérité, et votre charité voudra bien me faire part de son abondance; et puisque c'est aujourd'hui *que les pauvres mortels qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort* ont commencé de voir la lumière du ciel, selon la promesse du prophète Isaïe (Isa. 9. v. 1), ne refusez pas d'éclairer mes ténèbres en me donnant quelque intelligence de ce mystère ineffable, autant que vous me trouverez capable de le concevoir au moins imparfaitement.

Il y consentit avec bien de la bonté, et il ne se présenta rien à mon esprit de si difficile que je ne lui proposasse et dont il ne me donnât un éclaircissement, qui non-seulement remplissait mon esprit de lumières pour dissiper ses ténèbres, mais qui faisait goûter à mon cœur je ne sais quelle onction divine pour amollir sa dureté. Prenez part à ma consolation, si vous le voulez, en lisant ici le récit que je vous en fais.

ARTICLE I.

De l'union admirable de la virginité avec la maternité, en la personne de la Sainte-Vierge.

Je commençai donc à lui demander : Comment est-il possible que le monde ait pu être persuadé qu'une fille ait accouché d'un enfant, et qu'elle soit demeurée toujours vierge? qu'on l'ait vue

mariée, devenue enceinte, porter son enfant dans son sein durant neuf mois comme les autres mères, et qu'elle soit demeurée toujours vierge? qu'elle ait nourri son enfant du lait de ses mamelles, et qu'elle soit demeurée toujours vierge? Le moyen que les hommes aient pu captiver leur esprit à recevoir cela comme une vérité indubitable, vu qu'il y a si peu d'apparence?

Il est vrai, me répondit-il, que si on ne s'en fût rapporté qu'à la seule expérience des sens, ou bien aux seules lumières de la raison humaine, ou aux lois ordinaires de la nature, jamais personne n'eût pu seulement souffrir qu'on lui eût proposé cela comme une vérité, car elle choque tout-à-fait l'expérience de nos sens : elle est absolument incompréhensible à toutes les lumières de notre raison, elle renverse toutes les lois de la nature et, enfin, on n'y voit aucune apparence.

Mais c'est un article de foi que nous ne saurions pas, si le ciel ne nous l'avait révélé: cela est commun à tous les articles de la foi, de n'être point un fruit de notre terre, ni la production de notre esprit; ils sont si au-dessus de notre lumière naturelle, qu'elle ne pourrait jamais s'élever jusqu'à eux, si Dieu ne les faisait descendre jusqu'à nous, en nous les faisant connaître par la foi: il y en a pourtant quelques-uns qui non-seulement sont au-dessus de la raison, mais qui paraissent combattre contre elle; en sorte que, n'ayant pas assez de force pour les concevoir, elle en cherche pour les combattre et pour se défendre de les croire.

Entre ceux-là, j'avoue que celui qui regarde l'union de la maternité avec la virginité dans la mère de l'enfant Jésus, et qui nous oblige de croire qu'elle l'a enfanté en demeurant toujours vierge, est presque celui qui choque davantage notre raison naturelle et l'expérience de nos sens; aussi est-il vrai que Dieu a voulu nous le confirmer par des preuves si évidentes et si fortes, que c'est un de ceux qui nous paraîtra aujourd'hui le plus assuré.

Ne voyez-vous pas comment Dieu, pour préparer de loin l'esprit des hommes à croire cette merveille, la leur a fait prédire longtemps auparavant par la bouche de ses prophètes, en divers temps et en plusieurs manières différentes? Isaïe, plusieurs siècles avant l'accouchement de la mère vierge, avait dit *qu'une vierge concevrait un fils, et qu'il s'appellerait Emmnuel* (Isa. 7), c'est-à-dire Dieu est avec nous; et que veut dire Dieu est avec nous, sinon Dieu et l'homme unis ensemble dans la personne de ce divin enfant? Dieu nous assure donc qu'une vierge devait le concevoir et l'enfanter en demeurant vierge.

Ensuite ce même prophète, comme ravi hors de lui-même à

la vue de ce grand prodige qu'il avait prévu et prédit, s'écrie ailleurs : *Generationem ejus quis enarrabit* (Isa. 53)? Qui est-ce qui pourra raconter son admirable génération ? Y a-t-il rien de plus exprès pour nous avertir qu'une vierge devait être mère d'un enfant qu'elle concevrait et enfanterait en demeurant vierge, et que cette génération serait admirable et inconcevable à tous les esprits ?

Vous savez bien, lui dis-je, que ni les Juifs, ni tous les impies qui judaïsent avec eux, ne sont pas convaincus par ce passage d'Isaïe; car le prophète nous dit bien qu'une vierge concevra et enfantera un fils, mais il ne dit pas qu'elle demeurera toujours vierge après son accouchement : il demande bien : qui pourra raconter sa génération ? Mais il ne dit pas qui pourra raconter cette union de la virginité avec la maternité en celle qui l'a enfanté.

C'est tâcher d'éluder, me répondit-il, mais ce n'est pas énerver la force de ce passage d'Isaïe; remarquez-la bien et vous la trouverez invincible. Dieu promettait au roi Achas une faveur extraordinaire, qu'il avait peine à croire qu'il devait recevoir; et pour le confirmer, Isaïe lui dit : Demandez à Dieu un signe tel qu'il vous plaira; demandez un miracle de la toute-puissance de Dieu, le plus grand que vous sauriez penser ; regardez partout, depuis le haut des cieux jusqu'au profond des enfers, et demandez tel prodige que vous voudrez. Je n'en ferai rien, dit Achas, parce que je ne veux pas tenter le Seigneur. Isaïe reprend et dit : Puisque vous ne voulez pas demander vous-même, écoutez-donc, maison de David : le Seigneur vous donnera lui-même un signe, mais qui sera si extraordinaire qu'il surprendra tout l'univers; un miracle si étonnant qu'on n'a jamais rien vu de semblable et qu'on n'en verra jamais de pareil; un prodige qui paraîtra si grand et si incompréhensible qu'il surprendra tous les esprits des anges et des hommes : eh ! quoi? *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* : Une vierge concevra et enfantera un fils, qui sera et qui s'appellera un Dieu-Homme et un Homme-Dieu. Eh! qui est celui qui pourra parler de cette admirable génération ?

Comment entendez-vous cela, vous qui êtes juif, ou bien qui judaïsez ? où trouverez-vous ce grand prodige ? où sera ce miracle qu'on n'avait jamais vu et que Dieu n'a jamais fait, si vous prétendez que ce prophète a voulu seulement dire qu'une vierge concevra un fils en perdant sa virginité, comme les autres filles, qui cessent d'être vierges en devenant mères ? S'il a voulu seulement dire qu'elle accouchera de ce fils comme les autres mères, en

perdant leur intégrité, quel miracle y a-t-il à cela? où est ce prodige inouï à tous les siècles, et que Dieu n'avait jamais fait? Est-ce donc là toute la preuve que Dieu donnerait à un roi pour lui montrer qu'il est tout-puissant? Ne voyez-vous pas que cela choque le bon sens?

Quand Dieu promet un prodige inouï à tous les âges du monde, un miracle de sa toute-puissance tout nouveau et qu'on n'a jamais vu, sans doute on n'attend pas une chose ordinaire, qui suit le cours de la nature et qui n'a rien de particulier. Qu'une vierge conçoive un enfant en perdant sa virginité, ce n'est pas un miracle; mais qu'une vierge conçoive un enfant en conservant sa virginité, c'est un grand prodige, qui n'est possible qu'au bras tout puissant de Dieu; qu'une fille accouche d'un enfant, et qu'elle demeure mère en cessant d'être vierge, ce n'est pas un miracle; mais qu'une fille accouche et qu'elle soit mère sans cesser d'être vierge, c'est un prodige inouï et qui n'est possible qu'à la toute-puissance de Dieu : il est donc visible que le prophète promettant au roi Achas le plus grand de tous les prodiges que l'univers ait jamais vus depuis sa création et depuis le plus haut des cieux jusqu'au plus profond des abimes, il lui parlait d'une mère vierge : il se manifeste dans la personne de la Sainte-Vierge. *Ecce virgo concipiet et pariet filium.*

Est-ce trop peu d'un prophète pour attester cette vérité? en voici un second qui l'a suivi de quelques siècles, et qui l'a encore prophétisée d'une autre façon : c'est Jérémie, qui nous dit au chapitre trente-unième : *Creavit Dominus novum super terram, fœmina circumdabit virum.* Ecoutez, mortels : Dieu créera un prodige nouveau sur la terre, une femme portera un homme dans ses flancs, ce ne sera pas un petit enfant, car cela n'est pas nouveau, mais ce sera un homme parfait; de qui cela se peut-il entendre, si ce n'est du seul Fils de la Sainte-Vierge? Homme parfait dès qu'il est conçu, aussi plein de sagesse et de sainteté, encore enfermé au sein de sa mère, qu'enseignant au milieu des villes. *Neque minus sapientiæ habuit latens in utero, quam docens in populo* (Bernardus hom. 2. super Miss.). Ce ne sera point pour l'avoir conçu d'un autre homme, car ce ne serait qu'une génération ordinaire, mais ce sera une œuvre de la création, où Dieu seul emploie sa toute-puissance sans le secours d'aucune créature. *Creavit Dominus.* Et c'est pour cela que le prophète a été obligé d'employer le nom de femme en cette occasion, et non pas le nom de vierge; de peur qu'ayant parlé de création, qui est l'ouvrage de Dieu seul, on eût jugé que la Sainte-Vierge n'au-

rait contribué en rien à la production de cet Homme-Dieu, et que, par conséquent, elle n'eût pas été sa vraie mère. Il la nomme donc femme pour assurer qu'elle est mère, et non pas pour nier qu'elle ne soit aussi vierge : et c'est le prodige nouveau et qu'on n'a jamais vu, qu'elle soit mère et qu'elle soit vierge.

Est-ce encore trop peu de ces deux illustres témoins, Isaïe et Jérémie ? en voici un troisième qui prophétise, et qui promet aux siècles futurs, de la part de Dieu, ce même prodige, en l'exprimant d'une autre façon : c'est Ézéchiel qui, sous la métaphore d'un temple nous a révélé les plus profonds secrets du Verbe incarné. Un des plus admirables est que la mère qui l'a enfanté soit toujours demeurée vierge : et voici comme il prédit son intégrité virginale. Il dit que l'ange du Seigneur le conduisit à la porte du sanctuaire qui regardait la partie orientale, et qu'il la trouva fermée; et que l'ange lui dit : *Cette porte demeurera fermée, et ne s'ouvrira point, et l'homme ne passera point par elle, d'autant que le Seigneur Dieu d'Israël est passé par elle ; et elle sera toujours fermée, même à l'égard du prince.*

Les saints pères et tous les docteurs catholiques qui ont appliqué les lumières de leur esprit pour éclaircir l'obscurité de cette prophétie nous ont fait comprendre que ce sanctuaire n'est autre chose que la très-Sainte-Vierge, parce qu'elle est le sacré tabernacle où a reposé la vraie arche d'alliance, le verbe incarné; par la partie orientale, ils ont entendu la naissance temporelle de son fils unique, parce que ce divin soleil est entré au monde par son orient; et par cette porte du sanctuaire qui est toujours demeurée fermée, ils se sont persuadés avec fondement que le prophète parle de l'intégrité toujours inviolable de la mère qui a enfanté le sauveur du monde.

Saint Augustin, en termes plus exprès et plus forts que tous les autres, demande qu'est-ce à dire *que la porte du sanctuaire est toujours fermée*, sinon que Marie devait demeurer toujours vierge? Que signifient ces paroles, *l'homme ne passera point par cette porte*, sinon que Joseph son époux n'a jamais violé son intégrité virginale? Que veulent dire ces paroles, *que le Seigneur tout seul est passé par cette porte*, sinon que le Saint-Esprit l'a rendue féconde par sa divine opération ? Et que signifient encore celles-ci : *qu'elle demeurera éternellement fermée à l'égard du Seigneur même*, sinon que Marie est toujours vierge; c'est-à-dire, vierge avant son enfantement, vierge durant son enfantement, et vierge après son enfantement ? peut-on rien dire de plus clair ou de plus solide pour confirmer cette grande vérité?

Cela est bien, lui dis-je, pour ceux qui croient aux témoignages des divines écritures et à la doctrine des saints pères : mais le moyen que ceux qui ne voudraient pas s'y soumettre souffrent seulement l'idée d'une chose si surprenante et si incompréhensible? Dieu y a pourvu, me répondit-il, d'une manière admirable, et voici comment.

ARTICLE II.

Les plus aveuglés dans les ténèbres de l'infidélité ont eu de certaines lumières pour connaître le prodige d'une mère vierge.

Il n'y a personne au monde à qui la nature ne donne un certain instinct, qui le conduirait à connaître Dieu s'il voulait le suivre. Il n'y a point aussi de peuples si enveloppés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'infidélité, auxquels Dieu n'ait donné certaines lumières, qui leur eussent fait connaître la vérité d'un Dieu-Homme, et d'une mère vierge, s'ils avaient pu entendre ce qu'ils disaient où ce qu'ils faisaient.

Tandis que le ciel envoyait des prophètes de la vérité au peuple Juif, qui professait la religion du vrai Dieu, il n'oubliait pas le reste du monde qui professait la religion des faux dieux; car le don de prophétie, qui est une grâce gratuite, qui sert plus au salut des autres qu'à celui-même qui la reçoit, a été accordé, comme dit saint Thomas, à plusieurs païens, qui disaient des vérités qu'ils n'entendaient point, et qui étaient dans le monde comme des flambeaux allumés qui éclairent les autres, tandis qu'eux-mêmes n'y voyaient rien.

N'était-ce pas une prophétie donnée à tout l'empire romain, en la personne de César-Auguste, qui était le maître du monde, lorsque cet empereur, ayant consulté une des sibylles, qui étaient les prophétesses de la gentilité, pour savoir d'elle s'il pourrait naître un jour au monde quelque autre plus puissant que lui; Dieu fit voir à cette sibylle un soleil au milieu duquel une vierge paraissait assise comme dans son trône, tenant dans son sein un très-bel enfant, et un cercle d'or qui environnait tout cela, tandis qu'une voix qui partait du milieu du trône lui disait : *Hæc est ara cœli* : Voilà l'autel du ciel. Elle conçut par-là que cet enfant était le souverain monarque du ciel et de la terre, que cette vierge était sa mère, et que cet autel, environné de tous côtés d'un cercle d'or, signifiait les honneurs suprêmes qui lui seraient rendus par tout l'univers; et là-dessus elle dit à l'empereur : *Il*

est né aujourd'hui d'une vierge un souverain plus puissant que vous. L'empereur, voulant être le premier à lui faire hommage, lui fit dresser un autel magnifique, avec cette inscription : *L'autel du Fils de Dieu*, et cela fut connu de tout l'empire. Voilà donc déjà tout le monde païen instruit en quelque façon de la vérité d'une mère vierge et d'un enfant Dieu : on peut voir ce qu'en disent Orose, saint Antonin, Nicéphore, Suidas, Innocent III, et plusieurs autres.

N'était-ce point une autre prophétie qui déclarait ouvertement à tout l'univers la vérité de l'accouchement de la Sainte-Vierge, lorsque les Romains, qui se voyaient les maîtres paisibles du monde, avaient bâti un temple à la Paix, mais si solide et si magnifique, qu'ils se promettaient qu'il ne serait jamais ébranlé? Ils consultèrent leurs oracles, c'est-à-dire les démons, qui sont à la vérité les pères du mensonge, mais que Dieu force quelquefois de nous dire la vérité, et leur demandèrent si ce temple ne durerait pas autant que les siècles; ils leur répondirent en trois mots: *Quousque virgo pariat* : il durera jusqu'à ce qu'une vierge enfante. Ils jugèrent que ce prodige ne devait jamais arriver, et que par conséquent leur temple serait éternel; ce fut pour cela qu'ils lui mirent cette inscription glorieuse, qui le couronnait comme triomphateur des temps : *Templum Pacis æternum*, et cependant à la même heure que la Sainte-Vierge accouchait de l'Enfant-Dieu en Bethléem, le temple de la paix croula et fut renversé dans Rome, sans qu'on en pût savoir la cause. Ne devaient-ils point la rechercher, et se souvenir de l'oracle qui leur avait prédit que leur temple serait renversé quand une vierge enfanterait? ils auraient bien connu par cette preuve si évidente la vérité d'une Vierge-Mère.

Ce que saint Thomas a écrit dans sa Somme, où il n'a rien mis que de fort solide, peut aussi être regardé comme une espèce de prophétie : savoir qu'au temps de Constantin Auguste et d'Irène, sa mère, on ouvrit un vieux monument, dans lequel on trouva un homme qui portait sur sa poitrine une lame d'or, où étaient écrites ces paroles : *Le Christ naîtra d'une vierge, et je crois en lui. O soleil! vous me reverrez de nouveau sous Constantin et Irène* (D. Th. 2. 2. q. 2. a. 7). On ignore en quel âge du monde cet homme avait vécu; mais on sait bien que de son temps il savait cette vérité qu'il regardait comme future; on voit l'état qu'il en faisait, puisqu'il l'écrivait sur l'or et qu'il voulut la porter sur sa poitrine jusque dans le tombeau; et à peine peut-on douter qu'il ne la publiât au monde, tandis qu'il vivait : voilà

donc le monde informé depuis long-temps de la vérité d'une Vierge-Mère.

Mais y a-t-il rien de plus célèbre dans l'antiquité que ce que firent les druides, qui étaient comme les oracles de toutes les Gaules, parce qu'ils étaient éminents en toutes sortes de sciences divines et humaines, qu'ils jugeaient en dernier ressort de toutes les causes, non-seulement politiques, soit civiles ou criminelles, mais encore des causes de la religion, et qu'ils faisaient une profession particulière de surpasser le reste des hommes dans la pureté des mœurs et dans les sentiments de la pieté? Personne n'ignore qu'ils n'aient érigé de leur temps, qui devançait beaucoup celui de la naissance du Sauveur du monde, une statue en l'honneur de la Vierge qui devait enfanter, et qu'ils y mirent cette inscription : *Virgini pariturœ ;* et cette image, qui s'est conservée jusqu'à présent, est révérée encore aujourd'hui par le concours et la dévotion des fidèles, dans la célèbre église de Notre-Dame de Chartres (Comment. de Jules César). Tout le monde païen a donc été informé long-temps auparavant de la vérité d'une vierge qui devait enfanter en demeurant vierge; car, qui est-ce qui a ignoré la sagesse et la piété des druides? et qui est-ce qui n'a pas su l'image qu'ils avaient faite à la gloire de la vierge qui devait enfanter, *virgini pariturœ?*

A tout cela je veux ajouter le témoignage des sibylles qui ont parlé si clairement des vérités de notre Évangile, qu'il semble qu'elles en fassent plutôt l'histoire après les avoir vues elles-mêmes, qu'elles n'en donnent les prophéties après les avoir apprises par révélation. Lisez-les toutes, et vous n'en verrez pas une qui ne parle en termes exprès de la mère vierge et de l'enfant Dieu qu'elle devait produire en demeurant vierge.

Faites-vous donc si grand état du témoignage des sibylles? lui dis-je. Très-grand état, me répondit-il, non-seulement parce que saint Augustin, au livre dix-huit de la Cité de Dieu, et Lactance, au livre premier de ses Institutions, saint Jérôme, Eusèbe et plusieurs autres leur donnent de grandes louanges; estimant que, quoiqu'elles fussent païennes, elles avaient pourtant reçu de Dieu le don de prophétie, ou comme quelque sorte de récompense de leur pureté virginale; car elles chérissaient leur virginité autant que leur propre vie; ou plutôt, afin qu'elles fussent comme autant de flambeaux allumés au milieu des ténèbres de la gentilité, pour servir aux infidèles comme d'étoiles pour les conduire à Jésus-Christ, et qu'ils fussent inexcusables s'ils ne venaient pas à la connaissance de la vérité qui leur était montrée assez claire-

ment, sinon pour la connaître, au moins pour la chercher s'ils avaient voulu.

Mais je fais encore grand état du témoignage des sibylles, parce que saint Clément d'Alexandrie, un des plus anciens pères de l'Église, nous assure que saint Paul lui-même, le grand apôtre des Gentils, en faisait tant d'estime, qu'il conseillait à ses auditeurs de lire leurs livres, et d'apprendre de ces païennes à être chrétiens; il est vrai qu'on ne trouvera pas ce conseil écrit dans les épîtres de saint Paul; mais il est bien à croire que saint Clément d'Alexandrie, qui n'était pas encore éloigné du temps de saint Paul, puisqu'il vivait sous l'empereur Sévère, dans le second siècle, avait appris par la tradition que saint Paul l'avait enseigné de parole en prêchant au peuple: le moyen donc de ne pas estimer ce que les apôtres et les saints pères ont tant estimé? Mais le moyen aussi de croire que ces sibylles ont été inspirées de Dieu comme les prophètes, et qu'elles ont dit la vérité, et n'être pas persuadé de l'accouchement de la mère Vierge et de la naissance de l'Homme-Dieu qu'elle a enfanté, puisqu'il n'y a rien dont les sibylles aient parlé plus ouvertement?

C'est donc une vérité qui n'est ignorée de personne, ni des fidèles, ni des infidèles, puisque les uns et les autres en ont parlé; c'est une vérité qui n'est pas douteuse, puisque tous les êtres lui ont rendu témoignage par tant d'oracles et tant de prodiges; mais c'est une vérité qui n'est presque goûtée ni estimée de personne, puisqu'on voit le peu d'impression qu'elle fait dans les âmes; car, ô Dieu! si nous savions bien ce que nous disons quand nous prononçons ces paroles: La Sainte-Vierge est une mère toujours vierge, elle est vierge avant son enfantement, elle est vierge dans son enfantement, elle est encore vierge après son enfantement; ô Dieu! dans quels ravissements emporteraient-elles nos esprits; car, où est-ce que cela va? si vous en pesez bien les admirables conséquences, je veux vous en faire remarquer ici seulement trois ou quatre.

ARTICLE III.

Les conséquences qui s'ensuivent de ce que la Sainte-Vierge est une mère toujours vierge.

1. Étant une mère toujours vierge, il s'ensuit premièrement qu'elle unit par un lien sacré, et tout ineffable, sa divine maternité avec la fécondité du Père-Éternel; il n'y avait que ces deux seules personnes qui fussent propres l'une à l'autre; l'une et l'autre est féconde, et l'une et l'autre est vierge, et tous deux

n'ont qu'un même Fils : l'une et l'autre le fait naître de sa propre substance sans le concours d'un autre principe, car le père le produit sans mère, et la mère le produit sans père ; l'une et l'autre est donc tout ensemble le Père et la mère de son Fils unique, tout entier à l'un, et tout entier à l'autre ; les autres enfants appartiennent la moitié au père et la moitié à la mère, et aucun des deux ne peut dire : Il est tout entier à moi ; il n'y a que le Père-Eternel qui peut dire : Mon Fils unique est tout entier à moi, parce qu'il n'y a point de mère qui ait concouru avec moi pour lui donner l'être ; il n'y a aussi que la seule divine Marie qui peut dire : Mon Fils unique est tout à moi, parce qu'il n'y a point de père qui ait concouru avec moi pour lui donner l'être ; je suis Père, mais je suis vierge, dirait le Père-Éternel ; je suis mère, mais je suis vierge, dirait la très-Sainte-Vierge : ô paternité virginale ! ô maternité virginale ! quelle union intime ! quel mariage sacré entre vous deux, que vous ne pouvez jamais avoir avec aucun autre parti qui vous fût sortable ! car que l'on cherche partout entre les personnes divines, ou entre les personnes humaines, il ne se trouvera jamais qu'un seul père qui soit toujours vierge, ni qu'une seule mère qui soit toujours vierge. C'est un parti sortable à l'autre, hors lequel il n'y en peut jamais avoir ; c'est donc un mariage nécessaire d'où naîtra un seul et même Fils. O gloire ! ô grandeur inestimable !

2. Marie est une mère toujours vierge, d'où il s'ensuit qu'il faut qu'elle soit la mère de Dieu : car si Dieu peut naître de quelque chose, ce ne sera pas de la corruption ni de l'impureté, qui sont les apanages de la convoitise et les avortons du péché ; mais ce sera de la pureté virginale qui, élevant notre nature humaine au rang des anges, l'approche de plus près de Dieu. D'ailleurs si la virginité peut produire quelque personne, ce ne sera pas moins qu'une personne divine, non-seulement parce qu'étant elle-même toute divine, elle produira son semblable, mais voici la raison que donnent les pères.

Il s'est fait tout d'un coup deux extases bien opposées, mais qui se sont rencontrées l'une l'autre, pour faire en même temps un Dieu-Homme et une mère vierge. L'une de ces extases a fait sortir le Fils de Dieu hors de lui-même, et l'a fait tomber jusque dans le néant de la créature : l'autre, au contraire, a fait sortir la créature hors d'elle-même, et l'a élevée jusqu'à l'être suprême de Dieu ; et l'une, le divin aréopagite nous dit : qu'un excès d'amour a fait tomber Dieu en extase. *Propter amatoriam suæ bonitatis magnitudinem extra se factus est* (Dion. areop. de di-

vin. nom. c. 4). Il s'est laissé tomber dans nos bras, parce qu'il nous aimait par excès; et saint Paul dit qu'il s'est anéanti. De l'autre extase, le grand saint Grégoire nous dit, qu'un excès de grâces et de mérites a fait sortir la Sainte-Vierge hors d'elle-même, et l'a élevée et comme enlevée jusqu'au sein de Dieu le Père, pour y prendre son Fils unique et en faire son propre Fils : *Maria ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem usque ad solium deitatis erexit.* (Gregor. lib. 1. in 1. Reg.). De tous côtés vous ne verrez que la fécondité et la virginité unies ensemble, le père, la mère, l'enfant; le père est fécond, mais il est vierge; la mère est féconde, mais elle est vierge; le Fils est fécond, non pour produire un autre fils, mais pour produire le Saint-Esprit avec Dieu son Père, mais il est vierge comme son Père : de sorte qu'il est vrai de dire, puisque Marie est une vierge, il faut qu'elle soit la mère de Dieu, et, puisqu'elle est la mère de Dieu, il faut qu'elle soit une mère toujours vierge. Quel œil des anges ou des hommes pourrait supporter les éclats de cette gloire de la Sainte-Vierge ?

3. Marie est une mère toujours vierge; il s'en suit donc, en troisième lieu, qu'il ne faut rien penser d'elle de ce qu'on sait qui arrive au reste des mères, rien d'impur, rien d'imparfait, rien de honteux; elle n'a point conçu son Fils avec le moindre sentiment de la volupté corporelle, ni avec la plus légère injure de sa pureté virginale; elle ne l'a point porté dans son chaste sein avec aucune pesanteur ou la moindre incommodité; elle ne l'a point formé ni nourri de sa propre substance avec le moindre déchet de sa parfaite pureté, enfin elle ne l'a point accouché dans l'étable de Bethléem avec la plus légère douleur, ni avec la moindre lésion de son intégrité virginale : les secours des femmes ne lui ont pas été nécessaires, puisqu'elle n'avait aucun besoin en cette occasion de tous les services qu'il faut rendre aux autres mères et à leurs enfants; le rayon ne sort pas plus pur du corps du soleil que son Fils unique sortit sans effort et sans violence de son chaste sein, parce qu'elle était une mère toujours vierge, vierge avant son enfantement, vierge durant son enfantement, vierge après son enfantement.

Taisez-vous, infâmes hérétiques; silence, excommuniés de Dieu et de son Église, fermez donc à présent vos bouches infernales; Calvin, Érasme, Œcolampade, c'est contre vous et vos semblables, c'est contre tous les ennemis de l'aimable mère de mon Rédempteur que je voudrais animer mon zèle; comment osez-vous blasphémer jusqu'à dire que la très-auguste mère de

Dieu n'est pas toujours vierge? Comment osez-vous démentir les prophètes, démentir les anges, démentir l'Évangile, démentir le Saint-Esprit même? va, monstre abominable, va faire horreur aux démons mêmes, s'ils entendent sortir de ta bouche de semblables blasphèmes au fonds des enfers; mais revenons aux conséquences qui suivent de cette admirable vérité.

4. Marie enfin est une mère toujours vierge, d'où il suit qu'aucune créature ne lui a aidé à nous produire un Sauveur, qu'elle seule nous a donné plus que tous les anges du ciel et que tous les hommes de la terre ensemble, et que par conséquent nous sommes obligés par une juste reconnaissance à l'honorer, à l'aimer et à la servir avec un zèle plus ardent, elle seule, que tous les anges et tous les saints ensemble. Si nous avons un Dieu Sauveur, nous n'en devons rien ni à tous les anges ni à tous les hommes: à qui donc? Au seul Père qui nous l'a produit dans l'éternité et à la seule mère vierge qui nous l'a produit dans le temps. Pesez bien en vous-même le prix de ce don, et voyez si tous les moments de votre vie et toute la durée de votre éternité pourront suffire pour reconnaître assez les obligations infinies que vous lui avez. Hélas! quand nous aurions nous seuls tous les cœurs des anges et des hommes, le pourrions-nous faire?

Cependant les paroles du grand Augustin nous les expriment d'une façon encore bien plus forte; c'est au premier sermon qu'il a fait sur le psaume trente-troisième, où parlant du Verbe incarné, il dit que cette parole du Père n'est pas un pain dont les mortels se puissent nourrir, parce qu'elle est trop spirituelle, trop forte et trop élevée pour eux, qui sont corporels, faibles et rampants sur la terre, il faut qu'il descende à nous et qu'il s'accommode à notre faiblesse: voici là-dessus les paroles de ce grand docteur de l'Église.

Le Verbe était dans son principe: voilà le manger éternel, mais c'est pour les anges, car qui des hommes pourrait atteindre à cette nourriture? Il fallait donc que cette table devînt un lait, et qu'ainsi elle se présentât aux enfants; mais comment est-ce qu'une viande solide est convertie en lait? C'est la mère qui fait cela, car l'enfant ne mange que ce que la mère a déjà mangé; et parce que l'enfant n'est pas encore capable de manger le pain, la mère le mange pour lui, le digère, et en fait sa chair: puis, par une vertu que la nature donne à ses mamelles, elle en tire le suc, le blanchit en lait et en nourrit l'enfant (Aug. in. ps. 13). Comprenez bien, enfants, l'obligation que vous avez à vos mères.

O pauvres mortels ! ô enfants de la mère vierge ! voyez si vous pouvez assez reconnaître l'obligation que vous lui avez : jamais vous n'eussiez goûté ce manger éternel, la parole du Père, le pain des anges ; car vous n'étiez pas des anges, il fallait nécessairement que la mère incarnât le pain et qu'elle vous en fit comme un lait proportionné à votre faiblesse ; si vous êtes assez heureux pour vivre de la vie de Dieu, de la propre substance de Dieu, vous ne le recevez pas des mamelles du Père, c'est des mamelles de la mère : est-ce à dire que vous êtes plus obligé à la Sainte-Vierge qu'à Dieu même ? Devez-vous plus à la mère de vous apprêter cette divine nourriture, qu'au père de vous la donner ? Non, car elle ne vous donne que ce qu'elle a reçu pour vous le donner ; c'est le père qui vous le donne et c'est la mère qui vous le présente : c'est donc le Père éternel qui est le premier principe de votre bonheur ; mais la Sainte-Vierge est le second, l'immédiat et le plus sensible : ô Marie ! ô notre aimable mère ! comment se peut-il trouver un seul chrétien dans toute l'Église, qui n'ait pas un cœur plein de tendresse pour vous ?

Pourquoi veut-on nous blâmer d'avoir quelquefois une dévotion plus sensible pour la Sainte-Vierge que pour Dieu même ? Pourquoi nous condamner comme des indiscrets, de ce que nous avons plus souvent recours à elle qu'à Dieu ; de ce que nous disons plus d'*Ave Maria* que de *Pater noster* ? Est-on surpris de voir courir les petits enfants les bras ouverts, la joie au cœur et le sourire sur le visage, au sein de leur mère quand ils ont faim, quand ils ont peur, ou quand ils sentent quelque besoin ? Leur refuge ordinaire n'est-ce pas le sein de leur mère ? les blâmerez-vous de cela ? leur direz-vous : Vous avez tort, mon enfant, vous êtes un indiscret, que n'allez-vous plutôt au sein de votre père ? Ne savez-vous pas que c'est de lui que vous dépendez principalement ; que c'est lui qui est le maître absolu de tous les biens de la maison, et que c'est lui enfin qui doit faire votre fortune ? Je le sais bien, vous pourrait-il dire, je dois tout à mon père, j'attends tout de lui, et je veux lui rendre tout ; mais ne m'enviez pas la consolation de courir au sein de ma mère : je m'y sens attiré par les charmes de sa douceur et de ses tendresses que je ne saurais m'empêcher de suivre, je sais que mon père le trouvera bon, et que même j'obtiendrai de lui tout ce que je voudrai par son entremise.

C'est ainsi... Je l'arrêtai-là : C'est assez, je n'en veux pas savoir davantage sur ma première difficulté, qui regardait cette union si admirable de la virginité avec la maternité dans la Sainte-

Vierge : je vois suffisamment les preuves qui appuient cette vérité et les conséquences qu'on en peut tirer. Mais je voudrais savoir quelque chose de plus particulier touchant l'accouchement de la Sainte-Vierge, car je ne comprends pas comment elle a pu faire tous les offices d'une mère à l'égard d'un enfant qu'elle a formé dans son sein de sa propre substance, et qu'elle a enfanté comme les autres mères, et qu'avec tout cela elle ne soit pas moins vierge que les anges qui n'ont point de corps ; il est vrai, me confessa-t-il, que c'est le point le plus difficile à comprendre et à expliquer, mais écoutez bien.

ARTICLE IV.

Ce qui s'est passé de particulier dans l'accouchement de la Sainte-Vierge est différent de celui de toutes les autres mères.

On peut dire que la mère admirable est semblable aux autres mères, et que tout s'est passé en elle comme dans les autres, à l'égard de ce que la nature exige d'elles pour être mères, parce qu'elle est aussi vraiment mère, et proprement mère de son Fils unique, que toutes les autres mères le sont de tous leurs enfants. Mais il est très-vrai néanmoins que dans la Sainte-Vierge tout est différent des autres mères, parce que celles-ci ne produisent qu'un pur homme, et elle produit un Dieu-Homme : il faut donc dire que son accouchement a été aussi naturel que ceux des autres mères, puisque son Fils est vraiment homme aussi bien que les enfants des autres ; mais qu'il a été tout surnaturel, tout miraculeux, tout divin, puisque son Fils est vraiment le Fils unique de Dieu, consubstantiel à son Père. O nature, on a gardé vos droits, puisqu'on ne vous a rien dénié de ce qui est à vous ! O ! grâce, on a gardé vos droits, puisqu'on vous a laissé faire tout ce que vous pouvez faire de plus excellent ! Nature humaine, vous triomphez ici de toutes les misères où le péché vous avait réduite. Nature divine, vous triomphez ici au milieu de toutes les faiblesses de la créature, et vous faites éclater admirablement toutes vos grandeurs.

J'étais sur le point de lui demander, lorsqu'il me dit de lui-même, en quoi il trouvait que la mère de l'enfant Jésus était semblable aux autres mères. Premièrement, les autres mères, me dit-il, reçoivent d'ailleurs de leur propre corps ce qui donne commencement à l'être de leurs enfants, autrement elles ne deviendraient jamais mères ; 2. elles forment le corps de leurs enfants dans le lieu que la nature a destiné à cette fabrique, par une

vertu qui leur est naturelle, mais que ni elles ni personne ne saurait comprendre; 3. elles les nourrissent de leur propre sang, et les font croître peu à peu jusqu'à la juste grandeur qu'ils doivent avoir pour entrer au monde; 4. elles les enfantent et s'en délivrent, les séparant d'elles pour se les donner à elles-mêmes et au reste de leur parenté; en tout cela, la Sainte-Vierge a été semblable à toutes les mères, mais pourtant entièrement différente du reste des mères; car premièrement, les autres mères, qui ne pouvaient pas elles seules devenir des mères, en reçoivent la puissance d'une autre personne, et la Sainte-Vierge de même; mais les autres mères la reçoivent d'un homme, avec la perte de leur virginité; et la Sainte-Vierge l'a reçue du Saint-Esprit, non-seulement sans diminution, mais avec une augmentation et une perfection nouvelle de sa pureté virginale; voyez si l'Évangile n'a pas pris soin de nous exprimer nettement cette vérité.

Dès que l'ange annonce à Marie qu'elle serait mère, cette parole surprenante lui cause du trouble : comment cela pourrait-il être, moi qui n'ai jamais eu et qui n'aurai jamais de commerce avec aucun homme? Serais-je mère par moi-même sans le concours d'une autre personne? Non pas, lui dit l'ange, mais le Saint-Esprit suppléera à tout, et vous donnera toute la vertu nécessaire pour être mère en demeurant vierge, et l'enfant que vous produirez sera le propre Fils de Dieu : *Spiritus sanctus superveniet in te, et quod nascetur ex te vocabitur Filius Dei.*

Est-ce donc que le Saint Esprit lui a donné une portion de sa substance pour être la matière dont elle devait former le corps de l'enfant? Non, car le Saint-Esprit n'a point une substance matérielle ni divisible, mais il donna au plus pur sang de la Sainte-Vierge une vertu divine qu'il n'avait pas naturellement : par cette vertu miraculeuse elle devint tout d'un coup le père et la mère de son Fils unique, et par cette même vertu le corps adorable de son enfant fut tout d'un coup formé, organisé, animé, uni personnellement au Verbe divin, sans attendre les longueurs que la nature demande aux autres mères avant qu'elles aient conduit un enfant jusqu'au point d'être suffisamment organisé, pour recevoir l'âme, et voilà en quoi elle est entièrement différente des autres mères, dans le commencement qu'elle donne à l'être de son Fils unique.

Mais, quelle nouveauté étonnante! quelle merveille sans exemple! quel prodige incompréhensible à l'esprit humain ! Je vous répondrai avec saint Augustin (Aug. ep. conc. Tolet. 11), et avec le concile onzième de Tolède : si ce miracle avait un exem-

ple, il ne serait pas singulier; donnez-moi un exemple de la naissance nouvelle du Fils unique de Dieu du sein de son Père, et je vous en donnerai un de la naissance de ce même Fils unique du sein de sa mère.

Je vous répondrai que si ce prodige n'était pas incompréhensible à l'esprit humain, il ne serait par un prodige réservé à la seule vertu du bras tout-puissant de Dieu.

Je vous répondrai qu'il est bien juste que nous confessions que Dieu peut faire des merveilles qui surpassent toutes nos connaissances, et que nous ne saurions comprendre.

Je vous répondrai que la même puissance de Dieu, qui donne d'abord à la terre la vertu de produire des herbes, des plantes et des fruits en si grand nombre, si différents et si délicieux, sans avoir reçu aucune semence, a bien pu donner au corps virginal de Marie la vertu de produire un fils plein de grâces et de sainteté, sans avoir besoin d'autre chose que de la seule vertu de l'esprit de Dieu. Aussi l'ange ne donna point d'autre raison à la Sainte-Vierge pour l'assurer de la vérité de ce qu'il disait, que la toute-puissance de Dieu : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* Voilà donc la première chose en quoi elle est semblable aux autres mères, et très-différente du reste des mères. Voyez la seconde.

§ I.

La différence qu'il y a entre Marie la Sainte-Vierge et les autres mères.

Les autres mères forment leurs enfants dans leurs entrailles par une vertu qui leur est naturelle, sans qu'elles aient besoin d'aucune industrie pour faire l'ouvrage le plus miraculeux qui soit dans tout l'univers; elles leur donnent la forme, la figure, la proportion, la grandeur nécessaire, leur fournissant tout ce qu'il faut de leur propre substance; la Sainte-Vierge fait tout cela à l'égard de l'enfant Jésus, car elle est vraiment sa mère; elle est donc en cela semblable à toutes les autres; mais voici en quoi elle est entièrement différente du reste des mères.

Les autres mères portent la malédiction dont Dieu frappa la première femme, qui les réduit à des misères étonnantes; elles forment et nourrissent leurs enfants avant qu'ils naissent d'une manière si honteuse, qu'elle doit être un grand sujet d'humiliation à tous les enfants d'Adam : les plus grands rois de la terre n'en étant pas plus exempts que les simples paysans de la campagne, parce qu'ils sont également coupables du péché de leur pre-

mier père, péché que Dieu ne cessera point de punir jusqu'à la fin du monde en la personne de tous ses enfants : le saint roi David le reconnaissait, s'en humiliait, et en gémissait devant Dieu, quand il disait au psaume 50 : *J'ai été conçu dans les iniquités, et ma mère m'a conçu dans les péchés*, c'est-à-dire, dans les ordures qui sont comme la lie du péché. Voilà le mauvais sort de toutes les mères et de leurs enfants.

Mais la très-Sainte-Vierge, qui n'a jamais eu aucune part au péché d'Adam, n'en a pas porté les punitions. Sa dignité de mère de Dieu et la majesté de l'enfant qu'elle devait porter dans son sein demandaient bien qu'elle en fût dispensée. Ainsi, quoiqu'il soit vrai qu'elle l'ait porté dans ses entrailles, comme les autres mères ; quoiqu'elle l'ait formé par la même vertu naturelle dans le même lieu durant le même espace de neuf mois, comme les autres mères; quoiqu'elle l'ait nourri de sa propre substance comme les autres mères, parce qu'il voulait se faire homme, prenant notre nature d'une manière naturelle, néanmoins ce n'a point été dans le sang impur, où toutes les autres mères forment et nourrissent leurs enfants. Voyez saint Thomas quand il traite cette question, il la conclut par ses paroles qu'il a prises de saint Jean Damascène : *Donc Jésus-Christ s'est formé du très-chaste et très-pur sang de la Sainte-Vierge une chair animée de l'âme raisonnable.* (D. Th. 3. p. q. 31. a. 3. ad. 2. Damasc. lib. 3. oriod. fidei. 2.)

Et à la vérité la seule idée ferait horreur à toutes les bonnes âmes, qui sont persuadées de la sainteté infinie du Fils et de la pureté plus qu'angélique de la mère, de penser que ni la mère Vierge, ni son divin Fils eussent été sujets à toutes les misères où les autres sont engagés en punition du péché originel. Il est bien vrai que pour être fait homme d'une manière naturelle comme le reste des hommes, il a dû avoir ses membranes qui l'enveloppaient commes les autres dans le sein de sa sainte mère, et s'y nourrir de son sang ; mais il n'est pas vrai pour cela qu'il y ait rien eu d'impur, ni de souillé comme dans les autres femmes.

Car c'était comme un arbre qui produisant son fruit lui fournit comme une légère écorce qui l'enveloppe de tous côtés, pour le garantir de l'injure des corps étrangers, tandis qu'il tient attaché par un petit lien à la branche qui le porte, qui le nourrit; il tire peu à peu la substance la plus pure et la mieux digérée de l'arbre pour s'en nourrir paisiblement et à loisir jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa pleine maturité, et alors il s'en détache sans violence, et tombe de lui-même dans nos mains. C'est à peu près

ainsi que le fruit du ventre virginal enveloppé dans des membranes très-pures et très-délicates était nourri de la substance la plus pure de sa divine mère, puis étant arrivé à sa maturité parfaite, sans lui faire sentir ni douleurs ni tranchées, ni la moindre incommodité, ni sans avoir besoin qu'aucune main l'en arrachât par violence, il s'en détacha de lui-même pour venir à nous : et c'est ici où vous allez voir une troisième chose miraculeuse, qui s'est passée dans son accouchement, qui la rend tout-à-fait différente du reste des mères.

§ II.

Les grandes douleurs des mères en enfantant.

Quand l'Écriture sainte veut exprimer l'excès d'une douleur la plus violente et la plus insupportable qui puisse être, elle allègue celle d'une femme dans son accouchement : *Ibi dolores ut parturientis.* Vous diriez que c'est un corps qu'on démembre : il semble qu'on lui arrache les entrailles ; ce ne sont que cris effroyables, que douleurs mortelles; les personnes qu'on appelle auprès d'elle pour la secourir, et que l'on nomme sages-femmes, semblent n'être que des charitables bourreaux qui viennent exercer sur elle la sentence que Dieu prononça dès le commencement sur la première mère du monde : *Tu enfanteras dans la douleur* : elles ne prétendent pas la garantir des tourments, mais elles pensent lui rendre un assez bon office, en la préservant de la mort, si elles peuvent : elles ne sauraient pourtant empêcher que du moins elle n'en ait la peur, et qu'elle n'en voie le péril prochain.

Oh! que c'est une triste chose de se voir condamnée ou à la mort, ou du moins à souffrir des douleurs mortelles! Et aucune femme, depuis la reine jusqu'à la dernière servante, ne peut appeler de cette sentence : elle paraît sévère à la vérité, mais elle est juste; elle est juste, puisque c'est Dieu qui l'a prononcée lui-même; elle est juste, puisqu'elle est la punition du plus grand de tous les péchés, je veux dire l'originel, qui a infecté toute la nature humaine; elle est juste, puisqu'elle est un effet nécessaire de la nature qui ne saurait souffrir, sans une très-grande douleur, des efforts aussi violents que sont ceux d'une mère qui enfante : cette sentence est juste enfin, parce que les mères qui sont ainsi traitées ne produisent que de petits criminels, et des ennemis de Dieu, qui portent le péché dans l'âme; et il faut que toutes les mères subissent elles-mêmes, en personne, cette sentence dure et

sanglante, comme elle est, sans pouvoir commettre personne en leur place, puisqu'il faut qu'elles accouchent elles-mêmes en personne.

Il n'y a que la seule mère admirable, la bénie entre toutes les femmes, la mère Vierge, la mère de Dieu, qui est exempte de la rigueur de cette loi, et c'est en cela principalement qu'elle est tout-à-fait différente du reste des mères. 1. Toutes les autres mères ont été souillées dans leur âme par le péché originel, et c'est pour cela qu'elles sont condamnées à enfanter avec douleur; car saint Thomas tient que si l'état d'innocence eût toujours duré, toutes les mères eussent accouché sans douleur; la seule Sainte-Vierge a été préservée de cette tache originelle, il est donc juste qu'elle accouche aussi sans douleur; 2. toutes les autres mères ont commencé à donner l'être à leurs enfants par le plaisir, et toutes aussi achèvent de les produire par la douleur: il n'y a que la seule mère vierge qui, n'ayant senti aucune volupté corporelle dans la conception, n'a souffert aussi aucune douleur dans l'accouchement de son Fils unique; 3. toutes les autres mères ne remplissent le monde que de petits criminels et de grands ennemis de Dieu, qui portent tous le péché dans l'âme, et pour cela seul sont dignes d'être tourmentées elles-mêmes comme des criminelles; mais la Sainte-Vierge est la seule mère qui donne au monde le saint des saints, le tout-puissant remède contre toutes nos misères et la source universelle de tout le bonheur du temps et de l'eternité, et pour cela seul elle mérite de ne goûter que la douceur et la consolation la plus pure qui soit au ciel et sur la terre; 4. enfin toutes les autres mères sont dans la tristesse quand elles approchent de l'accouchement, comme dit l'Evangile: *Mulier cum parit, tristitiam habet.* La crainte des douleurs qu'elles vont endurer leur en donne assez de sujet; mais la Sainte-Vierge, au contraire, était au comble de la joie quand elle se vit à ce terme. Ne voyez-vous donc pas qu'elle est entièrement différente en son accouchement du reste des mères?

Si vous demandez quel sujet de joie elle avait, c'est qu'elle savait qu'elle portait dans son chaste sein la source de toutes les joies qui la remplissent et qui contentent le cœur de Dieu même tout immense qu'il est. O Dieu! quand elle contemplait que le même Fils, qui est dans le sein du Père (comme l'objet de ses complaisances éternelles) était aussi dans son sein virginal, comme son propre Fils, pour être le plus cher objet de ses complaisances, n'était-ce point de quoi être comblée d'une joie que tous les esprits des anges et des hommes ne peuvent comprendre?

Elle savait qu'elle était la seule personne choisie de Dieu entre toutes les créatures qu'il a tirées du néant ou que son bras tout-puissant en pourrait tirer pour lui confier son trésor infini, qu'elle possédait elle seule le bonheur de ce grand univers, le désiré de tous les siècles et l'espérance de tous les mortels. Elle savait les consolations qui avaient flatté leur attente et leurs ardents souhaits d'en voir un jour l'accomplissement; et plus ce jour approchait, plus leurs désirs s'embrasaient, plus leur joie s'augmentait. Voyant donc qu'il était présent, et que c'était par elle que les promesses de Dieu allaient s'accomplir; que les désirs des mortels allaient être remplis, et que tous les siècles allaient recevoir cette grande joie, après laquelle ils avaient tant gémi et tant soupiré, tous les sentiments d'espérance, de désir, de joie, qui avaient été distribués dans l'âme des patriarches, des prophètes et de tous ceux qui soupiraient après la venue du Messie, se trouvaient présents en elle et tous réunis dans son cœur. Pensez si ce n'était pas pour l'abimer toute dans un grand océan de joie, et confessez qu'il est donc vrai qu'elle était bien différente du reste des mères, qui sont dans la tristesse quand elles approchent de l'accouchement, parce qu'elles doivent enfanter avec douleur, au lieu qu'elle surabondait d'une joie ineffable, étant certaine qu'elle allait enfanter sans douleur le bonheur de tout le monde.

Comment pouvait-elle avoir tant de joie, lui demandai-je, sachant bien qu'elle verrait la première son Dieu anéanti devant elle, Dieu pleurant, Dieu souffrant et tremblant de froid ? voyant qu'elle était réduite à l'enfanter dans une pauvre étable qui n'était propre qu'à retirer des bêtes, où il n'y avait aucun meuble, point de lit, point de table, point de chaise, point de feu, point d'ustensiles, ni rien enfin de toutes les choses nécessaires pour le dernier besoin de la plus pauvre personne du monde? Où est la mère qui pourrait avoir de la joie de se voir obligée d'accoucher dans ce lieu ? et puisqu'il est vrai que les intérêts de son Dieu et de son Fils unique lui étaient plus chers infiniment que ceux de tout le reste des êtres ensemble, je veux qu'elle eût quelque sujet de joie à la vue du bonheur des créatures; mais cet abîme de misères où elle savait qu'elle allait réduire elle-même son créateur et son Dieu ne la devait-il pas plutôt faire mourir de douleur? Voici sa réponse :

§ III.

La joie excessive qu'avait la Sainte-Vierge d'accoucher à Bethléem.

Le plus fort l'emporte, me dit-il; j'avoue bien qu'elle avait

quelque sujet de douleur et de tristesse, selon les sentiments de la nature, mais les motifs de sa joie, non-seulement les surpassaient, mais même les abîmaient de telle sorte, que tout ce qui paraissait ainsi amer à l'extérieur ne lui était rien ; elle voyait son Dieu infiniment content, et c'est pour cela qu'elle l'était aussi et qu'elle lui disait : Je vous vois tout anéantie, ô majesté infinie du Dieu que j'adore, mais j'en suis bien aise, car je sais que ce profond anéantissement, qui est la source de toute la gloire que vous recevez hors de vous, vous plaît plus que si toutes les grandeurs du monde s'étaient réunies autour de vous, parce que toutes ses pompes sont abominables à vos yeux : *Quod altum est hominibus abominatio est apud Deum* (Proverb. cap. 20. v. 23).

Je vous vois les larmes aux yeux, ô la joie des anges ! Je vous vois souffrant et tremblant de froid ; mais j'en suis bien aise, car je sais que ces larmes doivent laver les péchés du monde ; je sais que ce froid, ces douleurs et ces grandes incommodités que vous endurez, pour venger sur vous-même les crimes des hommes charnels, vous plaisent autant que les plaisirs des sens et toutes les vaines joies du siècle vous déplaisent.

Je vous vois réduit dans la dernière pauvreté, ô souverain monarque du monde ! Tout vous manque, à vous qui êtes suffisant à tout ; mais je m'en réjouis, parce que je sais que ce parfait dépouillement, qui est le correctif de l'avarice des hommes, vous plaît plus que toute l'abondance des biens de la terre. Rien ne me fait mieux paraître votre grandeur, que le mépris que vous faites de tout ce que le monde estime de plus grand, et rien ne lui montre mieux que vous êtes son Dieu que quand vous lui faites voir que vous n'avez que faire de ses biens : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Ainsi ce que vous preniez pour des sujets de quelque tristesse, cette humiliation, ces larmes, cette pauvreté, c'étaient des motifs de la joie de la Sainte-Vierge.

Si l'amertume lui est une douceur et si la tristesse même lui est une joie, que faut il penser de la pure joie qui comblait son cœur, lorsqu'elle voyait que Dieu l'avait choisie elle seule, pardessus toutes ses créatures, pour entrer avec lui dans le grand conseil de son éternité et dans l'exécution du plus grand de tous ses ouvrages ? Quelle ravissante merveille, de dire qu'elle faisait de Dieu ce que Dieu ne pouvait pas faire de lui-même, comme parle saint Bernardin : *Plus potest facere beata Virgo de Deo quam Deus de seipso !* car Dieu le Père, qui peut produire un Dieu consubstantiel à lui-même et son égal en tout selon sa divi-

nité, ne peut pas le produire son inférieur et consubstantiel à lui-même selon son humanité. C'est le privilége de la seule Marie vierge et mère. Quel comble de joie pour elle, de se voir au terme d'accoucher de ce Fils unique!

Quand elle se voyait établie comme l'agente générale de tous les êtres, je ne dis pas seulement de tous les êtres créés, mais je dis du Créateur même, pour négocier cette grande paix que le péché avait rompue et que Dieu voulait rétablir entre lui et les pécheurs, qu'elle en était comme la plénipotentiaire, et que son chaste sein, où Dieu et l'homme se réunissaient si cordialement et si intimement, qu'ils n'étaient qu'une même personne, était comme le palais auguste de cette paix, et que les yeux de tous les êtres étaient arrêtés sur elle, attendant la vue du bonheur universel qu'elle allait donner au monde : Venez, créatures! Regardez, vous-même, ô tout-puissant Créateur! voyez le miracle des miracles, qui doit faire la joie et le ravissement de toute l'éternité!

Venez, Trinité sainte; Père, voilà votre Fils unique que vous m'avez donné afin de le donner au monde : c'est donc jusque-là que vous aimez le monde, jusqu'à lui donner votre Fils unique. Fils adorable, vous voilà vous-même en personne, qui vous êtes donné à moi afin que je vous donnasse au monde : c'est donc ainsi que vous l'aimez, jusqu'à vous donner vous même tout entier à lui, jusqu'à vous anéantir et vous sacrifier pour lui. Saint-Esprit, voilà votre principe éternel et votre ouvrage temporel : il vous produit avant tous les siècles dans le sein de son Père, consubstantiel à son divin Père, et vous l'avez formé au milieu des temps, dans le sein de sa mère, consubstantiel à sa mère.

Venez, anges du ciel, voilà votre Créateur, votre souverain Seigneur, votre Dieu, le réparateur de vos ruines, et la source de toutes vos joies.

Venez, enfants d'Adam, voilà le tout-puissant Créateur qui vous avait fait à sa ressemblance; le voilà maintenant formé à la vôtre; voilà votre Dieu dont vos péchés vous avaient privés pour jamais, et sa pure bonté le rend à vous pour ne s'en séparer jamais; voilà votre Père, puisque c'est lui qui vous a donné l'être : voilà votre frère, puisqu'il est fils de votre mère, et de même nature que vous; mais, par-dessus tout, voilà votre rédempteur qui vient vous délivrer de la mort éternelle, par sa propre mort, et vous acquérir la vie éternelle au prix de son sang.

Venez, siècles passés, venez voir celui que vos soupirs ont tant sollicité, que vos patriarches ont tant réclamé, que vos prophètes

ont tant préconisé, que vos figures ont représenté en mille façons différentes, que vos pères ont tant attendu, et que vos misères ont demandé comme leur remède : le voilà enfin, tous vos désirs sont donc accomplis, vos espérances remplies, et vous avez sujet d'être tous comblé de joie.

Venez, enfin, siècles futurs; voilà le trésor de Dieu dans vos mains; voilà les sources du salut qui vous sont ouvertes. Puisez, puisez abondamment la grâce, la sainteté, les mérites, les vertus, la vie éternelle; venez vous-même, éternité, venez, éternité bienheureuse, voilà le trésor dont vous tirez les biens infinis, que vous donnerez à tous les saints dans le séjour de la gloire, durant tous les siècles. Voir la Sainte-Vierge au milieu de tout cela, à qui tous les êtres tendent les mains, et qui les remplit tous de bénédictions, de consolations et de joie, qui peut s'imaginer quel devait être l'excès de la sienne, au temps de son divin accouchement? Oh! qu'elle était donc bien différente des autres mères, qui sont tristes et affligées quand elles viennent à ce terme-là!

§ IV.

Merveilles qui se passèrent à l'accouchement de la Sainte-Vierge.

Je crois bien tout cela, lui dis-je, mais par quelle forme de raisonnement pouvez-vous conclure de là, que la Sainte-Vierge a donc enfanté sans douleur et sans violence? Car, après tout cela il faut accoucher; il faut que l'enfant qu'elle a conçu dans son chaste sein par l'opération du Saint-Esprit, mais qu'elle a porté durant neuf mois, qu'elle a nourri peu à peu et qu'elle a fait croître jusqu'à la juste grandeur des autres enfants quand ils naissent, sorte de son sein. Hé! qui peut comprendre qu'il en soit sorti sans faire aucune lésion à son intégrité virginale?

On sait bien que c'est un miracle, me répondit-il, mais ce n'est pas un miracle si extraordinaire; car combien de semblables sont remarqués dans l'Écriture? le même Jésus-Christ, devenu encore bien plus grand qu'il n'était dans son enfance, n'est-il pas sorti du tombeau, fermé et scellé, au jour de sa résurrection? N'entra-t-il pas peu de jours après dans le Cénacle où les apôtres étaient enfermés, sans ouvrir ni porte ni fenêtre? et enfin, dans son ascension triomphante, n'a-t-il pas pénétré les cieux sans y faire aucune ouverture? Quelle difficulté plus grande aurez-vous à croire qu'il est sorti de cette façon du sein de sa mère Vierge, en la conservant toujours vierge? C'est pour cela que l'abbé Gueric fait ainsi parler la très-Sainte-Vierge dans la bibliothèque des pè-

res (Gueric. Abbas. Bibliot. Sanct. Pat. in lib 4). Il est vrai que mon enfantement n'a point d'exemple parmi les femmes, mais il a bien quelque ressemblance dans la nature des choses; vous demandez comment la virginité a enfanté le Sauveur sans diminution de son intégrité: c'est comme la fleur de la vigne produit son odeur; si vous trouvez que cette fleur ait perdu quelque chose de sa pureté pour avoir produit son odeur, dites que la virginité a perdu son intégrité pour avoir produit le Sauveur.

Sainte Brigitte, dans ses admirables révélations, qui sont si approuvées et si autorisées de toute l'Église (Ste. Brigitte, revel. l. 7. c. 21), dit que la Sainte-Vierge lui a manifesté particulièrement ce qui se passa dans son divin accouchement. 1. Q'elle sentait son cœur s'enflammer d'un ardent désir de voir de ses yeux le trésor qu'elle tenait caché dans son sein à proportion qu'elle approchait plus près de son terme. 2. Qu'étant arrivée à cet heureux moment, son âme se trouva élevée à un si haut état de contemplation, qu'elle semblait être dérobée à elle-même pour entrer dans les conseils de Dieu (il y a même plusieurs saints pères qui assurent que dans ce moment elle vit clairement l'essence divine); qu'elle ôta le manteau blanc qu'elle portait, qu'elle se mit à genoux par respect, et que, tenant ses yeux et ses mains élevés vers le ciel tandis que saint Joseph était de son côté ravi en extase, elle vit en un instant son Fils unique devant elle, sans qu'elle se fût aperçue de rien, sinon qu'il semblait que l'amour avait séparé la moitié de son corps d'avec elle.

Personne n'a été présent pour être témoin de cette merveille des merveilles, sinon les anges du ciel qui remplissaient la pauvre étable de Bethléem, et qui admiraient ce qui s'y passait; la mère n'eut pas besoin du service des créatures, et tout s'y passa dans une souveraine pureté. Saint Vincent Ferrier a prêché dans un jour de la Nativité de Notre-Seigneur, que quand il sortit du sein de sa mère il parut éclatant comme le soleil quand il sort du sein de l'aurore, et que cette heure de minuit fut changée en un plein midi: sainte Brigitte le confirme encore dans ses révélations au lieu que j'ai allégué ci-dessus. Enfin, elle n'eut pas besoin qu'aucun autre qu'elle prît soin de l'enfant; mais elle-même, comme dit saint Luc, l'enveloppa dans de petits langes, et le coucha dans la crêche, marque évidente qu'elle n'avait aucune faiblesse, parce qu'elle n'avait souffert aucune douleur.

ARTICLE V.

De quelle façon la Sainte-Vierge se comporta envers son Fils unique après qu'elle l'eut enfanté.

Comme j'écrivais cette conférence dans les jours même où la sainte Église est tout appliquée à honorer la naissance temporelle de Notre-Seigneur, et où toutes les personnes qui font quelque profession particulière de piété s'efforcent d'entrer dans l'esprit et dans les sentiments de ce grand mystère, une bonne âme vint me trouver : elle me parut d'abord comme enivrée d'un certain excès d'esprit, qui l'avait tirée hors de son état naturel; car je l'avais vue d'autre fois fort modeste et fort retenue; mais il est vrai qu'elle ne se possédait pas ce jour-là, elle parlait d'une manière si ardente et si empressée, et elle produisait des sentiments si extraordinaires, qu'en étant tout surpris, je lui demandai :

D'où venez-vous? Je viens d'auprès de la crèche de l'enfant Jésus, dit-elle, où j'ai passé toute la nuit. Et qu'avez-vous fait durant tout ce temps-là ? Rien, sinon regarder agir la très Sainte-Vierge, et remarquer en silence, avec une paix et une consolation indicible de mon âme, comment elle se comportait envers son divin enfant, qui venait de sortir tout nouvellement de son chaste sein.

Il me semblait que je la voyais, non pas d'une vue corporelle (car je ne suis pas trop visionnaire), mais d'une vue de mon esprit, aussi claire que le plein midi. Une vue si douce me charmait extrêmement; je ne puis pas vous dissimuler que les délices que mon âme y goûtait la tenaient si fort attachée, qu'elle n'eût pu s'en distraire le moins du monde, sans se faire beaucoup de violence. Je n'osais rien faire ni rien dire, voyant qu'elle faisait et disait des choses si admirables, que je n'eusse pu y mêler quelque chose du mien, sans en diminuer la beauté : je demeurais donc là en silence dans une attention respectueuse, sans que mon cœur sentît d'autre désir que de faire tout ce qu'elle faisait et de dire tout ce qu'elle disait.

J'ai vu qu'à l'instant que cet adorable enfant parut à ses yeux, tout éclatant d'une beauté et d'une majesté si divine, que jamais les yeux des mortels n'en avaient vu de semblable, elle demeura quelque temps immobile et tout appliquée à lui; les yeux, l'esprit, le cœur, suspendus dans une profonde admiration; je voyais qu'elle se tenait dans un si grand respect, qu'elle n'eût pas osé seulement s'approcher de lui pour baiser ses pieds; mais que l'en-

fant, tournant ses yeux vers elle avec un aimable sourire, dont les larmes rehaussaient encore la beauté, et lui tendant ses petits bras, semblait l'inviter à le prendre dans son sein, et le porter sur ses mamelles à l'endroit du cœur.

Je remarquais un certain combat entre le respect et l'amour : le respect de la majesté de Dieu, qu'elle voyait anéantie devant elle, sans avoir néanmoins perdu ni sa gloire ni ses grandeurs, la retirait et voulait l'empêcher d'y porter la main ; l'amour d'autre côté la sollicitait, la pressait et la forçait presque de l'embrasser tendrement et de le coller sur son cœur. O souverain monarque du monde, disait-elle, vous êtes le Dieu tout-puissant que j'adore! et la voilà tout anéantie devant lui : mais vous êtes mon Fils unique, que j'ai porté neuf mois dans mon sein ; mon bien-aimé, ma vie, mon âme, tout mon cher trésor ; et là-dessus, toute fondue en douceur, toute transportée de joie et toute embrasée du saint amour, elle le prit respectueusement dans ses bras, et le serra sur sa poitrine : et Dieu seul connaît ce qui se passa entre les cœurs du Fils et de la mère dans ce moment. Disant cela, les yeux de cette personne devinrent comme deux fontaines de larmes, et les sanglots étouffèrent sa voix: il fallut avoir un peu de patience. Continuez, lui dis-je, et dites-moi la suite.

Après ces premières saillies de leur amour et de leur tendresse, elle l'enveloppa dans les pauvres petits langes qu'elle avait préparés pour lui ; et, n'ayant pas de lieu commode ni plus décent pour le placer, elle le coucha sur un peu de foin et de paille, dans la crèche des animaux. Ce fut là que, le considérant réduit dans l'état le plus pauvre et dans le lieu le plus abject qui fut sur la terre, couché entre deux chétifs animaux, lui qu'elle savait être le Dieu qui règne au ciel entre le Père et le Saint-Esprit et qui reçoit les souverains hommages de tous les anges bienheureux, elle se pâmait d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance de ce grand excès de bonté que la majesté infinie de Dieu faisait paraître pour les hommes.

Est-ce donc vous, Dieu éternel, qui n'avez qu'un principe, mais qui n'avez point de commencement dans votre naissance divine? est-ce vous que je vois en personne, un enfant qui n'avez pas encore une heure de vie? est-ce vous, ô Dieu immortel et impassible, et qui êtes la source de toutes les vies? est-ce vous qui vous êtes rendu passible et mortel, afin de mourir pour nous! est-ce vous, tout-puissant créateur de ce grand univers, qui êtes maintenant une très-petite et faible créature? Vous êtes le Seigneur des seigneurs, qui gouvernez tout, et vous vous laissez

gouverner par la dernière de vos servantes? vous êtes le saint des saints, et vous paraissez revêtu de l'apparence des pécheurs? vous êtes le Dieu tout-puissant, devant qui les cieux et les astres, les éléments, et toute cette grande machine du monde tremblent de respect; et vous voilà un enfant débile et si faible, que vous ne sauriez vous soutenir vous-même sur vos pieds? vous êtes la sagesse infinie et l'éloquence éternelle de Dieu votre Père, et vous êtes réduit ici à ne pouvoir pas seulement proférer la moindre parole? O profondeur des conseils de Dieu! ô abîme d'anéantissement! ô excès incompréhensible de bonté, de douceur d'amour, de miséricorde! ne faut-il pas que tout esprit s'abîme et se perde dans l'immensité de tant de merveilles?

Elle disait tout cela avec un respect si tendre et si humble, qu'on eût dit que c'était son cœur qui le distillait sur ses lèvres: et, sa bouche ne suffisant pas pour exprimer tous les sentiments de son âme, ses yeux achevaient le reste: elle exprimait bien plus qu'elle ne disait, parce qu'elle pleurait plus qu'elle ne parlait. Après les premières paroles, je voyais qu'elle demeurait dans un profond silence, et, si je ne me trompe, il dura autant qu'avaient duré ses paroles. Pendant ce temps-là, je m'aperçus, me disait cette personne dévote, que mon âme voulait parler et produire quelques sentiments; mais je l'arrêtai tout court, et ne voulus point lui permettre de faire autre chose que ce que faisait la très-Sainte-Vierge. Quand elle parlait, je faisais en sorte que mon cœur fût comme un écho fidèle qui répétât toutes ses paroles; quand elle se taisait, je voulais que toutes les puissances de mon âme gardassent de même un profond silence. Je ne savais pas, à la vérité, à quoi elle pensait; mais, du moins, mon intention et mon désir étaient de penser à ce qu'elle méditait.

Je voyais que le divin enfant recommençait à lui faire de nouvelles caresses; son visage, ses yeux, ses cris enfantins semblaient la réveiller de ce mystérieux sommeil, et la solliciter à lui faire de nouveau entendre sa voix, qui le charmait plus que toute l'harmonie des anges. O roi des rois! recommençait-elle à lui dire; ô seigneur des seigneurs! ô souverain monarque du monde, que les conduites de votre providence éternelle sont au-dessus de toute la folle sagesse des hommes!

Les rois de la terre naissent d'une puissante reine, et vous, souverain empereur du ciel et de la terre, avez voulu naître d'une pauvre fille, qui n'est que la femme d'un simple charpentier; les autres rois naissent ordinairement dans la ville capitale de leur empire, et vous avez choisi le lieu de votre naissance dans une pauvre

petite bourgade; les autres rois sont reçus en naissant dans un palais magnifique, et vous êtes reçu dans une pauvre étable, qui est à peine assez bonne pour loger des bêtes; aussitôt que les autres sont nés, ils sont couchés dans des lits mollets, dans des berceaux également délicieux et magnifiques, et vous, grand roi des rois, vous n'êtes couché que dans une crèche et sur de la paille; les autres rois sont environnés dans leur naissance d'une cour somptueuse, composée de princes, de ducs, de seigneurs et d'une multitude de grands du royaume, et vous, grand roi des cieux, vous n'êtes accompagné dans votre naissance que de pauvres animaux, un bœuf et un âne; personne n'est là pour vous servir, si ce n'est votre mère! Oh! prodige des humiliations de votre auguste majesté! Oh! prodige des élévations de votre profonde humilité!

On les verra un jour à vos pieds, ces puissants rois de la terre; on les verra venir adorer votre enfance, eux qui sont nés des impératrices, eux qui sont reçus dans des palais, eux qui ont pris naissance dans leurs grandes villes, eux qui sont environnés d'une cour si noble et si nombreuse; eux qui sont nés dans la pourpre, dans les richesses et dans les grandeurs, ils viendront un jour à vos pieds confesser que leur royauté n'est qu'une basse condition d'esclave, en comparaison de la vôtre; que leurs beaux palais ne sont que des chaumières, en comparaison de la pauvre étable que vous avez honorée de notre naissance; que leurs beaux ameublements, leurs lits si délicieux et si magnifiques, leurs compagnies si nombreuses, si augustes et si nobles, ne sont que bassesses, misères et mépris, en comparaison des grandeurs qui accompagnent votre naissance. Non, personne ne le pourra jamais considérer sans admiration; elle seule sera révérée par tous les mortels, elle seule sera en mémoire éternelle devant tous les anges, elle seule sera célébrée avec des magnificences admirables tous les ans, et par toute l'Église, et dans toute la durée des siècles. O divin enfant! qui pourrait faire tout cela, si vous n'étiez pas vraiment un Dieu tout-puissant?

Un enfant nouveau-né être un Dieu tout-puissant! Mon Fils unique, le fruit de mes entrailles, être un Dieu tout puissant! Cette petite créature être le Créateur de tous les êtres! Oui, je le sais, je le sais, j'en suis assurée; c'est vous-même en personne qui êtes mon Fils, mon propre Fils, sorti tout maintenant de mon sein, vous êtes mon Père, mon Sauveur, mon Créateur, mon Dieu, le Dieu tout-puissant que j'adore. Et, disant cela, il me semblait la voir se prosterner à ses pieds, tout abîmée dans

le respect, toute pâmée d'amour, et lui dire, la face collée contre terre : Je vous adore, majestée infinie de mon Dieu, qui pour l'amour de moi et de toute la nature humaine avez bien voulu vous réduire en ce pauvre état.

Puis, haussant tant soit peu la tête et regardant son visage, elle entrait dans des jubilations qui la transportaient. O face divine toute pleine de grâce ! O beauté que les anges du ciel désirent regarder sans cesse, toujours rassasiés, et toujours affamés de vous voir ! je vous admire, je vous adore, je vous offre tous les purs hommages de mon cœur! Oh! Dieu d'amour, qui pourrait nous dire ce qui se passait alors entre l'intérieur du fils et l'intérieur de la mère, voyant ce qu'ils faisaient à l'extérieur? Cette aimable mère toute penchée sur le corps de son divin enfant, il me semblait que tout parlait en elle ; sa langue, ses yeux, ses mains, son visage, tout paraissait animé d'un même désir; elle eût voulu se raccourcir pour pouvoir se loger tout entière dans cet unique objet de ses complaisances : et l'enfant de son côté lui faisait paraître un fort grand désir d'aller entre ses bras, et de goûter la douceur du lait de ses mamelles virginales.

C'est ici que j'admirais, me disait cette bonne, âme que le Fils de Dieu, non content des délices infinies qu'il goûte éternellement dans le sein de son Père, en venait chercher d'autres dans le sein de sa divine mère ; la vue de ces délices l'avait charmé et attiré du ciel sur la terre. Quand je vis qu'elle se disposait à lui donner ses mamelles, il me sembla que j'entrevoyais comme l'appareil d'un grand festin, où le roi des siècles allait être traité délicieusement selon son état présent; je pensais que les princes du ciel, qui sont les anges, allaient être appelés, non pour y prendre part, mais pour le voir et pour l'admirer ; que la musique n'y manquerait pas, car j'entendais déjà la symphonie céleste qui avait réveillé les pasteurs ; enfin, que tous les respects du ciel et de la terre allaient être rendus à ce divin monarque durant son repas.

J'attendais avec impatience ce qu'elle allait me dire là dessus, mais soit que son esprit se fût dérobé d'elle pour donner toute son application à cette musique angélique, ou qu'elle ne voulût pas me confier le reste de son secret, ou que Dieu lui en eût lui-même ôté le pouvoir, elle demeura sans parole, comme interdite, et s'en retourna.

Cependant l'extrême désir que j'avais d'en savoir davantage me porta à aller consulter les saints pères, et voici ce qu'ils m'ont appris.

ARTICLE VI.

La Sainte-Vierge allaitant l'enfant Jésus.

Ils découvrent tant de merveilles dans le privilége que la Sainte-Vierge a eu d'allaiter l'enfant Jésus de ses mamelles, qu'ils ne font pas difficulté de le comparer à celui qu'elle avait déjà eu de le concevoir dans son sein. Lui avoir donné son très-pur sang pour le produire est le premier privilége que Dieu n'a voulu accorder qu'à elle ; mais lui avoir donné son lait virginal pour le nourrir est le second qu'elle n'a pas voulu céder à un autre. Ces deux avantages ont tant de liaison, que le même sang qui fut d'abord la matière de son corps adorable devint après un lait pour être la nourriture de sa vie humaine, et tous les deux sont si semblables, que, quand on parle de l'enfant Jésus au sein de sa mère, on peut entendre également, ou ses entrailles qui l'ont formé, ou ses mamelles qui l'ont allaité.

Le premier était révéré par les anges, comme le sanctuaire de Dieu, et ses mamelles étaient admirées par l'époux céleste, comme l'objet des complaisances de Dieu. Voyez comme il n'en parle qu'avec une espèce de ravissement : *Quam pulchræ sunt mammæ tuæ* (Cant. 4. vers. 10)! Oh ! que vos mamelles sont belles, ma sœur, mon épouse, c'est-à-dire, au sentiment d'un des plus dévots expositeurs du divin cantique, que ses mamelles paraissent belles aux yeux du Père-Éternel, quand il y voit son Fils attaché pour en tirer la nourriture, et qu'une mère vierge lui donne un lait très-pur. *Pourquoi nierais-tu un enfantement virginal, ô folle sagesse du monde ? C'est un Dieu qui est né, il n'était pas convenable qu'un Dieu prît naissance, sinon d'une vierge ; pourquoi douterais-tu aussi qu'elle n'eût un lait très-pur à lui donner ? C'était un Dieu qu'elle allaitait : il n'était pas convenable qu'un Dieu fût nourri d'un autre lait que d'un lait virginal* (Guillel. in Cant.) ? Ce n'était pas un moindre miracle de voir une vierge donner du lait de ses mamelles, que de la voir produire un enfant de son sein en demeurant vierge.

Les anciens avaient autrefois ce proverbe à la bouche, sans savoir bien ce qu'ils disaient, que le lait des mamelles d'une vierge était le nectar des Dieux : *Fortis in ubere nectar* (Pytagor. apud Oleastrum, in cap. 12. Levit.) : mais c'était une prophétie qui ne s'est accomplie qu'en la Sainte-Vierge, quand le lait de ses mamelles virginales a été le délicieux nectar du Fils unique

du grand Dieu vivant; une seule goutte de cette divine liqueur est si précieuse, qu'elle enrichit les plus riches trésors des rois de la terre.

Notre grand roi saint Louis se souciait peu d'avoir manqué la conquête de la Terre-Sainte, après qu'il avait fait celle d'une partie considérable de la croix de Notre-Seigneur et de sa couronne d'épines, de quelques gouttes du lait de la Sainte-Vierge, et de quelques parcelles des petits langes, où l'enfant Jésus fut emmaillotté : il en fit des présents dignes de sa piété et de sa magnificence royale, non pas à des particuliers, mais au royaume d'Espagne qu'il voulut enrichir de la surabondance des richesses qu'il avait dans son royaume de France.

Il envoya à Tolède, écrivit à l'archevêque, aux chanoines et à tout le clergé de cette métropole en ces termes : *Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, à nos bien-aimés les chanoines et tout le clergé de l'église de Tolède : Salut et dilection. Voulant honorer et enrichir votre église par des précieuses étrennes à la prière, et par les mains de notre cher et vénérable Jean, archevêque de Tolède, nous vous faisons part des choses les plus saintes que nous avons dans notre trésor, et que nous avons reçues de celui de l'empire de Constantinople : savoir du bois de la croix de Notre-Seigneur, une des épines de sa couronne, du lait de la glorieuse Vierge Marie, sa mère, d'un morceau de sa robe de pourpre, et des petits drapeaux de son enfance.*

Après la gloire singulière et sans pareille que la Sainte-Vierge possède d'être la mère du Fils de Dieu, elle n'en a point de plus éclatante que d'être aussi sa nourrice; car n'est-ce pas être une seconde fois sa mère en quelque façon? Les princes qui ont donné à leurs enfants une reine pour mère, en les faisant naître, n'ont pas de plus grand soin que de leur choisir pour seconde mère la meilleure de toutes les nourrices qui se pourra trouver dans tout leur empire, et de la faire en quelque façon devenir reine en nourrissant un roi.

Ce choix a toujours été estimé d'une si grande conséquence par tous les sages, qu'ils eussent voulu qu'on eût assemblé les états-généraux pour faire cette élection, comme étant une chose d'où dépend le bonheur ou le malheur public; car ils disaient que l'enfant reçoit à la vérité l'âme de Dieu et le corps de sa mère, mais qu'il reçoit l'esprit et l'inclination de sa nourrice, parce qu'il suce avec son lait son génie, ses affections, ses manières, ses mœurs, ses humeurs, son esprit, et presque le même pen-

chant à toutes choses. Celles qui ont le cœur plein de Dieu, plein de grâces et plein de vertu, font sans doute sucer la piété avec leur lait à leurs nourrissons; celles qui auraient un cœur impur par la corruption des vices semblent avoir empoisonné leur lait, et ne leur pouvoir donner qu'une très-mauvaise nourriture (Salvian. lib. 5. de provid. nutrices mores suos vel bonos vel malos in pueros quos alunt, cum lacte transmittunt).

C'est pour cela qu'on a vu tant de fois des enfants, dont l'innocence était chère à Dieu, qui avaient une grâce de discernement telle qu'ils ne voulaient jamais prendre du lait que des mamelles des femmes vertueuses, et marquaient une très-grande horreur des vicieuses. On dit cela du saint abbé Rupert, on le dit de sainte Catherine de Sienne; on l'a encore remarqué en plusieurs autres. Jamais on ne put obliger le petit Moïse de prendre la mamelle d'aucune des femmes de l'Égypte; il lui fallut chercher une nourrice de sa nation; et la providence de Dieu disposa les choses d'une telle manière qu'on ne lui put trouver que sa propre mère; comme elle seule avait été trouvée digne d'être la mère, elle seule aussi fut trouvée digne d'être la nourriche d'un si grand prophète. Moïse était la figure de Jésus-Christ: que l'on cherche dans tout l'univers, aucune ne sera trouvée digne de l'allaiter que sa propre mère; elle seule lui a donné son lait, et lui seul aussi a été digne de porter sa bouche à ses mamelles virginales : quelle gloire incomparable pour la Sainte-Vierge!

O mère admirable! quel ravissement pour tout le ciel, quand Dieu le Père voyait attaché à votre sein le même Fils unique qu'il tient chèrement dans son sein adorable pour le nourrir lui seul éternellement de la même substance divine dont il le produit, et que vous le nourrissez aussi vous seule de votre même substance humaine de laquelle vous l'avez produit! car, qu'est-ce enfin que le lait? sinon ce que dit saint Clément d'Alexandrie : *Sanguis consentiente pietate florescens* (Clement. Alex. lib. pedag.): c'est que la piété maternelle fait blanchir son sang, le digère plus parfaitement, et l'adoucit pour le donner à l'enfant, non-seulement sans dégoût, mais avec délices.

O anges du ciel! vous aviez eu la commission de nourrir délicieusement les hommes de la terre, en leur faisant pleuvoir la manne du ciel, et cela passait pour un grand prodige. Regardez maintenant avec admiration la Vierge mère, votre reine, qui nourrit Dieu-même son Créateur et le vôtre; elle nourrit elle seule celui qui nourrit tous les êtres, lui fournissant une manne plus délicieuse que la vôtre, que celui qu'elle en nourrit est plus

que tous les hommes ensemble : *O nutrix cuncta nutrientis!* Que vous semble de ce prodige?

Que tous les êtres créés voient et admirent cette merveille, ils sont tous nourris de la propre mamelle de leur Père céleste, dans la pensée d'un père de l'Eglise, qui nomme le Verbe éternel la mamelle de Dieu son Père; *Christus est mamillia Patris* (Methodius in orat. in Hypapante Domini). Car, n'est-ce pas par son Verbe que Dieu fait toutes choses? N'est-ce pas par sa vertu qu'il crée, qu'il conserve, qu'il conduit, qu'il entretient qu'il nourrit et qu'il rassasie tous les êtres? De là sort une infinité d'aliments, de délices, d'assaisonnements, de pains, de fruits, de vins, d'habillements, de couleurs, de goûts, d'odeurs, de formes, de figures, et enfin tous les êtres créés n'ont que ce qu'ils reçoivent de cette divine mamelle. Et voilà que Marie fait elle seule envers le Verbe adorable ce qu'il fait lui seul envers tous les êtres. Elle les acquitte de leurs obligations, et comme leur agente générale elle paie toutes leurs dettes, et rend à Dieu par le lait de ses mamelles virginales ce qu'ils reçoivent tous de Dieu par celles de sa providence; lequel est le plus admirable, ou que Dieu nourrisse toutes les créatures, ou qu'une créature nourrisse Dieu même : *O nutrix cuncta nutrientis?*

Mais, ô Dieu! qui peut s'imaginer quelle était la joie spirituelle de la Sainte-Vierge, et quelle immensité de consolations divines abimaient saintement son âme, quand elle tenait dans ses bras et qu'elle collait à son sein le Fils unique du Dieu vivant et le souverain Créateur du monde, la joie des anges, le bonheur du monde, son cher trésor, son bien-aimé, son tout : s'il est vrai que les mages conduits à ses pieds par l'étoile eurent un tel excès de joie pour l'avoir seulement vu et adoré dans sa pauvre étable, que l'Évangile ne l'a pu exprimer qu'en entassant plusieurs mots l'un sur l'autre, qui ne disent que la même chose : *Gavisi sunt gaudio magno valdè;* que faut-il penser de la mère qui le possédait toujours, qui le voyait sans cesse, qui avait le privilége, envié par les anges, de baiser avec tendresse et avec respect son visage adorable, et qui le portait si fréquemment sur la région de son cœur? Que disait ce cœur, et que faisait-il? Ne peut-on pas croire, en vérité ne peut-on pas croire qu'elle fût morte du trop grand excès de joie qu'elle possédait, si elle n'eût pas été soutenue de la main de Dieu?

Que faites-vous, Vierge sainte? Je donne mon lait à celui qui m'a donné l'être. Et que deviendra ce lait? Il deviendra sa chair et le sang de ses veines; cette chair que je lui donne souffrira les

tourments de sa passion ; et ce sang que je lui fournis sera versé sur une croix pour le salut de tous les pécheurs. Ce sera donc vous qui paierez leurs dettes, et vous serez ainsi leur sauveur, Non, il ne sera jamais vrai que je sois vraiment leur sauveur ? mais il sera toujours vrai que je lui aurai fourni de quoi les sauver; car s'il n'eût pas eu le corps que je lui ai donné, il n'eût pas souffert ce qu'il a souffert; et s'il n'eût pas eu le sang que je lui ai exprimé de mes mamelles, il ne l'eût pas répandu pour eux sur le Calvaire: ainsi j'aurai toujours une grande part au salut du monde.

On pourra donc bien dire que c'est moi par lui, et que c'est lui par moi, qui a sauvé tous les pécheurs : on pourra dire encore que c'est moi par lui et que c'est lui par moi, qui nourrit tous les vrais enfants de l'Eglise par la très-sainte Eucharistie, puisqu'il ne leur donnerait pas son corps à manger, ni son sang à boire, s'il ne l'avait pas reçu de moi : on pourra même toujours dire, que s'ils ont toujours une table sacrée et un festin délicieux, où ils sont nourris de la propre substance de Dieu, qui leur est un gage et une assurance de l'éternité bienheureuse, c'est le Père-Éternel et moi qui en avons fait tous les frais; et si mon Fils unique instituant ce divin sacrement ordonna que chaque fois que l'on traiterait ce formidable mystère on le fît en mémoire de lui, pourquoi non pas aussi en mémoire de moi, puisque j'ai tant de part au précieux don qu'il leur fait, et que, recevant de lui le même corps et le même sang qu'il a reçu de moi pour eux, c'est en quelque façon comme s'ils étaient eux-mêmes attachés à mes mamelles virginales?

O Dieu ! ne séparons jamais le Fils d'avec la mère, ni la mère d'avec le Fils, dans le grand ouvrage de notre salut. Si vous séparez le Fils d'avec la mère, et que vous le considériez comme n'ayant rien d'elle, vous n'aurez point de sauveur ni de rédempteur qui paie les dettes de vos péchés par son précieux sang, parce que vous n'auriez point de mère qui lui fournisse par le lait de ses mamelles virginales le prix qu'il donne pour vous : ce qu'il reçoit d'elle par sa bouche, il nous le rendra un jour par ses plaies, et la liaison est si grande entre les mamelles de la Sainte-Vierge et les plaies de Jésus-Christ, que dans les unes et dans les autres nous voyons les sources de notre salut.

Courage, ô homme, nous dit là-dessus un dévot père de l'Église : approchez-vous confidemment du trône de Dieu, quoique vous soyez criminel, puisque vous avez des médiateurs si puissants, le Fils auprès de son Père, et la mère auprès de son Fils.

Le Fils montre à son Père son côté ouvert et les plaies qu'il a reçues pour votre salut : la mère montre à ce Fils son sein découvert et les mamelles qui l'ont allaité; l'un et l'autre parle pour vous par des voix de sang et de lait qu'ils font partir de la région de leur cœur : le Fils refusera-t-il à sa mère ce qu'elle lui demande pour vous? Le père refusera-t-il à son Fils ce qu'il lui demande en votre faveur? Comment donc pourrez-vous être refusé? Si vous le craignez, joignez vos larmes à ces deux précieuses liqueurs, et vous serez comme une trinité toute-puissante, qui rendra sur la terre un témoignage très-assuré de votre salut. *Tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, aqua, et sanguis* (Arnoldus Carnot. de laud. Virg.).

Je voudrais vous laisser, en finissant cette conférence, où saint Bernard s'est vu autrefois, entre Jésus-Christ attaché à la croix et versant les torrents de son précieux sang par ses plaies sacrées, et la Sainte-Vierge découvrant son sein et distillant de ses mamelles le précieux nectar de son lait : l'un et l'autre objet le charmait, l'un et l'autre enlevait son cœur : de quel côté me tournerai-je? D'un côté, un sang adorable m'assure de la vie éternelle, de l'autre, un lait virginal me fait goûter les douceurs d'une manne céleste : qu'est-ce que ce sang, mon divin Sauveur? C'est le lait que j'ai tiré des très-pures mamelles de ma mère : qu'est-ce que ce lait, ô très-Sainte-Vierge? C'est le sang qui sortira un jour des plaies de mon Fils pour votre salut : oh! que tous les deux me sont adorables! oh! que tous les deux me semblent aimables! je me vois suspendu entre l'un et l'autre, et je ne sais auquel des deux je dois m'attacher : *Hinc pascor à vulnere ; illinc lactor ab ubere, quò me vertam nescio.* Je vous laisse à délibérer là-dessus, et vous me direz votre sentiment dans notre suivante conférence.

CONFÉRENCE XIX.

L'hypapanté, où il est parlé de la purification de la très-Sainte-Vierge.

Deux étrangers passaient par un gros bourg, où tout le peuple était assemblé dans l'église pour célébrer la fête de la Purification de la très-Sainte-Vierge : et comme ils marchaient par la rue, ils virent que le peuple sortait de ce lieu saint, portant dans leurs mains des cierges allumés, et qu'ils faisaient la procession selon l'usage de l'Église. Ce spectacle qu'ils n'avaient jamais vu, car ils n'étaient pas chrétiens, les surprit fort, et, n'en sachant pas la raison, ils se regardaient l'un l'autre, et se demandaient : Ces

gens-là sont-ils fous d'allumer tant de chandelles en plein jour? Leur curiosité les tint attachés là pour voir ce qui se passerait jusqu'à la fin : ils continuèrent ensuite leur chemin, disant chacun ce que leur imagination se formait sur ce qu'ils avaient remarqué.

Ils marchaient assez lentement, et regardaient néanmoins de temps en temps derrière eux pour voir s'il ne viendrait personne qui leur expliquât cette énigme ; et nous, qui sortions de l'église avec deux vertueux prêtres qui s'étaient joints à nous, et qui allions du même côté que ces étrangers, nous les aperçûmes d'assez loin, et nous jugeâmes aisément à les voir, qu'ils avaient quelque chose en tête qui leur faisait peine : nous nous avançâmes un peu pour les joindre; et eux non-seulement s'arrêtèrent pour nous attendre, mais ils firent même quelques pas pour revenir au-devant de nous.

Nous abordant sans nous faire d'autre salut, l'un d'eux nous demanda sans ménagement si les gens étaient fous en ce pays-ci, d'allumer ainsi des chandelles en plein jour; encore j'ai remarqué que ce sont des chandelles de cire : quel plaisir prennent-ils à faire une dépense si inutile et une action si à contre-temps? Cette demande si grossière nous surprit tous, et nous fit croire que c'étaient ou des ignorants qui ne comprenaient pas les mystères de notre religion, ou des impies qui voulaient s'en railler et les mépriser : ce fut ce qui anima le zèle de notre guide, et qui lui fit naître une grande envie, ou de les instruire avec patience s'ils étaient ignorants, ou de les réprimer avec force s'ils étaient impies; mais, les ayant un peu sondés là-dessus, il reconnut bientôt qu'il y avait plus d'ignorance que de malice, et qu'ils avaient plus besoin d'instruction que de réprimande. Il voulut donc leur donner, avant toutes choses, ce qui leur était le plus nécessaire, l'éclaircissement de nos vérités. Et pour commencer par l'intelligence du mystère qu'ils avaient trouvé ridicule, il entreprit ainsi notre conférence que nous fîmes tout entière avec eux et avec nos prêtres.

ARTICLE I.

Explication de la cérémonie de la purification de la Sainte-Vierge.

La cérémonie est composée de corps et d'esprit comme le sont les hommes qui la professent : les sentiments intérieurs en sont l'esprit et les cérémonies extérieures en sont le corps; et l'union de ces deux choses fait la vie de la religion : leur séparation fait sa mort comme la séparation du corps et de l'âme fait la mort de l'homme. Regarder un homme qui marche, qui agit, et qui fait

des actions différentes, c'est le voir; mais ce n'est pas le connaître: il faut savoir ce qu'il a dans l'âme; il faut donc qu'il nous parle pour cela, et il faut qu'il nous manifeste les vues de son esprit et les sentiments de son cœur, si nous voulons le bien connaître. Quand vous auriez vu toutes les cérémonies extérieures qui se pratiquent dans chaque mystère de la religion, l'une après l'autre, vous n'auriez vu que son corps : il faut donc, pour la connaître parfaitement, que cet appareil extérieur, qui frappe vos sens, parle à votre esprit et vous fasse entendre ce qu'il signifie.

Vous avez vu en passant une des plus éclatantes cérémonies que nous ayons dans la religion chrétienne : du moins c'est elle qui éclate avec le plus de lumières; car on ne voit aujourd'hui que des feux allumés partout : ce n'est pas seulement en ce lieu-ci, mais dans toutes les églises du monde, où tous les chrétiens paraissent aujourd'hui le cierge allumé dans les mains : tant de feux en plein jour vous ont ébloui les yeux à force de lumières; vous n'y comprenez rien; et vous demandez si ces gens-là sont fous? Mais, si vous entrez dans l'esprit et dans l'intelligence de cette cérémonie, vous trouverez des trésors de sagesse dans l'action qu'ils font.

Quand je vous dirais que tous ces feux que vous avez vus, et qui sont de même allumés dans toute l'Église universelle, sont des feux de joie, que les Chrétiens font aujourd'hui sur la naissance de leur Dieu et de leur Sauveur; ou que l'Église de la terre, possédant par cette naissance le même Dieu qui règne au ciel. dans la majesté de sa gloire, s'efforce d'imiter le ciel et de briller d'autant de lumières qu'il nous paraît d'étoiles dans le firmament; prendriez-vous cela pour une folie ?

Ou bien, quand je vous dirais que c'est une profession publique de leur foi, et une expression naïve des merveilles qui sont renfermées dans ce mystère, où la Sainte-Vierge va au temple quarante jours après son accouchement, portant dans ses bras son Fils unique, qu'elle va présenter à Dieu; et que tous les chrétiens la suivent, portant dans leurs mains le symbole de la vérité, qu'elle porte dans ses bras. Nous croyons que ce divin enfant est un Dieu-Homme, et qu'il porte vraiment la divinité et l'humanité réunies dans sa personne; et c'est pour représenter cette admirable vérité que tous les chrétiens portent chacun leur cierge allumé dans leurs mains.

Le cierge brûlant est un composé de cire et de feu : or, nous n'avons pas de symbole plus propre à représenter la divinité que le feu : *Deus noster ignis consumens est ;* ni de figure plus

expresse de la très-sainte humanité que la cire, puisqu'elle est l'ouvrage des abeilles, que saint Ambroise appelle des mères vierges : d'autant qu'elles produisent leur miel et leur cire, et leurs petits même, sans aucun mélange de sexe; y a-t-il rien qui représente mieux la sainte humanité de l'enfant Jésus, qui est l'ouvrage tout miraculeux d'une mère Vierge, la plus pure de toutes les vierges ? Ainsi la cire jointe avec le feu dans le cierge représente la divinité unie avec l'humanité dans ce divin enfant.

Oh ! si vous aviez l'esprit éclairé des véritables lumières du ciel, vous regarderiez les chrétiens qui marchent en si bel ordre, le cierge allumé dans les mains, comme autant d'images de la Sainte-Vierge ! Elle va au temple, ils y vont aussi; elle porte son divin enfant dans ses bras, ils en portent l'éclatante image dans les mains, le cierge allumé qui est la cire et le feu, ce qui représente la divinité et l'humanité réunies dans le Fils unique de la Sainte-Vierge. C'est donc elle qui porte au temple le cierge bénit, le flambeau de l'éternité, qu'elle a composé en partie, fournissant la cire de l'humanité sainte, et que Dieu le Père lui a donné tout allumé, lui donnant la divinité; c'est elle aussi qui nous fait porter les cierges allumés dans les mains. Nous devons avoir cette reconnaissance avec un saint abbé qui l'en remerciait : *Tu cereum præparasti quem accepi*. Demanderez-vous encore si ces gens-là sont fous, quand ils pratiquent une cérémonie si pleine de piété, de sagesse et de sainteté ?

Ce petit jour qu'il commença de donner à ces étrangers fut comme le premier point de l'aurore qui commence à dissiper quelque peu les plus noires ténèbres de la nuit. Tous les yeux aiment la lumière, quoique tous n'en puissent pas porter le grand éclat; et tous les esprits aiment la vérité, quoique tous ne soient pas assez grands pour porter le poids des plus grandes : ces gens dont l'esprit était assez bon, mais assez malheureux pour être enveloppé dans les ténèbres de la plus profonde ignorance à l'égard des choses de Dieu, prenaient tant de goût à ce qu'il leur disait, que, pour l'engager à leur en dire davantage, ils lui firent plusieurs demandes.

Vous dites que votre cérémonie est pour honorer ou imiter une mère Vierge qui vous a produit un Dieu-Homme; je vous laisse croire tous ces mystères que je n'entends pas, mais je m'étonne que cette mère Vierge, cette mère de Dieu qui doit être si pure et si sainte, aille se présenter dans le temple, et vous dites que c'est pour se purifier. Je ne vois pas de raison à cela; car, si elle est toute pure, quel besoin a-t-elle de purification ? Si elle n'est pas

toute pure, comment a-t-elle été jugée digne d'être la mère de Dieu? C'était raisonner assez juste selon le bon sens naturel; mais notre sage guide leur répondit excellemment.

Il est vrai que cette mère Vierge a toujours été parfaitement pure, et que son Fils unique, qui est Dieu et homme, est la pureté même, et qu'ainsi ni le Fils ni la mère n'avaient pas besoin de purification; mais Dieu avait donné une loi aux Juifs, qui obligeait toutes les mères à trois choses : la première, à se présenter au temple quarante jours après qu'elles étaient accouchées d'un Fils, pour les raisons qui sont marquées dans la loi même; la seconde de présenter à Dieu deux tourterelles ou deux colombes en sacrifice, afin d'être purifiées par cet acte de religion; la troisième, d'offrir elles-mêmes leur enfant à Dieu, comme un don qu'elles avaient reçu de lui : et si c'était le premier né, il était sensé appartenir spécialement à Dieu, en reconnaissance de la grâce que tout le peuple avait reçue autrefois de lui, lorsqu'il les délivra de la captivité d'Égypte, en faisant mourir dans un même temps tous les premiers nés des Égyptiens, pour leur apprendre à craindre le Dieu des Hébreux et les obliger à remettre ce peuple dans sa liberté : voilà la loi.

Il est certain que ni le Fils ni la mère n'avaient aucun besoin de la purification, parce qu'ils n'avaient rien à purger en leur personne; mais ils voulaient garder la loi et en faire publiquement la cérémonie extérieure, parce qu'ils devaient servir d'exemple à tout le peuple d'Israël; et plus encore parce qu'ils pratiquaient dans cette action plusieurs grandes vertus qui plaisaient fort à Dieu, et qui commençaient déjà à opérer le salut du monde, comme l'obéissance, l'humilité, l'adoration suprême de Dieu, le sacrifice, la prière, la dévotion, et plusieurs autres actes de la vertu de religion; et enfin, puisque l'ancienne loi que Dieu avait donnée à ce peuple expirait dans ce temps-là, et que le même Dieu venait exprès pour l'abolir et pour en établir une nouvelle, il semblait bien juste qu'il l'ensevelît aussi lui-même honorablement dans sa personne.

Il s'ensuit donc qu'ils étaient obligés à l'observance de cette loi, concluait l'étranger; et il me semble que c'est bien contre le bon sens de dire que Dieu fût obligé à quelque loi, ou que sa mère fût soumise à une loi qu'il n'avait faite que pour ses sujets. Là-dessus un des prêtres, qui était dans la compagnie et qui se nommait Méthodius, prit la parole, et dit : Je tiens pour assuré que jamais aucune mère n'a été moins obligée à la loi de la purification que la Sainte-Vierge. L'autre, qui s'appelait Glicas, prit

aussitôt le parti contraire, et dit : Et pour moi, je soutiens que jamais aucune mère n'a été plus obligée à la loi de la purification que la Sainte-Vierge. Voilà qui va bien, ajouta l'étranger, nous serons bien aises d'entendre décider cette controverse.

ARTICLE II.

Jamais aucune mère n'a été moins obligée à la loi de la purification que la Sainte Vierge.

Si la Sainte-Vierge, commença Méthodius, avait été sujette à la loi de la purification, nous n'en ferions pas la fête. Pourquoi non ? opposa Glicas. Parce que quand une femme est obligée à se purifier, c'est pour elle une cérémonie d'humiliation, d'expiation et de pénitence; la fête n'est que pour la très-Sainte-Vierge, parce que c'est pour elle un jour de triomphe et de gloire : le triomphe emporte la joie; et la joie d'un triomphe est une fort grande fête. Voulez-vous voir combien elle était éloignée d'être sujette à la loi commune de la purification ?

Trois raisons obligeaient les autres mères à l'observance de la loi, et les mêmes raisons en dispensent manifestement la Sainte-Vierge.

La première était le péché de nos premiers parents : il est vrai que ce fut l'homme qui enfanta ce monstre, mais la femme avait conçu auparavant, et ce fut en punition de cette grande faute que Dieu la condamna, avec toutes les autres, de n'être mères qu'avec plusieurs grandes incommodités, et à n'enfanter qu'avec douleur. Leur punition présente rappelle la mémoire du péché passé, pour le rendre comme encore présent, et c'est pour cela que toutes les femmes sont censées immondes après qu'elles ont enfanté, et elles savent assez que ce n'est pas sans quelque sujet. Le lieu saint leur est interdit en cet état-là, et l'ancienne loi les laissait, en cet état d'humiliation et de pénitence, éloignées du temple au moins l'espace de quarante jours; après elle les obligeait à venir se présenter à la porte du temple, où elles n'étaient reçues qu'après qu'elles avaient offert deux présents, l'un pour rendre grâces, l'autre pour demander grâce : *Offeret duos turtures, unum in holocaustum, alterum pro peccato ;* et le prêtre priait pour elles, afin qu'elles fussent purifiées par le sacrifice et par les prières. Voilà la première raison qui soumettait toutes les mères à la loi de la purification.

Cette même raison en exempte manifestement la très-Sainte-Vierge, parce qu'elle n'a jamais eu de part au péché de nos pre-

miers parents; par conséquent elle n'en a point porté la punition comme tout le reste des femmes. Quand Dieu dit donc à la première femme: *Tu seras mère avec beaucoup de fâcheuses incommodités, et enfin tu enfanteras avec douleur*, ce n'est point pour la mère admirable qui a conçu son Fils unique comme dans la splendeur des saints, au milieu de toutes les grâces et par l'opération du Saint-Esprit; qui l'a porté dans son chaste sein sans la moindre incommodité, et qui l'a enfanté, après neuf mois, non-seulement sans aucune douleur, mais avec une joie divine et très-abondante; sa pureté virginale ayant toujours été conservée avant, durant et après son enfantement; et, ce qui est bien digne d'une telle mère et d'un tel Fils, la moindre souillure ne s'étant pas rencontrée dans ses couches, parce que son Fils adorable sortit de son sein bien plus pur que le rayon ne sort du corps du soleil. Qui n'avouera après cela qu'elle n'était aucunement obligée à la loi de la purification, ni à demeurer bannie du temple comme immonde, ni à présenter à Dieu un sacrifice d'expiation pour la rémission du péché?

Une autre raison qui soumettait généralement toutes les mères à l'obligation de la loi, c'est que tous leurs enfants étaient conçus dans le péché: *In peccatis concepit me mater mea*, et qu'elles ne faisaient naître au monde que des ennemis de Dieu et des objets de sa juste indignation. Je ne voudrais pas dire que les pères et mères fussent toujours coupables dans la production de leurs enfants, mais du moins l'enfant qu'ils font naître est toujours un pécheur, non-seulement parce qu'il naît coupable du péché originel, qu'il apporte du sein de sa mère, mais parce qu'il contracte en elle une certaine inclination dépravée, un certain germe de péché, qu'on appelle la concupiscence naturelle, qui le pousse et le sollicite sans cesse au mal, et qui devient, avec le temps, la source fatale de plusieurs péchés. N'est-il pas juste que la mère de ce criminel, celle qui fait naître cet ennemi de Dieu, celle qui le donne au monde avec d'aussi mauvaises dispositions, soit censée immonde? N'est-il pas juste qu'elle s'humilie devant Dieu et qu'elle se purifie au temple? Sans doute cette seule raison les obligeait très-étroitement à la loi.

Mais aussi le contraire en exemptait parfaitement la très-Sainte-Vierge; car qui oserait dire qu'elle ait conçu son Fils unique en péché? N'est-il pas Dieu, le Saint des saints, et l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde? Qui oserait dire qu'elle fût obligée pour cela d'aller se purifier au temple, elle qui était le temple vivant de Dieu? Il est donc certain que jamais aucune mère n'a

été moins obligée à la loi de la purification que la Sainte-Vierge.

Une troisième raison tenait toutes les autres mères obligées à l'observance de cette loi, mais elle en exemptait aussi la très-sainte mère de Dieu, par les propres termes qui en exprimaient l'obligation : elle obligeait toutes les autres, parce qu'elles n'avaient pu devenir mères sans cesser d'être vierges, et qu'en recevant la puissance d'être fécondes, elles perdaient ce qui fait le plus bel ornement de leur sexe, leur intégrité.

Il est visible que cette loi exemptait aussi expressément la très-Sainte-Vierge qu'elle obligeait toutes les autres, puisque, pour être mère, elle n'avait point cessé d'être vierge ; et puisque, recevant du Saint-Esprit seul la puissance d'être féconde, elle n'avait rien perdu de sa parfaite intégrité qui, au contraire, s'était accrue et perfectionnée par-là, comme l'Église le chante à sa louange : *Matris integritatem non minuit, sed sacravit*, paroles qu'elle a prises de saint Augustin. Enfin tout ce qui s'était passé dans la conception et dans la naissance de son Fils adorable était si différent de ce qui arrive aux autres mères dans ces occasions que, si celles-ci avaient besoin de purification et de se rendre dans le temple pour s'humilier devant Dieu et se réconcilier avec lui, la Vierge des vierges, la mère de Dieu, n'était nullement obligée à le faire. Et, de tout cela, je conclus la vérité de la proposition que j'ai avancée, que jamais aucune mère n'a été moins tenue à la loi de la purification que la Sainte-Vierge.

Mais toutefois il paraît bien qu'elle a cru y être obligée, objecta Glicas, puisqu'enfin elle s'y est soumise : n'a-t-on pas vu qu'elle l'a observée ponctuellement aussi bien que toutes les autres ? Il est vrai qu'elle s'y est soumise, répondit Méthodius, mais c'était elle-même qui s'imposait une autre loi que celle de la purification qui ne l'obligeait pas. Sa loi était celle du bon exemple, car elle n'eût pas voulu scandaliser le prochain. Or, qui doute que tout le monde eût pu prendre une occasion de scandale, si on l'eût vue se dispenser de l'observance d'une loi que toutes les autres femmes gardaient si exactement ? Qu'eût-on pu penser si l'on eût aperçu qu'elle manquait à cette pratique, qui passait pour sainte, sans en voir la cause ? car on ne savait pas qu'elle fût mère de Dieu ; mais on voyait bien qu'elle était un exemple de sainteté exposé aux yeux de tout Israël. Quel étonnement eût-elle donné si elle n'eût pas observé la cérémonie légale que tout le monde gardait si religieusement ? Car plus on paraît vertueux, plus aisément on scandalise le monde quand on se relâche dans la moindre chose. La loi du bon exemple vous oblige à faire tout ce

que le commun attend de vous, et ce qu'il croit raisonnablement que vous devez faire dans l'état où vous êtes, et selon le zèle qu'il suppose que vous avez : et si vous y manquez, c'est un scandale que vous donnez à votre prochain, parce que c'est une occasion de ruine pour lui, qui le porte à se relâcher aussi très-facilement. Voilà donc la loi qui l'a obligée à cette observance.

Sa loi était encore le zèle qu'elle avait de pratiquer l'obéissance la plus noble ; or, elle n'était pas contente de craindre de déplaire en manquant à son devoir : mais même elle voulait plaire en faisant plus que son devoir. Et c'est pour cela qu'elle se rend ponctuelle, non-seulement aux choses d'obligation, mais à celles qui ne l'étaient pas, par une abondance de bonne volonté et par un surcroit de fidélité.

Sa loi était enfin le désir de pratiquer les vertus les plus héroïques dans toute leur perfection. Qui pourrait comprendre l'excellence de l'humilité qu'elle pratique en cette action ? car elle sacrifie toute sa gloire et celle même de son Fils unique, se mettant au rang des femmes qui ont besoin de purification, comme si elle n'était pas une mère vierge ; et son Fils au rang des pécheurs, comme s'il n'était pas Dieu.

Saint Augustin exposant ces paroles du psaume 18 : *In sole posuit tabernaculum suum*, il a posé son tabernacle dans le soleil, entend par ce soleil, l'humilité de la Sainte-Vierge, où le Fils de Dieu venant en ce monde s'est assis comme dans le trône de sa gloire. Que dites-vous, interrompit Glicas, que dans l'idée de saint Augustin l'humilité de la Sainte-Vierge soit représentée par le soleil ? Quoi! l'humilité, qui est la plus obscure des vertus, sera représentée par le soleil, le plus éclatant des astres ? Quel rapport y a-t-il donc entre l'un et l'autre ? Ne semble-t-il pas qu'il y ait plutôt de l'opposition ? Mais dans la vérité il n'y a rien de plus semblable : car comme le soleil cache et fait éclipser tout le reste des astres en sa présence afin de paraître lui seul (encore ne veut-il pas qu'on le regarde : puisqu'il se cache si bien dans sa propre lumière que personne ne le peut voir en face), de même la vraie humilité, comme toutes les autres vertus, cache toutes les perfections d'une âme, et ensuite elle se cache elle-même autant qu'elle peut, et voudrait passer pour abjection et non pas pour humilité.

Où sont ici les excellentes grandeurs de la Sainte-Vierge, qui passent tout ce que les langues des hommes et des anges pourraient dire ? il n'en paraît rien : ne la prendrait-on pas pour la plus simple des femmes ? Où est la gloire qu'elle possède, d'être

une mère Vierge, et d'être la mère de Dieu ? tout cela est caché sous le voile de sa profonde humilité, dans l'action qu'elle pratique au temple. Où est l'honneur incomparable qu'elle possède au-dessus de toutes les créatures, d'avoir conçu par l'opération du Saint-Esprit, d'avoir enfanté sans douleur et sans la moindre impureté ? son humilité est le soleil qui fait éclipser tous ces astres du firmament. Où est même cette profonde humilité si admirable et si éclatante ? Elle ne paraît point, car elle ne fait qu'une action ordinaire et commune à toutes les femmes. En faisant disparaître toutes les autres perfections de cette mère vierge, elle se cache si bien elle-même, qu'on ne la voit pas : et enfin, quoiqu'il soit vrai que jamais aucune mère n'a été moins obligée à la loi de la purification que la Sainte-Vierge, néanmoins cela ne paraît pas, parce que tout est enveloppé sous le voile de sa profonde humilité.

Mais il me semble, reprit ici Glicas, que l'on voit assez son obligation indispensable à observer la loi de la purification, si on veut la considérer : et si vous voulez me faire la justice de me donner autant d'attention que je vous en ai donné quand vous avez parlé, je me flatte de vous le faire comprendre.

ARTICLE III.

Jamais aucune mère n'a été si obligée à la loi de la purification que la Sainte-Vierge.

Trois intérêts l'y obligeaient beaucoup : premièrement les siens propres, secondement ceux de Dieu, troisièmement les nôtres. Ecoutez bien les preuves que je vais vous en donner ; je les ferai si courtes qu'elles ne vous ennuieront pas, et vous les trouverez si solides que vous ne les pourrez rejeter.

Premièrement, les intérêts de la Sainte-Vierge l'obligèrent puissamment à se présenter au temple, le jour désigné par la loi de la purification, pour rendre grâces à Dieu, comme toutes les autres mères, du bienfait incomparable de sa fécondité ; car c'est une excellence qui n'appartient qu'à Dieu, de pouvoir communiquer son être à un autre, et de produire son semblable. Les théologiens hébreux, qui étaient les docteurs de la loi, tenaient qu'il y a trois choses qui sont réservées à la toute-puissance de Dieu : la résurrection des morts, la pluie du ciel et la fécondité des mères. Et saint Paul nous dit que toute paternité vient de Dieu, parce qu'il en est le principe, qu'il tient cette grâce dans ses trésors, pour l'accorder à qui il lui plaît : et c'est pour cela que de

tout temps les mères ont été se présenter au temple après leurs couches, pour rendre grâces à Dieu de leur fécondité qu'elles avaient reçue de lui. Quand donc la Sainte-Vierge n'aurait pas eu d'autre sujet, sinon qu'elle était mère, elle eût été obligée à cette sainte cérémonie, aussi bien que toutes les autres.

Mais si vous considérez de qui elle est mère, ce n'est pas d'un homme seulement, comme les autres mères; mais elle est mère du propre Fils de Dieu. Mettez son Fils unique dans la balance, avec les enfants de toutes les mères (depuis Ève, qui est la première, jusqu'à la dernière, qui viendra sur la fin des siècles), n'est-il pas vrai qu'il l'emportera infiniment? il est donc évident que la Vierge devait plus à Dieu, elle seule, que toutes les autres mères ensemble, parce qu'elle avait plus reçu de lui, et qu'elle était par conséquent plus obligée, non-seulement qu'aucune autre en particulier, mais plus que toutes les autres ensemble, d'aller au temple rendre grâces à Dieu de l'avoir honorée d'une si riche fécondité. C'est encore trop peu que cela.

Il ne faut pas comparer les obligations de la Sainte-Vierge, pour sa divine fécondité, à celles de toutes les créatures ensemble; il faudrait les comparer à celle de Dieu même, si par impossible il était obligé à quelqu'un de sa divine fécondité; car s'il avait reçu de la libéralité d'un autre la puissance de produire son Fils unique, n'est-il pas vrai qu'il lui devrait infiniment, parce qu'il aurait reçu de lui un bien infini? Mais parce qu'il a cette puissance de lui-même, il n'en doit rien à personne: toute l'obligation tombe sur la Sainte-Vierge qui, n'ayant pas cette puissance d'elle-même, l'a reçue de lui par une grâce toute pure. Quelle grâce, ô Dieu d'amour! d'être la mère naturelle par grâce du même Fils dont Dieu est le Père par sa nature divine!

Quels pensez-vous que fussent là-dessus les sentiments de son cœur? Comment se tenait-elle obligée d'aller au temple présenter ses actions de grâces à Dieu? Mais quelles grâces pouvait-elle rendre à Dieu, si ce n'est de lui offrir le même trésor infini qu'elle avait reçu de lui? Et c'est pour cela qu'elle porte son Fils unique dans ses bras, et qu'elle le consigne entre les mains du saint vieillard Siméon, afin qu'il l'offrît à Dieu au nom de toute la nature humaine, et principalement au nom de sa sainte mère. Oh! qu'elle eût désiré que toutes les créatures eussent été changées en cœurs et en langues pour rendre grâces à Dieu avec elle! Pour moi je suis persuadé qu'on ne peut pas lui rendre un office qui lui plaise davantage, que de lui aider incessamment à rendre

grâces à Dieu d'un si grand bienfait. Et voilà comment ses propres intérêts la tenaient puissamment obligée à la loi de la purification plus que toutes les autres mères.

Secondement, les intérêts de Dieu l'y obligeaient encore davantage : l'intérêt de Dieu c'est sa gloire, car il a tout fait pour cela, et il ne peut pas avoir d'autre intention en tout ce qu'il fait au-dehors de lui-même; or la très-Sainte-Vierge tenait dans ses mains le trésor infini de sa gloire, dans la personne de l'enfant Jésus. Nos théologiens considèrent deux sortes de gloire en Dieu: l'une qu'ils appellent intérieure, qui consiste dans sa propre divinité; l'autre qu'ils nomment extérieure, qui consiste dans les louanges et dans les honneurs suprêmes qui lui sont rendus par ses créatures; l'une et l'autre gloire étaient toutes renfermées dans ce divin enfant, que la Sainte-Vierge tenait dans ses mains; la gloire intérieure, parce qu'il est vraiment Dieu, possédant toutes les grandeurs infinies de Dieu le Père; et la gloire extérieure, parce que c'est par lui seul que Dieu est dignement glorifié par ses créatures.

O Vierge-Sainte, qui peut estimer les richesses que vous avez dans vos mains? Qui peut comprendre la dignité de l'action que vous allez faire au temple? vous allez faire hommage à Dieu de toute sa gloire, même intérieure; puisque vous lui présentez un Dieu qui lui est égal en tout, après que vous l'avez rendu son inférieur en le faisant homme. Quel prodige! quand il le voit dans votre sein et sur vos bras, il en reçoit une gloire infinie, et telle qu'il n'en mérite pas davantage. Ce n'est pas tout; car vous n'allez pas seulement lui présenter sa gloire intérieure, mais encore toute l'extérieure. Vous l'avez dans vos mains, car elle est renfermée dans votre cher Fils, comme dans son principe; et où va cela? Étendez vos pensées dans tous les temps et dans tous les lieux, depuis la création du monde jusqu'à la consommation des siècles, et, depuis un pôle jusqu'à l'autre; portez vos yeux sur la multitude infinie des hommes; considérez toutes leurs œuvres et toutes les pratiques de la vertu de religion qui regarde le culte suprême qui est dû à Dieu; et enfin; tout ce que la terre a jamais pu faire pour plaire à Dieu et pour procurer sa gloire; et en tout cela vous ne verrez rien qui ait plu à Dieu, ou qui lui ait rendu de la gloire, si ce n'a été par Jésus-Christ votre Fils unique.

Voilà l'importance de l'action que vous allez faire dans le temple; vous allez acquitter, vous seule, les obligations de tous les êtres, et principalement celles de toute la nature humaine.

Elle devait infiniment à Dieu. Il est vrai que le ciel nous avait envoyé tout son trésor pour payer nos dettes, mais vous étiez le dépositaire de tout notre bien; nous ne pouvions satisfaire à Dieu que par votre moyen, il attendait que vous lui fissiez cette importante satisfaction dans son temple. N'ai-je donc pas raison de conclure que l'intérêt de Dieu vous obligeait, plus que toutes les mères ensemble, à l'observance de la loi de la purification?

En troisième lieu, les intérêts de tous les pécheurs, qu'elle avait à ménager, l'obligeaient indispensablement à l'observance de cette loi; et dans le cas que ce ne fût pas pour sa propre purification, parce qu'elle n'en avait pas besoin, il fallait que ce fût pour la nôtre. Voyez où elle va; regardez ce qu'elle fait, et observez toutes ses démarches. Elle va au temple, c'est le lieu destiné pour le sacrifice. Elle porte un Dieu paisible et mortel, que le monde attendait depuis sa création pour être la précieuse victime, dont tant de millions d'hosties égorgées dans le temple n'étaient que les figures et les promesses, et qui seule pouvait faire notre réconciliation. Elle la met dans les mains du saint vieillard Siméon, comme entre les mains d'un prêtre. Que devient une victime entre les mains d'un sacrificateur? sinon qu'elle est immolée à Dieu. Ce n'est pas encore ici le temps ni le lieu du sacrifice sanglant; ce n'est pas encore le spectacle de la dernière cruauté: mais je vois néanmoins une croix, les bras de la Sainte-Vierge étendus et élevés, pour présenter en haut sa victime: *Extendens enim sanctas ulnas Dominum portavit.* Je vois l'amour sacré qui fait l'office d'exécuteur, pour percer d'un même coup mortel le cœur du Fils et celui de la mère: *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.* Et quand je vois parmi tout cela ce torrent de joie céleste qui vient inonder tous les cœurs, du prêtre, de la victime, et de la croix qui la porte; je dis: bénissons Dieu, notre réconciliation est faite; nos intérêts sont à couvert. Voilà l'ouvrage de la Sainte-Vierge, par son Fils unique.

La loi commandait que le premier né de tous les animaux fût consacré à Dieu pour lui être offert en sacrifice dans son temple: mais il voulait que le premier né de l'homme, au lieu d'être immolé comme une bête, fût racheté par ses parents: et suivant cette loi, la Sainte-Vierge, après avoir présenté à Dieu son premier né, le racheta, pour s'en conserver, et à nous, la possession éternelle. Ainsi elle est la rédemptrice du rédempteur de tout le genre humain, puisqu'elle a racheté de son propre bien celui qui devait nous racheter par son précieux sang; et c'est de cette façon qu'elle ménage nos intérêts, quand elle va au temple de Jérusalem. Joi-

gnez maintenant tout cela ensemble : les intérêts de la Sainte-Vierge, ceux de Dieu et les nôtres ; remarquez que tous trois engagent puissamment la très-Sainte-Vierge, et vous avouerez que j'ai eu raison de dire que jamais aucune autre mère n'a été si obligée qu'elle à la loi de la purification.

Cette cause parut si bien plaidée de côté et d'autre, que toute la compagnie ne savait dans la vérité en faveur duquel elle devait prononcer sa sentence ; tous deux semblaient avoir raison, et pas un des deux ne méritait d'être condamné : aussi chacun donna volontiers son approbation à l'un et à l'autre. Mais parce que tout ce qu'ils avaient dit ne donnait pas assez d'éclaircissement au mystère de la purification, notre guide, toujours charitable et plein de lumières, de bons sentiments, voulut bien nous dire d'autres choses qui nous parurent encore plus belles et très-profitables : en voici quelque partie.

ARTICLE IV.

Le mystère de la purification de la Sainte-Vierge est une fête de rencontre.

Les anciens avaient nommé cette grande fête *l'Hypapanté*, c'est-à-dire, le jour des rencontres, et avec raison ; car il semble que toute l'économie de ce mystère ne soit autre chose qu'un concours de plusieurs rencontres. J'en ai remarqué trois des plus considérables. La première est la rencontre des yeux; la seconde est celle des cœurs ; la troisième est celle des mains. Dans la première, les yeux du Père-Éternel se rencontrent avec ceux de son Fils unique, et se font des regards réciproques, qui sont admirables; dans la seconde, le cœur de l'enfant Jésus et celui du saint vieillard Siméon se rencontrent, et produisent des amours et des tendresses qui sont tout-à-fait charmantes ; dans la troisième, les mains de la mère Vierge et celles de son Fils unique se rencontrent et se font réciproquement des présents qui sont inestimables. Tout cela, bien conçu, vous découvrira les plus grandes merveilles qui composent ce mystère de la purification de la Sainte-Vierge.

Mais pour entrer comme il faut dans l'intelligence de la rencontre des yeux du Père et du Fils, il faut remarquer qu'il y en a deux bien différentes : l'une qui se fait dans l'éternité, et l'autre qui se fait dans le temps. Le mystère ineffable de la Trinité consiste dans la rencontre des yeux du Père-Éternel et de son Fils unique. Le Père n'a des yeux que pour cette vivante image de sa beauté ; il le regarde avec une complaisance infinie ; il s'épanche

tout en lui; il s'épuise pour lui donner toute son essence et toutes ses perfections adorables, et, pour parler avec saint Zénon, il se réciproque en lui. Le Fils, de sa part, n'a des yeux que pour ce cher principe de son être; aucun des deux n'est inférieur à l'autre; aucun des deux ne doit rien à l'autre; aucun des deux ne dépend de l'autre; ils n'ont tous deux qu'un même cœur, un même amour et une même volonté; et cet amour qu'ils produisent l'un et l'autre est si parfait, que c'est un Dieu égal en tout à son principe. C'est le Saint-Esprit, que je pourrais nommer le fruit de la rencontre de leurs yeux. O rencontre éternelle, invariable, toute-puissante, vraie source de la vie et de la joie de Dieu; voilà le grand mystère de l'éternité: la rencontre des yeux du Père et du Fils. O contemplatifs! que votre occupation est sublime quand vous vous efforcez d'imiter les regards réciproques du Père et du Fils, pour allumer un feu tout divin dans votre cœur!

L'autre rencontre de leurs yeux se fait dans le temps d'une façon toute nouvelle et tout autre qu'ils ne font dans l'éternité; car ce n'est plus comme égaux et indépendants l'un de l'autre: mais le Père regarde son Fils comme son sujet et son serviteur; et le Fils regarde son Père comme son souverain Seigneur et son Dieu; le Père regardant son Fils dans l'éternité, lui donne tout et ne reçoit rien de lui, et le Fils, regardant son Père dans le temps, reçoit tout de lui et lui rend aussi tout.

Dieu le Père n'avait point vu, durant son éternité, un Dieu l'adorer et lui obéir, mais il voit cela dans le temps, en la personne de son Fils unique. Jamais aussi Dieu ne s'était vu inférieur à Dieu, ni obligé à lui rendre des honneurs suprêmes, et néanmoins le Fils unique se voit chargé de toutes ces obligations. Jamais la divine Providence n'avait été employée à gouverner un Dieu et à pourvoir à ses besoins, et maintenant elle est revêtue de ce très-digne emploi, et Dieu lui-même veut bien être dépendant des ordres de sa providence.

Eh! quel besoin avez-vous de cela, Seigneur? vous dirait ici quelqu'un: mais vous en aviez besoin vous-même, car c'est pour vos intérêts que je me suis réduit à cet état. 1. Vous ne saviez pas ce que c'était que de vous soumettre à Dieu, parce que Lucifer vous avait appris à prétendre lui être semblable; il fallait donc que le propre Fils de Dieu, égal à son Père, vous enseignât par ses exemples et par sa doctrine à vous anéantir devant lui. 2. Vous ne connaissez pas le sublime état d'une âme parfaitement soumise à Dieu: état qui est si digne de la majesté de Dieu, qu'il y trouve sa gloire et la vôtre, qu'il ne trouverait jamais hors de

là. Étudiez bien cette grande vérité, et vous apprendrez à faire plus d'état d'être soumis à sa majesté divine que d'être le monarque de tout l'univers.

Dieu ne saurait détacher ses yeux d'une âme qu'il voit en cet état-là, tant il prend de complaisance à la regarder ; mais combien se rend-elle ingrate, quand elle ne met pas son plus grand honneur à le regarder réciproquement.

Si vous aviez un fils qui vous fût si cher, que vous eussiez toujours les yeux fixés sur lui, et que cependant il ne vous regardât jamais; si vous preniez un soin particulier de tout ce qui le regarde, jusque des moindres choses, et qu'il n'eût pas la moindre pensée de ce qui concerne vos intérêts, si vous ne cessiez de le combler de vos bienfaits, jusqu'à l'avoir mis en possession de tout votre bien, et qu'il fût si éloigné de penser seulement à vous remercier, qu'il employât même tout cela à vous offenser; que diriez-vous, que penseriez-vous de lui? Que votre cœur me réponde à cela ?

Or, c'est vous-même qui êtes ce fils si ingrat: votre Père céleste vous aime jusqu'à vous regarder continuellement, et à ne retirer jamais ses yeux de dessus vous pour un seul moment; et vous, ingrat, vous ne le regardez jamais, ou presque jamais; vous êtes le soin principal de sa providence paternelle, qui ne vous laisse manquer de rien : il ne souffrirait pas qu'il tombât un de vos cheveux en terre sans qu'elle y prît garde; et vous ne pensez pas plus à lui que s'il ne vous était rien : il vous prodigue ses biens, et vous assure qu'il vous garde un royaume pour l'éternité, et vous lui en savez si peu de gré que vous ne pensez pas seulement à le remercier. Vous faites encore bien pire, car vous l'offensez très-souvent. Quoi ! vous ne voudriez pas souffrir cela d'un de vos enfants, qui est votre égal en nature, et vous osez bien faire cette injure et ce mépris à Dieu, qui est si élevé au-dessus de vous! ah! ingrat, ah! indigne de porter la glorieuse qualité d'un enfant de Dieu!

Aussi ne voyez-vous pas les plaintes amères qu'il en fait dans les divines Écritures ? Le Seigneur a regardé du haut des cieux sur les enfants des hommes, pour remarquer s'il en verra quelqu'un qui pense à lui ou qui le regarde : il voit que tous l'oublient que tous le méprisent, et qu'il n'y a personne qui s'applique à lui; cela lui déplaît tant qu'il ne les juge pas dignes d'être appelés ses enfants; en effet, il les nomme les enfants des hommes : *De cœlo respexit super filios hominum, ut videat si est intelligens aut requirens Deum* (Psalm. 13.) : et c'est pour cela qu'il leur

fait ailleurs un sanglant reproche; enfants des hommes! jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant comme une pierre, et l'esprit léger comme un des atomes de l'air? Jusqu'à quand ne vous amuserez-vous qu'a des vanités, ne pensant pas plus à moi que si j'étais le plus méprisable des êtres? Cela n'est-il pas vrai? Je vous renvoie au témoignage de votre conscience. Ne savez-vous pas, par votre propre expérience, qu'il est presque la chose du monde à laquelle vous pensez le moins? Toute notre vie ne s'écoule-t-elle pas dans un oubli continuel de Dieu? La plupart des hommes du monde ne regardent pas cette conduite comme un grand péché; mais comment osons-nous dire que nous l'aimons de tout notre cœur, et de tout notre esprit, et de toutes nos forces, en ne pensant jamais à lui? Quel étrange aveuglement faut-il avoir pour en venir là?

Eh! que faut-il donc faire? Prenons à cœur cet exercice si excellent et si profitable, de nous souvenir que Dieu nous regarde en tout temps et en tout lieu. Puisque Dieu est présent, et qu'il nous regarde, regardons-le aussi le plus continuellement qu'il nous sera possible, avertissons-en notre âme de temps en temps dans le secret de notre cœur. Mon âme à quoi penses-tu? faut-il t'amuser à des vanités? souviens-toi que Dieu te regarde, regarde aussi Dieu; il pense à toi, pense à lui; son cœur est plein d'amour et de tendresse pour toi, que ton cœur soit aussi plein de tendresse et d'amour pour lui; rends-lui du moins ce qu'il te donne, afin qu'il te donne toujours ce que tu lui rends. Heureuse une âme dont les yeux savent se rencontrer avec ceux de son Dieu! elle fera aussi aisément la rencontre des cœurs; écoutez ce que j'en vais dire.

ARTICLE V.

La rencontre du cœur de l'enfant Jésus avec celui du saint vieillard Siméon.

On dépeint le Père-Éternel sous la figure d'un vieillard, quoique dans la vérité il ne soit pas plus ancien que son Fils unique d'un seul instant de nature, puisque l'un et l'autre n'ont qu'une même éternité; et saint Paul nous dépeint aussi le pécheur sous la figure d'un vieillard, *Veterem hominem*, et avec raison, parce que le pécheur a perdu sa vigueur, et qu'il est la proie de la mort.

Nous voyons dans le temple un vieillard qui tient le Fils de Dieu sur son sein; c'est saint Siméon qui va présenter à Dieu l'enfant Jésus qu'il a reçu des mains de la Sainte-Vierge, sa mère. Pour qui faut-il prendre ce vieillard? est-ce l'image du

Père-Éternel qui tient son Fils unique dans son sein? ou bien, est-ce l'image du pécheur auquel le Fils de Dieu se donne par un grand excès de miséricorde, sortant exprès du sein de son Père-Éternel pour venir à lui? Il est l'un et l'autre, il est l'image du Père-Éternel, parce qu'il tient le Fils de Dieu sur son sein, il est aussi l'image du pécheur, et c'est pour cela que saint Bernardin le regarde *comme le député de toute la nature humaine.*

Quand je considère le Fils de Dieu au sein de son Père-Éternel, où je vois qu'il aime infiniment, n'ayant avec lui qu'une même volonté et un même amour, je ne suis pas étonné de le voir se reposer là comme dans un vrai centre, parce que son divin père est infiniment aimable; mais quand je le vois dans le sein des hommes pécheurs, en la personne de Siméon qui les représente, et que le poids d'un amour infini l'emporte et le fait descendre dans cet abime de misère, qui n'était digne que de ses mépris et d'une haine éternelle, je l'admire infiniment plus; je suis étonné en voyant cela, et je n'y comprends rien. Oh! miracle des miracles! Oh! prodige incompréhensible des bontés de Dieu!

L'enfant Jésus, qui sort tout de flammes et d'ardeurs du sein de son Père-Éternel, veut se lancer dans votre sein, emporté par le poids du même amour infini qu'il porte à son Père; puisque, selon la doctrine de saint Thomas, reçue de toute l'Église: *Pater et Filius dicuntur amare Spiritu sancto, et se et nos :* il n'a qu'un même amour pour aimer Dieu son père et pour nous aimer; il donne ici son cœur aux pécheurs pour lier avec eux des amitiés réciproques, et pour produire des amours également tendres et ardents; et voilà le principe des biens infinis dont il se plaît à nous enrichir, et c'est pour cela qu'il paraît aujourd'hui au temple entre les bras et sur la poitrine du saint vieillard Siméon. Pensez que ce sont vos bras et votre poitrine, puisqu'il est votre député.

Eh! quelle pensez-vous que fût la rencontre et la correspondance du cœur de ce saint vieillard avec le cœur si amoureux de l'enfant Jésus? Quand il sentait ce feu divin, cet embrasement, ce grand incendie qui s'approchait de sa poitrine; que pensait-il? qu'éprouvait-il alors? que devint-il dans cette heure-là? Hélas! il n'en pouvait plus, il brûlait d'amour et mourait de joie, il n'était plus à lui ni en lui; il veut quitter la vie, et s'en va défaillant et rempli des tendresses qui font évanouir le cœur; ne voyez-vous pas comme il parle? il semble que ce soit un agonisant qui va expirer : *Nunc dimittis, Domine, nunc dimittis servum tuum in pace.* C'est assez, Seigneur, c'est assez, laissez-moi

sortir de ce monde; je ne saurais plus vivre après que mes yeux ont vu le Sauveur que vous donnez à la terre; je ne saurais supporter l'excès de vos bontés et de vos tendresses pour moi; je cède, je suis vaincu; jouissez de votre victoire, triomphez de ce cœur qui meurt de regret de n'avoir point assez d'amour pour répondre au vôtre; achevez de le consumer des divines flammes dont vous l'avez déjà embrasé, je mourrai content et en paix: *Nunc dimittis in pace*. Ah, Jésus! ah! heureux Siméon! en quel état étaient vos poitrines dans la rencontre de vos cœurs? Que vous en semble, mes frères? Que pensez-vous de cela?

Je me persuade aisément qu'il n'y a personne parmi nous qui n'eût désiré de tout son cœur d'être en la place du saint vieillard; oh! que j'eusse estimé un tel bonheur! tenir dans mes bras, comme lui, le Fils unique du Père-Éternel, le Fils unique de la Sainte-Vierge, la joie des anges, le salut du monde et le prix de la rédemption de tous les pécheurs : il me semble que je serais mort de joie et d'amour, aussi bien que lui. Mais n'avons-nous pas le même bonheur? ne recevons-nous pas aussi bien que lui le même enfant Jésus, tout embrasé du même feu qui le brûlait alors? ne se donne-t-il pas encore aujourd'hui à nous dans la sainte communion? ne le recevons-nous pas entre nos bras et sur nos poitrines? Hélas! c'en est bien assez pour nous faire mourir d'un excès de consolations divines.

Voyez vous-même combien il nous favorise au-delà de toutes les caresses qu'il a faites à saint Siméon; il n'est pas content de venir entre nos bras ni sur nos poitrines, mais il veut entrer dans nos bouches. Ce n'est point assez il veut descendre jusque dans nos poitrines et veut se loger, tout vivant et tout brûlant de notre amour, dans le plus intime de nos cœurs; et, pour s'accommoder à notre faiblesse, il tempère les trop grands éclats de sa majesté, et se voile pour cela sous les espèces du sacrement, et nous sommes insensibles aux immenses profusions des bontés de de ce Dieu d'amour. Que dire à cela? Il n'y a qu'un mot très-véritable, c'est que nous sommes des chrétiens sans foi. Quelle stupidité doit être la nôtre? Quelle dureté de nos cœurs, qui ne sont pas consumés par un si grand feu? O cœur de glace et de rocher, que sauriez-vous dire à cela? cherchez vous même quelle excuse pourra justifier votre étrange insensibilité, quand Dieu vous fera ces sanglants reproches.

Siméon ne l'a reçu qu'une seule fois sur ses bras, et le saint homme en est mort de joie et d'amour; vous l'avez reçu mille fois jusqu'au milieu de vous-même, et, ingrat, vous n'en avez

aucun sentiment? Ne direz-vous pas pour vous excuser : Siméon le voyait de ses propres yeux, et moi je ne le vois pas ! Où est donc votre foi? Ne faites-vous pas profession ouverte de croire fermement la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel? et que le même Fils de Dieu, que Siméon tenait dans ses bras, se donne à vous en personne dans la très-sainte Eucharistie? Ne croyez-vous pas fermement cette vérité? Vous ne le voyez pas, à la vérité, des yeux de votre corps; mais ne le voyez-vous pas des yeux de votre foi? ces yeux ne sont-ils pas plus assurés et plus pénétrants, sans comparaison, que ceux de la chair? Dire que vous ne le voyez pas, c'est dire que vous n'avez pas de foi; et ce n'est pas une excuse qui vous justifie, c'est un crime qui vous condamne; car vous devez l'avoir. Il faut donc le regarder attentivement; il faut l'envisager vivement des yeux de la foi, puisque c'est le grand mystère par excellence, comme l'Église le professe en termes exprès dans la consécration du calice : *Mysterium fidei;* ce n'est donc presque toujours que faute d'une foi assez vive, que nous ne le voyons pas aussi réellement présent dans nos poitrines qu'il était entre les bras de saint Siméon; et enfin, ce n'est que faute de le voir ainsi, que nous demeurons insensibles.

Mais d'où vient, demanda Méthodius, que la foi, qui devrait être notre plus grande lumière, est si obscure dans nos esprits, et qu'ensuite, les sentiments de reconnaissance des bontés de Dieu, qui devraient embraser nos cœurs, sont si lâches, tandis que nous disons hardiment que nous croyons, et que nous en faisons quelques démonstrations extérieures, qui n'ont d'autre effet que de nous faire traîner la même routine d'une vie misérable, qui demeure presque toujours sans connaissance et sans goût de Dieu?

Hélas! faut-il s'en étonner? lui répondit notre Mercure, nous n'avons garde d'être sensibles aux caresses de l'enfant Jésus, comme était le saint vieillard Siméon, parce que nous sommes trop éloignés des bonnes dispositions qu'il avait, et qui sont marquées dans l'Évangile; considérez comme il en parle : *Simeon justus et timoratus expectabat redemptionem Israel et Sipiritus Sanctus erat in eo.* Chaque parole est un trait de pinceau qui le dépeint admirablement.

Premièrement, il était homme juste; gardant si exactement la loi de son Dieu, qu'il avait plus d'horreur du moindre péché que de la mort même; et nous, nous sommes tout remplis de péchés, non pas peut-être de ces crimes énormes, que l'infâmie accom-

pagne toujours et qui sont suivis de l'enfer, dont on s'efforce de se garantir; mais c'est plutôt pour nos intérêts particuliers que par aucune vue de Dieu, car on fait peu d'état des autres péchés qu'on appelle véniels, parce qu'ils blessent moins nos intérêts, quoiqu'ils soient des injures très-abominables que l'on fait à Dieu; ce n'est pas ainsi que l'on est juste.

Secondement, il était timoré, *et timoratus*, c'est-à-dire qu'il avait une conscience si tendre, qu'il ne pouvait souffrir le moindre défaut et qu'il prenait garde à tout, de peur de déplaire à Dieu dans la moindre chose; non pas par cette crainte inquiète et scrupuleuse qui tyrannise une âme et qui la prive de sa paix intérieure, sans laquelle on ne saurait jamais goûter Dieu; mais par une crainte filiale et amoureuse qui fortifie une âme et qui la console. Et nous, qui sommes hardis à faire le mal, craintifs et lâches quand il faut pratiquer le bien, nous ne sommes donc pas timorés?

En troisième lieu, il attendait la rédemption d'Israël, c'est-à-dire que, sans faire état des choses présentes, il ne se nourrissait que des douces espérances de voir son Sauveur. Il s'y attendait, parce que Dieu l'avait assuré qu'il ne mourrait pas sans avoir joui de ce parfait bonheur; et nous, sans faire état des biens de l'autre vie, nous sommes tout abîmés dans la solitude de ce monde pervers; nous ne cherchons qu'à nous contenter par la possession des choses présentes; nous sommes attachés aux biens périssables, courbés vers la terre, et presque sans aucune espérance des biens éternels; ne lui sommes-nous donc pas bien opposés?

Enfin, le Saint-Esprit remplissait son cœur : *Et Spiritus sanctus erat in eo*, c'est-à-dire que le Saint-Esprit était comme l'âme de son âme, qui la conduisait dans toutes ses voies. Et nous sommes tout pleins de l'esprit du monde, tyrannisés par l'amour-propre qui nous fait faire tout ce qu'il lui plaît. Faut-il donc s'étonner de nos lâches insensibilités? Mettons-nous tant que nous pourrons dans les mêmes dispositions où était le saint vieillard Siméon, quand il reçut l'enfant Jésus entre ses bras : soyons justes, timorés, espérant aux choses du ciel; et si avec cela le Saint-Esprit remplit nos cœurs, nous aurons les mêmes sentiments quand nous recevrons, au milieu de nos poitrines, le même enfant Jésus dans la sainte communion.

C'est ainsi qu'il parla dignement de la rencontre des cœurs, après avoir parlé de celle des yeux; il lui restait, pour s'acquitter de sa promesse, de nous parler de la rencontre des mains : et voici comme il en parla.

ARTICLE VI.

La rencontre des mains de la Sainte-Vierge avec celles de l'enfant Jésus.

Quand les mains de Dieu et les mains de la Sainte-Vierge se rencontrent ensemble, pour travailler à un même ouvrage, on peut bien juger de sa perfection et de son importance. L'un et l'autre vont dans le temple : quel grand ouvrage vont-ils entreprendre? Ils vont traiter avec la majesté de Dieu dans le lieu le plus auguste de la terre. Ils ont tous deux les mains pleines de grands trésors, parce qu'ils ont un grand paiement à faire, et qu'ils vont acheter des choses si précieuses, qu'elles valent un prix infini.

Le Fils avait les mains pleines du prix infini qu'il devait payer pour acheter tous les pécheurs, selon les lois de la justice rigoureuse de Dieu son Père; et la mère portait dans ses mains le prix qu'elle devait payer pour acheter son premier né, selon que la loi l'avait ordonné : *Primogenitum tuum pretio redimes.* De quelle importance était donc cette admirable négociation, qui se traitait par la rencontre des mains de la mère et du Fils de Dieu, puisqu'il s'agissait de racheter, non-seulement tous les pécheurs, mais aussi de racheter leur rédempteur.

Divin Jésus, tout-puissant rédempteur des hommes, c'est à vous que nous tendons les mains, et c'est sur vous seul que nous appuyons toutes nos espérances! Vous êtes venu du ciel sur la terre pour nous racheter. Vous vous présentez devant la majesté de Dieu votre Père, pour satisfaire à sa justice; nous lui devons plus que nous ne pouvons lui offrir pour le satisfaire, payez pour nous, et rachetez-nous. Il le fait avec tant d'abondance et avec une si magnifique libéralité, que non-seulement il donne tous ses biens, mais il se donne lui-même tout entier, et sans aucune réserve. O profusion d'amour incompréhensible! O excès de bonté! O excès de miséricorde, que vous êtes admirable!

Ne voyez vous pas, sagesse infinie, que vous donnez trop? Hélas, nous ne valons rien, vous le savez : et la moindre partie de votre paiement valait beaucoup plus que toute la nature humaine. Je le sais bien, vous répondrait-il, mais je viens exprès vous acheter par un fort grand prix, *pretio magno*, afin que vous reconnaissiez quelle valeur je donne à votre âme, en la mettant à ce prix-là, et pour vous faire voir combien je désire vous posséder. Mais, mon adorable sauveur, si vous payez si cher ce qui ne vaut rien, que pourra-t-on donner pour vous racheter, vous

qui valez infiniment? car il faut bien que vous soyez racheté vous-même, puisque vous êtes le premier né, et que la loi l'ordonnne ainsi : *primogenitum tuum pretio redimes.*

Venez, Vierge sainte, obéissez à cette loi, rachetez votre Fils unique, rachetez le rédempteur de tous les pécheurs : vous savez sa valeur, que donnerez vous pour l'avoir ? Hélas ! elle le rachète par un très-vil prix : elle ne donna point tout l'or des Indes, ni toutes les perles orientales; elle ne donna point des couronnes et des empires ; elle ne paya que deux tourterelles et quelques petites pièces d'argent. Si Dieu coûtait beaucoup à acquérir, personne ne voudrait se mettre en frais pour l'avoir; les pauvres seraient au désespoir de ne pouvoir le posséder, parce qu'ils n'auraient pas de quoi l'acheter : les riches mêmes, qui sont ordinairement les plus avares, se plaindraient de la dépense qu'il leur faudrait faire : la plupart des hommes, qui n'en ont qu'une très-basse estime, ne voudraient pas l'acheter autant qu'une botte de paille ; et enfin, chacun inventerait assez d'excuses, s'il en coûtait beaucoup pour acheter Dieu.

Mais, oh ! miracle de ses bontés ! lui qui nous rachète à un si grand prix, se donne à nous à si bon marché, qu'il n'y a point de pauvre sur la terre qui ne le puisse acquérir très-facilement: voulez-vous savoir à quel prix il est, et ce qu'il vous coûtera pour l'avoir ? Saint Augustin fait là-dessus une réponse qui doit consoler tout le monde, parce qu'elle en rend l'acquisition très-aisée à tous. Écoutez ce qu'il répond : *Tantum valet quantum habes, da te illi et habebis illum.* Il ne vaut ni plus ni moins que ce que vous avez : son prix se mesure à vous ; donnez-vous à lui tel que vous êtes, et vous l'avez acheté ce qu'il désire.

Venez, pauvres, venez confidemment, ne craignez pas d'être rebutés, vous avez assez pour acheter Dieu, pourvu seulement que vous lui donniez tout ce que vous avez. Venez, riches, venez aussi donner pour l'avoir ; mais ne présumez pas de l'avoir au prix des pauvres. Ne vous épargnez pas, quand vous aurez donné tout ce que vous avez, ce ne sera pas trop pour acheter l'inestimable possession de Dieu : *Tantum valet quantum habes.*

O Dieu de bonté ! quelle nouvelle forme de justice est celle-ci, où l'on n'a pas égard à la valeur de la chose, mais à la puissance de celui qui la veut avoir ? qu'il donne beaucoup, ou qu'il donne peu, n'importe, pourvu qu'il donne ce qu'il a. Il est donc vrai qu'il n'y a personne qui soit ni trop pauvre ni trop riche pour se mettre, s'il le veut, dans la possession de Dieu.

Les plus riches l'achètent plus cher, et les plus pauvres l'a-

chètent moins cher; il a coûté aux uns de grandes richesses, des charges, des honneurs, des emplois illustres, et il a fallu qu'ils aient donné tout cela pour se mettre dans la possession de Dieu. Il n'a coûté aux autres que très-peu de chose, de pauvres filets tout rompus et une barque à demi-pourrie; et on ne les a point obligés à donner autre chose que ce peu qu'ils avaient.

Dans le trafic du monde, les riches achètent plus aisément que les pauvres, parce qu'ils ont plus de quoi payer; mais dans le trafic du Ciel, les pauvres achètent bien plus aisément que les riches, parce qu'ils ont moins à payer; ne voyons-nous pas aussi que l'Évangile les déclare bienheureux, et qu'il dit qu'ils sont riches de la possession du royaume, parce qu'ils n'ont rien ? Hé ! de quoi l'ont-ils acheté? Il l'ont eu pour rien, parce qu'ils n'avaient rien, et qu'on ne les a pas obligés à donner plus qu'ils n'avaient. Il plaint au contraire le malheur des riches, quand il dit que c'est un miracle lorsqu'ils ont la possession de Dieu, parce qu'ils auront bien plus à payer, quand il leur faudra acheter, puisqu'il faut qu'ils donnent tout ce qu'ils ont : *Tantum valet quantum habes.* Oh ! malheur ! malheur à vous, riches! parce qu'il vous est diffficile d'acquérir la possession de Dieu, parce que vous êtes trop riches pour l'acheter; il vous faudrait donner tout ce que vous avez. Hé ! le moyen de vous résoudre à faire un si grand paiement ?

Les apôtres saint Pierre et saint André, saint Jacques et saint Jean, qui n'étaient que de simples pêcheurs, l'achetèrent si facilement, que le marché fut fait en un mot, parce qu'ils n'avaient rien à payer; mais ce jeune homme riche, dont il est parlé dans saint Matthieu, n'en put jamais venir à bout, parce qu'il était trop riche pour payer ce qu'il eût fallu débourser; il s'en retourna donc sans rien faire et il demeura triste et affligé. Oh ! qu'il en avait grand sujet ! Notre Seigneur lui-même en eut tant de compassion, qu'il soupirait amèrement et gémissait sur son malheur et sur celui des autres riches, jusqu'à faire cette exclamation étonnante, qui devrait faire trembler bien des personnes : *Filioli mei, quam difficile est divitem intrare in regnum cœlorum!* O mes chers enfants, disait-il à ses apôtres, qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux; il lui est plus difficile qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ! Eh ! comment le pourrait-il faire? Il ne le saurait jamais, si ce n'est par un grand miracle; il faut pour cela toute la force du bras tout-puissant de Dieu.

Monde aveugle, monde stupide, hélas ! vous ne comprenez pas cette éclatante vérité du saint Évangile, qui est plus claire que le

plein midi ; on vous applaudit, on vous honore, on vous proclame bienheureux, parce que vous êtes riche ; vous-même vous en avez de la complaisance et vous pensez être dans un paradis, parce que vous êtes riche ; cependant les astres du ciel gémissent sur votre malheur, parce que vous êtes trop riche pour acheter la possession de Dieu et que vous êtes en danger d'en être privé pour jamais.

Oh! Dieu de bonté ! à quelle extrémité êtes-vous réduits? Dites tout ce qu'il vous plaira, vous qui placez vos richesses jusque dans votre cœur, et qui ne voulez jamais vous en détacher. Cherchez à vous échapper par où vous pourrez, de quelque côté que vous vous tourniez, ô riches du monde, vous êtes perdus ; car, si vous ne croyez pas le saint Évangile, vous serez damnés avec tous les infidèles : *Qui non credit jam judicatus est.* Si vous le croyez, vous êtes perdus avec le mauvais riche, parce qu'il vous dit en termes exprès qu'il ne faut pas plus vous flatter d'entrer dans le royaume des cieux, que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Hélas! pensez à vous, mais pensez-y bien; pensez à votre éternité, mais pensez-y bien. Ce dilemme est pressant : *Soit que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas, vous êtes perdus.* Défendez-vous comme vous pourrez contre cette terrible vérité ; cherchez une porte pour sortir de là ; plus vous y penserez, plus vous le verrez impossible.

Ce fut ici que Glicas, se sentant choqué; et même un peu épouvanté d'entendre ce raisonnement (parce qu'il était riche et qu'il avait envie de le devenir encore davantage, car il poursuivait un gros bénéfice), repartit et dit d'un ton assez aigre : A quoi bon dire tout cela, sinon pour désespérer tout le monde? car qui est-ce enfin qui... Tant mieux, reprit aussitôt l'autre, sans lui permettre d'achever ce qu'il voulait dire ; tant mieux, que tous les riches du monde se désespèrent là-dessus; car le plus grand abus du monde est qu'on espère toujours entrer dans le royaume des cieux, comblé de richesses, malgré l'Évangile et malgré toutes les paroles prononcées par Jésus-Christ, qui est la vérité même. Tant mieux que, par un saint désespoir de pouvoir être riches et être sauvés, ils se défassent de leurs richesses; qu'ils en arrachent premièrement toute l'affection de leur cœur, et puis qu'ils les distribuent largement aux pauvres, ne retenant que le pur nécessaire, comme l'ont fait tous les saints qui ont vécu dans le monde ; ou bien qu'ils les quittent tout-à-fait pour suivre Jésus-Christ, comme ont fait les apôtres et comme font tous ceux qui se retirent dans les monastères. Voilà le juste et saint dés-

poir que je voudrais jeter dans l'âme de tous les riches de la terre; mais, hélas, on en verra toujours trop peu qui se jetteront dans ce bienheureux désespoir; car ils espèreront toujours, malgré tout ce qu'on peut leur dire, qu'il est bien difficile d'être riche et d'être sauvé.

Mais examinons encore un peu ce que la Sainte-Vierge fait dans le temple, et quelle nature de présents elle offrit pour racheter son Fils unique, et que cela fasse la conclusion et le fruit de toute notre conférence.

ARTICLE VII.

Ce que signifient les présents que la Sainte-Vierge donna pour racheter son divin enfant.

C'est ici que la très-Sainte-Vierge, qui était pauvre, humble et simple, donne une instruction admirable aux plus riches et aux plus élevés, et aux plus savants, pour leur apprendre un moyen facile de se mettre, s'ils veulent, dans la possession de Dieu, sans qu'ils aient affaire ni de leurs richesses, ni de leurs grandeurs, ni de leurs sciences. S'ils étudient bien ce qu'elle fait, ils verront qu'elle ne donne rien de tout cela ; elle se contente de présenter des tourterelles pour racheter son divin enfant: *Par turturum, aut duos pullos columbarum.* Que de mystères cachés sous cette sorte de payement! Je serai bien aise de vous en dévoiler une partie.

Rien n'est plus propre à acheter l'enfant Jésus que de donner des tourterelles. Cet innocent oiseau a trois qualités qui lui sont toutes particulières, et qui représentent naïvement quelles doivent être les âmes qui désirent chercher, trouver et posséder Dieu. La première est que la tourterelle fuit tant qu'elle peut le bruit et l'embarras de la multitude, et ne se plaît que dans le silence des lieux solitaires; la seconde est qu'elle ne chante jamais, qu'on ne l'entend point se réjouir, mais qu'on l'entend toujours gémir; et la troisième est qu'elle aime toujours ce qu'elle a une fois aimé ; d'où vient que dans la perte ou l'absence de sa chère compagne elle rejette toute sorte de consolation. Telle doit être une âme qui désire se mettre et se conserver dans la possession de son Dieu.

§ I.

Nécessité de la retraite pour les bonnes âmes.

Premièrement, aimer la solitude et se retirer des grandes compagnies du monde, est une chose absolument nécessaire à qui

conque veut posséder Dieu. Il est certain, et l'expérience le fait assez voir, que l'air empoisonné de la peste n'est pas plus mortel pour les corps que l'air du monde (et surtout du grand monde) est pernicieux pour les âmes. On n'y respire que la vanité, que la volupté, qu'un grand oubli de Dieu, qu'une puissante attache aux plaisirs des sens, qu'un dégoût et un mépris des choses du ciel. Voilà tout ce qu'on voit, ce qu'on entend, et ce qu'on traite ordinairement dans les compagnies du grand monde et même avec celles du petit monde.

On a raison de dire que le peuple est une bête à cent têtes; que c'est un monstre qui semble avoir l'instinct de toutes sortes d'animaux, et qu'il suffit lui seul pour faire le portrait de tout ce qui est de plus raisonnable dans le monde. Si vous l'écoutez, vous n'entendrez qu'un bruit confus de chiens qui aboient après leur proie et qui sont toujours prêts à mordre, de lions qui rugissent après la vengeance, de serpents qui sifflent et qui ont des dents et une langue envenimée pour jeter de tous côtés le venin de la médisance, de corbeaux qui crient incessament *cras*, *cras*, demain, demain, nous penserons à Dieu; voilà ce qu'on entend dans le bas monde, je veux dire dans la foule du peuple. C'est tout l'entretien de cette bête à cent têtes, et parmi tout cela la voix de la tourterelle n'est pas entendue.

Mais que voit-on dans le grand monde? Des spectacles de vanité. Le Saint-Esprit nous dit que la vie des hommes se passe en image, c'est-à-dire qu'ils ne font de toute leur vie qu'une image, qu'une représentation et qu'une pure fiction de ce qui n'est point. Ces gens déguisés sont toujours travestis, comme pour faire une comédie continuelle qu'ils jouent sur le grand théâtre du monde, où chacun s'efforce d'avoir les habits les plus éclatants, qui ne soient pas de leur condition, mais de leur métier. Ils ne s'étudient qu'à jouer le plus beau personnage qu'il leur est possible, ne travaillant pas à être grands en effet, heureux et pleins de mérite, mais à le paraître. Ou bien n'ayant d'autre émulation que de l'emporter toujours au-dessus des autres; c'est à qui fera plus de profusions, plus de débauches, plus d'excès, plus d'emportements et plus d'impiétés; voila les spectacles du grand monde; les yeux de la tourterelle ne sont pas propres à les voir.

Enfin, de quoi parle-t-on dans le monde? Est-ce de Dieu? Jamais, si ce n'est pour déshonorer son saint nom par des imprécations et par des blasphèmes, ou pour faire des railleries de la piété. De quoi est-on occupé? de quelles affaires a-t-on coutume

de traiter ? Est-ce de celles du salut ? Jamais, ou presque jamais. La bouche ne parle que de l'abondance du cœur ; et comme on a le cœur tout rempli des bagatelles de la terre, des affaires, des desseins de s'établir en ce monde, comme si l'on n'en devait jamais sortir ; des besoins du corps et de tout ce qui regarde la vie animale, comme si l'on n'avait rien de plus noble que les bêtes : on ne parle jamais d'autre chose. Quel moyen donc qu'une âme pût trouver ou posséder Dieu dans une région où elle ne voit, où elle n'entend, et où l'on ne traite que des choses qui ne sont bonnes qu'à le lui faire perdre ou oublier ?

Fuyez, fuyez, ô innocentes tourterelles, retirez-vous dans la solitude : *Vox turturis audita est in terra nostra ;* c'est dans le silence et dans la tranquillité de notre désert que l'on trouve Dieu, qu'on entend sa voix, que l'on jouit en toute liberté de la douceur de son entretien.

§ II.

'obligation que nous avons de gémir.

La tourterelle ne chante point, et on ne l'entend jamais faire un ramage délicieux comme les rossignols, ni comme ces oiseaux qui se divertissent agréablement à leur musique naturelle, et qui réjouissent aussi ceux qui les écoutent. La tourterelle ne fait que gémir, et laisse le plaisir aux autres ; mais son gémissement la contente parfaitement et lui tient lieu de tous les plaisirs.

C'est ainsi que doit faire une bonne âme qui veut s'attacher à Dieu dans la solitude ; son plaisir doit être de n'en avoir point sur la terre, que ceux qu'elle va prendre au ciel et qui lui viennent de la part de Dieu. De quelque côté qu'elle tourne les yeux en ce monde, elle ne voit rien qui l'invite à se réjouir ; mais il lui semble que tout l'excite à gémir, soit qu'elle regarde où elle est, soit qu'elle regarde où elle n'est pas, soit qu'elle se souvienne de ce qu'elle a été, soit qu'elle prévoie ce qu'elle sera un jour et ce qu'elle deviendra ; enfin elle trouve partout des matières de gémissements.

Car, si elle regarde où elle est, c'est dans une vallée de larmes, dans un triste exil, éloignée de sa chère patrie, et privée de la claire vision de Dieu, qui fait la joie des bienheureux durant toute l'éternité. Et ce qui est pire que tout cela, elle se voit environnée de mille périls, réduite à marcher au milieu des piéges et sur le bord des précipices, dans un danger continuel de se perdre, et même de perdre son Dieu pour l'éternité. Ne sont-ce point là de grands sujets de gémissements ? Et comme il est vrai

qu'elle est condamnée à languir dans ce pitoyable état jusqu'à la mort, sans qu'elle puisse abréger sa peine, ni sans qu'elle sache combien elle durera; n'a-t-elle pas bien le sujet de gémir très-amèrement et de se plaindre avec le saint roi David de la longueur de de son pélerinage: *Heu mihi! heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.*

Soit qu'elle regarde où elle n'est pas; hélas! elle n'est pas dans son centre, elle n'est pas dans la possession assurée du bien infini qu'elle attend, on le lui promet, on l'assure de le lui donner, on veut qu'elle l'espère et qu'elle y aspire; mais on lui en retarde la jouissance, et une espérance différée lui semble à demi frustrée. Elle a toujours les yeux en haut pour voir cette région de félicité, hors de laquelle elle ne peut être ni bienheureuse, ni tout-à-fait contente? N'est-ce point là un grand sujet de gémissements? Que vos tabernacles sont délicieux et aimables, ô Seigneur, Dieu des vertus! jusqu'à quand serai-je privée d'y entrer? me laisserez-vous toujours languir et gémir dans la privation de votre aimable présence? Je meurs d'ennui, Seigneur; finissez mon tourment, tirez-moi à vous: *Quando veniam et apparebo ante faciem Domini* (Psal. 4. v. 5).

Soit qu'elle se souvienne de ce qu'elle a été; c'est là qu'elle voit de grands sujets de gémissements; car autant de péchés qu'elle a commis mériteraient autant de torrents de larmes. Hélas! dit-elle, de combien de crimes me suis-je rendue coupable durant tout le cours de ma vie passée! Je n'en sais pas le nombre; mais il est sûr que j'en ai commis beaucoup; je n'en connais que la moindre partie, et je ne suis pas même assurée d'avoir jamais fait une assez bonne pénitence pour avoir obtenu le pardon d'un seul. Peut-elle avoir un véritable sujet de gémissements, puisque le moindre de nos péchés mériterait que nous fissions de nos yeux deux sources de larmes durant tout le cours de notre vie? Oh! qu'une âme retirée dans la solitude et qui réfléchit un peu sur le passé est éloignée de chanter pour se divertir avec le monde! son gémissement continuel fait tout son bonheur et tout son plaisir: *Peccavi, quid faciam tibi, ô custos hominum.*

Soit qu'elle porte ses pensées sur l'avenir, et qu'elle considère ce qu'elle sera un jour et ce qu'elle deviendra, elle se verra finissant sa vie par les douleurs et les agonies de la mort; et de là, conduite en un moment devant le tribunal épouvantable de la justice de Dieu, où elle entendra, avec une crainte mortelle, la sentence qu'elle doit recevoir; elle se verra là, à la porte de deux grandes éternités, sans savoir dans laquelle elle sera envoyée

dans ce dernier moment pour n'en sortir jamais. Et quand elle réfléchit un peu sur toutes ces démarches qu'il faudra nécessairement qu'elle fasse, sans qu'elle puisse jamais s'en dispenser, l'agonie, la mort, le jugement de Dieu, l'éternité, elle trouve dans chacune tant de sujets de gémissements que, quand elle vivrait plusieurs siècles, elle ne voudrait jamais faire autre chose que gémir toute sa vie.

Simple et innocente tourterelle, gémissez dans votre solitude; mais laissez chanter le monde et se réjouir pour quelques moments : ses joies seront changées en larmes éternelles; mais pour vous, gémissez et ne faites autre chose durant cette vie. Oh ! que vous en avez de justes sujets! soit que vous regardiez où vous êtes, soit que vous regardiez où vous n'êtes pas, soit que vous réfléchissiez sur ce que vous avez été, soit que vous considériez ce que vous serez ; gémissez amèrement sur tout cela, et ne craignez pas que ce gémissement vous fasse mourir ; car il est certain que vous trouverez plus de douceur, plus de paix, plus de consolation à gémir ainsi une heure devant Dieu, que si vous aviez goûté toutes les vaines joies du monde durant une année entière.

§ III.

Nous devons nous comporter en ce monde comme autant de tourterelles.

La tourterelle aime toujours ce qu'elle a une fois aimé. Si la mort ou l'absence la sépare de sa chère compagne, elle n'est pas pour cela séparée de son amitié ; c'est le seul trésor qui lui reste et qui fait toute sa consolation ; c'est ce qu'elle conserve toujours après qu'elle a perdu tout le reste. On peut la priver de la vie, mais on ne la privera jamais de son amitié qui lui est plus chère que sa vie; et c'est pour cela qu'elle mourrait plutôt que de se résoudre à la quitter pour en prendre une autre ; elle demeurera seule et ne vivra plus qu'à demi, puisque la moitié d'elle-même s'est séparée d'elle. Ceux qui voudraient lui ôter ou diminuer sa douleur lui seraient des consolateurs importuns, car elle ne peut plus faire, durant tout le reste de sa vie, que se plaindre, aimer et gémir.

Voilà la vraie image d'une âme fidèle qui ne veut s'attacher qu'à Dieu seul dans sa retraite; elle met toute sa consolation à le posséder, à l'entretenir, et à jouir de sa chère présence quand il daigne l'en favoriser. Quand elle s'aperçoit qu'il est avec elle, elle le goûte; et quand elle reçoit ses divines caresses, alors son amour est content parce que son cœur jouit de ce qu'il aime, et

il est bien aise que toute autre sorte de consolation lui soit à dégoût ; mais quand il arrive qu'elle perçe sa présence, quand il la laisse privée de lumières, privée du goût et privée de ses caresses ordinaires, c'est alors qu'elle est une tourterelle gémissante.

Elle n'a plus , ce lui semble, son cher trésor, mais elle a toujours son amour; elle ne goûte plus la consolation de sa divine présence, mais elle n'en saurait goûter d'autre sinon de demeurer privée de toute sorte de consolation pour l'amour de lui. Elle aimera toujours ce qu'elle a une foi aimé; une amitié qui peut finir n'a jamais commencé; c'est-à-dire qu'elle n'est pas véritable, si elle n'est pas éternelle ; et si cela peut se dire de toutes sortes de vraies amitiés, c'est principalement de celle de Dieu. Depuis qu'il s'est une fois fait connaître à une âme, et qu'il a gagné son cœur, le moyen qu'elle cesse de l'aimer ou qu'elle en aime un autre? le moyen qu'elle goûte jamais d'autre consolation que celle de sa présence, ou de gémir sur son absence, attendant en paix son retour ?

Il est vrai que ce n'est pas ici le lieu ni la saison de la jouissance parfaite de cette bonne âme ; elle sait bien que ce ne sera que dans le ciel et durant la bienheureuse éternité après laquelle elle soupire ; et c'est pour cela qu'elle ne cherche ici-bas aucune autre consolation que celle de soupirer, attendre et aspirer sans cesse, comme le saint roi David qui au milieu de toutes les délices de sa cour, ne goûtait que ses divins ennuis : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte , dum dicitur mihi quotidie : ubi est Deus tuus?* J'aime et je ne jouis pas de la présence de ce que j'aime, le moyen de m'en consoler ? Tout mon recours n'est qu'à mes soupirs et à mes larmes, je m'en fais un festin jour et nuit pour nourrir mon amour des amertumes de sa privation, en attendant qu'il se repaisse un jour des douceurs de sa jouissance.

Heureuse une âme qui est retirée du monde et qui ne peut goûter que Dieu dans sa solitude, soit qu'elle l'ait présent ou absent ! *Vox turturis audita est in terra nostra*, c'est sur la terre qu'on entend la voix de la tourterelle, et c'est en imitant ses gémissements qu'elle possède son Dieu avec assurance. Allez, mes amis, remportez chez vous ces tourterelles, que je vous donne pour acheter l'enfant Jésus, comme la Sainte-Vierge les donna au temple pour le racheter après qu'elle l'eut présenté à Dieu ; et ce fut là le fruit de la conférence.

CONFÉRENCE XX.

La Vierge nourrice, où il est parlé de l'emploi important de la Sainte-Vierge, occupée à la seule éducation de l'enfant Jésus.

Il y a je ne sais quoi dans les forêts qui recueille l'esprit et qui l'élève à Dieu, sans que l'on puisse presque se défendre de ressentir une autre disposition en son âme, dans ces lieux sombres et solitaires, que celle qu'on éprouve ordinairement dans les campagnes.

Soit que la vue, n'ayant pas tant de liberté de s'étendre au large, conduise insensiblement l'esprit à s'élever en haut et à suivre l'exemple de ces grands arbres, où nous ne voyons que deux mouvements naturels; l'un qui les porte à approfondir leurs racines le plus bas qu'ils peuvent dans la terre, et l'autre à élever leurs têtes fort haut vers le ciel, comme s'ils voulaient instruire les hommes de leur devoir, et leur apprendre qu'ils ne doivent avoir durant cette vie que deux mouvements : l'un pour s'abaisser profondément dans leur néant par l'humilité; l'autre pour s'élever fortement à Dieu par la charité, qui est ce que saint Augustin appelle jeter le fondement et mettre le toit à tout l'édifice du salut;

Soit que l'esprit conçoive aisément quelque sentiment de respect pour la majesté de Dieu, dont il aperçoit quelque petit crayon dans ces grands ouvrages de sa main puissante, qu'il voit élevés si haut au-dessus de sa tête, qu'il ne paraît qu'un petit pygmée en comparaison; car il apprend par-là à révérer une puissance souveraine qui domine au-dessus de lui;

Soit que la vue de cette fermeté inébranlable qu'ils font paraître en ne sortant jamais de leur place, et se contentant de la très-petite portion de terre qu'ils ont et qu'ils ne touchent que du bout du pied, fasse un reproche secret à l'inconstance de l'esprit humain, qui ne peut demeurer en place, et à son avidité insatiable, qui, ne se contentant jamais de ce qu'elle a, se jette incessamment dans mille embarras inutiles, pour s'étendre au large et pour s'agrandir, et que cette correction secrète le recueille et le rende attentif;

Soit que leur grand silence nous avertisse de nous taire, ou que la profonde paix dont ils jouissent, séparés du tumulte des villes, nous donne envie de chercher la nôtre dans la solitude; soit enfin que leur durée, beaucoup plus longue que celle de

la vie des hommes, nous inspire des pensées de l'éternité; de quelque principe que cela vienne, il est certain qu'on ne saurait demeurer long-temps dans les bois sans concevoir d'autres pensées que celles qu'on a dans les villes.

Il est bien vrai que les grandes forêts ont coutume d'imprimer aussi quelques sentiments de crainte et d'horreur, non-seulement parce qu'elles sont la retraite ordinaire des serpents et des bêtes féroces, mais parce que les voleurs, qui sont les plus cruels ennemis de la société humaine, vont quelquefois s'y cacher, pour attendre l'occasion d'exercer leurs assassinats et leurs brigandages; et néanmoins on a toujours vu que les hommes les ont regardées avec respect, comme des lieux que la nature semble avoir destinés au culte de la divinité. Les païens s'en servaient pour y exercer les plus mystérieuses cérémonies de leur fausse religion; les premiers chrétiens, qui fuyaient la contagion du siècle et les vanités du monde, pour se dévouer uniquement au service de Dieu, s'y retiraient pour y vivre selon les lois les plus pures du saint Évangile; ils y chantaient les louanges de Dieu; ils y présentaient jour et nuit le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; ils y vaquaient à la prière et y pratiquaient la plupart des exercices de religion que nous faisons dans nos églises.

En effet, ne dirait-on pas que la nature a voulu y tracer comme l'idée d'un temple? les troncs des arbres en sont les piliers; les plus gros rameaux, qui s'étendent et qui se courbent, pour se joindre les uns aux autres, en forme d'arcade, en sont les voûtes naturelles; les autres branches qui se multiplient et se pressent en montant, et qui enfin s'arrondissent par le haut en forme de dôme, en font le toit; les principales et les plus fortes de quelques-uns, qui s'élèvent d'espace en espace au-dessus des autres, sont comme autant de pyramides qui paraissent plantées au-dessus du toit; et enfin les oiseaux qui prennent l'essor au-dessus de tout cela, et qui remplissent l'air de leur voix, font comme les cloches de ce grand temple, qui excitent les hommes à chanter les louanges de Dieu.

Comme nous étions appliqués à philosopher ainsi sur la beauté d'une grande forêt, où nous avions marché déjà près d'une heure, nous aperçûmes une troupe de gens qui sortaient d'un endroit où le bois était plus épais, et la plupart étaient des mères qui portaient leurs petits enfants : c'étaient des personnes des villages voisins, qui avaient coutume de venir tous les samedis faire leurs dévotions dans une chapelle de la Sainte-Vierge, qu'un seigneur du canton avait fait bâtir en ce lieu, à l'honneur de l'en-

fant Jésus et de sa sainte mère, lui donnant ses mamelles, et qu'il avait dédiée à la Vierge nourrice, ayant fait écrire sur la porte, en lettres d'or, ces deux paroles : *Virgini nutrici.* Nous laissâmes passer toute la compagnie sans vouloir interrompre leur dévotion.

Ils étaient suivis d'un vénérable vieillard, qui nous parut comme un ermite, et nous sûmes que c'était l'abbé Pembo, qui s'était habitué près de cette chapelle, par une dévotion toute particulière qu'il avait pour la Sainte-Vierge. Nous le connaissions déjà par réputation, car il passait pour un des plus saints et des plus prudents hommes de tout ce pays-là; et le monde, qui ne l'avait jamais vu fréquenter les écoles, disait partout que la Sainte-Vierge lui avait obtenu de Dieu une science infuse.

Ce n'est pas une chose nouvelle de voir des hommes très-savants, quoiqu'ils n'aient jamais étudié que dans le silence des solitudes et dans l'exercice de l'oraison. Saint Antoine, ermite, entra ignorant dans son désert, et y devint si savant, comme assure saint Augustin, que non-seulement il savait par mémoire toute l'Ecriture sainte, mais qu'il en pénétrait mieux l'intelligence que les plus savants docteurs (Aug. lib. 1. de doctrina christiana).

Saint Bernard n'étudia presque jamais que dans les forêts, et il apprit mieux les secrets de la science de Dieu, conférant avec les chênes et les hêtres, qu'on ne les enseigne dans les écoles de théologie.

L'abbé Etienne, qui n'avait aucune érudition quand il s'enferma dans son ermitage, y devint un oracle que tout le monde venait consulter; et on dit que jamais personne n'est venu pour apprendre de lui quelque chose, qu'il ne s'en soit retourné satisfait et instruit pleinement de tout ce qu'il désirait savoir.

Saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, disant un jour la messe, fut ravi dans une extase courte, mais profonde; puis, étant revenu de là, il se trouva un savant interprète des psaumes, dont à peine pouvait-il auparavant lire les paroles (Marul. l. 4. c. 4). On ne finirait pas s'il fallait alléguer tous les exemples semblables que nous trouvons dans l'Histoire de la vie des Saints (idem. l. 2. c. 4). Mais laissons les autres pour nous arrêter avec notre abbé Pembo.

Le voyant venir d'un lieu consacré à la dévotion de la Sainte-Vierge, à laquelle il était tout dévoué, nous jugeâmes bien qu'il avait l'esprit tout rempli de lumières sur les grandeurs de cette mère admirable, et que nous pouvions bien profiter dans

son entretien. Ce fut ce charme qui nous attira à faire avec lui cette conférence dont vous allez entendre le sujet, la matière et toute la suite. Vous jugerez si elle n'a pas de quoi charmer une âme qui a quelque dévotion pour la Sainte-Vierge.

ARTICLE I.

L'abord surprenant de l'abbé Pembo, et les nouvelles qu'il dit à ses hôtes.

Ce bon vieillard, s'approchant de nous avec un visage où la douceur, la joie et la majesté éclataient presque également, nous demanda d'une parole ferme, mais douce : *Quelles nouvelles, mes amis?* Il est vrai que cette manière de salut nous étonna plus qu'elle ne nous consola ; nous fûmes surpris d'entendre sortir ces paroles de la bouche d'un homme que nous pensions être si éloigné de toutes les choses du monde, qu'il n'en eût pas voulu souffrir dans son esprit la moinde pensée. Celui que j'accompagnais lui répondit assez froidement : Nous n'en savons aucune, parce que nous ne faisons point profession ni d'apprendre, ni de débiter des nouvelles dans les compagnies; nous ne cherchons pas le monde pour nous remplir l'esprit de ses vanités; au contraire, nous le fuyons autant qu'il nous est possible, et nous aimons beaucoup mieux ignorer que savoir tout ce qui se passe dans cette Babylone de confusion.

Pour moi, répliqua le vieillard, j'en sais des plus belles et des plus consolantes, je cherche à qui en faire part ; mais je ne trouve guère de gens qui en soient capables : toutefois, à vous voir, je vous prendrais peut être assez propres à les entendre et à les bien goûter. Venez, car ce lieu n'est pas commode, on ne répand pas de telles nouvelles dans les grands chemins ; venez, je veux vous faire entrer dans mon petit paradis, qui n'est qu'à trois pas d'ici. Là-dessus il nous prit la main et nous mena vers son ermitage. Ce n'était qu'une très-petite loge couverte de jonc et appuyée sur quatre fourches qu'il avait fichées en terre, à côté de cette chapelle de la Sainte-Vierge, et qui semblait plus propre à retirer quelque bête qu'à être la demeure d'un homme.

Est-ce là, mon père, ce que vous appelez votre paradis? Non, me répondit-il, c'est mon purgatoire; mais c'est cette délicieuse maison de la très-Sainte-Vierge que j'appelle mon paradis : vous jugez bien que le purgatoire n'est pas un lieu fort agréable. Je ne l'ai fait aussi que pour y souffrir toutes sortes d'incommodités et pour achever de laver dans mes larmes les restes de mes péchés, à l'exemple du saint roi David qui, au lieu de dormir la nuit à

son aise, baignait sa couche de ses larmes : *Lacrymis meis stratum meum rigabo*; autrement je n'oserais pas entrer le matin dans mon paradis, ni jouir de la très-aimable possession de mon Dieu ; mais quand je sors du purgatoire, je le trouve toujours prêt à me recevoir dans son sein, il me semble qu'il me tend les bras et qu'il m'invite : *Viens, mon serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur.*

Véritablement, mon père, lui dis-je, vous avez trouvé un secret que le monde ne connaît guère ; les gens du siècle se bâtissent des maisons les plus belles et les plus commodes qu'ils peuvent ; ils leur donnent les ornements les plus magnifiques et les plus agréables, qui sont capables de les contenter, comme s'ils voulaient se faire un paradis, tandis que les églises, qui sont les maisons du Dieu qu'ils adorent, sont si pauvres, si sales et si dépouillées de toutes sortes d'ornements (principalement celles de la campagne), si incommodes et si désagréables à voir, que, quand monsieur et madame sortent de leur château pour aller à l'église, ils ont sujet de penser qu'ils sortent du paradis pour aller en purgatoire ; aussi n'y demeurent-ils que par contrainte et le moins qu'ils peuvent.

Comment est-il possible qu'ils portent une seule étincelle de foi dans leurs âmes, ou qu'ils conservent le moindre sentiment de religion dans leur cœur? Comment ne rougissent-ils pas de honte de voir toujours devant leurs yeux un ver de terre logé comme un Dieu visible, et le grand Dieu vivant qu'ils adorent logé auprès d'eux comme un ver de terre? Lequel est donc le plus horrible à voir, ou la vanité qui les enfle, ou l'impiété qui les endurcit? Leur vanité leur fait faire des profusions sans mesure pour leur gloire et pour leur plaisir, leur persuadant qu'ils ne feront jamais rien d'assez grand et d'assez magnifique pour eux-mêmes ; et leur impiété les rend si avares pour tout ce qui regarde la maison ou l'intérêt de Dieu, qu'ils croiraient perdre tout ce qu'ils donneraient pour cela ; et si on voulait les y obliger, ils s'en défendraient plutôt par procès, et ne plaindraient pas d'y consumer cent fois autant, pourvu qu'ils ne fussent point obligés à faire la moindre dépense pour la majesté de Dieu. Hélas ! ils osent bien lui demander tous les jours un royaume éternel, qu'il leur a acheté au prix de son sang ; ils savent qu'il veut le leur donner, et ils ne voudraient pas faire pour lui la moindre dépense.

Peuvent-ils douter qu'il ne leur fasse à son jugement ce sanglant reproche qu'il fit faire autrefois à son peuple : *Numquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis? et domus*

ista deserta (Aggæi 1. v. 4). Quoi vous n'avez pensé qu'à vous bâtir dans le temps des maisons pompeuses et magnifiques, comme si vous aviez voulu en faire les palais de votre éternité; et vous avez laissé ma maison déserte, pauvre, abandonnée et toute ruinée, n'y prenant pas plus d'intérêt que si je ne vous eusse été rien, ou comme si vous n'aviez rien attendu de moi, et vous prétendez me demander la possession du paradis auguste de mon éternité? Allez, ingrats et impies, votre portion sera la pourriture et les vers, et vos maisons seront vos tombeaux pour l'éternité : *Sepulcra illorum domus eorum in æternum* (Psalm. 48. v. 12).

Le saint abbé qui écoutait cette invective avec plaisir la conclut en nous disant : Il est vrai que l'aveuglement des gens du monde est épouvantable; ils prennent tout à contre-sens; on leur apprend qu'il y a un paradis, un purgatoire et un enfer; ils regardent le monde comme leur paradis, la retraite comme un purgatoire, et les lieux saints et le service de Dieu presque comme un enfer. O Dieu d'amour ! je veux chanter à jamais vos miséricordes; que je me sens éloigné de leurs sentiments! car, dans la vérité, je regarde le monde comme un enfer et j'en conçois une extrême horreur; mon pauvre ermitage est mon purgatoire, où je veux bien souffrir les peines que j'ai méritées pour l'expiation de mes crimes, et ce lieu saint ou je puis adorer la majesté de mon Dieu et contempler les grandeurs de sa divine mère est mon paradis; oui, mon paradis, où je goûte des consolations si pures et si abondantes, que je voudrais n'en sortir jamais.

Il prit de là occasion de nous conduire à sa chapelle, où lisant sur la porte ces deux paroles écrites en gros caractères et en lettres d'or : *Virgini nutrici;* qu'est ceci? lui demandai-je, il ne me souvient point d'avoir jamais vu aucune église ni aucune chapelle consacrée à l'honneur de la Sainte-Vierge nourrice. Je le crois bien, nous dit-il; j'ai bien pensé que cela vous serait nouveau; et c'est aussi la première nouvelle que je voulais vous apprendre: voulez-vous bien écouter ce que j'ai à vous dire là-dessus? Pour nous le faire entendre plus commodément, il nous fit asseoir sur des siéges d'ermites qui se trouvèrent là auprès; c'étaient quelques vieux tronçons de bois, tous couverts de mousse; et voici comment il commença à nous parler.

C'est une chose si nouvelle de voir une vierge mère, que tous les siècles ne l'ont jamais vu que dans la seule Marie, la vraie mère du Fils de Dieu; la nature n'a point de part à cette merveille; c'est une œuvre du saint Esprit, comme nous le dit le

saint Évangile : *Quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est* (Math. 1. v. 10). C'est aussi une chose si nouvelle, de voir une vierge qui a des mamelles pleines de lait, que toute la nature en est surprise, et n'y conçoit rien; mais que de ce lait elle nourrisse un Dieu éternel, c'est un plus grand prodige que si elle nourrissait elle seule tous les enfants d'Adam ensemble.

Pourquoi trouvez-vous si étrange, lui dis-je, qu'une vierge ait du lait aux mamelles? C'est, me répondit-il, que le lait qui donne la vie aux enfants est une liqueur si précieuse, que la nature la vend très-cher à toutes les mères; car elle ne l'accorde à aucune, qu'en lui ôtant la chose du monde qui lui doit être la plus chère, et dont la perte est irréparable, je veux dire la virginité; et souvent après qu'elle lui a fait souffrir les douleurs de l'enfantement. C'est le privilége tout singulier de la mère admirable, d'avoir un sein vierge et des mamelles pleines de lait, sans avoir perdu sa virginité ni souffert les douleurs de l'enfantement; c'est pour cela que l'Église lui chante, applaudissant à son bonheur, au jour de la Circoncision : *Ipsum regem angelorum sola Virgo lactabat ubere de Cœlo pleno.*

Je sais bien que Tertullien a écrit qu'il était naturel à la Sainte-Vierge d'avoir du lait aux mamelles, comme il est naturel à toutes les autres mères, après qu'elles ont enfanté, par ce, dit-il, que le même sang que la nature destine pour servir à la fabrique du corps de l'enfant, et dont elle fournit toujours la provision, tandis que la mère le forme ou le nourrit encore dans ses entrailles, n'étant plus nécessaire à cet usage, depuis qu'elle l'a enfanté, elle le transporte ailleurs, et pour l'appliquer à un autre usage nécessaire, qui est pour allaiter l'enfant, elle le fait monter aux mamelles : elle lui donne une coction nouvelle et plus parfaite, jusqu'à lui faire prendre une couleur blanche et une douceur agréable qui flatte le goût tendre et délicat des petits enfants. Puis donc que cela est naturel à toutes les autres mères, il l'était de même à la Sainte-Vierge qui est la vraie mère naturelle de l'enfant Jésus. Voilà le sentiment de Tertullien, qui est un auteur grave, que tout le monde a toujours regardé comme un esprit également solide et savant.

Mais plusieurs saints pères, qui sont plus croyables que lui, considérant que ce n'était pas la nature qui fournissait à la Sainte-Vierge cette sorte de sang qu'elle fait couler dans les autres mères, mais que c'était un ouvrage du Saint-Esprit, tiennent pour constant qu'il fit en elle deux grands miracles : l'un, pour lui fournir un sang très-pur, et le plus précieux de toutes ses

veines, dont elle forma dans son chaste sein le corps de son divin enfant; l'autre pour remplir ses mamelles d'un lait que la nature ne pouvait pas lui donner, puisqu'elle demeurait toujours vierge après, comme devant son enfantement : c'est le sentiment de saint Athanase : *Lac vero modo peregrino fluxit* (S. Athanas. Serm. despons. Virg. et Joseph.). Et saint Vincent Ferrier dit expressément que la Sainte-Vierge n'ayant point de lait après son très-pur enfantement pria Dieu de lui en donner pour allaiter son divin enfant, et qu'à l'instant ses chastes mamelles en furent remplies (S. Vincent serm. de nativ. Christi).

O Dieu, quelle sorte de lait pouvons-nous croire que c'était ? Si nous entrons dans les sentiments d'un autre grand dévot de la mère de Dieu, voici comme il en parle: le lait de la Sainte-Vierge avait une saveur toute divine, par l'assaisonnement que le Saint-Esprit lui avait donné : jamais aucune autre mère n'a eu un lait si doux ni si délicieux qu'elle, *parce qu'ayant été conservée en toutes choses très-pure par le Saint-Esprit, son lait n'avait rien qui ne sentît la douceur et le goût tout divin de cet adorable principe* (Bernardin Bust. serm. de parturitione B. M. parte 2. in fine).

Aussi saint Augustin, qui avait conçu ces beaux sentiments plusieurs siècles auparavant, laissa un jour couler de sa bouche ces amoureuses paroles, que sa dévotion tendre envers la Sainte-Vierge tirait de son cœur : *Lacta, Maria, salvatorem tuum, panem Cœli, pretium mundi, lacta eum qui fecit te talem, ut ipse fieret in te.* Donnez vos mamelles, ô divine Marie, pour allaiter votre Créateur, nourrissez le pain du Ciel, qui nourrit tous les êtres, enrichissez le prix infini du monde, qui doit racheter tous les hommes, allaitez celui qui vous a fait ce que vous êtes, afin que par vous il fût ce qu'il est. Ah ! mes frères, poursuivit ce saint vieillard en versant des larmes de joie; ah ! mes frères, dites-moi ce que vos cœurs ressentent ? lequel vous semble plus charmant, ou de voir une Vierge qui tient son Dieu et son Créateur entre ses bras, et qui l'allaite de ses mamelles comme son nourrisson, ou de voir un Dieu enfant attaché aux mamelles de sa mère vierge ? Chacun a son goût, chacun a ses attraits particuliers pour les états différents de la Sainte-Vierge : pour moi, j'avoue que je n'en vois aucun qui m'attendrisse comme de la voir allaiter son divin enfant, et en disant cela il portait les yeux sur le titre de la chapelle : *Virgini nutrici*; il les répétait, et disait : Oh! que ces paroles me charment ! et on eût dit qu'il goûtait la douceur du miel en les prononçant, tant il les trouvait

agreables ; hé ! pourquoi mon père ? lui demanda mon compagnon; qui vous rend si sensible à ce mystère, qui ne paraît pas si considérable à beaucoup de monde ? Écoutez-moi, répondit-il, je vous le dirai.

ARTICLE II.

La vue de la Sainte-Vierge allaitant l'enfant Jésus attendrit les cœurs les plus durs.

Je vois, nous dit-il, dans le sein de la Vierge nourrice l'accomplissement du plus ardent désir de la nature humaine, qu'elle exprime par ces paroles du sacré cantique : *Quis det mihi fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te* ? Qui me rendra assez heureuse pour vous trouver dehors, ô aimable frère ; et que je vous voie sucer les mamelles de ma mère, et qu'en cet état je puisse vous embrasser ? O mes frères, que ces paroles portent de lumières dans mon esprit ! et qu'elles font naître de sentiments amoureux et tendres dans mon cœur !

Elles me parlent d'un frère que j'avais, et que je ne connaissais pas : *Quis det te fratrem meum*, et la foi m'assure que ce frère est le propre Fils de mon Père céleste : il est mon frère, j'en suis assuré, puisque lui-même me reconnaît pour son frère, et qu'il me fait l'honneur de m'appeler ainsi : *Nuntiate fratribus meis* ; il me traite comme son frère, puisqu'il m'apprend même à appeler son Père céleste, mon Père, aussi bien que lui : *Cum oratis, dicite, Pater noster qui es in cœlis.* (Math. 18. v. 10) : mais je n'en savais rien, tandis qu'il demeurait caché dans le sanctuaire adorable du sein de son Père ; pour se faire bien connaître à moi, il a fallu qu'il soit sorti du profond abîme de sa naissance éternelle pour s'exposer à mes yeux.

O mon aimable frère ! je vous trouve donc enfin dehors ; je vous vois donc sucer les mamelles de ma mère. Sans doute vous êtes tout rassasié de sucer celles de votre Père-Éternel, qui vous nourrit de sa propre vie : il l'a toujours fait ; mais il n'a commencé, et il ne finira jamais. Eh ! de grâce, sortez par bonté ; venez consoler vos frères ; montrez-vous à nous, et que je vous voie sucer les mamelles de ma mère : *Sugentem ubera matris meæ ;* oui, vous êtes sorti pour venir à nous, je vous trouve dehors, je vous vois sucer les mamelles de ma mère ; voilà mon souhait accompli; c'est pour cela que je trouve tant de douceur à dire et redire souvent ces paroles, que je voudrais mieux porter

écrites dans mon cœur qu'elles ne sont sur la porte de cette chapelle : *Virgini nutrici.*

Mais, à force de les répéter et de les repasser dans mon esprit, je me trouve bien plus heureux que je ne pensais, puisqu'elles me font connaître que non-seulement j'ai un Dieu pour frère, mais que la mère de cet adorable frère est aussi ma mère. Car n'est-ce pas pour m'en assurer que l'Écriture sainte me met en la bouche ces paroles : *Sugentem ubera matris meæ ?* que je voie mon aimable frère suçant le lait des mamelles de ma mère ? N'eût-elle pas parlé plus juste si elle eût dit que je vous voie prendre les mamelles de votre mère ? Eh ! pourquoi me fait-elle former le désir de le voir prendre le lait du sein de ma mère, sinon pour m'assurer que celle qui l'allaite comme sa mère est aussi ma mère? Oh ! consolation ! oui, c'est vraiment sa mère, puisqu'elle l'a produit de sa propre substance, et qu'elle le nourrit du lait de ses mamelles ; c'est sa propre mère, je n'en puis pas douter, mais c'est aussi la mienne, puisque le Saint-Esprit, qui est la vérité même, me l'a fait appeler ainsi : *Sugentem ubera matris meæ.* Oh ! comble de joie pour mon âme! oh! gloire inestimable ! si je savais la bien connaître ! J'ai donc pour père un Dieu immortel ; j'ai pour frère un Dieu-Homme, et pour mère une mère de Dieu : et puis vous me demandez pourquoi je me trouve enivré d'un si grand torrent de douceurs à la vue de la Vierge nourrice !

Ce n'est pas tout ; car, pour mettre le comble à mon bonheur et le dernier accomplissement à tous mes désirs, le Saint-Esprit me fait aspirer à cette charmante familiarité, que, voyant ce frère adorable au sein de ma mère qui l'allaite, je puisse l'embrasser, le baiser bouche à bouche, le tenir dans mes bras et le coller sur ma poitrine : *Inveniam te foris et deosculer te.* Et, en disant cela, il étendait les bras et ouvrait son cœur ; son visage était enflammé, et ses yeux semblaient pousser également de l'eau et du feu, comme s'il eût été dans la jouissance actuelle de ce grand bonheur.

Mais, mon père, permettez-moi de vous dire que c'est oser beaucoup que d'aspirer à cela, et encore plus de le prétendre ; on voit assez souvent de petits enfants au sein de leurs mères qui tendent les bras à ceux qui les abordent, et qui souffrent agréablement d'être baisés et caressés, et les mères n'en sont pas fâchées ; mais un enfant-Dieu et une mère de Dieu : peut-on jamais avoir assez de crainte et de respect ? Ne faudrait-il pas plutôt se prosterner en terre à leurs pieds ? et ne faudrait-il pas même s'a-

baisser jusqu'au centre du néant en la présence de leurs majestés adorables?

Que dites-vous? reprit le saint abbé d'un ton plus haut et avec un zèle tout nouveau, je sais bien qu'il faut du respect; mais voudrait-on mettre des bornes à l'amour de ce petit enfant envers nos âmes qu'il vient racheter au prix de son sang, ou à l'amour de nos âmes envers celui qui nous aime plus que sa propre vie? Je sais bien que la mère et l'enfant sont des majestés souveraines, et que nous ne sommes que de très-petits vers de terre; mais où l'amour règne, il abaisse la majesté des plus grands monarques et rehausse la petitesse des moindres sujets. Ne voyons-nous pas qu'au même instant que le divin amour a fait descendre la grandeur infinie de Dieu jusqu'à la petitesse de l'homme, il a élevé la petitesse de l'homme jusqu'à la grandeur infinie de Dieu? Ne savons-nous pas, par tant d'exemples que nous lisons dans l'histoire de la vie des saints, que l'enfant Jésus s'est quelquefois donné à eux avec tant de joie, qu'il semblait voler dans leurs bras, qu'il les caressait, et qu'il souffrait d'en être caressé avec un amour si tendre et si fort, que l'excès qui les emportait eût détaché leur âme de leurs corps, et qu'ils fussent morts sur la place, si l'enfant Jésus qui les accablait de ses faveurs, s'il faut ainsi dire, n'eût pas soutenu leur faiblesse?

On dit cela de saint Bernard; on l'assure du père séraphique Saint-François et du bienheureux Félix, religieux de son ordre; on peint communément saint Antoine de Padoue avec l'enfant Jésus pendu à son col; plusieurs bons auteurs ont écrit qu'une sœur de l'ordre de saint Dominique, nommée Bienvenue, reçut, une nuit de Noël, des mains de la Sainte-Vierge, l'enfant Jésus entre ses bras, qu'elle le lui laissa baiser et caresser, tant qu'elle voulut, durant une heure tout entière; on dit presque la même chose de la bienheureuse Colombe, religieuse du même ordre: on le dit encore de plusieurs saints personnages.

Il allait nous raconter une longue suite d'histoires, lorsque je l'interrompis. Croyez-vous donc, mon père, lui dis-je, toutes les histoires comme des vérités infaillibles? Je sais que la charité nous porte à croire facilement les bonnes choses: *Caritas omnia credit*, et qu'il n'appartient qu'à la dureté naturelle du cœur humain de ne vouloir rien croire, pas même les choses de la foi qui sont les plus assurées. J'avoue bien qu'il est juste de ne pas prendre tout ce que nous lisons dans la Vie des saints pour des fables; non il ne faut pas faire cette injure à tous les historiens sacrés, de croire qu'ils sont des trompeurs, et qu'il n'y a rien de

véritable en tout ce qu'ils disent ; ce serait pécher, non-seulement contre le bon sens, mais contre la piété, qui tire toujours de grands profits de se rendre facile à croire le bien.

Mais il y a tant d'esprits dans le monde qui appellent cela croire légèrement, et qui, faisant gloire de n'être pas des gens du commun, se montrent difficiles à se laisser persuader ; ils examinent tout de si près, et ils jugent de tout avec tant de sévérité, que, s'ils trouvent la moindre chose qui ne tombe pas dans leur sens, ils tournent tout en mépris et en ridicule ; vous les entendrez dire d'un air dédaigneux : Oui, il est bien à croire que la Sainte-Vierge donnera ainsi son enfant aux uns et aux autres ? elle qui est avec lui dans le ciel, descendra-t-elle exprès sur la terre pour leur donner cette consolation ? et Jésus-Christ, qui est sorti, il y a si long-temps, des faiblesses de son enfance, les reprendra-t-il exprès pour venir contenter l'envie qu'ils ont de le caresser ? Ce sont des visions d'un esprit faible, dont les sages ne font point d'état : il faut avoir bien peu de lumière pour ne pas voir qu'il y a bien plus d'imagination en tout cela que de vérité. Et là-dessus ils prennent sujet de mépriser la dévotion et de traiter les gens de bien de petits esprits.

ARTICLE III.

L'enfant Jésus nous fait tous les jours des caresses admirables dont nous ne faisons pas d'état.

Cette instance, que je croyais assez raisonnable, toucha si vivement notre vertueux vieillard, qu'il se leva avec beaucoup de vivacité tout transporté d'un zèle extraordinaire, il nous parla avec une force capable de confondre l'impiété même. Que les impies s'opiniâtrent tant qu'ils voudront à ne croire que ce qui leur plaît, qu'ils regardent comme des illusions les faveurs que Dieu fait aux âmes qui lui sont fidèles, je ne m'étonne pas qu'ils s'en raillent, puisqu'ils ne sont pas capables de les comprendre, encore moins de les expérimenter : mais que diront-ils à des faveurs plus grandes sans comparaison, et à des familiarités bien plus particulières, que nous recevons tous les jours du Fils unique de la Sainte-Vierge, qui sont si certaines, qu'il n'y a que les seuls hérétiques, ou les athées, qui puissent les révoquer en doute ?

N'est-ce pas lui-même en personne qui se donne à nous tous les jours dans la sainte communion ? Ne se met-il pas dans un état où il nous paraît bien plus petit que dans son enfance ? Et

quoiqu'il demeure toujours dans le ciel selon sa grandeur naturelle, et dans la majesté de sa gloire, laisse-t-il pour cela de venir et de s'abandonner à nous ? laisse-t-il de nous faire des caresses bien plus considérables que celles que nous lisons dans la Vie des saints, lorsqu'il leur a apparu visiblement ? Il n'est pas content de se rendre présent à nous de fort près, et de se laisser embrasser; mais il veut entrer jusque dans le plus intime de nous-mêmes. Ce n'est pas assez pour contenter son amour de nous baiser bouche à bouche; mais il veut entrer dans nos bouches, descendre vers la région de notre cœur pour le joindre de près, et s'attacher à lui inséparablement ? Il fait encore plus, il veut bien mêler sa chair adorable avec notre chair pécheresse, son sang avec notre sang, son âme avec notre âme, son esprit avec notre esprit, sa volonté avec notre volonté ? Il veut en un mot nous faire une profusion générale de toutes ses immenses richesses ?

Vous qui faites les esprits forts, et qui vous montrez si réservés à croire les choses de piété, dites-moi si vous prenez cela pour des fables ? Sont-ce des imaginations de petits esprits que ces grandes vérités qui sont marquées en termes si clairs dans l'Évangile; soutenues par la foi de tous les siècles; scellées par le sang de tant de martyrs; confirmées par tant de miracles; défendues par la force invincible du raisonnement de tant et tant d'admirables docteurs, qui ont toujours confondu là-dessus l'enfer et les hérésies, quand ils ont osé les combattre ? Dites-moi si ces grandes vérités, que toute l'Église adore en silence, et qui la tiennent dans un si profond respect, passeront auprès de vous pour des illusions et pour de simples imaginations de quelque esprit faible ? Si vous osiez le penser, je suis sûr qu'au moins vous ne l'oseriez dire; car vous savez par expérience avec quelles ravissantes familiarités Jésus-Christ vous traite dans la très-sainte communion.

Trouvez-vous donc qu'elles soient moindres que celles qu'il faisait à tous ces grands saints, quand il se mettait entre leurs bras sous la forme d'un petit enfant ? Pensez-y bien, et vous avouerez qu'elles sont plus grandes sans comparaison ; et ce qui me semble très-consolant, c'est qu'elles sont bien plus assurées. J'aimerais mieux une seule bonne communion, où mon Jésus se donne ainsi à moi, que si j'avais eu moi seul toutes les apparitions de l'enfant Jésus, qui ont été accordées par un privilége particulier à tous les saints des siècles passés; parce que je ne serais pas si assuré par tout cela de l'avoir jamais possédé, comme

je le suis quand je le reçois dans la sainte communion. Que pourriez-vous dire à cela? Ne confesserez-vous pas que c'est la pure vérité?

Hélas! faut-il que la faiblesse de notre foi, qui ne fait qu'effleurer les mystères de la religion; faut-il que l'habitude où nous sommes de les voir traités par tout le monde sans aucun respect, et comme une pure routine, nous rendent insensibles à tant de faveurs? Si Jésus-Christ se montrait aux yeux du corps quand il se donne à nous dans la sainte communion, on l'admirerait comme un grand prodige; et si nous le recevions ainsi même une seule fois en vingt ans, on mettrait cela dans l'histoire de notre vie comme une fort grande merveille. On dirait aux aveugles, que vous êtes à plaindre! et aux absents, que vous avez perdu de n'avoir pas été les témoins d'un miracle si grand et si rare! mais parce qu'il ne se rend visible qu'aux yeux de la foi, nous ne le croyons point; la raison en est évidente, c'est que nous n'avons pas de foi; et parce que le grand excès de son amour nous rend ses visites très-fréquentes, et qu'il se donne à nous tous les jours, nous n'en faisons presque aucun état; au contraire, nous pensons presque qu'il nous est plutôt obligé que nous à lui, quand nous le recevons si souvent; de sorte qu'il nous arrive, par une prodigieuse ingratitude, que nous augmentons nos méconnaissances, à proportion qu'il augmente en nous ses bienfaits.

O Jésus! ô mon très-aimable sauveur! je n'envie pas le bonheur des âmes qui vous ont tenu comme un enfant entre leurs bras; car je sais que les faveurs que vous me faites dans la sainte communion sont beaucoup plus grandes; mais j'envie le bonheur des âmes qui ont une foi vive, pour y voir un peu clairement la présence de votre auguste majesté; j'envie les bons sentiments de révérence, de tendresse et d'amour, que cette vue imprime en leur cœur. O bon Jésus! augmentez ma foi, échauffez mes froideurs, amollissez la dureté de mon cœur, et faites qu'avec la grâce de vous posséder je reçoive encore celle de savoir que je vous possède.

Là-dessus il répéta par trois fois ces paroles qu'il avait coutume de dire quand il se préparait pour la sainte messe : *Quis det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris et deosculer te?* Mais il les prononçait plus de son cœur que de sa bouche, avec un amour si tendre et si animé, que nous en fûmes très-touchés. Il fallut entrer trois fois dans la chapelle pour goûter un peu en silence les paroles qu'il nous avait dites; et puis nous renouâmes ainsi notre conférence.

ARTICLE IV.

Le grand bonheur de la Sainte-Vierge d'avoir allaité l'enfant Jésus du lait de ses propres mamelles.

Tout le monde demeure d'accord que, de tous les titres d'honneur que l'on peut donner à la Sainte-Vierge, il n'y en a point qui égale celui de sa divine maternité. C'est l'éloge de tous ses éloges et le plus bel éclat de sa gloire; mais tout le monde ne comprend pas en quoi consiste la suprême grandeur de cette divine maternité; quels sont ses droits et ses plus beaux avantages? Ses grandeurs sont fondées sur la petitesse de Dieu. Ses droits n'égalent pas seulement, mais ils surpassent beaucoup ceux des plus hauts séraphins du ciel. Ses emplois sont plus nobles et plus importants que ceux du souverain créateur du monde. Et enfin, ses avantages sont si excellents, si sublimes et si étendus, qu'ils font l'admiration des hommes et des anges; la Sainte-Vierge elle-même qui les possède ne les comprend pas tout-à-fait, car il n'y a que Dieu seul qui en connaisse parfaitement toute la beauté.

Quand cette femme de l'Évangile, qui entendait un jour prêcher Jésus-Christ, s'écria, dans un transport de joie et d'amour: *Bienheureux le ventre qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité*, elle renfermait dans ce peu de paroles toutes les grandeurs de la divine maternité, joignant ainsi les entrailles avec les mamelles. Si elle eût séparé ces deux choses l'une de l'autre, ce n'eût plus été qu'une demi-mère. Celles qui se contentent d'avoir porté leurs enfants, et qui leur refusent leurs mamelles pour les allaiter, ne sont leurs mères qu'à moitié, pour parler dans les termes des jurisconsultes. Phavorinus, ce grand philosophe dont tous les habiles faisaient gloire d'avoir été les disciples, visitant la femme d'un très-noble sénateur, peu après ses couches, et voyant qu'une des femmes qui la servaient lui conseillait de donner son enfant à une nourrice, l'en reprit comme d'une injure qu'elle voulait lui faire: *Oro te, mulier, sine eam integram esse matrem filii sui*: taisez-vous, femme, ne lui donnez pas ce mauvais conseil, ne lui ôtez pas la moitié de ses droits; souffrez qu'elle soit entièrement mère de son fils (Aulus Gellius, lib. XI. c. 1).

Il ne faut donc pas diviser le sein virginal d'avec les mamelles très-pures de la mère de l'enfant Jésus, afin de ne pas partager sa gloire et sa béatitude, et n'en faire qu'une demi-mère de Dieu: si elle est bienheureuse pour l'avoir porté, elle l'est aussi pour

l'avoir allaité ; son ventre sacré, qui a possédé Dieu le premier, a commencé sa béatitude, mais ses mamelles virginales, qui l'ont possédé les dernières, l'ont achevée et ont été le parfait accomplissement de sa divine maternité.

Ce fut là qu'il nous dit une pensée que nous trouvâmes un peu subtile pour une conférence familière : que la Sainte-Vierge, tenant le Fils unique de Dieu caché dans son sein, imitait les opérations intérieures de la Divinité, que les théologiens appellent immanentes. Là, le Père-Éternel produit un Fils qui lui est égal, éternel comme lui et Dieu comme lui : là, ce Père et ce Fils produisent ensemble le Saint-Esprit, qui leur est égal en tout, éternel comme eux et un Dieu tout-puissant comme eux. Tout cela est infiniment grand ; mais il demeure caché dans Dieu, et c'est pour cela qu'on les nomme les actions immanentes de Dieu ; c'est-à-dire qu'elles demeurent toutes renfermées dans Dieu, et, toutefois, il semble qu'elles soient passées en quelque façon hors de Dieu, en faveur de la Sainte-Vierge ; du moins nous en voyons une admirable imitation dans son chaste sein.

Là, je considère une mère, un Fils et un Saint-Esprit : une mère de Dieu, qui produit son Fils de sa propre substance, dans le secret de son intérieur, sans qu'il en paraisse rien au-dehors ; un Fils de Dieu qui reçoit vraiment l'être de sa mère, et qui demeure tout caché en elle ; et un Saint-Esprit, dont le Fils et la mère sont remplis, selon ces paroles de l'Évangile : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Mais au lieu que dans la Divinité le Père et le Fils s'unissent ensemble pour produire le Saint-Esprit, ici la mère et le Saint-Esprit s'unissent ensemble pour produire le Fils unique de Dieu : *Quod enim in ea natum est de Spiritu sancto est.* O merveilles incompréhensibles qui se passent dans la Sainte-Vierge ! Mais ce sont comme des actions immanentes, toutes renfermées dans elle-même, et qui paraissent si peu au-dehors, que personne ne s'en aperçoit.

Quand saint Matthieu a écrit dans son Évangile, parlant de saint Joseph, le très-chaste époux de la Sainte-Vierge : *Non cognoscebat eam donec peperit Filium suum primogenitum* (Matth. 1. 25) ; qu'il ne la connaissait pas, jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son Fils unique ; plusieurs expliquent ces paroles de la connaissance conjugale, pour dire qu'il avait toujours révéré sa pureté angélique, et toujours conservé chèrement sa virginité avec elle ; ce qui est très-vrai. Mais saint Athanase le prend dans un autre sens plus élevé, et qui n'est pas moins véritable : il les explique de la connaissance spirituelle, et dit : que quoique saint

Joseph sût que sa chère épouse avait des perfections très-éminentes, qu'elle était toute pleine de grâces, qu'un ange lui avait annoncé qu'elle serait la mère de Dieu, et l'avait assuré lui-même que tout ce qui se faisait en elle était un ouvrage du Saint-Esprit; qu'il ne connaissait pourtant pas encore quels étaient ces grands prodiges, parce que c'étaient comme des imitations des actions immanentes de Dieu, qui demeuraient encore toutes renfermées dans le secret de son intérieur; qu'il ne connaissait pas toute l'éminence de sa divine maternité, et qu'il ne savait pas les droits qu'elle lui acquérait, ni l'autorité qu'elle lui donnait sur le Fils de Dieu, ni les emplois sublimes auxquels elle la destinait : *Joseph autem non cognoscebat eam.* Mais quand il eut vu qu'elle avait enfanté en demeurant vierge, qu'elle portait en ses bras un fils qui était son Dieu, qu'elle lui donnait ses mamelles et le nourrissait de son lait : *Tunc cognovit eam ubera præbere* (Athanas. homil. in descriptione B. M. S.) ; alors il entra dans de plus sublimes connaissances de ses grandeurs, qui le ravissaient : et en voici quelques-unes.

ARTICLE V.

La mère de Dieu est mieux reconnue par ses mamelles que par son sein virginal.

On ne saurait mieux voir qu'elle est mère, que quand elle tient son Fils unique sur son sein et attaché à ses mamelles. Comme cet unique, dans le sein du Père, est la démonstration et la gloire de sa divine paternité, c'est assez qu'il ait un Fils de Dieu dans son sein, pour dire qu'il est Dieu le Père; car les théologiens se font une règle de cette maxime : *Relationes constituunt personas* ; puisque Dieu a un Fils, il est Père, et puisque son Fils est Dieu, il est Dieu le Père. Que faut-il donc penser de la Sainte-Vierge? Puisqu'elle a un Fils, elle est mère; et puisque son Fils est Dieu, si par impossible elle pouvait être faite Dieu, ce même Fils l'établirait dans la même dignité du Père-Éternel, et elle serait Dieu comme lui : mais cela étant impossible, du moins il l'élève à la dignité de la première personne créée qui puisse être produite par le bras tout-puissant de Dieu. Saint Joseph ne connaissait pas cette sublime dignité en Marie, sa divine épouse, jusqu'à ce qu'elle eût enfanté : *non cognoscebat eam donec peperit Filium suum.*

Mais ce qui est bien plus admirable, c'est de voir que, comme sa mère, elle a des droits sur lui que Dieu lui-même n'a pas, en tant qu'il est son Père-Éternel : comme, par exemple, il ne peut

pas l'obliger de lui obéir ou exiger de lui le moindre service, car il ne lui doit rien en vertu de sa naissance éternelle ; mais il doit toute obéissance à sa sainte mère, en vertu de sa naissance temporelle ; elle a donc droit de lui commander et de lui demander ses services : aussi l'Évangile nous assure qu'il les lui rendait très-fidèlement : *Et erat subditus illis.* Ne voyez-vous pas là des droits admirables qu'elle a sur Dieu, en vertu de sa maternité divine? Saint Joseph ne connaissait pas encore qu'elle eût une si grande autorité, jusqu'à ce qu'il la vit en possession de ses droits après qu'elle eut enfanté : *Joseph autem non cognoscebat eam donec peperit Filium suum.*

Et par une suite nécessaire, il est vrai encore que cette même dignité de mère de Dieu lui donne des emplois plus nobles et plus importants que ceux du souverain créateur du monde ; car que fait-il de plus grand hors de lui ? Il tire un monde du sein du néant, il le conserve et le gouverne ; cela paraît grand : mais est-il comparable à ce que fait la très-Sainte-Vierge quand elle tire le Fils de Dieu du sein de son Père ? Que le créateur étende même sa toute-puissance pour produire un million d'autres mondes plus grands et plus beaux que celui-ci, tout ce qu'il fera ne sera-t-il pas moindre que ce qu'elle fait lorsqu'elle produit un Dieu et qu'elle est employée à son importante éducation ? O Dieu ! que de merveilles incompréhensibles, qui seront l'admiration des anges et des hommes durant toute l'éternité ! Saint Joseph ne connaissait pas tout cela tandis que la Sainte-Vierge n'avait pas encore enfanté : *Joseph autem non cognoscebat eam, donec peperit Filium suum.*

J'ouvrais la bouche pour lui demander comment saint Joseph avait connu tout cela après qu'elle eut enfanté ; mais il ne voulut pas souffrir que je l'interrompisse. Ce n'est pas tout, continua-t-il ; pénétrez plus avant dans ces profondes vérités, et vous verrez que la Sainte-Vierge fait des choses admirables, que le Père-Éternel ne saurait faire, tout-puissant qu'il est, à l'égard de son Fils unique : car, par exemple, le Père-Éternel ne saurait apprendre à parler à son Fils ; il ne dira jamais une seule parole durant toute l'éternité, parce qu'il est lui-même la parole éternelle de Dieu son Père ; il n'appartient qu'à lui seul de parler dans la Divinité, et la Sainte-Vierge lui apprend à proférer peu à peu ses premières paroles, comme les autres mères l'apprennent à leurs petits enfants ; et puisqu'il est vrai que la Sainte-Vierge apprend à parler à la parole du Père-Éternel, n'est-ce pas là un prodige qui mérite l'admiration de tous les êtres?

Le Père-Éternel ne saurait apprendre à marcher à son Fils unique, jamais il ne fera un pas pour changer de place, parce qu'il est immense, et la Sainte-Vierge lui apprenait à marcher sur la terre et le conduisait pas à pas; elle soutenait la faiblesse de celui dont la toute-puissance soutient tous les êtres. Voilà son emploi, les anges du ciel ne le pouvaient voir sans une profonde admiration.

De plus, le Père-Éternel ne saurait faire croître son Fils unique dans son sein, qu'il lui donne toute sa substance et qu'il a versé en lui tout ce qu'il a de vie en lui-même, il ne l'a pourtant jamais vu croître en la même chose, et ne le verra jamais, parce qu'il le produit dans un seul instant de son éternité, aussi grand que lui; et la Sainte-Vierge voyait croître de jour en jour ce même Fils unique dans son sein; il se nourrissait, se fortifiait et se perfectionnait peu à peu, prenant le lait de ses mamelles virginales. O mère admirable! que tous les esprits des anges et des hommes sont éloignés de pouvoir comprendre quelle est votre dignité de mère de Dieu! Qui peut dire quels sont les droits et l'autorité qu'elle vous donne sur lui? qui peut avoir une assez haute estime des sublimes emplois où elle vous destine, quand elle vous applique tout entière à l'éducation de l'enfant Jésus? car c'est plus que...

Ce fut là, que ne pouvant plus ni retenir mes sentiments, ni arrêter ma langue, je lui dis: Plût à Dieu, mon père, que tous les chrétiens vous eussent entendu parler ainsi des grandeurs de la Sainte-Vierge, et qu'ils en fussent aussi persuadés que nous! Hélas! on n'en verrait pas une multitude qui se glorifient de porter le nom de chrétien, qui confessent de bouche Jésus-Christ, qui font semblant de le reconnaître et de l'adorer comme leur Dieu, et qui n'ont pas horreur d'avoir des sentiments si indignes, qu'ils vont presque jusqu'au mépris de sa très-sainte mère, cette mère admirable, qu'il a voulu combler lui-même de si grands honneurs, qu'il lui serait impossible d'en faire de plus grands à une pure créature: un chrétien peut-il espérer de lui plaire en cet état-là? Qui peut douter qu'il ne se tienne plus offensé de ces mépris que de tous ceux qu'il a reçus des Juifs dans sa passion?

Celle, pourrait-il dire, que tu méprises ainsi, indigne que tu es du nom de chrétien, est ma propre mère; je l'ai élevée jusqu'au-dessus de moi, en me soumettant à elle comme son enfant; je l'ai enrichie de tant de perfections, pour la rendre digne d'être ma mère, qu'elle approche, autant qu'il est possible à une créature, des perfections infinies de mon divin Père. Je l'ai comblée

de tant de grâces, que toutes celles que j'ai partagées à tous les anges et à tous les saints n'approchent pas de la seule grâce de sa divine maternité ; et enfin, elle est plus grande elle seule à mes yeux, et plus chère à mon cœur que tout le reste de mes créatures ensemble. Regarde l'honneur que je lui rends, moi qui suis son Dieu aussi bien que son enfant : craindras-tu après cela de lui faire trop d'honneur, toi qui n'es qu'un petit ver de terre? auras-tu peur que les dévots de cette aimable mère ne soient des indiscrets qui l'honorent plus qu'elle ne mérite, lorsqu'ils la nomment la mère de Dieu ; qu'ils la prient d'être la médiatrice de leur salut auprès de son Fils, qu'ils la regardent comme leur vraie mère, et qu'ils lui disent qu'ils mettent leur principale confiance en elle, après Dieu, qu'ils se déclarent ses serviteurs, et qu'ils portent sur eux quelque marque de leur servitude; qu'ils s'enrôlent dans quelqu'une de ses confréries, qu'ils parent ses autels et qu'ils honorent ses images; et enfin, lorsqu'ils font profession de l'aimer de tout leur cœur, d'être sensibles à tout ce qui regarde sa gloire, et qu'ils lui rendent une espèce d'honneur qui est bien au-dessus de celui qu'ils rendent au reste des saints, quoiqu'il soit toujours beaucoup inférieur à l'honneur suprême qu'ils doivent à Dieu?

Pourquoi crains-tu, misérable que tu es, que les petits hommes de la terre ne rendent trop d'hommages à celle à qui ton Dieu en a tant rendu? Considère bien de quelle façon il l'a honorée, et tu verras que quand tous les êtres créés s'efforceraient de lui rendre tous les honneurs qu'ils pourraient, ils n'approcheraient pas de celui qu'elle a reçu de Dieu lui-même. Comment oses-tu donner des *avis aux dévots indiscrets de la Sainte-Vierge ?* Si tu vois qu'ils l'adorent comme Dieu, ou qu'ils la préfèrent à Dieu, ou qu'ils l'égalent à Dieu (ce qui serait un désordre qu'on ne voit pas aujourd'hui parmi les chrétiens), ne les appelles pas des indiscrets, mais des impies et des idolâtres : mais quelque dévotion qu'ils aient pour elle, quelque estime qu'ils en puissent faire, et quelque hommage qu'ils lui puissent rendre (quand c'est toujours au-dessous de Dieu), les blâmer d'être des indiscrets, et sous prétexte de régler mieux leur dévotion, la refroidir et en dégoûter les âmes faibles, ce n'est pas seulement la plus grande de toutes les indiscrétions, mais une impiété très-abominable.

Je la tiens pour telle, conclut le vertueux vieillard; et, pour vous confirmer encore davantage dans vos sentiments, remarquez bien ce que je vais dire.

ARTICLE VI.

La très-Sainte-Vierge fait paraître les bontés d'une vraie mère à ses fidèles serviteurs.

Il n'y a point de personne plus embarrassée qu'une mère qui a un enfant sur les bras : elle s'y tient tout appliquée, comme si elle avait à gouverner un empire, tant elle trouve à faire auprès de lui ; néanmoins tous ses soins ne se terminent généralement qu'à trois choses : à le nourrir, à le vêtir et à l'instruire. Or voyez si la Sainte-Vierge ne fait pas tout cela pour les chrétiens, qui sont ses enfants, principalement pour ceux qui lui sont dévots ; elle les nourrit délicieusement, elle les revêt magnifiquement et elle les instruit admirablement : remarquez bien ce que je vais dire, et vous avouerez qu'il est vrai.

§ I.

La Sainte-Vierge nourrit délicieusement ses enfants.

Premièrement, qu'il soit vrai qu'elle les nourrit très-délicieusement, c'est la magnifique promesse qu'on nous faisait dans le prophète Isaïe, et que nous voyons accomplie en la Sainte-Vierge: *Mamilla regum lactaberis* (Isaïe. 60). Car n'est-ce pas elle qui, après avoir donné ses mamelles au roi des rois, au propre Fils de Dieu, nous les donne aussi, à nous qui avons l'honneur d'être ses frères? c'est d'une manière différente à la vérité, mais qui n'est pas moins délicieuse. N'est-ce pas elle qui nous a mis le Verbe adorable, qui est le pain des anges, en état d'être mangé par nous? *Panem angelorum manducavit homo* (Psal. 77). Comment est-ce que la parole, qui est toute spirituelle, pourrrait nourrir des hommes qui sont corporels, à moins que cette parole ne devienne aussi corporelle comme eux ? C'est ce que la mère admirable à fait en notre faveur : écoutez comment saint Augustin nous explique cette merveille, d'une façon sublime, à son ordinaire.

C'est au sermon premier, sur le psaume 33 (Aug. con. I. in psalm. 33), où il parle ainsi : Au commencement était le Verbe. Voilà la viande éternelle, mais c'est pour les anges, car quel est l'homme qui pourrait prendre cette divine nourriture ? Il fallait bien que cette table, trop forte et trop élevée pour nous, devînt un lait pour être propre à nourrir des enfants, mais qui peut faire qu'une viande solide devienne un lait. C'est le propre office de la

mère : elle mange le pain qu'elle convertit en lait et donne ce lait à l'enfant : *Ipsum panem mater incarnat ; et per humilitatem, mamilla et lactis succum, de pane pascit infantem.* La mère incarne le pain; Marie revêt d'une chair mortelle le Verbe du Père, qui est le vrai pain des anges, et, par l'humilité de ses mamelles, elle le convertit en lait, afin que les petits enfants puissent vivre du pain des forts, et que l'homme mange le pain des anges : *Panem angelorum manducavit homo.*

Les grands enfants sont bien nourris d'une autre manière que les petits. Le Père céleste traite délicieusement ses plus grands enfants dans le festin de sa gloire, les nourrissant du même Verbe, qui est sa propre vie ; voilà le pain éternel des anges. La mère vierge traite aussi délicieusement ses petits enfants dans le festin de grâce, les nourrissant du même Verbe qu'elle a incarné. Nous n'eussions pas pu manger ce pain dans toute sa force; nous n'eussions pas pu être nourris des pures délices du Verbe, comme les anges qui le voient clairement dans les splendeurs de sa gloire : nous n'eussions pu recevoir sa propre substance dans la sainte communion, si la mère ne l'eût incarné. Voilà comment l'homme mange le pain des anges par le moyen de la mère, qui en fait un lait proportionné à la faiblesse des enfants.

Oh! si vous saviez quelles sont là-dessus les affections de son cœur, vous verriez qu'il n'y a point de mère si empressée à donner ses mamelles à son enfant.

N'entendez-vous point comme elle vous invite avec une tendresse de vraie mère? *Venite; comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis* : venez, mes chers enfants, venez au sein de votre mère; venez manger le pain des anges, dont j'ai fait la manne délicieuse des hommes en lui donnant ce corps que vous recevez dans la sainte communion : venez boire ce vin, dont tous les bienheureux sont enivrés par l'abondance de la maison de Dieu, mais dont je vous ai changé la couleur, et tempéré la force pour faire un bon lait propre à nourrir délicieusement votre enfance; venez, et voyez s'il n'est pas vrai que mes mamelles sont pour vous meilleures que le vin.

Voulez-vous encore quelque chose de plus sensible, pour vous faire voir que la Sainte-Vierge est une vraie mère qui nourrit ses enfants de son propre lait? Baronius rapporte, en l'an mil vingt-huit, que saint Fulbert, évêque de Chartres, tout consacré à la dévotion de la Sainte-Vierge, qui composa ce beau livre qu'il nous a laissé à sa gloire et qui bâtit une église à son honneur, reçut d'elle, comme pour récompense, cette faveur particulière; elle

lui parut dans l'extrémité d'une maladie qui le menaçait de la mort, et lui faisant l'honneur de l'appliquer à ses mamelles pour en sucer le lait, il reçut à l'instant et la santé et le don de prophétie.

La plupart des auteurs, qui ont écrit la vie du très-dévot et très-savant saint Bernard, conviennent à dire que la Sainte-Vierge a exprimé elle-même le lait de ses mamelles virginales pour le distiller dans sa bouche; et plusieurs assurent qu'il a reçu cette insigne faveur de sa divine mère plus d'une fois en sa vie; et que c'est pour cela que la grâce divine semble si bien être assise sur ses lèvres, qu'il ne dit rien, et n'écrit rien qui ne porte un goût du ciel et une onction du paradis dans les âmes.

§ II.

La Sainte-Vierge revêt magnifiquement ses enfants.

Le second devoir des mères envers leurs enfants est de les vêtir. Toute l'Église croit, par une pieuse tradition, que la Sainte-Vierge a fait de sa propre main tous les habits que son Fils adorable a porté, non-seulement durant son enfance, mais encore durant sa vie, et surtout cette tunique sans couture, dont il est parlé dans le récit de sa passion. L'Histoire ecclésiastique rapporte même un grand nombre d'exemples des soins qu'elle a pris de fournir des habits à plusieurs qui s'étaient dévoués à son service, par une dévotion particulière, et qu'elle aimait comme ses enfants.

Elle donna de sa propre main à saint Ildefonse, un de ses plus chers enfants, une chasuble très-magnifique, dont il se servait pour célébrer les messes solennelles dans les grandes fêtes.

Elle fit la même faveur à saint Bonite, évêque de Clermont en Auvergne, que d'autres appellent saint Bonet, qui avait été salué évêque au sein de sa mère par un prêtre nommé Phrigion, et, qui dès son enfance, avait toujours été très-dévot à la Sainte-Vierge; elle lui donna aussi de sa main une précieuse chasuble, que la ville de Clermont conserve encore aujourd'hui comme un très-riche don du ciel; tous ceux qui la voient l'admirent, sans que personne ait pu connaître jusqu'ici ni de quelle matière, ni de quelle fabrique elle est faite; sa délicatesse et sa légèreté surpassent tout ce que les plus habiles artisans pourraient jamais faire.

On tient encore pour assuré que ce fut elle qui donna à saint Norbert l'habit de son ordre de Prémontré, que Dieu lui fit la grâce de fonder par sa puissante intercession; et à l'ordre des Car-

mes le saint scapulaire, dont la confrérie est si célèbre dans l'Église, autorisée par tant de miracles, enrichie de tant d'indulgences et confirmée par tant de bulles des souverains pontifes. La chronique porte que ce fut au bienheureux Simon Stock, pour lors général de tout l'ordre des Carmes, qu'elle le donna, environ l'an 1245, en lui disant ces aimables paroles : *Recevez, mon très-cher enfant, ce scapulaire de votre ordre, le signe de ma confrérie, votre privilége particulier, et celui de tous les Carmes* (vide Justinum mechonieusem, super litanias discursu 232).

Et combien d'autres religieux se glorifient d'avoir reçu, ou leurs habits, ou leurs noms, ou tous les deux ensemble de la Sainte-Vierge ! Après l'ordre du Mont-Carmel, celui de la rédemption des Captifs, celui qu'on nomme des Servites, celui du Mont-Olivet, celui de la Conception immaculée, celui des Annonciades, celui de la Visitation, et tant d'autres.

§ IV.

La très-Sainte-Vierge instruit admirablement ses enfants.

C'est elle qui renferme en son sein celui en qui sont renfermés tous les trésors de la science et la sagesse de Dieu, peut-on douter qu'elle n'en communique abondamment à tous ses enfants ? C'est elle qui porte dans ses mains celui qui est la lumière du monde. Elle est dépeinte par saint Jean, dans l'Apocalypse, revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et portant sur sa tête une couronne composée de douze étoiles. Là-dessus, le dévôt saint Bernard a dit ces belles paroles : *Jure Maria sole perhibetur amicta, quæ profundissimam divinæ sapientiæ ultra quam credi valeat penetravit abyssum* (Apoc. 12). Oh ! qu'il est juste que Marie soit revêtue de tant de lumière ; elle a pénétré dans le profond abîme de la science et de la sagesse de Dieu plus avant que notre peu de foi ne le pourrait croire !

Nous n'avons de lumière sensible du ciel que celle que nous recevons du soleil, de la lune et des étoiles; or, tout cela se trouve réuni ensemble, pour environner la seule Marie, pour nous faire entendre que tout ce que nous avons sur la terre de véritable connaissance des choses du ciel, nous le recevons par son entremise : c'est pour cela que les saints pères lui donnent tant d'éloges sur les lumières divines qu'elle nous communique. Saint Vincent Ferrier dit qu'elle entendait mieux l'Écriture sainte que tous les prophètes et tous les apôtres. L'abbé Rupert la nomme *l'archi-prophétesse* ; saint Jérôme la nomme *la prophète des pro-*

phètes ; André de Créte , *l'abrégé de tous les oracles divins ;* saint Anselme , *la très-sainte maîtresse des docteurs.*

Combien avons-nous d'exemples des grands hommes qu'elle a remplis d'une science qui allait quelquefois jusqu'au prodige, pour lui avoir été dévots ? Qui ne sait la faveur qu'elle fit à saint Albert-le-Grand , quand , d'un stupide qu'il était naturellement, elle en fit en un moment une des plus grandes lumières de la théologie ?

L'abbé Rupert , qui avait ensemble une très-grande affection pour les sciences et une très grande incapacité de les acquérir par ses études , eut recours à elle, et lui fit des prières si ardentes pour obtenir d'elle ce qu'il désirait, qu'elle lui apparut et lui dit : Vos prières me sont agréables , je les exauce , et je veux que vous soyez si savant et éclairé en toutes sortes de sciences , que personne ne vous égalera dans votre siècle , mais ne tenez pas la lumière cachée sous le boisseau.

Ce fameux Herman , qui était un comte très-noble , mais qui fut nommé le Raccourci, parce qu'il était né si contrefait, qu'il semblait avoir tous les membres enfoncés les uns dans les autres : et, ce qui est pire, son esprit ne paraissait guère plus beau que son corps, sinon qu'il avait la crainte de Dieu et qu'il était très-dévot à la Sainte-Vierge, la priant incessamment d'avoir compassion de lui, comme une mère de son enfant ; il l'aperçut un jour devant lui tout éclatante de lumière , elle lui demanda : Lequel aimez-vous mieux , ou que votre esprit soit éclairé , et que votre corps demeure difforme, ou que votre corps soit guéri et que votre esprit demeure en ténèbres ? *O très-aimable mère , lui répondit-il, d'un cœur tout embrasé d'amour , éclairez mon esprit* : cela lui fut accordé, il demeura toute sa vie très-difforme en son corps , mais elle remplit son esprit d'une si grande abondance de lumières , qu'il semblait n'ignorer aucune des choses qu'un homme mortel peut savoir ; et pour combler cette faveur d'une autre , qui en est comme l'ornement, elle lui donna le don des langues avec tant de perfection , qu'il parlait la latine, la grecque et l'hébraïque avec autant de facilité que si chacune lui avait été naturelle (Platus. de stat. relig. c. 32).

On composerait des volumes entiers, si on rapportait les exemples de tous ceux qui, pour avoir eu recours à la Sainte-Vierge comme à leur vraie mère , pour être instruits par elle , se sont trouvés remplis de lumières toutes divines et plus grandes sans comparaison, que toutes celles qu'ils auraient pu recevoir dans les écoles des plus grands docteurs.

Le vertueux vieillard, qui nous instruisait ainsi dans cette conférence, la voulut conclure par une élévation d'esprit à la Sainte-Vierge et une prière pleine d'onction et de ferveur. O mère admirable! ô la plus aimable de toutes les mères! puisque vous êtes la mère de notre Sauveur, soyez-la aussi de notre salut; et puisque votre Fils nous fait l'honneur de nous reconnaître pour ses frères, faites-nous donc aussi la grâce de nous regarder comme vos enfants, mais comme des enfants petits et faibles qui ont besoin d'être nourris, vêtus, instruits par leur mère. Montrez par vos soins charitables et par vos tendresses que vous êtes notre vraie mère : *Monstra te esse matrem , monstra te esse matrem.* Il répéta plusieurs fois ces mêmes paroles qui me firent souvenir de la piété d'un régent que j'avais connu, et qui, enseignant les humanités, il y a plus de cinquante ans, exhortait souvent ses écoliers à la dévotion à la Sainte-Vierge, et, entre autres choses, il leur donna cette pratique de s'adresser tous les jours à elle comme à leur charitable mère, et lui demander trois choses qui sont exprimées par ces trois versets de l'*Ave Maris stella.*

Monstra te esse matrem,
Vitam præsta puram,
Iter para tutum.

On ne saurait croire de quelle importance il est de jeter d'abord quelque chose de bon dans l'esprit des enfants, car il s'imprime aisément dans ces âmes tendres comme dans la cire molle, et les premières impressions qu'elles ont reçues de lui ne s'effacent presque jamais. Il y en a qui, depuis ce temps-là n'ont jamais passé un seul jour de leur vie sans adresser cette prière à la Sainte-Vierge, et qui l'ont plutôt recommencée plusieurs fois, que d'y avoir manqué une seule. On a même remarqué que ceux-là ont reçu une protection si particulière de cette mère de miséricorde, qu'ils ont suivi un genre de vie qui les engageait à la pureté et qui les acheminait par la voie la plus sûre au port du salut.

CONFÉRENCE XXI.

L'amante empressée, où il est montré comment la très-Sainte-Vierge a suivi partout son bien-aimé fils Jésus-Christ durant tout le cours de sa vie.

Depuis quelque temps nous n'avions pas eu la satisfaction de nous voir seuls ensemble, mon très-aimable guide et moi; à la vérité, je l'avais toujours présent, mais je n'en jouissais presque jamais, parce que d'autres, jaloux de mon bonheur, venaient me

le ravir, et je n'osais m'en plaindre. C'est un plaisir, je l'avoue, d'avoir toujours son ami présent; mais c'est un déplaisir sensible de n'avoir pas la liberté de jouir seul de son entretien; car c'est être comme dans l'eau jusqu'à la gorge et mourir de soif.

Ce jour-là nous nous trouvâmes heureusement seuls, charmés d'avoir la liberté de nous parler à cœur ouvert, sans observer ces circonspections gênantes qu'on est toujours obligé d'avoir dans les compagnies. Il nous sembla que c'était la première fois que nous commencions à nous voir; et, comme si c'eût été l'aurore d'une amitié naissante, nous recommençâmes à nous saluer et à nous embrasser avec tendresse, comme feraient de nouveaux amis, ou plutôt comme des anciens amis qui se promettent une fidélité toujours nouvelle et inviolable.

Mais que faisons-nous? me demandait-il. Que nous sert que la Providence nous ait fait ainsi rencontrer et unir ensemble? Que prétendons nous et que cherchons-nous? Je lui répondis: Il me semble que nous ne faisons que ce que tout le monde fait comme nous: tout le monde cherche ce qu'il aime, et nous cherchons aussi ce que nous aimons; car personne ne va nulle part que là où son amour le mène.

Je ne sais si je rêvais l'autre jour, ou si j'étais abîmé dans une profonde méditation qui me dérobait à moi-même, quand cette pensée roula quelque temps dans mon esprit: Je pensais voir des millions de millions d'amours, qui volaient en confusion dans le monde, comme des atomes dans l'air; la plus grande partie étaient petits et assez faibles; d'autres me paraissaient plus grands et plus forts; les petits s'amassaient en troupes, comme ces moucherons qui forment quelquefois de petits pelotons ou de petits essaims dans l'air, et vont environner la tête des hommes. Je voyais que chacun entraînait son homme de son côté, les tirant de côté et d'autre, et s'efforçant de les conduire où il désirait. Il leur faisait faire, à la vérité, quelques démarches de ce côté là, mais comme ils n'avaient pas assez de force pour les traîner longtemps, d'autres venaient les reprendre, et les menaient d'un autre côté, mais ceux-ci lâchaient bientôt prise comme les premiers; d'autres venaient les faire marcher d'un autre côté, et derechef ceux-ci les laissaient en chemin, d'autres venaient leur en faire prendre un autre, et ce petit jeu continuait toujours, de sorte que cet homme, abandonné au caprice et à l'inconstance d'une légion de petits amours, demeurait toujours misérable, cherchant mille choses et n'en trouvant pas une, commençant d'aller partout et

n'arrivant jamais nulle part, s'agitant et se remuant sans cesse, et ne faisant jamais rien.

Je remarquais d'autres amours plus grands et plus forts, qui, se rendant facilement maîtres de ceux qu'ils entreprenaient, les traînaient comme des esclaves où il leur plaisait, leur laissant à peine une demi-liberté de leur résister; et, parce qu'ils les faisaient quelquefois marcher par le milieu des piéges et des précipices, ils les aveuglaient, de peur qu'ils n'en aperçussent le péril. Ils en enchaînaient quelquefois deux ou plusieurs ensemble, sous prétexte qu'ils seraient plus forts et qu'ils s'aideraient l'un l'autre à marcher, mais ils les trompaient; car, bientôt après les avoir ainsi fait marcher ensemble, ils faisaient naître des soupçons et des jalousies qui les divisaient, et, au lieu de s'aider l'un l'autre par leur union, ils se faisaient la guerre et se détruisaient; leurs amours étaient leurs tyrans qui excitaient la sédition et qui les rendaient tous si misérables, que c'était une confusion horrible.

Je voyais la raison qui me paraissait élevée au-dessus de tout cela, comme une sage gouvernante, assise dans un trône majestueux, qui s'efforçait d'y mettre quelque ordre et qui leur donnait de fort bons conseils; mais elle n'était pas écoutée; on la méprisait, et chacun ne pensait qu'à suivre ses inclinations particulières.

Je ne m'aperçus pas du temps que je passai dans ces rêveries qui remplissaient mon imagination assez agréablement, c'est assez qu'il ne m'ennuya point; mais enfin, revenu à moi-même, je disais : Qu'est ceci? où étais-je? et à quoi rêvais-je? Je sais bien qu'il est écrit que toute la vie de l'homme se passe en image : *In imagine pertransit homo*, et qu'il lui passe souvent par la tête plus de songes que de vérités; ce n'est pourtant pas ici purement un songe, parce que c'est dans le vrai, ce qui se passe dans le monde, qui est tout rempli d'amours de diverses natures qui, comme autant de petits lutins, inquiètent sans cesse les hommes. Car qui est-ce qui les agite, qui les pousse et qui les mène partout où ils vont, sinon certains amours, qui vont se loger dans leur cœur et qui les font aller de tous côtés chercher ce qu'ils aiment? Il est assuré qu'ils ne chercheraient pas une chose s'ils ne l'aimaient pas. En effet, étudiez tant qu'il vous plaira les divers mouvements des hommes et toutes les démarches qu'ils font sur la terre, vous trouverez que ce sont les amours qui les conduisent tous, et vous n'en verrez pas un seul qui fasse seulement un pas, si ce n'est pour chercher ce qu'il aime.

Cette imagination, qui ne déplut pas à mon aimable guide, lui

fit faire sur l'heure cette réflexion : Eh ! d'où vient donc que tout le monde n'est pas heureux et content? La conduite de l'amour n'est-elle pas toujours aimable et par conséquent agréable ? Non, lui dis-je; il y a une infinité d'amours cruels et bizarres, qui ne font que tourmenter les hommes et qui rendent leur vie misérable. Saint Paul les a bien justement nommés *des désirs multipliés et invisibles.* A bien prendre les choses, il n'y a qu'un seul vrai amour qui doit conduire tous les hommes et qui ne les conduit jamais qu'à la félicité : cet amour est celui de Dieu ; c'est lui qui fut établi dès le commencement dans le cœur de l'homme, comme un souverain monarque, pour le conduire en tout et partout. Ce n'est pas un usurpateur du cœur humain, comme tous les autres amours qui le tyrannisent; il en est le roi légitime et il y règne si paisiblement, qu'il établit le Paradis partout où il est.

Il est unique, et c'est pour cela qu'il ne fait point de divisions comme les amours profanes du monde, qui se font très-souvent la guerre : il fait, au contraire, des unions si parfaites et si générales, que s'il régnait dans tous les cœurs des hommes, ils n'auraient tous qu'un cœur et qu'une âme. Il est tout-puissant, et c'est pour cela qu'il n'abandonne pas ceux qu'il conduit à moitié chemin, comme les faibles amours du monde ; mais il les mène toujours sûrement jusqu'à la possession éternelle du bien infini qu'il leur fait aimer et chercher en tout ce qu'ils font. Ne m'avouerez-vous pas que toutes les âmes qui se laissent conduire par cet amour sont bienheureuses?

Comme elles n'ont toutes qu'un même amour, elles n'ont aussi qu'un cœur et qu'une âme. Vous les verrez toutes si constantes et si courageuses qu'elles marchent toujours à grands pas dans leur voie, parce que leur amour qui dure toujours les soutient ainsi de même.

Mais ce qui fait leur plus grande gloire, leur consolation et leur force, c'est qu'elles ont en tête Jésus-Christ et sa très-sainte mère. Jésus-Christ marche le premier, et mène après lui sa divine mère à qui il dit : *Veni, electa mea* (Luc. 9. v. 57); venez, ma bien-aimée ; venez, laissez-vous conduire à votre amour ; et elle lui répond : *Sequar te quocumque ieris ;* je vous suivrai partout de bien près. Ces dernières paroles nous furent une porte ouverte, pour nous faire entrer dans un entretien sur la manière dont la Sainte-Vierge a toujours suivi Jésus-Christ, son Fils adorable, durant tout le cours de sa vie. Et il se passa ainsi que vous l'allez voir.

ARTICLE I.

De l'amour sacré qui conduit partout les bonnes âmes après Jésus-Christ.

Je ne sais pas pourquoi les anciens ont feint que l'amour est aveugle : au contraire, je ne vois rien de si éclairé. N'est-ce pas lui qui conduit tous les voyageurs durant tout le cours de leur vie? Un guide ne doit donc pas être aveugle.

Il est vrai, lui dis-je, que l'amour conduit tous les hommes, mais il les conduit en aveugle, et c'est pour cela qu'il les égare, qu'il leur fait faire incessamment de fausses démarches, et qu'il les expose à mille périls, quand ils s'abandonnent tout-à-fait à sa conduite, et les mène enfin dans des précipices. Y a-t-il rien qui fasse mieux voir son aveuglement ?

Mais, au contraire, reprit-il, il est ingénieux et si éclairé qu'il a passé même pour un grand philosophe parmi les sages; Diotime l'appelait ainsi : *Amor philosophus.* Or, vous savez que les philosophes ne passent pas pour des aveugles ; et, dans la vérité, y a-t-il rien de plus avisé que l'amour? Ne trouve-t-il pas toujours mille raisons pour justifier sa conduite, et mille moyens pour faire réussir ses desseins ? Qu'un esprit soit stupide naturellement, dès qu'une fois l'amour s'en empare, on le voit tout changé; il devient adroit, plaisant et complaisant : il semble même que l'amour lui donne je ne sais quelle grandeur qu'il n'avait pas; il se sent fort et généreux pour entreprendre de grandes choses qu'il n'eût pas osé regarder, et de là est venu cet ancien proverbe : *Qu'un grand amour ne loge jamais que dans une grande âme.*

Je veux bien encore vous accorder, lui dis-je, que l'amour est un philosophe; car nous voyons qu'il ne fait que rêver, méditer et raisonner sur l'objet qu'il aime. Mais disons plutôt que c'est un sophiste : c'est le propre nom qu'il mérite et que Platon lui a donné : *Amor sophista* , parce que tous ses raisonnements sont faux et trompeurs. Il est bien vrai qu'il est subtil dans ses arguments ; mais ils ne concluent tous qu'à l'imprudence et à la folie, et nous voyons tous les jours qu'après qu'on s'est laissé surprendre quelque temps à ses artifices, on s'en repent à loisir quand on est devenu sage.

Il est vrai, m'avoua-t-il enfin, qu'il y a souvent, et presque toujours, quelque folie dans l'amour, parce qu'il ne saurait demeurer dans cette retenue froide et lente que l'on estime comme le trône de la vraie sagesse; il a ses transports et ses emporte-

ments que vous nommerez des folies, si vous voulez : mais ses folies sont plus sages que toute la sagesse du monde ; ses emportements sont plus beaux et plus estimables que toute la prudence des stoïques, qui font profession de n'être jamais différents d'eux-mêmes et de ne rien faire d'extraordinaire : il faut bien nécessairement être un peu emporté, et sortir comme hors de soi-même, si l'on veut faire quelque chose de grand et qui surpasse les actions communes des hommes : *Amor operatur magna si est.*

A qui doit-on attribuer ces grandes actions que l'on remarque en quelques endroits de la vie des grands hommes, et qui la rendent si illustre ? Qui leur a inspiré ces actions héroïques que l'on regarde avec admiration comme des prodiges, et qui leur ont fait mériter le nom de grands ? A qui attribuer cela ? Quand saint Paul a dit à tous les apôtres : Nous sommes fous pour Jésus-Christ, que voulait-il dire ? sinon justifier les transports extraordinaires de leur amour, qui, ne suivant pas les lois ordinaires de la prudence humaine, passaient pour des folies au jugement des sages du monde. Mais de telles folies étaient plus sages que toute la sagesse des hommes ; par exemple : adorer un Dieu pauvre, méprisé, attaché en croix, et quitter tout, biens, honneurs, plaisirs, pour le suivre dans sa pauvreté, ses opprobres et ses douleurs, n'était-ce pas une grande folie aux yeux des sages de la terre ? Car ils ne pouvaient comprendre comment des hommes de bons sens pouvaient se résoudre à cela. Eh ! qui leur causa cette sacrée folie ? si ce n'est l'excès d'un grand amour. Jamais ils ne se fussent emportés à ces divins excès de folie, s'ils n'eussent pas aimé ardemment.

Abandonner sa vie qui est la chose qui nous est la plus précieuse, et s'exposer volontairement à la mort et à plusieurs tourments effroyables qui sont plus cruels que la mort même, n'était-ce pas encore en apparence une grande folie ? C'est pourtant ce que les martyrs ont fait, et quantité d'autres actions si grandes et si héroïques, qu'ils étonnaient les empereurs et faisaient quelquefois trembler les bourreaux qui les tourmentaient. Quelle folie, disaient-ils, à ces gens-là, qui pourraient si facilement s'en garantir par une parole ! Oui, c'est une grande folie ; mais que voulez-vous ? c'était l'amour qui les rendait insensés ; c'était lui qui les tirait hors du sens commun et qui les transportait jusqu'à faire cette folie ; mais jugerez-vous pour cela que leur amour fût aveugle ? Il a bien vu ce que le reste des hommes ne voit pas, que faire de telles folies est une admirable sagesse, puisque c'est perdre son âme pour la sauver, et changer un moment de vie mal-

heureuse et périssable pour une éternité de vie bienheureuse. A tout cela je n'avais rien à dire, car je voyais bien que c'était de l'amour sacré, et non pas de l'amour profane, dont il faisait le panégyrique : il m'eût aisément accordé que l'amour profane était aveugle, qu'il était inconsidéré, qu'il égare et qu'il fait périr tous ceux qui le suivent; mais j'étais obligé de lui accorder aussi que l'amour sacré est très-éclairé, très-sage, très-judicieux, et un guide assuré qui sauve tous ceux qui le suivent.

Mais ne remarquez-vous point, ajouta-t-il, et n'admirez-vous pas son génie, qui est tel que jamais il n'est plus sage que lorsqu'il fait ses plus grandes folies? Qui n'admirera cette parole du grand apôtre : *Verbum crucis stultitia ;* il dit que le mystère de la croix est folie; que veut dire cela? sinon qu'il publie à tous les siècles le dernier excès de la sainte folie où s'est emportée la sagesse infinie du Verbe éternel. A considérer le Fils de Dieu attaché à la croix, ne jugerait-on pas qu'il s'est emporté au dernier excès de toutes les folies imaginables? car il pouvait éviter la mort et tous les tourments de sa passion par un seul acte de sa volonté; et les raisons les plus fortes qui pouvaient tomber dans l'esprit des anges et des hommes concluaient qu'il le devait faire; pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? qui est-ce qui a pu le réduire à cette extrémité? qui est-ce qui l'a obligé à s'emporter ainsi jusqu'au dernier excès d'une si étrange folie?

On ne sait que penser là-dessus, sinon que l'amour a toujours ses emportements; et plus il est grand, plus il fait de folies. Faut-il donc s'étonner si l'amour infini qui règne dans le cœur de la sagesse de Dieu l'a transporté hors de lui-même et l'a obligé à faire une folie pour l'amour de nous? peut-on aimer et être sage? *Amare et sapere, vix Deo conceditur.* Mais ô Dieu! quelle sage folie, que la sagesse infinie de Dieu n'a pas jugé indigne d'elle! Oh! l'admirable folie, qui abîme et qui engloutit toute la sagesse des créatures qui demeurent confuses à la vue d'un si grand prodige!

N'est-ce pas elle qui a dissipé toutes les folies du monde, comme le soleil a fait évanouir les ténèbres? N'est-ce pas celle qui s'est fait admirer, qui s'est fait aimer, et qui s'est fait suivre par tout ce qu'il y a eu de plus grandes âmes et de plus forts esprits sur la terre? et cela durant tous les siècles. Depuis qu'une âme s'est soumise à l'empire de l'amour sacré, elle sert un maître qui la fait bien marcher d'un autre pas que celles qui sont tyrannisées par l'amour profane. Quand elle est une fois résolue de s'abandonner entièrement à sa conduite, elle ne connaît plus de vraie

sagesse que la seule folie de la croix. Son amour, qu'elle regarde toujours ne lui plaît jamais tant que lorsqu'il est dans ces transports qui méprisent la prudence de la chair, et qui lui font faire de ces sacrées et divines folies qui élèvent ceux qui les font jusque sur les trônes de la gloire. Oh ! qu'heureuse est une âme qui comprend bien cela ! Que l'on dise tout ce que l'on voudra, qu'il faut avoir de la prudence, il est vrai qu'il en faut; qu'il faut de la considération, et qu'il faut se conduire en tout sagement. Oui, pourvu que ce soit toujours la sagesse éternelle qui nous conduise; mais, après tout, aimer ardemment Jésus-Christ, et être bien sage de cette sagesse mondaine, que l'amour-propre ne veut presque jamais perdre de vue, cela ne s'accorde pas.

Considérez la multitude de ceux qui ont suivi Jésus-Christ; que verrez-vous parmi eux, sinon des gens qui passaient pour des insensés aux yeux des sages du monde : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam* (Sapient. 5. v. 4) : le monde n'a-t-il pas jugé qu'ils faisaient une grande folie de se mettre à la suite d'un si pauvre maître? car écoutez de quelle éloquence il s'est servi pour les gagner et pour les obliger à le suivre : Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie, et me suive partout où il me verra aller devant lui; qu'il méprise tout ce que le monde estime le plus; qu'il embrasse tout ce que la nature a le plus en horreur; qu'il s'attende d'être persécuté, condamné, chargé d'injures, de croix, de mépris. Telle est l'éloquence de l'amour sacré qui a persuadé tant de millions de grandes âmes. Telles sont les charmes qui les ont gagnées. Voilà les délices qu'elles ont cherchées. Et c'est en cela qu'elles ont trouvé leur félicité. Mais il faut aimer pour l'entendre.

Toutes les âmes qui ont plus aimé Jésus-Christ sont celles qui l'ont suivi de plus près par ce chemin-là et celles dont l'amour a été le plus fort ont couru d'un plus grand pas; mais par-dessus toutes ont voit paraître la mère admirable avec tant d'éclat, qu'on ne peut douter que tous les amours qui sont partagés dans le grand nombre de ceux qui ont suivi Jésus-Christ ne se fussent réunis dans son cœur, pour l'attacher plus fortement à lui. Vous aurez de la satisfaction de le voir.

ARTICLE II.

De quelle façon l'amour sacré engageait la très-Sainte-Vierge à suivre Jésus-Christ en tout et partout.

Elle avait trois rapports à lui qui lui étaient tout particuliers. Elle le regardait comme son Fils, comme son amant, et comme

son Dieu; comme son fils, elle l'aimait d'un amour naturel; comme son amant, elle l'aimait d'un amour surnaturel; comme son Dieu, elle l'aimait d'un amour infus et divin. Et ce qui est bien admirable, ces trois sortes d'amours ne faisaient en elle qu'un seul et même amour; tous les trois s'unissant ensemble pour ne faire qu'un seul, mais un triple lien d'amour qui ne pouvait jamais se rompre : *Funiculus triplex difficile rumpitur* (Eccles. 4. v. 12). Mais quoiqu'il ne faille considérer ces trois amours que comme un seul dans le cœur de la Sainte-Vierge, je ne laisserai pas néanmoins de les distinguer, puisqu'on distingue bien les trois personnes divines, quoiqu'elles ne soient qu'une très-simple chose. Considérons-les l'une après l'autre pour en voir mieux la beauté, et vous admirerez sans doute l'empire que chacun d'eux exerçait sur son cœur. Je commence par l'amour naturel.

Quand je vis qu'il allait me parler de l'amour naturel de cette divine mère pour son cher enfant, je ne voyais pas d'abord qu'il y eût rien de bien grand ni de bien particulier à dire là-dessus; car n'est-ce pas une inclination commune à toutes les mères d'aimer tendrement leurs enfants? Ne voit-on pas cet amour naturel jusque dans les animaux? Je veux que la très-Sainte-Vierge fût la meilleure et la plus tendre de toutes les mères, et que son amour naturel fût plus excellent que celui de toutes les autres, il est pourtant toujours vrai que tout ce que la seule nature peut produire n'est jamais grand'chose. J'étais prêt de lui dire mon sentiment là-dessus, mais il me prévint, et commença à s'expliquer.

Je sais bien que toutes les mères sont obligées par les lois les plus indispensables de la nature d'aimer leurs enfants; je sais que cet amour est juste et très-légitime, et nous voyons bien que c'est une dette dont elles s'acquittent assez volontiers : aussi Dieu, qui a fait dans sa loi un commandement aux enfants d'aimer leurs pères et leurs mères, n'en a point fait aux pères et mères d'avoir de l'amour pour leurs enfants. Cela n'était pas nécessaire, parce que la nature leur en fait avoir bien souvent plus que Dieu n'exige. Il est bien vrai que cet amour est estimable dans toutes les mères, et qu'il leur attire la louange d'avoir un bon naturel, mais elles n'ont pas sujet de s'en glorifier beaucoup, parce qu'il leur est commun avec les bêtes, qui aiment ainsi leurs petits, et qui font quelquefois paraître qu'elles ont plus de naturel que plusieurs mères chrétiennes.

Mais l'amour de la Sainte-Vierge envers son Fils unique était

bien d'une autre nature : elle est mère à la vérité comme les autres mères, mais elle est mère d'un Dieu-Homme, ce que ne sont pas les autres mères. Comme mère naturelle d'un homme, son amour naturel lui est commun avec toutes les autres mères, excepté qu'il est beaucoup plus parfait ; mais comme mère du Fils de Dieu, son amour naturel de mère lui est commun avec Dieu le Père, puisqu'il est fondé sur la divine maternité que tous les saints pères nomment hardiment une admirable participation de la fécondité de Dieu : car, puisque la foi nous oblige de croire que le Père-Eternel et la mère Vierge n'ont qu'un seul et un même Fils qui leur est commun, ne peut-on pas dire aussi que l'un et l'autre n'ont qu'un même amour pour le Fils qui leur est commun ? O amour naturel de la mère de Dieu ! que vous êtes divin ! que vous êtes surnaturel ! que vous êtes admirable ! et qui n'avouera que vous êtes infiniment élevé au-dessus de tout le naturel du reste des mères ?

Si vous faites le parallèle entre l'amour naturel de la mère admirable et l'amour naturel de toutes les autres mères, quelle différence étonnante y remarquerez-vous?

Premièrement les autres mères donnent à leurs enfants l'amour que la seule nature leur inspire ; mais, comme c'est une nature corrompue par le péché, cet amour a quelque chose de moins pur et de très-imparfait. La mère admirable donne à son cher Fils l'amour que la nature et la grâce lui fournissaient comme à frais communs; et parce que c'est une nature si pure et si sainte, qu'elle n'a jamais été salie du moindre péché, ni déréglée par le moindre sentiment de la convoitise, cet amour n'a rien qui ne soit pur et très-saint. Et parce que c'est aussi une grâce qu'on peut estimer élevée au-dessus de toutes les grâces, puisque c'est la grâce de la divine maternité, il faut conclure que son amour naturel est comme infiniment élevé au-dessus de l'amour naturel du reste des mères.

Secondement, les autres mères ont quelquefois plusieurs enfants auxquels elles sont obligées de faire un partage égal de leur amour naturel, si elles sont justes ; et un amour ainsi partagé est toujours moindre pour chacun ; mais la Sainte-Vierge n'avait qu'un seul Fils qui possédait tout son amour, et un amour qui n'est point divisé est toujours plus fort et plus parfait sans comparaison.

Troisièmement, quand les autres mères n'auraient qu'un enfant, il est toujours vrai que n'étant qu'une demi-source de leur être, le père en étant l'autre moitié, elles n'ont aussi que la moitié de

l'amour naturel pour lui. C'est au père à fournir le reste; mais la mère Vierge était elle seule le père et la mère de son Fils unique : aucun autre qu'elle n'avait contribué à lui donner tout son être humain; elle lui devait donc elle seule, et lui donnait aussi tout l'amour naturel dont il était digne.

En quatrième lieu, les autres mères ont toujours beaucoup de raisons qui peuvent affaiblir en elles l'amour naturel pour leurs enfants, parce que les uns sont mal conditionnés de corps ou d'esprit, les autres manquent d'obéissance, les autres ne rendent que de l'ingratitude après tous les bienfaits qu'il en ont reçus d'elles, après qu'ils leur ont fait souffrir mille incommodités en les portant dans leur sein, et mille tourments en les en tirant; mais la très-Sainte-Vierge avait une infinité de puissants motifs qui soutenaient et qui fortifiaient toujours l'amour naturel qu'elle portait à son Fils unique.

Si la beauté du corps est aimable, et si elle est un grand charme pour toutes les mères, le Fils de Dieu était le plus beau de tous les hommes que la nature ait jamais produit: *Speciosus forma præ filiis hominum* (Psal. 44). Si la beauté de l'esprit se fait encore plus aimer que celle du corps, l'âme du Fils de Dieu était la première et la plus parfaite de tous les âmes des hommes. Si le respect et l'obéissance rendent les enfants plus aimables à leurs père et mère, jamais on n'a vu ni respect plus profond, ni une obéissance si fidèle que celle de ce divin enfant: *Et erat subditus illis.* Si la reconnaissance des bienfaits fait aimer davantage un enfant qui la fait paraître, quelques saints pères sont d'opinion qu'il a fait la très-Sainte-Vierge la mère de tout son corps mystique, en reconnaissance de ce qu'elle lui avait donné son cops naturel: *Reddens vicem assumptæ humanitatis;* c'est-à-dire qu'il l'a faite dame et souveraine de tous ses élus, en récompense du sang qu'elle lui a fourni pour les racheter.

Un enfant au reste, plus aimable lui seul que les enfants de toutes les mères ensemble, un enfant qu'elle savait être le roi des rois et le monarque des monarques, un enfant adoré par tous les anges et les saints, un enfant craint et redouté par tous les démons et de tout l'enfer; mais surtout un enfant aimé infiniment par son divin Père : aussi qui pourrait comprendre quelle était la grandeur et la perfection de l'amour dont elle l'aimait? Mais qui n'admirera de quelle façon ce grand et puissant amour l'a obligée de le suivre en tout et partout durant tout le cours de sa vie mortelle?

Hélas! elle ne l'a jamais vu que dans les croix et les douleurs.

et c'est là qu'elle l'a plus aimé ; c'est par la croix qu'elle l'a vu commencer sa vie ; c'est dans la croix qu'elle lui a vu passer toute sa vie, et c'est sur la croix qu'elle lui a vu finir ses jours. Et quand je dis la croix, j'entends par ce mot toute sorte de souffrances et de misères. Sitôt qu'elle l'eût reçu de Dieu, elle fut le présenter elle-même au temple, comme une victime ; et parce qu'elle étendait et haussait ses bras pour le présenter à la justice de Dieu, on peut dire qu'elle a été la première croix sur laquelle il a été immolé, selon la pensée de saint Épiphane : *Dico Mariam esse cœlum, thronum simul et crucem, extendens enim sanctas ulnas, Dominum suscepit.*

Durant tout le cours de sa vie, elle l'a vu souffrir intérieurement par la douleur qu'il ressentait des péchés des hommes, qui faisaient une injure infinie à Dieu son Père. Il ne souffrait pas moins par le désir ardent qu'il avait de mourir pour eux, que par celui qu'il ressentait de réparer la gloire de son divin Père.

Enfin la conclusion de sa vie a été de mourir sur la croix, au milieu des douleurs et des ignominies du dernier des supplices, et partout l'amour de la mère l'a fait suivre son Fils unique pour prendre part à toutes ses croix, pour être martyrisée de mille cruelles douleurs, et pour se voir accablée de toutes sortes de misères. C'est dans tous ces prodigieux excès que son amour l'a conduite. Prudence humaine, que dites-vous à cela ? Voilà ce qu'elle a gagné pour être la mère de Dieu : la honte d'être la mère d'un supplicié, de souffrir des douleurs cuisantes, de voir son Fils entre les mains des bourreaux, et de lui voir souffrir une mort cruelle et infâme. Mais elle aime parfaitement, c'est assez ; son amour à la vérité fait son grand tourment et sa plus chère consolation, qui est de se voir conforme à l'objet qu'elle aime. C'est ainsi que l'amour naturel de la Sainte-Vierge l'a conduite à suivre incessamment son Fils unique et son bien-aimé Jésus-Christ. Mais que faut-il penser de son amour surnaturel ? O mères ! je vous appelle ici pour apprendre de la Sainte-Vierge comme il faut aimer vos enfants.

ARTICLE III.

De quel pas l'amour surnaturel faisait courir la très-Sainte-Vierge après Jésus-Christ.

Que toutes les mères s'efforcent tant qu'elles pourront d'élever l'amour qu'elles ont pour leurs enfants, qu'elles s'étudient à faire qu'il ne soit pas naturel, mais raisonnable ; non-seulement rai-

sonnable, mais chrétien; et non-seulement chrétien, mais parfait, en le réglant en toutes choses, selon la sainte volonté de Dieu; il est toujours vrai que la nature y a tant de part, qu'il ne deviendra jamais tout-à-fait surnaturel. Il n'y a que la mère admirable, dont le parfait amour pour son Fils unique a été tout divin et entièrement surnaturel; et pour le comprendre en quelque façon, voici trois puissantes considérations que je vous propose; vous pouvez les peser à loisir.

La première, c'est que l'amour surnaturel est proprement la charité sainte que Dieu répand dans nos âmes par le Saint-Esprit, qui nous est donné, selon les paroles expresses du grand apôtre saint Paul: *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (Rom.5.v. 5). Puis donc que c'est du Saint-Esprit que l'âme reçoit ce précieux trésor de la charité, il s'ensuit qu'à proportion qu'il habite et qu'il opère plus parfaitement en elle, sa charité lui est donnée plus abondamment. Or il est certain qu'aucune pure créature n'a jamais été remplie du Saint-Esprit si parfaitement que la Sainte-Vierge: aucune autre ne l'a donc jamais égalée dans cette sorte d'amour ?

Lisez, et pesez bien les paroles du saint Évangile. Après qu'elle fut saluée par l'ange, comme déjà toute pleine de grâce, il ajouta : que le Saint-Esprit viendrait encore de surcroît en elle, et que la vertu du très-haut serait d'elle, comme son ombre, et comme une représentation de son auguste majesté, *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus altissimi obumbrabit tibi* (Luc. 1. v. 35.). Voyez-vous comme le Saint-Esprit vient deux fois en elle, la première fois, pour la remplir de la grâce sanctifiante, qui n'est jamais donnée que par lui; la seconde, pour la remplir d'une autre sorte de grâce plus excellente, sans comparaison; et cette grâce est celle de la divine maternité; grâce incomparable qui fait si bien de cette divine mère une ombre, une représentation, et si on le peut dire ainsi, une copie de la divinité, qu'elle devient par elle la vraie mère du même Fils dont Dieu est le Père, sans autre différence, sinon qu'il est son Père par nature et qu'elle est sa mère par grâce. O Dieu, quel prodige de grâce est cela! qui peut faire autant que la propre essence de Dieu? puisque ce n'est que le même Dieu et la même personne divine, qui est produite par la fécondité de l'essence divine et par la vertu de la grâce de la sainte-Vierge.

Mais grâce, dont elle n'a reçu la possession ni cueilli le fruit, que par la personne du Saint-Esprit, qui est l'amour infini, l'amour personnel et substantiel de Dieu : car qui est-ce qui pour-

rait jamais concevoir quelle abondance de grâce et d'amour surnaturel Dieu a donnée à celle à laquelle il donnait son propre Fils, pour être son précieux trésor, et son Saint-Esprit, pour être avec elle le principe de son être humain ? C'est la première considération qui vous conduira bien loin, si vous voulez prendre le temps pour l'approfondir ; car tout ce que vous pourrez vous imaginer de grand et d'excellent sera toujours bien moindre que ce qu'il lui donne.

§ I.

Maximes très-remarquables des saints pères

Voici la seconde considération. C'est une règle générale reçue communément des saints pères, et qui est même tout-à-fait selon le bon sens, que tous les priviléges, toutes les grâces, tous les avantages, et toutes les perfections dont Dieu a voulu favoriser quelqu'un des saints, qui ne sont que ses serviteurs, non-seulement n'ont pas été refusés à sa sainte mère, qu'il aime, plus elle seule que tous ses serviteurs ensemble; mais qu'il est très-juste de croire qu'il l'a plus favorisée, et que, par conséquent, il lui a donné beaucoup plus de grâces qu'à eux tous : car quelle apparence qu'un tel Fils n'eût pas enrichi sa très-aimable mère par-dessus tous ses serviteurs?

Or nous voyons qu'il a été si libéral envers plusieurs saints du feu de son divin amour, qu'ils en étaient tout embrasés ; ils ne pensaient qu'à lui, ils n'aspiraient qu'à lui, ils ne respiraient que lui ; et il leur semblait qu'il était à leur âme ce qu'était l'air à leurs poumons pour les rafraîchir : *Te magis quam aerem spiro*, comme disait un grand saint écrivant à un autre, son intime ami ; et enfin, ils ne vivaient que par lui et pour lui. Combien de fois le séraphique saint François a-t-il passé les nuits entières, embrasé comme un séraphin, élevé de terre jusqu'au sommet des plus grands arbres des forêts, ne pouvant dire autre chose dans la contemplation que ce peu de paroles qu'il répétait de temps en temps : *Deus meus et omnia*, mon Dieu, mon tout, mon Dieu, mon tout ; ô mon Dieu, vous êtes mon tout !

Un saint François Xavier, contraint de prendre quelque repos pendant la nuit (après qu'il s'était accablé toute la journée des travaux de son apostolat), souffrait encore, durant le sommeil, l'aimable tyrannie que lui faisait l'amour de son Dieu; il se réveillait quelquefois, et, se trouvant tout embrasé de ce feu céleste, il s'écriait, pour soulager sa peine : *O Jesus bone ! O Creator opti-*

me! O bon Jésus! ô mon divin Créateur, brûlez, brûlez, feu divin, consumez toute la victime.

Et combien d'autres, dont les uns ont été obligés de mettre des linges mouillés sur leur poitrine pour la rafraîchir, autrement ils se voyaient en danger d'étouffer bientôt, les autres ont été réduits à demander miséricorde? Que voulez-vous donc faire, ô amour sacré! ne connaissez vous pas ma faiblesse? modérez un peu votre violence : cessez, ou du moins tempérez un peu vos ardeurs; ou bien prenez ma vie, et laissez-moi mourir.

J'ai connu une sainte religieuse, appelée la mère Agnès du Saint-Esprit, supérieure des religieuses de Carantan en Normandie, petite ville où il n'y a que ce seul monastère. Je l'ai vue souffrir pendant plus de deux ans les douleurs d'une maladie que les médecins jugeaient pouvoir être une fièvre hectique, parce qu'elle en avait quelque apparence, quoiqu'elle n'en eût pas les symptômes, mais ils ne connaissaient pas son mal : car, dans la vérité, ce n'était qu'un excès de l'amour de Dieu, qui la faisait languir perpétuellement. Elle mourait de regret de ne pouvoir aimer Dieu autant qu'elle le connaissait aimable; elle souffrait une douleur continuelle de ne pouvoir assez souffrir pour son divin amour, voyant qu'il avait tant souffert pour elle. Pour soulager tant soit peu sa peine, elle atténuait son corps par de grandes austérités, et mourait d'ennui de ne pas voir le Dieu d'amour qu'elle aimait si uniquement, et qu'elle désirait si ardemment. Hélas, quand sera-ce donc que je le verrai? Les jours me semblent des années, et les années me durent des siècles : encore si je pouvais savoir quand viendra la fin de mes peines; mais je n'en sais rien! Hélas! dureraient-elles toujours? ne verrais je donc jamais ce que j'aime? Et là-dsssus elle ne prenait plaisir à rien; toutes les nourritures lui étaient à dégoût : ses larmes lui servaient de pain jour et nuit, pendant qu'elle ne cessait de demander à son âme : Où est donc le Dieu que tu aimes? ne le verras-tu jamais? Dans cet empressement de son amour, elle ne vivait pas, elle ne faisait que languir, et les plus savants médecins ne connaissaient rien à son mal.

Moi, qui en connaissais la cause, parce qu'elle m'avait fait une ouverture tout entière des plus intimes secrets de son cœur, je m'efforçais de la soulager chaque fois que je la voyais. C'était pour elle une essence qui lui rendait la vie, de lui parler de son amour. Quand je lui disais que nous avons cet insigne avantage d'aimer Dieu sur la terre du même amour dont il est aimé dans le ciel par les bienheureux, elle volait de joie; mais quand elle

voyait qu'elle n'était pas avec eux pour l'aimer en leur compagnie, elle fondait en larmes. Enfin cette maladie d'amour, qui non-seulement durait toujours, mais qui augmentait tous les jours, l'arracha des bras de ses sœurs, qui l'aimaient comme leur propre vie, et qui lui disaient les larmes aux yeux: Ma mère, ayez pitié de nous; ne nous laissez pas orphelines; demandez à Dieu qu'il nous laisse encore jouir quelque peu de votre présence. Mes chères sœurs, leur répondait-elle, vous ne tenez plus rien; je suis délivrée, et je m'en vais où mes désirs me pressent d'aller il y a long-temps. L'amour sacré, qui lui avait fait souffrir tant de langueurs, l'enleva de la terre presque à la fleur de son âge.

Je rends grâces à Dieu de m'avoir fait voir cet exemple, qui m'a plusieurs fois profité; et pour confondre ma lâcheté, et pour animer mes langueurs, je garde encore quelques-unes de ses lettres par dévotion. J'avoue que la force de l'amour de cette grande âme était merveilleuse; néanmoins qu'est-ce que tout cela, sinon des froideurs et des glaces, en comparaison des ardeurs de ce feu sacré, et de cet amour surnaturel qui régnait comme le roi de tous les amours dans le cœur de la mère admirable? car, puisqu'on ne peut pas douter raisonnablement que son cher Fils ne l'ait favorisée beaucoup au-delà de tous ses plus fidèles serviteurs et servantes, il est donc certain, comme dit saint Bonaventure : *Beatam Virginem plus amare quam cæteros sanctos simul* (Bonavent. in speculo. Mar. ch. 6), que la Sainte-Vierge a plus aimé Dieu, sans comparaison, à elle seule, que tout le reste des saints ensemble. Qui peut dire où cela va?

§ II.

La Sainte-Vierge déclare elle-même la grandeur de son amour dans le sacré Cantique.

Écoutez comme elle parle dans le sacré Cantique : *In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea* (Cant. 3. v. 1). J'ai cherché dans mon lit durant les nuits le bien-aimé de mon âme. J'avais beau le chercher là, je ne l'ai point trouvé, je me suis levée, j'ai parcouru toute la ville, il n'y a ni rue ni place publique où je n'aie été chercher mon bien-aimé; je l'ai cherché partout et je ne l'ai trouvé nulle part. Les sentinelles qui gardaient la ville m'ont rencontrée : N'avez-vous point vu mon bien-aimé? Mais, après les avoir tant soit peu passées, j'ai enfin trouvé le bien-aimé de mon cœur; et mon âme a été contente.

Voyez-vous son empressement ? Elle ne cesse de le chercher; elle ne se donne point de repos qu'elle ne l'ait trouvé. Admirez les fatigues que son amour lui fait entreprendre ; elle quitte son repos et sa solitude, elle marche la nuit, elle court par toute la ville, elle s'expose à toute sorte de périls qu'elle ne regarde seulement pas. Voyez-vous enfin les transports où son amour l'emporte; elle est rencontrée par des soldats qui faisaient la garde : *Invenerunt me custodes, et percusserunt, et vulneraverunt me* (Cant. 5. v. 7); elle en est maltraitée, battue, blessée et dépouillée ; et sans se plaindre, sans s'arrêter à eux, sans se soucier de rien, elle fait son chemin, et ne cesse de s'exposer à tout, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui qu'elle aime. Peut-on voir un amour plus fort, plus ardent, plus généreux ?

Mais ces paroles, lui dis-je en l'interrompant, ne sont pas de la Sainte-Vierge, car elles sont toutes du sacré cantique; et on sait que ce cantique fut composé par Salomon, qui vivait plusieurs siècles avant la Sainte-Vierge ; de dire que le plus sage des hommes, au commencement de sa vie (et qui est devenu sur la fin le plus fou de tous les hommes), ait eu intention de parler en la personne de la Sainte-Vierge, et qu'en ce merveilleux ouvrage, qui est prophétique, il ait écrit les mêmes paroles qui devaient servir pour exprimer les véritables sentiments de cette amante, il n'y a guère d'apparence. Car, outre qu'il ne paraît rien dans tout ce cantique qui la désigne en particulier, l'opinion la plus commune des docteurs et des interprètes est que ce prince décrivait ses chastes amours avec la fille de Pharaon, qu'il épousa dès le commencement de son règne, lorsqu'il était encore si plein de sagesse et si aimé de Dieu, qu'il le fit lui-même nommer par le prophète Nathan le bien aimé de Dieu : *Vocavit nomen ejus amabilis Domino* (2. Reg. 12); et toute la terre sut que Dieu l'avait honoré de ce beau nom qui lui était plus glorieux que tout son empire.

Il est vrai, m'avoua-t-il, que plusieurs sont du sentiment que Salomon n'avait autre vue, en composant ce cantique, que d'exprimer l'amour qu'il portait à la plus chère de ses femmes; mais beaucoup d'autres sont d'opinion qu'il avait des vues bien plus nobles, et qu'il parlait plutôt comme un prophète inspiré de Dieu; autrement l'Église n'aurait jamais compté ce cantique entre les Ecritures saintes, s'il n'avait rien eu que de naturel; et quand il serait vrai (ce que quelques-uns ont pensé) qu'il n'a composé ce livre que sur la fin de sa vie, quand il était déjà tout dépravé par l'amour des femmes, et qu'il parlait là comme un

homme enivré de la passion d'un amour aveugle; du moins on ne peut pas douter que le Saint-Esprit, qui a fait sortir si souvent des vérités toutes divines de la bouche des plus scélérats, comme du faux prophète Balaam au livre des Nombres, et de Caïphe dans l'Évangile, ne lui ait dicté toutes les paroles dont il a composé ce merveilleux cantique, et qu'il n'ait caché là-dessous un sens tout spirituel et tout divin.

Aussi voyons-nous que l'Église croît être cette épouse bien-aimée dont il est parlé dans ce cantique, et que Jésus-Christ qui a contracté un sacré mariage avec elle, non-seulement selon l'esprit, mais encore selon le corps, est le vrai époux qui lui parle; et comme l'Église est l'assemblée des fidèles, toutes les personnes qui ont le bonheur d'être de ce nombre peuvent avoir la consolation de dire qu'elles sont les épouses auxquelles Jésus-Christ porte et marque un amour si tendre. Et saint Bernard, au sermon treizième sur les Cantiques, dit, qu'encore qu'il soit vrai qu'une âme particulière ne doive pas présumer qu'elle soit vraiment l'épouse de ce divin cantique, néanmoins elle peut s'attribuer cet honneur comme faisant partie de la sainte Église, qui est vraiment cette épouse (S. Bernard. Serm. 23). Et de là je conclus ainsi:

Puisqu'il est vrai que la sainte Église est l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ, qui lui parle dans le sacré cantique, et que même toutes les âmes qui font partie de cette Eglise lui peuvent parler comme le tout dont elle sont une partie, il est donc certain que la très-Sainte-Vierge qui est la première et la plus noble de toutes les âmes qui composent l'Eglise, celle qui vaut mieux elle seule, qui est plus aimée de Dieu, et plus favorisée de ses grâces que toute l'Eglise ensemble, est vraiment cette chère épouse, cette colombe, cette unique, cette incomparable, à laquelle s'adresse particulièrement tout le sacré cantique. Et c'est pour cela que les expositeurs ont coutume de donner trois sens à toutes ses paroles : l'un qui regarde l'Eglise en général, l'autre qui regarde chacune des âmes en particulier, et le troisième, qui apparemment est le principal, qui regarde la personne de la Sainte-Vierge.

Cela soit dit pour lever toutes les difficultés que vous pourriez avoir, quand vous voyez que la sainte Eglise attribue les paroles du sacré cantique à la très-Sainte-Vierge dans tous ses panégyriques et dans toutes ses solennités; et afin que vous demeuriez persuadé qu'elles lui conviennent véritablement. Cela posé, écoutez-la donc, et pensez que c'est elle-même qui vous parle pour vous exprimer les transports admirables de son amour pour son

bien-aimé Jésus-Christ, quand elle vous dit ces paroles du sacré cantique que j'ai déjà citées : *In lectulo meo quæsivi per noctes quem diligit anima mea.* Voyez son empressement, son ardeur, sa force, et les excès où elle s'emporte pour courir sans cesse après lui, sans distinguer aucun temps du jour ou de la nuit, sans discernement d'aucun lieu dans la ville ou dans la maison, sans se soucier d'aucun péril, ni qu'on la maltraite, ni qu'on la blesse, ni qu'on la dépouille, sans épargner aucune fatigue, sans se lasser jamais, ou se reposer jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé.

Saint Bernard, admirant la force et la beauté de cet amour, s'écrie, comme hors de lui-même : *O amor præceps, vehemens et flagrans* (Bernard. Serm. 79. in Cant.)! O amour précipité! ô amour véhément! amour qui brûlez avec impétuosité, qui ne souffrez point que l'on pense à autre chose qu'à ce que vous aimez; vous n'avez qu'un mépris général pour tout le reste, vous contentant de vous seul; vous confondez tous les ordres; vous ne prenez point garde aux usages; vous ne gardez ni règle ni modération ; vous ne regardez ni ce qui est commode ni ce qui est incommode; vous ne suivez aucun conseil ni aucun avis; vous passez par-dessus tout cela et vous triomphez en vous-même; vous mettez tout en captivité ; tout ce que l'on dit, tout ce que l'on fait et tout ce que l'on pense, ne signifie que vous seul; vous êtes partout; vous êtes tout, et le reste ne vous est rien; c'est ainsi que vous occupez l'esprit, le cœur, la langue. A quoi pensez-vous quand vous demandez à des gardes que vous rencontrez, et qui devraient vous faire trembler : *N'avez-vous pas vu mon bien-aimé?* Qui est-il et qui êtes-vous? eh! pensez-vous qu'ils sachent de qui vous parlez ? Que ne le nommez-vous? Et que ne dites-vous du moins : C'est mon bien-aimé, c'est tout mon amour, je ne puis le nommer autrement ?

Il faudrait citer le sacré Cantique et en peser toutes les paroles avec cette force d'esprit et cette ardeur brûlante du divin amour qui remplissait le cœur de tant de saints pères, qui ne paraissent jamais plus éloquents que quand ils exposent quelques-uns des plus beaux textes du Cantique des cantiques, et qu'ils les appliquent à la Sainte-Vierge pour exagérer son amour : et même il faudrait faire là-dessus des livres entiers; encore, après tout, devrait-on dire ce qu'un grand serviteur de Dieu disait à l'aigle des évangélistes, qu'il n'avait rien dit de Dieu; il entendait qu'il n'avait rien dit en comparaison de ce qui s'en devrait dire ; on dirait de même que tous ces livres n'auraient rien dit de la Sainte-Vierge, si on les compare à ce qu'elle mérite.

Mais au moins ne devrions-nous pas avoir toujours dans l'esprit quelque beau texte du Cantique, et l'appliquer à la Sainte-Vierge, pour nous entretenir intérieurement avec elle sur les mystères de son amour? Elle nous conduirait et nous aiderait à nous enrichir sans cesse du précieux trésor de l'amour sacré, puisqu'il peut s'acquérir avec une augmentation continuelle qui n'a point de bornes. Il en voulait mettre ici à son discours, car il me paraissait un peu fatigué; mais je lui demandai : N'est-il point temps de parler ici de l'amour acquis de la Sainte-Vierge? Parlez donc, me répondit-il, et voici ce que j'en pus dire.

ARTICLE IV.

Quelles ont été les richesses de l'amour acquis ou infus de la très-Sainte-Vierge.

L'amour acquis n'est autre chose que l'amour surnaturel qui nous est donné gratuitement par le Saint-Esprit; mais, parce que nous pouvons le faire croître par le bon usage que nous en faisons, il s'appelle un amour acquis, en tant qu'il est la récompense présente que Dieu donne toujours au mérite des bonnes œuvres. Nous n'en faisons jamais aucune que Dieu ne paie actuellement par un nouveau degré d'amour qu'il ajoute à celui que nous avons déjà, et qui est le salaire de notre travail; et nous disons que c'est un amour acquis : nous ne pouvons pourtant jamais acquérir le premier degré de l'amour de Dieu, mais nous pouvons bien acquérir l'augmentation. Oh! quel motif pour nous encourager! oh! quelle consolation pour nous! que nous puissions faire croître incessamment le précieux trésor de l'amour sacré dans nos âmes!

Oui, incessamment, incessamment, tous les jours, dans toutes les heures du jour et presque dans tous les moments de la vie; et ce qui fait le comble de notre bonheur, c'est que ce ne sont pas seulement les grandes œuvres qui nous servent à le faire croître, mais jusqu'aux moindres quand elles sont bonnes. Car puisqu'il est vrai, comme nous l'assure la vérité même dans l'Évangile, qu'un simple verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom, a son mérite et sa récompense; et que ce peu d'eau augmente le feu de l'amour divin dans une âme; quelle autre bonne œuvre peut être si petite qu'elle n'ait aussi son mérite et sa récompense, et qui, par conséquent, ne contribue toujours en quelque chose à l'augmentation de l'amour de Dieu?

Sur ce principe qui est indubitable, qui est-ce qui nous pour-

rait dire quelle est la grandeur de l'amour acquis dans la Sainte-Vierge ? Si quelqu'un pouvait mesurer la grandeur du mérite de ses bonnes œuvres, il saurait celles de sa récompense, qui n'est autre, pour la vie présente, que l'amour acquis. Mais qui est-ce qui le pourra faire ; où trouver un poids pour peser la valeur d'une seule; par exemple, quand elle nous a produit un Dieu-homme et un Sauveur de tous les hommes ? Car Dieu a voulu lui rendre cette action libre et volontaire, afin qu'elle fût méritoire : que vaut cela ? Ne peut-on pas dire qu'en cette seule bonne œuvre elle a produit en quelque façon les bonnes œuvres de tous les saints, puisqu'il est vrai que toutes ne sont que des conséquences et des suites de cette première bonne œuvre de la Sainte-Vierge. Si chaque bonne œuvre que l'on fait, ou que l'on fait faire, a sa récompense, et si cette récompense est une augmentation de l'amour acquis, ô Dieu vivant ! où va cette grandeur en la personne de la Sainte-Vierge ? Pensez-y bien, et plus vous y penserez, moins vous le pourrez comprendre ; c'est un abîme où il faut se perdre.

Voulez-vous d'autres bonnes œuvres et d'autres mérites ? Qui peut comprendre ce qu'elle a mérité lorsqu'elle allaitait le propre Fils de Dieu du lait de ses mamelles virginales, et qu'elle nourrissait, de sa propre substance, ce corps adorable qui devait tant souffrir pour nous dans sa passion, et lorsqu'elle remplissait ses veines de ce précieux sang qu'il devait répandre pour nous sur le Calvaire ? Diriez-vous bien au juste quel est le mérite de ces bonnes œuvres ? Écoutez parler là-dessus le grand cardinal Hailgrinus sur le septième chapitre du sacré Cantique; il compare les gouttes du lait que la Sainte-Vierge lui a fourni de ses chastes mamelles, avec le sang que les martyrs ont répandu pour lui et pour la défense de son nom ; et il conclut que la Sainte-Vierge a plus mérité par son lait que tous les martyrs par leur sang (Hailgrinus. Mirabilis prærogativa merenti monstratur in Virgine, quæ non minus meruit fundendo lac de uberibus suis ad Filii nutrimentum, quam Martyres meruerunt fundendo sanguinem suum in martyrio; omnium enim operum merces secundum radicem caritatis pensatur). N'a-t-il pas raison, puisque ce sang n'était répandu que pour la défense de la foi, et que ce lait était donné pour la nourriture de sa personne qui est bien plus noble que la foi ?

Et si tout cela ne semble pas encore suffisant pour faire en elle un assez grand trésor de l'amour acquis, souvenez-vous de ce que le grand Juge des vivants et des morts doit dire à tous ses élus

à la fin des siècles : Venez, les bien-aimés de mon Père, venez prendre possession des couronnes éternelles qu'il vous a préparées par sa miséricorde et qui seront données par justice à vos mérites ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez donné des habits ; j'étais pèlerin, et vous m'avez reçu dans votre maison. Mais à qui dira-t-il cela, à la lettre et dans la rigueur, si ce n'est à sa très-sainte-mère ?

Car n'est-ce pas elle qui a passé toute sa vie autour de sa personne, pour lui rendre immédiatement les services qu'une mère très-charitable peut rendre à son fils unique ? Qui est-ce qui lui a fourni sa nourriture, ses habits, son logement et tout le reste des besoins de sa vie humaine, sinon elle en personne ? Venez donc, la bénie de Dieu mon Père et la bien-aimée de mon cœur, posséder la première couronne et le plus haut trône de l'empire éternel ; car j'ai eu faim, et combien de fois m'avez vous donné à manger ; j'ai eu soif, et combien de fois m'avez-vous donné à boire ; j'étais nu, et combien de fois m'avez-vous fourni des habits ; j'étais pèlerin et sans habitation sur la terre, et vous m'avez toujours reçu dans votre maison. Si vous pesiez en détail quelle était la valeur de chacune de ses bonnes œuvres, et combien elle méritait, vous ne le pourriez jamais concevoir.

Je ne veux pas avancer davantage dans le détail du reste de ses œuvres et de ses mérites : car à quoi servirait cela ? sinon qu'au lieu de mettre plus de lumière dans votre esprit, sur la grandeur immense de son amour acquis, je le remplirais plutôt de ténèbres, et le mettrais dans la confusion. Pesez seulement de quel pas cet amour acquis pouvait faire marcher la très-sainte-Vierge après Jésus-Christ ; puisqu'il est vrai que c'est toujours l'amour qui conduit tous les amants partout où ils vont. Jamais aucune âme n'a couru après Jésus Christ d'un si grand pas, ni de si près qu'elle a fait, parce que jamais aucune ne l'a tant aimé ; et c'est pour cela que saint Épiphane la nomme *Perpetuam Jesu sectatricem* (Epiph. hæres. 76).

ARTICLE V.

Réflexion pour tirer le profit de cette conférence.

Une personne assez engagée dans le commerce du monde se trouva présente à cette conférence, et, après avoir écouté attentivement tout ce qu'on avait dit, fit cette réflexion qui mérite d'être considérée ; Je vois bien qu'il est vrai que c'est toujours notre

amour qui nous conduit partout où nous allons, et que jamais nous ne sommes poussés à rechercher quelque chose, sinon par l'estime que nous en avons et par l'amour que nous lui portons. Cette vérité est incontestable, et l'expérience nous la fait voir tous les jours clairement.

Quand je me rappelle ma conduite passée, à l'exemple du saint roi David : *Cogitavi vias meas* ; et quand je me demande à moi-même : Où vas-tu ? que cherches-tu ? de quoi ton âme est-elle occupée continuellement, et par quel amour est-elle entraînée ? et que je vois que ce n'est point par cet unique et tout-puissant amour de mon Dieu, qui devrait seul régner dans mon âme, je reconnais bien que la lumière de mes yeux n'est plus avec moi et que mon cœur m'a abandonné. Et quand je remarque qu'une légion de petits amours me partagent et m'entraînent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; qu'ils se jouent de mon pauvre esprit, l'amusant à rêver à cent bagatelles, qui lui font si bien perdre le souvenir de Dieu, que c'est presque la chose du monde à laquelle je pense le moins; et qu'après avoir ainsi enchaîné mon esprit par des fantômes qui le trompent, ils s'efforcent d'enchaîner mon cœur par une multitude de petites attaches, qui non-seulement ne lui laissent pas la liberté d'être tout à Dieu, mais qui lui ôtent le loisir de le chercher et le moyen de le trouver, et le bonheur de le posséder; je ne saurais ni me pardonner mes infidélités ni comprendre mon aveuglement.

Hélas ! si ce n'était qu'une faiblesse passagère, patience. Mais quand je suis contraint de reconnaître et de confesser qu'il est vrai que j'oublie mon Dieu des jours innombrables, comme il s'en plaint lui-même : *Oblitus est mei diebus innumeris* (Jérém. 2. v. 52), et que mon cœur est loin de lui, je meurs de honte, je tremble de crainte et j'ai horreur de moi-même, de me voir ainsi toujours égaré, sans y prendre garde. Où vas-tu donc ? Sera-t-il vrai que le cours de ta vie se passera ainsi inutilement et misérablement ?

Je sais les excuses d'une infinité de gens qui sont dans le monde. Ce ne sont pas dit-on, des péchés d'entretenir dans son esprit d'autres pensées que celles de Dieu, pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, ou de souffrir à son cœur quelques petites affections qui l'attachent légèrement, pourvu qu'elles ne soient pas criminelles. Tout le monde ne peut pas être un grand contemplatif pour ne perdre jamais le souvenir actuel de Dieu, ni un séraphin pour être toujours embrasé des sentiments de son amour. Je n'ai pas des ailes pour voler toujours vers le ciel, je

marche doucement sur la terre, mais je ne voudrais pas descendre plus bas ni commettre de ces grands péchés qui me feraient perdre la possession de Dieu. J'avoue que ma vie n'est pas pleine de miracles, mais du moins elle est innocente.

Est-ce donc là, lui répondit mon guide, d'une voix ferme et d'un ton animé, voyant bien qu'il faisait un personnage qu'il n'approuvait pas, est-ce donc là sur quoi ils appuient les assurances de leur salut? Je ne périrai pas, quoique je n'aie ni pensée ni amour de Dieu, pourvu que je ne m'abandonne pas à ces crimes énormes qu'on appelle des péchés mortels. Oh! aveuglement pitoyable! Prétendez-vous monter au ciel en vous contentant de ramper toujours sur la terre? Est-ce en vivant naturellement comme les païens que vous espérez être mis au nombre des saints? Vous promettez-vous de trouver Dieu à la fin de votre vie, après que vous l'aurez passée toute entière sans l'avoir cherché, sans avoir pensé à lui, sans l'avoir aimé et sans l'avoir servi, pourvu que vous puissiez lui dire que vous n'avez pas commis de ces crimes abominables qu'on appelle des péchés mortels, mais que vous vous êtes contentés de ne l'offenser que légèrement, ou de ne faire que des actions indifférentes et naturelles que vous appelez innocentes? Appliquez votre esprit ici, et répondez à cette raison, si vous le pouvez.

Ne savez-vous pas bien qu'il vous est impossible d'éviter la damnation éternelle, si vous ne gardez véritablement le premier et le grand précepte de la loi qui porte en termes exprès: Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta pensée et de toutes tes forces: *Hoc est primum et maximum mandatum.* Voilà votre première et principale obligation, elle est indispensable; il faut s'en acquitter ou il faut être damné éternellement, encore que vous ne crussiez pas avoir commis un seul grand péché. Car, dites-moi dans la vérité, mais ne vous trompez-pas et ne vous couvrez pas d'excuses frivoles, pourrez-vous bien justifier au jugement de Dieu que vous l'avez aimé de tout votre cœur, quand vous l'aurez toujours eu rempli de tant petites attaches qui l'ont tellement partagé, que Dieu, qui le demendait tout entier, n'en aura pas eu la moindre partie? Quand il se trouvera vrai que Dieu aura été la chose du monde que vous aurez la moins estimée, la moins recherchée et la moins aimée, oserez-vous bien soutenir que vous l'avez aimé de tout votre cœur? Que dites-vous à cela?

Pourrez-vous bien justifier que vous l'aurez aimé de tout votre esprit et de toute votre pensée, quand vous n'aurez pas plus

pensé à lui que s'il n'était rien? quand une foule de pensées auront fait l'entretien continuel de votre esprit, et quand bien loin de renoncer au plaisir qu'elles vous donnaient pour prendre vos délices à vous entretenir intérieurement avec Dieu, vous ne pouviez, sans une violence qui vous déplaisait, vous arrêter à penser à lui, et que pour cela l'oraison vous devenait un supplice (vous savez bien en votre conscience qu'il en est ainsi à l'égard des gens qui sont dans le monde)? pourrez-vous bien après cela soutenir que vous aurez aimé de tout votre esprit et de toute votre pensée, comme il l'a commandé? *Et ex omni mente tua.* Que dites-vous à cela?

Mais enfin, pourrez-vous dire avec assurance que vous l'aurez aimé de toutes vos forces, quand vous n'aurez été que froideur et glace pour toutes les choses de son service, où vous ne preniez aucun goût, tandis que vous n'étiez qu'ardeur et que feu pour toutes les choses du monde, où vous mettiez toutes vos délices? Est-ce ainsi qu'on peut s'acquitter de l'obligation du grand précepte? Vous savez bien que non. Que pensez-vous de cela?

Hé! que faut-il donc faire? Tout le contraire, lui répondit-il, de ce que vous avez fait jusqu'à présent: vous avez fait peu d'état de votre âme, de votre salut et de Dieu-même; il ne faut plus faire état que de cet unique nécessaire; il faut y penser sérieusement comme à la seule grande affaire que nous avons à négocier sur la terre. En un mot, il ne faut rien épargner pour la faire réussir efficacement.

Cela est bien aisé à dire; mais il n'est pas si aisé à faire: Très-aisé, lui répliqua-t-il, à quiconque a bonne volonté; et vous l'avouerez, je m'assure, quand je vous aurai proposé une pratique très-facile et très-efficace, qui nous y conduira infailliblement si nous la suivons: la voici, comprenez-la bien.

Pratique de cette conférence.

Tout consiste à donner si bien tout l'empire de notre cœur à l'amour de Dieu, qu'il en soit le maître absolu. Quand il règne ainsi dans une âme, elle n'a qu'à se laisser conduire à ce roi des cœurs et à suivre tous les mouvements qu'il lui voudra donner; et c'est pour cela que saint Augustin prononce cette belle sentence: *Ama, et fac quod vis;* aimez Dieu, et faites tout ce qu'il vous plaira: vous ne ferez jamais autre chose que d'aimer Dieu; car qui fait tout par amour ne fait autre chose que d'aimer.

Un moyen solide pour établir cet empire absolu de l'amour de

Dieu seul dans une âme est qu'elle fasse une si haute estime de lui, qu'elle regarde tout le reste comme un néant très-méprisable : pour en venir là, il faut qu'elle sache bien la première et la plus importante de toutes les vérités, quoiqu'elle soit presque la moins connue dans le monde, c'est que Dieu est tout, et que ce qui n'est pas Dieu n'est rien : *la science du tout et du rien* est tout le trésor du salut et le secret de la sainteté des âmes ; qui la sait bien, sait tout, et qui l'ignore, ne sait rien. Qui sait bien que Dieu est tout, et que le reste n'est rien, ne peut avoir ni estime ni amour que pour Dieu ; mais, parce qu'on n'en est pas persuadé, on prend souvent le tout pour le rien, et on se persuade que ce qui n'est rien est grande chose.

Le monde aveugle et ignorant est dans cette erreur ; Dieu ne lui est rien, et les créatures lui semblent de fort grandes choses : eh ! d'où vient cela, lui demandai-je, que le monde qui se pique d'avoir de l'esprit est si ignorant ? Il ne faut pas trop s'en étonner, répondit-il, parce qu'il est tout dans ses sens, il ne connaît rien que par les sens et ne s'en rapporte qu'à eux : or, Dieu, qui est un pur esprit, ne peut être aperçu par aucun des sens, et c'est pour cela qu'il n'en connaît rien, le moyen donc qu'il l'aimât ou qu'il l'estimât? les créatures, au contraire, remplissent ses sens, il les connaît, il les voit, il les touche, il les goûte, il se tient assuré qu'elles sont quelque chose, et même de si grandes choses, qu'il ne connaît rien de plus grand, le moyen qu'il s'empêchât de les estimer et de les aimer?

Ne peut-on point le désabuser de cette erreur universelle qui séduit enfin tous les hommes ? Sans doute que l'esprit peut bien corriger l'erreur des sens et voir clairement qu'ils se trompent, car, quand il vient à considérer que tout ce qui a été de plus grand au monde n'a été rien, et que dans quelque temps il ne sera plus rien, il s'aperçoit bien que c'est donc une tromperie de s'y attacher ou d'en faire état, puisque ce n'est, après tout, qu'une simple apparence qui paraît pour un peu de temps, et puis disparaît. Vous allez voir jouer une comédie, où vous voyez un théâtre pompeux et plusieurs personnages qui paraissent avec éclat, et beaucoup d'actions illustres représentées si naïvement, que, si vous en croyez vos sens, tout cela est très-véritable ; mais l'esprit corrige leur erreur, car il sait bien que ce n'est qu'une fiction, et que bientôt tout cela disparaîtra comme un songe ; on fermera le théâtre, et les sens même verront bien que ce n'était qu'une tromperie qui a duré deux ou trois heures.

De là vous allez voir un grand théâtre qui est la face du grand

monde ; vous y voyez d'autres personnages, d'autres intrigues et d'autres affaires qui s'y traitent, et vos sens s'y laissent tromper, prenant tout cela pour de grandes choses ; ils sont persuadés qu'elles sont véritables et qu'il en faut faire grand état ; mais l'esprit, s'il est sage, peut bien corriger leur erreur, car il sait bien qu'après quelque temps tout cela disparaîtra : personnages, actions et toute l'intrigue, en un mot, ce ne sera plus rien. Les sens même verront clairement que ce n'était rien qu'apparence et une grande tromperie de plusieurs années. Car, où est à présent la face du théâtre du siècle passé ; elle n'est plus, elle a disparu comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Hélas ! cependant nos sens nous trompent toujours et nous amusent à ce rien ; et celui qui est tout, Dieu qui est l'être des êtres, l'Eternel, le seul nécessaire et notre souverain bien, n'est rien à nos yeux, lui qui mérite toute notre estime et tout notre amour n'en aura pas la moindre partie, tandis que le petit rien du monde et des créatures emporte tout.

Que devons-nous faire pour nous tirer de ce grand abîme d'erreur qui nous aveugle ainsi et nous fait périr ? Rien autre qu'étudier si sérieusement la science du tout et du rien, et l'apprendre si parfaitement, que nous soyons enfin persuadés que Dieu seul est tout, et que ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un pur néant. Donnez-moi une âme si pénétrée de cette grande vérité, qu'elle marche sur ce principe, il est assuré qu'en peu de temps elle deviendra tout intérieure, toute spirituelle, dégagée du monde et morte à toutes les attaches des créatures, pour lesquelles elle n'aura qu'un grand mépris. Elle se verra délivrée de mille petits soins inutiles, qui sont la source de toutes nos distractions et de nos inquiétudes ; elle sera toujours égale, toujours constante et inébranlable dans toutes les traverses de la vie ; car elle dira toujours que tout cela n'est rien, et qu'il n'y a que Dieu qui soit tout ; elle prendra tout de sa main, et elle ne s'attachera qu'à sa divine volonté qui gouverne tout : *Disposez, mon Dieu, de votre créature comme il vous plaira.* Elle n'estimera que lui seul, elle n'aimera que lui seul, elle ne cherchera en tout que lui seul. Voici donc comment il faut qu'elle fasse pour y réussir :

Concevoir d'abord dans son esprit une très-haute estime de Dieu et de tout ce qui le regarde ; ensuite, porter cette estime encore plus haut, l'élever encore davantage, et puis la faire monter plus haut et ne cesser jamais de la faire croître, et toujours augmenter de jour en jour jusqu'à ce que votre âme soit vivement persuadée et entièrement pénétrée de cette grande vérité, que

Dieu seul est tout ; et, au contraire, concevoir une basse estime de tout ce qui n'est pas Dieu, et puis la faire descendre de plus en plus, la diminuer encore et la faire descendre plus bas, et si bas, que l'âme demeure tout-à-fait persuadée que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un pur néant ; par ce moyen, Dieu seul emportera toute votre estime et tout votre amour, et le monde, au contraire, et les créatures tout votre mépris. Voilà ce qu'on appelle étudier la science du tout et du rien.

Je dis que cette pratique est si aisée, que tout le monde indifféremment est capable de l'entreprendre et de s'y appliquer ; cependant elle est si profitable et si efficace, qu'elle fait marcher une âme qui s'y rend fidèle à pas de géant dans la voie de Dieu : éprouvez, et vous le verrez.

CONFÉRENCE XXII.

Les démarches du géant, où l'on fait voir de quel pas la très-Sainte-Vierge a suivi Jésus-Christ dans la pratique des plus grandes vertus.

Nous fîmes une petite retraite de trois jours seulement, pendant lesquels chacun demeura seul avec Dieu seul, en silence et en solitude, et nous étions convenus de nous occuper à l'étude de cette grande science du tout et du rien, qui avait été la conclusion et le fruit de notre dernière conférence. Nous avions envie de la mettre en pratique ; car que servirait d'avoir planté un bel arbre dans son jardin, s'il ne produisait que des feuilles ? on ne le cultive qu'afin d'en cueillir les fruits. Je voulus goûter quelle saveur auraient ceux de cet arbre de la science du bien et du mal ; je veux dire de la considération du tout et du rien ; et, méditant profondément sur cette grande vérité, il me parut comme deux grands abîmes : un abîme de grandeur dans le tout, et un autre abîme de bassesse dans le néant.

Je voyais un abîme de grandeur en Dieu où je ne trouvais point de fond ; j'avais beau me former l'idée d'une grandeur infinie en toutes sortes de perfections, dans son être éternel et indépendant, dans sa toute-puissance, dans sa bonté, dans sa divine sagesse et dans tous ses autres attributs ; ce n'est point cela ; je ne comprends pas la chose comme elle est. Je recommence à élever ma pensée cent fois plus haut, ce n'est pas encore là le terme ; j'allais encore au-delà cent mille fois plus haut ; et de là je m'efforçais d'avancer encore cent millions de fois au-dessus, je n'y suis pas encore, c'est tenter l'impossible ; car le moyen qu'un esprit limité, et qui

n'a que très-peu d'étendue, pût comprendre une grandeur sans limites? Je voyais bien que quand j'aurais fait de semblables efforts durant tous les instants de ma vie et que ma vie aurait duré plus d'un siècle, je n'aurais jamais pu trouver le terme de la grandeur de Dieu. Lui-même ne l'a jamais vu, car il n'y en a point. C'est un abîme qui n'a point de fond; on s'y perd, on s'y trouve englouti, on n'y voit plus rien et il faut en demeurer là. O grandeur! ô grandeur infinie! ô grandeur incompréhensible! puisque je ne puis vous comprendre, comprenez-moi donc, absorbez-moi et me perdez si bien en vous que je ne me retrouve jamais!

Je voyais, presque d'un même aspect, un autre abîme tout contraire et qui n'avait non plus de fond que le premier: c'est le profond néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Je ne sais pas bien expliquer de quelle manière cela s'accorde si bien ensemble, mais il est vrai pourtant que ce n'est qu'une même lumière qui découvre tout d'un coup à l'âme l'un et l'autre de ces abîmes. On ne trouve point de terme dans l'un, non plus que dans l'autre, parce que tous deux sont également infinis. Qu'un esprit s'efforce de descendre si bas qu'il pourra pour trouver où va le néant méprisable de la créature, il ne l'a pas encore trouvé. Qu'il descende encore mille fois plus bas, et encore plus bas, et toujours plus bas, il n'y arrivera jamais.

Vous ne sauriez y arriver; au contraire, plus vous ferez d'efforts de votre esprit pour y avancer, plus vous vous en écarterez, car vous concevrez toujours quelque chose, et, tandis qu'il y a quelque chose, ce n'est point le pur et simple néant dont vous pensiez pénétrer l'abîme. Ce serait donc plutôt fait de n'y plus penser, et de n'en point parler, et de n'en faire aucun état, de l'oublier même, car il ne mérite qu'un mépris infini. Cependant voilà ce que nous sommes de nous-mêmes: faisons après cela les entendus, glorifions-nous de notre grandeur, et concevons une haute estime de notre excellence. Oh! honte de penser qu'on est quelque chose, quand dans la vérité on n'est qu'un misérable néant! Oh! qu'il est juste que tous les glorieux soient traités avec le dernier mépris.

Tandis que je regardais ces deux grands abîmes du tout et du rien, où d'abord il ne m'était pas donné de comprendre la moindre chose, à force d'y appliquer mon esprit, le plus paisiblement qu'il m'était possible, il me sembla que j'apercevais Jésus-Christ et sa très-sainte mère, et qu'ils étaient tous deux ensemble, et en même temps dans l'un et dans l'autre. Cette vue me surprit, à la vérité, mais pourtant elle me consola. Je ne compre-

nais pas d'abord ce que je voyais, mais je me rendais fort attentif, espérant de la bonté de Dieu que j'en recevrais quelque intelligence.

En effet, après une pause d'un quart d'heure, il me sembla que j'entendais sortir de la bouche de la Sainte-Vierge ces grandes paroles du huitième des proverbes : *Quando gyro vallabat abyssos, cum eo eram cuncta componens* (Proverb. 8). Elle regardait son Fils unique et me disait : Quand il environnait les abîmes comme d'une ceinture, quand il les unissait ensemble pour n'en faire des deux qu'une même chose, j'étais avec lui et je composais avec lui tout ce bel ouvrage. Eh ! quand est-ce qu'il les unit tous deux ensemble pour n'en faire qu'une même chose? C'est lorsqu'il a uni si étroitement la divinité avec l'humanité, qu'il les a renfermées toutes deux dans sa personne adorable ; alors on a vu l'abîme du tout, qui est Dieu, et l'abîme du néant qui est la créature, unis ensemble, pour n'être plus qu'une même chose, c'est-à-dire une même personne. Mais qui est-ce qui l'accompagnait pour contribuer avec lui à composer cet ouvrage si miraculeux ? N'était-ce pas la très-Sainte-Vierge? C'est donc elle qui peut dire véritablement : *Quando gyro vallabat abyssos, cum eo eram cuncta componens.* Y a-t-il rien de plus admirable que de la voir accompagner toujours son Fils unique et le suivre partout, jusque dans la dernière profondeur de l'un et de l'autre de ces grands abîmes.

Levez les yeux en haut, et vous la verrez avec lui dans le plus profond abîme des grandeurs de Dieu, lorsqu'elle va trouver son Fils jusque dans le sein de son Père-Éternel, pour en prendre possession et en remplir son sein virginal : *Verbum Patris in ipso sinu Patris invenit, et toto hausit pectore.* (Gueric.). Elle va le prendre jusque dans la plus sublime élévation des grandeurs du tout. La voilà donc avec lui dans l'un de ces abîmes ; tout de suite baissez les yeux jusqu'au fond de l'autre abîme du néant, vous la verrez encore là avec lui, puisqu'elle est elle-même le centre de la plus profonde humiliation où il s'est abaissé en se faisant homme : *Verbum caro factum.* Saint Paul nous dit que c'est là où il s'est tout-à-fait anéanti : *Exinanivit semeptisum.* La voilà donc toujours avec lui ; elle l'accompagne partout et travaille de concert avec lui pour composer le plus beau et le plus miraculeux de tous les ouvrages de Dieu, qui est d'avoir uni ensemble les deux grands abîmes du tout et du rien, du créateur et de la créature, pour n'en faire qu'une même chose : *Quando gyro vallabat abyssos, cum eo eram cuncta componens.*

J'admire à la vérité cet ouvrage quand je le regarde du côté de l'abîme des grandeurs de Dieu, mais elles lui sont naturelles, et c'est l'ouvrage du Père, de produire un Dieu dans sa grandeur infinie : mais je l'admire beaucoup plus quand je le regarde du côté de l'abîme de ses anéantissements, car les bassesses ne sont pas naturelles à Dieu ; au contraire, on jugerait bien qu'elles lui seraient impossibles ; et il faut convenir aussi que c'est un prodige qui surpasse tous les prodiges, et qui est le plus incompréhensible, de voir un Dieu anéanti. Cependant c'est l'ouvrage de la mère admirable, que le Père ne pouvait pas faire par lui-même, quoiqu'il soit tout-puissant.

Oh! prodige! oh! puissance miraculeuse du profond anéantissement de la Sainte-Vierge! puisqu'il a eu la force d'humilier non-seulement sa personne, mais la personne de Dieu même. Je vous prie, arrêtons-nous un peu à la considérer, car j'y entrevois des merveilles qui me ravissent.

ARTICLE I.

De la profonde humilité de la Sainte-Vierge.

Je ne sais lequel admirer davantage en elle, ou sa divine maternité, ou sa profonde humilité; l'une et l'autre me paraissent presque également incompréhensibles. Saint Thomas voit tant de grandeur dans la divine maternité, qu'il dit que c'est une des trois choses qui épuisent la toute-puissance de Dieu, et qu'il ne saurait faire une mère qui ait plus de grandeur ou plus d'excellence : si donc il faut prendre la mesure de sa profonde humilité sur la sublimité de sa divine maternité, ne peut-on pas dire : que comme l'une paraît infinie en sa hauteur, l'autre aussi doit être estimée comme infinie en sa profondeur?

Mais est-il juste, lui demandai-je, de faire cette comparaison? Non-seulement il y a de la comparaison, me répondit-il, mais on pourrait même y remarquer quelque sorte de préférence. Je vois dans l'Évangile qu'elle fut toute prête de renoncer à la divine maternité pour conserver sa virginité, si l'une eût été incompatible avec l'autre, lorsque l'ange venant lui annoncer qu'elle serait mère de Dieu, elle lui répondit : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco* : comment voulez-vous que je consente à être mère, puisque je ne veux jamais cesser d'être vierge! Après cela je vois dans le même Évangile, qu'elle semble renoncer à sa virginité, ou du moins qu'elle la fait disparaître pour pratiquer l'humilité, lorsque dans la cérémonie de sa purifica-

tion, elle se met au rang des autres femmes qui ont cessé d'être vierges lorsqu'elles sont devenues mère. Cependant vous ne verrez jamais qu'elle ait renoncé à son humilité pour aucune chose; là-dessus, saint Bernard dit hardiment : *Audeo dicere, quod sine humiliate, nec virginitas Mariæ Deo placuisset.* J'ose bien dire que, sans l'humilité, la virginité de Marie, quelque belle qu'elle soit, n'eût pas été agréable à Dieu. Nous avons déjà comparé ailleurs l'humilité avec le soleil ; et il est vrai qu'elle est dans le monde de la grâce ce qu'est le soleil dans le monde de la nature ; tous les êtres corporels ont leur beauté, leurs couleurs, leurs figures, leurs situations et leurs agréments, qui plaisent aux yeux, mais à condition que le soleil fera paraître tout cela ; car en son absence ils perdent si bien toutes leurs grâces, que vous diriez qu'ils ne sont plus rien ; jusque-là qu'il s'est trouvé des philosophes qui ont soutenu qu'en l'absence de la lumière, les corps n'avaient plus aucune couleur. De même il est vrai que toutes les vertus ont leur beauté et leur excellence particulière, mais il faut que l'humilité leur donne le lustre et le bel éclat qui les fait paraître, sans elle on ne saurait bien reconnaître qu'il y ait aucune vertu : aussi saint Augustin ne regardait que comme des vices ce que les peuples admiraient dans les philosophes païens comme de grandes vertus : *Virtutes paganorum sunt vitia.* Car ils ne faisaient parade de leurs vertus que pour s'attirer l'estime du monde : ce n'étaient donc pas là des vertus, mais des vanités. Ce n'étaient que des apparences et des fantômes de vertus, forgés par l'artifice de leur vanité. La vraie vertu ne s'est jamais trouvée que dans les chrétiens, parce qu'il n'y a qu'eux qui connaissent et qui professent l'humilité.

Le même saint Augustin, admirant la puissance de l'humanité de la Sainte-Vierge, qui a eu la force de nous attirer Dieu du ciel sur la terre (comme saint Bonaventure dans le psautier qu'il a composé à sa louange, l'assure en termes exprès : *Quia ergo Domina humillima fuisti, Verbum increatum ex te carnem sumere cœgisti.* Aug. ser. 34. de sanctis), nous fait faire là-dessus cette sérieuse réflexion : il dit que comme cette vertu est l'échelle par laquelle Dieu est descendu à nous, elle est aussi l'échelle par laquelle nous montons à Dieu. Otez l'humilité, vous ne verrez point la majesté de Dieu descendre jusque dans l'abîme de nos misères humaines : ôtez l'humilité, vous ne verrez pas non plus la misérable créature élevée jusqu'à la grandeur de Dieu.

Il s'écrie ensuite tout transporté de la beauté de cette vertu : *O vere beata humilitas quæ Deum hominibus peperit.* O bien-

heureuse et tout aimable humilité qui avez enfanté Dieu aux hommes. C'est vous qui du sein de son Père-Éternel l'avez fait descendre dans notre sein ; c'est vous qui d'un Dieu tout-puissant et d'une majesté formidable, qui nous faisait trembler de peur, en avez fait un enfant si doux et si aimable qu'il nous attire à lui par les charmes de sa douceur, et qu'il gagne tous nos cœurs, et qu'il se les attire par ses amoureuses caresses. Car comment est-ce que le cœur le plus dur et plus rebelle du monde ne serait pas fléchi et gagné, quand il voit un Dieu humilié jusqu'à devenir enfant : puisque si Dieu voit un homme vraiment humble, il n'y a pas moyen que son cœur (fût-il le plus irrité du monde) ne fléchisse et ne soit gagné. Oh ! la précieuse vertu, qui sait rendre Dieu si aimable aux hommes, et qui sait rendre aussi les hommes si aimables et si agréables à Dieu ! Oh ! heureuse une âme qui la connaît ; plus heureuse celle qui l'aime et qui la recherche ; mais très-heureuse celle qui la trouve et qui la possède !

J'avoue tout cela, direz-vous, mais l'humilité n'est pas si aisée à avoir : il en coûte beaucoup à un homme avant qu'il en soit venu là, parce qu'il y a bien des choses à faire. Nullement, car à le bien entendre, l'homme n'a rien à faire pour être humble, puisque tout est fait pour cela. S'il voulait être superbe et s'élever bien haut, il aurait beaucoup de choses à faire, et il lui en coûterait, car rien n'est fait pour lui donner de la grandeur ; mais, pour être humble et même parfaitement humble, il n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder le poste qu'il occupe par lui-même, il se verra bientôt dans le néant, voilà son propre bien, et tout ce qu'il a par lui-même ; il n'a qu'à se regarder et y demeurer paisible et content ; le voilà sans rien faire, parfaitement humble et sans qu'il lui en coûte aucune chose. Il ne faut point dire, je me veux mettre dans l'abîme de mon néant, pour être bien humble ; nous n'avons que faire de nous y mettre, puisque nous y sommes. Il n'y a qu'à connaître la vérité et voir seulement où nous sommes par notre propre condition. Sans nous y être mis nous-mêmes, nous trouvons que tout ce qu'il faudrait faire pour nous humilier est déjà fait, il n'y a qu'à le reconnaître. On peut donc bien dire que l'humilité n'est autre chose que la vérité. Ainsi, j'ai eu raison de dire qu'il n'y a rien à faire pour être très-humble.

Mais c'est lorsqu'on veut être superbe, qu'on a beaucoup de choses à faire. O Dieu ! que ne faut-il point faire pour se tirer de l'abjection, et pour s'élever au-dessus des autres ! qu'il en coûte de violences et de contraintes ! que de soucis et d'inquiétudes !

que de dissimulation et d'artifices, que de crainte du moindre mépris! et s'il en vient tant soit peu, que d'amertumes d'esprit, et que de tristesse! que d'empressements pour avoir une petite fumée d'honneur! et si on ne l'obtient pas, ou si on n'en a point assez à son gré, ou si un autre est préféré, que de chagrins! que de jalousies! quel tourment pour cet ambitieux! il en est accablé! c'est pour cela que Saint Bernard a nommé fort judicieusement l'ambition le gibet des ambitieux : *Ambitio, ambientium crux.* Oui, c'est un vrai gibet, où Dieu condamne ces criminels : le gibet élève son homme à la vérité, et le hausse un peu au dessus du peuple, mais c'est pour le couvrir de honte, et pour l'étrangler.

Pour être humble il n'en coûte rien; il ne faut point faire de dépense comme pour acheter une vaine louange, une ligne dans la gazette, quelque petit mot dans une harangue publique. Mais on n'a que faire du monde, et on ne lui paye rien, parce qu'on n'attend rien de lui. Pour être vraiment humble il n'y a point à disputer contre personne, parce que personne ne vous le conteste; il n'y a point à s'empresser pour faire la cour à personne, pour mandier de lui quelque estime, car on n'en veut point; il n'y a point à s'inquiéter par la crainte de quelque mépris, car on le méprise. Enfin, pour être humble, il n'y a rien à faire que de rester en paix dans son lieu naturel et dans la vraie connaissance de soi-même; vous trouvez là tant de paix et de douceur, que c'est un vrai paradis. *Discite à me, quia mitis sum, et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* En vérité, quand il n'y aurait que le tourment de l'ambition et le repos de l'humilité, ne faudrait-il pas être bien ennemi de soi-même, pour aimer mieux être superbe que d'être humble?

ARTICLE II.

De la ferme foi de la Sainte-Vierge.

La dispute était entre la foi et l'humilité, laquelle devait marcher la première dans l'édifice d'une âme vraiment chrétienne. L'humilité disait : C'est à moi, je dois être le fondement de tout, car il n'y a point de vertu plus basse que moi. Et la foi disait aussi : C'est à moi, car saint Paul a dit que je suis le premier pas qu'il faut faire nécessairement pour aller à Dieu. *Accedentem ad Deum credere oportet.* Mais voici comme elles s'accordent admirablement ensemble : pour bien établir le fondement d'un grand édifice, il faut nécessairement deux choses; la première,

il faut creuser dans la terre jusqu'à ce qu'on trouve le solide; la seconde, il faut appuyer là-dessus les pierres pesantes et dures qui doivent porter tout le bâtiment. L'humilité dit : Je ferai la première chose, je creuserai jusques au néant, qui est le fondement solide sur lequel Dieu lui-même a appuyé tout ce grand bâtiment du monde visible. *Qui fundavit terram super nihilum.* Et la foi dit : Je ferai la seconde chose, je poserai la première pierre, sur laquelle sera soutenu tout l'édifice du salut; car il est écrit que l'homme sage a édifié la maison sur la pierre ferme; et cette pierre ferme, c'est la foi. *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* C'est ainsi que ces deux vertus la Foi et l'Humilité, s'accordent l'une et l'autre, et ont la gloire d'être les premières.

Quand on voudra considérer la grandeur et la fermeté de la foi de la sainte-Vierge, n'est-ce pas déjà à demi fait, d'avoir vu la profondeur admirable de son humilité ? car, comme il faut que les pierres, qui sont mises pour le fondement, remplissent toute l'ouverture et toute la profondeur qu'on avait creusée pour les recevoir, il faut bien dire aussi que la foi de cette mère incomparable a rempli toute la vaste étendue de sa profonde humilité. N'est-ce pas ce qui cause l'admiration de sa cousine sainte Elisabeth, quand elle la reçut dans sa maison avec ce salut qui partait d'un cœur tout transporté de joie ! *Beata quæ credidisti, quia perficientur ea quæ dicta sunt tibi à Domino :* O bienheureuse votre foi; bienheureuse votre âme, qui a pu avoir une foi assez ferme pour croire tant de choses qui paraissent impossibles au jugement de l'esprit humain ! Croire que vous seriez mère en demeurant vierge; croire que vous seriez mère de Dieu, qui est votre père; croire qu'une jeune créature donnerait l'être à un Dieu éternel; croire que vous renfermeriez dans l'étroite prison de vos entrailles le Dieu immense que toute la vaste étendue des cieux ne saurait comprendre; croire que vous concevriez un Fils par l'opération du Saint-Esprit, et que, par sa vertu divine, vous seriez mère du même Fils dont le Père Éternel est père ? O Dieu! quelle a dû être la grandeur et la force de votre foi, pour croire fermement tous ces prodiges !

Mais quelle idée pourrait-on se former de la foi de la Sainte-Vierge, pour la bien connaître ? Était-ce une foi obscure et faible comme celle de la plupart des chrétiens ? Non, elle avait beaucoup d'évidence. Était-ce donc simplement cette première des vertus théologales et infuses que nous avons tous reçue dans le saint baptême, pour être mis au nombre des fidèles ? sans doute qu'elle

avait cette foi divine qui est commune et la même dans tous les chrétiens; mais elle l'avait d'une façon toute particulière, car elle faisait comme une partie d'elle-même; c'était toute sa lumière, sa conduite, son entretien : je dirais volontiers qu'elle était proprement sa vie; car, puisqu'il est écrit que le juste vit de la foi, sans doute la Sainte-Vierge était la plus juste de tous les justes, après son Fils Jésus-Christ : personne n'en peut douter. Il faut donc dire que c'est celle qui vivait le plus délicieusement et le plus parfaitement de la foi. Tous les saints du ciel vivent de la lumière de la gloire, et tous les justes de la terre vivent de la lumière de la foi.

J'ai peur, lui dis-je en l'interrompant, que vous ne me donniez ici une doctrine alambiquée et un peu trop spirituelle; ces sortes d'entretiens ne sont pas trop au goût du monde : on aime à entendre les choses d'une manière qu'on les puisse comprendre sans peine. Vous me parlez de vivre de lumière : il y a peu de gens qui goûtent ces spiritualités, ou qui se persuadent qu'ils en seront bien nourris.

Non, me répliqua-t-il, je ne dirai rien qui ne soit aisé à entendre, et qui même ne soit au goût de quiconque aura un peu de zèle de son salut. Quand je vous dis que le juste vit de la foi, je ne parle pas des charnels, qui n'ont soin que de la vie du corps, qui ne se nourrissent que de chair, et qui n'ont pas d'autre Dieu que leur ventre : ces sortes de gens ne sont pas du nombre des justes. Je parle donc des justes qui donnent leur soin principal à la vie de leur âme, parce que c'est par l'âme qu'ils sont justes : or, vous savez que l'âme est spirituelle, il faut donc que sa nourriture le soit aussi. L'âme est capable de souffrir la faim, puisqu'elle sent ses désirs, qui ne sont autre chose que la faim de l'âme; il lui faut donc une nourriture qui la rassasie et qui la contente : mais où trouver cette nourriture spirituelle, éternelle, et qui soit capable de repaître l'âme? Il n'y en a pas d'autre que la vérité. Pourquoi?

Parce que nous voyons bien que toutes nos facultés ont chacune pour leur nourriture certains mets qui font leurs délices, et qui semblent être faits exprès pour elles, et elles sont aussi faites exprès pour eux; en sorte qu'elles ne pourraient pas vivre d'autre chose : par exemple, nos yeux sont faits pour la lumière et pour les couleurs; ils n'ont point de goût pour le reste des choses du monde; nos oreilles sont destinées pour les sons et pour l'harmonie, tout le reste n'est point à leur goût; notre âme aussi, qui est un esprit, est toute pour la vérité, et cette vérité est si bien la

propre nourriture de notre âme, qu'elle ne saurait goûter ni vivre d'autre chose que de la vérité. Ne sera-ce pas aussi la vue de la vérité éternelle qui fera la vie bienheureuse dans le ciel? *Beatitudo est gaudium de veritate.* Et comment pourrait-il vivre en terre, si ce n'est de la connaissance de cette même vérité? La vérité est toujours la vie de l'esprit; mais la vérité infinie et éternelle, que l'esprit voit clairement par la lumière de gloire, fait la vie des saints qui sont dans le ciel; et la même vérité, connue ici-bas par la foi, fait la vie des justes qui sont sur la terre: et c'est ainsi que je conçois que le juste vit de la foi.

Je lui fis ici une objection qui nous fit naître une grande lumière, pour la connaissance de la foi admirable de la Sainte-Vierge. Notre âme, lui disais-je, est une substance, et la foi n'est qu'un accident: comment est-ce qu'un accident pourrait nourrir une substance? Voici sa réponse, qui me sembla belle: Il est vrai que les accidents ne sauraient nourrir une substance, nos corps, qui sont des substances matérielles, ne vivent point d'accidents, par exemple, de couleurs, de sons, ni d'odeurs, ni de choses semblables, il leur faut du pain, et quelque substance corporelle pour les nourrir. Il est encore plus vrai que nos âmes, qui sont des substances spirituelles, ne se nourrissent point d'accidents, comme de pensées, de raisonnements, de lumières passagères, de goûts, ni de toutes les petites connaissances qui vont et qui viennent dans l'esprit, *accidens, quod adest et abest;* il lui faut une substance spirituelle pour la nourrir, et, puisqu'il est vrai que sa nourriture est la vérité, il lui faut donc une vérité substantielle, ou plutôt une vérité substance, une vérité éternelle qui subsiste par elle-même; voilà sa vraie nourriture: or cette vérité c'est Dieu-même, il faut donc que notre âme en vive; jusqu'à tant qu'elle l'ait trouvée, et qu'elle s'en nourrisse, elle souffre, elle languit, elle meurt de faim.

Mais où trouver cette vérité substantielle, ou plutôt cette vérité substance et subsistante par elle-même, qui nourrit notre âme? la foi nous la montre, quand elle nous fait connaître que Dieu est; mais ce n'est qu'une foi naissante, une plus grande foi nous la fait aimer et nous conduit à la rechercher, et c'est une foi opérante; mais il n'y a qu'une très-grande foi qui nous la fait trouver, et nous met en possession, faisant que notre cœur devienne le sanctuaire de la divinité, selon les paroles du grand apôtre: *Christum habitare per fidem in cordibus vestris.* Il me semble donc, lui dis-je, que c'est la plus haute perfection de la foi, et le plus sublime état où elle conduit les plus grands saints. Non, me

dit-il, je vois quelque chose de plus grand, sans comparaison, dans la foi de la reine de tous les saints; mais c'est le privilége particulier de la seule mère du Verbe incarné: eh! quoi, c'est que la foi des autres saints n'est jamais qu'un accident, puisque c'est une vertu infuse, qui n'est pas Dieu même: mais la foi de la très-Sainte-Vierge est véritablement une substance, puisque c'est Dieu même; c'est la vérité éternelle et substantielle; c'est le Verbe du Père qui lui est donné; c'est qu'elle seule, avec Jésus-Christ son Fils, a eu la gloire de voir habiter en elle toute la plénitude de la divinité corporellement: remarquez bien la différence.

La foi des autres saints n'est que la connaissance de Dieu; mais la foi particulière de la Sainte-Vierge est le propre Verbe de Dieu. Je l'ose bien appeler sa foi; car qu'est-ce proprement que la foi? N'est-ce pas, selon la doctrine de tous les théologiens: *Verbum Dei revelatum*: le Verbe de Dieu révélé; c'est la parole éternelle, qui est le propre Fils de Dieu, manifestée; c'est la vérité même communiquée à nos âmes, voilà justement ce que c'est que la foi divine. Or pesez bien et admirez la merveilleuse différence entre la foi de la Sainte-Vierge et la foi du reste des saints. Il est bien vrai que le Verbe éternel se manifeste à tous par la foi; mais il se manifeste aux saints quand il leur parle et qu'il les instruit; et il se manifeste à la Sainte-Vierge, quand il se donne lui-même à elle, et qu'il s'incarne dans son sein. Écoutez la sublime théologie renfermée dans les paroles de sainte Élisabeth; *Et beata quæ credidisti, quia perficientur in te quæ dicta sunt tibi à Domino.* Oh! bienheureuse votre foi, très-Sainte-Vierge! ce que le Seigneur vous a dit sera perfectionné en vous. Le Seigneur n'a qu'une seule parole par laquelle il dit tout ce qu'il sait; il vous adresse et vous communique, et vous donne cette même parole: voilà la plus grande révélation de tous les secrets, et ce qu'il vous dit, c'est-à-dire cette grande parole qu'il vous adresse sera accomplie et perfectionnée en vous, parce que le Verbe éternel recevra en votre sein un être nouveau qu'il n'avait pas avant que vous l'eussiez reçu: *Perficientur in te quæ dicta sunt tibi à Domino*.

Je voyais bien quelque chose de grand dans l'exposition qu'il me faisait qui pouvait être le sujet d'une profonde méditation à des gens savants; mais je ne pus m'empêcher de lui dire: j'avais sujet d'appréhender que vous ne me donnassiez une doctrine trop subtile et trop relevée; combien de gens n'entendront rien à ce que vous venez de me dire de la grandeur et de l'excellence incomparable de la foi de la Sainte-Vierge; et quand ils le pour-

raient entendre, quel profit en tireront-ils? Je voudrais quelque chose de plus plausible, qui donnât quelque bon sentiment et qui conduisît à la pratique; autrement que servirait de dire de grandes choses et n'en faire pas même de petites?

Mais il est bon, me répondit-il, de parler quelquefois des grandeurs de Dieu, et de celles de sa très-sainte mère, si hautement, qu'on ne soit pas entendu des simples; car du moins ils admirent ce qu'ils ne sauraient comprendre et cela sert toujours à leur laisser dans l'âme quelque grande idée de la majesté de Dieu, qui les tient dans le respect. Toutefois je conviens avec vous, que c'est à l'instruction, à la pratique et aux bons sentiments qu'il faut viser principalement, et c'est pour cela qu'il faut, tant que l'on peut, dire des choses palpables et sensibles. Votre désir paraît trop juste, je vais le satisfaire présentement.

Le chrétien et l'homme sont comme deux choses, l'une et l'autre ont leurs corps, mais il n'en est pas question ici, je ne parle que de leurs âmes; elles sont si différentes, qu'à leur égard on peut bien dire que le chrétien et l'homme sont comme deux choses. L'homme vit et s'entretient de ce qui flatte ses sens, de ce qu'il imagine, c'est-à-dire de ce qui tombe dans son esprit, de ce qu'il veut, de ce qu'il produit lui-même à son gré et selon l'usage de son libre arbitre, soit bien, soit mal; ainsi il vit lui-même et par lui-même, il se fonde là-dessus; mais c'est un fondement si faible, que tout cela se réduit à rien: il n'est donc pas ce juste qui vit de la foi, puisqu'il vit naturellement et de lui-même.

Le chrétien ne vit point de tout cela, et n'en fait aucun état, quoiqu'il pense, qu'il sente, qu'il veille, qu'il agisse comme homme, car il ne saurait le faire autrement, parce qu'il est homme; il n'en fait pas néanmoins sa vie, son appui ni son entretien; il regarde tout cela comme rien, ou plutôt il ne daigne pas seulement le regarder, si ce n'est pour en concevoir un grand mépris. Oh! ce n'est pas là de quoi il prétend vivre.

De quoi donc vit-il, ce chrétien? il vit d'en haut! de ce qui lui vient du ciel, de ce que son Père céleste lui donne libéralement et gratuitement: il vit de la foi qui repaît son esprit des vérités éternelles, qui sont les mêmes dont Dieu vit lui-même. L'esprit vit de la vérité, et la vérité est une lumière éternelle. La seule foi la donne à l'esprit du chrétien durant cette vie sans qu'il se donne la peine de le faire, car elle est faite, ou plutôt elle est par elle-même sans être faite de personne. Il n'a donc que faire de se tourmenter ni d'étudier, ni de raisonner; mais seulement de la recevoir avec un profond respect, de la goûter avec joie, avec reconnaissance,

à la vue des merveilles qu'elle lui découvre : il n'a qu'à s'en contenter et s'y reposer avec une pleine assurance, sans souffrir jamais là-dessus ni trouble, ni doute, ni inquiétude. Oh ! qu'il est nourri délicieusement quand il peut goûter la douceur des vérités que la foi lui révèle ! car il faut bien dire qu'elles sont charmantes, puisque étant vues clairement dans le ciel, elles font le paradis de Dieu même et de tous les bienheureux : et c'est ainsi que le juste vit de la foi qui les lui révèle.

Ce n'est pas tout ; car le juste vit aussi d'espérance, mais d'une espérance certaine que Dieu lui donne gratuitement, de même que la foi, sans qu'il soit obligé de travailler beaucoup pour se la former, parce que Dieu la lui donne toute formée. Il ne faut point qu'il cherche beaucoup de raisons pour s'appuyer et pour s'affermir dans son espérance, c'est assez que Dieu l'en assure; et comme dans la foi il n'y a qu'une seule raison à rendre de toute sa croyance, cela est vrai, et je le crois fermement parce que *Dieu l'a dit*, de même, dans l'espérance, il n'y a qu'une seule raison à donner : j'attends ce bien-là et je l'espère assurément, parce que *Dieu me l'a promis*.

Mais quelle sorte d'espérance est celle qui soutient la vie du chrétien ? Est-ce l'espérance de pousser bien loin sa fortune, de devenir un grand seigneur, riche, puissant, craint, aimé, honoré du monde ? Non ; c'est là l'espérance de l'homme, voilà de quoi il se repaît, mais ce n'est pas l'espérance du chrétien ; car il sait bien que tout cela n'est qu'une pure illusion et une trompeuse vanité; il sait très-bien que toutes les créatures ensemble ne sont pas dignes de son cœur ni capables de le contenter, tant elles sont abjectes et méprisables et tant il est noble, grand et vaste ; son espérance vise bien plus haut, il vit de l'attente et de l'espérance du bien infini qu'il possèdera éternellement : voilà de quoi il se nourrit, il ne peut goûter d'autre nourriture pour son âme, car tout le reste lui est à mépris et à contre cœur.

Eh ! qui le fait si hardi d'aspirer si haut ? Comment ose-t-il, (basse et méprisable créature qu'il est), prétendre à cela et l'espérer, et se le promettre ? Comment ose-t-il s'y attendre ? C'est Dieu lui-même qui lui en a fait la promesse et qui lui ordonne de l'espérer avec assurance. Or Dieu est infiniment fidèle en ses promesses, comme il est infiniment véritable en ses révélations : il ne faut donc non plus balancer sur l'espérance que sur la foi, puisque la vérité de Dieu est également l'appui de l'une et de l'autre. Hélas ! voilà notre grand mal, nous ne sommes jamais assez fermes dans la foi ni assez assurés dans l'espérance ; d'où

vient que la foi ne captive point assez notre esprit et que l'espérance ne relève point assez nos courages. Oh ! Dieu, si le chrétien vivait vraiment de la foi, de quoi pourrait-il faire état, sinon de Dieu seul ? Et, s'il vivait vraiment de l'espérance, que pourrait-il aimer, et à quoi pourrait-il aspirer, si ce n'est au bien infini qui lui est promis ?

Est-ce donc là toute la vie du juste ? Non, il vit encore d'amour ; car, comme l'esprit vit de la lumière de la vérité, le cœur aussi vit du feu de l'amour sacré; mais quel amour ? Est-ce l'amour que son propre cœur produit ? (car il est tout porté à aimer, il y prend grand plaisir, il en fait ses délices; il s'en nourrit, c'est ce qui fait qu'il s'attache avec tant d'affection à tous les objets qui lui paraissent aimables, qu'il se fatigue incessamment, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse et qu'il ne souffre pour satisfaire cet amour qu'il regarde comme sa vie) ; est-ce là la vie du chrétien ? Non, c'est la vie de l'homme qui se nourrit de tout cela, ou, pour mieux dire, qui s'en empoisonne ; car, pour dire vrai, ce n'est pas sa vie, c'est plutôt son tourment, sa maladie et sa mort.

Mais le chrétien vit d'un amour que Dieu lui donne gratuitement comme la foi et l'espérance, sans qu'il ait besoin de rien faire ni de se fatiguer par aucun effort, pour le tirer de son propre cœur; son travail serait inutile; quelque violence qu'il pût se faire, il n'en viendrait jamais à bout, car c'est un amour tout divin et surnaturel que Dieu lui-même forme dans son cœur adorable; et puis il le met dans le cœur du chrétien qui n'a rien à faire qu'à le recevoir, et puis, se laisser consumer par ce feu divin : voilà sa vraie vie. Voyez-vous combien cet amour, par lequel le chrétien devient sans peine ami de son Dieu, est admirable ? On dit communément, mon ami est un autre moi-même; donc, s'il est vraiment l'ami de son Dieu, il devient Dieu en quelque façon. Et comme il est vrai qu'entre les amis tous biens sont communs, le chrétien qui vit de l'amour sacré peut bien dire tous les biens de Dieu sont à moi, puisqu'il est lui-même à moi comme mon ami. Je puis dire à mon ami : je suis tout à vous, et tout ce qui est à moi est à vous : il me dit aussi réciproquement : je suis tout à vous, et tout ce qui est à moi est à vous, et ce n'est point une imagination, car c'est ainsi que saint Paul en parle aux chrétiens qui vivent de l'amour de Dieu : *Omnia enim vestra sunt* : tout vous appartient puisque vous avez l'amour de Dieu, c'est assez, vous possédez tout.

Il est étonnant, à la vérité, que nous osions en user avec tant de confiance avec la majesté infinie de Dieu; car qui suis-je, pour

prétendre être ami de Dieu et un autre lui-même, je ne suis rien; mais de rien il m'a fait un cœur pour s'en faire aimer, il a plus fait encore, car il a mis lui-même dans ce cœur l'amour qu'il veut que je lui porte; et, de peur que je n'eusse trop de crainte de prétendre si haut, il m'en fait un commandement exprès, et le plus grand de tous les commandements de sa loi, pour me faire entendre que non-seulement il le veut, mais que c'est la chose du monde qu'il désire le plus fortement, et afin de me presser encore de plus près de ne pas y manquer, il me menace de me faire souffrir des tourments éternels si je refuse de l'aimer. O Dieu que notre condition est donc sublime! qu'elle est admirable! Fut-il jamais un bonheur pareil à celui du chrétien, s'il le sait connaître et s'il sait vivre de la foi, de l'espérance et de l'amour que Dieu lui donne par sa pure libéralité, sans qu'il lui en coûte rien qu'à les recevoir? O Dieu de bonté! Dieu d'amour! bonté infinie, qu'il sera juste que celui-là brûle éternellement dans le feu de l'enfer, qui n'aura pas voulu brûler sur la terre du feu de votre divin amour.

Vous demandez quelque pratique pour tirer quelque profit de la foi admirable et imitable de la Sainte-Vierge; en voilà une que vous trouverez très utile: étudiez-vous à vivre de la foi, de l'espérance et de l'amour, c'est la véritable vie du chrétien. Mais il me semble qu'il y a trop long temps que nous ne parlons plus de la Sainte-Vierge, retournons à elle.

ARTICLE III.

De l'obéissance aveugle de la Sainte-Vierge.

Vous pourriez être choqué d'abord, me dit notre voyageur, de ce que je vous parle de l'obéissance comme d'un aveugle; car l'obéissance doit conduire, et on dit même qu'on n'est jamais plus assuré de ne s'égarer pas que lorsqu'on se laisse conduire par l'obéissance; mais si elle est aveugle, comment peut-elle nous conduire? C'est la merveille de l'obéissance, qu'elle n'est jamais plus éclairée pour nous conduire avec assurance, que lorsqu'elle est plus aveugle : plus elle ferme les yeux à ses propres lumières pour suivre simplement celles de la puissance supérieure à laquelle nous obéissons, plus elle est certaine qu'elle va bien. Elle est aveugle puisqu'elle a les yeux fermés; et néanmoins elle n'est jamais plus éclairée; parce qu'une lumière plus éclatante que la sienne la conduit, et par conséquent elle n'est jamais plus certaine qu'elle marche bien, et qu'elle nous conduit avec assurance, que quand elle ne voit pas se conduire.

C'est pour cela que saint Jean Climaque disait (Climac. grad.) que la vie qui se passait dans l'obéissance était une vie sans souci, une navigation sans péril, que c'était avancer chemin sans travail, comme si quelqu'un était porté en dormant où il désirerait aller. Puis il ajoutait : Qu'est-ce proprement d'obéir à l'aveugle, sinon mettre tout son fardeau sur les épaules d'autrui, et le lui laisser porter sans s'en mettre en peine ; c'est négocier à profit sans perte, car, s'il arrive quelque dommage, l'obéissance en doit répondre elle seule, pendant que l'obéissant emporte toujours le profit et le mérite de son action.

Eh quoi, lui demandai-je, ne tient-il donc qu'à fermer les yeux à tout, et nous laisser aller partout indifféremment où l'on voudra nous entraîner, soit au bien ou au mal; ceux qui se laissent emporter aux débauches par les mauvaises compagnies seraient donc quittes pour dire : j'avais une obéissance aveugle, j'ai fait tout ce qu'on a voulu, prenez-vous-en à ceux qui me l'ont fait faire.

Non, me répondit-il, ce n'est pas là ce que j'appelle une obéissance aveugle, elle est brutale; il y a bien de la différence, comme dit saint Thomas (D. T. 22. q. 104. a. 5), entre l'obéissance aveugle et l'obéissance indiscrète : l'indiscrète ne discerne point à qui elle se laisse conduire, d'où vient qu'elle suit indifféremment les bons et les mauvais guides; mais l'obéissance aveugle fait profession de ne fermer les yeux à ses propres lumières, que pour s'abandonner à la conduite de celles de Dieu qui ne la mèneront jamais du côté du mal; plus elle est fidèle à s'aveugler ainsi lorsqu'il s'agit de ses propres vues, plus elle reçoit abondamment celles de Dieu. Il est étonnant que la plus grande difficulté de l'obéissance consiste dans les yeux ; ce n'est point dans les pieds qui doivent marcher, ce n'est point dans les bras ni dans les mains qui doivent travailler, c'est dans les yeux qui ne doivent rien faire, comprenez bien ce que je veux dire.

Il n'en est pas de l'obéissance comme du reste des vertus : dans les autres, le premier pas et le plus facile, est de connaître le bien qu'il faut faire; le second, qui est le plus mal aisé, est de vouloir le faire; le troisième et le plus difficile de tous, est de l'exécuter; mais dans l'obéissance, c'est tout le contraire, car faire seulement la chose qui est commandée, c'est le moins que l'on puisse faire, et l'obéissance la plus parfaite, quand la volonté y répugne et l'esprit encore davantage, ce n'est qu'une obéissance forcée et qui n'est d'aucune valeur; mais le faire de bon cœur est plus difficile, et aussi c'est mieux obéir; si toute-

fois l'obéissance ne va pas jusque dans l'esprit pour le captiver s'il répugne, s'il oppose ses raisons, s'il censure, s'il condamne ce qu'on a commandé, ce n'est encore qu'une obéissance imparfaite. Quand est-ce donc qu'elle sera une vraie et parfaite obéissance? C'est lorsqu'elle sera aveugle; sa perfection consiste dans son aveuglement; quand l'âme aura fermé les yeux à toutes ces vues particulières sans se donner la liberté d'examiner seulement si ce qu'on ordonne est raisonnable, ou s'il ne l'est pas; et si sans s'informer de rien elle se laisse conduire en aveugle, où il plaît à l'obéissance, voilà le degré le plus parfait de l'obéissance. C'est la doctrine du grand saint Grégoire : *Nescit enim judicare, quisquis perfecte didicerit obedire, quia hoc solum bonum putat si præceptis obediat* (Gregor. in lib. 1. Reg. cap. 4).

Ne voyez-vous donc pas clairement qu'il n'y a point de véritable obéissance, si elle n'est aveugle; et c'est pour cela que j'appelle ainsi celle de la très-Sainte-Vierge; jamais l'obéissance d'aucune pure créature n'a été plus parfaite, parce que jamais aucune n'a été plus aveugle que la sienne; et c'est par cette obéissance parfaitement aveugle, qu'elle a suivi partout de fort près son Fils Jésus-Christ. J'ose bien dire avec respect que Jésus-Christ lui même a été en ce sens là le plus aveugle de tous les aveugles, parce qu'il a été le plus obéissant de tous les obéissants; et que n'ayant jamais fait en toute sa vie d'autre volonté que celle de son divin Père, comme il le dit lui-même dans l'Évangile: *Veni, non ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me Patris*. Il faut bien dire qu'il a fermé les yeux à tout, et qu'il n'a jamais suivi d'autre lumière ou d'autre conduite que celle de cet adorable supérieur qui lui commandait. Fut-il jamais une obéissance plus aveugle?

Jésus-Christ marche en tête comme le premier obéissant, et comme le premier aveugle. La Sainte-Vierge marche ensuite obéissant à son Fils unique comme la seconde aveugle; c'est donc un aveugle conduisant un autre aveugle, cela est vrai; mais il est écrit dans l'Évangile que si un aveugle conduit l'autre, ils tomberont tous deux dans la fosse; cela est vrai encore; aussi les verrez-vous se précipiter tous deux à l'aveugle dans les mêmes abîmes. Regardez-les marcher l'un et l'autre, et voyez s'ils ne vont pas tomber au fond des mêmes précipices. En vérité, voici un spectacle digne de l'admiration de tous les êtres.

Pourquoi sortez-vous du sein si délicieux et si auguste de votre Père céleste, ô Fils unique du Dieu vivant? Où allez-vous? Je
[illegible]

et qu'allez-vous faire? Je vais me plonger dans le profond abîme de toutes les misères humaines, où je vois les pauvres pécheurs qui périssent. Je descends à eux pour les en tirer; mais quelle apparence qu'une si haute majesté se réduise à un état si indigne d'elle, et quel besoin avez-vous d'en user ainsi pour sauver les hommes? Ne le pouvez-vous pas par une parole, demeurant toujours sur le trône de votre grandeur? Oui je le sais bien, mille raisons s'opposeraient à ce que je fais, si je voulais les écouter; mais je ferme les yeux à tout, je m'aveugle exprès tout-à-fait pour me laisser conduire à l'aveugle par obéissance.

Mais le faites-vous de bon cœur? Est-il possible que vous n'ayez point de répugnance à obéir en des choses difficiles, et qui paraissent si fort contre le bon sens. Au contraire, j'y prends un si grand plaisir, que je marche à grands pas; je cours à pas de géant, je vole avec un cœur dilaté de joie où me conduit l'obéissance, sans regarder à rien, sinon d'accomplir en tout ce qu'elle me commande : *Exultavit ut gigas ad currendam viam, à summo cœlo egressio ejus.* Je pars exprès du haut des cieux, et prends ma course pour me rendre au plus tôt où l'obéissance m'appelle.

Où est-ce donc qu'elle vous appelle? Dans des abîmes si profonds, qu'il n'y a que les yeux de Dieu qui en puissent voir la profondeur : *Qui intueris abyssos.* D'un Dieu éternel je deviendrai un enfant du jour, d'un Dieu tout-puissant je deviendrai une très-faible créature, d'un Dieu immense en grandeur je deviendrai un petit ver de terre, d'un Dieu éclatant d'une majesté infinie je deviendrai un homme exposé à toutes sortes de mépris; d'un souverain monarque des monarques qui tient la gloire et les richesses dans sa maison, je deviendrai un pauvre mendiant qui n'a ni où poser son pied ni où reposer sa tête; d'un tout-puissant créateur du ciel et de la terre je deviendrai la risée des peuples et l'opprobre des hommes; d'un souverain juge des vivants et des morts je deviendrai un accusé par des criminels, un condamné des réprouvés, un exécuté par des bourreaux.

Quoi! grand Dieu, majesté infinie, vous allez vous précipiter dans tous ces abîmes? Fermant les yeux à tout, sans considérer ni vos intérêts, ni les répugnances de la nature, ni les traitements indignes, cruels et injustes, que vous allez souffrir, ni les opprobres, ni les hontes, ni toute la rage des hommes contre vous, qui fera trembler les bases du monde, qui fera pâlir le soleil, qui fera fendre les rochers; vous fermez les yeux à tout cela; et sans regarder autre chose sinon que l'obéissance vous envoie,

vous y allez simplement, mais vous n'y allez pas, vous y courez à pas de géant, et y courez avec tant de joie, que vous aimez mieux perdre la vie que de perdre l'obéissance? O obéissance aveugle de Dieu que j'adore! que vous êtes admirable! Hélas! où en sommes-nous? Avons-nous seulement l'ombre de l'obéissance?

Mais voyez l'autre aveugle qui suit ce premier aveugle, et qui court après lui partout à pas de géant, par la voie de l'obéissance; c'est la très-Sainte-Vierge : jamais obéissance n'a été ni plus aveugle, ni plus parfaite que la sienne après celle de son Fils unique. Premièrement, il est certain qu'elle était partout avec lui dans tous ces abîmes d'humiliations et de misères, qu'elle eût plutôt choisis pour elle-même que pour son cher Fils, si elle eût suivi les sentiments de son amour maternel; car elle l'aimait plus qu'elle-même : elle eût fait la même chose si elle eût suivi les lumières de la raison, car il semblait bien plus raisonnable qu'une créature endurât tout cela que le Créateur; mais elle fermait les yeux à tout, et s'attachant uniquement à l'obéissance aveugle, elle consentait à tout, le voulait et le souhaitait de tout son cœur. Elle ne l'eût pas voulu autrement, parce qu'elle voulait toujours marcher avec lui par les voies de l'obéissance simple, aveugle et parfaite : voilà sa course de géant après le géant.

Et pour sa personne particulière, si vous considérez l'aveuglement et la perfection de son obéissance, elle est admirable. Vierge sainte, vous êtes élevée par le décret éternel de Dieu au plus haut comble de la grandeur où une pure créature peut être placée; vous êtes la mère de Dieu, la reine des anges, la gloire de toute la nature humaine; tous les honneurs, toutes les richesses, tous les plaisirs, tous les grands avantages du monde sont justement dus à votre grandeur; mais il me semble que je vous vois descendre de ce trône de majesté, comme si vous sortiez du haut des cieux avec votre Fils, et vous courez avec lui à pas de géant : où allez-vous si vite et avec tant d'allégresse? Je ne regarde pas où je vais, je me laisse conduire en aveugle par l'obéissance; mais savez-vous bien qu'elle vous mènera par des chemins bien rudes et bien épineux? N'importe, je veux la suivre partout en aveugle.

Considérez qu'elle vous réduira à des états qui paraîtront si indignes de votre dignité de mère de Dieu, que toute la sagesse du monde jugerait le ciel injuste de vous les ordonner, et vous estimera malheureuse de les supporter; vous êtes plus noble et plus digne que toutes les princesses du monde, et vous ne serez que la femme d'un simple charpentier; cela est-il raisonnable? Vous êtes la mère du Roi des rois, et vous serez réduite à gagner votre

vie comme une très-pauvre femme; cela est-il juste? Vous êtes la mère d'un Dieu-homme, qui mérite tous les hommages et les adorations suprêmes du ciel et de la terre, et vous aurez le déplaisir de le voir méprisé comme le dernier des hommes, et vous-même aurez une bonne part à tous ses mépris : pourrez-vous bien goûter cela, qui est si contraire à toutes sortes de bonnes raisons? Tout cela serait quelque chose, vous dirait-elle, si j'avais des yeux pour le voir, mais je suis aveugle. Je ne regarde aucune raison, je n'examine point si la chose est juste ou injuste, agréable ou fâcheuse; c'est assez que Dieu le veut, je ferme les yeux à tout le reste, et ne veux les ouvrir qu'à l'obéissance. J'irai encore bien plus loin : je serai si aveugle, que j'irai voir moi-même mon cher Fils attaché en croix, mourant également d'une mort cruelle et honteuse, et je dirai en mon cœur que cela est bien, que je le veux de la sorte, et que je ne voudrais pas qu'il fût d'une autre façon; je me tiendrai même au pied de la croix, et je m'y soutiendrai debout pour repaître mes yeux de cette sanglante tragédie. Mille raisons pourraient m'obliger de m'en absenter tout au moins, et de n'en rien voir, mais je ferme les yeux à tout, et je me laisse mener comme un aveugle où l'obéissance me conduit: il sera vrai éternellement de dire que je suis la mère d'un homme attaché en croix entre deux larrons, et j'en serai à jamais contente sans que j'y voie aucune raison, mais seulement parce que Dieu l'a ordonné de cette manière; et je ne veux jamais avoir d'autre vue que celle de l'obéissance aveugle, qui n'en a aucune.

Fut-il jamais une obéissance ou plus aveugle, ou plus parfaite, ou plus admirable? Oh! si nous pouvions avoir un peu de cette obéissance aveugle qui plaît tant à Dieu! écoutez bien ce que l'Évangile nous dit là-dessus.

Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péchés; on ne s'égare pas si facilement quand on est tout à-fait aveugle, parce qu'on ne se hasarde pas à marcher sans guide; il n'y a que nos fausses lumières qui nous trompent et qui nous égarent : ce sont elles qui nous font tomber dans le péché; si donc nous n'en avions point, assurément nous n'y tomberions pas; et, par cela seul, vous voyez déjà clairement la vérité de ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péchés;* mais, parce que vous pensez avoir de la lumière pour vous conduire, et que vous dites : *Nous voyons*, votre péché vous demeure. Quelques-uns, lisant ce texte de l'Évangile, ont conçu une intelligence plus spirituelle et plus relevée.

Si vous aviez été aveugles, vous n'auriez pas de péchés, c'est-

à-dire si nous n'avions aucune lumière qui nous fût propre, mais que notre âme se laissât conduire en tout et partout par les lumières de l'esprit de Dieu, nous n'aurions garde de commettre le moindre péché, parce que ces divines lumières ne la conduiraient jamais dans ce précipice; le vrai moyen d'être bien éclairé pour les choses du ciel est de nous aveugler tant que nous pourrons pour celles de la terre, et le plus beau secret pour marcher bien droit dans toutes nos voies est de fermer les yeux à nos propres lumières ; car, ausssitôt que nous pensons les suivre, nous perdons la vue de notre droit chemin, nous nous égarons, et nous éprouvons à notre malheur que ce que nous prenions pour des lumières sont nos plus dangereuses ténèbres : *Lumen quod in te est tenebræ sunt.* Et ces ténèbres temporelles ne nous peuvent jamais conduire que dans les ténèbres éternelles.

Voulez-vous voir clairement que toutes nos lumières ne sont que ténèbres et que, si nous pensions nous en servir pour nous conduire, jamais elles ne nous conduiraient que dans les ténèbres éternelles, pesez bien ceci : vous n'avez que deux sortes de lumières en vous; l'une est la lumière de vos sens ; l'autre est la lumière de votre raison : si vous suivez les lumières de vos sens, où vous conduiront-elles ? cera-ce à Dieu? Non, elles vous en détourneront plutôt, et vous conduiront aux choses sensibles et matérielles, et feront devenir votre âme toute animal. Il est écrit que l'*homme animal n'aperçoit point les choses de Dieu*; où peut-elle donc s'attendre d'aller par cette voie, sinon dans les ténèbres éternelles ? Oh! que ce n'est pas par la conduite des sens que l'on va au ciel !

Si vous pensez mieux faire de suivre les lumières de la raison humaine, il est vrai que votre conduite sera plus honnête, mais elle ne sera pas plus assurée pour votre salut; car elles ne peuvent que vous faire ramper sur la terre, puisqu'elles sont purement naturelles, et qu'il est impossible qu'une voie et une vie naturelles vous conduisent à votre fin dernière, qui est surnaturelle ; et, si elle ne peut pas vous conduire au ciel, où est-ce donc qu'elle vous conduira, sinon en enfer ? Ne savez-vous pas qu'il n'y a que deux éternités? et, puisqu'il est impossible que toutes vos lumières naturelles vous conduisent à la bienheureuse, il est donc nécessaire qu'elles vous conduisent à la malheureuse.

Hélas! si vous étiez aveugles pour l'une ou pour l'autre de ces lumières, celle des sens et celle de la raison humaine ; si vous ne suiviez jamais aucune des deux, vous n'auriez point de péché, parce que, vous conduisant toujours par les pures lumières de

l'esprit de Dieu, vous ne feriez jamais une seule démarche qui ne fût toute divine et surnaturelle! la lumière des sens est donnée aux bêtes pour les conduire à la vie animale ; la lumière de la raison est donnée à l'homme pour le conduire à la vie humaine ; mais la lumière du ciel est donnée au chrétien pour le conduire à la vie surhumaine et surnaturelle, et, par elle, à la possession de Dieu ; soyez aveugle pour toute autre sorte de lumières si vous voulez suivre celle-là; mais le moyen ? me direz-vous.

Ne faut-il donc point que je me serve de mes sens? Servez-vous-en, mais ce ne sera pas pour conduire votre âme, mais votre corps, et pour lui conserver seulement la vie. Ne me servirai-je donc pas de ma raison ? Servez-vous-en, mais ce ne sera pas comme du flambeau qui doit conduire votre âme, ce ne sera que pour lui servir à vivre avec toute sorte de bienséance parmi les hommes, et pour l'empêcher de faire des folies ; car l'homme n'en doit jamais faire, moins encore le chrétien; votre conduite doit être plus raisonnable que celle des bêtes, et bien plus divine que celle des hommes ; puisque vous êtes un enfant de Dieu (étant chrétien), la conduite de votre esprit doit être celle de l'esprit de Dieu.

Job, ce grand spirituel, a dit une parole, laquelle, si nous pouvions bien l'entendre, nous instruirait mieux que toute la science des docteurs et toute la théologie des saints pères. Il disait que Dieu avait bu son esprit : *Ebibit spiritum meum.* Que devient une goutte d'eau que l'ardeur du soleil a bue ? Elle est à sec ; mais est-elle perdue ? Non. Que devient-elle donc? Ce bel astre, qui l'a élevée au-dessus de la terre, l'attirant à soi, il se l'est incorporée, la mêlant avec ses rayons, elle ne paraît plus sur la terre, elle est au ciel si éclatante de lumière qu'on ne la discerne plus d'avec le soleil. Oh ! que voilà une grande idée de la conduite d'une âme, qui n'en veut point d'autre que celle de l'esprit de Dieu ! Voulez-vous bien faire ? n'ayez point d'esprit, laissez boire votre esprit à l'esprit de Dieu.

C'est un grand soleil, puisque c'est lui qui éclaire l'éternité : il a ses lumières éclatantes et ses ardeurs brûlantes, et votre esprit exposé à ses divins rayons sera comme une goutte d'eau devant le soleil. Laissez boire cette petite goutte d'esprit naturel que vous avez à l'immensité de l'esprit de Dieu, et ne demandez pas autre chose; il le boira infailliblement si vous le laissez faire, et votre esprit demeurera à sec, et il vous semblera qu'il est perdu pour vous, et que vous n'en avez plus ; mais, dans la vérité, il sera mieux infiniment, tout abîmé et tout perdu dans l'esprit de Dieu, que s'il demeurait toujours en lui-même, et que vous en

eussiez la disposition, pour ne vous servir que de ses lumières naturelles pour votre conduite.

Il est bien vrai qu'il n'est pas juste, ni même qu'il n'est pas possible, de n'avoir jamais aucun usage de cet esprit naturel que Dieu nous a donné pour être à notre âme ce que sont les yeux à notre corps; il faut voir, si l'on veut marcher droit, et il faut raisonner, si on veut agir sagement. Si les saints pères et les plus grands docteurs de l'Église ne s'étaient pas servis de leur esprit naturel, nous n'aurions pas tous ces beaux ouvrages qu'ils nous ont laissés, ni ces riches trésors de lumières divines qu'ils nous ont communiquées, après les avoir reçues du ciel; mais la manière de se servir de son esprit naturel ne doit pas être naturelle, le plus sage des hommes nous en apprend la manière, usant dans les Proverbes d'une métaphore admirable pour nous la faire concevoir : c'est quand il nous dit que nous buvions l'eau de notre citerne (Proverb. 5.v. 15.Bibe aquam de cisterna tua); l'eau de la citerne est tout autre que celle des puits et celle des rivières, parce que c'est une eau du ciel, et nous ne la buvons qu'après que le soleil l'a bue, et qu'il nous l'a distillée en pluie : ne vous servez pas des raisonnements de votre esprit naturel, les tirant de vous-même, comme si vous les puisiez de l'eau de votre fontaine ou de votre puits. Buvez l'eau de votre citerne; souffrez que votre esprit soit premièrement tout bu par l'esprit de Dieu, et puis qu'il vous soit renvoyé par ce divin soleil comme une pluie céleste qui viendra du ciel. O Dieu! que toutes vos lumières et vos raisonnements auront bien un autre goût et une autre force! vos discours iront droit au cœur, et on discerna fort bien que ce seront des lumières infuses. O esprit de Dieu! buvez mon esprit, ôtez-moi toutes mes lumières naturelles, et me donnez les vôtres. Oh! si je pouvais dire véritablement comme Job : *Ebibit spiritum meum.*

Ayant dit cela, il demeura sans parole, les yeux ouverts vers le ciel. Je ne le laissai pas long-temps en cet état; car, comme j'attendais quelque chose qui se pût pratiquer, je lui demandai : que devrait faire une personne qui désirerait arriver à cet état? Rien, me répondit-il, sinon renoncer parfaitement à soi-même, s'abandonner absolument et sans réserve à la conduite de l'esprit de Dieu, sans résister en rien à tout ce qu'il voudrait faire de lui, comme cette goutte d'eau ne fait rien pour être bue du soleil, sinon se tenir paisiblement exposée à ses rayons, sans se remuer ni s'enfuir, ni se cacher sous quelque ombre; nous avons toujours des fuites et des prétextes, et des voiles pour nous défendre, et

mille oppositions que nous faisons aux desseins de Dieu, qui empêchent son divin esprit de boire entièrement le nôtre; il n'y aurait donc qu'à ne rien faire de tout cela, mais nous tenir simplement attentifs à lui : il ferait de nous ce qu'il voudrait.

Le saint roi David, un des plus éclairés de tous les prophètes, avait une pratique admirable au milieu de tous les embarras de sa cour, qui lui eussent sans doute causé mille distractions et mille désirs empressés, qui eussent empêché son esprit d'être bu par l'esprit de Dieu, et de recevoir de lui cette éclatante lumière dont il a éclairé tous les siècles ; il disait à Dieu : *Tanquam jumentum factus sum apud te : et ego semper tecum.* Je n'ai rien trouvé, mon Dieu, de plus court ni de plus efficace, dans les occasions du trouble et du soulèvement des passions, et des mouvements irréguliers de mon esprit, que de faire pour lors la bête: une bête ne répond point, ne raisonne point, ne se défend point, elle demeure toujours captive sous la main de son maître, qui lui fait faire et souffrir tout ce qui lui plait : *Et ego semper tecum.* C'est ainsi, mon Dieu, que je veux être sous votre main, je n'ai rien à faire ni à penser, ni à vouloir, sinon de faire comme une pauvre bête ce qu'il vous plaira. Oh ! que l'esprit de Dieu se plaît à voir une âme qui le laisse ainsi le maître absolu de son propre esprit, sans dire un seul mot ni pour ni contre ! car ce n'est pas au cheval à avoir de l'esprit ni de la volonté, c'est à son maître à avoir tout cela pour lui. Il est étonnant comme le démon et tous les ennemis du salut de cette âme demeurent confus, et comme ils perdent courage, quand ils rencontrent un telle bête spirituelle, qui, dans sa bassesse et sa simplicité, égale la sagesse des anges. Il n'y a rien de si aveugle que cette âme, mais il n'y a rien de si éclairé : *Et si cæci essetis, non haberetis peccatum.* O mon Dieu ! quel état heureux et parfait ; si vous étiez ainsi aveugles, vous ne commettriez jamais le péché.

Je n'étais pas, après tout cela, encore satisfait sur l'attente que j'avais eue de voir comme l'amante empressée avait suivi partout son divin amant, je veux dire comme la Sainte-Vierge avait suivi de près Jésus-Christ dans la pratique de ses vertus admirables : ce fut ce qui me poussa à l'engager à nous faire le jour suivant la conférence qui suit.

CONFÉRENCE XXIII.

Le temple fumant, où la cause de la dévotion est défendue contre les libertins du siècle, et particulièrement la dévotion à la Sainte-Vierge, contre l'impiété des Nestoriens et des Ébionites, qui se renouvelle tous les jours.

L'homme qui naît sans armes est pourtant tellement né pour la guerre, que non-seulement il l'a fait à ses ennemis, mais qu'il ne peut s'empêcher de la faire à ses plus grands amis. Ses conversations avec eux ne se passent guère sans quelque sorte de combat; l'un prend plaisir à soutenir une opinion contraire à celle de son ami, et c'est uniquement pour faire naître une agréable guerre d'esprit, où la raison combat et où l'on dispute la victoire quelquefois avec plus de chaleur, que n'en font paraître ceux qui combattent l'épée à la main; l'autre fait à son ami quelque malice innocente; il l'attaque par quelque petite raillerie qui fait rire la compagnie et qui le provoque à lui en rendre de pareilles ou de plus aiguës, et c'est un combat de la belle humeur, qui plaît à tout le monde, quand il ne va point jusqu'à percer au vif et à répandre le sang par quelque plaie mortelle à la réputation.

Mais souvent l'indiscrétion des combattants, ou quelque malignité secrète qui se cache au fond du cœur, pousse la pointe trop avant et va jusqu'à l'offense cruelle; on la ressent et on s'anime pour sa défense, on rend offense pour offense; ce qui n'avait commencé que par une guerre feinte se termine par une véritable querelle qui produit de fâcheuses animosités, et l'on en vient à des disputes sérieuses qui ne laissent dans l'âme que le chagrin et le déplaisir.

Nous eûmes le chagrin de voir le mauvais succès de la raillerie de deux jeunes cavaliers, autrefois fort unis par la conformité de leurs esprits et de leurs inclinations, tandis qu'ils ne pensaient qu'aux divertissements du monde; mais l'un des deux fut touché de Dieu. Considérant la vanité de leurs emplois, l'inutilité de leur vie et le danger de leur salut, il commença à se dégoûter du monde, il tourna ses pensées et ses affections du côté du ciel, et, pour dire en un mot la chose, il devint dévot.

L'autre, qui n'avait point changé de disposition ni de sentiment, s'en aperçut bientôt et commença à le railler sur sa dévotion : Quelles rêveries t'es-tu mises dans la tête depuis quelque temps? lui dit-il; je te vois tout changé, il me semble que tu n'as plus d'esprit, tu le perds tous les jours. Qu'est devenue cette belle humeur qui te rendait si agréable? Que penses-tu faire? Est-ce

que tu veux être dévot ? Oh ! le vilain métier, je ne te croyais pas capable d'une si grande faiblesse.

Celui-ci lui répondait avec beaucoup de fermeté : Je ne suis pas fâché que l'on remarque quelque sorte de changement en moi ; j'avoue qu'il y en a un peu, et j'ai bien envie qu'il y en ait encore davantage. J'ai trop long-temps suivi le mauvais parti du monde et de ses vanités ; je n'en suis plus, et l'amitié que je vous porte me donne un regret sensible de voir que vous ne soyez pas encore ennuyé de servir un si méchant maître. Pour moi j'en ai trouvé un autre qui vaut mieux : je veux être à Dieu, je vois des beautés qui me charment dans ce que vous appelez un vilain métier, je l'aime, et, pour vous faire ma confession, je veux être désormais dévot.

Quoi ! répliquait l'autre avec un visage refrogné et à demi-chagrin, tu fais ainsi ta déclaration tout ouverte ? J'aurais grande honte si j'étais coupable d'un tel crime, c'est tout ce que je pourrais faire de le dire tout bas à l'oreille de mon confesseur, pour en avoir l'absolution ; mais d'en faire ainsi hardiment sa confession publique devant tout le monde, oh ! que je n'aurais garde ! c'est un cas réservé qu'il ne me pardonnerait jamais. Ne sais-tu pas bien toi-même l'estime qu'on fait des dévots dans le monde, et pour qui ils passent parmi les honnêtes gens ? Petits esprits, gens qui se rendent ridicules et qui bien souvent.....

Jusque-là ce n'était encore que raillerie, mais il la poussa trop avant, et commença à percer jusqu'au cœur, lorsqu'il continua de dire que les dévots n'avaient souvent qu'une vaine apparence pour tromper les simples et pour cacher de grands désordres sous le voile de la piété ; qu'ils ne valaient pas mieux que les autres, au contraire, qu'il n'en connaissait point de pire au monde ni dont il se défiât davantage ; c'étaient des gens sans honte, sans fidélité, sans conscience, gens tous remplis d'une autre opinion d'eux-mêmes, et qui s'érigent en censeurs de la vie d'autrui, condamnant aussitôt tout ce qui n'est pas selon leur génie, et pensant qu'ils ont droit, parce qu'ils sont dévots, de traiter avec mépris les plus gens d'honneur. On ne saurait vivre avec ces gens-là, et pour moi je fuis leur abord, tant qu'il m'est possible, parce qu'en un mot je m'en défie comme de gens qui ne valent rien.

C'était enfoncer ses ongles trop avant dans la peau du nouveau dévot, pour ne sentir par ces blessures qui perçaient jusqu'au sang. Il repartit à tout cela assez vertement, quoique très-véritablement : Je m'étonne comme vous osez dire que vous auriez honte de vous déclarer publiquement serviteur de Dieu, tandis

que vous et tous vos semblables n'avez pas honte de vous déclarer tout haut serviteurs du diable; car vous n'ignorez pas que c'est cette infâme bête qui est appelée dans l'Évangile le prince du monde. Ainsi tous ceux qui font profession d'être du monde et de vivre selon ses maximes font profession d'être les fidèles sujets du diable, et encore ils s'en glorifient et s'appellent des gens d'honneur, et, pour moi, je tiens leur condition si honteuse, que j'aimerais encore mieux être valet de bourreau.

Ce dernier mot perça l'autre jusqu'au vif, il ne put avoir la patience d'entendre le reste, mais il s'écria fort échauffé: Tout beau, n'offensez personne; je ne suis pas homme à souffrir de telles insultes; si je... Je voyais bien qu'ils couraient aux armes et qu'ils allaient se choquer d'une horrible force, je pris ce moment pour me jeter à la traverse afin de les séparer: Messieurs, leur dis-je, j'ai quelque chose d'important à vous dire de la part du roi (j'entendais le grand roi des rois). A cette parole, l'un et l'autre s'arrêta de peur, tout court; car, parler à des cavaliers de la part du roi, c'est tout d'un coup leur fermer la bouche et ouvrir leurs oreilles; ils commencèrent donc à se taire et à m'écouter paisiblement, et voici ce que je leur dis:

ARTICLE I.

De la nécessité absolue de la dévotion à quiconque prétend au royaume éternel de Dieu.

Messieurs, je ne sais pas si vous êtes bien informés de l'estime que sa majesté fait de vos personnes et de l'affection qu'il vous porte; mais j'ai ordre de vous assurer de sa part qu'il vous aime comme ses enfants, et qu'il a intention de vous mettre à chacun une couronne sur la tête. Voilà de belles promesses, me dit aussitôt l'un deux en m'interrompant, je voudrais qu'elles fussent aussi assurées qu'elles sont magnifiques; mais vous en dites un peu trop pour vous faire croire, et nous n'avons pas assez de présomption pour nous y attendre.

Il est vrai, lui avouai-je, que, si je vous parlais d'un roi de la terre, vous auriez raison d'en douter; car ils n'ont pas le cœur assez étendu pour aimer les étrangers comme leurs enfants, et de plus ils n'ont pas assez de couronnes pour en mettre une sur la tête de tous ceux qu'ils aiment; mais je vous dis encore bien plus que vous ne pensiez; je vous parle du grand roi des rois et du souverain monarque du ciel empyrée, devant lequel tous ceux de la terre sont moindres que de petits atomes; c'est de lui que

je parle, et c'est de sa part que je vous assure qu'il vous aime comme ses propres enfants, et qu'il a intention de vous mettre à chacun une couronne sur la tête; et vous, qui ne pourriez vous résoudre à croire cela d'un roi de la terre (parce que ces promesses vous paraissent trop grandes et trop magnifiques), ne devez pas former le moindre doute de celles-ci, qui sont plus grandes sans comparaison; car elles sont si assurées, qu'elles sont autant d'articles de foi, que vous êtes obligés de croire fermement sous peine de la damnation éternelle.

C'est un article de foi que Dieu, qui est le grand roi des rois, est vraiment votre Père, et qu'il vous regarde et vous aime comme ses propres enfants, c'est lui-même qui vous donne la confiance de l'appeler tous les jours de ce nom, et de lui demander son royaume : *Pater noster qui es in cœlis, adveniat regnum tuum;* pouvez-vous douter de la vérité de ces paroles, puisque lui-même les a prononcées, et que c'est lui qui nous les met dans la bouche? Pourriez-vous vous défier de l'assurance de ses promesses?

C'est un article de foi qu'il vous aime d'un amour si tendre et si fort, que l'amour de tous les pères de la terre n'est que dureté et indifférence en comparaison; car quel père peut égaler en amour votre Père céleste? Et à quel plus grand excès pouvait-il se porter, que de vous sacrifier sa propre vie et demeurer pour votre amour sur une croix? C'est ce que nous ne voyons point qu'aucun autre père ait jamais fait pour ses enfants. Or, c'est un article de foi qu'il vous aime jusqu'à ce point-là ; il est mort pour vous, oui, pour vous-mêmes; je dis pour vos propres personnes en particulier. Après cela, douterez vous si sa majesté infinie vous aime véritablement comme ses enfants? Oh! si un roi de la terre vous aimait jusqu'à ce point, quelle serait votre joie?et toutefois ce ne serait rien en comparaison.

C'est encore un article de foi qu'il a intention de vous mettre à chacun une couronne sur la tête, et qu'il désire que vous en ayez la possession durant toute l'éternité; vous n'en pouvez douter, puisque c'est pour cela que de rien il vous a fait capables de la posséder par la création ; c'est pour cela que, d'indignes que vous étiez de la posséder comme enfants d'Adam, il vous en a rendus dignes, vous faisant naître ses enfants par le saint baptême : c'est pour cela que vous trouvant obérés de dettes infinies et sous l'esclavage du péchés, il a payé toutes vos dettes, et qu'il vous a acquis au prix de son sang le royaume éternel qu'il veut vous donner. Douterez-vous s'il veut véritablement une chose pour laquelle il a tant fait et tant enduré? En vérité, en feriez-vous la

moindre partie pour une chose que vous ne voudriez pas? Vous savez bien que non. N'ai-je donc pas eu raison de vous dire d'abord que j'avais des choses de grande importance à vous dire de la part du roi? Savoir, qu'il vous aime tendrement comme ses propres enfants, et qu'il a intention de vous mettre à chacun une couronne sur la tête?

Je m'arrêtai là et regardai ces jeunes courages qui me parurent fort contents de leur bonne fortune; ils ne parlaient plus de railler ni de quereller touchant la dévotion; ils avaient l'esprit plus tranquille; et les voyant alors, ce me semblait, assez disposés pour les mettre d'accord sur leurs différents, j'ajoutai : Je suis fort assuré, messieurs, que vous n'aurez pas le cœur aussi lâche pour n'aspirer pas à ce grand bonheur; mais savez-vous bien qu'il n'y aura que les seuls dévots qui en auront la jouissance, et que tous ceux qui ne le seront pas en seront privés pour jamais?

Comment, les dévots? reprit brusquement celui qui avait tantôt si fort combattu la dévotion, me feriez-vous croire que Dieu donnerait son royaume à des gens aussi méprisables que les dévots? et que des gens d'honneur qui valent mieux, sans comparaison, en seraient privés? Je ne saurais croire cela. Si la plus sage politique ne mettait jamais la couronne sur la tête d'un homme qui serait le rebut du monde, la sagesse infinie de Dieu semblerait se décréditer elle-même si elle le faisait. J'ai quelquefois voulu étudier certains dévots pour me divertir, je n'y ai vu que des grimaces, des puérilités et des badinages d'enfant : encore passe pour cela, je ne les trouverais que ridicules; mais j'y ai remarqué des hypocrisies, des malices noires et des traits de mauvaise foi; et qui saurait tout le mystère de leur dissimulation? O Dieu, que d'horreurs! Si je n'eusse pas arrêté sa langue, il était dans la disposition de les peindre de belles couleurs; mais je l'arrêtai tout court : Que dites-vous, monsieur? Ceux de qui vous parlez ainsi ne sont pas dévots, ce sont des impies : je sais fort bien qu'il y a beaucoup de faux dévots au monde; mais le faux or n'est pas or; un faux dévot n'est pas un dévot; ne mêlez pas la fausse monnaie avec la bonne, et ne vous efforcez pas de faire passer la trompeuse pour la véritable; je laisse-là les faux dévots qui ne sont bons qu'à déshonorer la vertu, et qui ne peuvent jamais être assez méprisés.

Je parle donc seulement des vrais dévots qui le sont sans hypocrisie et sans dissimulation; je parle de la dévotion qui est sans fard et sans artifice, qui n'a d'autre vue que de plaire à Dieu, ni d'autre souci que de connaître ses divines volontés pour les

accomplir; je parle de la vraie piété de ces âmes nobles qui, tenant pour une lâcheté de servir à d'autre qu'à Dieu, s'estiment d'autant plus élevées, qu'elles sont plus abaissées devant cette grandeur infinie, et plus soumises en toutes choses à ses divines volontés : je parle de la constante résolution d'un cœur généreux et vraiment fidèle à son Dieu, qui sait donner toute sa croyance à sa divine parole sans demander, que dira le monde ? qui sait mettre toute sa confiance en ses magnifiques promesses sans s'attendre à rien de ce que le monde et ce qu'on appelle la fortune lui pourraient promettre; qui sait enfin regarder avec mépris toute cette apparente gloire et cette vraie vanité après laquelle tout le monde aspire et soupire, et qui ne saurait souffrir en son cœur de moindres prétentions que celles du ciel.

Voilà les dévots et la dévotion dont je parle, quand je vous dis qu'il n'y aura que les seuls dévots qui seront mis en possession du royaume éternel : il le voudrait donner à tous ses enfants, parce qu'il voudrait qu'ils fussent vraiment dévots; mais la plus grande partie en seront privés éternellement, parce que, non-seulement ils ne veulent pas être dévôts, mais qu'ils méprisent et persécutent ceux qui le sont, et font gloire de ne l'être pas. Jugez si vous avez raison de traiter les véritables dévots avec un si grand mépris, et s'il est juste de n'avoir de l'estime que pour ceux qui méprisent la majesté de Dieu jusqu'à avoir honte de se déclarer ses serviteurs.

Je vois bien, me confessa-t-il, qu'il y a assez de raison à ce que vous dites; et, à regarder la dévotion et les dévots sous le beau visage que vous leur donnez, je ne voudrais pas les mépriser; mais, après tout, ce nom de dévot est si décrié dans le monde, qu'on a toujours de la peine à le supporter. Il n'y a personne qui ne soit bien aise de passer pour homme de bien et pour homme d'honneur; mais on ne veut point, dans le monde, avoir la réputation d'être dévot; et si on était appelé de ce nom, la plupart s'en tiendraient offensés comme d'une injure.

D'où vient cela, lui demandai-je, sinon d'une fausse opinion, dont le monde s'est préoccupé, qu'il y a quelque chose de bas et de méprisable dans le nom de dévot, qui doit faire honte à ceux qui le portent? Nous voici revenus au temps de Tertullien qui se plaignait, dans son Apologétique, de ce que les idolâtres avaient conçu une si grande horreur du nom de chrétien, que, comme s'ils eussent été assurés que les crimes les plus énormes étaient renfermés dans cet auguste nom, c'était assez à quelqu'un d'être convaincu de le porter pour être aussitôt condamné à tous

les supplices les plus cruels; ils ne jugeaient pas qu'il fût nécessaire d'informer seulement des crimes qu'ils avaient commis; au contraire, l'empereur Trajan défendit qu'on informât contre eux; c'était assez qu'ils confessassent qu'ils portaient ce nom. Or, ils le confessaient volontiers; il ne fallait point leur faire de violence pour les obliger à avouer un si beau crime : ils en faisaient leur plus grande gloire : mais on les tourmentait pour les forcer à le désavouer; et si on pouvait obtenir d'eux de nier qu'ils étaient chrétiens, aussitôt ils étaient absous. C'est donc à dire que leur seul nom faisait tout leur crime : *Solius nominis crimen est, quis nominum reatus* (Tertul. Apolog. c. 2)? Quelle forme de justice est-ce ici, leur demandait Tertullien, s'il n'y a point d'autre crime en moi que mon nom? Dites-moi de quoi les noms sont coupables, pour être punis du dernier supplice? Informez contre ma personne; trouvez les crimes dont je suis coupable et les punissez, mais pardonnez à mon nom qui est innocent.

Faut-il avoir le déplaisir de voir que les chrétiens du siècle traitent aujourd'hui le nom de dévot à peu près comme les païens traitaient en ce temps-là le nom de chrétien; on présente les dévots, non pour les crimes qu'ils commettent, mais à cause du nom qu'on leur donne. Ils seraient innocents, si on ne les appelait pas dévots : *Si damnas, cur non inquiris?* Est-ce assez de porter un nom innocent pour être coupable? Si vous jugez qu'un dévot est digne du dernier mépris, que ne vous informez-vous auparavant des crimes dont il est coupable pour mériter une punition si cruelle?

Je le veux bien, me répliqua-t-il; faisons maintenant cette information, et voyons s'il n'y a pas bien à redire aux dévots et à toutes leurs dévotions.

§ II.

Information pour et contre la dévotion.

Les dévots, commença-t-il à me dire, sont des lâches qui ne se retirent du monde que parce que le monde se retire d'eux; ils fuient la conversation des honnêtes gens, parce qu'ils ne sont pas de leur nombre, et parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour soutenir une belle conversation, ni assez de mérite pour paraître dans les compagnies avec autant d'éclat que les autres; ils se font plaisir à eux-mêmes, aussi bien qu'au monde, d'aller se cacher, puisqu'ils n'ont pas assez de courage pour vivre et se maintenir

avec honneur. Quand un homme est à bout, et qu'il n'en peut plus, son dernier refuge est de faire le métier de dévot; il fait semblant de se moquer du monde, parce qu'il voit que tout le monde se moque de lui.

Je réponds au contraire que tous ceux qui ne sont pas dévots sont de grands lâches qui ne se rendent esclaves du monde que parce qu'ils n'ont pas assez de cœur pour aspirer à être serviteurs de Dieu, comme ces pauvres paysans qui se réduisent à garder des bêtes à la campagne, parce qu'ils n'oseraient seulement penser à l'honneur de servir un seigneur ou un roi. Ceux-ci, qui n'ont pas l'esprit assez élevé pour comprendre l'importance de la grande affaire de leur éternité s'amusent aux petites affaires de la terre, qui ne sont que des jeux d'enfant, tandis qu'ils négligent la conquête d'un empire éternel que Dieu leur promet : vous diriez qu'ils n'ont qu'une âme de bête, qui ne pense ni à l'immortalité de cette âme raisonnable que Dieu leur a donnée, ni à l'éternité qui les attend après cette vie, ni à rien de grand, en quoi ils font paraître leur stupidité et leur peu d'esprit.

Je réponds, en second lieu, que tous les indévots sont encore plus lâches qu'ils ne sont stupides, parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour voir la beauté de la vertu; ils ont encore moins de courage pour la pratiquer. Il faudrait combattre ses passions et les vaincre, mais ils disent qu'ils ne sauraient; ils aiment mieux se réduire à les servir lâchement comme des esclaves : il faudrait pratiquer les vertus, qui ont chacune leurs difficultés qu'il faut surmonter, mais ils n'ont pas assez de courage; il faudrait se faire trop de violence pour ravir le ciel, comme dit l'Évangile, et pour résister au torrent du monde qui les entraîne, avec la multitude, dans une vie toute naturelle et tout animale; mais ils ont une âme trop molle et trop faible. Il faudrait enfin n'avoir point de peur d'un certain fantôme qu'on appelle *que dira-t-on*, qui épouvante tous les lâches et tous les petits esprits; mais ils sont comme les enfants qui s'enfuient et qui pleurent à la vue d'une ombre. Y a-t-il rien de si lâche au monde de n'oser rien faire de bien par la seule crainte de ce *que dira-t-on*? Voilà cependant ce qui fait trembler tous ces braves du monde qui craignent tant de passer pour dévots.

Ce n'est pas cela, me répliqua-t-il, mais ce qui me dégoûte davantage, c'est que je vois que tous les dévots sont de très-malhonnêtes gens, des incommodes avec lesquels on ne saurait vivre, des gens indifférents et sans amitié, desquels on ne pourrait pas se promettre un bon service dans l'occasion.

Où prenez-vous cela? lui dis-je; bon Dieu que vous vous connaissez mal en gens! dans le vrai c'est tout le contraire : s'il faut chercher quelque personne sur la terre, qui ait toutes les vertus contraires aux vices que vous alléguez, l'honneur, la complaisance, la vraie amitié, la fidélité à rendre service, vous ne la trouverez que parmi les véritables dévots.

Premièrement, s'il y a quelques personnes au monde qui doivent passer pour de véritables honnêtes gens, ce ne sont que les vrais dévots : en quoi faites-vous consister le vrai honneur, c'est à ne faire jamais d'actions lâches ni honteuses, à ne trahir jamais son devoir, ni sa conscience, ni son ami; à lui garder toujours une fidélité inviolable pour conserver chèrement son secret comme un sacré dépôt, sans le découvrir jamais à personne? Si le vrai honneur consiste à être sincère dans ses promesses, véritable en ses paroles, toujours franc et droit dans sa conduite, sans biaiser jamais ni fléchir en tout ce qui est de son obligation, il est certain qu'il n'y a qu'un vrai dévot qui puisse être ainsi. La raison est qu'ayant mis son cœur dans la main de Dieu, c'est de lui qu'il prend sa conduite, et sait qu'il l'a toujours pour témoin de ses actions et des plus secrètes pensées de son cœur; il sait bien qu'il ne peut rien faire, ni dire, ni même penser contre la vertu et contre l'honneur, sans déplaire à ses yeux divins : oh! qu'il n'a garde de se permettre cela; car il aimerait mieux mourir que de lui déplaire. On peut donc bien se fier à lui comme à un véritable homme d'honneur, parce qu'il est dévot? Savoir si on pourrait avoir la même assurance de ceux qui, faisant profession de ne l'être pas, n'ont en effet ni conscience, ni fidélité, ni crainte de Dieu, parce qu'ils n'ont pas de dévotion?

Secondement, s'il y a gens au monde commodes, condescendants, affables et d'une conversation aisée et agréable, ce sont les vrais dévots. On n'a que faire de garder tant de mesures avec eux, parce qu'ils sont sans façon, ni d'être toujours dans cette circonspection gênante qu'il faut garder avec les gens du monde, de peur qu'ils ne s'offensent de la moindre chose; la vraie dévotion qu'ils professent est assez semblable à la peinture que saint Paul nous a faite de la charité, qui est la reine des vertus.

Elle est patiente, nous dit-il, pour ne s'offenser de rien que de ce qu'elle verrait qui offense Dieu; elle est douce et affable envers le prochain pour ne le contrister jamais; elle prend tout de bonne part sans juger mal des intentions de personne, quand même elle verrait quelque peu de chose à redire à ses actions. Elle ne va point importuner le monde ni de ses déplaisirs, ni de

ses plaintes, elle paraît toujours contente et paisible; elle n'est point précipitée et ne fait rien de mal-à-propos; elle n'est ni taciturne, ni causeuse; elle parle quand il faut, et ne dit rien qui ne soit bien sage; elle ne pense mal de personne, et comme ses pensées sont innocentes, son œil simple, ses paroles sans artifice, et ses actions sans reproche, elle croit aisément que tous les autres sont de même. Elle ne renonce pas à la prudence qui l'empêche de se laisser tromper, mais elle étudie plus volontiers la pratique de cette vertu, que saint Thomas estime si nécessaire pour se conduire bien avec le prochain, et qu'il appelle *Eutrapélie*.

Qui n'avouera qu'une telle dévotion ne peut être que très-agréable à toutes sortes de personnes, et que tous les dévots qui font profession de la pratiquer sont les gens du monde les plus commodes, parce qu'on n'est point gêné avec eux? On ne s'en défie point et on n'en doit craindre aucun mal. N'est-il pas vrai que les gens du monde, qui font gloire de n'avoir point de dévotion, sont bien éloignés d'être ni si gens d'honneur, ni gens si commodes que les dévots le sont?

Enfin, ne dites pas que les dévots sont gens sans amitié, et dont on ne peut attendre de bons services dans l'occasion. Dites, au contraire, que si vous avez quelque ami fidèle et bien assuré, sur qui vous puissiez faire fond pour être certain qu'il ne vous manquera jamais dans le besoin, ce ne peut être que celui dont la dévotion est vraie et sincère. Doutez-vous que celui qui reconnaît que son cœur est tellement dévoué à l'amour, qu'il est obligé, sous peine de la damnation éternelle, d'aimer non-seulement son Dieu de toutes ses forces, mais encore son prochain comme lui-même, et jusqu'à ses plus grands ennemis, douterez-vous qu'il n'aime encore bien plus tendrement et plus fortement ses amis?

C'est une erreur de s'imaginer que, pour être véritablement dévot, il faut être indifférent et insensible à l'amitié de ses amis. Au contraire, il n'y a point de cœur si tendre ni si affectionné que celui qui fait profession d'aimer Dieu. Son amour est si vaste et si étendu, qu'il enferme non-seulement Dieu, mais tout ce qui appartient à Dieu; je vous laisse à penser s'il en exclurait ses amis? Son amour est si fort, qu'il est comme un feu qui brûle au milieu des glaces, puisque les plus grandes froideurs de la haine et des persécutions de ses ennemis ne sont pas capables de l'éteindre; je vous laisse à penser s'il n'aura pas une ardeur particulière pour ses amis? Son amour est si solide et si efficace, qu'il ne se tient pas quitte d'aimer de bouche et de paroles; il

veut en prouver la vérité par ses œuvres, par ses services et par ses bienfaits. Le moyen donc de vous défier que vous n'en recevrez pas de bons offices dans votre besoin ?

Si vous étiez dans la nécessité de communiquer un secret à quelqu'un, d'où dépendrait votre vie et votre honneur, ou de confier votre trésor, à qui le fieriez-vous avec plus d'assurance qu'à celui que vous connaissez pour un vrai dévot ? Si vous étiez abandonné de tout le monde dans une maladie contagieuse de peste ou d'autres semblables, de qui pourriez-vous attendre d'être secouru, si ce n'est de lui ? S'il fallait exposer son bien, ses amis, sa personne et sa propre vie pour vous, de qui pourriez-vous espérer ces grands effets de l'amitié, sinon d'un vrai homme de bien qui vous aime en Dieu et pour Dieu? Et c'est ce qu'on appelle un véritable dévot, dont l'amitié est assurée, constante et efficace; les amitiés du monde ne vont point jusque-là: elles ne sont qu'infidélité, fourberie, trahison et propre intérêt ? C'est de quoi tout le monde se plaint tous les jours; et après cela, direz-vous encore que les dévots sont des gens sans honneur et des incommodes avec lesquels on ne saurait vivre ; des gens indifférents qui n'ont aucune amitié, et qui ne peuvent rendre aucun service ?

Mais vous parlez, me répliqua-t-il, de gens fort raisonnables, qui ne mettent pas leur dévotion à des grimaces extérieures, à des tournements d'yeux, et à certaines postures étudiées qu'ils affectent exprès pour se faire remarquer comme des gens extraordinaires : vous parlez donc de ceux qui ont l'âme droite et sincère, qui sont sans fard et sans dissimulation, quand vous vantez ainsi les dévots ? Bien entendu, lui dis-je ; mais il est bien peu de ceux-là et bien moins que des autres, qui n'ont pour la plupart que des apparences : tant pis, mais le défaut ne vient pas de la dévotion. Ceux qui sont blâmables ne le sont que parce qu'ils n'ont pas véritablement la dévotion et qu'ils se contentent de la feindre ; car vous voyez bien que tous ceux qui l'ont véritable et sincère sont fort estimables ; ainsi vous n'avez pas sujet de la condamner, et c'est une cruelle injustice à tous les gens du monde de la mépriser.

Il en fallut demeurer d'accord, car il n'avait rien à me repartir là-dessus; mais, parce que je ne croyais pas avoir assez fait d'avoir justifié la dévotion et les dévots pour les tirer hors du mépris, si je ne lui en faisais concevoir une haute estime pour les lui faire aimer, j'ajoutai ce que vous allez entendre.

ARTICLE III.

Que pour vivre content en ce monde, et pour être bien heureux dans l'autre, il faut être dévot, et particulièrement dévot à la Sainte-Vierge.

Jamais personne ne peut vivre heureux s'il n'est content; et jamais l'homme n'est content s'il n'a ce que son cœur désire. Or il a des désirs immenses, qui ne peuvent être remplis ni contents de tout ce qui est moins que Dieu. Il est donc certain que Dieu seul peut le rendre heureux, parce que lui seul peut rendre son cœur content. Eh! le moyen que son cœur fût content par la possession de Dieu, s'il n'est pas dévot? Car saint Thomas enseigne que la dévotion est une volonté prompte et délibérée à se porter avec allégresse à toutes les choses qui regardent le service de Dieu (D. Th. 2. 2. q. 82. art. 1. in corpore). Ceux qui n'ont point de dévotion n'ont point de goût de Dieu, ni de zèle de le rechercher: ils ne peuvent donc pas avoir le cœur content par sa possession. Ils ne sont donc jamais heureux. Et de là je conclus que qui veut vivre content en ce monde doit être dévot.

Mais j'aurais peine à me persuader qu'une âme eût une dévotion bien solide et bien assurée, si elle n'était pas très-dévote à la Sainte-Vierge. Pourquoi non? lui demanda un de ces messieurs, ne me suffirait-il pas de rendre mes devoirs à Dieu, puisque lui seul est suffisant pour opérer mon salut? il m'est bien commandé dans la loi d'adorer le Seigneur mon Dieu, et de ne servir que lui seul: mais il n'est point commandé d'adorer la Sainte-Vierge, ni de la servir, ni de lui être dévot, car elle n'est pas Dieu.

Il est vrai, lui répondis-je, la Sainte-Vierge n'est pas Dieu, mais du moins elle est toute divine; je veux dire qu'elle approche si près de Dieu, qu'elle paraît toute brillante des éclats de sa gloire: elle n'est pas le soleil même, mais elle parut à saint Jean toute revêtue du soleil: *Mulier amicta sole.* Il est vrai qu'elle ne possède pas la divinité comme son être propre; mais elle en est toute parée et tout enrichie comme de son propre habit: saint Bernard en parle de la sorte, et dit, qu'au même temps qu'elle revêtit le Fils de Dieu du pauvre habit de notre humanité, il la revêtit des splendeurs de sa divinité; *Denique et vestis illum, et vestiris ab illo.* Si le Fils est infiniment adorable sous les habits de l'humanité, la mère ne méritera-t-elle pas de profonds hommages sous les habits de la divinité? Pourriez-vous regarder le divin soleil sans voir celle qui en est toute revêtue? Il

est bien vrai qu'on ne doit pas rendre les mêmes honneurs au Fils et à la mère; mais pour être inégaux, ils ne laissent pas d'être inséparables ? Savez-vous bien précisément où doit aller la dévotion envers la Sainte-Vierge ?

Ce serait véritablement une terrible impiété de penser qu'il fallût l'adorer ou servir comme Dieu : non, elle n'est pas Dieu, elle est toujours infiniment au-dessous de Dieu ; mais c'en serait aussi une autre de ne reconnaître pas qu'elle est fort élevée au-dessus du reste des saints ; car elle fait une hiérarchie ou un ordre particulier qu'elle remplit elle seule sans que personne l'égale : de sorte que c'est une juste subordination de grandeurs et d'hommages. Dieu seul tient le premier rang, la très-Sainte-Vierge tient le second, et tout le reste des saints tient le troisième. Il n'appartient qu'à Dieu d'être le principe et la cause première des êtres, à lui seul appartient l'honneur et la gloire, parce qu'il en tient la source dans son propre sein; mais il n'en retient pas les ruisseaux en lui ; il veut bien qu'ils s'écoulent au-dehors de lui sur ses créatures; car il se plaît à leur communiquer de son abondance ; il n'appartient aussi qu'à la Sainte-Vierge, qui est la plus proche de lui, d'en recevoir immédiatement la plus abondante communication. Elle est donc comme un large canal, par lequel Dieu répand ses largesses sur tout le reste des saints; mais enfin il appartient à tous les autres saints d'en recevoir telle portion qu'il plaît à Dieu leur communiquer.

Que j'aie de la vénération et de la dévotion pour les saints, je ne révère en eux que ce qu'ils ont reçu de Dieu ; que j'aie encore une plus grande dévotion à la très-Sainte Vierge qu'à tout le reste des saints, je n'honore en elle que ce qu'elle a reçu de Dieu ; que je mette mon attache et ma dévotion principale à Dieu, j'adore en lui une grandeur et une excellence souveraine qu'il a par lui-même. Tout ce que je regarde comme l'objet de ma religion ou de ma dévotion est Dieu, ou vient de Dieu comme de son principe: aussi tous les hommages religieux que ma dévotion me porte à leur rendre retournent à Dieu et se terminent à lui comme à leur fin dernière.

Y a-t-il rien de plus juste ou de mieux ordonné que la dévotion d'une âme chrétienne, quand elle se conduit de la sorte ? Qu'on ne dise point qu'elle est indiscrète, qu'elle est plus dévote à la Vierge qu'à Dieu même, qu'elle la prie plus souvent et avec plus de confiance qu'elle ne prie Jésus-Christ ; qu'elle rend, en un mot, à la créature ce qu'elle ne doit rendre qu'à Dieu seul: c'est une grande indiscrétion d'avancer cela ; car interrogez cette âme

dévote, elle vous dira qu'elle ne reconnaît qu'un seul Dieu et une seule mère de Dieu et plusieurs serviteurs de Dieu, qui sont tous les saints; que son intention est de rendre à tous les justes hommages qu'elle leur doit, mais à chacun dans son ordre. A Dieu seul les honneurs suprêmes, à la Sainte-Vierge seule un honneur inférieur à celui de Dieu, mais plus grand qu'au reste des saints; et enfin à tous les saints un honneur plus grand que celui qu'elle doit à tous les princes du monde, mais inférieur à celui qu'elle rend à la Sainte-Vierge. Qui est l'esprit assez critique pour oser blâmer une dévotion si juste, si bien réglée et si raisonnable?

C'est pour exprimer cette différence que nos théologiens se servent de trois paroles, qui, pour être venues de la Grèce, ne sont plus aujourd'hui barbares ni étrangères; car elles sont tellement familiarisées avec nous, qu'elles passent aisément en notre langue comme domestiques et naturelles. Ils appellent les honneurs suprêmes que nous rendons à Dieu une adoration de latrie, de sorte que si on voulait les rendre à quelque autre qu'à Dieu, ce serait une idolâtrie. Ils nomment la dévotion ou les hommages que l'on doit rendre à la très-Sainte-Vierge, une adoration d'hyperdulie. Et enfin, ils nomment le service ou les honneurs que l'on rend au reste des saints, une adoration de dulie. Ce mot d'adoration, qui semble si auguste et si sacré, qu'on ne devrait s'en servir qu'à l'égard de Dieu, a néanmoins son étendue, qui enveloppe et qui signifie toute sorte de culte religieux que nous rendons à Dieu, à la Sainte-Vierge ou aux saints.

Je ne dois qu'à Dieu seul l'honneur suprême et l'adoration de latrie; mais je le lui dois tout entier, car si j'en rendais la moindre partie à un autre qu'à lui, quel qu'il soit, même à la Sainte-Vierge, je commettrais un crime énorme, et serais un vrai idolâtre; aussi est-il vrai que je ne lui dois que ce seul honneur, et point d'autre; car si je me contentais de lui rendre seulement l'honneur de dulie ou d'hyperdulie, je lui ferais une grande injure, parce que je ne l'honorerais que comme une simple créature; et, qu'en l'honorant de ce culte, je commettrais le plus grand des crimes.

Je ne dois rendre d'honneur d'hyperdulie qu'à la seule très-Sainte-Vierge, mais je le lui rendrai tout entier; car si j'osais en rendre la moindre partie à quelque autre qu'à elle seule, je serais alors justement blâmé d'avoir une dévotion indiscrète, injuste, et très-mal réglée; aussi est-il vrai que je ne lui dois que cette sorte d'adoration ou d'hommage, et point d'autre; car si j'osais lui rendre l'adoration de latrie comme à Dieu, je comm

une idolâtrie exécrable; et si je me contentais de lui rendre simplement une adoration de dulie, comme aux serviteurs de Dieu, elle étant la mère de Dieu, ma dévotion serait plutôt une indévotion, et mes hommages des irrévérences.

Enfin, je ne dois rendre aux saints ou aux anges que l'adoration de dulie, qui est un honneur religieux et surnaturel, qui n'est dû qu'à ceux que l'Église honore comme des bienheureux; car si j'osais par une lâche complaisance rendre un tel hommage aux princes du monde, qui sont dignes à la vérité de tout l'honneur politique et humain qu'on peut et que l'on doit rendre à ces vivantes images de la majesté de Dieu, mais qui ne sont pas dignes d'un seul atome de l'honneur religieux et surnaturel; c'est comme si j'avais élevé l'idole de Dagon, et que je l'eusse mise avec l'arche sur l'autel de Dieu; c'est ainsi que sans rien partager ni confondre, ni rien dérégler, nous devons rendre tout l'honneur à Dieu seul, tout l'honneur à la seule Sainte-Vierge et tout l'honneur au reste des saints. Honorez, adorez, servez chacun d'eux dans son ordre, et ne craignez pas d'excéder jamais en lui rendant tout l'honneur qui lui appartient.

ARTICLE IV.

Comment on peut se conduire dans la pratique de la dévotion à la Sainte-Vierge, pour n'y commettre aucun défaut.

Ne mesurez pas votre dévotion par les tendresses de votre cœur, ni par la ferveur de vos prières, ni par le zèle qui vous anime à honorer la Sainte-Vierge, ni par la fermeté de la confiance que vous avez à sa puissante intercession : ce n'est point tout cela qui peut faire l'excès ou le défaut de votre dévotion, mais il faut regarder la nature de l'hommage que vous lui rendez. Si vous lui rendiez la moindre partie de l'honneur suprême de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu, quoique ce ne fût qu'avec un sentiment de votre cœur assez modéré, on aurait sujet de crier contre vous : ah! l'indiscrétion ! ah ! l'excès criminel d'une dévotion déréglée ! c'est trop, vous lui rendez plus que vous ne devez. Mais tandis que vous demeurez dans le terme de l'adoration d'hyperdulie, qui est due tout entière à la Sainte-Vierge, donnez toute l'étendue que vous voudrez et que vous pouvez à votre dévotion, n'épargnez ni vos tendresses ni vos ferveurs, ni votre confiance ni votre zèle pour sa gloire, et ne craignez pas de vous porter jamais dans aucun excès. Quand vous auriez autant de tendresse et de ferveur que le séraphique père saint Bonaventure, qui parlait à

elle, après saint Bernard, en ces termes : *O très-pieuse, ô très-aimable Vierge mère, je ne saurais prononcer seulement votre saint nom, que je ne me sente tout embrasé d'amour; je ne saurais penser à vous, que mon cœur ne soit tout comblé de joie; vous ne sauriez entrer dans ma mémoire, que vous ne la remplissiez des délices du paradis* (Bonaven. in speculo, c. 8).

Quand aurez-vous un zèle aussi embrasé et les transports d'une dévotion aussi extatique que ceux que toute l'Église fait paraître dans sa dévotion vers cette aimable mère, lorsqu'elle chante tout les jours, durant quelques mois de l'année, cette antienne tout amoureuse et toute céleste, *Salve regina?* N'admirez-vous point la dévotion du cœur d'où elle est partie ? On dit que ce fut le plus délicieux fruit de la dévotion de ce fameux Herman, surnommé le Raccourci, dont j'ai déjà parlé plus haut comme d'un homme d'une très illustre naissance, mais si disgracié de la nature qu'elle le jeta au monde comme une petite masse informe et tout en un monceau, sans lui avoir donné l'usage de presque aucun des membres de son corps. La très-Sainte-Vierge, qu'il aimait ardemment et qu'il priait continuellement, mit autant de beauté dans son âme que la nature avait laissé de difformité dans son corps; car il devint un miracle de sainteté et de piété, et fut un des plus beaux ornements de l'ordre de saint Benoît, au rapport de l'abbé Trithème (Trithemius in catal. virorum illustrium ordinis sancti Bened., c. 84).

Ce fut lui qui, par reconnaissance de tant de faveurs qu'il avait reçues d'elle, composa en son honneur cette admirable antienne, où après l'avoir saluée comme sa reine et comme mère de miséricorde, il l'appelle *sa vie, sa douceur et son espérance.* Il prend la voix de tous les enfants d'Ève, qui sont de pauvres exilés, et lui dit comme au nom de tous : *Nous crions à vous, ô très-aimable mère ! nous soupirons vers vous, gémissants et pleurants dans cette vallée de larmes*; et puis il reprend avec une ferveur toute nouvelle : *Eh ! donc, notre charitable avocate, tournez vers nous les yeux de votre miséricorde, et nous montrez, après cet exil, Jésus-Christ le béni fruit de vos entrailles.* Enfin, après avoir poussé toutes ces prières si ferventes et si tendres, qui partaient du fond de son cœur, comme s'étant tout épuisé de forces et n'en pouvant plus, il achève par trois exclamations qui sont comme autant de pamoisons d'amour, où il exhale par des voix courtes et entrecoupées le reste des flammes de son âme : *O clemens ! ô pia ! ô dulcis Virgo Maria !*

Y a-t-il rien de plus tendre au monde, ou de plus respectueux,

ou de plus fervent? Ne diriez-vous pas qu'il la regarde, qu'il l'honore et qu'il la prie comme Dieu même? Que pourrait-il dire davantage à sa majesté infinie? et toutefois sa dévotion envers la Sainte-Vierge qu'il portait si haut n'était ni excessive ni indiscrète, parce qu'elle ne sortait jamais du rang de l'adoration d'hyperdulie qui lui appartient.

Il est vrai que plusieurs hérétiques et entre autres Pierre le faux martyr, semblaient avoir reçu une commission spéciale de l'enfer pour déclarer la guerre à cette merveilleuse antienne, tant il montre qu'il l'a en horreur (Petrus Pseudo-mart. in Comment. ad cap. 3, prioris ad Corinth.). Il l'attaque en toutes ses paroles; mais il n'y en a pas une seule sous laquelle il ne demeure écrasé; je dis écrasé comme sous un coup de foudre, tandis que toute l'Église en fait son triomphe et la répète incessamment avec une très-grande dilatation de son cœur; car combien de fois aurez-vous remarqué que, lorsqu'on vient à chanter cette belle antienne sur la fin de l'office divin, toute l'Église et le clergé, et le peuple et les hommes, et les enfants, semblent animés d'un zèle extraordinaire et tout nouveau; ils s'unissent tous et poussent leurs voix vers le ciel avec tout ce qui leur reste de forces: *O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!*

Qui oserait dire que toute l'Église gouvernée par le Saint-Esprit eût une dévotion excessive ou indiscrète pour la Sainte-Vierge, lorsqu'elle fait ainsi éclater son zèle à la glorifier, à la réclamer et à lui marquer son amour? Non, elle ne saurait excéder, parce qu'elle demeure toujours dans l'ordre de l'adoration d'hyperdulie, qu'elle doit toute à cette mère admirable, qu'elle rend à elle seule et dans toute la perfection qu'elle peut la lui rendre; ne craignez donc pas d'excéder jamais, car quand vous auriez vous seul la dévotion, le zèle, le respect et les plus nobles sentiments que toute l'Église a pour elle, vous n'iriez pas encore dans l'excès, et votre dévotion ne serait en rien indiscrète; mais, au contraire, qui est-ce qui ne tiendra pas pour suspecte la foi d'une âme qui n'a point de dévotion pour la Sainte-Vierge? N'a-t-on pas remarqué que ç'a toujours été le caractère particulier de tous les hérétiques et de tous les réprouvés depuis le commencement du monde et presque durant tous les siècles, d'avoir les uns du mépris, et les autres de l'aversion pour la Sainte-Vierge; tous l'ont combattue en des manières différentes, et tous n'ont servi qu'à faire éclater plus hautement la gloire de son triomphe: et c'est pour cela que l'Église lui chante, en applaudissant à sa gloire et prenant part à sa joie au jour de sa nativité: *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæ-*

reses sola interemisti in universo mundo. N'a-t-on pas sujet de craindre qu'il ne se soit glissé quelque vapeur infernale, quelque esprit d'impiété ou d'hérésie dans les âmes qui n'ont point de dévotion pour la Sainte-Vierge?

ARTICLE V.

Les bons effets que la dévotion à la Sainte-Vierge produit dans les âmes.

Pourquoi pensez-vous que Dieu, voulant créer la première mère de tous les vivants, prit un os du corps du premier homme pour en former le corps de cette femme? Que ne prenait-il pas de la terre comme il avait déjà fait pour composer le corps de l'homme? Et d'où vient qu'ayant tiré une des côtes du corps de l'homme, il remplit la place de chair seulement : *Et replevit carnem pro ea?* Ne pouvait-il pas rendre un autre os pour celui qu'il lui avait ôté? Quel mystère est-ce ici? Les os ont de la force et de la fermeté, et la chair n'a que de la faiblesse : quel échange qui paraît si inégal et si désavantageux? L'homme donne sa force à la femme, et, en échange, il ne reçoit que de la faiblesse.

Tertullien dit que Dieu le créateur, produisant Adam le premier homme, méditait Jésus-Christ, le second Adam : *Christus meditabatur homo futurus.* Nous pouvons donc bien achever le parallèle et dire que, produisant la première femme qu'il donnait à Adam pour une aide qui lui ressemblait, il méditait la très-Sainte-Vierge, qu'il voulait donner au second Adam comme un aide qui lui était semblable. Ce qui se passait dans l'ouvrage de la création était la figure et la prophétie de ce qui devait s'accomplir dans le grand mystère de l'incarnation pour la rédemption des hommes.

Là, on voyait le premier homme donner à la femme ses os et sa force pour être en état de lui aider à peupler le monde, tandis qu'il ne recevait en échange que de la chair et de la faiblesse : ici, on voit le second Adam, Jésus-Christ, revêtir la très-Sainte-Vierge de sa vertu divine, pour coopérer avec lui au grand ouvrage du salut de tous les élus, tandis qu'il ne reçoit d'elle que de la chair et de la faiblesse. Lequel est le plus admirable de voir l'infirmité humaine que le Dieu tout-puissant reçoit de la Sainte-Vierge, ou de voir la puissance divine que la Vierge reçoit comme en échange du Dieu tout-puissant? L'un et l'autre paraît également incompréhensible; mais l'un et l'autre était nécessaire, afin que le second Adam eût un aide qui lui ressemblât, et que

tous deux fussent comme le père et la mère de cette longue et nombreuse postérité de tous les élus.

Laissons pour le présent l'infirmité de la chair humaine que le second Adam a reçue de la seconde Ève, et considérons seulement la merveille étonnante de voir les os et la force de l'homme, donnés à la femme ; je veux dire la puissance infinie de Dieu dans les mains de la Sainte-Vierge, pour l'employer en faveur de ceux qu'elle regarde et qu'elle aime comme ses enfants, et vous allez voir le bonheur inestimable de tous ceux qui ont l'avantage d'être ses dévots.

Remettez vous dans la mémoire ce qui est écrit dans l'Exode : Les enfants d'Israël marchaient dans le désert et s'avançaient vers la terre promise, sous la conduite de Moïse; et durant leur voyage, ils souffraient une soif cruelle : Dieu ordonna à Moïse de parler à une pierre, et de lui commander de donner de l'eau à ce pauvre peuple. Moïse, non content de parler à la pierre, la frappa de sa baguette et elle commença de verser des eaux très-abondamment (Exod. 17. v. 6). Voilà un grand miracle; mais il parut encore bien plus grand dans la suite, en ce que cette eau ne tarit point et ne leur manqua jamais dans tout leur voyage qui dura quarante ans entiers; et parce que c'étaient des pèlerins qui faisaient voyage et qui changeaient souvent de demeure, le miracle paraissait très prodigieux, en ce que cette eau les suivait partout.

Soit que le rocher qui en était la source marchât après eux comme un vivandier qui suit fidèlement l'armée partout où elle va ; il semble que saint Paul l'a dit en la premiere aux Corinthiens: *Consequente eos petra* (1. Cor. 10); la pierre, dit-il, marchait après eux; soit que l'eau seule, par un autre prodige qui n'eût pas été moins étonnant, les suivît partout durant qu'ils marchaient, tantôt roulant paisiblement comme un fleuve dans le plat pays, tantôt serpentant avec murmure entre les rochers, tantôt se précipitant avec l'impétuosité d'un torrent dans les vallées, tantôt remontant contre sa nature et passant par-dessus les montagnes, et partout présentant à boire une eau cristalline, en grande abondance, pour rafraîchir toute une armée très-nombreuse et tout leur bagage, en sorte que jamais l'eau ne leur manqua tandis qu'ils marchèrent dans le désert. Qui n'avouera que voilà des prodiges qui sont dignes de l'admiration continuelle de tous les siècles? Cependant ce n'étaient que figures, et nous en avons la vérité qui est sans comparaison beaucoup plus admirable.

Les enfants d'Israël représentaient ce que nous sommes : le

désert, par lequel ils passaient pour arriver à la terre promise, était la figure de cette vallée de larmes qu'il nous faut traverser nécessairement avant que d'arriver à cette terre heureuse des vivants, qui nous est promise; ils souffraient la soif, nous l'endurons bien plus cruelle lorsque nous sommes sans cesse brûlés par le feu de nos convoitises, et l'eau qui leur était nécessaire pour les empêcher de périr signifiait la grâce, cette eau divine et toute miraculeuse, sans laquelle nous péririons tous; enfin, le rocher qui donnait les eaux était la figure expresse de Jésus-Christ, qui fait couler toutes les grâces de son sein, comme saint Paul l'explique en termes exprès : *Petra autem erat Christus* (1. Cor. 10).

Mais nous ne sommes pas encore au bout, nous voici au fort du miracle : comment se pouvait-il faire que cette eau les suivît partout et qu'elle ne leur manquât jamais? Je vois bien que Moïse la fit sortir de la pierre à coup de bâton; mais lui ouvrir un canal partout, lui donner un cours si fidèle et si obligeant, qu'elle allait chercher continuellement ce pauvre peuple pour leur présenter à boire dans leur besoin; qui lui donnait ce penchant? et à qui étaient-ils obligés d'une faveur si particulière, d'où dépendait la conservation de leur vie?

Quelques rabbins, chez Lyranus et Genebrard, assurent que Dieu l'avait accordée aux mérites et aux prières de Marie, sœur de Moïse, et du grand prêtre Aaron; et voici comme ils raisonnent pour le prouver. Cette faveur dura quarante ans, qui fut tout le temps que le peuple demeura dans le désert; et quarante ans après qu'il fut sorti de l'Égypte, l'Écriture parle de la mort de cette illustre Marie, la sœur du grand prophète et du grand-prêtre; et aussitôt elle fait mention que le peuple commença d'avoir besoin d'eau : il y a donc grande apparence, concluent-ils, que c'était celle qui leur procurait et qui leur conservait ce grand bienfait des eaux dans le désert (Lyran. num. 26. v. 6. Genebrard. in Ps. 77. v. 16).

Ils disent même par une ancienne tradition que cette pierre, qui donnait des eaux, et que l'Écriture n'appelle pas un gros rocher, mais seulement *petra*, n'était qu'une pierre assez petite et assez légère, et que Marie la portait partout, la conservant dans son sein; et dans la nécessité, elle ne faisait que la prendre dans ses mains et l'exposer au peuple, et qu'elle versait toujours des eaux en grande abondance. Il est libre à chacun d'avoir telle foi qu'il voudra à la tradition des rabbins; mais il faut achever de dévoiler ici la vérité qui était cachée sous cette figure.

Ce grand crédit que Marie, sœur de Moïse, avait auprès de Dieu, pour obtenir au peuple des eaux qui ne tarissaient point, n'était qu'une faible peinture du souverain pouvoir que Marie, la mère du Sauveur, a toujours eu auprès de son Fils unique, notre Rédempteur, pour nous obtenir de lui l'abondance de ses grâces, qui ne nous abandonne jamais; elles courent après nous, quand même nous nous égarons du droit chemin de notre devoir; elles descendent à nous jusque dans l'abîme de nos plus profondes misères; elles crient après nous jusqu'au milieu des rochers de nos duretés; en un mot, la miséricorde nous poursuit toujours jusqu'au dernier soupir de nos vies, selon cette promesse du prophète: *Et misericordia subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.*

C'est à vous, divine Marie, Vierge mère de mon Rédempteur, c'est à vous qu'il faut s'adresser, c'est vous qui portez dans votre sein la pierre miraculeuse qui donne les eaux. Cette pierre est Jésus-Christ, la source intarissable de toutes les grâces: c'est dans votre sein virginal que Dieu le Père a consigné cette source des eaux de la grâce durant tout le temps de notre pélerinage, afin que tous les mortels tournent leurs yeux vers votre sein, pour y puiser toutes les grâces qui leur sont nécessaires, tandis qu'ils sont voyageurs en terre: *Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide* (Prov. 5. v. 16). Que vos fontaines s'épanchent hors de vous, ô mère de miséricorde, puisque vous ne les avez en garde que pour soulager nos besoins: partagez vos eaux au public, puisque tous ceux qui en sont altérés vous tendent les mains et vous présentent tous les cœurs, comme des vaisseaux vides qui ne demandent qu'à être remplis.

Oh! que malheureuses sont les âmes qui ne sont point dévotes à la Sainte-Vierge! que feront-elles? Où iront elles pour trouver grâce auprès du Seigneur, puisqu'il a résolu de n'en distribuer aucune à personne que par ce moyen: *Nihil nos habere voluit, quod per manus Mariæ non transiret*: oh! qu'heureuses sont les âmes qui lui sont vraiment dévotes; car que leur peut-il manquer, puisqu'elles ont les trésors ouverts et qu'elles peuvent toujours puiser avec joie dans les fontaines du Sauveur? Voilà les grands avantages; voilà les consolations abondantes; voilà les assurances solides de tous ceux qui sont véritablement dévots à la très-Sainte-Vierge.

ARTICLE VI.

Il n'y a rien de si périlleux que d'appuyer les espérances de son salut sur quelques marques extérieures de la dévotion à la Sainte-Vierge.

Je sais que plusieurs saints pères semblent donner de très-grandes assurances du salut éternel à tous les dévots de la très-Sainte-Vierge, mais ils parlent des vrais dévots et non pas des imaginaires. Je sais bien que saint Anselme a dit, au rapport de saint Antonin, que, *comme il est impossible que ceux desquels la Sainte-Vierge détourne les yeux de sa miséricorde soient sauvés* (voilà la sentence de condamnation de tous ceux qui n'on aucune dévotion pour la Sainte-Vierge), *de même il est nécessaire que ceux qu'elle regarde en pitié, et dont elle se rend l'avocate, soient justifiés et sauvés* (Antoni. 4. p. tit. 5. cap. 14. par. g. 7) (voilà l'assurance du salut pour tous les dévots de la très-Sainte-Vierge) ; mais il entend parler des véritables dévots, et non pas des imaginaires, qui voudraient faire passer la simple apparence pour la vérité.

Je sais que saint Bonaventure a écrit dans le Psautier de la Sainte-Vierge : *Que tous ceux qui l'auront servie dignement seront justifiés et sauvés ; et que tous ceux qui l'auront négligée mourront infailliblement dans leurs péchés.* Mais qui sont ceux qui la servent dignement, sinon ceux qui ne se sont engagés dans sa dévotion ou dans quelqu'une de ses confréries, que pour s'imposer une loi de vivre plus chrétiennement, de fréquenter davantage les sacrements, de jeûner en certains jours, d'aller plus souvent à l'église, de s'étudier plus fidèlement à l'imitation de cette reine de tous les saints, de son humilité, de sa pureté virginale, de sa charité et du reste de ses vertus, et surtout de ne souffrir jamais que le péché demeure en leurs âmes ? voilà ceux qui la servent dignement, ceux qu'elle regarde comme ses vrais dévots dont le salut est assuré. Qui sont ceux qui la négligent? Ce sont ceux qui se contentent de quelques cérémonies extérieures, comme d'avoir un chapelet ou un scapulaire, de jeûner quelques samedis en son honneur pour avoir du moins une petite apparence de sa dévotion, sous laquelle ils puissent fonder quelque assurance de leur salut, parce qu'ils ont ouï dire que les dévots de la Sainte-Vierge ne périront pas. Voilà les faux dévots qui la négligent et qui meurent dans leurs péchés.

Je sais bien encore que les auteurs qui ont écrit de la dévotion à la Sainte-Vierge ont rapporté plusieurs exemples de ceux

qu'elle a retirés des portes de la mort, et même de celles de l'enfer, où ils disent qu'ils étaient déjà condamnés à cause qu'ils étaient de grands pécheurs; mais que pour avoir eu quelque dévotion à cette mère de miséricorde, ils ont obtenu, par sa puissante intercession, la révocation de cette horrible sentence, et la grâce de se convertir, et enfin le bonheur d'arriver au port du salut. Mais s'il est vrai, ce sont des miracles très rares, et que personne n'oserait se promettre sans une grande témérité.

Ou bien peut-être que ce sont de pures illusions du démon, qui excite exprès des sentiments de douleur dans le cœur des plus grands pécheurs, qui leur fait faire des démonstrations d'une entière conversion, les fait pleurer de tendresse, leur fait invoquer la très-Sainte-Vierge en des termes pleins de respect et d'amour, lui représentant que, quoique leur vie soit très-criminelle, néanmoins ils ont toujours eu beaucoup de confiance en sa bonté, et qu'ils ont été fidèles à lui réciter tous les jours quelque nombre d'*Ave Maria*, et ils meurent ainsi fort paisibles, sans craindre les jugements de Dieu, laissant là la pensée de leurs péchés, quoique très-énormes et multipliés, et qu'ils n'ont jamais expiés par la pénitence; ils ne parlent que de la confiance qu'ils ont toujours eue à l'avocate des pauvres pécheurs. Oh! très-Sainte-Vierge, tournez les yeux de votre miséricorde vers votre pauvre serviteur. On m'a toujours bien dit, et je l'ai toujours cru fermement, que vous ne souffririez jamais qu'aucun de vos serviteurs soit damné.

Et quand on voit mourir ainsi doucement ce prétendu dévot de la Sainte-Vierge, chacun dit : Oh ! qu'il est aisé de faire son salut par le moyen de la Sainte-Vierge ! On n'a qu'à lui faire tous les jours quelque petite dévotion, et se mettre en repos du reste; car vous savez comme cet homme avait toujours mal vécu, et néanmoins il meurt comme un saint, parce qu'il était si dévot à la Sainte-Vierge, qu'il ne manquait jamais à lui réciter tous les jours plusieurs fois l'*Ave Maria*, et c'est peut-être le diable qui joue toute cette tragédie, pour tromper les simples, et leur faire croire qu'on peut vivre avec assurance dans le péché, sans crainte d'y mourir et d'être damné, pourvu que l'on soit tant soit peu dévot à la Sainte-Vierge. Assurance présomptueuse, et tout-à-fait téméraire! On peut dire que c'est une des plus dangereuses tromperies du démon.

Car enfin, il n'y a rien de plus périlleux que d'appuyer les espérances de son salut sur quelques petites apparences de dévotion à la Sainte-Vierge, parce qu'elles ne servent qu'à donner la confiance à une âme de persévérer dans ses péchés sans in-

quiétude, sous l'attente du puissant secours qu'elle donne toujours à ses serviteurs. Elle est très-puissante à la vérité; mais si vous avez passé votre vie dans le péché, et si vous l'avez encore dans votre âme au moment de la mort, quand elle et tout le paradis ensemble seraient en prières pour vous, ils ne pourraient pas vous défendre contre les rigueurs de la justice de Dieu qui est implacable contre ceux qui vivent et qui meurent dans le péché, de quelque voile d'une dévotion apparente qu'ils s'efforcent de couvrir leurs iniquités.

Je suis bien persuadé que la dévotion à la Sainte-Vierge est une des marques les plus assurées de notre prédestination, et une des plus solides assurances que nous puissions avoir de notre salut éternel, que je donnerais de bon cœur ma vie pour la défense de cette vérité. Je voudrais la publier par toute la terre avec la voix des tonnerres. mais je voudrais une dévotion véritable et sincère, qui pénétrât jusqu'au fond du cœur, pour lui faire haïr le péché plus que l'enfer même, qui fît moins d'état des démonstrations extérieures que de la pureté de l'âme et de l'innocence de la vie, qui aimât encore mieux imiter la très-Sainte-Vierge que de la prier, et qui travaillât incessamment à lui plaire, en se rendant parfaitement agréable aux yeux de son Fils unique Jésus-Christ. Que votre dévotion envers la Sainte-Vierge soit telle, et vous pourrez vivre en paix dans une ferme assurance de votre salut.

CONFÉRENCE XXIV.

L'invincible, où sont représentés les combats des impies et des hérétiques contre la Sainte-Vierge, et les victoires qu'elle a remportées sur eux durant tous les siècles.

Un peintre avait la réputation d'exceller par-dessus tous les autres dans les tableaux qu'il faisait de la Sainte-Vierge, et son excellence consistait principalement en trois choses : la première, qu'il avait l'imagination si féconde et si vive, que, quoiqu'il ne fît que ces sortes de tableaux, il ne l'avait néanmoins jamais peinte deux fois de même façon ; la seconde, qu'il faisait profession de n'être jamais copiste, mais toujours auteur et inventeur de toutes ses pièces ; et c'est pour cela qu'il ne la dépeignait jamais en aucune des façons qu'il l'avait vue peinte par les autres; et la troisième, qu'il surprenait toujours le monde, quand il exposait ses ouvrages en public, parce qu'il avait un caprice extraordinaire, qui lui faisait concevoir des inventions toujours nouvelles et fort éloignées de ce qu'on s'attendait voir.

On le pria de faire un grand tableau de la Sainte-Vierge, qui remplît tout le fond d'une chapelle qu'on achevait de bâtir à son honneur : je le veux bien, dit-il, mais je ne veux pas qu'on me prescrive un modèle, ni que personne se mêle de me donner aucun avis ; je veux travailler seul selon mon génie, et que personne n'ait la curiosité de vouloir voir mon ouvrage jusqu'à ce que je l'aie achevé. Je souffrirai d'y avoir des censeurs, lorsque j'y aurai mis la dernière main ; mais je ne veux pas avoir des examinateurs ni des témoins, ni des juges, tandis que je travaillerai. Il promit ce qu'on lui demandait, et on lui promit aussi ce qu'il souhaitait.

Là-dessus il se mit à rêver durant un quart d'heure ; l'on voyait bien qu'il avait l'esprit fort bandé, et il me semblait même qu'il jetait le feu par les yeux ; aussitôt après il s'enferma dans la chapelle pour travailler seul sur le lieu, et sur la muraille encore toute fraîche, car il peignait en fresque. On fut plusieurs mois sans le voir, mais on ne fut pas un seul jour sans compter les heures, tant on avait d'impatience de voir ce qu'il avait fait ; on s'attendait à quelque mystère de la Sainte-Vierge ; les uns disaient : ce sera sa nativité ; les autres, ce sera sa présentation au temple ; les autres, se sera l'annonciation ; et les autres, ce sera sa triomphante assomption ; chacun en parlait selon ses désirs.

Mais tout le monde fut bien surpris, lorsque le peintre, ayant achevé son ouvrage, et mis en état de paraître au jour, tira le rideau dont il l'avait couvert, et on ne vit aucune figure qui ressemblât tant soit peu à la Sainte-Vierge ; car, sans avoir marqué sur aucun visage les traits de cette douceur angélique, qui la discernent ordinairement et la font connaître, il n'avait peint qu'une grosse armée, qui non-seulement paraissait formidable, mais il semblait même qu'elle donnait actuellement de furieux combats. Elle n'était pas disposée en bataillons pour faire face à l'ennemi, mais elle semblait un long défilé, dont la marche durait si longtemps, qu'elle ne finissait point, et partout attaquée en flanc par une si longue traînée d'ennemis, que l'on pouvait dire qu'elle était toujours en bataille, mais autant de combats qu'elle donnait étaient autant de victoires qu'elle remportait, car tous ceux qui osaient l'attaquer tombaient morts à ses pieds, et de petits nègres se présentaient pour les enlever, et les jeter tous dans un même gouffre.

Ce nouveau spectacle attachait les yeux de tout le monde, mais il partageait leurs esprits et leurs sentiments ; les uns, choqués de ne voir rien moins que ce qu'ils avaient attendu, disaient : ce malicieux peintre s'est moqué de nous, et s'en retournaient

mécontents; les autres philosophaient là-dessus, et pensaient en eux-mêmes : il faut qu'il y ait du mystère caché là-dessous ; c'est peut-être quelque secret de l'optique qui nous cache ce qu'il fait voir, et qui ne nous montre que ce qu'il n'a pas envie de nous faire voir. Il y a un certain point de vue auquel, si nous avions appliqué notre œil, nous verrions sortir de toutes ces figures différentes, que nous prenons pour une armée, une fort belle image de la Sainte-Vierge. Les autres disaient : c'est une énigme qu'il nous propose, chacun peut lui donner tel sens qu'il voudra, et tout le monde en parlait selon sa propre imagination.

J'attendais quel jugement en allait faire celui qui était mon guide et ma lumière en toute occasion. Pour moi, nous dit-il, je trouve que voilà un des plus beaux tableaux de la Sainte-Vierge qu'on peut jamais faire ; ce peintre ne l'a pas inventé, c'est le Saint-Esprit seul qui en est l'auteur, car c'est ainsi qu'il l'a dépeinte, il y a long-temps dans le sacré cantique : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (Cant.6): quelle idée faut-il concevoir? Quelle peinture faut-il faire de la sacrée amante? Comment faut-il représenter l'épouse du Saint-Esprit, la très-Sainte-Vierge ? c'est une armée rangée en bataille ; ce n'est pas une personne particulière très-puissante, comme un ange du ciel, ou un saint du paradis, ou un des conquérants du monde ; c'est une armée tout entière, si puissante qu'elle a pris l'empire sur Dieu même, tout puissant et tout souverain qu'il est : *Et erat subditus illis ;* une armée si formidable à ses ennemis, qu'elle fait trembler toutes les puissances infernales au seul bruit de son nom; une armée si invincible, qu'ayant toujours été combattue par toutes les hérésies qui sortaient comme des dragons enragés du puits de l'abîme pour lui faire la guerre en mille manières différentes, elle les a toujours écrasés de son pied comme des insectes méprisables. Voir ses combats et ses victoires est un spectacle digne des yeux de Dieu et de l'admiration des anges.

Il est vrai, lui dis-je, mais ce serait encore le sujet d'une grande consolation pour toute cette compagnie qui fait profession d'honorer la très-Sainte-Vierge, si vous vouliez nous raconter au moins en abrégé ses combats et ses victoires ; il y consentit, et là-dessus chacun, fort désireux de l'entendre, prit place et se prépara à l'écouter avec une grande attention, et lui commença à nous parler de la sorte:

ARTICLE I.

Où l'on peut voir que dès le commencement du monde Dieu alluma une guerre mortelle entre la Sainte-Vierge et tous les démons, et la déclara lui-même à jamais irréconciliable.

Retournez sur tous les siècles passés, remontez jusqu'à la première origine des temps, et vous verrez que le diable, entreprenant la ruine de toute la nature humaine, l'attaqua d'abord par une femme, dont la faiblesse et la facilité lui donnèrent moyen de révolter bientôt l'homme et la femme contre Dieu ; l'un et l'autre perdirent la grâce, et attirèrent bientôt la malédiction de Dieu sur leurs personnes et toute leur postérité ; et Dieu juste, vengeur d'une si grande iniquité, exerça sur-le-champ sa justice et sa miséricorde ; sa miséricorde sur la misère de tous les hommes, leur préparant un remède très-général et très-efficace, opposant une femme bénie entre toutes les femmes à la plus malheureuse de toutes les femmes : voilà le triomphe de la grande miséricorde. Il exerça aussi sa justice sur la malice du démon, le condamnant à souffrir le tourment de toutes les haines de cette bienheureuse femme, qui lui fit paraître dès-lors comme une armée rangée en bataille contre lui : *Inimicitias ponam inter te et mulierem.* Voilà le plus terrible de tous les supplices que la très-équitable justice de Dieu ordonne pour châtiment du plus grand des crimes, c'est de porter tout le poids de la haine de la Sainte-Vierge.

Va, maudit démon, porte, porte pour jamais toute la pesanteur de la haine d'une mère de Dieu, tu sentiras qu'elle te sera plus intolérable que tous les supplices de ton enfer. Eh ! que me fera-t-elle cette haine ? *Ipsa conteret caput tuum* : elle te brisera la tête ! Et comment le fera-t-elle ? La tête du serpent est la première partie qu'il tâche de glisser où il veut porter son poison, et la première goutte de venin mortel que ce maudit serpent jette dans toutes les âmes est le péché originel : voilà la tête du serpent, mais elle écrasera cette tête ; car elle ne sera jamais infectée par le péché originel.

La tête du serpent infernal est la superbe, car c'est la tête insolente qu'il osa lever contre Dieu jusque dans le ciel, et ce fut le commencement de son infâme apostasie : *Initium superbiæ apostare à Deo.* Mais cette tête orgueilleuse sera écrasée par la très-profonde humilité de Marie ; et par quel effort sera-t-elle écrasée ? Ce sera en la manière qui te fera le plus de honte, car

elle n'emploira pas son bras pour cela, elle n'a besoin que de son pied; tu n'es pas digne d'être frappé par une si belle main, c'est encore trop pour toi qu'elle daigne mettre son pied sur ta tête pour te la briser.

Voir une Judith, dans l'Histoire sainte, qui coupe la tête d'Holopherne, général de l'armée des Assyriens, et puis l'enferme et la cache dans un sac, comme indigne non-seulement de vivre, mais d'être vue des vivants. Voir une Tomyris, dans l'Histoire profane d'Hérodote, qui surmonte en guerre Cyrus, roi des Perses, qui défait son armée, le prend lui-même prisonnier, et lui ayant fait trancher la tête, la fait mettre dans un grand vase plein de sang humain, puis insultant à sa cruauté : *Bibe sanguinem, bibe sanguinem, qui filii mei sanguinem sitivisti :* bois maintenant, barbare, rassasie-toi et t'enivre du sang humain, toi qui as eu tant soif du sang de mon propre fils. Voir tout cela et beaucoup d'autres faits héroïques des femmes illustres, qui sont rapportés dans les histoires, ce n'est voir qu'une faible peinture du triomphe glorieux que la puissante reine des cieux emporte sur le démon, quand elle écrase sa tête avec son pied : *Ipsa conteret caput tuum ;* et il a révélé à sainte Brigitte que les démons craignent plus un coup d'œil de l'indignation de Marie que tous les tourments de l'enfer.

Mais la chose va bien encore plus loin ; car après que Dieu eut dit ces premières paroles, qui furent la déclaration de la guerre: *Inimicitias ponam inter te et mulierem :* je ferai naître une haine mortelle entre la femme et toi ; il ajouta les suivantes, qui en montraient la perpétuité : *Semen tuum, et semen ipsius.* Pour nous faire entendre que ce n'est pas une haine particulière d'une personne contre une autre personne ; mais une haine universelle et continuelle de toute une postérité contre une autre postérité. La Sainte-Vierge a ses enfants, qui sont les prédestinés qui remplissent le ciel et la terre ; et le diable aussi a ses enfants, qui sont les réprouvés qui peuplent le monde et l'enfer ; car c'est ainsi que l'Évangile nomme les impies : *Vos ex patre diabolo estis.* Les uns et les autres, sitôt qu'ils entrent au monde, s'engagent, dans les intérêts et dans les sentiments, les uns de leur divine mère, et les autres de leur détestable père, pour continuer incessamment, durant tous les siècles, ce qu'ils ont commencé dès le commencement des temps. Vous ne verrez point de véritables gens de bien, qui ne déclarent hautement qu'ils sont dans les intérêts de la Sainte-Vierge, pour défendre sa gloire contre les insultes du démon, et contre sa race maudite.

Tout le ciel fut épouvanté, quand il se vit dès le commencement devenu le théâtre d'une furieuse guerre : *Factum est prœlium magnum in cœlo ;* et que toute la nature angélique était partagée comme en deux armées qui se choquaient terriblement ; c'étaient des esprits contre des esprits, et des anges contre des anges, dont les uns s'opposaient à la gloire de Dieu, et les autres la défendaient ; mais enfin, il se trouva que c'étaient de très-bons anges qui combattaient contre de très-méchants diables. Et de même toute l'Église voit avec horreur qu'elle a été durant tous les siècles, et qu'elle est encore aujourd'hui le théâtre d'une semblable guerre; des chrétiens contre des chrétiens, qui se font une guerre opiniâtre au sujet de la gloire de la Sainte-Vierge; les uns s'opposant à l'honneur qu'on lui rend, rabaissant toujours les louanges qu'on lui donne, décriant la piété de ses dévots, jusqu'à les appeler des indiscrets, méprisant et se raillant des pratiques de leur dévotion; les uns soutenant qu'il faut lui rendre le plus grand honneur religieux et surnaturel après celui qui n'est dû qu'à Dieu seul ; qu'on ne peut pas lui être trop dévot, et que c'est une piété très-discrète, très-judicieuse et très-sainte, de se dévouer à son service : *Prœlium magnum* : voilà le grand combat qui dure depuis si long-temps et qui ne finira jamais.

Mais qui sont les combattants entre lesquels se rend ce combat? On peut bien dire que c'est dans l'Église comme dans le ciel, entre de très-bons anges et de très-méchants diables; car c'est l'exécution de cette sentence qui fut prononcée de la bouche de Dieu même dès le commencement du monde : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, semen tuum et semen illius* : j'allumerai une haine entre cette mère Vierge et toi, maudit démon, qui ne s'éteindra jamais, jusqu'à la fin des siècles : parce qu'après avoir commencé dans la personne de l'une et de l'autre, elle se continuera à perpétuité dans la race de tous les deux : il y aura toujours des dévots de la très-Sainte-Vierge, qui lui seront fidèles ; il y aura toujours aussi des enfants du diable qui la combattront de toutes leurs forces; mais le succès de leur combat sera toujours tel qu'il a été dès le commencement : *Ipsa conteret caput tuum* : le démon terrassé, et sa tête écrasée par les pieds de cette invincible reine du ciel : et tous les misérables enfants du diable qui l'osent combattre comme lui, abattus, terrassés, écrasés comme des vilains serpents, tandis qu'il y aura des inimitiés, *inimicitias.* La suite sera toujours la même : *Ipsa conteret caput tuum.*

Quand vous verrez quelqu'un qui osera parler au désavantage de la Sainte-Vierge, blâmer sa dévotion, s'opposer aux louanges

qu'on lui donne, ou censurer les saintes pratiques de la dévotion des bonnes âmes, que l'Église approuve; dites hardiment, et sans crainte d'être ni indiscret ni téméraire : voilà une des têtes du serpent : celui-ci est visiblement de la race du diable; puisqu'il continue la haine et la guerre qu'il a commencé de lui faire dès la création du monde; et quand vous verrez, au contraire, quelqu'un attaché aux intérêts de la Sainte-Vierge, zélé pour soutenir sa gloire, contre l'impiété de toutes les langues de vipère, qui sont la race de l'ancien serpent, et qui osent parler contre elle; quand vous le connaîtrez fervent et affectionné à son service, contre l'indévotion de tant de lâches et indifférents qui la négligent, en un mot, tout dévoué à sa dévotion; vous pourrez dire avec assurance : celui-ci est de la race de cette bénie femme, qui a écrasé la tête du vilain serpent.

Notre voyageur s'adressant à toute la compagnie, lui dit tout haut : Messieurs, je voudrais maintenant vous demander qui vive? de quel parti voulez-vous être? voulez-vous combattre pour ou contre la très-Sainte-Vierge? vous déclarez-vous ses serviteurs et ses dévots, pour porter une des plus visibles marques que vous puissiez avoir de votre prédestination, ou bien vous rangerez-vous du côté du démon et de sa race malheureuse, pour vous opposer à l'honneur, au service, à la dévotion de la Sainte-Vierge, et porter ainsi manifestement la honteuse marque de la réprobation? Chacun leva les yeux au ciel, et poussa des soupirs ardents, protestant qu'il aimerait mieux choisir la mort que de vivre hors les sentiments d'une très-haute estime, d'une très-profonde révérence, et d'une dévotion très-sincère pour la Sainte-Vierge. Et après avoir suspendu pour un peu son discours, pour leur laisser le loisir d'épancher leurs cœurs devant Dieu et sa sainte Mère, il le reprit et continua de cette sorte :

ARTICLE II.

Tous les dieux de la gentilité ont combattu la très-Sainte-Vierge; mais elle les a tous terrassés et bannis du monde.

Je voudrais vous demander ici une application particulière, pour suivre avec beaucoup d'attention tout le fil du raisonnement que j'ai à vous faire : car pour peu que vous vous égariez, il vous serait assez difficile de vous redresser.

Je suppose premièrement que la vérité de l'être d'un seul Dieu n'est pas ignorée des démons; ils sentent la pesanteur de sa main puissante qui les châtie : il faut bien qu'ils le croient malgré eux : *Et dæmones credunt et contremiscunt.*

Je suppose, en second lieu, qu'ils n'ignorent pas le péché du premier homme, et la ruine de toute sa postérité, puisqu'ils sont cause eux-mêmes de la rébellion du père, et qu'ils en voient les funestes effets qui durent toujours dans ses enfants.

Je suppose, en troisième lieu, qu'ils savent bien que la miséricorde de Dieu, s'attendrissant sur la misère des hommes, promit dès le commencement un profond remède à tous les maux où le péché les avait plongés; et quand ils virent la sentence que Dieu prononça dès l'heure même contre le serpent, c'est-à-dire contre le diable, le condamnant aux inimitiés perpétuelles de la femme, et que sa semence, c'est-à-dire son enfant ou ses enfants, lui écraserait la tête, ils purent bien juger que le dessein de Dieu était de réparer les ruines qu'ils avaient causées, et qu'il voulait y procéder d'une manière qui eût du rapport à celle qu'ils avaient prise pour nous désoler.

Ils s'étaient servis d'une femme pour nous perdre, et ils voyaient bien que Dieu voulait se servir d'une autre femme pour nous sauver; ils ne craignaient pas qu'une simple femme fût plus forte que le démon pour pouvoir lui écraser la tête; mais quand ils virent qu'il le menaçait de sa semence, c'est-à-dire de son enfant : qui sera donc cet enfant ? ils purent bien soupçonner du moins, quoiqu'ils ne le vissent pas clairement, que cette femme devait donc produire quelqu'un qui serait plus grand et plus puissant que tous les démons, et qui ruinerait leur empire, et comme ils savaient fort bien qu'il n'y a personne assez puissante pour cela, si ce n'est Dieu seul, ils avaient assez sujet de douter que cette femme ne dût être la mère de Dieu. Il semble que c'était là le dernier terme où pouvait aller leur connaissance naturelle; car il est certain qu'ils ne savaient rien de toutes les choses que la seule foi nous révèle, comme, que cette mère dût être une mère vierge, qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit; ni aucun autre des mystères que la seule foi nous a fait connaître.

Ainsi nous pouvons bien juger que toute leur haine se tourna principalement contre cette femme et contre son enfant, et que ce fut le dessein général de la religion des faux dieux, où les démons, faisant rendre partout aux idoles les honneurs suprêmes qui ne sont dus qu'au seul vrai Dieu, voulaient envelopper dans les ténèbres de la gentilité le mystère de l'incarnation, d'où dépendait la réparation de la nature humaine. Ce fut aussi une vision des plus considérables de saint Jean dans l'Apocalypse : le dragon dressait des embûches à la femme qui devait enfanter un

Fils pour régner par toute la terre. Il attendait son accouchement, afin qu'il dévorât son enfant sitôt qu'elle l'aurait produit. Non content de cela, pour faire voir la rage qu'il avait contre la mère, encore plus grande que contre l'enfant, il vomit de sa gueule un fleuve d'eau empoisonnée pour la submerger. Cela montre assez en général la haine et les combats du démon contre la très-Sainte-Vierge, la mère de Dieu (Apocal. 12).

Mais il est beau de voir en détail les artifices du père de mensonge dans la grande fabrique de la gentilité; toutes les légions des idoles et la multitude des faux dieux qui la composaient n'étaient qu'une armée de démons que l'enfer mettait en campagne pour faire une guerre cruelle à la Sainte-Vierge et à Jésus-Christ.

1. De peur, dirent-ils, que cette femme ne soit reconnue et honorée comme la mère de Dieu, préoccupons les esprits et inventons une autre mère de Dieu : ce sera Cybèle, la mère de tous les dieux et la femme du vieux Saturne, le plus ancien des dieux : le monde n'attendra pas une autre mère de Dieu qui sera plus jeune.

2. Peut-être que cette femme fera parade de cet enfant; car une mère n'est jamais mieux ornée que quand elle porte son enfant dans ses bras : inventons une Vénus que nous peindrons fort belle, et nous mettrons un Cupidon dans son sein, que nous ferons passer pour un Dieu qui allume l'amour dans les cœurs avec ses flèches : les hommes croiront que cette mère et cet enfant ne seront qu'une ombre de Vénus et de Cupidon.

3. Apparemment cette femme pourra avoir du crédit et être réclamée de plusieurs dans leurs besoins : empêchons ce crédit, et, afin que personne n'ait à faire d'elle, opposons-lui une déesse bienfaisante à tout le monde, ce sera Diane; les pasteurs et les villageois qui auront des troupeaux à garder l'invoqueront, parce que nous dirons qu'elle préside aux forêts et aux montagnes; les femmes enceintes auront recours à elle, parce qu'on publiera qu'elle les aidera dans leurs couches; et c'est pour cela qu'on la nommera quelquefois Junon. Les voyageurs de nuit et ceux qui auront mal aux yeux l'invoqueront aussi, parce qu'elle s'appellera aussi Lucine ou Lumineuse; mais remplissons le monde d'un nombre innombrable d'autres déesses, de Pallas, de Minerve, de Cérès, de Proserpine et cent autres, afin que la multitude obscurcisse la gloire de celle-ci, comme une nuée de poussière cache la face du soleil.

Et de peur que son Fils ne passe pour le seul vrai Dieu, in-

ventons une multitude de dieux visibles de toute nature qui rendront des oracles, qui se feront écouter par les sages, se feront craindre par les peuples et servir par les empereurs : un Jupiter, un Mars, un Mercure, et tous les jours nous en ferons naître de nouveaux en si grand nombre, que, malgré le ciel, nous serons maîtres de la terre.

Voilà donc la très-Sainte-Vierge et l'enfant Jésus puissamment attaqués par tout l'enfer, et c'est ici le combat le plus général et le plus violent, qui a coûté plus de sang à toute l'Église, sous la domination de plusieurs tyrans qui adoraient les idoles ; mais c'est aussi le plus beau sujet des victoires de la Sainte-Vierge. Toute l'Église lui chante, avec un transport d'allégresse, ce beau motet de triomphe au jour de sa sainte Nativité : *Gaude, Maria virgo, cunctas hæreses interemisti sola in universo mundo.* Soyez toute comblée de joie, divine Marie; triomphez au milieu de votre puissance et de vos grandeurs; vous seule avez subjugué l'enfer et tous les démons, vous seule avez banni toutes les idoles et tous les faux dieux de la terre, vous seule avez étouffé tous les monstres des hérésies, vous seule avez écrasé la tête du serpent ; et comment est-ce qu'elle l'a fait ? Laissons dormir encore un peu les hérésies, nous les réveillerons tantôt; parlons aux faux dieux et voyons leur ruine honteuse.

Toute la terre en était remplie, mais principalement l'Égypte qui semblait être comme leur forteresse, où ils s'étaient cantonnés en si grand nombre, qu'ils étaient comme entassés les uns sur les autres. La première sortie que fit la très-Sainte-Vierge, portant son divin enfant dans ses bras, fut pour les aller insulter jusque dans leur fort, et sitôt qu'elle entra en Égypte, tous les autels des faux dieux furent renversés et toutes les idoles tombèrent par terre. Abulensis assure qu'elle en renversa tout d'un coup jusqu'à trois cent soixante-cinq, et ajoute que cette étrange déroute de tant de faux dieux ayant été rapportée à Aphrodisius, le prince des prêtres de toute la nation, assembla une armée de prêtres des idoles dans l'un de leurs temples, où l'enfant Jésus ayant été apporté par la Sainte-Vierge, il l'adora et dit d'une voix haute à toute l'assemblée : Si cet enfant n'était pas le Dieu de nos dieux, jamais ils ne se seraient tous prosternés en terre devant lui : ils nous ont montré par leur exemple ce que nous devons faire; et si nous refusons de les imiter, craignons d'être tous punis comme des Pharaons (Abulens. q. 6. super cap. 2. Matth.).

Si tel a été le premier essai de la puissance que la Sainte-Vierge avait sur les idoles, que faut-il attendre de la suite ? Lorsque

cette divine aurore, faisant naître de son sein le soleil de la vérité éternelle, bannira les ténèbres de l'ignorance, de l'erreur et de la fabuleuse gentilité, répandant le plein jour de la connaissance du vrai Dieu par toute la terre, où se cacheront les faux dieux ? Ne seront-ils pas contraints de s'enfuir comme des hiboux devant la lumière? Mais qu'a-t-on à faire d'une plus longue preuve, sinon de vous dire : Voyez vous-même, ouvrez les yeux et les tournez de tous côtés ; cherchez où sont à présent toutes ces légions de faux dieux, qui remplissaient toute la terre avant que la Sainte-Vierge les en eût bannis : c'est elle qui, portant dans ses mains le flambeau qui fait le grand jour de l'éternité, a chassé les ténèbres du monde, et en a relégué tous les princes dans leurs abîmes.

Où sont-elles donc à présent toutes ces fausses divinités qui se faisaient voir et que l'on entendait parler ; on n'en voit plus à présent en aucun lieu du monde ; mais peut-être qu'elles sont cachées quelque part où elles dorment (pour user de la raillerie du prophète Élie). Appelez-les par leur propre nom, et voyez si elles vous répondront : Où êtes-vous donc, Jupiter? où êtes-vous Mars, Vénus, Saturne, Pallas, Apollon, Diane? où êtes-vous tous à présent? qu'est devenue toute cette multitude de faux dieux et de vrais démons qui ont abusé les pauvres mortels durant tant de siècles? Ils ne sont plus, ils ne répondent plus, ils sont abîmés au fond des enfers; et c'est vous, adorable Jésus ; c'est vous, divine Marie, qui en avez ainsi triomphé.

C'est pour cela que saint Cyrille, dans l'homélie sixième, qu'il a faite contre Nestorius, rend grâces à cette Vierge triomphante, au nom de toute l'Église, et lui dit: C'est par vous, ô très-Sainte-Vierge, que tous les hommes qui gémissaient aveuglés sous la tyrannie des idoles ont ouvert les yeux et sont arrivés à la connaissance de la vérité; c'est par vous que, pour être lavés des souillures de leur idolâtrie, ils ont couru aux eaux du baptême; c'est par vous, que les temples des faux dieux étant renversés, on a bâti des Églises au vrai Dieu par toute la terre.

Et Euthymius, dans cette belle oraison qu'il nous a laissée de la ceinture de la mère de Dieu, lui donne cet éloge qui l'élève au-dessus de tous les conquérants du monde: *La très-Sainte-Vierge a brisé les autels des idoles, a renversé les temples des Gentils, et a fait tarir les torrents du sang des chrétiens, qui se répandait dans toutes les parties du monde.*

Que reste-t-il donc, sinon d'ériger ici des trophées et élever un arc de triomphe à la gloire de cette mère admirable, et mettre en

lettres d'or, ou plutôt écrire avec les rayons du soleil : *A Marie, l'invincible victorieuse de tous les faux dieux.*

ARTICLE III.

Toutes les furies infernales des hérésies ont vomi leur rage contre la Sainte-Vierge; mais elle les a toutes égorgées.

C'est à la vérité le sujet d'une grande humiliation pour nous, de voir qu'après que l'enfer et les démons ont employé tout ce qu'ils avaient d'artifices, fait jouer tout ce qu'ils avaient de machines et épuisé tout ce qu'ils avaient de malice contre la gloire de la très-Sainte-Vierge, sans aucun effet ; ils ont prétendu en venir à bout par une plus grande malice qu'ils ont reconnue dans les hommes: aussi est-il vrai que l'impiété du cœur humain s'emporte quelquefois à des crimes si abominables, qu'ils vont au-delà de ce que les diables mêmes pourraient jamais faire; et c'est pour cela qu'après avoir vu la superstition du paganisme bannie du monde par la puissance de Jésus-Christ et de sa sainte mère, ils ont fait succéder les hérésies, espérant exécuter par les hérétiques ce qu'ils avaient tenté par eux-mêmes inutilement.

Au secours : venez à notre aide, criait tout l'enfer, après la déroute des faux dieux : au secours, ô hommes, aidez-nous ! venez venger l'injure que Jésus-Christ et Marie nous ont faite de nous ravir les honneurs divins qu'on nous rendait par toute la terre. Autrefois, le roi des Assyriens, Nabuchodonosor, tint un conseil général dans son palais, où il assembla tous ses princes, tous ses principaux conseillers, tous ses capitaines, tous les braves de son royaume; non pour leur demander conseil de ce qu'il devait faire, mais pour leur déclarer le dessein qu'il avait formé dans sa tête, et la résolution qu'il avait prise de se rendre le maître du monde et de soumettre toute la terre à son empire : *Dixitque cogitationem suam in eo esse, ut totam terram suo subjugaret imperio* (Judith. 2). Tout le conseil applaudissait à cet ambitieux dessein, les commissions furent expédiées pour l'exécution de cette entreprise.

Tel fut à peu près le conseil que Lucifer, le prince des anges rebelles, tint dans son palais infernal : Je voulais me rendre le maître du monde, et j'ai été honteusement chassé par une femme et par un enfant ; mais je ne saurais endurer cet affront ; je veux m'en venger; je poursuivrai mon entreprise, et ce que je n'ai pas pu exécuter par moi-même, ni par tous les miens, j'en viendrai à bout par les hérétiques, qui sont pires que tous les diables de

l'enfer: donnons des commissions à plusieurs, et qu'ils travaillent sous ma conduite.

Venez, Ébion et Cerinthe, soyez les premiers qui marcherez à la tête de mes troupes, comme l'avant garde, ou comme les enfants perdus: vous êtes tout propres à cela; car Ébion est un mot hébreu, qui signifie *un insensé*. Enseignez, prêchez hautement que ce Jésus-Christ n'est qu'un simple homme comme les autres, et que Marie, sa mère, est une femme de la lie du peuple, qui n'est non plus vierge que les autres mères; efforcez-vous de persuader cela à tous les hommes, vous ravirez d'un même coup la divinité au Fils, et à la mère l'honneur d'être une mère vierge, et mère du vrai Dieu. Il est vrai que voilà d'abord un furieux assaut; mais un aigle vint fondre aussitôt sur cette troupe de vilains hiboux. Saint Jean, le fils bien-aimé de la Sainte-Vierge, composa contre eux son évangile, dont les premières paroles: *In principio erat Verbum*, furent autant de coups de foudre qui les écrasaient: envoyons d'autres troupes, dit l'enfer.

Venez, Arius, vous êtes un grand esprit, vous avez beaucoup d'ambition; on vous a méprisé dans Alexandrie, en préférant un autre à vous; ne le souffrez pas, vengez-vous, brouillez tout, et prêchez hautement que Jésus-Christ n'est pas le vrai Dieu consubstantiel au Père, et que par conséquent sa mère n'est pas vraiment la mère de Dieu; persuadez cela au monde, et vous ferez bien nos affaires: faites-vous des armes de tout; employez l'éloquence, les raisons humaines les plus plausibles, les fourberies les plus subtiles; appuyez-vous de la faveur des grands: enfin n'omettez rien pour engager tant que vous pourrez tout le monde dans votre parti. Ce combat fut si chaud et si opiniâtre, que saint Jérôme dit que la plus grande partie du monde chrétien fut surprise de se voir devenue arienne, et qu'elle en gémissait de regret: *Ingemiscens orbis terrarum miratus est se esse arianum.*

Qui défendra l'honneur du Fils et de la mère contre de si puissants adversaires? Elle-même, qui était toute remplie du Saint-Esprit; elle-même qui portait la lumière du soleil divin dans ses mains, met la foudre de l'excommunication dans celles de la puissance ecclésiastique. Arius est frappé d'un anathème si terrible, qu'après avoir été exilé par le grand Constantin, l'empereur du monde, ses livres brûlés avec infamie par la main d'un bourreau, il jeta lui-même son âme abominable, avec ses entrailles, dans un égoût. Hérésies, furies infernales, ne sentirez-vous point ces coups-là? Ne tremblerez-vous point désormais sous

la puissance de la très-sainte mère de Dieu ? Non, je veux lui livrer de nouveaux combats.

Venez, Nestorius, montrez les apparences d'une piété exemplaire, afin de vous donner du crédit au monde; car il fait grand état de la sainteté d'une vie austère : on vous croira et on vous estimera comme un saint, faites semblant d'honorer Marie et confessez qu'elle est la mère de Jésus-Christ ; mais soutenez fortement, prêchez, publiez partout qu'elle n'est pas la mère de Dieu. Car quelle apparence qu'une créature soit la mère de son créateur? Tu l'as osé dire, maudit hérésiarque, tu sentiras la juste vengeance de la très-auguste mère de Dieu; tu seras foudroyé par les anathèmes de tous les pères du concile général d'Éphèse; tu verras bâtir à ta confusion, dans ce lieu-là même, une église très-magnifique à l'honneur de celle que tu as entrepris de déshonorer; et après que tu auras été chassé comme un monstre d'impiété, dans l'effroyable désert d'Oasis, ta langue, qui a osé proférer des blasphèmes si horribles, pourrira dans ta bouche et sera mangée par les vers. N'est-ce point assez, hérésie, pour te faire craindre la puissance de la Sainte-Vierge ? Non, je veux encore la faire attaquer par d'autres qui auront plus d'autorité.

Venez, Constantin Copronyme, vous êtes empereur; vous avez une grande autorité dans le monde, et encore plus d'impiété et de malice dans le cœur; vous pourrez faire tout ce qu'il vous plaira; empêchez tous ces grands honneurs que l'on rend à Marie dans votre empire; on n'a pu jusqu'ici arracher de l'esprit des peuples la croyance qu'ils ont qu'elle est vraie mère de Dieu, et qu'en cette qualité elle mérite de grands honneurs ; laissez-les croire ce qu'ils voudront, et confessez avec eux qu'à la vérité, tandis qu'elle a porté le Fils de Dieu dans son sein, elle méritait bien qu'on la révérât à cause de lui; mais que, depuis qu'elle l'a enfanté, elle est devenue comme une autre femme, et qu'elle n'est pas plus digne d'être honorée que les autres femmes.

Et, afin de leur persuader cela, par une démonstration toute visible, prenez une bourse et la remplissez d'or, et puis, la montrant aux peuples, demandez-leur que vaut cette bourse. Ils vous diront qu'elle vaut beaucoup. Après videz-la, montrez-la derechef aux peuples, et leur demandez que vaut à présent cette bourse ? Ils avoueront qu'elle ne vaut pas grand'chose. Voilà justement, direz-vous, les sentiments qu'il faut avoir de cette Marie, que vous estimez tant; tandis qu'elle était pleine de ce précieux or, qui a servi à nous racheter, vous ne pouviez pas trop l'estimer, ni trop l'honorer; mais depuis qu'elle en a été vide, elle n'a rien

de plus précieux, ni de plus digne de respect que les autres mères (Baron. an. 715).

Qu'as-tu fait, misérable prince? Tu as donc osé déclarer la guerre à la très-puissante reine du ciel et de la terre? Aveugle, ce n'est pas une bourse qui renferme l'or sans le produire! C'est une mère du Fils de Dieu qui a produit de sa propre substance l'enfant qu'elle a porté en son sein. Quand elle l'a enfanté, ce n'est pas une bourse qui se vide de l'or et qui demeure pauvre, c'est une source du bonheur général du monde, qui le communique à tous les mortels, sans s'en priver elle-même : jamais elle n'a mérité de plus grands honneurs, ni de plus justes reconnaissances, que depuis qu'elle nous a comblés de ce grand bienfait; l'union du Fils et de la mère sera éternelle; la relation de l'un à l'autre ne finira jamais.

Cependant, regarde, prince malheureux, où tu portes l'excès de ton impiété; c'est jusque dans son sein virginal; tu veux lui en arracher le fruit par violence, pour la rendre, si tu pouvais, plus méprisable à tous les mortels : tu sentiras enfin quelle est la force de son bras, et ta punition aura du rapport avec ton crime; un feu ensoufré ira te dévorer jusque dans les entrailles; tu te verras brûler tout vif, sans que personne puisse te retirer du milieu de cet embrasement, parce que tu le porteras au milieu de toi : tu auras beau crier miséricorde, il n'y en aura jamais pour toi, et tu souffriras des douleurs cruelles qui te feront mourir enragé.

O Dieu d'amour! n'est-ce donc point assez pour faire trembler toutes les hérésies, et tout l'enfer même, qui les envoie sur la terre? Tant d'ennemis déjà terrassés, laisseront-ils encore aux autres la hardiesse d'attaquer la très-Sainte-Vierge! Oui, la rage de l'enfer contre elle ne s'éteindra jamais; et la malice de l'hérésie durera toujours. Vous n'avez vu encore qu'une partie des troupes : faisons halte un moment, et vous allez voir suivre les autres.

ARTICLE IV.

D'autres légions d'hérétiques ont osé se déclarer ennemis de la Sainte-Vierge, et tous ont péri misérablement.

Il faut bien s'attendre qu'il y aura toujours des hérésies, puisque saint Paul dit, en termes exprès, qu'elles sont nécessaires : *Oportet hæreses esse*, mais il ne faut pas craindre qu'elles nuisent jamais à l'Église : au contraire, elle en tire toujours de grands

avantages : en voici quelques-uns des principaux qui sont très-visibles.

Le premier est que les hérésies sont un van qui sépare la paille d'avec le bon grain ; un feu qui purge l'or de sa crasse et de toutes ses impuretés ; un jugement de Dieu avancé, qui sépare les boucs d'avec les agneaux, et qui, ne laissant que les fidèles à la droite, où il les comble de bénédictions, relègue les autres à la gauche, où ils sont foudroyés, dès ce monde, par les anathèmes de l'Église, et, pour l'autre, Dieu a déjà prononcé la sentence de condamnation : *Qui non credit jam judicatus est;* et c'est la raison que le grand apôtre allègue, après qu'il a dit qu'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies : *Ut, et qui probati sunt manifesti fiant in vobis* (I. Corinth. c. 11. v. 19). N'est-ce pas un grand avantage à toute la terre qu'elle soit purgée du poison qui s'efforçait de corrompre son corps ?

Le second avantage qu'elle tire des hérésies est qu'elles sont la preuve évidente de la perpétuité de sa foi, et l'assurance qu'elle ne défaudra jamais ; car, puisqu'il est vrai qu'il y aura toujours des hérésies, il est donc vrai qu'il y aura toujours une vraie foi qu'elles combattront; car, si elles n'étaient pas opposées à la vraie foi, elles ne seraient pas des hérésies : ainsi, toute la multitude innombrable des hérétiques et des hérésies qui se succèdent l'une à l'autre, ou qui s'entassent l'une sur l'autre, pour combattre la foi de l'Eglise, bien loin de la renverser ou de l'affaiblir tant soit peu, l'établissent plutôt si fortement, que je ne voudrais pas d'autres preuves pour me convaincre de la vérité de ma foi et de sa force invincible que de la voir toujours combattue par de nouvelles hérésies. Saint Paul, qui établissait cette foi sur le fondement du saint Evangile, m'avertit qu'il y aura toujours des hérésies qui la combattront : donc je suis assuré qu'elle subsistera toujours, pour être toujours combattue par les hérésies.

Un troisième avantage que l'Eglise tire de la persécution des hérésies, et qui est fort considérable, est qu'elle en devient toujours plus forte, toujours plus savante, toujours plus sainte et toujours plus parfaite en plusieurs manières. Toujours plus forte, parce qu'étant accoutumée à vaincre toujours, elle ne sait ce que c'est que de succomber; toujours plus savante, parce qu'elle est obligée à s'éclaircir mieux des vérités de la foi, pour la défendre contre les erreurs qui la combattent. Combien avons-nous d'excellents traités sur les principaux mystères de la foi, qui n'eussent peut-être jamais été faits, si la malice des hérétiques n'eût excité des docteurs catholiques pour les composer? Je ne

sais si nous aurions eu ces admirables traités de la Trinité de saint Hilaire et de saint Augustin, sans l'hérésie d'Arius, ni cette doctrine si profonde de plusieurs pères de l'Eglise sur la pénitence chrétienne, sans l'hérésie des Novatiens; ni cet éclaircissement si parfait sur la vérité de la sainte eucharistie, sans l'hérésie de Bérenger, de Calvin, de Luther et des autres qui les ont suivis; nous ne verrions pas non plus tant d'excellents ouvrages à la gloire de la Sainte-Vierge, dans tous les pères de l'Eglise, de siècle en siècle, depuis le commencement, et qui se multiplient encore tous les jours, si elle n'avait pas toujours été combattue, comme elle l'est encore à présent par les hérétiques. Il est donc vrai que l'Eglise est devenue plus savante à l'occasion des hérésies.

Elle est aussi devenue plus sainte, parce qu'elle a su que la pureté des mœurs lui était nécessaire pour soutenir la pureté de sa foi. L'Ecriture sainte nous disant que la foi dans les œuvres est morte, et les hérétiques en concluant, quoique mal à propos, qu'une foi est fausse lorsque ceux qui la professent sont déréglés dans leurs mœurs.

Enfin l'Eglise est devenue toujours plus parfaite en toutes manières; car comme plus un arbre est abattu des vents, plus il s'enracine, et plus une enclume reçoit de coups de marteau, plus elle s'endurcit; de même aussi plus l'Eglise a souffert d'oppositions de la part des hérésies, plus s'est-elle fortifiée, et plus l'Eglise militante a été exercée par les combats, plus s'est-elle perfectionnée par les triomphes; car l'hérésie peut bien combattre, mais elle ne peut jamais abattre cette maison du sage, édifiée sur la pierre ferme.

Que t'ont servi les vains efforts que tu as faits jusqu'à présent, ô malice infernale! pour diminuer et pour éteindre tout-à-fait, si tu avais pu, la gloire de la très-sainte mère de Dieu? Et que te serviront tous ceux que tu fais encore à présent, pour t'opposer à la piété des vrais fidèles qui lui sont dévots? Sinon que tu as toujours vu sa gloire éclater plus hautement, sa dévotion s'augmenter tous les jours, et ses louanges se multiplier jusqu'à l'infini. Pour un petit bluet que tu oseras jeter dans le monde contre son honneur, en te cachant même par honte, comme font ceux qui savent très-bien qu'ils font mal, et qui n'oseraient dire, c'est moi : *Qui male agit odit lucem*; tu verras aussitôt paraître cinquante volumes, qui lui rendront cent fois plus d'honneur que tu ne pensais lui en ôter par tes artifices.

Que t'a servi d'avoir suscité les Helvidiens, les Joviniens, les Apollinaristes, pour médire en public et en particulier de sa pu-

reté virginale : les uns disant qu'elle n'était pas vierge avant son enfantement, les autres qu'elle ne l'était pas dans son enfantement, et les autres que du moins elle n'est pas demeurée toujours vierge après son enfantement? Qu'as-tu emporté par cette faible batterie, sinon que tu as fait éclater hautement la gloire de sa virginité, et que tous les fidèles, assurés par la décision des conciles, et par la condamnation des hérésiarques qui la combattaient, ont crié partout d'une voix plus forte et plus animée, qu'elle est vierge devant son enfantement, vierge dans son enfantement, vierge après son enfantement : c'est comme la palme qui s'élève plus on pense l'abaisser.

Que t'a servi d'avoir ensuite suscité et mis en campagne les armées nombreuses des Albigeois, pour ressusciter les hérésies déjà foudroyées? Ces misérables disaient, contre la pureté plus qu'angélique de la très-Sainte-Vierge, des infamies beaucoup plus exécrables que les autres n'en avaient dit, les publiant partout et les soutenant non-seulement par la force des raisons, mais par la puissance des armes. Que t'a profité tout cela, sinon de préparer la matière d'un plus beau triomphe à la gloire de cette Vierge des vierges? On vit en eux la guerre des pygmées contre Hercule et les géants : une partie de ces impies, vaincus par la force de la parole de Dieu, prononcée par saint Dominique, qui fut leur fléau, se convertissait et demandait miséricorde : une autre partie demeurant opiniâtre, foudroyée par les anathèmes de l'Église, périssait misérablement frappée d'une maladie inconnue aux médecins, et incurable à tous leurs remèdes.

Le reste qui composait de grosses armées, et qui tenait la campagne, ravageant tout comme des furies d'enfer, combattus, vaincus, exterminés par un seul homme, animé du zèle de la gloire de Dieu, et de l'honneur de sa très-sainte mère, savoir, Simon, comte de Montfort, dont la mémoire sera à jamais en bénédiction ; son courage était si ardent, et sa confiance si entière en la protection de cette puissante reine, qu'on l'a vu tantôt avec cinq cents hommes, défaire une armée de plus de dix mille hérétiques albigeois : tantôt, avec un très-petit corps de trente des siens seulement, donner la chasse à trois mille; et d'autres fois avec trois mille hommes, livrer le combat au très-puissant roi d'Aragon, grand défenseur de ces hérétiques, qui en commandait pour lors une armée de plus de vingt mille, le vaincre, défaire son armée, et même le laisser mort sur la place. L'Ecriture sainte nous dit que les étoiles du ciel se sont autrefois rangées en bataille pour combattre contre Sisara : *De cœlo dimicatum est, stella pugna-*

verunt contra Sisara (Indic. 5. v. 20): et l'histoire de la déroute des Albigeois a remarqué que la terre leur paraissait quelquefois toute couverte de gens armés, qui venaient contre eux avec une fierté qui les épouvantait, quoique le comte n'eût que très-peu d'hommes; mais la reine des anges en envoyait du ciel plusieurs légions, dont la seule vue donnait la chasse à ses ennemis.

Ne semble-t-il pas que la seule vue du désastre de tous ces impies qui osent s'élever contre elle devait aussi suffire pour épouvanter tous les autres, et pour leur donner une juste crainte d'aller se perdre dans le même précipice? Et néanmoins nous voyons avec douleur que nos derniers temps sont encore pires en quelque façon que les précédents, par la multitude des ennemis de cette invincible mère de Dieu. Luther a-t-il eu horreur de la comparer et même de la mettre après son infâme concubine: ô ciel, vous l'avez vu, et vous l'avez souffert pour un temps; mais vous ne cesserez jamais de venger cette exécrable impiété au fond des enfers. Mille autres petits monstres que l'enfer vomit sur la terre presqu'au même temps ne sont-ils pas nourris du même poison et n'en auraient-ils pas infecté tout le monde, si leur pouvoir avait égalé leur malice. Erasme, OEcolampade, les Centuriateurs, Pierre le faux martyr, Bucer, Brentius, Calvin et cinq cents autres dont, hélas! nous voyons encore partout des disciples: les uns se cachent tant qu'ils peuvent, et les autres ne se déclarent que trop publiquement les ennemis de sa gloire, du service et de la dévotion de la Sainte-Vierge.

Ne faut-il donc pas s'écrier ici, avec tout le zèle que Dieu donne aux âmes qui vivent dans la pureté de la foi, et dans les véritables sentiments de la religion : *Exurge, Domine, et judica causam tuam?* Levez-vous, Seigneur, on dirait que votre justice est endormie, tant vous souffrez l'impiété trop insolente des ennemis de votre sainte mère: levez-vous, et prenez sa cause en main, puisque c'est la vôtre même, et que les intérêts du Fils et de la mère sont inséparables. Pourquoi souffrez-vous si longtemps qu'on la méprise impunément? Pourquoi voyez-vous qu'on persécute ainsi ses dévots et ses serviteurs, sans faire paraître que vous en êtes irrité? *Memor esto opprobrii servorum tuorum.* Ne voyez-vous pas, Seigneur, l'opprobre de vos bons serviteurs; et que plus ils s'efforcent de vous rendre la gloire qui vous est due, et d'honorer votre sainte mère, plus ils reçoivent de vos ennemis et des siens des mépris, des confusions et des injures; mais je me trompe, ce sont des honneurs qu'on leur f[illegible]

quand on leur donne l'occasion d'endurer quelque peu de chose pour vous et pour elle.

ARTICLE V.

Quelle assurance ont les dévots de la Sainte-Vierge, étant les serviteurs d'une si puissante maîtresse.

Les princes de la terre ne sont pas puissants par eux-mêmes; leur force est dans leurs sujets; car s'ils en étaient abandonnés, que deviendraient-ils? Un roi tout seul ne serait pas plus fort qu'un autre homme; c'est pour cela que la justice les oblige de les protéger; car il est bien juste qu'ils emploient pour eux la puissance qu'ils reçoivent d'eux. Bienheureux les sujets fidèles qui savent mettre une très-grande puissance dans la main d'un bon prince, parce qu'ils se font à eux-mêmes une très-puissante protection qui les fait vivre en paix et en assurance, pendant qu'ils font vivre leur prince dans la gloire et dans l'honneur.

Il n'en est pas de même de la très-Sainte-Vierge, la reine du ciel et de la terre : elle ne reçoit pas sa puissance de ses sujets, elle la tient toute de son Fils unique, qui est tout-puissant par lui-même. Il est tout-puissant pour créer le monde avec Dieu son Père. Il est tout-puissant pour racheter le monde avec sa très-sainte-mère; car s'il n'eût pas été son Fils unique, il n'eût pu racheter le monde par son précieux sang; et c'est pour cela qu'il met entre ses mains toute la puissance qu'il a reçue d'elle, en quelque façon, pour l'employer tout entière avec lui, en faveur des pauvres pécheurs.

Je parle après saint Bonaventure, le docteur séraphique, et un des plus fidèles serviteurs de la Sainte-Vierge, qui a écrit ces paroles dans son Miroir : *Parce que le Seigneur est tout puissant avec vous, vous êtes aussi toute-puissante avec lui, vous êtes toute-puissante par lui, et vous êtes toute-puissante auprès de lui* (Bonavent. in specul. B. V.). Et le grand cardinal saint Pierre Damien, qui était très-éloquent, et embrasé du divin amour, s'exprime en des termes bien plus forts, lorsqu'il dit que quand la Sainte-Vierge se présente au trône de Dieu, ce n'est pas tant pour y prier que pour y commander, parce qu'elle n'est pas regardée comme une servante, mais comme une dame souveraine qui a tout pouvoir : *Accedit ad thronum Dei non tantum rogans, sed imperans, Domina non ancilla* (Damian. serm. 1. de nat. B. V.).

Ne vous révoltez pas ici, ennemis de la Sainte-Vierge; n'allez

pas dire que c'est soumettre le Créateur à la créature, de dire par une espèce de blasphème que Dieu obéit à la Vierge lorsqu'elle commande. Criez donc au blasphème contre l'Écriture sainte, lorsqu'elle dit que Dieu obéit à la voix de Josué, arrêtant le soleil à l'instant qu'il lui commanda : *Obediente Deo voci hominis* (Josué 10). Et puis combien de fois Jésus-Christ a-t-il obéi au commandement de sa sainte mère, tandis qu'il était sur la terre? N'est-il pas toujours le même Dieu? N'est-elle pas aussi la même mère de Dieu au ciel et en terre? C'est la mère du vrai Salomon qui lui dit bien plus véritablement que l'autre Salomon ne disait à Bethsabée sa mère : *Demandez, ma mère, tout ce qu'il vous plaira, car il ne m'est pas permis de vous refuser* (3. Reg. 2).

Toutes les intercessions des saints sont puissantes, à la vérité, pour nous obtenir des grâces et des bénédictions de Dieu; mais il y a une si grande différence entre la seule mère et tous les serviteurs ensemble, qu'un très-célèbre et très-vertueux théologien a écrit que si toute la cour céleste, tous les anges et tous les saints qui sont dans le paradis, s'étaient unis ensemble pour demander à Dieu quelque chose, et que la seule Sainte-Vierge demandât le contraire, elle l'emporterait par-dessus tous; et sa seule prière serait plus puissante et plus efficace que toutes les prières du reste des saints, parce qu'enfin elle seule est la mère, et tous les autres ne sont que des serviteurs (Suarez 2. tom. 3. p. disp. 23. sect. 2).

Entendez-vous bien cela, vous qui êtes dévots à la Sainte-Vierge? Voyez-vous combien cette dévotion doit vous être chère? Considérez-vous bien sa puissance absolue, vous qui avez mis toute votre confiance en elle après Dieu? Pouvez-vous vous être trompés de vous être donnés à elle et de vous déclarer hautement ses sujets et ses serviteurs? Voyez-vous bien l'autorité que Dieu lui a donnée, et le souverain crédit qu'elle a auprès de sa majesté, vous qui ne cessez de la prier qu'elle vous prenne sous sa protection, et qu'elle prie pour vous maintenant et à l'heure de votre mort? Priez, priez-la sans cesse, confirmez vos résolutions de lui être tous les jours plus dévots, redoublez et fortifiez incessamment la confiance que vous avez en sa puissance et en sa bonté; et ne craignez que de ne lui être pas assez fidèles. Oh! heureux et mille fois heureux ceux qui ont le bonheur d'être les serviteurs d'une si puissante maîtresse!

ARTICLE VI.

Histoire fort remarquable.

Lisez les chroniques de l'ordre de saint Dominique, vous y verrez que ce grand saint, qui fut toute sa vie une trompette éclatante destinée à publier partout les grandeurs de la Sainte-Vierge et à exciter tout le monde à sa dévotion, tira par force de la bouche du père du mensonge un témoignage fort authentique de la vérité, que vous serez bien aise d'entendre. Il prêchait, selon sa coutume, devant un auditoire fort nombreux; on lui amène un possédé, qui portait une légion de démons dans son corps, on le prie de les chasser : Oui; mais je veux qu'auparavant ils servent ici malgré eux à la gloire de Dieu et à l'édification de cet auditoire. Et après leur avoir commandé, avec une ferme foi, de la part de Dieu, de répondre à ce qu'il leur demanderait, il leur fit plusieurs interrogations, dont voici quelques-unes des principales.

La première, de quelles gens ils avaient un plus grand nombre dans l'enfer? Ils répondirent : premièrement tous les hérétiques et tous les infidèles sont à nous, vous n'en doutez pas; 2. la plus grande partie des riches sont à nous, et presque pas un ne nous échappe sans miracle; car ou ils ont mal acquis leurs richesses, ou ils les ont mal employées, ou ils les ont mal conservées en refusant l'aumône aux pauvres, et un seul de ces défauts suffit pour les perdre, outre qu'ils sont presque tous idolâtres de leurs richesses qu'ils aiment beaucoup plus que Dieu; 3. tous les grands du monde qui ne veulent de la religion que la seule apparence et qui n'ont en effet ni foi, ni espérance, ni charité, ni d'autre Dieu que leurs intérêts, leurs vanités et leurs plaisirs, tout cela tombe en foule en enfer; 4. nous avons un grand nombre de pauvres gens de la campagne qui ne vivent que comme leurs bêtes, dans une stupide ignorance, et un grand nombre de pasteurs aveugles qui conduisent ces bêtes aveugles; et ces ouailles et leurs pasteurs tombent tous ensemble dans le même précipice; 5. mais surtout nous avons un très-grand nombre d'ecclésiastiques, de prêtres (Innumeros habemus sacerdotes), de religieux et de personnes consacrées à Dieu par les vœux, d'autant que leur condition demandant une pureté plus grande que celle des anges, très-peu s'en acquittent comme ils s'y sont obligés; ils abusent des sacrements qu'ils sont obligés de fréquenter, ils abusent des grâces et des moyens de leur salut; et devenant par-là les plus abominables

de tous les pécheurs, ils tombent en foule plus bas que tous les autres au fond des enfers. Cette première réponse des démons ne servit pas peu au dessein de saint Dominique, qui ne cherchait qu'à imprimer la crainte de Dieu dans les âmes; car faisant faire réflexion à son auditoire sur ce qu'ils avaient entendu, plusieurs se frappaient la poitrine et confessaient qu'ils étaient pécheurs.

Il leur fit donc une seconde interrogation : savoir, quelle nature de péchés engageait plus inévitablement les âmes à la damnation éternelle? Ils répondirent : Il y a principalement trois grandes portes par lesquelles les hommes entrent en foule et se précipitent dans cet abîme des abîmes. La première est le larcin; car dès qu'on est engagé dans le bien d'autrui, c'en est fait, on ne restitue jamais, ou presque jamais. La seconde est la haine du prochain; étant entré dans un cœur, elle éteint d'abord la charité, elle fait commettre des péchés sans nombre, et le pire est qu'elle s'y enracine si bien qu'elle n'en sort jamais tout-à-fait. Et la troisième est l'impudicité; l'homme animal qui ne goûte point les choses de Dieu ne peut s'empêcher de goûter les plaisirs des sens; car il est impossible que l'âme vive sans quelque plaisir et toutes celles qui ne sont point spirituelles sont ordinairement charnelles : tout le monde et plein de charnels, qui ne vivent presque que comme des bêtes, et toutes ces sortes de gens remplissent les enfers.

Après cette réponse, le saint leur fit une troisième demande : savoir, lequel de tous les bienheureux qui sont dans le ciel ils avaient plus en horreur après Jésus-Christ? Ce fut à cette interrogation qu'ils refusèrent de répondre; le saint les pressait d'obéir, et ils redoublaient leurs rages. Il multiplia les commandements d'obéir de la part de Dieu; plus ils s'opiniâtraient, plus il les pressait, et, contraints enfin de fléchir sous la force de ce bras tout-puissant qui les écrase de sa pesanteur, ils confessèrent malgré eux que c'était Marie, la mère de Dieu. Nous la craignons plus elle seule, disaient-ils, que tout le paradis ensemble; car nous éprouvons qu'un soupir de sa bouche ou de son cœur adressé à Dieu a plus de pouvoir pour exciter sa miséricorde que toutes les oraisons des saints et des anges réunis ensemble.

C'est elle qui met la désolation dans tout notre empire; c'est elle qui renverse tous nos desseins, et sans elle nous aurions des millions de millions d'âmes que nous avions gagnées, et qui nous sont arrachées des mains par ses puissantes intercessions. Si nous avions pu tant décrier sa dévotion que personne n'eût plus de recours à elle, nous serions trop forts; mais nous ne saurions en

venir à bout; au contraire, plus nous la combattons, plus elle s'augmente; tout le monde lui tend les mains, se persuadant qu'ils ne peuvent obtenir leur salut que par celle qui leur a donné leur Sauveur; et elle tend aussi de son côté les mains à tous les pécheurs, parce qu'elle regarde que c'est à leur occasion qu'elle a été élevée à la dignité de mère de Dieu.

Son Fils a tout pouvoir auprès de Dieu son Père, elle a tout pouvoir auprès de son Fils, et les pécheurs ont un grand pouvoir auprès d'elle, ils l'invoquent incessamment et jamais ils ne la prient en vain; car elle leur obtient toujours des grâces, qui empêchent qu'ils ne meurent dans leurs péchés; et c'est principalement aux approches de leur mort qu'elle redouble ses puissantes intercessions. Elle fait si bien qu'elle leur obtient la grâce d'une vraie conversion; ils se confessent avec douleur; l'absolution les délivre de leurs péchés, et nous les perdons. Ainsi nous avons très-peu à prétendre à ceux qu'elle réclame; car il est rare qu'il s'en perde un seul de ceux qui lui sont dévots. Telle est la force invincible de la vérité, qu'elle se fait rendre témoignage, non-seulement par ses amis, mais encore par ses ennemis; de sorte que le ciel et la terre, et l'enfer même, sont d'accord à publier la gloire, la grandeur et la puissance de la Sainte-Vierge.

Je veux conclure cette conférence par les paroles consolantes du dévot père saint Bernard (Bernardus Serm. de aquæ ducta) : Enfants d'Adam, dit-il dans un de ses sermons, vous n'osiez paraître devant Dieu; vous alliez vous cacher sous les feuilles, tremblants de peur au son de sa voix, parce que vous étiez criminels; voilà qu'il vous a donné un médiateur tout couvert d'humanité et tout rempli de miséricorde; c'est Jésus-Christ, venez confidemment et ne craignez plus, il est votre frère. Si vous n'osez pas même approcher de lui, à cause qu'encore qu'il soit homme, il est néanmoins toujours un Dieu plein de majesté, vous avez pour vous une charitable avocate auprès de lui, Marie sa très-sainte mère, de laquelle vous n'avez rien à craindre; car elle n'est pas ce Dieu tout-puissant, dont la majesté est si formidable; elle est sa mère, dans laquelle vous ne trouverez qu'une pure douceur et tant d'humanité, qu'elle en a assez pour en avoir donné à Dieu même. Adressez-vous à elle comme au refuge des pauvres pécheurs, afin qu'elle s'adresse pour vous à son Fils unique, comme au Sauveur de tous les pécheurs. Allez confidemment et soyez très-assurés de trois choses : la première, que vous ne serez point rebuté d'elle; la seconde, qu'elle ne sera point rebutée de son Fils bien-aimé; et la troisième, que son Fils ne sera point rebuté

par son divin Père. Ainsi vous êtes assurés d'obtenir tout par son entremise : *Potestne Filius aut repellere, aut sustinere repulsam? Non audire, aut non exaudiri Filius potest, neutrum planè.* Oh! quelle assurance pour tous ceux qui ont le bonheur d'être les fidèles serviteurs d'une si puissante et si bonne maîtresse!

CONFÉRENCE XXV.

Le sacrifice de l'amour, où il est parlé des douleurs cruelles que la Sainte-Vierge endura au pied de la croix de Jésus-Christ, au temps de sa passion.

On vous l'avait bien dit, très-Sainte-Vierge, vous souvient-il que le saint vieillard Siméon vous le prophétisa dans le temple de Jérusalem, lorsqu'il vous vit présenter votre Fils unique au Père-Éternel? ce saint vieillard remarqua que vos bras élevés en haut offraient ce cher enfant, et que vous les teniez étendus en forme de croix, comme si vous aviez voulu être vous-même la première croix sur laquelle cette adorable victime devait être immolée pour le salut de tous les pécheurs, et il vous prophétisa ce qui vous est arrivé. Il vous voyait déjà en esprit où je vous vois à présent sur le Calvaire, le Fils et la mère attachés à la même croix, endurant les mêmes douleurs, présentant à Dieu le même sacrifice : l'un par l'épanchement du sang de son corps, et l'autre par l'épanchement du sang de son cœur, et tous deux ensemble coopérant admirablement au grand ouvrage de la rédemption du monde.

Ce saint vieillard, qui représentait la majesté de Dieu régnant dans son temple, vous prononça dès-lors la sentence de votre sacrifice, dont la mort et l'amour, unis ensemble, ont fait depuis l'exécution sur le Calvaire; et c'est pour cela qu'il vous dit ces paroles si pleines de profonds mystères : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* : une même épée de douleur percera votre âme, qui est l'âme de Jésus, et cette même épée de douleur percera l'âme de Jésus, qui est la vôtre; l'une et l'autre, qui ne sont qu'une, seront percées d'un même coup. Ce discours, à la vérité, paraît obscur et un peu embrouillé; mais c'est ici un des prestiges de l'amour qui sont admirables : oh! qu'ils sont subtils et connus de peu de personnes!

Ceux qui ont étudié plus sérieusement le génie de ce roi de toutes les passions du cœur humain disent qu'il ne fait autre chose que dérober et restituer, que faire mourir et ressusciter,

que dépouiller et revêtir, que faire souffrir et consoler; mais qu'il restitue toujours deux fois plus qu'il n'a dérobé, qu'il rend deux vies pour une seule qu'il a ôtée, qu'il enrichit au double de ce qu'il avait pris, et qu'il fait toujours surabonder la consolation où la tristesse avait abondé : et voici comme ils ont découvert l'adresse de cet aimable enchanteur des âmes.

Ils disent que la première chose que fait l'amour est de dérober le cœur de l'amant pour le donner à l'objet qu'il aime : il ne l'arrache point par force, il le dérobe si subtilement que personne ne s'en aperçoit, et que celui même qui souffre ce larcin ne sait de quelle façon son cœur est passé dans la possession d'un autre; il sait bien seulement qu'il n'est plus à lui, mais qu'il est tout à celui qu'il aime. Il s'en prend donc à l'amour, il lui fait ses plaintes : rendez-moi mon cœur que vous m'avez dérobé; l'amour ne désavoue pas son larcin, il ne refuse pas de lui faire la restitution qu'il doit justement, mais il veut la faire au double; il s'adresse donc à l'objet aimé, et le presse si bien d'aimer réciproquement qu'il ne peut s'en défendre; car le moyen de ne pas aimer quand on sait qu'on est aimé? ton ami t'a donné son cœur, peux-tu moins faire que de lui rendre le tien en échange? s'il est un rocher, il n'entendra point ce langage; mais s'il a un cœur, il le donnera infailliblement, et l'amour ne souffrira jamais qu'il manque à s'acquitter de cette obligation indispensable.

Mais en s'acquittant, il donne toujours deux fois plus qu'il n'a reçu (voyez ici comme le voleur restitue au double); il a dérobé le cœur de l'amant pour le donner à l'objet aimé. Il en a donc deux, le sien propre et celui de son amant. Il veut restituer, et oblige celui-ci à rendre amour pour amour et un cœur pour un cœur; mais s'il rend son cœur tout rempli qu'il est du cœur de son amant, il se trouvera qu'il en rend deux pour un, et qu'ainsi l'amour rend toujours le double de ce qu'il a dérobé. Ne vous plaignez plus, vous qui disiez à l'amour : vous m'avez dérobé subtilement mon cœur pour le donner à un autre; ne vous plaignez pas, vous n'y perdrez rien; recevez la restitution qu'il vous fait, et voyez combien elle est ample; pour un cœur dérobé, vous en recevez deux, le vôtre avec celui de votre ami, qu'il vous a gagné. Voilà le génie de l'amour; à dérober sans cesse, et restituer toujours plus qu'il n'a dérobé.

Et c'est encore par un artifice tout semblable, qu'il fait mourir sans cesse et qu'il ressuscite aussi incessamment ce qu'il a fait mourir; mais il ressuscite avec tant d'usure qu'il rend deux vies pour une qu'il a ôtée. Qu'il soit vrai qu'il fait mourir, c'est le langage

commun des amants : ils disent tous qu'ils meurent d'amour ; et ils ont raison. Celui qui voit que son âme le quitte pour aller demeurer ailleurs peut bien dire qu'il meurt. Mais il peut dire aussi qu'il ressuscite, quand une autre âme lui est rendue en sa place ; et si pour une seule âme qu'il avait perdue en aimant il en reçoit deux, qui sont la sienne et celle de son ami qu'il aime réciproquement, n'est-il pas vrai que l'amour restitue au double, rendant deux vies et deux âmes pour une seule qu'il avait ôtée ?

Peut-être ne voudrez-vous pas souffrir que je dise que ce sont deux âmes, parce que des deux l'amour n'en fait qu'une seule. Je le veux, mais il question de savoir à qui est cette âme ? C'est la mienne, dit l'un, parce que la moitié est à moi par nature, et l'autre moitié m'est donnée par mon ami; mais c'est la mienne, dit aussi l'autre, parce que j'en ai la moitié de moi-même, et l'autre moitié est un présent de mon ami : c'est donc la vôtre, et c'est la sienne; c'est donc la sienne, et c'est la vôtre : c'est *tuam ipsius animam*. Voilà justement le langage du bon vieillard Siméon à la Sainte-Vierge : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

Quand une âme est de cette sorte la même en deux personnes qui s'aiment réciproquement et qui aiment parfaitement, quand elle appartient également à l'une et à l'autre, tout leur est commun, les biens et les maux, les joies et les tristesses, les douleurs et les plaisirs, la vie et la mort : vous ne sauriez trouver rien dans l'une que vous ne le voyiez dans l'autre ; voilà le génie de l'amour.

Or, il est certain que si jamais on a vu deux personnes en cet état, c'est Jésus-Christ et sa sainte mère ; ils n'ont qu'une seule âme, ce sont deux personnes auxquelles la nature a fourni à chacune une âme ; mais l'amour a eu l'adresse et la force de n'en faire qu'une des deux, qui appartient également à l'un et à l'autre sans aucun partage ; tout le cantique sacré ne chante autre chose : Mon bien-aimé est tout à moi, et moi je suis tout à lui ; nous ne partageons rien; ses douleurs et ses ignominies sont les miennes, et sa mort perce mon âme du même coup dont elle perce la sienne: *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* C'est pour cela que saint Laurent Justinien regarde le cœur de la Sainte-Vierge comme un miroir très-parfait de la passion et de la mort de son Fils unique : *Cor Mariæ clarissimum speculum fuit passionis Christi, et perfecta mortis ejus imago* (Justinianus, lib. de triumph. Christi agone).

Cette idée du miroir, qui nous sembla belle, nous fit concevoir

Jésus-Christ attaché en croix comme un grand original dans lequel Dieu le Père a exprimé toutes ses beautés, dès l'éternité: et sur lequel le péché a aussi exprimé toutes ses horreurs, dans le temps; c'est un original dans lequel la divine justice fait paraître toute la haine qu'elle porte au péché, et dans lequel la divine miséricorde fait éclater aussi tout l'amour qu'elle porte aux pécheurs. C'est un original si admirable, qu'il serait impossible d'en tirer une bonne copie qui le représente tel qu'il est, si lui-même ne s'était pas dépeint dans un miroir: et jamais aucun miroir n'eût été capable de recevoir assez purement les espèces d'un tel original, pour en bien représenter tous les traits, si la Sainte-Vierge n'eût été exposée proche de sa croix pour être un miroir très-clair qui représente parfaitement la passion de Jésus-Christ: *Clarissimum speculum passionis Christi.*

Ce qui est exposé devant le miroir, et ce qui est exprimé dans le miroir, ne sont pas deux choses, c'est la même que l'on voit deux fois: il faut donc penser que les douleurs cruelles de la passion et de la mort de Jésus-Christ que l'on voit en lui, et celles que l'on voit dans le cœur de la Sainte-Vierge, qui les représente comme un miroir très-parfait, ce ne sont pas deux choses, ce n'est que la même que l'on voit deux fois.

Venez tous ici, vous qui êtes les vrais et fidèles dévots de la Sainte-Vierge: venez voir ce qu'elle souffre au pied de la croix de son bien-aimé. Vous ne verrez que la même mort et passion très-douloureuse, dans l'original et dans le miroir. Vous avez tant de fois contemplé la grandeur de cette passion, dans la personne adorable de Jésus-Christ, mais sans doute ne l'avez-vous jamais vue exprimée si parfaitement qu'elle l'est dans le cœur de sa très-sainte mère. Elle vous appelle à ce spectacle: c'est le même qui épouvanta tous les êtres, qui fit pâlir le soleil, et qui fit fendre les pierres quand il passa sur le Calvaire: écoutez comme elle vous dit ces tristes paroles de Jérémie: *Quoniam amaritudine plena sum: foris interficit gladius; et domi mors similis est*: voyez avec compassion que je suis pleine d'amertume au-dehors de moi; l'épée tue mon Fils unique, un déluge de tourments horribles le déchirent sur la croix; et dans la maison, c'est une mort toute semblable. Je souffre en mon cœur tout ce qu'il souffre en sa personne.

Si vous regardez attentivement ce miroir vivant de la passion de Jésus-Christ, vous pourrez y remarquer quatre sortes de douleurs, si cuisantes et si excessives qu'elles vont bien au-delà de tout ce que l'entendement humain pourrait concevoir. Les pre-

mières sont les douleurs du péché, les secondes sont les douleurs de la nature, les troisièmes sont les douleurs de la grâce, les quatrièmes sont les douleurs divines. Elle souffre les douleurs du péché, comme n'ayant qu'un même cœur avec Jésus-Christ qui a une haine infinie du péché, et qui meurt pour le détruire. Elle souffre les plus sensibles douleurs de la nature, comme la plus parfaite des mères. Elle souffre les violentes douleurs de la grâce, comme la plus sainte des pures créatures. Enfin, elle souffre certaines douleurs incompréhensibles, qui passent tout cela, et qu'on peut nommer les douleurs divines, comme engagée dans une alliance toute miraculeuse avec les personnes divines : avec le Père dont elle est la fille, avec le Fils, dont elle est la mère, avec le Saint-Esprit, dont elle est l'épouse bien-aimée. Voilà un sujet bien ample et bien sensible pour vous entretenir sur le martyre d'amour que la très-Sainte-Vierge endure au pied de la croix.

ARTICLE I.

Les douleurs du péché, endurées par la Sainte-Vierge dans sa passion.

La douleur du péché est proprement la contrition : pour être aussi grande que le mal dont elle est la douleur, elle devrait aller jusqu'à l'infini, et briser le cœur jusqu'à le faire mourir de regret; il n'y a jamais eu que Jésus-Christ qui a conçu cette cruelle douleur, aussi grande qu'elle doit l'être. C'est elle aussi qui le réduit au Jardin des Olives à telle extrémité, que, lui faisant suer le sang, ou, si vous voulez, pleurer des larmes de sang par toutes les parties de son corps, elle lui fait confesser que son âme est triste jusqu'à la mort: or l'âme de la mère qui est l'âme de son Fils se voit dans le même état, pénétrée de la même douleur au pied de la croix : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

C'est pour cela que le prophète Jérémie, compatissant à la grandeur de sa peine, qu'il nomme de son propre nom (*De contrition.*), la compare à la mer pour sa profondeur, son étendue, et ses amertumes : *Cui comparabo te, Virgo filia Sion? Magna est sicut mare contritio tua* : à qui vous pourrai-je comparer, sainte Vierge, fille de Sion? Je vois que votre contrition, qui est la vraie douleur du péché, est aussi grande que la mer : ce n'est pas que le prophète en ait trouvé la juste mesure, quand il la compare à la mer; mais il veut dire, au sentiment de Hugues de Saint-Victor, que comme la mer surpasse incomparablement le reste des eaux en son étendue et en sa profondeur, ainsi les douleurs du péché que la Sainte-Vierge souffre en son cœur au pied

de la croix surpassent sans comparaison toutes celles que le reste des saints ont jamais ressenties dans le plus grand excès de leur contrition.

Saint Jérôme, interprétant le nom de Marie, dit qu'il signifie : *amarum mare :* une mer d'amertume. Les noms sont donnés pour exprimer la nature des choses ; quel autre nom plus propre pourrait-on donner à la Sainte-Vierge, souffrant les douleurs du péché avec son Fils, au pied de sa croix, que de l'appeler Marie, c'est-à-dire, une mer d'amertume ? Je vous donne ici la pensée de saint Bernardin, ce grand dévot de la Sainte-Vierge, que je trouve également savante et dévote ; il raisonne sur ce nom de Marie, et sur cette comparaison de la mer , et demande d'où vient cette salure et cette amertume de la mer ?

C'est, dit-il, de l'application du soleil qui, par la force de ses rayons attire à soi les parties les plus subtiles de l'eau, dont il forme les nues, puis il les résout en pluies qu'il répand sur toute la terre pour l'arroser et lui donner la fécondité; et les parties de l'eau les plus grossières et les plus terrestres demeurent en bas, où elles sont rôties et brûlées ; et c'est pour cela qu'elles sont infectées de cette amertume si dégoûtante que personne ne saurait boire de l'eau de mer : la mer est donc amère par le regard des yeux du soleil. *Partes aquæ subtiliores sublevantis et extrahentis, necnon et partes relictas adurentis et per consequens amaricantis.*

Je ne m'étonne plus que la Sainte-Vierge soit une Marie, et une grande mère d'amertumes au pied de la croix ; elle est exposée aux yeux du soleil dans son plein midi. Jésus sur la croix est un soleil dans son apogée, dans les ardeurs les plus brûlantes de son divin amour ; faut-il s'étonner si Marie, exposée si directement à ses yeux, devient une mer d'amertume ? Il la divise d'avec elle-même ; il attire à soi ce qu'il y a de plus spirituel, de plus pur, et de plus élevé dans son âme. Cette grande âme est pleine d'amour et de haine : d'amour, pour la bonté infinie de Dieu ; de haine, pour la malice infinie du péché : son amour est tout plein de douceur, se reposant en paix dans le sein de Dieu, par une parfaite conformité à sa divine volonté ; mais sa haine demeure dans son cœur, qu'elle remplit de tant d'amertume que c'est justement comme la mer, dont tous les hommes ensemble ne pourraient boire la cent millième partie.

Saint Bernardin, qui a médité si long-temps sur cette grande vérité, et qui a mérité que Dieu lui ait communiqué là-dessus beaucoup de lumières infuses, nous assure que les douleurs du

péché, les amertumes de la contrition, sont si grandes dans le cœur de la très-Sainte-Vierge au pied de la croix, que, si elles étaient partagées à toutes les créatures vivantes, aucune n'aurait la force de supporter la petite portion qui lui serait échue, et elles tomberaient toutes mortes à l'instant même (Bernardin. Serm. 45. in quadrag.): Eh pourquoi donc ne meurt-elle pas mille fois elle-même au pied de la croix? Elle n'est pas là pour mourir, mais pour souffrir avec son Fils des douleurs intérieures, plus insupportables mille fois que la douleur même.

Il est impossible à tout esprit créé de concevoir la grandeur des douleurs de l'âme de la Sainte-Vierge au pied de la croix, s'il ne peut comprendre la grandeur de celles de Jésus-Christ qui y est attaché.

Ce ne sont pas les douleurs qu'il souffre en son corps par la cruauté des bourreaux qui le tourmentent davantage, ce sont celles qu'il souffre de la part de tant de millions d'âmes damnées qui lui déchirent les entrailles, en se séparant de lui pour jamais. O Dieu! pour jamais, perdre une âme qui m'appartient parce que je l'ai créée à mon image; perdre une âme qui est à moi bien plus justement, parce que je l'ai rachetée au prix de mon sang; perdre une âme que j'aime plus que ma propre vie, et la perdre pour jamais! Oui, pour jamais et pour toute l'éternité.

Joignez ensemble toutes ces choses, l'excellence d'une âme immortelle, la valeur infinie du sang d'un Dieu, l'amour incompréhensible qu'il porte à cette âme, et le désir qu'il a de la posséder pour l'éternité, la perte qu'il en fait pour jamais; ajoutez, pour comble de tout, que ce n'est pas une seule âme qu'il perd, ni cent, ni mille, ni cent mille, mais un nombre innombrable qui n'est connu que de lui seul; de tout cela ne faites qu'une seule méditation, comprenez-en bien tous les points, et vous pourrez comprendre la grandeur des douleurs intérieures que l'âme de Jésus-Christ souffre sur le Calvaire; mais, quand vous aurez appliqué toute la force de votre esprit durant cent ans à cette profonde méditation, dites que vous n'en aurez pas encore compris la moindre partie.

De là portez vos yeux sur le miroir qui représente au vif tout ce qui est compris dans ce grand original qui est exposé devant lui; c'est le cœur de la très-Sainte-Vierge : *Cor Mariæ clarissimum fuit speculum passionis Christi.* Vous verrez les mêmes douleurs du péché que Jésus-Christ souffre dans son cœur, mais vous n'en verrez pas toute la grandeur dans le miroir, non plus que dans l'original : et vous serez obligé de dire en l'admirant,

comme le prophète : c'est un océan d'amertume; c'est un abîme, dont on ne saurait pénétrer le fond. *Magna sicut mare contritio tua.* O Jésus! que vous avez souffert! O Marie, que vous avez enduré pour les âmes des pauvres mortels! que pourraient-elles vous rendre pour reconnaissance? Le seul paiement qui vous contente et que vous leur demandez, c'est l'amour; et les ingrates vous le refusent? Hélas! quand chacun aurait autant d'amour que tous les séraphins du ciel, ce ne serait pas assez pour les acquitter; et elles n'en ont pas pour la plupart une étincelle à vous présenter; quel abîme d'ingratitude! Mais tirons nous de cet abîme, et allons voir comme elle souffre les plus sensibles douleurs de la nature au pied de la croix.

ARTICLE II.

Toutes les plus grandes douleurs de la nature ont crucifié la Sainte-Vierge à la vue de Jésus-Christ attaché en croix.

Quand je parle ici des douleurs de la nature, je ne veux pas dire que la Sainte-Vierge les endure naturellement, comme ferait une païenne; je parle des douleurs que la nature peut lui causer, et qu'elle reçoit d'une manière toute divine et surnaturelle. Pour concevoir quelque chose de leur grandeur, il faut monter cinq degrés, qui nous élèveront assez haut pour nous faire voir l'excès de ces douleurs ou au moins confesser qu'elles sont inexplicables aux langues humaines; voici donc ce qu'il faut bien considérer:

Premièrement, que la Sainte-Vierge est femme; par conséquent d'un naturel doux, tendre et compatissant. On croit que c'est pour cette raison que les Latins ont donné aux femmes le nom de *mulier, à molli naturâ.* On pourra trouver plus de force, mais aussi plus de dureté dans les hommes; les femmes sont communément plus sensibles à la joie et à la douleur, les larmes leur sont plus familières, et on voit toujours qu'elles s'attendrissent plutôt sur les misères d'autrui que les hommes; mais, entre toutes les femmes, jamais aucune n'a eu un cœur si tendre et si compatissant que la Sainte-Vierge.

Secondement elle est mère; il n'y a point d'amour qui égale l'amour d'une mère pour son enfant : *Nullus amor vincit maternum.* Mais elle est mère d'un Fils unique; la douleur d'une bonne mère sur la mort de son Fils unique est inconsolable, parce que sa perte est irréparable; mais ce Fils unique dont elle était mère vaut mieux lui seul que tous les enfants de toutes les mères ensemble; aussi elle a plus d'amour pour lui que toutes les mères

ensemble n'ont jamais eu pour tous leurs enfants; et par conséquent la douleur naturelle qu'elle ressent dans sa mort est si grande, que toutes les douleurs des autres mères ensemble n'égaleraient pas la sienne. Mais enfin, ce qui doit mettre le dernier comble à sa douleur, ce Fils unique, dont elle se voit privée par la mort, lui est toutes choses; en le perdant elle perd tout.

Le dévot saint Bernard gémit là-dessus avec elle, et lui fait dire ces paroles pleines de tendresse et d'amour : *Tu mihi pater, tu mihi mater, tu mihi sponsus, tu mihi filius, tu mihi eras omnia* (Bernard. de planctu Virg.): ô Jésus! Fils unique du Dieu vivant, et Fils unique de sa très-humble servante, que je vois mourir sur cette croix, vous m'êtes vous seul toutes choses! Vous êtes mon père, vous êtes ma mère, vous êtes mon époux, vous êtes mon fils, vous êtes mon Dieu, vous êtes mon âme, vous êtes ma vie, vous êtes mon précieux trésor, vous m'êtes vous seul toutes choses; en vous perdant vous seul, je perds tout et je n'ai plus rien : *Nunc orbor patre, viduor sponso, desolor prole, omnia perdo;* me voilà donc privée de tout; je n'ai plus de père, plus de mère, plus d'époux, plus d'enfant, plus de trésor, plus de vie; et je demeure, en vous perdant, la plus désolée de toutes les mères; voilà quelque chose.

Montons un troisième degré, et nous en verrons davantage. Considérez qu'elle est présente à la sanglante tragédie de la mort de son Fils unique. Apprendre d'un autre la nouvelle d'un insigne malheur, c'est une chose si affligeante que l'enfer espéra renverser la patience du saint homme Job, en lui faisant annoncer, par plusieurs de ses serviteurs qui se suivaient de fort près, les nouvelles de la perte de tous ses enfants et de tous ses biens, dans un même jour; la douleur eût été sans doute bien plus grande s'il eût vu lui-même tout ce grand ravage qu'on lui racontait. Or la très-Sainte-Vierge n'écoute pas rapporter par un autre l'histoire tragique de la Passion de son très-cher Fils; elle la voit elle-même; ses yeux sont les témoins de la cruauté qu'on exerce sur lui, et son cœur en reçoit toutes les blessures. *Quot legiones in corpore Christi, tot vulnera in corde matris.* Elle-même a révélé à sainte Brigitte que la douleur que tous les êtres ressentirent de la Passion et de la mort de leur commun créateur fut si générale et si violente, que non-seulement le ciel et la terre, les astres et les éléments, en portèrent le deuil; mais que le cœur de ses propres bourreaux en était troublé jusqu'à les faire mourir de tristesse, tandis qu'ils le faisaient mourir de douleur; et que les démons

mêmes, tout ennemis de Dieu qu'ils sont, en souffraient un surcroît de peines plus cruelles que leur enfer. O Dieu de bonté! Dieu d'amour! Quel ravage doit donc faire une si violente douleur dans le cœur de la propre mère!

Quand on veut éprouver la force d'une épée, et s'assurer qu'elle ne manquera pas au besoin dans le combat, on l'expérimente sur les roches, sur le fer, sur le bronze, sur toutes les choses les plus dures; si elle fend les pierres, si elle entame le fer, et si elle entre jusque dans le bronze, on s'assure qu'elle coupera aisément les bras et les têtes; et tout ce qui sera moins dur que les marbres ne sera pas capable de lui résister: voilà, Sainte-Vierge, cette épée à l'épreuve dont vous avait parlé le saint vieillard Siméon dans le temple de Jérusalem : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*; voilà cette épée de douleur qui a brisé les pierres, a percé le cœur des bourreaux, a fendu la dureté impénétrable des démons mêmes, et enfin s'est fait sentir à toutes les choses les plus insensibles. Qui pourrait donc comprendre en quel état elle a réduit le cœur le plus tendre de toutes les mères?

Mais il nous faut montrer ici un quatrième degré pour découvrir encore une plus grande étendue de douleurs de cette mère admirable au pied de la croix: *Ibi dolores ut parturientis;* c'est là qu'elle souffre les douleurs de l'enfantement; elle ne les a pas endurées quand elle enfanta son Fils unique dans l'étable de Bethléem; et il était juste que, comme elle l'avait conçu sans volupté, elle l'enfantât aussi sans douleur; mais saint Bernard la considère au pied de la croix comme payant, avec usure, dans la mort de ce bien-aimé de son cœur, les douleurs que sa pureté virginale lui a épargnées dans sa naissance : *Nunc solvis, Virgo, cum usura dolorem quem in partu non habuisti, hunc millies replicatum Filio moriente passa fuisti.*

Néanmoins ce n'est pas encore tout: il nous reste un cinquième et dernier pas à faire pour monter au plus haut degré des douleurs naturelles qu'elle souffrit à la vue de son Fils mourant sur le Calvaire. Le voir mourir d'une mort également cruelle et honteuse, c'est un grand excès de douleur, mais le voir ainsi souffrir et mourir sans pouvoir le soulager en la moindre chose; au contraire, ne faire que redoubler ses douleurs par sa présence, et ne pouvoir pourtant s'en séparer, c'est une douleur achevée; il n'y a plus rien à y ajouter; encore est-ce quelque sorte de consolation à une mère, qui voit mourir son fils dans ses bras, de pouvoir lui donner tout le soulagement que son amour maternel peut lui suggérer; mais il faut que la plus aimante de toutes les mères soit

aussi la plus affligée, et qu'elle n'ait pas seulement l'ombre de la plus légère consolation.

Elle entend son Fils crier sur la croix qu'il souffre une soif mortelle : *Sitio ;* elle se souvient que tant de fois elle a arrosé ses lèvres du lait de ses mamelles virginales ; elle voudrait transformer son cœur et son âme en une potion cordiale et lui présenter à boire, pour le délivrer de ce cruel tourment ; mais elle ne le peut, et elle a la douleur de le voir en sa présence abreuvé de fiel et de vinaigre. Qui peut penser combien ce fiel donna d'amertume à son cœur ?

Elle voit son Jésus tout couvert de plaies, et elle n'en peut bander aucune ; les torrents de son précieux sang tombent en terre, et elle n'en peut ramasser une goutte. O sang adorable, dont la moindre goutte est révérée par tout le ciel ! ô précieuse liqueur, dont la moindre partie vaut mieux que cent mille mondes ! c'est donc ainsi que vous êtes jeté dans la boue et foulé aux pieds des pécheurs ! et la mère qui en sait la juste valeur voit ces profanations.

Elle voit la tête de Jésus penchée vers elle, comme s'il voulait lui parler ; ses yeux noyés dans ses larmes, mêlées avec les gouttes de sang qui coulent de son front, sont deux astres éclipsés, où elle voit déjà les ombres de la mort ; sa bouche entr'ouverte, et son âme déjà sur le bord des lèvres, ne lui dit qu'une seule parole qui lui perce le cœur d'une douleur mortelle : Femme, voilà votre fils, en lui désignant son bien-aimé disciple saint Jean, qui est avec elle au pied de la croix : quel triste adieu ! où elle n'a pas seulement la consolation d'être nommée sa mère ; c'était un peu d'eau jetée sur la fournaise de son cœur pour l'embraser encore davantage.

Saint Augustin, qui dit que l'amour ne regarde pas ce qu'il peut faire, mais qu'il se persuade toujours pour venir à bout de tout ce qu'il désire, nous décrit les efforts que cette mère désolée et cette incomparable amante fait dans le dernier excès de sa douleur pour embrasser son Fils qu'elle voit au dernier moment de sa vie ; elle voudrait au moins recevoir ses derniers soupirs dans son sein : *Volebat amplecti Christum in alto pendentem, sed manus in se copiose redibant ;* elle hausse les bras plutôt par le désir que par l'espérance de le pouvoir joindre ; mais elle est frustrée de cette chère consolation, et ses bras affligés retombent sur elle ; l'amour impatient la transporte de nouveau, et lui fait faire un second essai ; mais, ô vains efforts d'un amour frustré ! quelles douleurs causez-vous au cœur de cette pitoyable mère ?

Vous verrai-je donc mourir devant moi, ô la précieuse vie de mon âme, sans pouvoir ni mourir avec vous, ni donner ma vie pour la vôtre ! *Quis det ut moriar pro te, Fili mi.* Ah! il expire, et je respire encore ! Fermez-vous, mes yeux, votre lumière est éteinte; fendez-vous, mon cœur, votre vie est morte; brisez-vous, ma poitrine, votre Jésus n'est plus; sortez, mon âme, votre Jésus est mort; que feriez-vous désormais au monde ? O mère désolée au-dessus de toutes les mères ! ô Marie, grande mer d'amertumes! que n'ai-je un peu de vos tendresses, pour ressentir avec vous au moins quelque partie de vos immenses douleurs ! ô mon insensibilité, que vous me semblez effroyable ! ô dureté, que vous m'épouvantez ! Quoi ! je suis donc plus dur que les pierres ! plus dur que les bourreaux de mon Rédempteur, plus dur que les démons mêmes; ils tremblent, ils frémissent de crainte et d'horreur à la vue d'un tel spectacle ; et mon cœur est de bronze, et mes yeux sont secs en le regardant.

O très-Sainte-Vierge, je m'adresse à vous comme à la mère de miséricorde, ayez pitié de mes misères; ne souffrez point que je vive ni que je meure insensible comme un réprouvé ; vous êtes une grande mer d'amertumes, d'amour et de contrition ; votre cœur en renferme assez pour en faire part à tous les pauvres pécheurs ; permettez-moi d'aller puiser dans cette grande mer quelque petite goutte de vos sentiments tout divins ; oh ! que ne puis-je submerger tout-à-fait mon cœur dans cette grande mer de vos amertumes ! *Fac me, Virgo, tecum flere, Crucifixo condolere, donec ego vixero.*

ARTICLE III.

De quelle façon la très-Sainte-Vierge a souffert les plus sensibles douleurs de la grâce au pied de la croix de son Fils.

C'est assez d'être sensible, pour expérimenter que la nature a ses douleurs; c'est assez d'être raisonnable, pour juger qu'elles vont quelquefois dans un excès qui est plus amer que la mort; mais il faut être spirituel pour savoir que la grâce a ses douleurs aussi bien que la nature ; et il faut être un spirituel expérimenté, et avoir de la pratique, pour comprendre que les douleurs de la grâce sont bien plus vives et plus fortes que toutes les douleurs de la nature.

La grâce a ses passions comme la nature a les siennes ; mais comme la grâce est au-dessus de la nature, aussi ses passions sont surnaturelles, c'est-à-dire bien plus élevées et bien plus fortes

que toutes celles de la nature. Il y a des goûts et des consolations surnaturelles ; il y a des croix et des consolations surnaturelles, qui sont proprement les douleurs de la grâce que Dieu fait souffrir quelquefois d'une façon si cruelle aux âmes où il fait abonder sa grâce, qu'en rendant ces âmes capables de souffrir ces douleurs il ne les rend pas capables de les exprimer. Job, un des plus éloquents de tous ceux qui nous ont parlé dans l'Écriture, les sentait d'une manière si cruelle qu'il n'en put dire jamais autre chose, sinon que Dieu le fait souffrir d'une manière admirable : *Mirabiliter me crucias* (Job. 10). Il admire et se tait.

La plus forte de toutes les passions de la nature est l'amour profane; la plus forte aussi de toutes les passions de la grâce est l'amour sacré : on n'a que des pensées de douceur et de consolation quand on pense à lui, parce qu'on sait qu'il est la source et la mesure des consolations éternelles; mais il y a bien de la différence entre l'amour jouissant et l'amour souffrant; il est bien vrai qu'il est le même en substance au ciel et en terre; mais il est si différent dans ses opérations, qu'au lieu que dans le ciel il est la profonde paix des âmes bienheureuses, il est au contraire sur la terre le plus cruel persécuteur des âmes vertueuses.

Je parle après le grand Apôtre saint Paul qui connaissait bien le génie de l'amour divin; écoutez ce qu'il en dit : *Omnes qui volunt piè vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (2. Tim. 3. v. 12). Il dit que tous ceux qui veulent vivre sous les lois du divin amour doivent s'attendre qu'il sera leur persécuteur. Hé ! que leur fera-t-il souffrir ? Premièrement, il les privera de tout ce qui pouvait les consoler selon la nature ; il ne les nourrira que de croix, de regrets, de désirs, de mortifications si amères que leur vie ne sera qu'une longue mort, tandis qu'ils se verront privés de voir tout ce qu'ils aiment. O Dieu ! quel tourment d'être obligé à voir toujours ce qu'on n'aime pas, c'est-à dire le monde et les créatures, et ne pouvoir voir ce qu'on aime uniquement, c'est-à-dire Dieu seul ! N'est-ce pas vivre comme dans un cachot obscur, où il n'y a rien qui n'afflige et qui ne déplaise ? Les larmes servent de pain jour et nuit à ces âmes quand on leur demande : Où est donc ce Dieu que vous aimez tant ?

Cette première persécution en attire un grand nombre d'autres après elle ; car il semblerait que leur amour met son plaisir à les crucifier en mille manières; c'est lui qui a conduit des légions de martyrs au massacre durant la persécution des tyrans; c'est lui qui continue dans la pleine paix de l'Église à traiter les siens comme des victimes dévouées à la mort; il emprisonne les uns

dans des solitudes affreuses; il réduit les autres à la dernière pauvreté; il condamne ceux-ci à ne vivre que de pain et d'eau; il flagelle les autres jusqu'à répandre leur sang; il les accable tous de tant d'austérités qu'il leur fait bientôt trouver la fin de leur vie dans l'excès de leurs peines; et plus l'amour sacré a d'empire sur leurs âmes, plus il augmente ses rigueurs. Il faut avoir passé par ses mains pour savoir ce que c'est que de souffrir les grandes douleurs de la grâce, et pour avouer que celles de la nature sont peu de chose en comparaison.

Mais qui les a jamais expérimentées dans toute leur force comme la très-Sainte-Vierge au pied de la Croix? C'est là que la mère de la divine grâce éprouve ce que c'est que de souffrir les plus cuisantes douleurs de la grâce; c'est là qu'elle est la reine des martyrs, parce que son martyre est plus parfait, plus noble et plus crucifiant incomparablement que celui de tous les autres martyrs (Sicut appellatur Virgo virginum, ita martyr martyrum debet appellari. Richard à sancto Laurentio. Lib. 5. de Laud. Virg.). O martyre tout singulier et incomparable! où la victime immolée est une mère de Dieu; où le grand-prêtre qui la sacrifie est l'amour sacré; où l'autel de son sacrifice est la vraie croix; où le feu qui la consume est le feu du ciel. On peut dire que ce que la très-Sainte-Vierge a souffert sur le Calvaire a été le sacrifice du très-pur amour.

Pour l'entendre mieux, il faut remarquer une belle doctrine de saint Augustin, qui distingue quatre sortes de martyres qui se surpassent l'un l'autre en dignité, parce qu'ils se surpassent beaucoup en cruauté. 1.Dans le premier, Dieu a suspendu l'activité des éléments, comme l'ardeur du feu dans le martyre des trois enfants dans la fournaise de Babylone, qui brûlait et ravageait tout ce qui était autour de lui, et qui renfermait dans le milieu de ses flammes un air si agréable qui rafraîchissait les trois enfants comme un doux zéphir; ce sont des martyrs de volonté, et non pas d'effet; car quoique leur volonté n'ait pas manqué au martyre, le martyre a manqué à leur volonté.

Dans le second, Dieu laissait agir les instruments de la cruauté; mais il suspendait la sensibilité des corps des martyrs; les bourreaux prenaient plaisir à contenter leur rage par de nouveaux supplices, les martyrs en prenaient encore plus à contenter leur amour par de nouvelles souffrances. Vous me faites marcher pieds nus sur des charbons ardents, disait saint Tiburce: que vous me faites plaisir! je trouve que ce sont des roses; ceux-là sont des martyrs d'effet aussi bien que de volonté, mais leur

martyre leur était plus doux que toutes les consolations du monde.

Dans le troisième, Dieu ne suspendait ni l'activité des tourments ni la sensibilité des martyrs; ils souffraient et mouraient dans la violence de leurs supplices, mais Dieu répandait dans leurs âmes une si grande abondance de consolations que le plaisir dont ils étaient enivrés charmait si fort leur douleur, qu'ils se trouvaient sur les roues tranchantes comme sur un lit mollet, et ils étaient sur les brasiers ardents comme à un festin délicieux. Ils insultaient à leurs bourreaux et à leur tyrans, et la cruauté la plus enragée ne pouvait contenter l'empressement que ces martyrs avaient de souffrir toujours davantage. Ces trois sortes de martyres faisaient bien éclater la toute-puissance de Dieu, mais elles ne faisaient pas paraître une si grande force dans les martyrs, puisque leur faiblesse naturelle était toujours soutenue miraculeusement par la main de Dieu.

Mais on a vu une quatrième sorte de martyrs, que Dieu semblait avoir abandonnés à toute la rage de la cruauté des tyrans, sans avoir voulu arrêter ni la violence des tourments, ni la sensibilité de leurs corps, ni l'amertume de leurs peines, en la tempérant par les douceurs des consolations divines; ils souffraient des douleurs si dures qu'elles n'avaient rien que d'amer; des douleurs si épouvantables, qu'ils faisaient frémir d'horreur ceux qui le voyaient; et dans un abandon si général, qu'il semblait que le ciel même fût devenu de bronze et d'acier pour eux. Leur faiblesse naturelle aurait mille fois succombé, si elle n'eût été soutenue par la force du pur amour. Hélas! leur amour était le plus grand tyran, et toutefois c'était lui seul qui les faisait triompher.

On peut bien dire que cette quatrième sorte de martyre éclate autant en gloire par-dessus les autres, que le soleil éclate en lumière par-dessus toutes les étoiles. Je ne sais pas si le nombre en est grand, mais je sais qu'il n'y a qu'un roi des martyrs et une reine des martyres, qui sont encore bien plus élevés en excellence et en dignité au-dessus de ceux-ci, que ceux-ci ne le sont audessus des autres; ce roi est Jésus-Christ sur sa croix, et cette reine est sa très-sainte mère au pied de la croix de Jésus-Christ.

C'est là que saint Laurent Justinien la considère comme un miroir très-clair exposé devant le tragique et sanglant spectacle de Jésus-Christ en croix, pour en recevoir toutes les espèces et en imprimer tous les traits dans la plus sensible partie de son âme. Un visage n'est pas mieux représenté dans une glace, que toutes les douleurs de la mort et passion de Jésus-Christ sont ex-

primées et très-vivement imprimées dans le cœur de sa pitoyable mère, et c'était un ouvrage du pur amour qui lui faisait souffrir les pures douleurs de la grâce. Autrefois Jésus-Christ disait à un de ses apôtres : *Philippe, qui me videt videt et patrem meum.* Mon apôtre, vous désirez voir mon Père, voyez-le en ma personne: qui me voit voit aussi mon Père, car nous ne sommes différents en aucune chose, mais il vous dit ici : *Qui videt me videt et matrem meam.* Regardez-moi sur cette croix et contemplez bien toutes mes douleurs, et puis dites que vous avez vu ma mère, jusque dans le plus intime de son âme, car elle est un miroir qui me représente très-parfaitement. Son corps ne vous fait pas voir des plaies sanglantes comme vous en voyez sur celui de son Fils unique; mais qui est-ce qui ne sait pas la vertu naturelle de la foudre, qui va quelquefois briser et pulvériser une épée dans son fourreau, sans que le fourreau en reçoive aucun dommage? C'est de cette sorte que la douleur de cette cruelle passion, comme un foudre animé, pardonnant au corps de la Sainte-Vierge, qu'il a laissé sans plaies, est allé briser et foudroyer son cœur et son âme; elle vous le déclare elle-même dans ses lamentations : *Subversum est cor meum in memetipsa quoniam amaritudine plena sum* (Tren. 1. 22).

Cependant quel étonnement de la voir survivre à tous ces morts, et demeurer toujours ferme et inébranlable auprès de la croix, à la vue d'un spectacle si tragique et si effroyable qu'il ébranle tous les êtres! Oh! amour plus fort que la mort! Le sacrifice du Fils est déjà achevé par la mort, et celui de la mère continue encore par l'amour. Le Fils ayant expiré sur la croix n'est plus capable de recevoir aucune douleur, et la mère vit encore au pied de la croix pour souffrir la douleur d'un coup de lance dont les Juifs percent son côté; c'est le corps du Fils qui reçoit la blessure, mais il n'en ressent pas la douleur; c'est donc le cœur de la mère qui la reçoit tout entière. Et c'est ainsi qu'elle l'a révélé à sainte Brigitte : *Tunc videbatur quod quasi corpus meum perforabatur, cum vidissem corpus Filii mei perforatum.*

Le cœur adorable de Jésus est la source du pur amour; qui n'a jamais puisé dans cette source n'a jamais goûté ce que c'est qu'aimer purement. Avant la mort de Jésus, cette source était fermée; mais, sitôt qu'il est mort d'amour pour nous sur la croix, l'Ecriture nous dit qu'une lance l'ouvrit : *Lancea latus ejus aperuit* (August. in Psal. 36), afin de nous donner le moyen d'y puiser avec liberté et d'apprendre à une âme qui sent un ardent désir d'aimer purement son Dieu, où elle pourra prendre de quoi

désaltérer saintement la soif qui la presse. Voilà le cœur de Jésus ouvert, personne ne peut vous empêcher d'y entrer; c'est une source inépuisable du très-pur amour, vous pouvez y puiser tant qu'il vous plaira; portez-y votre cœur vide de tout autre amour, et assurez-vous qu'il le remplira très-abondamment, car si vous avez quelque désir de posséder son divin amour, il en a mille fois davantage de vous le donner. Saint Augustin dit que Dieu prend plaisir à faire de votre cœur une arche ou un coffre-fort où il enferme les plus précieuses richesses du sien. Soyez bien vigilant, de peur que le voleur du monde ne vous l'enlève : *O homo, cor tuum sit potius arca ubi habitent divitiœ Dei* (August. in Psal. 36). O homme, qui désirez que Dieu soit votre trésor, soyez aussi le trésor de Dieu, afin qu'il vous dise et que vous puissiez lui dire aussi : Où est mon trésor, là est mon cœur.

ARTICLE IV.

La très-Sainte-Vierge martyrisée au pied de la croix par la violence des douleurs divines qu'elle y endure.

Ces trois sortes de douleurs, dont vous avez entendu parler jusqu'à présent, qui sont les douleurs du péché, les douleurs de la nature et les douleurs de la grâce, peuvent bien être communes à la Sainte-Vierge et à d'autres, mais les douleurs divines, dont on ne parle que bien rarement, lui sont si particulières et si propres, qu'à vrai dire il n'y a que son Fils unique et elle qui soient capables de les endurer, encore son Fils n'eût jamais pu les souffrir, si elle ne lui en eût donné la capacité. O Dieu ! que les conduites du ciel sont opposées à celles du monde !

Quand une personne est assez heureuse pour entrer dans l'alliance d'un très-puissant roi, quand elle en est la fille, la mère, l'épouse, on estime que non-seulement elle est à couvert de toutes les misères de la vie humaine, mais qu'elle est dans la jouissance de toutes les félicités que l'on peut goûter sur la terre : telles sont les plus sages lois de la politique des hommes. Mais celles de la divine Providence, dont la sagesse est infinie, vont tout au contraire, car jamais aucune pure créature n'est entrée et n'a pu entrer dans une plus haute alliance que la très-Sainte-Vierge, lorsqu'elle a été élevée à la dignité de mère de Dieu, car elle a des liaisons si étroites et si admirables avec la divinité, qu'elle est fille, épouse et mère, non pas du plus grand monarque du monde, mais du roi des rois, mais de Dieu même. Elle est fille de Dieu le Père, elle est mère du Fils incarné, elle est épouse du Saint-Es-

prit : il n'est pas au pouvoir de Dieu, tout-puissant qu'il est, de faire une alliance plus noble avec une pure créature.

Cependant, bien loin que cette alliance si sublime la mette à couvert des misères, ou lui donne la jouissance des félicités de la vie présente, elle l'établit le centre de toutes les misères et de toutes les calamités que la plus infortunée des créatures pouvait endurer; car non-seulement elle souffre les plus sensibles douleurs de la nature dans la mort de son Fils unique, comme la plus tendre de toutes les mères; non-seulement elle éprouve les plus violentes douleurs de la grâce, comme la plus parfaite des saints, mais elle porte le poids immense des douleurs divines, comme la seule engagée dans une intime alliance avec les trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont chacune lui fait souffrir de sa part des douleurs inexplicables aux langues humaines : commençons par le Père.

§ I.

Les douleurs que Dieu le Père fait endurer à la Sainte-Vierge dans la passion.

Pour concevoir en quelque façon, ou du moins pour conjecturer tant soit peu de quelle sorte Dieu le Père lui fait endurer des douleurs divines, il faut considérer que dans l'ordre de la nature le père et la mère partagent également la possession d'un fils unique, et s'il vient à mourir, la douleur de sa perte est aussi partagée entre eux; d'où il arrive que chacun ne la ressent qu'à demi. Mais la très-Sainte-Vierge ne partageait point avec un autre la possession de son Fils unique, puisqu'elle était son Père et sa mère, selon sa sainte humanité; il fallait donc bien qu'elle portât elle seule toute la douleur de sa mort.

Eh quoi! Jésus-Christ n'avait-il pas un Père aussi bien qu'une mère? Le Père-Éternel n'est-il pas son véritable Père comme la Sainte-Vierge est sa véritable mère? Voilà un Père et une mère d'un véritable Fils, ne doivent-ils donc pas partager les douleurs de sa mort? Puisque l'un et l'autre peut dire également : Mon Fils unique est mort, mon Fils unique est mort, je l'ai vu mourir d'une mort infâme et cruelle sur une croix. Ah! il est vrai, voilà un Père et une mère d'un même Fils unique; mais c'est un Père qui est Dieu, et c'est une mère qui n'est pas Dieu. Et voilà le principe des douleurs incompréhensibles dont elle seule demeure chargée.

Car il est certain que la douleur sur la mort d'un Fils unique appartient au père aussi bien qu'à la mère; et si, par impossible,

le Père-Éternel était capable de sentir de la douleur, voyant son Fils unique mort, détruit et comme anéanti sur la croix ; comme il l'aimait infiniment, il en sentirait une douleur infinie, parce qu'elle devrait être proportionnée et à la dignité de la personne, et à l'amour infini qu'il lui porte ; mais il est Dieu impassible et incapable de douleur : que faire donc ? car une douleur infinie est bien justement due à la mort d'un tel Fils. Dieu le Père ne peut lui payer cette dette ; qui donc la paiera ?

Ce sera la mère qui répondra des dettes du Père ; ce sera la très-Sainte-Vierge à qui Dieu le Père les fera payer pour lui ; et comme il lui fait part de sa divine fécondité pour la naissance de son Fils unique, il prend comme en échange, ou comme en paiement dans son cœur, la douleur qu'un tel Père, qui serait capable de douleur, devrait ressentir à la mort de ce même Fils; de sorte que Marie, au pied de la croix, ne paya pas seulement ses propres peines, mais encore celles du Père-Éternel. O douleur immense en sa grandeur ! ô douleur infinie en sa profondeur ! quel esprit des anges ou des hommes serait capable de vous concevoir ?

Cela vous surprend peut-être, et vous demandez : comment est-il possible que la Sainte-Vierge soit capable d'une si prodigieuse douleur qui s'étend jusqu'à l'infini ? Répondez-moi à la question que je vous ferai, et je répondrai à la vôtre : comment est-il possible qu'elle produise un Dieu de sa propre substance, n'étant qu'une simple créature? Comment est-il possible que Dieu le Père l'ait rendue participante de sa divine fécondité si véritablement qu'elle est la mère naturelle du même Fils dont il est le Père naturel ? Comment est-il véritable que ce Père et cette mère n'aient qu'une seule et une même relation à ce Fils unique qui leur est commun, et que le terme de cette relation étant infini en grandeur, parce qu'il est Dieu, cette relation soit aussi infinie en dignité et en excellence, parce que les relations sont mesurées par leurs termes, comme disent les philosophes ? Dites-moi comment il est possible que la Sainte-Vierge, n'étant qu'une simple créature, soit élevée à tant de grandeurs divines, sans pourtant qu'elle soit Dieu.

Vous me répondrez: C'est par un miracle du bras tout-puissant de Dieu, si prodigieux qu'il est au-dessus de tous les miracles ; et moi je vous fais la même réponse, quand vous me demandez: Comment est-il possible que la très-Sainte-Vierge puisse souffrir sur le Calvaire toutes les douleurs divines qu'il eût été juste que le Père de Jésus-Christ eût endurées sur sa mort ? je vous répon-

drai : C'est par un miracle du bras tout-puissant de Dieu, si prodigieux qu'il surpasse tous les miracles; car vous ne pouvez pas douter que ce dernier ne soit également possible à Dieu comme le premier, quoique à la vérité je ne prenne pas ici l'infini dans toute sa rigueur, mais dans l'étendue qu'il peut avoir dans une créature. Voilà donc comme elle souffre les douleurs divines de la part du Père-Eternel. Venons maintenant au Fils, et voyez si elle souffre moins de sa part.

§ II.

Les douleurs que le Fils de Dieu fait souffrir à la Sainte-Vierge dans sa passion.

C'est lui proprement qui souffre sur la croix les véritables douleurs divines que son Père Eternel n'est pas capable d'endurer ; mais considérez d'où lui vient cette capacité ; ce n'est pas de son divin Père, qui ne lui donne que sa seule divinité ; c'est donc de sa très-sainte mère, qui lui donne son adorable humanité, qui est passible, et cette humanité terminée par une personne divine est véritablement Dieu, et par conséquent les douleurs qu'elle souffre sont véritablement des douleurs divines ; mais comme il est vrai, selon le langage des saints pères, que la chair du Fils est la propre chair de la mère, qui a fourni elle seule la matière de son corps adorable : *Caro Christi, caro Mariæ* : il est vrai aussi que les douleurs du Fils sont les douleurs de la mère ; elle endure donc en son Fils et avec son Fils des douleurs divines.

Saint Bonaventure, dans cet ouvrage tout séraphique, qu'il a intitulé l'Aiguillon de l'amour divin, au chapitre quatrième, qui est des larmes de la Sainte-Vierge au pied de la croix, lui parle en ces termes dignes de la piété d'un si grand saint : O très-Sainte-Vierge, où êtes-vous, quand votre Fils endure les cruelles douleurs de sa passion ? vous n'êtes pas seulement proche de sa croix, mais vous êtes dans la croix même; c'est là que vous êtes crucifiée avec lui : je n'y remarque que cette seule différence, que toutes les douleurs qu'il endure en sa chair, vous les endurez dans votre âme, et que toutes les plaies qui sont dispersées sur tout son corps sont réunies ensemble dans votre cœur: c'est donc là que vous sentez la pointe des épines, c'est là que vous êtes percée des clous qui ont percé ses pieds et ses mains, c'est là que vous souffrez les douleurs de sa cruelle flagellation, c'est là que vous goûtez l'amertume du fiel et du vinaigre ; là que vous recevez les injures, les mépris, les ignominies qu'il a soufferts de

la part des Juifs ; *c'est là enfin que l'amour, aussi fort que la mort, vous fait endurer toutes les cruautés de sa passion ; car la mort s'attaque à tout le corps, mais l'amour n'en veut qu'au cœur qu'il brûle, qu'il perce, qu'il déchire, qu'il tyrannise en mille manières : oh ! amour cruel, mais trop aimable cruauté du parfait amour* (Bonavent.) !

Quand saint Bernard considère l'amour de cette douloureuse mère qui se tient debout, proche de la croix, il conçoit une ingénieuse, mais très-pieuse pensée, qu'il exprime avec ces paroles toutes pleines d'onction et d'amour (Bernard. hom. in Stabat). O douleurs inexplicables, dit-il, ô ineffable retour du saint amour ! le Fils endure pour la mère et pour tout le monde ; mais les douleurs de sa passion étaient comme un torrent impétueux, qui, après l'avoir submergé, regorge très-abondamment sur la mère et la submerge dans les mêmes eaux de son amertume ; et comme les fleuves retournent toujours au lieu de leur origine pour en écouler derechef, les mêmes douleurs retournent de la mère au Fils, et puis du Fils à la mère; et c'est un flux et un reflux continuel de passion et de comparaison dans tous les deux.

La nature de la sympathie est si admirable, que si vous montez deux luths sur le même ton, en touchant les cordes de l'un, vous faites résonner celles de l'autre, en sorte qu'il fait la même symphonie. Or, jamais sympathie ne fut si forte ni si entière que celle de la mère admirable avec son Fils adorable; car elle n'est pas seulement fondée sur la nature qui est très parfaite dans tous les deux, mais sur la grâce qui est la même dans sa plénitude dans l'un et dans l'autre, comme l'assure saint Jérôme : *In Mariam totius gratiæ, quæ in Christo est, plenitudo venit ;* et non-seulement sur la grâce, mais sur la divinité même en quelque façon ; l'un étant le propre Fils de Dieu, et l'autre la vraie mère de Dieu. O sympathie admirable ! ô liaison incomparable que la nature produit ! que la grâce perfectionne ! et que la divinité couronne ! Ce sont donc véritablement deux luths parfaitement d'accord, montés sur le même ton.

Hé ! pouvons-nous douter que les mêmes touches qui impriment des douleurs au corps et à l'âme du Fils ne pénètrent vivement le cœur et l'âme de sa très-sainte mère ? Tous deux ne rendent que la même harmonie ; tous deux endurent un même martyre de douleur et d'amour, tous deux offrent à Dieu un même sacrifice pour la rédemption de nos âmes ; tous deux répandent leur sang à torrents, mais l'un verse le sang de son corps, et l'autre verse le sang de son cœur : *Ille in sanguine carnis, hæc*

in sanguine cordis ; ô Marie ! vraie mère de miséricorde ! n'est-ce point assez que le Fils soit crucifié, si la mère ne l'est aussi ? L'amour tendre et ardent que vous nous portez ne serait-il point satisfait si vous ne coopériez avec ce divin Sauveur au grand ouvrage de notre salut, endurant les mêmes douleurs sur le Calvaire, mais n'ayant qu'un cœur et une âme avec lui ; il fallait bien, selon la prophétie du saint vieillard Siméon, qu'un même coup de la même épée de douleur, vous sacrifiât et vous perçât l'un et l'autre : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Torquebatur magis quam si torqueretur in se, quia supra se incomparabiliter diligebat id unde dolebat. Amadeus hom. 5. de Vir.); et c'est de cette sorte, que le Fils, aussi bien que le Père, lui fait souffrir au pied de la croix la violence des douleurs divines.

§ III.

Les douleurs que le Saint-Esprit fait endurer à la Sainte-Vierge en la passion.

Enfin le Saint-Esprit, comme son époux, y met la dernière main, c'est lui qui dans la divinité est le lien sacré du Fils et du Père, et c'est lui-même qui dans l'humanité fait la liaison admirable du Fils et de la mère. Mais au lieu que dans la divinité il fait que la joie infinie est commune au Fils et au Père par le même amour qui leur est commun, il fait au contraire dans l'humanité que les douleurs divines soient les mêmes dans le Fils et dans la mère par le même amour qui leur est commun. Nous voyons bien que la liaison que la nature fait entre le corps et l'âme est si étroite et si intime, que toutes les douleurs que l'une de ces deux parties endure, l'autre les ressent aussi ; vous diriez que ce n'est qu'une même chose, et qu'elles n'ont rien de séparé ; mais quelle comparaison faut-il faire entre l'union naturelle de l'âme et du corps, et l'union surnaturelle et divine du Fils de Dieu et de son aimable mère par le Saint-Esprit ?

Regardez-les si vous voulez comme le corps et l'âme ; aussi est-il vrai que comme l'âme, qui est un pur esprit, n'est rendue sensible et visible que parce qu'elle est revêtue d'un corps, ainsi la foi nous fait entendre que le Verbe éternel, qui est un pur esprit, n'a été visible à nos yeux et palpable à nos mains que parce que la très-Sainte-Vierge l'a revêtu de sa propre chair : *Habitu inventus* : voilà son habit ; *Quod vidimus oculis nostris, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ ;* le voilà visible et sensible par le corps humain qui le couvre, et en cet état c'est à peu près comme le corps et l'âme, qui étant très-unis ensemble,

endurent les mêmes douleurs qu'ils se font souffrir l'un à l'autre réciproquement, et qui pourraient se faire les mêmes complaintes réciproques.

L'âme dirait au corps : Hélas ! c'est moi qui vous fais souffrir; car si je ne vous animais pas, vous ne seriez pas sensible aux douleurs; et le corps répondrait à l'âme : Hélas! c'est aussi moi qui vous fais souffrir; car si vous n'étiez pas chargée de ma chair, vous seriez incapable d'aucune douleur sensible. C'est à peu près de cette sorte que la Sainte-Vierge regarde son Fils unique attaché en croix, où il souffre des douleurs mortelles. Hélas! dit-elle, c'est moi qui vous fais souffrir, car si je ne vous eusse pas donné le corps passible et mortel que vous portez, vous seriez impassible et invulnérable aussi bien que Dieu votre Père. C'est donc moi qui vous fais endurer, moi votre mère, je vous fais endurer de cruelles souffrances, à vous mon Fils bien-aimé et mon Dieu immortel; et le Fils, regardant sa divine mère qui endure les mêmes douleurs au pied de la croix, il lui dit par une compassion toute pleine de tendresse et d'amour : hélas! c'est moi qui vous fais souffrir ! c'est moi qui suis cause du cruel martyre que vous endurez; car je suis l'âme qui vous anime, et vous ne recevrez dans votre cœur le contrecoup de toutes mes douleurs qu'à cause que j'en suis le principe.

ARTICLE V.

Les sentiments de Jésus-Christ pour sa sainte mère, et les sentiments réciproques de la Sainte-Vierge pour son cher Fils, et quels doivent être les nôtres.

C'est là-dessus que saint Laurent Justinien a conçu ce sentiment digne de sa piété; le Fils gémit de voir sa très-sainte mère présente au spectacle tragique de sa passion : il parle au secret de son cœur d'une voix fort sensible : « Pourquoi êtes-vous venue ici, ma colombe et ma bien-aimée, pour augmenter mes douleurs par votre présence? Car le tourment que vous endurez me perce le cœur. Hélas ! hélas ! où courez-vous, ma mère ? à la fontaine des larmes, au torrent des amertumes, à l'abîme de la tristesse; retirez-vous, soulagez ma douleur en vous cachant à mes yeux; sauvez-vous vous-même du déluge des maux qui me va submerger; vous ne sauriez porter le poids immense des douleurs divines où Dieu lui-même tout-puissant qu'il est va être abîmé; vous ne ferez qu'augmenter mes tourments par les vôtres. Les bourreaux me feront moins souffrir extérieurement par leur cruauté que vous

ne me ferez souffrir intérieurement par la tendresse de votre amour, vous redoublez toutes mes douleurs par la grandeur de vos peines; faut-il donc être crucifié deux fois, une fois par leur haine, et une fois par votre amour» (Justinianus, lib. de triumphali agone, cap. 11)? Eh! que repart à cela la très-Sainte-Vierge?

Elle s'est expliquée elle-même par des sentiments réciproques de son âme avec sainte Brigitte, sa bien-aimée et sa confidente (Brigitta. lib. 1. revelat. c. 6), à laquelle elle a plusieurs fois découvert les plus intimes secrets de son cœur. « Quand mon Fils bien-aimé naissait de mon sein virginal, je sentis que la moitié de mon cœur sortait de moi même, et qu'il naissait avec lui; et quand il souffrait dans sa passion, je sentais que mon cœur endurait les mêmes douleurs : car, quoique je n'en eusse plus que la moitié à moi, la partie que je n'avais plus faisait sentir toutes ses souffrances à celle que j'avais encore; ainsi, quand mon Fils était flagellé si cruellement, je sentais mon cœur flagellé de même façon, et j'en ressentais la même douleur : quand je le voyais couronné d'épines, mon cœur était percé par les pointes des mêmes épines; quand je regardais ses pieds et ses mains percées des clous qui le tenaient attaché en croix, mon cœur ressentait la cruelle douleur des mêmes blessures.

« Je le regardais fixement, et il me regardait aussi, et mes yeux imitant ses plaies versaient à torrent le sang de mon cœur, comme il versait à torrent le sang de mon corps. Je souffrais en le regardant, que lui seul connaît toute la grandeur de ma passion : et il souffrait tant en me voyant ainsi endurer, que toutes les immenses douleurs qu'il souffrait dans sa personne semblaient assoupies à la vue des miennes, et il me semblait aussi que toutes mes douleurs, quoiqu'elles fussent les plus violentes qui peuvent être endurées par une créature, ne m'étaient rien auprès des siennes : c'est pourquoi je puis dire avec vérité que sa douleur a été ma douleur, et que ma mort a été sa mort, parce que son cœur est vraiment mon cœur : pensez bien à cela, ma fille (concluait la très-sainte-Vierge à sainte Brigitte), imprimez bien avant dans votre âme cette vérité, et il ne vous sera point amer de quitter le monde, ni difficile de mépriser tout le reste, pour vous donner uniquement à son service et à son amour : si vous l'aimez de tout votre cœur, si vous l'aimez uniquement, si vous l'aimez bien ardemment, vous connaîtrez par vos propres expériences ce que vous ne sauriez jamais concevoir, jusqu'à ce que vous l'aimiez de la sorte. »

Hélas! que pouvons-nous penser de nos duretés prodigieuses

sur la passion de notre Rédempteur et de nos insensibilités cruelles sur la compassion de sa très sainte mère? Nous regardons sans nous émouvoir ce spectacle si étonnant, qu'il a ébranlé le ciel et la terre, fait pleurer amèrement les anges et les hommes, touché et brisé les rochers et épouvanté l'enfer même; nous regardons tout cela de sang froid, les yeux secs, et le cœur insensible comme s'il était de bronze. N'y a-t-il pas là de quoi nous humilier jusqu'aux abimes, et de quoi nous faire mourir de confusion? Cachons-nous dans le fond du néant, et tremblons de crainte des justes reproches que nous pourront faire tous les êtres.

Est-ce vous qui vous disiez chrétien, qui faisiez profession de garder une loi qui vous commandait d'aimer votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces? Est-ce vous qui vous disiez son enfant, qui l'appeliez tous les jours votre Père, qui osiez lui demander la possession de son royaume, et prétendre à la participation de sa gloire éternelle ? et vous l'avez traité avec la même indifférence que s'il ne vous avait rien été? Oui vous avez eu pour lui un mépris aussi absolu que s'il avait été moindre qu'une paille; vous avez vu sa très-sainte mère, la plus parfaite des pures créatures, qui devait être votre modèle, vous l'avez vue endurer au pied de sa croix les douleurs les plus cuisantes du péché, de la nature et de la grâce, et mêmes les douleurs divines, que son amour lui faisait souffrir, et vous n'avez jamais eu le cœur d'en ressentir aucune ?

Ne deviez-vous pas ressentir les douleurs du péché, en le regardant comme le cruel bourreau qui tourmentait Jésus sur la croix? Ne deviez-vous pas ressentir du moins les douleurs de la nature, quand vous n'eussiez été qu'une créature raisonnable? Les démons même qui n'ont rien de surnaturel les ont ressenties à la mort de leur Créateur, tremblants de crainte à la seule vue de sa croix : et vous qui en savez plus qu'ils n'en connaissent, touchant le prodigieux excès des tourments de sa passion; vous qui avez su qu'il est mort pour vous, et non pas pour eux; quand vous n'eussiez pas été éclairé par les lumières de la foi; quand vous n'eussiez su l'histoire tragique de ses tourments et de sa mort que comme une vérité humaine, mais que vous saviez si certaine que vous n'en pouviez pas douter; ne deviez-vous pas au moins vous attendrir et vous laisser toucher de quelques sentiments ou de douleur sur des opprobres si indignes d'une majesté infinie, ou de compassion sur des cruautés si injustes exercées sur son innocence, ou de reconnaissance sur l'excès incompréhensible de son

amour, qui l'obligeait d'endurer tout cela pour vous? O que votre insensibilité est épouvantable!

Manquiez-vous donc de sentiment pour les moindre choses humaines, où vous preniez quelque intérêt? On vous a vu inconsolable sur la mort d'un enfant, sur le désastre d'un ami, ou sur la perte d'un peu de bien temporel; oh! honte! On a vu tant de fois des femmes chrétiennes pleurer sur la perte d'un oiseau, et sur la mort de leur petit chien, tandis que Jésus-Christ, qui est le Dieu qu'elles font semblant d'adorer, et qu'elles sont obligées d'aimer de tout leur cœur sous peine de la damnation éternelle, n'a pu arracher le moindre petit sentiment de leur cœur. Stupide et ingrate créature! Votre Dieu vous est-il donc moins que cet oiseau, que ce petit chien? Est-il possible que vous ayez des larmes et de la douleur pour toutes les bagatelles, et que vous n'ayez que du mépris et de l'insensibilité pour Dieu; je vous ferais ce juste reproche quand vous n'auriez qu'une connaissance purement humaine des vérités de notre Évangile.

Mais vous qui êtes instruit par les divines lumières de la foi, vous qui faites profession de la religion chrétienne et qui fondez là-dessus toutes les espérances de votre salut éternel; vous qui vous nourrissez du corps et du sang adorable de Jésus-Christ; vous qui puisez dans les fontaines de ses grâces, avez-vous jamais su ce que c'est que sentir les douleurs de la grâce en considérant les douleurs de sa passion? pouvez-vous ignorer que la grâce est élevée au-dessus de la nature, et que l'amour divin qui règne en souverain dans tous les cœurs, qui ne sont pas privés de la grâce, est plus fort sans comparaison que l'amour naturel, et que, par conséquent, si l'amour naturel fait ressentir nécessairement à un cœur les douleurs de la nature sur la perte de ce qu'il aime, l'amour divin, étant beaucoup plus fort, fait ressentir plus vivement celles de la grâce à un cœur qu'il anime; l'avez-vous jamais expérimenté?

Peut-on aimer fortement et perdre ce qu'on aime sans ressentiment? Cela peut-il être? mais sans l'avoir perdu, peut-on aimer et voir celui qu'on aime outragé, méprisé, cruellement traité, baigné de son sang et souffrir jusqu'à mourir d'une mort violente, cruelle et honteuse; peut-on aimer et voir tout cela sans ressentiment? Peut-on être insensible quant on a tant soit peu d'amour? Non, mais le peut-on être quand on a beaucoup d'amour? On le peut beaucoup moins. Comment donc le pourra-t-on être si on a la grâce, et quand on aime de tout son cœur et de toute son âme, et de toutes ses forces, comme nous y sommes obligés

par le plus grand de tous les préceptes; qui n'avouera que cela est absolument impossible? confessez donc que vous n'avez ni grâce, ni amour, si vous n'êtes nullement touché. Cependant demandez à votre cœur s'il a jamais expérimenté ce que c'est que souffrir les douleurs de la grâce, et s'il sait seulement de quoi on lui parle.

Si vous ne savez pas ce que c'est que les douleurs de la grâce, connaîtrez-vous ce que c'est que des douleurs divines? En avez-vous jamais conçu seulement l'idée? Si vous ne le savez pas apprenez-le de la très-Sainte-Vierge, qui les souffre si violentes au pied de la croix, qu'elle est justement nommée pour cela la reine de tous les martyrs, aucune autre ne l'ayant jamais égalée dans les tourments que son amour, le plus grand de tous les amours, lui a fait souffrir à la vue de son bien-aimé attaché en croix.

Apprenez-le de tant de grands saints; d'un séraphique saint François qui, après en avoir eu l'âme toute brisée, porta ces douleurs jusque sur son corps, et, par un prodige singulier et admirable à tous les siècles, il en demeura blessé à mort, portant visiblement, mais très-douloureusement, les mêmes plaies de son très-aimable et très-aimé Jésus, dans ses pieds, dans ses mains et dans son côté.

Apprenez-le d'un saint Dominique, de qui saint Antonin a écrit que ses yeux étaient comme des ruisseaux de larmes qui coulaient toujours, et que l'amour de son cœur, qui brûlait sans cesse, en était la source; de sorte que, par une merveille de la grâce bien opposée à l'ordre de la nature, le feu produisait l'eau, et cette eau, au lieu d'éteindre le feu, le nourrissait et l'embrasait toujours.

Apprenez-le de sainte Marguerite de Cortone, qui ne versait pas seulement l'eau de sa tête par les yeux, mais souvent le sang de son cœur, et qui s'aveuglait quelquefois par l'abondance de ses larmes et par la véhémence de sa douleur; ravie de perdre la vue de toutes les créatures pour ne voir plus que des yeux de son âme, son aimable Sauveur attaché en croix; et, en cet état, ne voyant plus personne, ne pensant pas aussi être vue de personne, elle tendait les mains de côté et d'autre, comme ferait un aveugle. Conduisez-moi, disait-elle, à mon bien-aimé; apprenez-moi où je pourrai le trouver. O mon Jésus, la délicieuse vie de mon âme, enseignez-moi où vous reposez, où vous demeurez, et où vous mourrez dans le plus grand excès de vos douleurs; je vous cherche, je vous désire, je vous appelle, je pleure, je crie,

je meurs de tristesse et d'ennui si je ne vous trouve, si je ne souffre, si je ne meurs pour votre amour. Ce fut par ces sentiments assez dévots, et assez au goût de chacun, que se termina cette conférence; mais la suivante fut encore plus utile et plus sensible.

CONFÉRENCE XXVII

Le Phénix, où il est traité de la mort de la Sainte-Vierge.

Crisante était un bon homme qui prenait tout en bonne part, et qui avait la facilité à croire les bonnes choses que saint Paul met entre les effets ou les marques de la charité : *Caritas omnia credit.* Cet homme trop simple, mais au reste fort dévot, s'estimait très-riche d'avoir, à ce qu'il pensait, une très-précieuse relique; il la gardait comme un héritage que ses ancêtres avaient toujours conservée chèrement dans leurs maisons et qu'ils tenaient par tradition être un morceau d'une des côtes de la Sainte-Vierge. Luitprand, son parent, plus éclairé que lui, parce qu'il avait un peu fréquenté les écoles et qu'il avait même quelque lecture des saints pères, se moquait de sa crédulité et tâchait de le désabuser.

Pauvre homme, lui disait Luitprand, ne savez-vous pas que nous n'avons rien du corps de la très-Sainte-Vierge sur la terre, et qu'il est tout entier avec son âme dans le ciel? Ignorez-vous que l'Église célèbre tous les ans la fête de sa glorieuse Assomption, et qu'elle croit qu'elle est entrée en triomphe dans la gloire en corps et en âme? Je le sais répondait Crisante, mais n'avons-nous pas en terre les reliques de plusieurs saints qui sont aussi dans le paradis? Oui, des autres saints qui sont morts, lui repartait Luitprand, mais la Sainte-Vierge n'est pas morte?

Comment, n'est pas morte, reprit brusquement Crisante, surpris de cette proposition, elle aurait donc vécu plus long-temps que Mathusalem, car il y a plus de mille six cents ans qu'elle était au monde. O pauvre simple, lui disait l'autre, que vous le prenez mal; je ne dis pas qu'elle soit encore au monde, mais je dis qu'elle est passée de la terre au ciel sans mourir; car croiriez-vous que la mort, qui n'est que la punition du péché d'Adam dont nous apportons tous la souillure du sein de nos mères, eût eu quelque pouvoir sur la très-Sainte-Vierge qui seule en a été préservée, car elle est née sans le péché originel et n'a jamais commis un seul péché actuel en toute sa vie. Quelle justice y aurait il de la condamner à la mort comme tout le reste des enfants d'Adam qui sont criminels, elle qui est tout-à-fait innocente?

D'ailleurs quelle apparence que celle qui nous a donné Jésus-Christ, qui est la source de la vie et le remède de tous nos péchés, n'eût pas eu le privilége d'être garantie de la mort aussi bien que du péché? Saint Épiphane, qui a beaucoup philosophé sur cette question, ne l'a pas à la vérité décidée, et n'assure pas tout-à-fait qu'elle ne soit pas morte, mais il n'ose aussi prononcer qu'elle soit morte, tant la chose lui semble indécente et indigne de la gloire d'une mère de Dieu : *Non quod immortalis manserit, neque affirmo quod mortua sit;* je ne dis pas qu'elle soit demeurée immortelle, mais je n'assure pas aussi qu'elle soit morte.

Le prêtre Timothée, dans une oraison qu'il a composée de la sacrée rencontre (Timoth. orat. de sacro occursu), ne balance pas là-dessus, il tient pour assuré qu'elle n'est pas morte. Ne vaut-il pas mieux entrer dans son sentiment par respect à la grandeur de la mère de Dieu, et pour la consolation de toutes les âmes qui l'honorent? Si donc elle n'est jamais morte, comment auriez-vous une relique de son sacré corps? Qui est-ce qui aurait tiré une de ses côtes pour vous la donner?

Cela éblouissait un peu l'esprit de Crisante, qui était facile à persuader; néanmoins, comme il ne savait se résoudre à renoncer à sa croyance, que sa relique était un os de la Sainte-Vierge, il tenait ferme et se défendait comme il pouvait. L'autre cependant l'accablait de plusieurs raisons où il ne trouvait rien à répondre, et leur contestation s'échauffait déjà beaucoup, lorsque, voyant qu'ils ne pouvaient s'accorder sur leur différend, ils s'accordèrent du moins de s'en rapporter à nous. Le savant et charitable guide que je suivais partout, les ayant entendu tous deux, leur dit : Vous n'avez raison ni l'un ni l'autre.

Vous qui soutenez que la Sainte-Vierge n'est pas morte, n'avez pas raison, car la vérité est qu'elle est morte; c'est la croyance commune de toute l'Église, c'est la doctrine de tous les saints pères; et l'Écriture sainte même, quoiqu'elle ne la désigne pas en particulier a cette règle générale dont elle n'est pas exempte non plus que les autres : *Statutum est hominibus semel mori.* Il est arrêté que tous les mortels mourront une fois, non-seulement parce qu'ils ont une vie criminelle, car s'il n'y avait que cette raison, la Sainte-Vierge, qui n'a jamais péché, en serait exempte, mais parce qu'ils ont un corps humain dont la condition est mortelle; la Sainte-Vierge, ayant donc un corps humain et mortel comme tous les autres, a dû mourir.

Et véritablement, comme son Fils unique est mort, quoiqu'il fût exempt du péché et qu'il fût un Dieu immortel, il était bien

juste et convenable qu'elle eût cette conformité avec lui de mourir aussi bien que lui; ainsi vous êtes abusé de vous persuader que la Sainte-Vierge n'est pas morte.

Vous aussi, qui prétendez avoir une précieuse relique que vous pensez être une parcelle de ses os, n'avez pas raison; car, qu'il soit vrai qu'elle est morte comme les autres saints, dont nous avons les sacrés reliques en terre, il n'est pas vrai que la mort l'ait traitée comme tout le reste des saints; elle a seulement rompu pour un peu de temps l'union naturelle de son âme avec son corps; mais, bientôt après, ils ont été réunis ensemble, et le ciel a voulu les avoir l'un et l'autre dans leur intégrité; de sorte que nous n'avons plus rien d'elle, en ce bas monde, que sa mémoire qui console toutes les bonnes âmes; la bonne odeur de ses vertus, qui embaume toute l'Église, et sa puissante intercession qui soutient nos faiblesses, qui nous défend de nos ennemis, et qui ménage notre salut. Quittez donc la trompeuse croyance que vous avez eue jusqu'à présent, et ne pensez plus avoir pour relique un des os de la Sainte-Vierge.

L'un et l'autre voyant qu'ils perdaient leur cause, et qu'ils étaient si mal informés touchant la mort et la résurrection de la très-Sainte-Vierge, prièrent instamment le juge qui les avait condamnés, de leur expliquer sa sentence, et de les instruire à fond de cette importante vérité. Sa charité, toujours prête à bien faire et à consoler tout le monde, y consentit très-volontiers, et ce fut le sujet d'une dévote et curieuse conférence; écoutez-en le récit, et vous en jugerez vous-même. Il commença à leur dire :

ARTICLE II.

La résurrection de la Sainte-Vierge représentée par la merveille du phénix.

Le plus surprenant et le plus singulier de tous les miracles de la nature est ce que les auteurs nous rapportent du phénix; Tertullien l'expose comme un exemple très-parfait et comme une preuve sensible de la résurrection finale, où les hommes, après avoir cessé d'être, seront derechef. Cet oiseau, dit-il, ce prodige de la nature, qui naît et qui vit dans l'Arabie: *De singularitate famosum, de posteritate monstruosum* (Tertul. de Resur. 13): très-fameux, dit-il, pour sa singularité, parce qu'il n'y en a jamais qu'un seul au monde; très-prodigieux en sa postérité, parce qu'il semble se produire ou se reproduire lui-même, il est son propre père et son propre enfant, son prédécesseur et son succes-

seur, toujours plus vieux et toujours plus jeune que lui-même; il ne reconnaît ni père ni mère, mais il est lui seul l'un et l'autre à soi-même, par un prodige si étonnant, que, si les saints pères n'en parlaient pas très-expressément, on aurait peine à croire que ce qu'on en dit fût autre chose qu'une fable (De Phœnice; vide Lactantium carmine de Phœnice. Epiph. in ancorato. Ambros. l. 5. in hexam. c. 23. Zenon. serm. de Resurrect.).

Ils disent que cet oiseau après avoir vécu cinq cents ans dans sa vigueur, se sentant défaillir et proche de sa mort, se prépare à lui-même un bûcher de bois aromatique, qu'il transporte de l'Arabie en Égypte, en la ville d'Héliopolis; que comme arbitre de sa vie et de sa mort il choisit lui-même le jour qu'il lui plaît, et prend l'heure de la plus grande ardeur du soleil, qu'étant monté de son plein gré sur son bûcher comme victorieux de ses vieilles années, et assuré d'en recommencer de nouvelles, il bat de ses ailes les rayons ardents du soleil qui battent sur lui; et qu'ayant excité par ce mouvement un souffle assez véhément pour allumer le feu du ciel dans ce bois il consent d'être brûlé, et travaille lui-même à se réduire en cendres.

Mais il semble qu'en expirant il sème dans ses cendres un nouveau phénix, y faisant couler avec sa vieillesse le germe d'une nouvelle vie qu'il reprendra bientôt. Son tombeau qui le reçoit mourant devient son berceau qui le reçoit vivant; après un seul jour de sépulture dans ses propres cendres, un petit ver se forme, qui commence sa nouvelle vie; il croît en peu d'heures, il se fortifie et se forme en fort peu de jours jusqu'à prendre des ailes; il devient un oiseau, et il vole aussitôt pour s'en retourner dans l'Arabie, qui est son propre pays et son élément. Et c'est derechef le phénix, ce n'en est pas l'ombre ni la représentation; ce n'est pas la copie du phénix, c'en est la vérité; c'est son être propre, ce n'est point un autre qui soit son successeur; c'est lui-même qui se succède à lui-même: *Iterum ipse*, dit Tertullien, en voilà encore pour cinq cents ans, oh! miracle de nature! oh! secrets incompréhensibles! et qui tiennent tous les êtres dans l'étonnement!

Voulez-vous former là-dessus une véritable idée de la mort et de la résurrection de la Sainte-Vierge? pensez que c'est un phénix dans la grâce, et que la manière si merveilleuse que la nature observe avec son phénix n'est qu'un crayon assez grossier de la manière plus merveilleuse dont la grâce en a usé pour renouveler le sien; prenez pour celui-ci les paroles que Tertullien disait de l'autre: *De singularitate famosum, de posteritate mon-*

struosum. Ce phénix de la grâce est aussi heureux que le phénix de la nature dans sa singularité ; car il ne fut jamais que cette seule mère vierge au monde plus prodigieuse que le phénix dans sa postérité ; car son Fils unique est son Père, l'enfant qu'elle fait naître de nouveau est un Dieu éternel qui n'a jamais eu de commencement : elle produit sa postérité comme le phénix produit la sienne sans le concours d'aucun autre, elle est seule père et mère de son enfant : *De singularitate famosa, de posteritate monstruosa.*

Enfin elle meurt comme le phénix, c'est-à-dire qu'elle se fait comme lui un passage d'une vie à une autre meilleure par le feu et les cendres d'un bûcher ; j'appelle son bûcher ce comble de mérites qu'elle s'est préparé à elle-même durant tout le cours de sa vie, qu'elle a rempli d'autant de bonnes odeurs qu'elle a pratiqué de vertus, qu'elle s'est enrichie de grâces et qu'elle a acquis de mérites : voilà son bûcher, et après l'avoir élevé jusqu'à son dernier comble sur le sommet des plus hautes montagues : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*, elle l'embrase des flammes du ciel à force de battre des ailes ; ses ailes sont ses aspirations continuelles vers le ciel ; ses ailes sont ses désirs ardents de la possession de Dieu ; ses ailes sont ses soupirs, ses élans, ses saintes impatiences de se voir réunie à son Fils unique, ayant déjà langui si long-temps après la présence de son bien-aimé : *Nuntiate dilecto meo, quia amore languco ;* enfin le bûcher s'embrase, et le phénix se laisse volontairement brûler par un si beau feu.

Brûlez, sacré phenix, consommez-vous dans les ardeurs du feu divin dont vous ne sauriez plus vous défendre ; ensevelissez-vous dans les cendres de votre profond anéantissement, vous renaîtrez bientôt de vous même, votre tombeau sera le berceau de votre nouvelle naissance, car à peine y serez-vous posée, pour avoir lieu de dire comme votre Fils unique : *Ego sum vermis, et non homo.* je ne suis plus un homme, parce que je ne suis plus composé d'une âme et d'un corps humain ; ils sont séparés, je suis seulement un petit ver, enseveli dans la cendre de ma sépulture. Oui, mais ce ver aura aussitôt la vie et prendra des ailes pour voler, et trois jours après, afin de suivre en tout l'exemple de votre Fils adorable, vous sortirez de votre tombeau, vivante d'une vie nouvelle, tout éclatante de gloire et toute pleine d'immortalité, et ce sera derechef vous-même, non pas votre copie, mais vous-même dans la vérité; non point un autre, mais vous-même en personne. Oui c'est un autre vous-même qui, après

avoir cessé d'être, êtes née derechef de votre tombeau pour être ce que vous étiez. O admirable phénix de la grâce! ô miracle fameux en sa singularité, prodigieux en sa postérité, incomparable en sa rénovation, en son décès, en sa résurrection, en son nouvel être! quelle merveille incompréhensible êtes-vous?

Nos deux contestants, qui avaient écouté tout cela avec assez de plaisir, n'étaient pas néanmoins satisfaits, parce qu'ils n'étaient pas instruits par-là de ce qu'ils désiraient savoir. Luitprand, qui était le plus curieux, ne put s'empêcher de lui dire: Cela est beau, à la vérité, mais ce n'est pas ce que j'attendais: je pensais que vous nous alliez raconter l'histoire de la mort de la Sainte-Vierge, le temps, le lieu, la manière et avec quelles dispositions elle s'y est préparée. Je le veux, lui répondit-il, un peu de patience avec moi et je vous paierai tout ce que je vous dois.

ARTICLE II.

Les dispositions que la Sainte-Vierge apporta pour sa mort, et quelle fut sa maladie mortelle.

Les douleurs de la maladie sont les précurseurs de la mort, et Dieu par un effet de sa miséricorde a coutume de les envoyer à tous les hommes pour les avertir de l'attendre et de se tenir prêts pour la recevoir; mais la Sainte-Vierge ne les a jamais ressenties, parce qu'elle n'avait pas besoin d'être avertie de se préparer à ce dernier passage, elle l'était dans tous les moments de sa vie, comme celle qui était dans une séparation très-parfaite des créatures et dans l'union très-intime avec son Dieu.

Saint Jean Damascène, Galatin, Nicéphore et plusieurs autres, assurent qu'ayant un corps le plus parfait et le mieux composé de tous les corps humains, après celui de son Fils unique, elle n'a jamais eu de part à aucune des maladies ni des infirmités, non plus qu'elle n'a point participé aux péchés du reste des enfants d'Adam (Damasc. oratione de Deipara. Galatin, lib. 7 de arcanis, c. 10. Nicep., lib. 1. hist., c. 35). Et sa mort a été en ce point semblable à sa vie, exempte de maladies et de toutes sortes de douleurs; je ne veux pas dire qu'elle n'ait jamais souffert aucune douleur, puisqu'elle n'est honorée du titre de reine des martyrs que parce qu'elle a souffert plus que tous eux, et durant tout le cours de sa vie; mais je dis qu'elle n'a pas souffert les douleurs de la maladie, même aux approches de la mort où elles ont coutume d'être les plus violentes.

Vous n'aurez pas de répugnance à croire que ce privilége a été accordé à la mère de Dieu, puisque sa bonté infinie ne l'a pas refusé à quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs. Saint Ambroise et Grégoire de Tours ont écrit que saint Jean l'Évangéliste, après une très-longue vie, toute comblée de mérites, entra lui-même dans son tombeau et s'y plaça décemment comme dans son lit, et que là il s'endormit doucement au Seigneur, sans avoir senti aucune atteinte des douleurs de la maladie (Ambros. sermone de sanctis martyribus. Greg. Turonensis de gloria plurim. martyr.).

Et l'Écriture sainte rend ce témoignage à la gloire de Moïse, le fidèle et familier ami de Dieu, que sans avoir perdu aucune de ses dents, et sans que sa vue se fût affaiblie, il monta par le commandement de Dieu sur une montagne de la terre de Moab, et que là il rendit son âme, non dans les douloureuses agonies de la mort, mais dans les délicieux embrassements de son Dieu : *Mortus est Moïses in osculo Domini* (Deuter. 34). Est-il à croire que des faveurs que Dieu aura quelquefois accordées à ses serviteurs aient été déniées à sa très-sainte mère ?

L'abbé Gueric nous a excellemment abrégé le commencement, la suite et la conclusion de sa vie en trois paroles, qui la représentent toujours souffrante et toujours languissante, mais jamais malade d'une autre maladie que de celle de l'amour divin: *Beata Virgo languit timore tota vita, dolore in passione, amore in morte.* La bienheureuse Vierge, dit-il, languissait de crainte durant toute sa vie, de douleur dans le temps de la passion et d'amour aux approches de sa mort ; le profond respect qu'elle portait à l'enfant Jésus la faisait languir de crainte, la compassion des tourments de sa passion la faisait languir de douleur, et l'ardent désir de le voir dans le ciel lui fit consumer sa vie dans les langueurs de l'amour.

C'est là-dessus que l'abbé Rupert, également savant, spirituel et dévot, lui fait dire ces belles paroles : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, faites-lui connaître que je languis d'amour pour lui: dites-lui que la vie m'est un supplice, tandis que je suis séparée de lui ; que mes larmes me servent de pain jour et nuit, tandis que je me demande à moi-même : où est ton bien-aimé? où est ton Fils unique? où est ton Dieu?* (Rupert. super cap. 5 Cant.): Je vous conjure, filles de Jérusalem, âmes bienheureuses, qui jouissez déjà de sa présence dans le ciel, je vous prie par la révérence et par l'amour que vous lui portez, faites-lui connaître le martyre que j'endure ici-bas, dites-lui que mon cœur n'en peut plus, que son absence

me crucifie, que la longueur de mon exil me fait mourir à tout moment : je soupire, je languis, je meurs d'impatience de le voir : *Nuntiate dilecto meo quia amore langueo.*

Qu'est-il besoin, sacrée amante, Vierge sainte, qu'est-il nécessaire qu'un autre le lui dise? Ne le sait-il pas lui-même? quand il demande par trois fois au premier de ses apôtres : *Pierre, m'aimes-tu? Pierre, m'aimes-tu? Pierre m'aimes-tu plus que tous les autres?* (Cant. 5). Il lui répondit : Mon Seigneur, vous savez tout, vous voyez le fond de mon cœur, vous savez avec quelle ardeur je vous aime, puisque vous m'avez donné vous-même tout l'amour que je puis vous rendre. Combien est-il plus vrai qu'il connaît très-parfaitement tout l'amour que vous lui portez ? Votre propre cœur ne lui parle-t-il pas incessamment de la grandeur de votre amour? Ne lui dit-il pas à chaque respiration qu'il fait, ces ardentes paroles que nous devrions dire et redire sans cesse au fond de nos cœurs : *Tu scis, Domine, quia amo te ; tu scis, Domine, quia amo te; tu scis, Domine, quia amo te.* Qu'est-il donc nécessaire que vous le lui fassiez dire par d'autres qui ne le savent pas si bien que lui et vous.

Que voulez-vous, répond cette amante, il me semble que je ne puis jamais assez le lui dire, et qu'il ne le peut jamais trop savoir. Je ne suis pas contente si tous les anges, tous les hommes et tous les êtres, jusqu'aux plus insensibles, ne lui parlent de mon amour; et, quoi qu'ils puissent lui en dire, ils n'en diront jamais assez. C'est à peu près ainsi que l'abbé Rupert exprime les impatiences, les langueurs et le martyre de l'amour de la Sainte-Vierge, dans l'ardent désir qu'elle avait de voir et de posséder son bien-aimé.

Et saint Anselme (Anselm. de excel. v. c. 4. superat omnium rerum creatarum amoris et dulcedinis magnitudo amoris istius Virginis in Filium), assure que l'amour de toutes les choses créées était faible auprès de celui de la Sainte-Vierge; celui de Jacob, quand il apprit que son fils Joseph qu'il avait cru mort était plein de vie, et qu'il régnait dans l'Égypte; quand son cœur qui volait déjà à cette nouvelle, mourait d'impatience de le voir, n'était rien en comparaison du désir que la Sainte-Vierge avait de voir son Fils régnant dans le ciel, après qu'elle l'avait vu mourir sur la croix; celui du saint roi David, qui comparait le désir extrême qu'il avait de la possession de Dieu, à la soif du cerf poursuivi par la meute et altéré de l'eau des fontaines, n'était rien en comparaison de l'ardente soif que la Sainte-Vierge avait de boire avec joie dans les fontaines du Sauveur. O âme incomparable! ô

amante plus embrasée vous seule du divin amour que toutes les amantes ensemble! comment pouviez-vous vivre seulement un jour en cet état? Je ne suis pas étonné que vous en soyez morte, mais j'admire que vous ayez pu vivre une heure dans ce tourment.

Eh quoi! lui demanda Crisante, a-t-elle donc pu vivre longtemps dans un si grand feu sans mourir? Je regarderais cela comme un plus grand miracle que ce qu'on dit des trois enfants de la fournaise de Babylone? On lui répondit, oui, sans doute, c'est un grand miracle; car il est vrai que si toute la vie de la mère admirable n'a été qu'un miracle continuel, il a été beaucoup plus grand depuis l'ascension de Notre-Seigneur jusqu'à la fin de sa vie; car elle pouvait dire avec plus de vérité que l'apôtre saint Paul : Je meurs tous les jours; il n'y a moment de ma vie qui ne soit l'instant de ma mort, et néanmoins cette vie toujours mourante et cette mort toujours vivante durera encore beaucoup d'années. Combien d'années a-t-elle passé en terre au milieu de toutes ses flammes, lui demanda Crisante? Notre voyageur lui répondit :

Les uns disent qu'elle vécut douze ans après l'ascension de son Fils unique, et qu'ainsi elle finit sa vie environ à l'âge de soixante ans. Saint Antonin est de cette opinion (Anton. 1, p. histor. tit. 6, c. 3); Nicéphore ne lui en donne que cinquante-neuf (Nicéph. l.2); Pierre d'Aquilée tient qu'elle n'a vécu que quarante-neuf ans, cinq mois et vingt-un jours (Aquil. l. 1, catal. c. 65). D'autres lui en donnent beaucoup davantage; Baronius soutient qu'elle a vécu soixante et douze ans (Baron. tom. 1, ad annum 48). Saint Anselme dit jusqu'à quatre-vingt-deux ans. La plus commune opinion et la plus suivie est que sa vie a été de soixante-trois ans, elle est d'Eusèbe en sa Chronique (Euseb. Chron. ann. 48); et sainte Brigitte assure que la Sainte-Vierge elle-même le lui a ainsi révélé (Brigit., l. 7, c. 26). Et il semble que la sainte Église est demeurée dans cette croyance, quand elle a approuvé la couronne de soixante-trois *Ave Maria*, en l'honneur de toutes les années que la Sainte-Vierge a vécu sur la terre; et, selon cette opinion, il faut qu'elle ait vécu justement quinze ans depuis l'ascension de Jésus-Christ.

Néanmoins, cette opinion ne s'accorderait pas tout-à-fait avec la chronique assurée des Actes des apôtres, où l'on voit, au chapitre dix-septième, la conversion à la foi de saint Denis l'aréopagite par la prédication de saint Paul, qui ne fut que dix-huit ans depuis la mort de Jésus-Christ (Act. 7, 1). Or, le même saint

Denis a écrit dans le Livre des Noms divins, qu'il vint à Jérusalem au temps du décès de la Sainte-Vierge (Areopag. de divin. Nom. c. 3). Il n'y vint pas sans doute dès l'année qu'il fut converti; il y a bien de l'apparence qu'il demeura encore quelque temps à Athènes, où il s'informa de toutes les vérités de la nouvelle religion qu'il embrassait; car il voulut être bien instruit de sa conduite et de son progrès, et eut pour cela plusieurs conférences avec plusieurs chrétiens qui lui parlèrent des excellences de la Sainte-Vierge, et lui firent naître un grand désir de la voir, comme il le dit lui-même.

Il vint donc exprès d'Athènes à Jérusalem, et tout cela demandait du temps. Puis donc qu'il ne fut chrétien que dix-huit ans après la mort de Notre-Seigneur, et que depuis qu'il le fut il tarda encore à Athènes, il est clair qu'elle a vécu non-seulement quinze ans, mais au moins vingt ans ou encore plus après l'ascension de Notre-Seigneur, et qu'ainsi l'opinion qui lui donne soixante-douze ans de vie est apparemment la plus véritable.

Mais ne sait-on point, reprit Crisante, en quel mois de l'année, en quel jour du mois et à quelle heure du jour elle décéda, du moins n'est-on pas assuré du lieu? Je vais vous satisfaire, repartit notre voyageur : Selon le témoignage le plus commun des historiens et des saints pères, la Sainte-Vierge demeura quelque temps près du tombeau de Notre-Seigneur en la vallée de Josaphat. Sophrone (Sopron. l. 4 de præcon. v.), Denis-le-Chartreux et l'abbé Guerric (Guerric. Ser. de assumpt.) nous l'assurent : le concile d'Éphèse dit qu'elle demeura quelques années à Éphèse avec saint Jean l'Évangéliste, que son Fils unique mourant sur la croix lui avait donné pour enfant (Concil. Ephes. orat. 2, de dormit. Virg.) ; mais sa demeure la plus ordinaire et la plus longue fut à Jérusalem, et sa maison particulière fut le Cénacle, ce lieu si favorisé du Seigneur, ce divin sanctuaire où Jésus-Christ avait voulu opérer les plus grands miracles de sa vie; ce fut là qu'il institua le saint sacrement; ce fut là qu'il célébra la première messe avec ses apôtres, ce fut là qu'il les mit en retraite et qu'il leur fit faire l'oraison des dix jours pour se disposer à être revêtus de la vertu d'en-haut; ce fut là qu'il leur envoya le Saint-Esprit et qu'il leur donna la mission pour aller prêcher l'Évangile par toute la terre; ce fut là enfin qu'il voulut que sa divine mère passât les plus saintes années de sa vie (D. Damasc. Metaphrast.); il est donc bien croyable que ce fut dans ce lieu saint qu'elle les termina pour passer dans l'éternité (Vide Cartagenam de morbo Virg. hom. 4, in fine) : voilà pour le lieu de sa mort.

Et pour ce qui est du temps, savoir en quel mois, en quel jour et à quelle heure ; il semble que la sainte Église nous détermine à croire qu'elle est morte et ressuscitée au mois d'août, puisque c'est dans ce mois qu'elle célèbre la fête de son assomption. Pour le jour du mois, la dévotion de la plupart des saints pères donne lieu à croire que, pour être en tout semblable à son Fils, elle mourut le vendredi, environ l'heure de midi, comme lui ; elle ressuscita le dimanche suivant, comme lui ; et enfin elle monta au ciel en corps et en âme comme lui; avec cette différence que le Fils y monta par sa propre vertu, et la mère par la puissance de son Fils unique.

C'en fut assez pour contenter la dévote curiosité de Crisante, qui ne trouva plus rien après cela à lui demander; mais Luitprand, qui demeurait encore affamé de quelque nouvelle connaissance, voulut savoir quelque chose de ses dispositions à bien mourir, et lui demanda :

ARTICLE III.

Si la Sainte-Vierge se disposa à la mort par la réception des sacrements, et particulièrement par celui de l'extrême-onction.

Il y a trois sacrements de la sainte Église, que tous les fidèles doivent recevoir pour se préparer à une mort heureuse; saint Augustin l'enseigne au livre qu'il a écrit, du soin qu'il faut avoir de visiter les malades. Le premier est la confession, le second la sainte communion, et le troisième l'extrême-onction.

Pour le premier, il est indubitable qu'elle n'a jamais reçu le sacrement de pénitence, ni durant le cours de sa vie, ni à l'article de la mort; la raison solide et très-convaincante qu'on en peut donner avec tous les docteurs catholiques est qu'elle n'en était pas capable. Pourquoi non ? parce qu'elle n'a jamais commis aucun péché, pas même le plus léger péché véniel, en toute sa vie. Comment donc se fût-elle confessée ? de quoi se fût-elle accusée, puisqu'elle n'était coupable d'aucun péché? de quoi lui eût-on pu donner l'absolution ? Si ni la matière ni la forme du sacrement de pénitence, qui conviennent à tous les pécheurs, ne conviennent pas à sa très-parfaite innocence, elle ne l'a jamais reçu ni pu recevoir. Voilà pour le premier.

Pour le second, qui est celui de la très-sainte communion, il n'est pas moins indubitable qu'elle a reçu très-fréquemment durant sa vie cette manne du ciel, comme son pain quotidien, et principalement à la fin de sa vie, comme le céleste viatique, qui

devait la conduire à la maison de son éternité bienheureuse : qui pourrait en douter ? car premièrement :

Si quelque créature a été capable de vivre continuellement de ce pain des anges, on avouera que c'était la reine des anges ; si quelqu'une a été très-digne de recevoir le Fils de Dieu dans cet auguste sacrement, ça été celle que Dieu a remplie de toute l'abondance de ses grâces, pour la rendre digne de le recevoir ; si quelqu'une l'a désiré ardemment, ça été celle qui l'aimait plus parfaitement elle seule que toutes les créatures ensemble ; si quelqu'une avait un droit de posséder ce précieux trésor, c'était celle qui l'avait reçu du ciel premièrement pour elle-même, et puis pour le communiquer au monde, qui ne l'a eu que par son moyen. Qui est-ce qui plante une vigne, demande l'apôtre saint Paul, et ne mange pas de son fruit (1 Cor. 9)? Si quelqu'une en connaissait la valeur et la dignité infinie, c'était celle qui a pénétré plus avant elle seule dans la profondeur des mystères divins que tous les apôtres et tous les docteurs de l'Eglise.

Enfin, si quelque âme était assurée de la volonté de Dieu touchant l'usage de ce divin sacrement, et du désir ardent qu'il a de se voir uni très-intimement avec elle par cette divine nourriture ; qui est-ce qui l'a jamais mieux connu que la Sainte-Vierge? Si donc elle a été si capable et si digne de recevoir ce divin sacrement, si elle en a eu un si grand désir ; si elle avait un droit si particulier de le posséder, si elle a bien su les intentions et le désir de son Fils unique, touchant son usage fréquent ; et si elle avait une fidélité si grande de s'y conformer en tout et partout ; pourquoi voudrait-on douter qu'elle ne l'eût reçu tous les jours, ou presque tous les jours de sa vie mortelle?

Mais principalement à la fin : car nous trouvons que cette coutume est ancienne dans l'Eglise ; elle ne souffre qu'avec peine qu'aucun de ses enfants parte de ce monde sans être muni de ce saint viatique, lorsqu'il est capable de le recevoir. Cette fidélité lui est si à cœur, qu'elle l'a recommandée dans plusieurs conciles généraux, nationaux et provinciaux ; dans celui de Nicée, dans le onzième de Tolède, dans ceux d'Agde, d'Ancire, d'Arles, d'Orléans, de Carthage, et en plusieurs autres ; et cette coutume est si ancienne dans l'Eglise, que, n'en trouvant pas le commencement, nous avons lieu de croire qu'elle a été introduite par Jésus-Christ et par ses apôtres. Il est donc assuré qu'elle a reçu très-souvent le saint sacrement de l'eucharistie durant tout le cours de sa vie ; et encore bien plus assuré qu'elle a reçu le saint viatique au temps de sa mort.

Savoir qui fut le prêtre qui lui administra le viatique? Quoique nous n'ayons rien de bien assuré là-dessus, néanmoins, il y a bien de l'apparence, et c'est l'opinion commune, que ce fut saint Jean l'évangéliste, le disciple bien-aimé de notre Seigneur, auquel il donna sur la croix le soin spécial de sa sainte mère, voulant qu'il la regardât désormais comme sa propre mère, et qu'elle regardât saint Jean comme son propre fils (Vide Cartagenam ut supra). Il est bien à croire que saint Jean, se tenant infiniment riche et heureux d'avoir ce précieux trésor en sa garde, il ne l'abandonna jamais, mais qu'il se tint toujours auprès d'elle pour la servir et la consoler, particulièrement vers les derniers jours de sa vie. Si donc ce grand apôtre, et ce propre pasteur de la Sainte-Vierge était-là présent, quelle apparence qu'un autre lui eût donné le saint viatique? Voilà pour les deux sacrements de la pénitence et de l'eucharistie.

Reste à savoir si la Sainte-Vierge a reçu le troisième sacrement qui est celui de l'extrême-onction, qu'en pensez-vous? Pourquoi non? répondit Luitprand. Saint Antonin (Antonin. 3. p. tit. 4. c. 8. parag. 3.) et saint Alberd-le-Grand (Albert. in Marial. c. 72.), ne doutent point qu'elle ne l'ait reçu; et Suarez, qui passe pour un très-savant théologien, est encore de leur sentiment (Suar. 3. p. t. 2. disp. 18. sect. 3.); les raisons qui appuient leur opinion me paraissent assez solides. La première est que c'est un sacrement qui donne non-seulement la grâce sanctifiante, mais encore une force particulière pour combattre et pour surmonter les ennemis de notre salut dans la dernière agonie, d'où dépend la victoire de l'âme et son triomphe éternel dans la gloire : pourquoi croire que la Sainte-Vierge n'a pas reçu ce puissant secours?

La seconde est que l'extrême-onction est une espèce de consécration des corps des fidèles, dont les âmes vont être couronnées de gloire dans le ciel, tandis que leurs corps demeurent en terre, où l'Eglise leur rend l'honneur de la sépulture, les dépose dans des lieux saints et les révère comme de précieuses reliques, quand on est assuré de leur sainteté; or, fut-il jamais un corps plus saint, après celui de Jésus-Christ, que celui de la Sainte-Vierge? Pourquoi donc douterait-on qu'elle eût reçu cette onction sacrée au dernier jour où son corps allait être séparé d'avec son âme?

La troisième raison qu'on en peut donner est, qu'encore que la forme du sacrement de l'extrême onction semble signifier le péché, car celui qui le confère dit au malade : *Per istam sanctam unctionem indulgeat tibi Dominus quidquid, etc. peccasti* (consule Cartag. 10. 1. l. 2. hom. 2); encore qu'il parle de péché,

et que la Sainte-Vierge n'en ayant jamais commis aucun, ne fût pas capable d'une telle indulgence qui n'est donnée que pour le péché; néanmoins, si on considère bien les paroles de l'apôtre saint Jacques, on verra clairement qu'elles ne sont que conditionnelles, car il dit : *Si in peccatis fuerint, dimittentur eis*; il déclare donc assez par-là que ceux qui n'ont pas de péchés ne sont point pour cela incapables de le recevoir.

Aussi saint Ambroise, en conférant l'extrême-onction, n'usait pas en la même forme des mêmes paroles dont nos pères usent aujourd'hui; il disait : *Ego ungo oculos tuos oleo sancto, in nomine Patris, etc.* où vous voyez qu'il n'est fait aucune mention de péché; et le pape Léon X a approuvé le rituel des Vénitiens, où cette forme de paroles était employée. Il n'y a donc aucun inconvénient qui ait pu empêcher la très-Sainte-Vierge de recevoir ce dernier sacrement, et il y a au contraire beaucoup de bonnes raisons qui l'y ont pu obliger : cela me ferait croire qu'elle l'a reçu véritablement.

Et moi, dit notre voyageur, je suis fortement persuadé que non-seulement elle ne l'a pas reçu, mais qu'elle n'a pas même été capable de le recevoir; car, premièrement, pour quelle fin, ou pour quel usage est institué le sacrement de l'extrême-onction? N'est-ce pas pour la même fin pour laquelle Jésus-Christ a établi dans son Eglise le sacrement de la pénitence? c'est-à-dire pour la rémission des péchés; il y a cette différence entre ces deux sacrements, que la pénitence remet le péché mortel, et l'extrême-onction remet le péché véniel; la pénitence efface la culpe, et l'extrême onction remet la peine, achève d'ôter les restes du péché, d'où vient que les théologiens disent que l'extrême-onction est l'accomplissement et la dernière perfection de la pénitence, et que l'un et l'autre de ces sacrements regardent la rémission des péchés. Puis donc que la très-Sainte-Vierge n'a jamais été coupable d'aucun péché, et que pour cette raison elle n'a pas été capable de recevoir le sacrement de pénitence, comment l'eût-elle été de recevoir celui de l'extrême-onction.

De plus, quel effet aurait pu avoir ce dernier sacrement dans la Sainte-Vierge? Aurait-ce été afin de lui donner des forces pour combattre contre les ennemis de son salut dans sa dernière agonie? Mais quelle agonie souffrait-elle en sa mort, sinon celle de son parfait amour, à la puissance duquel elle s'abandonnait de tout son cœur? Et quels ennemis de son salut eussent osé se présenter à elle pour la combattre dans cette agonie? Auraient-ce été les démons pour la tenter? Mais jamais ils n'ont eu la liberté d'appro-

cher de ce divin sanctuaire, toujours honoré de la présence de l'arche, toujours rempli de la plénitude des grâces, toujours environné de plusieurs légions d'anges; auraient-ce été les ennemis domestiques de l'homme, ses passions révoltées, ses désirs inquiets, ses attaches aux créatures? Mais elle n'avait aucune passion que celle d'aller jouir de Dieu; elle n'avait aucun désir dans l'âme que celui de le posséder, et toute son attache était à son bien-aimé.

Pourquoi donc aurait-elle reçu le sacrement de l'extrême-onction? C'eût été peut-être pour consacrer son corps par les saintes huiles, et pour en faire une précieuse relique; mais fût-il devenu plus sacré par cette onction dernière qu'il n'était par la grâce de cette divine maternité, comme Jésus-Christ, le Saint des saints, est appelé l'oint du Seigneur par excellence, le Roi des rois et le souverain Pontife de la religion, sans avoir été oint ni consacré par les hommes, parce qu'il était admirablement oint et consacré par sa propre divinité : *Christus unctus divinitate.* Ainsi sa très-sainte mère était la reine des anges et des hommes, employée à un ministère qui surpasse en dignité et en sainteté tout ce que le reste des créatures a jamais pu faire, sans avoir eu besoin d'autre onction ni d'autre consécration que celle de la grâce de sa divine maternité.

Les prêtres qui sont regardés avec respect comme des personnes sacrées, parce qu'ils ont l'honneur de participer à l'onction sacrée du grand prêtre Jésus-Christ, par le caractère sacerdotal, doivent encore avoir les mains consacrées par les saintes huiles, pour avoir la liberté de toucher son corps adorable seulement du bout de leurs doigts; mais tout était si sacré et si consacré dans la personne de la Sainte-Vierge, qu'elle avait toute la liberté de le toucher de ses mains, de le baiser de sa bouche, de l'appliquer à ses mamelles virginales, sans avoir besoin d'autre onction que celle de la grâce de sa divine maternité. Il ne faut donc pas dire qu'elle a dû recevoir le sacrement de l'extrême-onction comme le reste des fidèles, afin que son corps en reçût une nouvelle dignité.

C'est donc à dire, conclut Luitprand de tout ce discours, que des trois sacrements que vous avez nommés, la confession, la communion et l'extrême-onction, il est certain qu'elle n'a pas reçu le premier; il est encore plus certain qu'elle reçut le second, mais, pour le troisième, la chose demeure indécise et controversée entre les docteurs catholiques : il m'est permis de croire ce que je voudrai.

Pendant que l'un et l'autre soutenait son sentiment, je gardais

un profond silence, n'osant pas interrompre celui qui nous instruisait; car je l'écoutais avec respect comme un ange. Je sentais pourtant un grand désir de savoir ce qui se passa dans ce dernier passage de la mère de Dieu; qui furent ceux qui l'assistèrent, quelle fut la pompe funèbre; et la Providence lui donna à lui-même la pensée de nous en parler, comme vous allez l'entendre.

ARTICLE IV.

La majesté funèbre de la Sainte-Vierge.

Il n'y a rien de plus assuré que la mort; mais il n'y a rien de plus incertain que son heure; il semble que Dieu s'en est réservé le secret pour la punition des pécheurs et pour l'avantage des justes. L'incertitude du temps de la mort entretient dans l'âme des pécheurs l'espérance d'une longue vie, qui leur donne l'assurance de persévérer dans leurs crimes, et de remettre leur conversion à un autre temps qu'ils espèrent avoir; mais leur espérance est vaine et trompeuse, la mort vient ordinairement les surprendre dans le temps qu'ils l'attendaient le moins.

Et, au contraire, l'incertitude de son heure est très-avantageuse aux justes, parce que, ne sachant ni en quel lieu, ni en quel jour, ni à quelle heure elle les attend, ils attendent toujours et partout, et ils y sont toujours préparés; ainsi jamais elle ne les surprend. Mais cette incertitude produit encore un meilleur effet dans les âmes saintes; c'est qu'elle leur fait naître un ennui et un mépris de la vie présente, qui les dégoûte de toutes les choses mortelles, et ce dégoût produit en elles le désir d'en être bientôt délivrées; et parce qu'elles sont incertaines quand elles verront cet heureux jour, plus il tarde à venir, plus leur désir s'augmente et s'embrase; et ce désir, qui est ardent, leur fait souffrir quelquefois un si grand martyre, que sainte Thérèse disait : Je meurs tous les jours de ce que je ne meurs pas : *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est.*

Mais la bonté infinie de Dieu qui se plaît à voir de si belles souffrances dans les âmes se plaît aussi à les soulager, en leur ôtant cette incertitude qui en est la cause, et leur faisant quelquefois connaître le temps de leur mort. C'est la grâce qu'il fit à saint Pierre, et que saint Pierre déclara à tous les fidèles dans sa première épître : *Velox est depositio tabernaculi mei;* je suis certain que je serai bientôt délivré de la prison de mon corps. C'est celle qu'il fit à saint Paul, et qu'il écrivit à son disciple Timothée : *Tempus resolutionis meæ instat;* je suis tout proche de la fin de

ma vie. C'est celle qu'il a faite encore à plusieurs grands saints, comme il est rapporté dans leur légende; mais, s'il a eu tant de bonté pour ses serviteurs, combien n'en aura-t-il pas pour sa sainte mère?

Nicéphore, au livre second de son histoire, chap. 21, dit que Jésus-Christ, touché de la voir tant souffrir par l'ardent désir qu'elle avait de voir finir son exil, la fit avertir par un ange du jour et de l'heure de sa mort, ou plutôt lui fit annoncer les heureuses nouvelles de son triomphe, qui remplirent son âme de joie; et il ajoute que, pour les couronnes qu'elle devait recevoir au ciel, l'ange lui présenta de la part de son Fils une palme dont tous les rameaux étaient éclatants comme les étoiles, lui ordonnant qu'elle la fît porter devant elle dans la cérémonie de ses funérailles. Elle fut ainsi avertie de la fin de sa course et assurée de sa victoire; mais qu'arriva-t-il ensuite. Voici ce que rapportent plusieurs auteurs très-dignes de foi des merveilles de son décès et de la majesté de sa pompe funèbre.

Les apôtres qui étaient dispersés dans toutes les parties du monde pour y prêcher le saint Evangile, connurent par une révélation divine le jour de son décès, et tous en même-temps furent enlevés par les anges, et transportés à Jérusalem pour se trouver tous ensemble auprès d'elle, lui dire le dernier adieu, recevoir sa bénédiction, être présents à son décès, et lui rendre les honneurs funèbres. Tous s'y trouvèrent par un grand miracle, excepté l'apôtre saint Jacques, frère de saint Jean, qui avait déjà été martyrisé par Hérodes, et saint Thomas qui ne vint que trois jours après; cette vérité est attestée par tant de bons auteurs, qu'on n'en peut douter raisonnablement. C'est saint Jean Damascène, c'est Grégoire de Tours, c'est, avant eux, saint Denis aréopagite qui dit lui-même qu'il assista au trépas de la sainte-Vierge avec tous les apôtres, avec saint Timothée, premier évêque d'Ephèse, saint Jacques, le frère du Seigneur, et saint Pierre, qui est nommé le suprême et très-ancien sommet des Théologiens. Et véritablement il est aisé de croire que si Dieu a fait autrefois transporter le prophète Habacuc par le ministère d'un ange qui le porta en l'air, suspendu par un cheveu de sa tête, de la Judée à Babylone, pour aller secourir Daniel qui mourait de faim dans la fosse aux lions; aura-t-il aussi fait transporter les apôtres des lieux les plus éloignés à Jérusalem par le ministère des anges, pour l'honneur, la consolation et le service de sa sainte mère.

Glicas assure que non-seulement les apôtres, mais que les disciples s'y trouvèrent aussi présents; et Métaphraste dit encore

plus (Metaph. in orat. de vita et morte Virgin.); car il ajoute que la Sainte-Vierge était partout en si grande vénération, qu'il était impossible de la voir sans la révérer profondément, et sans l'aimer aussi tendrement. Une infinité de personnes, d'hommes, de femmes et de filles de toutes conditions, qui s'étaient attachés à elle, accoururent en foule à sa mort pour demander sa bénédiction, et pour honorer son trépas par l'abondance de leurs larmes.

Mais ce qui est plus que tout cela, et que saint Jean Damascène nous a laissé par écrit (Damas. orat. de dormit. Virg.), c'est que Jésus-Christ lui-même s'y rendit présent en personne, accompagné de plusieurs légions d'anges, pour recevoir dans ses mains la très-pure âme de sa divine mère au dernier soupir de sa vie, et cela est très-croyable; car puisqu'il avait promis à ses apôtres, en les consolant de ce qu'il les quittait pour retourner au ciel dans le sein de son père, qu'il reviendrait à eux, et qu'il les prendrait à soi : *Iterum veniam, et accipiam vos ad me ipsum;* pourrait-on douter qu'il ne fût venu à sa sainte mère pour la prendre à soi et pour recevoir dans le ciel celle qui l'avait reçu dans son chaste sein quand il descendit en terre? Pourrait-on douter qu'elle ne le vit clairement proche d'elle comme saint Etienne l'avait vu debout dans le ciel à la droite de son père quand il endurait le martyre? Et pourrait-on douter enfin qu'elle ne fût comblée d'une joie si grande qu'aucun esprit humain ne peut concevoir, quand elle se voyait arrivée au moment tant désiré, de déposer son âme dans les divines mains de son Dieu, de son fils et de son bien-aimé?

O mère admirable, était-ce donc de la sorte que vous finissiez votre vie? faut-il appeler cela une mort? n'est-ce pas plutôt un agréable passage à la vie, et faut-il donner des larmes à un tel décès, sinon des larmes de joie? Hélas? bienheureuse vierge, aimable refuge des pécheurs, nous vous demandons incessamment que vous nous soyez favorable maintenant et à l'heure de notre mort. Écoutez-nous, exaucez-nous, ô mère de miséricorde! soyez présente à la mienne, et m'apportez avec vous quelque chose de vos admirables dispositions. Oh! si du moins je pouvais alors avoir quelque idée de l'état où je vous dépeins ici! Oh! si j'étais assez heureux pour avoir quelque étincelle de vos sentiments! je ne veux cesser de vous le demander, et de vous prier avec plus d'ardeur que je n'ai fait jusqu'à présent : *Sancta Maria mater Dei, ora pro nobis nunc et in hora mortis nostræ, amen.*

On ne vit point le soleil s'éclipser, ni la terre trembler, ni l'uni-

vers s'ébranler à l'heure du trépas de la Sainte-Vierge, parce qu'il n'y avait rien de funeste; au contraire la joie était répandue partout au ciel et en terre, comme le décrivent saint Jean Damascène (Damasc. de dormit. Vir.), Métaphraste (Metaphr. in hist. de dormit.), et Nicéphore (Niceph. l. 2, ch. 25). De la part du ciel, les anges remplissaient l'air d'une délicieuse harmonie, comme ils avaient fait à la naissance de Notre-Seigneur; et, de la part de la terre, les saints apôtres qui représentaient toute l'Église, et qui environnaient son précieux corps comme une couronne, chantaient ses louanges et lui donnaient chacun son éloge qui sortait de l'abondance de leur cœur; tous lui baisèrent les pieds et les mains avec un profond respect; tous admiraient la beauté de ce tabernacle de Dieu avec les hommes qui paraissait si éclatant de gloire, et si embaumé d'une odeur céleste, qu'il semblait que ce n'était pas le jour de sa mort, mais celui de sa résurrection.

Et après l'avoir révéré et avoir donné à ceux qui étaient présents la liberté de s'en approcher un peu, et de sanctifier leurs lèvres par l'attouchement de cette précieuse relique, on disposa son convoi funèbre, qui fut tel, comme le rapportent les anciens auteurs qui l'avaient appris de la tradition (Cartag. l. 13, hom. 5). Saint Jean marchait le premier, portant dans ses mains cette palme que l'ange lui avait apportée du ciel, quand il vint lui annoncer sa mort; saint Pierre et les apôtres portaient son corps, et le reste des assistants l'environnaient et le suivaient, les uns dans un profond et respectueux silence, les autres chantant des hymnes, et tous l'honorant selon leur pouvoir, on le conduisit ainsi, et on le déposa dans un tombeau tout neuf, pauvre et simple à la vérité, mais plus précieux et plus auguste que les mausolées les plus superbes et les plus riches de tous les rois de la terre. Mais en quel lieu était ce tombeau? demanda Luitprand.

Presque tous les auteurs, répondit notre voyageur, conviennent qu'il était dans la vallée de Josaphat, dans le lieu de Gethsémani, assez près de celui de Notre-Seigneur. Il subsista entier durant quelques années, jusqu'au temps de Vespasien et Tite, quand Jérusalem fut entièrement ruinée; et le tombeau de la Sainte-Vierge demeura si bien enseveli sous ces ruines que personne n'en avait plus connaissance, jusqu'au temps de l'empereur Marcien et de l'impératrice Pulchérie; auquel temps, à force de le chercher, on le trouva enfin, mais caché si avant sous les ruines de l'ancienne Jérusalem, qu'il y fallait descendre par soixante marches; maintenant il est découvert, et on le fait voir

aux pélerins qui vont à la Terre-Sainte; mais il est vide , et néanmoins il exhale encore je ne sais quoi des odeurs célestes dont il est demeuré embaumé, pour avoir reçu et conservé durant quelques jours le très-précieux corps de la Sainte-Vierge. Et qu'est donc devenu ce sacré dépôt? interrompit Crisante, qui est-ce qui l'a enlevé de sa sépulture? où dit-on qu'il est à présent? Vous l'allez entendre, répondit notre voyageur.

ARTICLE V.

De la résurrection de la Sainte-Vierge.

Puisque le corps de la très-Sainte-Vierge n'est plus nulle part en la terre, et qu'aucune partie du monde ne s'est jamais vantée d'avoir cette précieuse relique, ou seulement la moindre partie, il faut donc dire qu'il est dans le ciel; c'est la croyance universelle de toute l'Église, qui célèbre tous les ans la fête de son assomption avec tant de magnificence, que, pour exprimer la joie qu'elle en a, elle commence après la sainte messe de ce jour-là par ces paroles d'allégresse : *Gaudeamus omnes in Domino.*

C'est le témoignage de l'Écriture sainte, qui, bien qu'elle ne dise pas expressément qu'elle est ressuscitée et montée au ciel en corps et en âme, a néanmoins plusieurs sentences et plusieurs paroles qui sont interprétées en ce sens-là par les saints pères.

C'est le sentiment général de tous les docteurs catholiques qui nous l'enseignent, et nous le persuadent par les preuves les plus plausibles, les plus fortes et les plus évidentes.

C'est enfin ce que prouvent les raisons les plus apparentes, les plus pieuses et les plus sensibles que l'on puisse alléguer pour prouver une vérité; sera-ce assez de faire parler tous ces témoins pour vous persuader la vérité de la résurrection de la Sainte-Vierge?

Nous savons que quatre trompettes seront envoyées du ciel à la fin des siècles, pour faire éclater fortement leurs voix sur les quatre parties du monde d'où viennent les quatre vents, et donner partout le signal de la résurrection générale de tous les corps humains; mais en voici quatre puissantes qui publient à tout l'univers que la Sainte-Vierge est déjà ressuscitée et montée au Ciel en corps et en âme. Ces quatre trompettes sont l'Église, l'Écriture, les saints pères et la raison.

§ I.

La première trompette qui publie au monde la résurrection de la Sainte-Vierge, c'est l'Église.

Ecoutez sonner la première qui est l'Église ; c'est elle qui fait entendre sa voix en même temps dans toutes les parties du monde chrétien, au jour du triomphe de cette reine des cieux; c'est elle qui célèbre les divins mystères avec les plus augustes cérémonies, les musiques, les orgues, le carillon des cloches, parée de tout ce qu'elle a de plus beaux ornements. C'est elle qui parle à tous ses enfants, par la bouche des prédicateurs, pour leur annoncer les grandeurs de cette mère admirable, et pour applaudir à sa gloire qu'elle accompagne de chants d'allégresse, tandis qu'elle est emportée par les anges dans le ciel en corps et en âme; qui est celui qui voyant toute l'Église dans ces transports de joie ne sera pas persuadé de la vérité du mystère qu'elle célèbre avec tant de magnificence?

On a autrefois tant vanté la gloire de la reine Sémiramis; cette illustre princesse gouverna durant l'espace de quarante ans la monarchie des Assyriens avec tant de sagesse, tant de force d'esprit et de bonheur, qu'elle surmonta généreusement les Éthiopiens; qu'elle défit la puissante armée du roi des Indes; que, par une profusion de ses trésors digne de sa magnificence, elle fit aplanir les montagnes pour rendre les chemins droits et faciles dans toute l'étendue de sa monarchie; elle fit encore plus en faveur de ses peuples qu'elle aimait tendrement; car, pour rendre les terres fécondes, qui pour la plupart étaient stériles faute d'eau, elle leur en ménagea une grande abondance, tirant les fleuves et les rivières de leur lit pour les partager et les distribuer partout, par des canaux ou des aqueducs qui allaient arroser la terre. Elle fit encore beaucoup d'autres actions dignes d'une éternelle mémoire; et puis elle fit mettre sur son tombeau cette épitaphe qui publiait sa gloire : *Me natura quidem mulierem finxit, ego vero meis gestis nulli fortissimorum virorum inferior steti* (Berosius lib. 5). La nature m'avait fait naître une femme infirme, mais mes actions m'ont fait égaler la vertu du plus grand des hommes. Elle pouvait ajouter : la nature m'avait fait naître mortelle, et ma vertu m'a ressuscitée et rendue immortelle dans la mémoire de tous les siècles.

Cela paraît grand à la vérité; mais qu'est-ce auprès de la gloire de la reine des anges et des hommes? Elle n'a pas seulement gou-

verné une monarchie particulière comme Sémiramis, mais elle a régi toute la monarchie du monde chrétien par son autorité et ses conseils depuis l'Ascension de Notre-Seigneur; elle n'a pas vaincu les barbares de l'Éthiopie, mais elle a exterminé elle seule les hérésies et les hérétiques par toute la terre : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo;* elle n'a pas défait l'armée du roi des Indes, mais elle a écrasé de son pied la tête du prince des ténèbres : *Ipsa conteret caput tuum* : elle n'a pas aplani les chemins sur la terre, mais elle nous a aplani et rendu facile le chemin du ciel par ses exemples et par ses puissantes intercessions : elle n'a pas enfin conduit des courants d'eau partout pour rendre la terre féconde; mais elle nous a ménagé et obtenu de Dieu des torrents de grâce qui ont rendu la sainte Église si féconde, qu'elle n'a cessé de produire depuis ce temps-là une abondance de fruits de la vie éternelle, des martyrs, des confesseurs, des saintes vierges, et des richesses spirituelles jusqu'à l'infini.

Eh! quelle glorieuse épitaphe devait-on mettre sur son tombeau? c'est trop peu de graver celui de la reine Sémiramis. La nature m'a fait naître femme, mais ma vertu m'a rendue supérieure aux hommes; mais il faudrait ajouter, j'ai surpassé toute l'excellence des anges du ciel; c'est trop peu de dire, je me suis rendue immortelle dans la mémoire des hommes, mais il faudrait dire : je suis en effet immortelle et toute comblée de gloire au corps et en l'âme, et suis reconnue pour telle dans toute l'Église, et triomphante et militante. Il faudrait donc écrire la même épitaphe sur son tombeau, que les anges avaient non pas écrite, mais prononcée sur celui de Notre-Seigneur : *Surrexit, non est hic.* Elle est ressuscitée, elle n'est plus ici; voyez le lit où vous l'aviez posée, il est vide à présent, parce que son corps n'est plus en terre, mais au ciel sur le trône de la gloire. Voilà la trompette de l'Église qui publie hautement sa résurrection, l'avez-vous assez entendue? Écoutez maintenant celle de l'Écriture sainte.

§ II.

La seconde trompette qui annonce partout la résurrection de la Sainte-Vierge, c'est l'Écriture.

Que veut-elle dire au psaume cent trente et unième, quand elle parle à Dieu en ces termes : Levez-vous, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification (Psalm. 131). Qui peut douter qu'elle ne parle à Jésus-Christ couché dans son tombeau, après avoir perdu la vie dans les combats et les tra-

vaux de la passion ? Demeurerez-vous toujours, Seigneur, ainsi abattu, accablé sous le faix de vos effroyables souffrances ? Levez-vous, ressuscitez-vous vous-même, et entrez dans votre repos : *Surge*, *Domine*, *in requiem tuum* : Voilà qui s'adresse manifestement à Jésus-Christ.

Mais que veulent dire ces autres paroles qui suivent? *Tu, et arca sanctificationis tuæ.* Quelle est cette arche pour laquelle elle demande encore la resurrection, où elle prophétise qu'elle l'aura aussi, si ce n'est la très-Sainte-Vierge? N'est-elle pas la vraie arche qui a renfermé la manne du ciel et les tables de la loi de Dieu en la personne de son fils unique, quand elle l'a porté dans son chaste sein ? et comme la manne et les tables de la loi étaient la figure de Jésus-Christ, aussi l'arche de l'ancien Testament qui les renfermait était la figure de la Sainte-Vierge. Mais pourquoi avait-il commandé si expressément qu'on la fît de bois incorruptible, si ce n'était pour signifier l'incorruptibilité du corps de la Sainte-Vierge? c'est donc d'elle que l'Écriture sainte entend parler dans ce texte qui renferme aussi en soi deux résurrections, celle de Jésus-Christ, et celle de sa sainte mère : *Tu et arca sanctificationis tuæ.* Et c'est ainsi que l'entend saint Jean Damascène, et plusieurs autres qui ont allégué ce témoignage de l'Écriture, pour prouver la résurrection de la Sainte-Vierge.

Que veut encore dire l'Écriture quand elle fait cette prière à Dieu, au psaume 120: *Dominus custodiat introitum et exitum tuum* (Psalm. 120). Elle demande à Dieu qu'il ait grand soin de garder son entrée au monde, et sa sortie du monde : car ce sont les deux pas les plus périlleux : l'un à l'entrée, et l'autre à la sortie : deux piéges qui nous sont tendus, et que nous ne saurions éviter. A notre entrée au monde, c'est le péché originel ; à notre sortie du monde, c'est la mort. Le péché fait périr nos âmes, la mort fait périr nos corps : voilà le sort malheureux de tous les enfants d'Adam, leur commencement et leur fin, leur entrée au monde, et leur sortie du monde sont très-lamentables.

Mais il y a un privilége pour la très-sainte mère de Dieu, quoiqu'elle soit vraie fille d'Adam; ni son entrée au monde; ni sa sortie du monde n'ont rien de funeste. Dans son entrée au monde le péché originel n'a point blessé son âme; et dans sa sortie du monde la mort n'a point ruiné son corps, elle a toujours été innocente et sainte en sa conception et en sa naissance; toujours entière et incorruptible en sa mort et dans son tombeau. C'est ainsi que les deux termes de sa vie, le com-

mencement et la fin, ont chacun leur privilége, et ces priviléges sont inséparables. Où le péché a eu une fois l'entrée, il entraîne après soi la mort et la corruption; mais où le péché n'a jamais eu d'accès, la mort aussi n'a aucun pouvoir de nuire. Puis donc que nous sommes si assurés que la Sainte-Vierge n'a jamais été offensée par le péché originel, nous devons aussi l'être que son corps virginal n'a pas été offensé par la mort? Pourquoi croirions-nous que Dieu lui aurait accordé le premier privilége, qui est le plus grand, sans lui donner aussi l'autre qui est beaucoup moindre, et qui n'en est qu'une conséquence? Pourquoi garder seulement son entrée du monde, et ne pas garder sa sortie? *Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum.*

Voulez-vous encore entendre l'Écriture publier sa résurrection, écoutez comme elle parle au chapitre 5 des Cantiques en la personne de Notre-Seigneur, qui s'adressant à sa sainte mère lui dit ces aimables paroles : *Veni in hortum meum, soror, sponsa, messui myrrham meam cum aromatibus* (Cant. 5). Venez dans mon jardin, ma sœur, venez, mon épouse, j'ai moissonné ma myrrhe avec des aromates et des parfums. Pourquoi la convier de venir dans son jardin, non pour cueillir des fleurs ou pour manger des fruits, mais pour lui faire part de sa myrrhe et de ses aromates? Hé! qui est-ce qui ne sait pas que ces choses sont propres à embaumer les corps morts et les rendre incorruptibles?

Il veut donc lui dire, voyez que j'ai pris possession d'un jardin au lieu de Gethsémani dans la vallée de Josaphat, entre la montagne de Sion et le mont des Olives, où je me plaisais à demeurer durant ma vie. C'est là que j'ai choisi ma demeure après ma mort; c'est là que j'ai voulu avoir un tombeau; c'est là aussi que j'ai trouvé l'incorruptibilité représentée par la myrrhe; c'est là qu'après trois jours de sépulture j'ai trouvé la résurrection à une vie immortelle, représentée par les aromates et les parfums de bonne odeur qui montent en haut: *Veni in hortum meum* : Venez, ma mère, dans le même jardin, que votre sépulcre soit assez près du mien, je vous ferai part de ma myrrhe et de mes parfums; vous y trouverez comme moi l'incorruptibilité, la résurrection et l'immortalité. *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Il fallait bien qu'elle imitât son Fils unique dans sa vie, dans sa mort, dans sa sépulture et dans sa résurrection. C'est assez avoir entendu la trompette éclatante des Écritures saintes, qui publie la résurrection de la Sainte-Vierge, prêtons maintenant l'oreille à celle des saints pères.

§ III.

La troisième trompette qui fait éclater partout la résurrection de la Sainte-Vierge, ce sont les saints Pères.

C'est celle-ci qui va résonner d'un ton plus clair, et d'une voix plus intelligible, pour proclamer l'incorruptibilité du corps de la très-Sainte-Vierge dans son tombeau, sa résurrection et son immortalité. Saint Augustin, qui est partout le premier et le plus sublime docteur de l'Église, dit que nous devons croire que Jésus-Christ, qui durant sa vie a traité le corps de sa très-sainte mère avec tant d'honneur, qu'il a bien voulu prendre une partie de sa chair pour s'en faire un corps à lui-même, n'aura pas abandonné ce corps virginal au dernier opprobre de la nature humaine, qui est la corruption et la pourriture; qu'ayant tiré sa vie humaine de son sein, suçant le lait de ses mamelles, il n'aura pas souffert qu'il soit devenu la pâture des vers. Il a pu, dit-il, garantir aussi bien son corps de la pourriture de la mort, qu'il a garanti son âme de la corruption du péché : il a pu l'un et l'autre, parce qu'il est tout-puissant : si nous ne pouvons pas douter qu'il ait pu, nous ne devons pas aussi douter qu'il ne l'ait voulu, parce qu'il est infiniment bon, et qu'il l'aime plus elle seule que tout le reste de ses créatures. Mais s'il est également certain qu'il l'a pu, et qu'il l'a voulu, quel doute pourrions-nous avoir qu'il ne l'ait fait véritablement? Car il est écrit : *Omnia quæcumque voluit fecit.* Il fait tout ce qu'il veut (Aug. serm. de Assumpt.).

Il ajoute à cela ces paroles dignes de sa piété et de sa profonde érudition : Si Dieu a bien voulu conserver non-seulement les corps des trois enfants de la fournaise de Babylone, mais même leurs habits au milieu d'un feu si embrasé et si dévorant, que tous ceux qui s'en approchaient tant soit peu étaient consumés; pourquoi croira-t-on qu'il ait pris plus de soin des habits de ses serviteurs que du corps de sa propre mère? S'il a bien voulu conserver en vie un Jonas désobéissant, dans le ventre d'une baleine, qui est une autre fournaise embrasée qui devait bientôt le digérer; pourquoi douter qu'il ait préservé de la corruption de la mort le corps de sa propre mere si obéissante et si innocente? Quoi! Daniel aura été garanti des dents des lions affamés qui ne l'ont pas dévoré, et la mère de Dieu aurait été abandonnée aux dents de la mort pour la réduire en poudre! quoi! nous croirons qu'il a préservé son âme de toute sorte de péché, parce qu'elle devait

être la mère de Dieu, et nous ne croirons pas qu'il a préservé son corps de toute sorte de corruption, après avoir été la mère de Dieu !

Ne considérez-vous point qu'elle a exercé son office de mère de Dieu plus selon son corps que selon son âme, puisque son sacré corps a fourni un corps au Fils de Dieu, et que son âme ne lui a pas fourni une âme. Qui n'avouera donc que ce précieux corps qui a revêtu son Dieu de la substance humaine, qui l'a nourri du lait de ses mamelles, qui lui a rendu tant d'autres services, méritait bien de n'être pas la pâture des vers? Il fallait bien qu'en échange de l'habit mortel dont elle l'avait revêtu, elle fût revêtue d'une glorieuse immortalité; car qui pourrait s'imaginer que ce corps virginal, si digne d'être révéré par les anges, eût été laissé dans la terre, et abandonné dans son tombeau pour y être mangé des vers? Saint Augustin confesse que cette indigne pensée lui donne de la frayeur, et qu'il aurait horreur de le dire : *Illud sacratissimum corpus, de quo Christus carnem assumpsit, escam vermibus traditum, consentire non valeo, dicere pertimesco* (Aug. serm. de Assumpt. to. 9. c. 23) : c'est ainsi que ce très-saint docteur parle avec révérence du corps de la Sainte-Vierge.

Faut-il encore quelque autre trompette pour s'accorder avec celle-ci et publier plus clairement cette vérité? Écoutez Nicéphore, il cite Juvénal, évêque de Jérusalem, qui dit avoir appris d'une fort ancienne tradition que, durant les trois jours que le corps de la Sainte-Vierge reposa dans son tombeau, les apôtres demeurèrent toujours auprès, chantant des hymnes et écoutant avec respect l'harmonie céleste que les anges faisaient résonner sur ce même tombeau; mais qu'ayant cessé de l'entendre après ces trois jours ils jugèrent que ce précieux dépôt était enlevé. Ils ouvrirent donc le tombeau, et ne trouvèrent plus son corps, mais seulement les linges qui l'enveloppaient, ainsi qu'il était arrivé au tombeau de Notre-Seigneur; et tous transportés de joie ils rendiren grâce à Dieu, envoyèrent au ciel leurs vœux après elle, e s'en retournèrent aux lieux de leurs missions pour en publier la nouvelle par toute la terre (Nicep. hist.).

Consultez Sophrone au sermon de l'assomption de la très-Sainte-Vierge, où il parle amplement de sa résurrection (Sophron). Consultez saint Jean Damascène, au sermon du sommeil de la Vierge. Consultez saint Athanase, dont l'autorité est si grande dans toute l'Église. Écoutez presque tous les saints pères qui en ont parlé de même façon; mais faut-il une nuée de témoins pour

donner du jour à une vérité qui éclate aujourd'hui comme le soleil dans toute l'Église? Il reste donc à écouter la quatrième trompette, qui est celle de la raison.

§ IV.

La quatrième trompette qui annonce à tous les mortels la résurrection de la Sainte-Vierge, c'est la raison.

Quelle raison y avait-il de croire que cette mère admirable n'aurait pas été privilégiée dans sa mort, comme elle l'a été dans sa naissance, dans la conception de son Fils unique, dans l'enfantement de ce même Fils, et en tant d'autres choses où nous voyons qu'elle n'a pas été sujette à la loi commune de toute la nature humaine, mais toujours exempte par un privilége convenable à sa dignité de mère de Dieu?

La loi commune porte que nous naissons tous enfants de colère, c'est-à-dire tous engagés comme complices dans le crime de notre premier père; mais le privilége de la mère de Dieu est qu'elle entre au monde dès le premier moment de sa conception avec une parfaite innocence, et que la tache de ce péché n'est point en elle : *Tota pulchra es, et macula non est in te.*

La loi commune est que toutes les femmes cessent d'être vierges quand elles sont mères; mais le privilége spécial de la mère de Dieu est d'être une mère vierge par un prodige admirable, qui n'est possible qu'à la toute-puissance de Dieu.

La loi commune condamne toutes les mères à n'enfanter qu'avec des douleurs cruelles : *In dolore paries filios tuos;* mais le privilége singulier de la mère de Dieu est d'avoir enfanté son Fils unique sans aucune douleur.

Enfin la loi commune, qui condamne tous les enfants d'Adam à la mort, porte qu'ils seront tous réduits en cendre : *Pulvis es, et in pulverem reverteris;* mais quelle apparence de croire qu'en ce point-là seulement la Sainte-Vierge n'aurait eu aucun privilége? Aurait-elle été obligée à subir la rigueur de la loi du reste des enfants d'Adam, elle qui n'a point de part à tous leurs péchés? Serait-elle enveloppée dans leur châtiment, elle qui partout ailleurs a des priviléges qui l'exemptent de toutes les lois communes de la nature? Doit-on croire que ce n'est qu'en ce seul point qu'elle est abandonnée à la loi commune de tous les pécheurs, dont les corps pourrissent et sont mangés par les vers dans leur tombeau? Où est l'âme qui aura quelque teinture de religion, ou quelque sentiment de respect pour la Sainte-Vierge,

qui n'aura pas horreur de cette pensée et qui ne dira pas comme saint Augustin : *Sentire non valeo, dicere pertimesco ?*

Mais je veux alléguer ici une seconde raison qui me semble encore plus plausible, pesez la bien: si le corps de la très-Sainte-Vierge n'était pas demeuré incorruptible après son décès, s'il n'était pas ressuscité, s'il n'avait pas été transporté au ciel, ne serait-on pas contraint d'avouer que le Fils de Dieu, qui a fait la loi d'honorer son père et sa mère, et qui l'a toujours si parfaitement observée, la garderait peu à l'égard de sa sainte mère, et qu'il rendrait beaucoup moins d'honneur au corps de sa mère qu'à ceux de ses serviteurs? Car n'avons-nous pas des corps saints qui sont honorés en terre comme des précieuses reliques, qui sont posés sur nos autels, qui sont enchâssés dans l'or et les pierreries, où les peuples, les princes, les prêtres et une infinité des chrétiens accourent en foule pour les révérer ? Mais nous ne voyons rien de semblable pour le corps de la Sainte-Vierge; car, en quel lieu du monde est-il conservé ? Où va-t-on en pélerinage pour le voir et pour l'honorer ? Où est la précieuse châsse qui le renferme ? Où sont les lampes d'or et d'argent qui brûlent devant ce saint corps jour et nuit ? On n'en parle dans aucun lieu de la terre.

Quoi ! serait-il donc le seul de tous les corps des saints qui demeurerait ainsi inconnu, méprisé et sans aucun honneur ? Serait-il frappé de cet effroyable anathème que Dieu foudroie contre les impies ? *Reliquiæ impiorum interibunt.* Dieu nous garde de rouler jamais un si grand blasphème dans notre tête ! Non, le sacré corps de la Sainte-Vierge n'est point dans la terre, la terre n'est point digne de le posséder, il est dans le ciel, qui seul est digne d'être le temple de sa gloire ; les mortels n'ont pas ses précieuses reliques en terre, ils ne sont pas capables de leur rendre les justes honneurs qui leur sont dus, il n'appartient qu'aux anges du ciel de les révérer dignement.

O Dieu d'amour ! aimable Jésus ! puisque vous avez dit dans votre Évangile que vous voulez que là où vous êtes, là soit aussi votre serviteur : *Ut ubi ego sum, illic sit et minister meus ;* qui a jamais été plus votre serviteur que le corps virginal de votre très-sainte mère. C'est lui qui vous a produit de sa propre substance ; c'est lui qui, plus heureux en cela que le ciel empyrée, vous a porté durant neuf mois dans ses chastes entrailles, vous formant toujours peu à peu; c'est lui qui vous a nourri du lait de ses mamelles, remplissant vos veines du précieux sang dont vous avez racheté les pauvres pécheurs ; c'est lui qui vous a rendu durant les mêmes années de votre enfance tous les soins et les ser-

vices continuels qu'une bonne mère rend à son enfant; c'est lui qui vous a tant de fois porté dans ses bras; vous ne marchiez que par ses pieds, vous n'agissiez que par ses mains, vous ne parliez encore que par sa bouche; c'est lui, enfin, qui vous a rendu tous les services nécessaires durant votre vie mortelle.

O roi des rois! ô souverain monarque du monde! je vois que les rois de la terre ont un grand nombre de serviteurs; que, dès leur naissance, on leur donne une foule d'officiers, et qu'ils ont d'abord une cour fort grande; mais vous n'aviez pour tous serviteurs que votre sainte mère; elle seule et saint Joseph qui l'accompagnait faisaient toute votre cour; mais son zèle fournissait à tout; elle seule en valait un million d'autres, pour vous rendre, avec un très-ardent amour, tous les services que le reste des créatures ensemble vous aurait dû rendre. Oh! le fidèle! oh! le très-digne! oh! l'incomparable serviteur!

Dites-lui donc, Seigneur: *Ut ubi ego sum, illic sit et minister meus;* parlez au corps de cette aimable mère, aussi bien qu'à son âme, puisque c'est lui qui vous a rendu les services les plus visibles et les plus sensibles. Parlez-lui du ciel, et lui dites: Venez mon serviteur, suivez moi au ciel, comme vous m'avez suivi en terre: je veux que là où je suis, là soit aussi mon serviteur; il n'y a rien de plus juste, ni de plus convenable à la bonté d'un tel maître et à la fidélité d'un tel serviteur. Et à la vérité, puisque cette grâce a été accordée à plusieurs saints d'être en corps et en âme dans le ciel, que ceux qui ressuscitèrent dans le temps que Jésus-Christ mourait en croix, comme le saint Évangile le rapporte, et que même saint Joseph (à ce qu'on croit) a joui de ce privilége, combien est-il plus croyable que la Sainte-Vierge l'aura eu après son trépas? Il n'y a rien de plus conforme à l'amour d'un tel fils et à la dignité d'une telle mère. Oui, elle l'a suivi dans le ciel en corps et en âme: nous ne devons plus la chercher en terre, ni parler d'elle désormais comme étant encore sur la terre, suivons-là au ciel. Aussi tout le reste de nos conférences ne seront plus que pour parler de son assomption, de la gloire de son âme et de son corps, de ses couronnes, et du souverain pouvoir qu'elle exerce dans le ciel empyrée.

CONFÉRENCE XXVII.

Le poids du feu, où l'on traite du mystère de l'assomption de la Sainte-Vierge.

J'avais toujours ouï dire que la sainte Église, qui est gouvernée par les lumières du Saint-Esprit, avait si bien accommodé les Évangiles à toutes les fêtes qu'elle célèbre dans le cours de l'année, qu'il n'y avait rien de plus juste. Cependant le jour de la plus solennelle de toutes les fêtes de la Sainte-Vierge, qui est celui de son assomption, assistant à la messe, j'entendis chanter un évangile qui ne parle point d'elle et qui, ce me semblait, n'avait point de rapport au mystère que l'on célébrait ce jour-là.

Il est tiré du dixième chapitre de l'Évangile de saint Luc, où il rapporte l'histoire de la visite dont Jésus-Christ honora Marthe et Madeleine dans leur château de Béthanie. Il dit que Jésus entra dans un certain château, et qu'une femme nommée Marthe le reçût dans sa maison; elle avait une sœur appelée Marie qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole, tandis que Marthe était tout appliquée et empressée au service qu'elle voulait lui rendre; elle s'arrêta tout court et lui dit: Seigneur, vous ne songez pas que ma sœur me laisse tout le travail à faire, dites-lui donc qu'elle m'aide et qu'elle en vienne prendre sa part. Jésus-Christ lui répondit: Marthe, Marthe, vous êtes trop empressée, et vous vous chargez de trop d'affaires qui vous troublent; votre sœur Marie a choisi pour elle la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. Voilà tout l'évangile.

Mais quel rapport y a-t-il de cette histoire à la fête de l'Assomption, dont on ne dit pas un seul mot? Je jugeais bien qu'il y avait quelque mystère caché là-dessous, mais je n'en découvrais pas bien l'intelligence, et quand je voulais méditer pour pénétrer dans le vrai sens de ces énigmes, elles me brouillaient l'esprit et ne me donnaient point de lumières pour m'en éclaircir et me tirer de peine; je crus que je ne pouvais mieux faire que de m'adresser au diacre qui avait chanté l'évangile. C'était Trasile, homme de fort bon esprit et qui, par sa piété et par ses études, s'etait rendu très-digne du ministère qu'il exerçait dans l'Église. Je fus donc le trouver après la messe, et lui proposai ma difficulté.

Il me répondit: Il est vrai que selon l'apparence il n'y a pas bien du rapport de cet évangile avec la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge; car si on ne regarde que le sens littéral des pa-

roles, elles ne parlent point d'elle; mais si on pénètre plus avant dans le sens mystique, qui est le véritable, que le Saint-Esprit a voulu cacher sous ces voiles, on avouera qu'il n'y a rien de plus conforme, et que tout ce narré (je veux dire toutes les paroles de cet évangile) sont une expression admirable des grandeurs, des magnificences et de la gloire de cette auguste reine des cieux dans le triomphe de son assomption. Cela me surprit un peu et me consola beaucoup; je jugeai, par ces premières paroles, qu'il allait porter d'agréables flambeaux dans mes ténèbres et que j'allais profiter beaucoup des lumières de son esprit; je ne fus pas trompé, car il me donna d'abord cette courte, mais belle et sublime intelligence des paroles de l'Évangile, où je commençai d'entrevoir les grandeurs incomparables de la très-Sainte-Vierge dans le mystère de son assomption.

Ne voyez-vous pas, me dit-il, que si on considère avec attention toutes les paroles de cet Évangile, on n'en verra pas une qui ne soit pleine de je ne sais quelle lumière qui découvre à l'esprit des merveilles qui le surprennent et le remplissent d'admiration; et quand elles sont réunies ensemble, elles lui font un beau spectacle de toutes les magnificences du mystère de l'assomption de cette mère admirable, qui le remplissent de joie.

1. Car, premièrement, s'il est question de la gloire de son âme, que plusieurs saints pères ont appelée immense, elle est exprimée admirablement par la première parole de cet Évangile : *Intravit*, Jésus est entré. Les autres saints entrent dans la joie du Seigneur, parce qu'ils sont plus petits qu'elle; mais toute la joie et toute la gloire de Jésus-Christ entre dans Marie, parce qu'elle le renferme en terre, tout immense qu'il est, dans son chaste sein, et cela fait concevoir une grande idée qu'au ciel elle renferme toute la gloire dans son âme.

2. S'il est question de la gloire de son corps virginal qui, tout éclatant de la surabondance de la gloire de son âme, a été reçu dans le ciel avec elle, vous la trouvez exprimée dans les paroles suivantes : *In quoddam castellum*. Son corps était le château de son âme, et ce château a reçu Jésus-Christ dans la visite qu'il est venu nous faire en terre.

3. Si on veut considérer la majesté du trône qu'elle possède, dons la beauté est proportionnée à sa dignité sublime de mère de Dieu, il est désigné par les paroles suivantes : *Mulier quædam excepit illum in domum suam*. Rien n'est si grand en la Sainte-Vierge que d'avoir été le palais de la majesté infinie de Dieu.

4. Si on veut savoir quelle est son autorité sur son trône, et

quelle domination elle exerce partout, au ciel, en terre, dans le purgatoire, et jusque dans les enfers, elle est signifiée par l'auguste nom de *Marie*, qui est dans le même Évangile, et qui signifie dame ou dominante : *Huic erat soror nomine Maria.*

5. Si on veut voir ce que tout le ciel lui rend d'honneur (je dis tout le ciel, non-seulement les anges et les saints, mais Dieu même), ce mystère est caché sous ces autres paroles: *Sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius.*

6. Si on veut voir éclater ses libéralités dans l'abondance de toutes sortes de biens qu'elle répand sur les pauvres pécheurs par ses puissantes intercessions, c'est ce que publient les paroles suivantes: *Dic illi ut me adjuvet*: qu'elle nous aide par ses puissantes intercessions.

7. Enfin s'il faut considérer la couronne et le sceptre de cette souveraine impératrice de tous les êtres créés, et que son royaume sera éternel, et qu'elle entre en participation de toutes les grandeurs de Dieu, pouvait-on l'exprimer plus magnifiquement que par ces dernières paroles : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea?*

Il est vrai que cette courte interprétation de l'Évangile me surprit et éblouit mes yeux, non pas qu'elle portât encore beaucoup de lumière dans mon esprit, mais elle fit naître dans mon cœur un fort grand désir de la voir un peu plus étendue et plus approfondie. Je priai Trasile de s'en vouloir bien donner la peine et de me faire le festin entier des mets délicieux dont il ne m'avait donné qu'un avant-goût : il se rendit à ma prière, et nous fîmes ensemble plusieurs conférences sur toutes les merveilles qu'il ne m'avait fait que désigner, sans m'en avoir fait voir la beauté ; il eut assez de complaisance et de bonté pour ne pas me quitter jusqu'à ce que je fusse pleinement satisfait sur tout ce que je désirais savoir de l'assomption de la Sainte-Vierge : Voici comme nous commençâmes ;

ARTICLE I.

La grandeur de la gloire de l'âme de la Sainte-Vierge.

Je lui demandai d'abord : Comment voyez-vous la grandeur de la gloire de la Sainte-Vierge dans cette première parole de l'Évangile? *Intravit Jesus.* Je ne vois pas qu'il y soit parlé de sa gloire.

Ne remarquez-vous pas, me répondit-il, que l'Évangile ne parle

pas de la Sainte-Vierge comme il parle des autres saints? Quand l'Évangile parle des autres saints, il dit : *Intra in gaudium Domini tui*, et quand Dieu les admet en possession de sa gloire, il leur dit : Venez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur; mais l'Évangile parle d'une autre manière de la Sainte-Vierge, il dit : *Intravit Jesus*; et Dieu lui parle aussi tout autrement qu'aux saints, il lui dit : Venez, ma mère, et que toute ma gloire entre en vous; il y a bien de la différence entre ces deux paroles : *intra* et *intravit* : Entrez en ma gloire et que ma gloire entre en vous.

Car, comme raisonne excellemment saint Thomas, il est nécessaire que tous les bienheureux entrent dans la joie du Seigneur et que la joie du Seigneur n'entre pas en eux; la raison en est toute claire : le plaisir que nous goûtons de la possession des choses qui sont moindres que notre cœur peut bien entrer dans notre cœur; mais comme il est vrai que Dieu, qui est un bien infini, est infiniment plus grand que le cœur de l'homme, il est aussi très-véritable que la joie qui nous vient de la possession de Dieu ne peut pas entrer dans notre cœur, et que c'est notre cœur qui entre en elle; *Deus major est corde nostro, et ideo qui gaudet de Deo, intrat in gaudium* (D. Th. in cap. 25. Matth.). Car comme une éponge entre dans la mer plutôt que la mer n'entre dans l'éponge, et quoiqu'elle en soit toute pénétrée, néanmoins elle ne contient pas la mer; c'est-à-dire, elle ne la renferme pas, elle est plutôt contenue et renfermée dans la vaste étendue de cet élément: ainsi, quoique les bienheureux soient tout pénétrés de la joie de Dieu, ils ne la renferment pas pour cela, mais ils sont dans l'infinité de la joie de leur Seigneur, qui est plus grande que leurs âmes, c'est pourquoi on leur dit à tous : *Intra in gaudium Domini tui.*

Mais quelle merveille est-ce ici! que pour exprimer la gloire de la Sainte-Vierge, on ne dit point qu'elle est entrée dans la joie du Seigneur, mais on use de certaines paroles qui semblent nous dire que toute la joie de la béatitude est entrée en elle : *Intravit Jesus* : comme si sa gloire était du même ordre que celle de Dieu, qui est toute renfermée en lui, et que les théologiens appellent *compréhensive*, parce qu'elle comprend et renferme parfaitement toute l'immensité divine. Ainsi cette mère admirable, déjà accoutumée à renfermer en soi toute la grandeur de Dieu par le privilége de sa divine maternité, qui lui faisait porter dans son sein celui que la grandeur des cieux ne peut contenir, comme chante l'Eglise, elle a pu renfermer elle seule toute l'immensité de la gloire du paradis.

Non pas que la gloire de la Sainte-Vierge égale en effet l'infinité de la gloire de Dieu ; car, *qui est comme Dieu* ? Mais l'Évangile parle de la sorte pour nous faire entendre que la gloire de la Sainte-Vierge est élevée dans un degré qui passe toutes nos pensées; qu'elle est au-dessus de la gloire de tous les saints et de tous les anges du ciel, et que, par une espèce d'immensité qui est toute particulière à la gloire qu'elle possède; elle approche, autant qu'il est possible à une pure créature, de la gloire même du créateur : voilà le mystère enveloppé sous cette parole : *Intravit Jesus.*

J'avoue, lui dis-je, que cela me donne d'abord une fort grande idée de sa gloire, mais je crains de la perdre et qu'elle ne s'évanouisse bientôt de mon esprit, si elle n'est appuyée de quelques raisons qui la soutiennent et qui la confirment. Je veux, me répondit Trasile, vous en fournir de si plausibles, que vous les recevrez agréablement, et que vous ne les oublierez pas aisément.

Considérez que la gloire éternelle (qui n'est pas égale dans tous les saints) se mesure à trois choses, selon la doctrine commune des théologiens ; la première est la grâce, la seconde sont les mérites, la troisième est l'amour de Dieu; voici la raison qu'ils en donnent. Ils disent qu'elle est donnée, ou comme l'héritage des enfants de Dieu, ou comme la récompense des serviteurs de Dieu, ou comme la fin dernière des amis de Dieu; comme héritage, elle est mesurée à la grâce qui nous adopte pour enfants de Dieu; comme récompense, elle est mesurée aux mérites qui nous rendent dignes de recevoir ce précieux salaire; comme fin dernière, elle est mesurée à l'amour, qui est le poids qui nous fait tendre à elle comme au centre de notre repos éternel; prenez en main ces trois mesures, la grâce, les mérites, l'amour, et voyez si vous pourrez arriver par elles à connaître quelle est la grandeur de la gloire de la Sainte-Vierge.

ARTICLE II.

La première mesure de la gloire que la Sainte-Vierge possède au ciel, est la grâce qu'elle a eue en terre.

Puisque la gloire n'est qu'une grâce consommée, comme la grâce est une gloire commencée, il est certain que chacun des bienheureux reçoit au ciel la gloire selon la mesure des grâces qu'il aura reçues sur la terre (Rom. 6). Or nous ne connaissons généralement que de trois sortes de grâces. La première est la grâce de l'innocence, la seconde est la grâce de la rédemption, la

troisième est une grâce qu'on peut appeler divine, ou Dieu même, et toutes les trois ont été reçues par la Sainte-Vierge dans toute leur abondance.

La première est la grâce de l'état d'innocence dont Dieu remplit notre premier père Adam, quand il le forma au commencement, comme le plus parfait ouvrage de ses mains. Il lui avait donné avec la nature une grâce surnaturelle si riche et si abondante, qu'il avait de quoi enrichir tous ses descendants ; les faisant naître ses enfants, il les eût aussi fait naître enfants de Dieu; ainsi ils eussent été tous des saints avant qu'ils eussent été raisonnables, prenant ainsi en quelque façon possession du ciel avant que d'avoir seulement touché la terre de leurs pieds. Oh! l'heureuse condition que celle des hommes, si leur premier père avait su demeurer ferme dans cet état de la grâce de son innocence! Ne pouvait-on pas dire de lui ces paroles de l'Ecclésiastique : *Vas admirabile opus Excelsi* (Ecclésiast. 35), que c'était un vase admirable, le chef-d'œuvre des mains de Dieu. Mais hélas ! il était fragile, et, à notre grand malheur, étant élevé si haut, il tomba et se brisa ; et, comme dit saint Augustin, il rompit tout l'univers des pièces de son débris, et tout fut perdu pour lui et pour nous. O ! ruine lamentable ! quelle douleur que toute cette infinité de grâces de l'état d'innocence et toutes les couronnes de gloire qui en eussent été les fruits aient été perdues par un seul péché ! Pleurez, enfants d'Adam, pleurez tous inconsolablement jusqu'à la fin des siècles. Oh ! que vous avez bien sujet de naître tous en pleurant comme vous faites, et d'entrer au monde les larmes aux yeux !

Mais quoi ! lui demandai-je tout affligé, toutes ces grâces de l'état d'innocence ont-elles été perdues sans ressource ? et toute la gloire qui en fût revenue à Dieu demeure-t-elle supprimée? tout cela est-il donc anéanti pour jamais ?

Non, me répondit-il; car si Adam a perdu toute la grâce de cet heureux état d'innocence, la Sainte-Vierge l'a retrouvée et l'a recueillie tout entière dans sa personne. Eh ! qui vous a dit cela? C'est un ange du paradis qui, ayant été envoyé de Dieu pour la saluer comme sa mère, la félicita d'abord là-dessus avec ces paroles: *Ne timeas, Maria, invenisti gratiam apud Dominum.* Ne craignez pas, Marie, quoique vous soyez fille d'Adam, qui a été si malheureux que de perdre la grâce d'innocence qu'il avait reçue de Dieu, ne craignez pas de participer à sa perte; qu'il tremble, ce criminel, et qu'il se cache de honte de sa lâche infidélité; mais vous, ne craignez pas, parce que vous l'avez trouvée et que vous

la possédez tout entière : *Invenisti gratiam apud Dominum.* Cela me semble étonnant à la vérité, lui dis-je, et assez mal aisé à comprendre.

Quoi! voudriez-vous que je crusse que toute l'abondance des grâces qu'Adam avait perdues pour soi-même et pour sa longue postérité, quand il tomba de l'état d'innocence, aurait été reçue sans en rien diminuer par la seule Sainte-Vierge? Eh! quelle difficulté trouvez-vous à cela ? me répliqua-t-il; si vous vous souvenez qu'il est question d'une mère de Dieu, qui vaut plus, elle seule, qu'Adam et que toute sa postérité; n'ayez même égard qu'au seul droit de la loi humaine, et demandez-lui ce qu'elle jugerait équitable.

Proposez-vous une famille composée d'un très-grand nombre de personnes fort riches; s'il arrive que toutes meurent, excepté une qui demeure seule en vie, n'est-il pas juste qu'elle hérite de toutes celles qui sont mortes et qu'elle entre seule en possession de tous les biens de la famille? Oui, sans doute. Or, voilà ce qui est arrivé dans la grande famille d'Adam; il était très-riche et tous ses enfants l'étaient aussi; mais il est mort et tous ses enfants sont morts avec lui par son seul péché; il n'y a que la seule Sainte-Vierge qui est demeurée en vie, parce qu'elle n'a jamais participé à son péché; n'est-il donc pas juste qu'elle soit l'héritière universelle des biens de toute la famille? Oh! qu'elle est donc déjà riche de ce côté-là! O Dieu! qui pourrait supputer où va toute l'abondance de ses biens? Et toutefois ce n'est encore qu'une troisième partie de ce qu'elle possède de grâces; les deux autres vont encore plus loin.

§ I.

La grâce de la rédemption remplissait l'âme de la Sainte-Vierge.

Une autre grâce remplissait son âme, qui était encore plus abondante et plus noble, sans comparaison, que n'était la grâce d'Adam, c'était celle de Jésus-Christ, qu'on doit appeler la grâce de la rédemption; elle ne fut pas donnée à la Sainte-Vierge comme un supplément de la grâce de l'innocence, parce qu'elle l'avait, mais comme une addition et comme un nouveau trésor de grâce plus précieuse et plus divine; et c'est pour cela que le même ange qui l'avait déjà saluée pleine de grâce, l'assurant qu'elle était pleine de ce qu'elle avait trouvé : *Ave gratia plena, invenisti gratiam,* lui parle après cela d'une surabondance nouvelle de grâces que le Saint-Esprit devait lui donner. Eh! quelle peut être cette

grâce qui supposait déjà en elle celle de l'innocence, sinon la grâce de la rédemption? *Spiritus sanctus superveniet in te.*

Il semble qu'elle avait un droit particulier à la possession de toute cette grâce, puisqu'elle est la mère de l'auteur de toutes les grâces de la rédemption. A qui appartiennent les fruits, sinon à celui à qui appartient l'arbre qui les produit? A qui donc appartiennent mieux toutes les grâces de la rédemption, qu'à la Sainte-Vierge? N'a-t-elle pas un droit naturel sur son Fils unique Jésus-Christ, qui les produit toutes comme les fruits de son incarnation? d'autres y peuvent participer, selon qu'il plaît à la miséricorde de Dieu de leur en donner plus ou moins; mais la Sainte-Vierge a droit de les réclamer toutes comme lui appartenant; et c'est là-dessus que saint Jérôme a dit ces paroles si mémorables: *Cæteris per partes præstatur; in Mariam verò totius gratiæ quæ in Christo est, plenitudo venit* (D. Hieronym. serm. de assumpt.).

Quel grand océan que celui des grâces de la rédemption, qui se sont répandues partout et toujours sur tous les enfants d'Adam, qui ont sanctifié tant de pécheurs, produit dans tous les lieux et dans tous les temps des millions de saints et de saintes, et qui ne cessent encore tous les jours de remplir le ciel et la terre des fruits tout miraculeux de la rédemption! Et dire que toutes les grâces, dont la plénitude est entière dans le Rédempteur, sont aussi dans sa sainte mère sans aucune division; ô Dieu! quelle abondance de richesses! quel miracle! quel prodige de grandeurs dans les grâces de la Sainte-Vierge!

Tout beau, lui dis je là-dessus, prenez garde que vous n'alliez trop loin; il me semble que c'est trop de dire que toute la plénitude des grâces de la rédemption qui est en Jésus-Christ est aussi en la Sainte-Vierge: n'y mettez-vous point d'inégalité entre eux? n'y remarquez-vous aucune différence? voulez-vous faire la mère entièrement égale à son Fils en la grâce? Il faut craindre que quelques esprits critiques ne soient scandalisés de vous entendre parler de la sorte, car il vaudrait presque autant dire qu'elle est Dieu comme son Fils.

Non, me répondit sagement Trasile, je ne crains pas d'aller dans l'excès quand je parle après saint Jérôme; il ne met point d'inégalité entre l'abondance de leurs grâces; car il ne fait point difficulté de dire qu'elles sont toutes en l'un et toutes en l'autre; mais il remarque bien de la différence en la manière de les posséder: c'est pourquoi quand il dit: *In Mariam totius gratiæ quæ in Christo est, plenitudo venit,* il ajoute ces paroles nécessaires: *Quanquam aliter*: il dit que c'est d'une autre façon. Il est vrai

que toute la grâce qui est en Jésus-Choist est aussi en Marie; mais c'est d'une manière bien différente. En quoi? lui demandai-je, observant bien ce qu'il allait dire. C'est, me répondit Trasile, qu'elle est dans le Fils comme dans le principe qui la produit, et elle n'est dans la mère que comme le plus digne sujet qui la reçoit de son Fils: le Fils en est le propriétaire, la mère en est la fidèle dépositaire; le Fils la possède comme son propre bien, qu'il donne aux misérables par miséricorde, comme il lui plaît et quand il lui plaît; la mère ne l'a en sa puissance que comme le trésor de son Fils, sur lequel, par l'amour qu'il lui porte et par sa dignité de mère de Dieu, elle a un tel pouvoir, qu'elle les distribue à qui il lui plaît et comme il lui plaît; ce sont les paroles de saint Bernardin de Sienne, dans un sermon de la nativité de la Vierge, où il dit en termes exprès: *Virtutis et gratiæ Spiritus sancti, quibus vult, quando vult, et quantum vult per manus ipsius administrantur.*

Que peut-on ajouter à cela pour faire voir la grandeur de ses grâces, qui sont la vraie mesure de sa gloire? Toutes les grâces de l'état d'innocence perdues par Adam et trouvées par Marie, toutes les grâces de l'état de la rédemption produites par Jésus et reçues comme un sacré dépôt de sa divine mère; n'est-ce pas tout ce que l'on peut dire? Non, ce ne sont-là que les deux tiers des richesses de son trésor. Il reste le troisième, qui vaut mieux lui seul que les deux autres. Eh! quel est-il, lui demandai-je? C'est la grâce divine, me repartit Trasile, c'est Dieu lui-même; appliquez-vous bien à considérer cette merveille.

§ II.

La grâce divine de Marie, c'est Dieu lui-même.

Ce qui est nature n'est point grâce, et ce qui est grâce n'e point nature · le Fils de Dieu n'est point grâce par rapport à son Père-Éternel, c'est nature, parce qu'il le produit naturellement; mais ce même Fils unique est grâce à l'égard de sa sainte mère, parce que, quoiqu'elle le produise naturellement de sa propre substance, néanmoins ce n'est pas par nature qu'elle est sa mère, c'est par grâce. Elle pouvait être mère du fils par nature, mais elle n'est mère du Fils de Dieu que par grâce; ce n'est point par nature qu'elle est une mère vierge, c'est par grâce; ce n'est point par nature qu'elle l'a conçu du Saint-Esprit, c'est par grâce; ce n'est point par nature qu'elle l'a enfanté sans douleur, c'est par grâce.

Albert-le-Grand, sur ces paroles de l'Évangile: *Invenisti gratiam apud Dominum*, a porté le zèle de sa piété jusqu'à dire: *Invenisti gratiam increatam* (Albertus in mariali, cap. 257), vous avez trouvé la grâce increée, toutes les autres grâces sont créées, il ne fut jamais de grâce increée que le seul Fils de Dieu, encore il n'est grâce que pour vous seule, ô très-Sainte-Vierge, parce qu'il s'est donné gratuitement à vous pour être votre Fils naturel, car le Fils naturel de Dieu le Père est aussi votre Fils naturel; mais il est par nature en tant qu'homme, et il est par grâce en tant que Dieu; et par une merveille incompréhensible, votre Fils par nature est aussi votre Fils par grâce; en ce qu'il est votre Fils par nature, il vous est commun avec le Père-Éternel; mais qu'il soit aussi votre Fils par grâce, cela vous est particulier; néanmoins, il est une grâce pour vous, et il n'en peut pas être une pour le Père-Eternel, ce n'est pas une imperfection en lui, mais c'est une grande perfection en vous. Oh! prodige! oh! miracle! ce qui est nature au Père-Eternel a voulu se faire une grâce pour se donner à vous et pour être la mesure de votre gloire. Le Père-Eternel est infiniment saint par nature, et Marie est rendue en quelque façon infiniment grande et infiniment sainte par privilége; c'est là véritablement le plus haut comble de ses grâces.

C'est donc ici qu'il faut mettre les Colonnes d'Hercule, et dire: *Non plus ultra*, puisque considérant toutes les grâces en trois ordres: la grâce de l'état d'innocence, la grâce de la rédemption et la grâce increée, qui est Dieu même; on les voit toutes réunies dans la Sainte-Vierge. Que reste-t-il donc à faire, sinon qu'ayant posé comme un fondement assuré que la grâce qu'elle a reçue en terre est la mesure de la gloire qu'elle possède au ciel, vous preniez maintenant cette mesure en main pour essayer si vous pourrez en connaître toute la grandeur? le pouvez-vous faire? tentez et dites en vous-même:

§ III.

Application de cette mesure.

Puisqu'il est vrai qu'elle a reçu en terre toute l'abondance des grâces de l'état d'innocence qui, partagées à Adam et à tous ses enfants en eussent fait autant de saints, qui eussent possédé chacun son degré de gloire pour l'éternité; que tout cela qui était perdu en Adam a été retrouvé par la Sainte-Vierge, et que tout est recueilli dans sa personne; il s'ensuit donc qu'elle possède elle seule toute

la gloire qu'ils eussent reçue de Dieu, s'ils eussent conservé leur grâce. Eh! où va cela? considérez bien, supputez tout l'un après l'autre, pesez la chose dans son étendue, dans sa durée, dans sa grandeur, et voyez si vous la pourrez comprendre; un siècle entier ne suffirait pas, et, avant que vous y ayez pensé seulement une heure, votre esprit sera fatigué, brouillé, accablé : *Opprimetur à gloria;* il avouera que la grandeur de cette gloire l'opprime et l'anéantit; oui, vous avouerez votre impuissance : je n'y vois qu'une vaste étendue où mon esprit ne saurait s'étendre, pour concevoir par-là toute la grandeur de la gloire de la Sainte-Vierge; je ne la comprendrai jamais par ce moyen-là.

Recommencez donc à faire une seconde tentative, et dites encore en vous-même : La grâce de la Sainte-Vierge est la mesure de sa gloire; puis donc qu'elle a été enrichie sur la terre de tout le trésor des grâces de la rédemption, et que toute la plénitude qui était dans le Rédempteur était aussi en sa divine mère; il s'ensuit que toute la gloire qui répond à cette grâce est aussi réunie dans sa personne pour la couronner dans le ciel, car il est certain que la grâce est la mesure de la gloire; où va encore tout cela si vous le contez en détail, et que vous le mesuriez au juste, le comprendrez-vous bien? Qu'est-ce de voir toutes les portions de la gloire de cette multitude innombrable, et comme infinie, des saints du ciel et de la terre se réunir et ne faire qu'une seule couronne de gloire pour elle seule? Pensez-y bien, et tâchez de le comprendre; avant que vous ayez passé seulement un quart-d'heure dans cette considération, votre esprit ne se verra-t-il pas tout abîmé, tout stupide, et suspendu dans une admiration où il ne pourra que penser, et dire : O gloire de Marie que vous êtes admirable! O gloire de la mère de Dieu que vous êtes incompréhensible!

Votre esprit, étant accoutumé à concevoir les choses en sa manière, jugera peut-être impossible que tant de grandeurs soient réunies dans une seule créature; mais soutenez-le par cette vérité de la foi, qu'il est question d'une mère de Dieu, et qu'étant vrai que Dieu le Père lui a réellement communiqué sa fécondité divine, on ne peut rien penser de si grand que Dieu ne lui ait donné encore davantage.

Mais que sera-ce enfin si vous faites un troisième effort pour mesurer la grandeur de sa gloire par le dernier comble de sa grâce, qui est la grâce divine; grâce qui lui est si particulière qu'aucun autre n'y a jamais participé; grâce qui est si élevée au-dessus de toutes les autres, qu'elle n'a aucune mesure. Que sera-ce si vous appliquez encore cette règle, et que vous disiez en vous-

même : La grâce de la Sainte-Vierge est la mesure de sa gloire : or, cette mesure est Dieu-même, ou du moins sa divine maternité, car son Fils unique et son Dieu, qui est nature à l'égard de son père, est grâce pour elle. Où ira cela ? que penserez-vous ? et que direz-vous? O Dieu, fermez les yeux, suspendez toutes vos pensées, supprimez toutes vos paroles, ici un profond silence, et un abîme d'anéantissement pour vous cacher; admirez, révérez, adorez ce que ni vous, ni aucun entendement créé ne saurait comprendre.

Cependant ne souffrez pas que votre esprit se révolte à la vue de toutes ces grandes vérités; gardez-vous bien de vous rendre difficile à les croire, parce qu'elles sont trop élevées au-dessus de notre capacité : au contraire, elles sont d'autant plus vraies qu'elles nous sont plus incompréhensibles; tout ce qui regarde la majesté de Dieu et la dignité de sa mère est si grand que tout ce que nous pouvons concevoir n'en approche point; et dès que nous pensons dire je le comprends bien, disons hardiment: je ne le comprends pas, je n'y suis pas ; c'est quelque autre chose au-delà de tout ce qui peut entrer dans ma tête. Mais c'est là le défaut où nous tombons toujours, de juger des choses de Dieu à notre manière, et c'est pour cela que nous en pensons et en parlons toujours bassement ; et si notre esprit n'est élevé par la foi, nous sommes incapables de faire autrement : voilà pour la première mesure de la gloire de la Sainte-Vierge, c'est sa grâce; voyez la seconde.

ARTICLE III.

La seconde mesure de la gloire que la très-Sainte-Vierge possède au ciel, ce sont ses mérites.

Pour connaître la grandeur d'une récompense, il faut connaître la grandeur du mérite, car si elle est donnée selon les règles de la justice, elle doit égaler le mérite; et pour connaître la grandeur du mérite, saint Thomas donne cette règle : *Quantitas meriti ex duobus potest pensari, uno modo ex radice caritatis, alio modo ex claritate operis* (D. Thom. 1. p. q. 95. a. 4.); il dit que pour juger de la grandeur du mérite, on a égard principalement à deux choses : la première est la dignité de la personne qui agit; la seconde est l'excellence de l'œuvre qu'elle fait.

Si vous regardez d'un côté la dignité de la personne qui agit, c'est la mère de Dieu ; et que pensez-vous dire quand vous dites la mère de Dieu ? savez-vous quel est son mérite? c'est la personne la plus digne après les trois personnes divines. Savez-vous quel

est le mérite de la personne de Jésus-Christ? Il est tel que tous les docteurs catholiques conviennent qu'il méritait infiniment dans toutes les actions de sa vie, jusqu'aux moindres; en sorte qu'une seule de ses paroles, une pensée de son esprit, un clin d'œil, une respiration, un seul pas qu'il faisait sur la terre, tout était en lui d'une valeur et d'un mérite infini; et toute la raison qu'ils en donnent est la dignité infinie de sa personne; c'était une personne d'un mérite infini.

Or, après cette première personne, suit immédiatement la personne de la Sainte-Vierge; elle n'est pas si digne à la vérité, aussi n'est-elle pas d'un si grand mérite que lui; mais elle lui ressemble, et en approche d'aussi près qu'il est permis à une pure créature; il faut donc dire qu'elle remplissait d'un très-grand mérite toutes les actions de sa vie, jusqu'aux moindres, parce qu'elles étaient toutes faites par la personne la plus digne et du plus grand mérite qui fût au monde après Jésus Christ.

Mais pour connaître mieux l'excellence et la valeur de ses mérites, remarquez que saint Thomas dit expressément que c'est de la racine de la charité que procède le fruit des mérites: *Ex radice caritatis;* cherchez cette racine dans son cœur, et voyez combien l'amour dont il brûlait pour Dieu était ardent, fécond, vigoureux; voyez l'abondance de ses grâces qui surpassait celle de tous les saints et de tous les anges. Et comme l'amour est la plus forte et la plus agissante de toutes les passions du cœur, le sien n'était jamais sans application, et n'était appliqué qu'à des œuvres d'un très-grand mérite; car, veillant ou dormant, solitaire ou en compagnie, il n'y avait ni jour, ni heure, ni moment en toute sa vie qu'elle ne remplît de nouveaux mérites; de sorte que, même durant son sommeil, elle était toujours attentive à Dieu, elle le contemplait et l'aimait si parfaitement, que saint Bernardin, qui est un des saints qui a parlé plus dignement d'elle, nous assure qu'en dormant elle surpassait en amour tous les autres saints lorsqu'ils veillaient (Bernardin. tom. 1. serm. 61), et il semble que c'est ce qu'elle nous dit elle-même dans le sacré Cantique: *Ego dormio et cor meum vigilat*: tandis que je dors, mon cœur veille.

Mais ce n'est pas tout de regarder cela d'un seul aspect et d'une vue générale: voir ainsi les choses, ce n'est pas assez pour en voir la beauté et en reconnaître la valeur. Pour savoir ce que vaut un trésor, il en faut compter toutes les pièces et les peser l'une après l'autre; aussi, pour pouvoir dire: je connais la valeur du trésor des mérites de la Sainte-Vierge, il faudrait compter toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes les affections de son cœur,

toutes ses actions particulières, les recueillir très-soigneusement; et, après en avoir supputé le nombre et pesé en détail leur valeur en faire la somme totale, et voir quel prix mériterait tout ce comble; vous auriez vu par-là toute la grandeur de ses mérites, et vous auriez trouvé la mesure de sa gloire, puisqu'elle est la récompense de ses mérites; mais, ô Dieu, qui est celui qui pourrait le faire (Magis in contemplatione Dei excessit dormiendo, quam aliquis alius vigilando)?

Je crois, lui dis-je, que tous les esprits des anges et des hommes ensemble ne le pourraient pas faire; ni la Sainte-Vierge elle-même, selon la pensée de saint Augustin, ne connaît pas toute la grandeur de ses richesses : il n'appartient qu'à celui qui s'est épuisé pour l'enrichir de connaître parfaitement ce que vaut tout ce qu'il lui a donné, mais cela ne m'afflige pas, au contraire, j'ai de la joie de l'ignorer; c'est assez pour moi de savoir seulement qu'il m'est impossible de le savoir, et que ses mérites et ses récompenses, sa grâce et sa gloire, sont infiniment au-dessus de toutes les pensées qui peuvent entrer dans ma tête.

Oh! que j'aimerais bien mieux étudier ses vertus pour les imiter, que de regarder seulement ses grandeurs pour les admirer! J'en sais assez, si je sais les imiter et y participer tant soit peu. Ne puis-je pas avoir dans mon cœur la racine de la charité? Ne puis-je pas la cultiver et la rendre féconde, faisant sortir toutes mes actions de ce principe? Ne puis-je pas l'employer tout entière, agissant toujours selon toute la ferveur de l'amour qu'il aura plu à Dieu me donner? Si je ne laisse jamais languir mon âme dans l'oisiveté, mais que je la tienne attentive au seul grand ouvrage de son éternité, où elle doit travailler sans relâche; et enfin si je sais remplir tous mes jours, toutes mes heures et tous les moments de ma vie de quelque bonne œuvre, j'en sais assez, cela me suffit.

Mais ce n'est encore rien, reprit Trasile, d'avoir vu la grandeur de ses mérites, de la part de sa personne : *Ex radice caritatis;* elle paraît mieux incomparablement par l'éclat et par la beauté de ses œuvres : *Ex claritate operis;* c'est à cela principalement que je demande votre application.

§ UNIQUE.

La grandeur des mérites de la Sainte-Vierge de la part de ses œuvres.

Je ne veux point vous faire ici un détail de la multitude innombrable des bonnes œuvres dont la vie de la Sainte-Vierge est

toute remplie; car, quand j'aurais mis tout cela dans le plus beau jour du monde, il serait éclipsé et disparaîtrait aussitôt à la vue de son grand chef-d'œuvre. Elle nous donne un Dieu-homme, un Sauveur des hommes, le plus riche trésor du ciel et de la terre, Jésus-Christ, son Fils unique. Voilà son ouvrage, laissons tout le reste et ne regardons que cela seul : pesons-en la valeur, et nous verrons ce qu'il mérite; mesurons par-là son mérite, et nous connaîtrons la grandeur de sa récompense, c'est-à-dire, de la gloire qu'elle possède au ciel.

Dieu le Père le produit seul de sa propre substance, et la Sainte-Vierge le produit aussi elle seule de sa propre substance; mais Dieu le Père le produit sans aucun mérite, et la Sainte-Vierge le produit avec un très-grand mérite. Pourquoi dites-vous, lui dis-je, que le Père ne mérite rien en le produisant ? Il ne mérite pas, me répondit Trasile, parce que Dieu est incapable de récompense, et parce qu'il le produit naturellement et nécessairement, et qu'il n'a jamais été en sa liberté de ne lui pas donner tout son être : voilà pourquoi je dis qu'il le produit sans aucun mérite; mais si, par impossible, il avait été capable de mériter, il est certain qu'il eût mérité infiniment, parce qu'il faisait une œuvre d'un prix infini.

Mais la Sainte-Vierge n'est pas incapable de mériter, parce qu'elle n'est pas Dieu ni incapable de récompense. Quand donc elle produit son propre Fils, qui est l'objet de toutes ses divines complaisances, elle lui plaît davantage, et par conséquent elle mérite plus devant lui que si elle avait créé cent mille mondes, et tous les mondes possibles à Dieu même; parce que tout cela n'est que fort peu de choses à ses yeux, si on le compare à son Fils unique que la Sainte-Vierge lui reproduit; mais combien doit-on croire qu'elle mérite par-là ? La justice veut qu'elle mérite autant qu'il vaut; or, il vaut infiniment, puisqu'il est véritablement Dieu : il faut donc conclure qu'elle mérite infiniment.

Comment raisonnez-vous, lui demandai-je ? ne savez-vous pas que, pour faire une action méritoire, elle doit être dans la libre disposition de la volonté ? car, dans les choses nécessaires et naturelles, il n'y a pas de mérite, parce qu'il n'y a pas de liberté; or, produire un enfant n'est pas une œuvre qui dépende de la volonté libre de la mère; mais elle dépend de la nature, dont elle ne dispose pas à sa volonté : pourquoi donc dites-vous que la Sainte-Vierge a tant mérité en devenant la mère de son Fils unique?

C'est la merveille des merveilles, me répondit-il, que, pour

rendre cette bonne œuvre méritoire à la Sainte-Vierge, Dieu a renversé exprès toutes les lois de la nature, et veut qu'il dépende de la libre disposition de sa volonté, qui est un privilége incomparable qu'elle emporte par-dessus tout le reste des mères ; Dieu le Père lui-même, qui est tout-puissant, n'est pas libre de donner ou de ne pas donner l'être à son Fils unique; mais, ayant choisi la très-Sainte-Vierge pour être sa mère, il a bien voulu lui donner cette liberté étonnante, que l'être nouveau de son Fils unique dépendît si bien de sa volonté, qu'il a demandé et attendu son consentement. Il a dépendu de sa liberté de le donner ou de le refuser; et c'était afin qu'un si grand œuvre lui étant tout-à-fait volontaire, il lui fût aussi comme infiniment méritoire. O puissance admirable de la volonté libre de la Sainte-Vierge, qui passe au-delà du domaine de Dieu sur toutes ses créatures, puisqu'elle s'étend jusque sur l'être de Dieu ! Pesez bien ceci.

Nous admirons en Dieu une toute-puissance extraordinaire, qui sait commander aux créatures de faire des choses au-dessus de leur nature ou même contre leur nature : c'est ainsi qu'il commanda au feu de rafraîchir les trois enfants de la fournaise de Babylone ; c'est ainsi qu'il a commandé tant de fois à la mer de s'affermir sous les pieds des hommes et de les laisser marcher à pied sec sur ses flots. Cette vertu, que Dieu donne à ses créatures et qui les rend promptes pour lui obéir dans les occasions contre leur propre nature, est nommée par les théologiens une puissance obédientielle. C'est elle qui fait regarder comme des prodiges ce qu'elles opèrent alors, et qui fait crier à tout le monde, miracle! miracle !

Mais a-t-on jamais vu éclater plus haut cette toute-puissance extraordinaire de Dieu que dans la personne de la Sainte-Vierge? Ses facultés naturelles n'étaient pas nées pour obéir à sa volonté. Par exemple, les facultés de sentir, de croître, d'engendrer, ne dépendent pas du libre arbitre de la volonté, elles sont conduites par nécessité selon les lois ordinaires de la nature ; mais elles ont eu une puissance obédientielle et tout-à-fait miraculeuse dans sa personne, lorsqu'elle a eu la toute-puissance de Dieu pour leur commander d'obéir et d'agir au-dessus ou contre leur nature, et de faire autant de miracles qu'elle a voulu.

Car elle a voulu, et son sein virginal a conçu et produit un Fils surnaturellement; n'est-ce point là un grand effet de la puissance obédientielle? Elle a voulu, et sa très-pure chair a fourni un corps au Verbe incarné sans rien perdre de son intégrité virginale. N'est-ce point là un merveilleux coup de la puissance obédientielle?

Elle a voulu et elle a conçu sans plaisir sensible par l'opération du Saint-Esprit, et puis elle a enfanté sans douleur; ne sont-ce point-là de grands miracles de la puissance obédientielle? Enfin elle a voulu librement, et elle est devenue mère en demeurant vierge, et mère de Dieu, n'étant qu'une pure créature : quels prodiges admirables de la puissance obédientielle ! et le grand miracle qui résulte de tous ces miracles, comme leur fruit et leur couronne, c'est que tout cela dépendant de la volonté libre de la Sainte-Vierge, avait tant de mérite, qu'il s'en faisait dans son âme un riche trésor dont Dieu seul connait toute la valeur.

Tandis que Trasile me disait cela, je roulais dans mon esprit une maxime de la philosophie, que je savais dès mon enfance, mais dont je n'avais pas pénétré la force : *Quod est causa causæ, est causa causati.* C'est-à-dire que ce qui produit une cause en produit aussi les effets : par exemple, celui qui est le père de votre père est aussi le vôtre; et là-dessus je raisonnais ainsi en moi-même : selon cette maxime, la Sainte-Vierge qui a produit Jésus-Christ, qui est la cause universelle de tous les biens des prédestinés, est donc aussi véritablement la cause de tous ces biens mêmes. J'en considérais l'étendue, l'excellence, et la multitude innombrable dans tous les prédestinés. Que de grâces! que de bonnes œuvres! que de sainteté! que de mérites! que de gloire! qui remplissent les âmes de tous les saints qui ont été dès le commencement, qui sont à présent, et qui seront jusqu'à la fin des siècles! Que de biens infinis, qui remplissent le Ciel et la terre! D'où vient tout cela? Il est certain que tout cela vient de Jésus-Christ; il est la cause universelle de tous ces admirables effets. Or la Sainte-Vierge est la cause de cette cause, elle est donc aussi la cause de tous ces effets : *Quod est causa causæ, est causa causati.* Bon Dieu! quelles sont donc ses richesses?

Reprenez encore, si vous voulez, la maxime de saint Thomas, qui dit qu'il faut mesurer le mérite à deux choses : *Ex radice caritatis, et ex claritate operis;* à la dignité de la personne et à l'excellence de l'œuvre. La personne est une mère de Dieu et son œuvre principal est Dieu même. Si vous saviez estimer au juste ce que vaut une mère de Dieu et ce que vaut un Dieu incarné, vous sauriez la grandeur des mérites de la Sainte-Vierge; mais l'un et l'autre, me direz vous, m'est impossible? il est vrai : il m'est donc impossible, poursuivrez-vous, de savoir quelle est la grandeur de sa gloire, qui se mesure par ses mérites? il est encore vrai; si vous me demandez : Que remporterai-je donc de cela? Je vous répondrai : rien que l'aveu de votre ignorance; con-

tentez-vous en, et, si elle vous afflige, consolez-vous du moins de savoir que cette gloire est si grande, qu'elle vous est absolument incompréhensible. Ne laissez pas de tenter, si vous voulez, une troisième mesure, pour voir si elle pourra vous en apprendre davantage ; la voici :

ARTICLE IV.

La troisième mesure de la gloire de la Sainte-Vierge est son amour.

Celui qui demandait qu'on lui pesât le poids du feu, *pondera mihi pondus ignis*, savait bien que les choses légères ont leur poids aussi bien que les pesantes, et que le poids n'est pas toujours une pesanteur, puisque le feu, qui est le plus léger de tous les corps, a son poids, et même un très-grand poids, quoiqu'il n'ait pas de pesanteur. C'est une erreur populaire de penser que le poids et la pesanteur ne sont qu'une même chose; vous direz bien que chaque chose a son poids, mais il n'est pas vrai que chaque chose a sa pesanteur.

Saint Augustin (Aug. in Psal 29), ce très-savant père de l'Église, nous détrompe de cette fausse opinion, quand il nous dit que le poids de toutes les choses du monde n'est autre que l'inclination que le Créateur a donnée à chacun des êtres, de tendre toujours vers son propre centre pour se mettre dans l'ordre, et se rendre au lieu qui lui est marqué par sa providence, et c'est pour cela qu'il est écrit : *Qu'il a fait toutes choses en nombre, en poids et mesure :* le nombre veut dire qu'elles sont toutes rangées en un bel ordre comme les unités d'un nombre, dont chacune tient son propre lieu, qu'elle ne peut changer. Le poids signifie qu'elles ont toutes une forte inclination de se mettre en leur rang, et d'occuper le propre lieu qu'elles doivent tenir dans le nombre des œuvres de Dieu (Pondus est impetus cujusque rei conantis ad locum suum), et la mesure nous marque que leur poids leur est mesuré à proportion du rang qu'elles doivent tenir; la pierre a son poids qui la porte en bas, et le feu a son poids qui le fait monter en haut; mais leurs poids leur sont mesurés, car il s'en faut bien que celui de la pierre soit si fort comme celui qui paraît au feu.

De cette vérité naturelle, qui est tout évidente, ce grand docteur s'élève à une surnaturelle qui est admirable : Mon âme, dit-il, a son poids comme tout le reste des êtres, et comme elle est plus noble que toutes les créatures corporelles, parce qu'elle est spirituelle, son poids aussi est le plus noble et le plus fort de tous

les poids, parce qu'il est proportionné à sa noblesse et au lieu où il la doit emporter pour être son centre, qui est son repos : le poids de mon âme c'est mon amour ; c'est lui qui l'emporte à son centre; et où trouve-t-elle son propre centre, si ce n'est en Dieu seul? car son Créateur ne lui a point voulu assigner de rang ni de lieu dans les créatures, afin que lui-même fût son propre centre, et qu'elle ne pût trouver de repos si ce n'est en lui; qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra, qu'elle aille partout ailleurs, elle sera toujours inquiète et dans un état violent hors de lui.

Les philosophes disent que, comme chaque chose a son poids qui l'entraîne vers son centre, chaque centre aussi a ses attraits qui la sollicitent à s'y rendre; quand cela ne serait pas vrai pour le reste des créatures, il est très-certain pour notre âme; elle a son poids qui est son amour, qui l'élève à Dieu comme à son centre; mais ce divin centre a aussi ses attraits qui l'attirent puissamment à venir se rendre et se reposer en lui; elle y court, elle y vole, elle s'élance à proportion de la force de son poids qui est son amour; mais plus encore à proportion des puissants attraits de son centre, qui sont les grâces dont Dieu la prévient, les charmantes caresses avec lesquelles il la sollicite, et l'ardent amour par lequel il l'attire à soi efficacement.

Je ne pus pas m'empêcher de l'interrompre ici, et de lui dire de l'abondance de mon cœur : Je vous entends bien, Trasile, je vois déjà clairement où vous voulez me conduire; il est vrai que jamais aucun poids n'a été si fort comme celui de l'âme de la très-Sainte-Vierge, parce que jamais personne n'a eu tant d'amour : et il est vrai aussi que jamais le divin centre où elle tendait avec tant d'impétuosité n'a eu des attraits si puissants pour attirer une âme à soi, comme cette âme incomparable, qui était plus tendrement et plus fortement aimée que toutes les âmes; mais qui pourrait nous dire avec quelle vitesse elle s'élançait vers son centre, ou à quel degré d'élévation son aimable centre l'attirait, pour la faire jouir d'un repos éternel dans son propre lieu?

Je n'entreprendrai pas, me dit-il, de vous l'expliquer ; mais je vous dirai bien que la pensée du poids du feu, me roulant quelquefois dans la tête, m'a fait concevoir là-dessus de grandes idées, quoiqu'elles ne soient pourtant rien en comparaison de ce que vous voudriez savoir. Le poids de cet élément le fait tendre en haut; mais c'est avec tant de vigueur et de si puissants efforts, que toutes les forces de la nature ne le sauraient empêcher de s'envoler de ce côté-là pour trouver son centre. Vous avez beau le mettre dans des prisons de fer et de bronze, comme sont les ca-

nous, en fermer la porte avec de gros boulets, malgré vous il en sortira pour s'envoler en haut vers son centre, et il brisera sa prison, quelque forte qu'elle soit, s'il ne peut pas en ouvrir la porte.

Vous aurez beau l'ensevelir sous la terre et charger son tombeau de toutes les choses du monde les plus pesantes, vous ne sauriez arrêter par-là la force invincible de son poids qui, malgré toutes choses, le fera toujours tendre en haut vers son centre; il renversera les tours, il éboulera les grosses murailles et les bastions, il brisera les rochers les plus durs et les plus affreux, il ferait plutôt voler en pièces les montagnes; car enfin, quoi qu'il arrive, son poids ne souffrira jamais qu'on l'empêche de voler en haut; et le feu d'enfer, qui est renfermé dans le centre et dans le plus bas lieu du monde, renverserait toute la terre et tout l'univers par l'étrange force de son poids qui l'enlèverait vers son centre, si la main de Dieu ne le retenait par violence pour être le tourment éternel des malheureux qui n'ont pas voulu l'imiter, c'est-à dire chercher comme lui leur centre pour s'y reposer.

Quand je considère des prodiges si étonnants de ce poids du feu, je dis en moi-même : Mon Dieu, si le feu matériel, qui n'est qu'un corps si faible qu'un peu d'eau l'éteint, est pourtant si déterminé et si opiniâtre à suivre son poids naturel, qu'il ne peut jamais s'en empêcher, et s'il le suit avec tant de force qu'il n'y a point d'obstacle dans toute la nature qu'il ne renverse pour le suivre, qu'est-ce donc d'une âme, quand le poids de l'amour de son Dieu l'emporte à lui? Cette âme éternelle, et ce poids immense du feu divin qu'elle porte en son cœur et qui emporte son cœur vers son centre, où sont les prisons qui pourront l'arrêter? où sont les fardeaux qui la pourraient atterer? où sont les obstacles si forts qu'elle ne renverse pour se donner la liberté de suivre son poids et de s'envoler vers son centre?

Parlez, grand apôtre, divin saint Paul, vous qui l'avez expérimenté : *Quis nos separabit à caritate Christi?* Il sent en son cœur la force invincible du poids de son amour qui l'emporte à son Dieu, et il défie toutes les forces de l'univers de l'empêcher d'y tendre et de s'y attacher fortement; il brûle d'une telle ardeur, qu'il n'y a obstacle qu'il ne renverse et travail qu'il ne supporte pour se reposer éternellement dans cet aimable centre. La mort est terrible, l'enfer est effroyable, toutes les misères de la vie sont cruelles, les douleurs, les mépris, les persécutions et toutes les calamités du monde sont insupportables; mais que tout cela s'assemble sur moi, ils n'empêcheront pas mon feu d'exhaler ses flammes; mon cœur a son poids qui l'enlèvera toujours vers

son centre, et, malgré les obstacles les plus invincibles, rien ne l'empêchera jamais de dire qu'il aime son Dieu de toutes ses forces.

§ I.

Réflexion morale sur le poids du feu.

Trasile, qui ne souffrait qu'à peine une si longue interruption de son discours, revint à me parler encore du poids du feu, et me demanda si j'avais observé quel succès a le poids du feu quand il s'est mis en liberté, rompant avec tant de force tous les obstacles qui l'empêchaient de s'élever vers son centre? Où va-t-il, et que devient-il? Je n'en sais rien, lui dis-je, on le perd aussitôt de vue et on ne sait ce qu'il devient, mais il n'est pas anéanti; car, comme rien ne peut passer du néant à l'être, rien aussi ne peut repasser de l'être au néant que par la toute puissance de Dieu. D'où vient donc qu'on ne le voit plus, vu principalement qu'il porte en soi la lumière, et la lumière est si visible d'elle-même que c'est par elle qu'on voit toutes choses?

C'est peut-être qu'il court si vite pour trouver son centre, qu'on croit être dans le concave du ciel de la lune, au-dessus de tous les autres éléments, que bien qu'il soit lumineux on en perd aussitôt la vue, comme on fait de l'éclat du tonnerre quand il fend la nue qui l'emprisonnait; il paraît et il disparaît; on le voit et on ne le voit plus en un clin d'œil; c'est ainsi que le feu mis en liberté en use; il paraît et il disparaît aussitôt; il vole en un clin d'œil à son élément, où il trouve son repos et sa félicité, et puis, quand il ne fait plus aucun effort pour chercher autre chose que ce qu'il possède, il n'a plus rien à faire ici-bas, et c'est pourquoi il ne se laisse plus voir à nos yeux.

Ce poids du feu, qui le dérobe à nos yeux, me fit naître encore une nouvelle idée sur le plus grand poids de l'amour de l'âme de la Sainte-Vierge. Oh! que ce feu divin l'emportait promptement à son centre! N'espérons pas la suivre des yeux, elle va trop vite; tandis que son âme était enfermée dans son corps, on la pouvait voir dans la course de géant qu'elle continuait toujours pour suivre de près et pour imiter Jésus-Christ; mais à l'instant que son poids l'en eût séparée, sitôt que son amour eut dégagé son âme de la prison du corps (car ce fut un effort de l'amour et non pas une violence de la mort), à l'instant ce poids l'emporta si vite à son centre, qu'elle disparut aux yeux de toutes les créatures; mais il l'enleva si haut dans la possession de ce divin centre, c'est-à-dire la plongea si avant dans le plus profond abîme de ses grandeurs

infinies, que c'est en vain qu'on s'efforcerait de la suivre des yeux pour remarquer le poids de son élévation : elle est plus haute que la vue des plus sublimes intelligences, le vol de leur esprit ne saurait s'élever jusque-là.

C'est donc en vain, lui dis-je, que vous proposez son amour comme une troisième règle pour mesurer la sublimité de sa gloire, puisqu'on la peut encore moins connaître par celle-là que par les deux autres; car on peut raisonner sur l'abondance de ses grâces, on peut parler de ses mérites, mais qui pourra peser le poids du feu? *Pondera mihi pondus ignis.* Qui peut concevoir quelque chose de la grandeur de son amour? Car dire qu'il surpasse lui seul tout l'amour du reste des saints, c'est à peine en toucher la base; dire qu'il est plus élevé que celui des anges et des plus hauts séraphins du ciel, ce n'est pas avoir trouvé sa mesure, puisqu'on avoue qu'on n'y est pas encore et qu'il surpasse tout cela.

Oui, on sait bien qu'il est au-dessus de tout cela, mais de savoir combien au-dessus, ne vous efforcez pas de le comprendre, car vous n'y arriveriez jamais; vous ne saurez donc pas quelle est la mesure de sa gloire, puisque vous ne saurez pas quelle est celle de son amour, non, cette troisième mesure ne me servira pas, non plus que les autres, à la connaître; mais elle me servira au moins à me faire voir toujours plus clairement que c'est tenter l'impossible, et qu'elle est tout-à-fait incompréhensible.

§ II.

Le fruit qu'on peut tirer de ce qui s'est dit ici.

Mais quoi! mon Dieu, est-ce donc là tout ce que j'en aurai, de savoir que je ne le sais pas et que je ne le puis savoir? Quoi! cette connaissance si obscure et si confuse des grandeurs de la gloire de la Sainte-Vierge ne me laissera-t-elle autre chose que le regret de les ignorer? Ne fera-t-elle pas au moins dans mon âme une puissante impression qui me réveille et qui m'anime à désirer un si grand bonheur? Qui m'empêche de me laisser emporter par le poids du feu? Mon Dieu, vous avez donné à mon âme un poids comme au reste de vos créatures; je les vois toutes se laisser conduire par le poids naturel qu'elles ont reçu de vous, et, suivant ce poids, se ranger dans l'ordre où vous voulez qu'elles soient placées; quand elles y sont, elles s'y trouvent bien, parce qu'elles sont dans leur vrai centre; partout ailleurs elles sont mal, parce qu'elles sont dans un état violent.

Le poids de mon âme c'est son amour, c'est toujours lui qui la

conduit partout où elle va ; mais quel amour a-t-elle reçu de son créateur pour être son poids ? Est-ce l'amour des créatures ? Non, c'est le pur amour de son créateur ; tandis qu'elle se laisse emporter par cet aimable poids, elle est dans l'ordre, en repos ; si elle est entraînée ailleurs, elle est toute en désordre, toute troublée, et dans un état violent, parce qu'elle est hors de son centre; qu'elle y retourne, elle sera aussitôt contente, parce qu'elle trouvera son repos qu'elle avait perdu : *Minus ordinatà inquieta sunt, ordinentur et quiescunt.*

O mon Dieu ! s'écrie là-dessus saint Augustin, enlevé au-dessus du monde et de lui-même, emporté par ce poids qui le transportait, Dieu de bonté, que c'est un précieux don de vos miséricordes, de n'avoir pas donné à mon âme d'autre poids qui lui soit propre que celui de votre divin amour, de ne lui avoir point marqué d'autre centre et d'autre repos que vous-même, et que partout ailleurs elle se trouve dans l'inquiétude. O mon âme, laissez aller toutes les créatures où leur poids les emporte, mais suivez le vôtre, qui est votre amour. Votre poids, ô mon âme, ne peut jamais vous porter qu'à aimer le bien. Mais, quel bien devez-vous aimer et rechercher de toutes vos forces, si ce n'est le souverain bien ? Votre poids est l'amour, l'amour est un feu, et le feu ne peut tendre qu'en haut (Aug. l. 13. Conf. c. 9).

Il est impossible que le feu devienne jamais froid, il s'éteindra plutôt que de souffrir jamais la froideur. O mon Dieu, ne permettez pas que le feu de votre divin amour s'éteigne jamais dans mon âme, et puisque vous le lui avez donné vous-même, conservez-le vous-même ; tenez-le toujours allumé et l'embrasez toujours davantage. O feu sacré, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais ! brûlez mon âme et ne la laissez jamais dans la froideur ni dans la tiédeur.

O feu éternel, qui devez durer autant que Dieu, faites-moi brûler éternellement ! Et puisque Dieu nous a donné une âme éternelle, qu'elle soit donc votre pâture éternelle pour vous entretenir toujours. Ne voyez-vous pas que le feu d'enfer brûle éternellement des âmes criminelles pour les tourmenter par un arrêt irrévocable de la justice de Dieu? Pourquoi ne brûlerez-vous pas éternellement des âmes innocentes, pour les consoler par un aimable décret des divines miséricordes ?

O feu tout aimable et tout désirable, que vous éclairez divinement ! que vous échauffez doucement ! que vous brûlez agréablement ! mais que vous enlevez promptement les âmes pour les attacher fortement à Dieu ! *O utinam arderem ex te, ignis sancte,*

quam dulciter ardes, quam serene luces, qua aduris !

Toute la conférence se fût passée ainsi à parler seulement de la gloire de l'âme de la Sainte-Vierge, sur ces premières paroles de l'Évangile : *Intravit Jesus;* mais Trasile voulut me parler aussi de celle de son sacré corps, sur les suivantes : *In quoddam castellum.*

ARTICLE V.

De la gloire du corps de la Sainte-Vierge.

Ce n'est pas à la vérité un article de foi, que le corps de la très-Sainte-Vierge soit maintenant glorieux dans le ciel avec son âme, mais c'est une doctrine catholique qui a pour défenseurs tous les saints pères, et qui n'a pour adversaires que des impies ou des hérétiques; c'est une pieuse croyance qui passe pour si assurée dans toute l'Église, que qui oserait la rejeter ou la mettre seulement en doute ne passerait pas pour bon catholique. Depuis que Jésus-Christ est entré dans le château de Marie, c'est-à-dire dans son chaste corps, qui est le château de son âme, cet heureux château n'a pas dû être démoli, après avoir été honoré par la présence et par la demeure d'un si grand hôte.

Ce château du corps virginal de Marie jouissait de trois grands priviléges durant qu'il était encore sur la terre. Car, premièrement, il était une forteresse invincible au prince des ténèbres et inabordable au péché; secondement, il était un temple sacré et si uniquement consacré à Dieu seul, qu'il n'a jamais servi qu'à sa gloire; troisièmement, ce qui est plus que tout cela, il était un ciel animé et le délicieux paradis de Dieu. Jamais aucun corps humain, excepté celui de Jésus-Christ, n'a reçu aucun de ces priviléges, et tous trois aussi ont contribué admirablement à la gloire de son triomphe au jour de son assomption dans le ciel.

Premièrement, cette forteresse invincible au péché est demeurée à jamais invincible à la pourriture, qui est un funeste effet du péché; secondement, ce temple sacré et tout consacré à la pure gloire de Dieu a mérité d'être paré des ornements d'une gloire immortelle; troisièmement, ce délicieux paradis de Dieu en terre s'est vu associé au délicieux paradis de Dieu dans le ciel. Si vous considérez bien tout cela, vous jugerez bientôt qu'il ne faut pas penser bassement de la gloire du corps de la Sainte-Vierge.

§ I.

De l'incorruptibilité et de l'élévation du corps de la Sainte-Vierge.

C'était un beau dessein de Dieu quand il voulut former l'homme à son image de lui donner une âme immortelle, et parce qu'elle est une très-noble créature, il voulut lui bâtir un palais comme à une reine. Ce palais était son corps, qu'il lui donna tout meublé et qu'il voulut même enrichir du précieux trésor de sa grâce; en cet état elle méritait de vivre, et en effet elle avait assez de quoi vivre avec honneur et de quoi se conserver éternellement contente et heureuse; elle n'eût jamais su ce que c'est que la mort et ce que sont toutes les misères de la vie humaine; il ne lui manquait qu'une seule chose, c'est qu'elle n'était pas impeccable; elle n'avait à craindre et à se garder que de ce côté-là; car c'était par-là seulement que la mort pouvait la surprendre et l'assujettir à toutes les misères qu'elle a depuis expérimentées.

Et en effet, aussitôt que l'homme eut péché, son âme immortelle (cette belle image de Dieu) fut condamnée à la mort éternelle; cette reine fut dégradée d'honneur et son château fut condamné à être rasé et pulvérisé: *Quia pulvis es, et in pulverem reverteris;* et depuis, toutes les personnes qui ont été coupables de quelque péché ont été obligées à subir la rigueur de cette sentence, sans qu'aucune en ait été exempte: il n'y a qu'une seule personne humaine dans toute l'espèce, qui, par un privilége qui n'a point d'exemple (ayant été préservée de toute sorte de péché), n'a point été soumise à cette rigoureuse sentence; c'est la très-Sainte-Vierge qui n'avait garde d'être engagée dans ce malheur, ayant été destinée pour être la mère de Dieu, qui est infiniment éloigné du péché.

Elle seule n'a point été comprise dans la condamnation générale; car son âme n'a point été condamnée à la mort éternelle, et, à vrai dire, elle n'est point morte d'une mort temporelle, puisque ce qu'on appelle mort dans les autres n'a été pour elle qu'un sommeil doux et paisible, sans violence ni douleur; elle s'est endormie au Seigneur, comme parlent les saints pères, ni son château n'a point été démoli, car son corps n'a point été pillé ni ravagé par la cruauté de la mort, comme les corps de tous les pécheurs; la puanteur de la pourriture, ni les vers, ni toutes les funestes suites de la mort n'en ont jamais approché. Elle avait reçu de Dieu un corps dans une intégrité, une innocence et une

pureté virginale, elle l'a remis dans ses mains tel qu'elle l'avait reçu : c'est pour cela que saint Jean Damascène fait parler cette très-Sainte-Vierge en ces termes :

Je vous rends, mon Dieu, et dépose entre vos mains le corps que vous m'avez donné, je ne l'abandonne point à la terre qui n'a pas le droit de le consumer; gardez ce palais où vous avez bien daigné demeurer vous-même en personne, durant neuf mois, quand vous avez voulu naître de lui; vous lui avez toujours conservé son intégrité et sa pureté virginale, ne permettez pas que rien le corrompe. Quand vous êtes venu à moi, je vous ai reçu agréablement dans mon palais, maintenant que je vais à vous, recevez-moi ainsi dans le vôtre. Laisserez-vous ce corps qui vous est si cher dans le tombeau? Que serait-ce, si j'avais à faire ces lamentations du roi prophète : *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum.*

Voyez, Seigneur, comme votre saint temple est déshonoré, regardez que les vers le dévorent, que les bêtes les plus viles et les plus immondes sont entrées dans votre héritage; voyez comme elles désolent et profanent indignement votre sanctuaire; considérez le pitoyable état où est tombée l'arche de votre sanctification, ensevelie dans le cœur de la terre, remplie d'immondices et foulée sous les pieds des hommes. Ceux qui savent quelle fut la gloire du sein virginal qui vous a produit de sa propre substance, quel fut l'honneur et le bonheur de ces mains qui vous ont tant de fois touché, et qui vous ont rendu de si longs services, quels furent les admirables priviléges de ces mamelles qui vous ont allaité, de ces lèvres qui ont eu tant de fois l'honneur de baiser votre sacré visage; voyant ce corps, ces mains, ces mamelles, cette chair virginale devenue la proie de la mort et la nourriture des vers, en gémiront de regret; et, frappés d'un prodigieux étonnement, demanderont les larmes aux yeux : Est-ce donc-là l'état où doit être la mère de Dieu? Qu'on voie cette triste désolation dans les corps de tous les pécheurs, il est juste qu'ils soient abandonnés à toutes les humiliations et à toutes les cruautés de la mort; la mère de Dieu doit être discernée d'avec ses ennemis.

N'avez-vous jamais recherché le mystère caché sous ces paroles du sacré Cantique : *Pone me ut signaculum super cor tuum, quia fortis est ut mors dilectio ;* mettez-moi comme un sceau ou comme un cachet sur votre cœur, parce que l'amour est fort comme la mort; il ne semble pas qu'il y ait une liaison bien raisonnable dans ces paroles : si l'amant sacré disait ou plutôt faisait dire à l'amante : Mettez vos armes sur la porte de votre

palais pour montrer qu'il vous appartient, imprimez votre cachet sur mon cœur, afin que tout le monde voie que vous en êtes le maître, ou bien scellez mon cœur et le fermez très soigneusement, de peur qu'un autre amour que le vôtre n'y entre, cela serait bien; mais quelle liaison y a-t-il entre ces paroles, mettez votre sceau sur mon cœur, parce que l'amour est fort comme la mort? sinon qu'elle veut dire, mettez votre sauve-garde à mon cœur pour défendre à la mort d'attenter sur moi; abandonnez seulement mon cœur à la puissance de l'amour, il saura bien séparer mon corps de mon âme; car il est fort comme la mort.

Le dard de la mort est si empoisonné, que les plaies qu'il fait à un corps le corrompent aussitôt; mais s'il n'est blessé que par les flèches de l'amour, c'est un précieux baume qui le rendra incorruptible; puis donc qu'il n'est rien arrivé de funeste au corps très-sacré de la Sainte-Vierge, ni péché, ni mort, ni corruption, ni aucun des tragiques effets qui suivent la mort et le péché, il n'était pas juste qu'il demeurât en terre dans l'humiliation où demeurent les corps des pécheurs: il était trop digne du ciel, et la terre n'était pas digne de lui.

Aussi l'Église, applaudissant à la gloire de son triomphe au jour de son assomption, chante par toute la terre ces belles paroles de saint Jean Damascène: Aujourd'hui l'arche animée du Dieu vivant n'est pas retournée en terre, mais étant un ciel animé, elle a été placée dans les tabernacles éternels. Mais, ô Dieu! qui pourrait dire avec quel honneur elle y a été reçue? Combien est-il plus grand que celui que l'on rendit à l'arche d'alliance, quand tout Israël s'assembla, depuis le roi jusqu'au dernier du peuple pour la conduire avec joie et avec de grandes magnificences de la maison d'Obédédom jusqu'au lieu le plus honorable de la forteresse de David! voici bien plus sans comparaison (2. Reg. c. 6).

Car plusieurs saints pères, décrivant l'entrée magnifique de la Sainte-Vierge dans le ciel, en corps et en âme, disent qu'elle y fut reçue au milieu des acclamations et des réjouissances de toute la cour céleste, depuis Jésus-Christ jusqu'au dernier des anges et des bienheureux, et, entre autres, le cardinal saint Pierre Damien nous l'exprime de cette sorte: *Filius ipse cum tota curia tam angelorum quam justorum solemniter occurrens, evexit ad beatæ consistorium sessionis* (Damian. ser. 47. de Assumpt. V.): tout le paradis accourut au-devant d'elle, Jésus-Christ, son Fils unique en personne, accompagné de tous les grands de sa cour, tant des anges que des bienheureux, vint la

recevoir pour la conduire jusque sur le trône auguste que Dieu lui avait préparé au plus haut des cieux; mais ce n'est là que le commencement et comme le prélude de son triomphe, voyez-en la suite qui est beaucoup plus belle.

§ II.

Des glorieux avantages du corps de la très-Sainte-Vierge.

Considérez avec admiration l'avantage que son corps remporte ici par-dessus son âme; car son âme ne peut concevoir que la pensée de Dieu, et son corps en conçoit la propre substance; son âme ne peut faire que ce que font les anges, et son corps virginal fait ce que fait Dieu le Père; tous deux produisent la même personne divine: c'est un Père vierge et une mère vierge; mais c'est un Père qui est un pur esprit, et c'est dans la mère un corps humain qui n'est nullement esprit, et ce corps néanmoins conçoit et produit la même personne que l'esprit tout-puissant de Dieu. Voir le corps de la Sainte-Vierge associé à la gloire infinie de Dieu le Père, jusque-là que tous deux produisent chacun à part la même seconde personne de l'adorable Trinité, quel prodige étonnant! jamais aucune créature pourra-t-elle le comprendre?

O corps virginal de Marie! plus glorieux et plus heureux en cela que son âme; car son âme n'a rien donné de sa substance au Fils de Dieu, et son corps l'a revêtu de sa propre substance; son âme n'a pas produit l'âme, et son corps virginal a produit le corps adorable de Jésus-Christ; son âme n'a pas rempli les trésors de Dieu, lui fournissant quelques richesses qu'il n'eût pas de lui-même; et son corps a rempli les veines du Sauveur du précieux sang qu'il a répandu en croix pour le prix infini de notre salut. Enfin le corps de la Sainte-Vierge a un si grand avantage par-dessus son âme, que c'est par son corps, et non pas par son âme, qu'elle possède l'incomparable dignité de mère de Dieu. Si donc on a de si grandes idées du sublime degré de la gloire où son âme est élevée dans le Ciel, que faut-il penser de son corps?

Ce n'est pas encore tout, car il faut reconnaître que son sein virginal a été le premier paradis où Dieu s'est laissé voir dans sa gloire, et où le premier des bienheureux a commencé de voir clairement l'essence divine; car n'est-il pas vrai que le premier des bienheureux c'est Jésus-Christ? Oui, sans doute. N'est-il pas vrai encore qu'à l'instant même qu'il a été conçu, et qu'il a été Fils de Dieu, il s'est trouvé dans le paradis, où son âme a vu clairement l'essence de Dieu? cela est certain. Eh! où est-ce qu'il

a commencé à goûter les délices de ce paradis? N'était-ce pas dans le sein de sa mère? à l'instant qu'il y est entré, il est entré dans le paradis de sa gloire; le corps donc de la Sainte-Vierge est véritablement le paradis de Dieu : il est donc véritablement un ciel, comme l'appelle saint Jean Damascène, et c'est de là qu'il conclut fort bien qu'il n'était pas juste qu'il demeurât en terre, mais qu'il fallait que le ciel fût reçu au ciel : *Cum esset animatum cœlum, in cœlestibus tabernaculis collocatur.* Encore faut-il dire qu'il n'a pas tant reçu d'honneur du ciel, qui n'est pas animé, que le ciel en a reçu de lui, qui est un ciel animé.

Que dit notre cœur là-dessus? N'est-il point comblé de joie, quand il entend ces agréables vérités? Oh mon Dieu! quelle consolation pour nous, misérables mortels, de savoir que notre Père et notre mère, Jésus et Marie, sont ensemble au ciel en corps et en âme; que tous deux s'appliquent avec toutes les tendresses de leur amour à y établir notre fortune pour l'éternité; que tous deux prennent à cœur nos intérêts, qu'ils y plaident notre cause, et qu'ils y négocient avec un très-grand soin la grande affaire de notre salut. Le bien-aimé disciple saint Jean nous assure et nous le donne pour article de foi, que nous avons en la personne de Jésus-Christ un avocat puissant et fidèle auprès de son Père, qui lui parle incessamment en notre faveur : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (1. Joan. 2). C'est pour cela que nous ayant laissé ici-bas seulement ses mamelles pour nous nourrir de sa substance comme de petits enfants (j'appelle ainsi la très-sainte Eucharistie), il s'est rendu à la cour céleste auprès de son Père, et se tient là toujours présent en corps et en âme; là son corps adorable, dans sa grandeur naturelle, n'a pas seulement une bouche pour plaider pour nous, mais toutes ses plaies qu'il a reçues pour l'amour de nous sont autant de bouches ouvertes, et son sang est leur voix, et tout cela parle efficacement en notre faveur; quelle assurance pour nous, et quelle solide consolation!

Et saint Bernard nous assure que nous avons aussi une avocate très-charitable en la personne de la Sainte-Vierge, qui plaide pour nous de tout elle-même. Il fallait bien pour notre grand bonheur qu'elle fût au ciel en corps et en âme, comme Jésus-Christ, afin qu'elle eût comme lui plusieurs bouches pour parler en notre faveur. Elle a son sein et ses mamelles qui parlent d'une voix charmante; elles ont allaité le propre Fils de Dieu durant son enfance; elles ont la voix de leur lait, et tout cela plaide fortement pour nos intérêts; les plaies du Fils avec la voix de leur sang, les

mamelles de la mère avec la voix de leur lait : cela s'accorde admirablement bien, et fait une délicieuse harmonie au ciel, qui charme le cœur de Dieu, qui l'apaise, qui l'adoucit et qui le gagne pour nous.

Je ne sais pas si toutes ces voix font deux chœurs pour se répondre comme dans la musique, mais je sais bien qu'elles sont parfaitement d'accord, et qu'elles ne procèdent que d'un même cœur. Bon Dieu! quel solide appui de mon espérance, et quelle douce consolation pour nous de savoir que nous avons un tel Père et une telle mère au ciel, et que non-seulement leurs âmes, mais aussi leurs corps sont employés incessamment pour faire réussir la très-grande et importante affaire de notre salut! Oui, ce n'est point tant pour leurs intérêts particuliers; ce n'est point tant pour ceux de nos frères, qui ont gagné leur cause, et qui sont déjà dans la possession de la gloire; mais c'est principalement pour nous misérables qui sommes encore incertains de notre sort, qui demeurons toujours ici arrêtés prisonniers dans ce corps mortel, comme dans un cachot obscur et serré, chargés de plusieurs crimes, et dont la cause n'est pas encore décidée, ni la sentence prononcée; c'est pour nous qu'ils plaident perpétuellement.

Courage, si nous avons tout à craindre de notre côté, à cause que nous sommés tous en effet coupables, et que nous n'avons pas de quoi nous justifier nous-mêmes, nous avons tout à espérer de nos puissants avocats, à cause du grand crédit qu'ils ont auprès du souverain juge, et que nous sommes assurés qu'ils font leur propre cause de la nôtre. Eh! qu'y a-t-il qui puisse me décourager au milieu de mes plus grandes misères?

Je sais comme je dois les solliciter; chaque fois que je lève les yeux vers le ciel, je n'ai qu'à leur adresser au fond de mon cœur ces amoureuses paroles : *Pater noster, qui es in cœlis, adveniat regnum tuum* : mon adorable Père, qui êtes tout-puissant au ciel, laisserez-vous périr votre pauvre enfant qui rampe sur la terre? Vos plaies sacrées ne plaideront-elles point efficacement pour lui obtenir votre royaume? Si je lui parle ainsi humblement et cordialement, il sera malaisé que mon âme ne soit attendrie, et tout animée d'une confiance filiale.

Mais si je sentais mon cœur encore abattu, insensible et découragé, ne pourrais-je pas m'adresser à la Sainte-Vierge, et lui dire avec assurance : *Mater nostra, quæ es in cœlis* : mon aimable mère, que je crois au ciel en corps et en âme, ayez pitié du plus pauvre et du plus faible de vos enfants, faites parler pour lui votre cœur, votre sein, et vos sacrées mamelles, pour lui obtenir

le royaume que vous possédez. Hélas! vous n'êtes que douceur, vos bontés sont sans bornes; épanchez-les largement sur moi misérable, et vous souvenez que vous êtes la mère des miséricordes.

Cette conférence, quoique longue, ne me contenta pas, je veux dire qu'encore qu'elle m'eût consolé, elle ne m'avait pas tout-à-fait rassasié, je demeurais encore plus affamé qu'auparavant d'entendre parler des grandeurs de la Sainte-Vierge dans son Assomption : je dis à Trasile pour tout remercîment de la consolation qu'il m'avait donnée ce que ceux de l'Aréopage dirent à saint Paul : *Audiemus te de hoc iterum ;* le priant instamment de me donner encore quelques heures de son entretien sur un si beau sujet, il me le promit, et ce fut la conférence suivante.

CONFÉRENCE XXVIII.

Le trône, où il est parlé de la souveraine autorité que la Sainte-Vierge a dans le ciel et sur tout ce grand univers.

On n'a pas de repos tandis qu'on porte quelque ardent désir dans son cœur, car c'est comme un créancier importun qui ne cesse d'avertir et de solliciter qu'on le satisfasse. J'avais celui de revoir Trasile, qui me pressait fort de l'aller trouver, et lui de sa part, se souvenant de sa promesse, me cherchait pour s'en acquitter. Ce fut une joie fort sensible de nous être rencontrés heureusement ; je ne sais de quel côté elle fut plus grande, ou en lui, qui avait l'esprit rempli d'une abondance de belles lumières que Dieu lui avait données sur les grandeurs de la Sainte-Vierge, principalement sur le triomphe de son assomption, qu'il désirait fort de me communiquer; ou en moi, qui sentais en mon cœur un fort grand désir de les recevoir : lequel de nous deux était plus content? Je n'en sais rien, sinon qu'il est écrit qu'on est plus heureux de donner que de recevoir : *Beatius est magis dare quam accipere.*

Je vis bien néanmoins que mon empressement était le plus grand, car je le prévins, et sans me donner seulement le loisir de le saluer, je commençai à lui découvrir mon ennui. Hélas, monsieur, que notre condition est humiliante! qu'elle est pénible, mais qu'elle est malheureuse tandis que nous rampons ici-bas, car nous ne savons rien des choses du ciel; nous les croyons parce que la foi nous les révèle, et nous sommes assurés qu'elle nous dit la vérité; mais ce n'est pas une science claire et évidente qui satisfasse l'esprit; c'est une obscurité qui l'aveugle et

qui le captive, et, quand il veut s'efforcer de les concevoir, il se brouille et se remplit de fausses imaginations, parce qu'il ne les saurait concevoir que selon notre manière d'entendre, toujours grossière et basse, qui fait que nous jugeons des choses du ciel selon les idées que nous en avons sur la terre, et elles sont bien différentes. Par exemple :

Quand on dit que la Sainte-Vierge est élevée sur un trône sublime dans la gloire, nous nous imaginons un lieu très-haut et quelque trône matériel fort riche et fort magnifique; quand nous chantons avec l'Église : *La très-sainte mère de Dieu a été exaltée par-dessus tous les chœurs des anges dans le royaume céleste* (Psal. 44); ou quand nous disons d'elle les paroles que le roi prophète dit de Dieu au psaume quarante-quatrième : *La reine assiste à votre droite avec un habit doré*, nous croyons bien dire, et en effet nous disons bien, car nous ne saurions mieux faire que de parler le langage de l'Église et de l'Écriture sainte; mais en parlant de la sorte, nous concevons toutes choses d'une façon corporelle; par exemple, nous nous imaginons les neuf chœurs des anges selon que les peintres nous les représentent, comme de beaux enfants, avec des ailes sur les épaules, partagés en neuf compagnies et assis en bel ordre, comme sur les degrés d'un amphithéâtre, qui sont tous élevés les uns plus que les autres, et qu'au-dessus de tout cela est le trône de la Sainte-Vierge dans une sublime élévation; mais ce n'est point la vérité, car les anges n'ont point de corps, ni leur séance n'est point corporelle, celle de la Sainte-Vierge ne l'est pas aussi; il n'y a point de trônes matériels dans le paradis, ces sortes d'ameublements sont trop pauvres pour le palais de la gloire; tandis que nous concevons ces grandeurs selon notre manière corporelle, nous n'y sommes pas, et c'est ce qui brouille un esprits et ce qui le dégoûte, quand il vient à faire réflexion, que, quoiqu'il pense des choses du ciel, il n'est toujours rempli que de fausses imaginations, car ce n'est rien de tout ce qu'il pense : ne m'avouerez-vous pas que cela est affligeant, et que la condition mortelle qui nous tient dans cette ignorance est bien misérable ?

Je l'avoue, me confessa-t-il; mais que voulez-vous, il y faut vivre et s'en contenter; tandis que Dieu se contente de nous y laisser; il ne faut point désirer ce qu'il nous est impossible d'avoir. Vous affligerez-vous de ce que vous ne pouvez pas toucher le ciel de vos mains, ou de ce que vous ne sauriez voler ni regarder le soleil de près comme un aigle? Vous supportez ces impuissances et d'autres semblables sans peine, parce qu'elles sont né-

cessairement attachées à votre condition humaine, de même il nous faut souffrir patiemment de ne voir pas clairement ce qui se passe dans le ciel tandis que nous sommes en terre, et nous contenter d'en comprendre les grandeurs très-petitement, selon notre capacité, qui est fort limitée.

Mais n'y a-t-il pas, lui demandai-je, quelque autre intelligence cachée sous la grossièreté de nos paroles, qui élèverait nos esprits plus haut et qui leur donnerait de plus grandes lumières pour approcher davantage de la connaissance de la vérité, si nous pouvions la découvrir? par exemple, quand on parle d'exaltation au-dessus des anges, de trône élevé, d'habit doré et d'autres expressions semblables, je comprends bien que ces paroles signifient quelque chose de très-sublime que je ne saurais comprendre; car, puisque les prenant à la lettre, il n'est rien de vrai de tout ce qu'elles signifient, il faut donc qu'elles signifient quelque autre chose qui est véritable.

Il en demeura d'accord, et me confessa que, l'ayant toujours cru aussi bien que moi, il s'était beaucoup appliqué à chercher ce vrai sens qu'il fallait comprendre sous les paroles que l'Église a tirées, tantôt des Cantiques, tantôt de l'Ecclésiastique, et tantôt d'ailleurs, et qu'elle applique à la Sainte-Vierge pour nous faire entendre ses grandeurs. Je ne sais pas, me disait-il, si j'y ai beaucoup avancé, mais je sais bien que Dieu m'a donné là-dessus quelques lumières que mon esprit n'a pas formées de lui-même, et qui m'ont beaucoup consolé; je veux bien vous en faire part et j'espère que vous le serez aussi, car elles vous feront voir des grandeurs admirables en la Sainte-Vierge dans la gloire de son assomption. Nous en fîmes donc le sujet de notre conférence; je ne voyais pas d'abord où elle nous conduirait, mais je le vis bientôt après.

Quand nous disons avec l'Eglise qu'elle est exaltée sur le plus haut trône de la gloire, cette élévation ne regarde pas le lieu, mais la puissance et l'autorité souveraine que Dieu lui donne partout où il règne; elle nous fait elle-même la déclaration de ses pouvoirs dans ce texte de l'Ecclésiastique, que saint Bernardin de Sienne, son grand panégyriste et le vrai interprète de ses sentiments lui attribue et lui fait dire : *Gyrum cœli circuivi sola, et profundum abyssi penetravi : in fluctibus maris ambulavi, et in omni gente primatum tenui* (Eccles. 24). Voilà où son pouvoir souverain s'étend, c'est sur les quatre étages du monde : 1. Au ciel, *gyrum cœli*; 2. dans l'enfer, *profundum abyssi*; 3. dans le purgatoire, *in fluctibus maris*; 4. sur toute la terre, *in omni gente*.

ARTICLE I.

De la puissance que la Sainte-Vierge a dans le ciel.

Nous sommes surpris quand les astrologues nous font voir, par une démonstration sensible, que la moindre étoile, qui nous paraît au ciel comme un tout petit point de lumière, est beaucoup plus grande que toute la masse de la terre; c'est bien un plus grand étonnement de considérer que la place que ce point de lumière occupe dans le ciel n'est presque rien auprès de la vaste étendue de tout ce grand globe qui environne le monde : mais ce qui emporte l'esprit au-delà de toute admiration, c'est de considérer que la machine entière de cet univers, que nous appelons le grand monde et qui nous paraît en effet si grande, est moindre, comparée à la grandeur de Dieu, que n'est un seul brin de poussière comparée à la grandeur du monde.

La preuve de cette étonnante vérité est aisée à faire, car il est certain qu'on pourrait amasser tant de brins de poussière les uns sur les autres, qu'enfin la masse entière égalerait la grandeur du monde ou même la surpasserait, parce qu'elle n'est pas infinie; mais quand vous auriez amassé autant de mondes aussi grands que celui-ci, les uns sur les autres, qu'il y aurait de brins de poussière dans la masse qui égalerait la grandeur de ce monde, vous ne pourriez jamais égaler la grandeur de Dieu, parce qu'elle est infinie ; cela est démonstratif pour ce qui touche la grandeur de Dieu.

Raisonnez maintenant de même à l'égard de la puissance et de l'autorité; tout ce qui est sur la terre, et qui nous paraît si grand dans ceux qui tiennent l'empire sur le reste des hommes, n'est presque rien en comparaison de la puissance et de l'autorité d'un seul des saints qui sont dans le ciel, parce qu'ils sont entrés dans les puissances du Seigneur, souverain des êtres, et que la moindre possession qu'ils en ont éclipse toutes celles de ce bas monde, comme le moindre rayon du soleil fait disparaître tous les flambeaux que nous pouvons allumer ici-bas en terre. En effet, tout fléchit sous la puissance d'un saint, et toute la nature s'abaisse pour lui faire hommage.

Mais si vous comparez cette haute puissance d'un seul des saints avec celle de toute leur multitude, qui est innombrable, vous verrez bien que ce n'est pas davantage que si vous aviez comparé une étoile avec tout le ciel. Recueillez maintenant tou-

tes ces admirables et innombrables puissances de tous les saints, et n'en composez qu'une seule, sans doute elle vous paraîtra immense; mais égalera-t-elle celle de Dieu? Non, parce que la puissance de Dieu est absolument infinie et que rien ne peut égaler l'infini. Égalera-t-elle du moins celle de la seule mère de Dieu? Non, parce que toute la puissance des sujets d'un empire n'égale jamais celle de leur souverain. Or, la Sainte-Vierge est reconnue dans le ciel pour la reine de tous les saints, de tous les anges, de tous les patriarches, de tous les prophètes, de tous les apôtres, de tous les martyrs, de tous les confesseurs, de toutes les vierges, et enfin de tous les bienheureux qui remplissent l'empire éternel de Dieu, et tous les jours l'église de la terre, comme un fidèle écho de celle du ciel, lui rend ces hommages, reconnaissant et révérant en elle tous ces titres d'honneur, et, après les avoir spécifiés en détail, elle conclut universellement: *Regina sanctorum omnium, ora pro nobis.* Où est donc l'esprit qui présumerait de pouvoir comprendre quelle est l'autorité admirable de cette souveraine, qui règne au ciel sur tant de rois?

L'empire de Dieu n'est pas comme celui des princes de la terre, qui ne sauraient régner sur des rois s'ils n'en font des sujets et des misérables; telle est l'extrême petitesse des grandeurs de la terre, qu'elles ne sauraient suffire à deux: l'un ne saurait les posséder qu'en en dépossédant tous les autres; et pour faire un seul puissant et heureux, il faut faire nécessairement une multitude d'impuissants et de misérables. Mais l'empire de Dieu est si magnifique, qu'il n'est composé que de rois; il n'appartient qu'à lui de faire de tous ses serviteurs autant de monarques: *Solus Deus de servis suis decrevit facere reges;* et la raison est qu'il n'emprunte pas sa grandeur d'ailleurs, il l'a par lui-même, et c'est pour cela qu'il n'est pas réduit à dépouiller ses sujets pour se revêtir; mais plutôt il les revêt de la surabondance de sa gloire pour les agrandir, et cette magnifique libéralité ne diminue pas sa puissance, elle l'amplifie plutôt et l'étend plus loin.

Mais si tous les saints sont autant de rois qui remplissent le royaume de Dieu, il n'appartient qu'à la très-Sainte-Vierge, sa mère, de régner avec lui et par lui, comme une souveraine, sur tous les rois de l'éternité. La seule Bethsabée a le privilége d'être assise sur un trône, au côté de Salomon, son fils, et d'être associée à la grandeur de son empire: la qualité de mère de Dieu, que la Sainte-Vierge porte et portera éternellement, étend justement son empire partout où il règne.

Et n'est-ce pas ce que signifient ces paroles qu'elle nous dit

elle-même : *Gyrum cœli circuivi sola ?* J'environne ou j'enferme moi seule toute la grandeur du ciel comme dans un cercle fermé. Le cercle est la figure de la couronne, mais il n'y a que les souverains qui la portent fermée. Tous les saints et les anges bienheureux sont les sujets de la Sainte-Vierge ; elle a droit de leur commander, et ils sont obligés de lui rendre toute l'obéissance et tous les hommages que des sujets doivent à leur souveraine, c'est donc elle qui leur donne les ordres et qui en dispose comme il lui plaît. Et quand je vois qu'elle nous dit : C'est moi qui fais tout le circuit du ciel, je me représente un général d'armée qui va partout porter ses commandements, qui ramasse et qui range toutes ses troupes comme il le veut, pour les employer à l'exécution de son entreprise. C'est ainsi qu'elle dispose souverainement de tous les saints qui sont dans le ciel.

Si le secours des anges nous est nécessaire, c'est elle qui nous les envoie pour nous assister dans nos besoins, car elle est la reine des anges ; si les intercessions des saints nous sont nécessaires, c'est elle qui peut les appliquer à prier pour nous, car elle est la reine de tous les saints ; si nous sommes dans quelque affliction, dans quelque péril, dans quelque pressante nécessité, ayons toujours recours à sa puissante autorité, c'est elle qui peut députer qui elle voudra pour nous en tirer, car elle peut tout dans le ciel.

Ce fut elle qui envoya saint Jean l'évangéliste pour instruire le grand Grégoire, faiseur de miracles, du mystère de la Trinité, comme rapporte saint Grégoire de Nysse, en sa vie.

Ce fut elle qui députa le glorieux martyr, saint Mercure, pour ôter la vie à Julien-l'Apostat, au même temps qu'il projetait de ruiner l'Église et d'anéantir la religion chrétienne, comme rapporte saint Grégoire de Nazianze dans l'oraison seconde qu'il a faite contre ce tyran.

Ce fut elle qui envoya les anges pour purger la ville de Rome de cette horrible peste qui la ravageait, au temps du grand saint Grégoire pape ; et ces bienheureux esprits, après avoir exécuté la commission qu'ils avaient reçue de leur reine, entonnèrent en actions de grâces ce cantique de joie qui fut entendu en l'air par tous les peuples : *Regina cœli, lætare, alleluia.* Reine du ciel, goûtez la joie de vos grandeurs *et louez Dieu* ; un autre cœur répondait à celui-ci : *Quia quem meruisti portare, alleluia.* Parce que le Fils que vous avez mérité de porter dans votre chaste sein ; *bénissez Dieu ;* et puis tous ensemble concluaient : *Resurrexit sicut dixit, alleluia.* Victorieux et triomphant de la

mort, est ressuscité comme il l'avait dit ; *louez et bénissez Dieu.*

Et saint Grégoire qui était présent dans une procession générale qu'il avait lui-même indiquée, vit alors sur la porte de cette forteresse, qu'on appelle encore aujourd'hui le château Saint-Ange, un ange qui, portant une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait ordre de combattre, la remettait dans son fourreau pour assurance de la victoire ; alors ce saint tout transporté de joie, joignant sa voix avec celle des anges, entonna ce divin verset : *Ora pro nobis Deum*, *Alleluia.* Sainte-Vierge, reine des anges, priez Dieu pour nous, *et bénissez Dieu.* Enfin, pour tout dire en un mot, la domination, la puissance et l'autorité souveraine qu'elle a dans le ciel sont telles, que toutes les faveurs que nous recevons de Dieu sur la terre nous sont procurées par son entremise ; mais sa domination n'est pas limitée dans le ciel seulement, elle descend jusque dans le plus profond des enfers : *Profundum abyssi penetravit.* Allons en esprit jusque-là, pour la voir et pour l'honorer.

ARTICLE II.

De la puissance que la Sainte-Vierge a sur les démons et sur tout l'enfer.

Il faut supposer d'abord que Dieu a déclaré la guerre entre la Sainte-Vierge et le démon dès le commencement du monde; mais vous remarquerez que l'Ecriture sainte ne dit pas seulement que Dieu a condamné le démon à souffrir quelque sorte de haine particulière, elle ne dit pas, *inimicitiam ponam ;* mais elle dit universellement, *inimicitias ponam inter te et mulierem*, pour signifier toutes sortes de haines, toutes sortes d'hostilités, toutes sortes d'aversions ; et la grandeur de cet effroyable supplice paraît principalement en trois choses : la première, en son étendue sans borne ; la seconde, en sa durée sans fin ; et la troisième, en sa vérité sans modération.

1. Pour la première, c'est une vérité enseignée par les saints pères, et qui a beaucoup d'apparence qu'il y a une si grande antipathie entre l'enfer et le paradis, que les damnés sont plus tourmentés par le ciel où ils ne sont pas que par l'enfer même où ils sont ; c'est ainsi qu'en parle saint Chrysologue : *Plus torquentur cœlo quam inferno.* Mais cette aversion générale devient particulière pour être le plus grand supplice de chacun des damnés; si vous les prenez tous en général, ils sont tous tourmentés par la jalousie générale qu'ils ont des saints du paradis. Mais venez au

détail ; chacun d'eux conçoit une rage et une envie mortelle contre celui des bienheureux qui occupe sa place et qui possède la couronne qu'il a perdue par sa faute. Pour l'entendre, considérez que comme Dieu n'a jamais créé personne que pour en faire un bienheureux, aussi il n'en a pas laissé un seul auquel il n'ait destiné son trône dans le paradis ; mais ce misérable damné qui est tombé du sien par sa faute, en voyant un autre qui le remplit, parce qu'il faut que le nombre des prédestinés soit complet, conçoit tant de rage et de jalousie contre lui, qu'il souffre plus de la part de celui-là que de tout le reste des bienheureux : ce n'est pourtant là qu'une haine particulière.

Mais il n'en est pas ainsi à l'égard de la Sainte-Vierge, sa haine pour tous les démons et pour tous les damnés étant universelle, et l'aversion de tout l'enfer contre elle l'étant aussi, ils souffrent plus d'elle seule que de tout le paradis ensemble ; car c'est la reine qui renferme en sa seule personne toute la puissance du royaume et qui la tourne tout entière contre ces misérables pour venger l'injure de Dieu ; mais d'une façon si terrible, qu'on dit qu'elle est *terribilis ut castrorum acies ordinata* : l'avoir elle seule pour ennemie est un plus grand tourment pour tous les damnés que d'avoir sur leurs bras tout le paradis ensemble : voilà l'étendue de la haine qui n'a point de bornes.

2. Sa durée n'a point de fin, elle n'est pas limitée à certains temps ni à certains lieux, ni à quelques occasions particulières, mais toujours et partout, en tout temps, en tout lieu et en toute rencontre, elle traverse, elle renverse tous les pernicieux desseins de l'enfer ; c'est assez qu'elle s'oppose elle seule à tous les démons, elle les épouvante et les met en fuite par la seule puissance de son nom. Depuis la funeste victoire que le démon remporta au commencement sur notre misérable nature, il nous est demeuré une telle frayeur dans l'âme, que nous avons peur quand nous entendons seulement prononcer le nom du diable, et nous faisons des signes de croix pour nous fortifier contre cette crainte ; mais aussi nous voyons avec joie que depuis que cet ennemi de nos âmes s'est vu condamné à souffrir les inimitiés éternelles de la femme, c'est-à-dire de la Vierge sainte, il lui est demeuré une telle frayeur de cette puissance, qu'il tremble au seul nom de Marie ; de sorte qu'elle pourrait dire, à l'exemple de son Fils unique : *In nomine meo dæmonia ejicient, serpentes tollent ; super ægros manus imponent et bene habebunt* : que la majesté de son nom est un foudre qui écrase leur tête orgueilleuse quand ils l'entendent prononcer, que sa vertu guérit les morsures de ce vieux serpent,

qu'il rend la santé aux malades, qu'il fortifie notre faiblesse, qu'il dissipe les troubles de l'âme et les tentations du démon. Eh! pourquoi avons-nous coutume de prononcer en toute occasion, et surtout à l'article de la mort, ces deux sacrés noms ensemble : *Jesus, Maria,* sinon parce que nous savons que ce sont deux noms de salut; nous les répétons toujours conjointement, et nous ne voulons jamais les séparer; nous les avons au cœur et à la bouche pour les prononcer souvent et principalement aux approches de la mort, parce que c'est le temps de notre agonie et du combat le plus périlleux contre les démons; et nous savons que le sacré nom de Marie, aussi bien que l'adorable nom de Jésus, les épouvante et les met en fuite; c'est ainsi qu'elle l'a révélé à sainte Brigitte : *Omnes dæmones audito nomine meo aufugiunt* : Tous les démons, dit-elle, s'enfuient quand ils entendent prononcer mon nom.

Depuis l'incarnation du Sauveur et depuis que sa divine mère l'a donné au monde, l'Église n'a cessé de faire trembler les démons sous la puissance des noms augustes de Jésus et de Marie. Ils feraient pitié s'ils en étaient dignes, quand on les voit trembler, gémir, hurler, se désespérer lorsqu'on les presse dans les possédés par la puissance de ces noms divins, sans qu'ils aient jamais pu s'accoutumer à les entendre; et ils ne le pourront jamais, parce que les inimitiés que Dieu a fait naître et qu'il entretient entre Marie et les démons sont éternelles et ne finiront jamais.

3. Mais enfin, pour dire un mot de la troisième chose qui fait paraître la grandeur et la force de cette haine, elle est implacable; elle est si mortelle et si violente, qu'elle n'a aucune modération. Il est vrai qu'elle est étrangement opiniâtre du côté de l'enfer contre la sacrée mère de Dieu; car jamais il n'est sorti de nouvelles troupes de la Babylone infernale pour venir combattre la foi et la fidélité de l'Église par quelque hérésie nouvelle, qu'elles n'aient aussitôt déclaré la guerre à la Sainte-Vierge, comme si elles reconnaissaient qu'elles n'ont point d'adversaire plus puissant et plus formidable; elle est en effet l'amazone qui les extermine toujours et qui les écrase dans toutes les parties du monde, où elles ont la témérité de lever la tête; aussi l'Église catholique, pour reconnaissance de sa protection, lui applaudit pour tous ses triomphes sur les hérésies et lui en donne toute la gloire, chantant avec joie : *Gaude, Maria virgo; cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Les siècles passés ont entendu les horribles blasphèmes des

Helvidiens, des Ébionites, des Joviniens, des Nestoriens et de plusieurs autres, contre la très-Sainte-Vierge; mais ils ne sont plus, elle les a tous exterminés. Le dernier siècle fut épouvanté des impiétés que Luther, en Allemagne, et Calvin, en France, vomirent contre elle; et la dernière hérésie qui menace encore la ruine de l'Église dans notre siècle malheureux, et qui n'est à vrai dire que l'écho de celle de Calvin, une très-mauvaise copie d'un très-méchant original, n'a pas de meilleurs sentiments pour la Sainte-Vierge; cette abominable nouveauté qui, toute foudroyée qu'elle est par les anathèmes de l'Église, et ensevelie sous ses ruines, respire encore et gronde en secret dans son tombeau, mettant le reste de sa force dans sa dissimulation; car elle tient pour maxime qu'on peut feindre, être fourbe, mentir et tromper en matière de religion. Quoique cette exécrable hérésie, qui est assurément une des plus pernicieuses que l'enfer ait jamais vomie sur la terre, n'ait pas encore bien ouvertement déclaré les indignes sentiments qu'elle a de la Sainte-Vierge, on voit bien pourtant qu'elle en fait beaucoup de mépris; et ceux qui connaissent mieux le venin secret qu'elle couve en son cœur assurent que c'est contre elle aussi bien que contre Jésus-Christ, qu'elle conçoit de plus grandes impiétés.

Va, monstre infernal, ta ruine est inévitable, puisque tu oses combattre la très-sainte et très-puissante mère de Dieu, et qu'imitant la rage de toutes les anciennes hérésies qui se sont déclarées les ennemis de sa gloire, tu fais voir que tu es comme elles, de la race du serpent infernal que Dieu condamna à être l'objet des haines éternelles de la femme; que peux-tu attendre, sinon de subir le même sort? oui, tu finiras par le même supplice : *Ipsa conteret caput tuum :* ta tête sera écrasée, et tu périras infailliblement; tu as beau feindre et dissimuler, tu as beau te cacher sous les feuilles de tes belles paroles, quand tu serais cantonnée jusque dans le plus profond des abîmes, ton ennemie toute-puissante et toujours victorieuse t'y va poursuivre jusque-là pour t'écraser la tête : *Et profundum abyssi penetravit; et ipsa conteret caput tuum.*

ARTICLE III.

Savoir si la Sainte-Vierge a encore des ennemis qui la combattent.

Quand je vis mon défenseur de la Sainte-Vierge qui s'échauffait ainsi dans son zèle, je l'interrompis et lui demandai : mais de qui donc voulez-vous parler? on dirait à vous entendre que vous

voudriez parler des Jansénistes, mais il n'en est pas; c'est une pure imagination de quelques esprits ombrageux et visionnaires, qui se forment des monstres pour les combattre. On en a un peu parlé autrefois, et on voulait croire qu'il y en avait; mais à présent il est défendu d'en parler, parce qu'on sait bien qu'il n'y en a plus; car où sont-ils? qui est-ce qui se déclare pour en être? pour moi, je n'en connais point et je vois que tout le monde s'en défend fort bien.

Eh! Dieu soit béni! me répondit-il aussitôt, joignant les mains et levant les yeux vers le ciel, le saint nom de Dieu soit béni, qu'il ne soit plus de Jansénistes au monde; ce serait véritablement une chose bien déplorable s'il y en avait, car ce seraient des loups renfermés dans la bergerie, qui dévoreraient en cachette les ouailles du troupeau de Notre-Seigneur. Les ennemis cachés sont bien pires que les déclarés, parce que, ne les connaissant pas et ne s'en défiant pas, il est impossible de s'en défendre; et cette hérésie qui dissimule et qui apprend aux siens à se déguiser sous l'apparence des fidèles enfants de l'Église serait bien plus pernicieuse que celle de Calvin et de Luther, parce qu'on les connaît et qu'on s'en défie, et par conséquent il est facile de s'en prendre garde.

Mais, ô Dieu! quel péril continuel pour toutes les âmes vraiment chrétiennes, si elles étaient toujours mêlées avec des hérétiques déguisés, sans se défier de rien; car c'est comme si on conversait familièrement avec des pestiférés sans les reconnaître; avec ceux-ci, le corps serait toujours en péril de la mort, et avec les autres l'âme serait toujours en péril du salut; elle deviendrait hérétique presque sans s'en apercevoir.

D'ailleurs, quelle crainte et quelle inquiétude pour toutes les bonnes âmes, ne sachant à qui se confier pour recevoir une sainte doctrine, pour se conduire sûrement ou pour déclarer le secret de leur conscience. Je ne suis pas savant ni éclairé (pourraient dire plusieurs), je suis simple et j'ai bonne intention; mais à qui est-ce que je m'adresse ici? n'est-ce point à quelque hérétique qui dissimule? Me donnera-t-il de bons conseils, ou bien ne m'inspirera-t-il point des maximes ou des sentiments éloignés de ceux de l'Église? Me puis-je assurer sur lui pour mes confessions? ses absolutions seront-elles valides? Quel embarras que tout cela? quelle incertitude et quel péril pour toutes les âmes, s'il y avait de ces hérétiques cachés dans l'Église!

Il est vrai, lui confessai-je, ce serait le plus grand de tous les malheurs; mais je vous assure derechef qu'il n'y a plus aujour-

d'hui aucun Janséniste au monde, c'est la voix publique et tous les honnêtes gens qui en parlent ainsi ; ils disent même qu'il n'en faut pas parler du tout, et que cela ne fait que réveiller de vieilles querelles et troubler la paix. Pourquoi parler d'une chose qui n'est plus et que tout le monde nie absolument? Ceux qui en seraient le plus soupçonnés, selon l'apparence, sont ceux qui s'en défendent le plus fortement et qui s'offensent même quand on en parle : cela fait voir qu'en effet il n'y en a plus.

Là-dessus, il recommença à me dire : Tant mieux, je bénis Dieu de tout mon cœur, s'il n'y a aucun Janséniste au monde; quel désordre ne serait-il pas d'être catholique à l'extérieur et hérétique dans l'intérieur; faire en apparence tous les devoirs d'un vrai enfant de l'Église, et porter secrètement dans son cœur la haine contre elle et le venin pour l'empoisonner; être excommunié, toujours en péché mortel et en la puissance du diable; autant de sacrements, autant de sacriléges; toutes les bonnes œuvres perdues, et courir ainsi en aveugle, entassant toujours péché sur péché, par la voie de la damnation éternelle. Eh! quel déplorable malheur! Ne faudrait-il pas des larmes de sang pour le déplorer?

Mais, Trasile, me croyez-vous, lui répliquai-je d'un ton qui approchait un peu de l'impatience? croyez-vous ce que je vous dis, qu'il n'y a plus de ces gens-là? voulez-vous les faire hérétiques malgré eux? ils nient qu'ils le soient : que demandez-vous davantage?

Il me repartit à cela d'un ton aussi ferme : A vous dire la vérité, je ne fais pas grand fond sur la négation; car puisqu'ils tiennent pour maxime qu'il est permis de dissimuler en matière de religion, et que ce n'est pas abandonner la vérité, mais plutôt la défendre, en la mettant à couvert de la persécution sous le voile du mensonge, qui m'assure qu'ils ne dissimulent pas dans cette occasion? pour moi, je ne saurais avoir de croyance à des gens qui n'ont point de foi. Ne sais-je pas bien que les serpents et les monstres ont un instinct naturel de se cacher toujours, comme s'ils connaissaient bien leur difformité. Eh! que sais-je si ceux-ci ne suivent pas le même génie, mais ils ont beau feindre et dissimuler, je sais un secret assuré pour les découvrir. Eh! quel est-il? lui demandai-je; je serai bien aise de l'apprendre.

Quand on va à une porte, et qu'après avoir frappé plusieurs fois et un peu fortement, on n'entend point de bruit, et que personne ne répond, on peut bien juger qu'il n'y a personne à la maison; mais quand on entend une voix qui crie : Je n'y suis

pas, allez-vous en, il n'y a personne au logis, tant s'en faut que cette négation me persuade ce qu'elle dit; au contraire, en me niant, elle m'assure évidemment et très-infailliblement qu'il y a quelqu'un à la maison : on verra donc bien s'il est vrai qu'il n'y ait plus un seul Janséniste au monde; car, frappez un peu rudement à leur porte, s'il n'y a personne au logis, on ne dira mot. J'aurais beau crier contre les Ariens , les Montanistes, les Gnostiques, personne ne répondra, parce qu'il n'y en a plus au monde; mais, si ceux-ci font du bruit, s'ils crient, s'ils se plaignent, s'ils protestent qu'ils n'y sont pas, et qu'on a grand tort de les persécuter; quelle preuve plus évidente demanderiez-vous pour être assuré qu'il y a quelqu'un à la maison? s'il n'y avait personne, personne ne répondrait; mais ceux qui crient bien haut et qui protestent fortement qu'ils n'y sont pas ne disent-ils pas qu'ils y sont, et qu'ils en sont?

Je trouvais en effet cette invention assez bonne pour connaître ainsi leur visage par le masque dont ils pensent se servir pour le déguiser; mais je commençais à m'ennuyer d'entendre parler si long-temps de l'enfer, des démons et des hérétiques, les ennemis de la Sainte-Vierge; je dis à Trasile : Je vous prie, tirez-moi d'ici, j'aime mieux être en purgatoire qu'en enfer; il commença donc à m'en parler.

ARTICLE IV.

De la puissance que la Sainte-Vierge exerce dans le purgatoire en faveur des âmes qui y souffrent.

Vous souvient-il qu'elle nous disait tantôt : *In fluctibus maris ambulavi*, j'ai marché sur les ondes de la mer. Le purgatoire est bien exprimé par ces paroles; car il est vrai que ses peines ne sont que des ondes qui coulent, parce qu'elles ne sont pas éternelles, mais ce sont pourtant des ondes de la mer, parce qu'elles ont des amertumes aussi amères que l'enfer même, excepté qu'elles ne sont pas éternelles.

Saint Augustin tient pour assuré que les peines qu'on y endure sont plus cruelles que tous les supplices que les hommes ont souffert ou qu'ils peuvent jamais souffrir dans la vie présente; et qu'encore que tous les martyrs aient enduré d'effroyables tourments, ils ne sont pas néanmoins comparables à ceux auxquels la justice de Dieu condamne les âmes qu'il envoie dans le purgatoire, pour les punir des moindres péchés de leur vie ou des moindres restes du péché que l'imperfection de leur pénitence

leur avait encore laissés; car rien d'impur n'entrera dans le paradis (Aug. relatus in jure dist. 25. cap. cui in aliud seculum).

Or, c'est un article de foi que ces âmes souffrantes peuvent être soulagées par les suffrages des vivants, c'est à-dire par les intercessions des justes et des amis de Dieu, qui font des prières ou des pénitences pour elles. Les saints qui sont encore sur la terre le peuvent, combien plus les saints qui sont dans le ciel? mais surtout la reine de tous les saints, elle le peut bien plus efficacement et plus puissamment que ne le peuvent les justes de la terre et les saints du ciel; car pensez qu'il n'y a pas une seule âme dans le purgatoire qui ne lui soit très-chère. Premièrement, parce qu'elle est très-chère à son Fils unique, étant vrai qu'il l'a rachetée par son sang, qu'il l'a adoptée par ses grâces, qu'il lui prépare son royaume, qu'elle est destinée pour chanter éternellement ses louanges dans le ciel, où elle est assurée d'être reçue au sortir de son purgatoire : qui peut douter que la Sainte-Vierge, dont la charité est si grande, n'emploie son crédit auprès de son Fils pour la soulager et pour abréger ses peines? Mais plus particulièrement pour soulager celle qui lui aura été plus dévote, celle qui aura fait une profession particulière de l'honorer, qui sera engagée dans quelqu'une de ses principales confréries, comme du rosaire et du scapulaire, qui sont les plus grandes et les plus universellement reçues dans toute l'Église.

Car, pour ce qui est du rosaire, il est peu de bons chrétiens dans tout le monde qui n'en soient; j'entends de ceux qui pensent sérieusement à leur salut, et à la vérité c'en est un puissant moyen, quand tant de millions de personnes de toute sorte de conditions, depuis les rois et les reines jusqu'aux derniers du peuple; depuis le pape et les plus grands prélats jusqu'aux derniers clercs de l'Eglise, sont associés; en sorte que chaque particulier a part aux prières de tous les autres, et tous ensemble présentent tous les jours, dans toutes les heures du jour, à tout moment et tant de fois, la salutation angélique à la Sainte-Vierge, qui est la congratuler incessamment de la gloire incomparable qu'elle possède d'être la mère de Dieu.

Quand, après cet hommage que lui rendent tous les dévots du saint rosaire, et cette joie qu'ils renouvellent à son cœur, ils lui font tous cette prière pour eux-mêmes et pour tous les autres : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*, qui oserait penser qu'elle fût tellement indifférente, qu'elle n'écoutât pas une prière qui lui est faite par tant de bouches et par tant de

cœurs? pourrait on croire qu'elle ne l'exaucerait pas, quand tous ensemble la prient pour tous en commun et pour chacun en particulier : *Ora pro nobis peccatoribus ;* quand on la prie pour l'heure présente et pour l'heure de la mort : *Nunc et in hora mortis ;* lui demander sans cesse cela non-seulement par nous-mêmes, mais par des millions de bouches, et ne l'obtenir point, comment cela serait-il possible? Voilà le juste sujet de la confiance de ceux qui marquent leur dévotion envers la Sainte-Vierge, en s'enrôlant à la célèbre confrérie du rosaire.

Et à l'égard de celle du scapulaire, y a-t-il rien de plus solennel et de mieux autorisé dans l'Eglise, par l'aveu de tous les chrétiens qui n'entrent point dans les mauvais sentiments des ennemis de la Sainte-Vierge? Voudrait-on rien de plus authentique que la bulle du pape Jean XXII, qu'on appelle Sabatine, où il déclare à toute l'Eglise les véritables intentions de cette mère de miséricorde, après en avoir reçu le commandement d'elle-même, lorsque la priant un jour, les genoux en terre, elle lui apparut et lui dit, que, comme elle lui avait mis la thiare sur la tête, le demandant à son Fils bien-aimé pour être son vicaire en terre, elle voulait aussi qu'il confirmât en terre les grâces et les indulgences, que son Fils avait accordées au ciel, à l'ordre des Carmes; et que si d'autres par dévotion s'associaient à ce saint ordre, portant l'habit qui en est la marque, c'est-à-dire le scapulaire; si après leur décès ils sont envoyés dans le purgatoire, le samedi d'après leur mort je descendrai et en retirerai leurs âmes que je conduirai à la montagne de la vie éternelle, pour lequel bienfait je veux que les confrères et les sœurs disent les heures canoniales; et ceux qui ne savent pas lire, qu'ils jeûnent tous les jours commandés par l'Eglise, si quelque empêchement légitime ne les en exempte, et qu'ils fassent abstinence, le mercredi et samedi, excepté le jour de la nativité de mon Fils unique.

M'ayant dit ces choses, dit le pape, elle disparut à mes yeux; et puis il ajoute ces paroles : *Je reçois donc, je ratifie, et confirme dans la terre cette indulgence, ainsi que Jésus-Crist l'a concédée dans le ciel par les mérites et intercessions de la Sainte-Vierge ; et partant ne soit licite à quiconque d'irriter, ou témérairement oser contrevenir à cette ordonnance.* Telle est la teneur et l'autorité de la bulle du pape Jean XXII.

Et quoiqu'une bulle donnée par un pape, doive passer pour un oracle du ciel devant tous les bons catholiques, néanmoins, pour ôter aux plus défiants et aux moins soumis à l'autorité des souverains pontifes la difficulté qu'ils auraient à croire une grâce si extraor-

dinaire, la Sainte-Vierge a voulu qu'elle fût encore confirmée par plusieurs autres papes qui ont succédé à Jean XXII; car Alexandre V l'a confirmée; Paul III l'a confirmée; Grégoire XIII, Clément VIII, Paul V, l'ont confirmée; et ce dernier a fait un décret exprès pour l'expliquer; et pour donner toute liberté de la publier au peuple, dans toutes les chaires où l'on prêche le saint Evangile, exhortant tout le monde à cette dévotion envers la sacrée mère de Dieu.

Et pour ajouter à cela tout ce qui est capable de rendre la chose plus plausible et plus recevable, comme la Sainte-Vierge est très-révérée et honorée d'un culte tout particulier dans la célèbre Eglise de Notre-Dame de Rouen, pour ôter à ce peuple, qui lui est tout dévoué, jusqu'à l'ombre du moindre doute dans sa dévotion, monsieur l'archevêque, qui gouvernait ce grand diocèse en l'an 1648, voulut avoir les sentiments des plus célèbres docteurs de la Sorbonne, touchant la dévotion du scapulaire, et huit ou neuf des plus considérables lui conseillèrent de l'autoriser, et de la favoriser dans tout ce diocèse.

Si donc après de si puissantes autorités, si après tant de bulles des papes, si après les sentiments de tant de sages et savants docteurs, après une approbation si universelle dans toute l'Eglise, depuis Rome jusqu'aux extrémités de la terre, on entendait quelqu'un mépriser ou blâmer une dévotion si sainte, condamner une croyance si pieuse, contredire une vérité si chrétienne, si avantageuse à l'honneur de la Sainte-Vierge, et si pleine de consolation pour les bonnes âmes qui lui sont dévotes; pour qui le pourrait-on prendre, sinon pour quelque hérétique déguisé?

Que faut-il donc pour vous obliger à vous soumettre, si l'autorité de six papes n'est pas suffisante? que faut-il pour lever vos scrupules, si le sentiment de huit docteurs ne vous semble pas assez sûr? Que faut-il pour vous imprimer du respect dans l'esprit, pour vous faire concevoir en l'âme quelque sentiment de piété, de confiance et de dévotion pour la Sainte-Vierge, si l'approbation générale, si l'exemple de tant de bons catholiques, si le profit tout évident, sans aucun danger de la moindre perte, n'a pas la force de vous gagner?

Allez, esprit de contradiction, vous ne venez pas de la part de Dieu; si vous aviez de la foi, vous auriez de la soumission pour le souverain chef de l'Eglise; si vous aviez de la raison, vous consentiriez aux résolutions des docteurs catholiques; si vous aviez quelque reste de piété dans l'âme, vous seriez facile à favoriser la dévotion de la très-Sainte-Vierge, qui est si autorisée et si prati-

quée dans toute l'Église. Eh! que faut-il attendre de celui qui n'a ni foi, ni raison, ni piété? Pourra-t-il prétendre d'expérimenter le secours des puissantes intercessions de la Sainte-Vierge à l'heure de sa mort, ni dans les cruelles peines qu'il souffrira dans le purgatoire, s'il est assez heureux pour n'être pas envoyé plus bas?

ARTICLE V.

De la souveraine puissance que la Sainte-Vierge exerce sur toute la terre.

Il ne fait pas bon regarder les petites choses, après qu'on a considéré les plus grandes, parce qu'elles ne paraissent presque rien en comparaison, et qu'on n'en saurait concevoir qu'une basse estime. Après avoir considéré l'autorité souveraine que la Sainte-Vierge a dans le ciel, dans les abîmes de l'enfer, et dans le purgatoire; il vous semblera que c'est peu de chose de dire qu'elle domine sur toute la terre; car qu'est-ce que toute la terre comparée au ciel? Il est vrai, et néanmoins ce peu (à cause que nous le regardons de près, et qu'il nous regarde aussi de fort près) nous paraîtra si grand et si admirable, que nous en ferons peut-être plus d'état que de tout le reste. En effet, cela n'est-il pas surprenant?

Saint Cyrille d'Alexandrie (dans cet éloquent et magnifique discours qu'il prononça à la gloire de cette mère admirable devant tous les pères du concile général d'Éphèse) lui faisait dire ces grandes paroles : *Per me reges regnant, per me pincipes imperant, et potentes decernunt justitiam.* C'est de moi que les rois tiennent leurs couronnes; c'est par moi que les princes de la terre ont la puissance de commander à leurs sujets; c'est moi qui fais rendre partout la justice, et généralement tout ce qui est dans ce grand monde est soumis à ma puissance et dépend de moi.

Cela est grand, lui dis-je; il est vrai, Trasile, que cela ferait éclater bien haut la gloire de la Sainte-Vierge, si vous me faisiez bien voir clairement qu'il est véritable, et qu'elle a droit de parler ainsi : mais comment vous y prendrez-vous? Songez, me répondit-il, que je ne la regarde pas comme sur la terre, mais qu'elle règne maintenant au ciel, où non-seulement tous ses droits lui sont acquis, mais la jouissance pleine et entière lui en est donnée. Or il est certain qu'elle a des droits très-légitimes à l'empire de tout ce bas monde.

Comme mère de Dieu, elle a par privilége presque tous ceux que son Fils a par lui-même; il est vrai que l'un et l'autre n'en n'ont pas usé tandis qu'ils étaient sur la terre. Quand on interro-

gea Jésus-Christ dans le temps de sa passion sur sa royauté, il répondit : Vous dites vrai que je suis roi, mais mon royaume n'est pas de ce monde, j'en ai le droit indépendamment de personne; mais je n'en fais pas éclater les grandeurs au milieu des bassesses de ma vie mortelle, parce que cela ne serait pas compatible avec les desseins que j'ai de n'entrer dans ma gloire que par mes souffrances. Sa très-sainte mère aurait pu dire comme lui : Il est vrai que je suis reine, mais mon royaume n'est pas de ce monde, car il n'y a à présent qu'un seul royaume dans toute la terre qui me reconnaisse pour sa reine; mais un jour viendra que je les verrai tous à mes pieds me rendre les hommages qu'ils doivent à ma souveraineté.

Je verrai les empires de l'Orient et de l'Occident m'appeler leur reine, et me rendre leurs obéissances; je verrai le grand Constantin, empereur de toute la terre, qui me cèdera son ancienne Rome, après avoir érigé un autel à ma gloire au lieu le plus éminent de la ville qu'il nommera *Ara Cœli*, l'autel du ciel; je verrai ce même empereur aller dans l'Orient bâtir une nouvelle Rome qu'il dédiera tout entière à mon honneur, se déclarant par-là mon sujet, et me reconnaissant au même temps impératrice de l'Orient et de l'Occident.

Je verrai les autres empereurs, successeurs de Constantin, suivre son exemple, me rendre de semblables hommages; un Héraclius, qui se voyant presque tout dépouillé de son empire par la tyrannie de Cosroas roi des Perses, aura recours à ma puissance; portant mon image pour toutes armes dans ses mains, remportera autant de victoires comme il rendra de combats, et, voyant que j'aurai rétabli son empire sur les ruines de son ennemi, il avouera que s'il règne, ce n'est que par moi : *Per me reges regnant.*

Je verrai un Théodose le jeune, un Marcien, un Léon, un Justinien, qui tous m'appelleront leur dame et leur souveraine, soutenant ma gloire comme des sujets doivent faire celle de leur roi, me bâtissant tous des temples augustes, faisant une guerre mortelle à mes ennemis, aux Nestoriens, aux Eutychiens, et à tous les autres.

Je verrai les Andronique, l'ancien et le jeune, qui me rendront publiquement leurs actions de grâces, reconnaissant qu'ils me devront non-seulement leurs couronnes, mais encore leurs vies; parce que non contente d'avoir fait prospérer leurs armes, je les aurai délivrés par ma puissance de plusieurs grandes maladies qui paraissent incurables; et enfin, je règnerai toujours en souve-

raine dans tout l'empire d'Orient pendant que les empereurs seront fidèles à reconnaître Jésus-Christ mon Fils pour leur roi.

Mais je ne règnerai pas avec moins d'autorité dans tout l'empire d'Occident. Je verrai un Charlemagne, qui ne croirait pas son empire bien affermi, s'il ne m'en rendait les hommages, et s'il ne reconnaissait qu'il le tient de moi : je verrai cet empereur remplir la Saxe et toute l'Allemagne d'évêchés et d'églises très-magnifiques qu'il fera bâtir sous mon nom.

Je verrai un Louis le débonnaire, son fils et le vrai héritier de sa piété, aussi bien que de ses états, qui, pour être toujours à ma suite comme un fidèle serviteur, n'ira nulle part, pas même à la chasse, sans avoir toujours mon image qu'il fera porter devant lui.

Je verrai un Henri II, qui plus uni par le lien de sa piété que par celui de son mariage avec l'impératrice Cunégonde, aura tant de zèle pour m'honorer et me faire honorer par tout son empire, qu'il me fera bâtir jusqu'à mille églises, et qu'il passera dans quelques-unes les nuits entières, veillant comme à ma garde dans mon palais, chantant mes louanges et ne se lassant jamais de me rendre en toute manière les marques de sa servitude.

Je verrai un Henri VII, un Frédéric III, un Albert II et un grand nombre d'autres qui tiendront l'empire d'Occident, qui me rendront plus de soumission qu'ils n'en demanderont de leurs peuples, et qui estimeront plus l'honneur d'être les premiers de mes serviteurs que d'être les souverains de leurs états.

Et ce ne sera pas seulement dans les deux empires que je serai reconnue pour la souveraine de toute la terre; mais dans tous les royaumes du monde chrétien on me rendra les mêmes honneurs; je les verrai tous se déclarer mes humbles sujets et me demander ma protection comme à leur reine.

Celui de France, dont les rois mériteraient justement d'être en très-grande vénération par toute la terre, parce qu'ils auront l'honneur d'être les fils aînés de l'Église, tiendra aussi le premier rang dans le zèle de la religion et dans les devoirs de la piété. Ce grand et puissant royaume me sera plus particulièrement dévoué que les autres, par un vœu public et très-solennel que ses pieux monarques feront en leur nom pour tous leurs sujets, afin de me consacrer leur royaume; et, pour faire que les sentiments de leur dévotion soient toujours nouveaux et toujours fervents, ce vœu sera renouvelé et confirmé tous les ans par une procession générale, qui se fera dans tout le royaume au jour du triomphe de mon assomption, et toutes les histoires seront pleines de leurs

noms, de leurs éloges, et des exemples de la dévotion particulière qu'ils auront pour moi.

Celui d'Espagne, dont la plupart des rois se rendront insignes en piété, la feront éclater surtout dans les honneurs qu'ils me rendront, et qu'ils me feront rendre dans tous leurs royaumes, parce qu'ils éprouveront partout que ce sera moi qui soutiendrai leur couronne. On y verra un Jacques I, qui portera par excellence le nom de victorieux, parce qu'il me sera dévoué, et mis sous ma protection par la reine sa mère avant qu'il soit sorti de son sein, et que dès son enfance il sera nourri du lait de ma dévotion; aussi je le ferai régner avec tant d'honneur, et tant de bonheur, qu'il arrachera par force trois royaumes entiers des mains des Sarrazins, mes grands ennemis, et me les rendra tributaires, reconnaissant qu'il les tiendra de moi.

La dévotion qu'il aura pour moi le portera à me bâtir jusqu'à deux mille temples, qui porteront tous les marques de sa magnificence royale. Il gagnera trente batailles signalées sur ses ennemis, qui ne seront point autres que les miens, et en fera périr par ma puissance un nombre innombrable; on verra presque tous les autres rois de ce royaume reconnaître qu'ils me seront redevables de leurs couronnes, et confesser que leurs états sont de ma dépendance : *Per me reges regnant.*

Celui de Pologne sera signalé entre tous les autres royaumes chrétiens, dans la profession plus solennelle et toute publique qu'il me fera de m'appartenir : je n'aurai point d'autre nom dans tout ce royaume que celui de la grande dame, parce qu'ils n'auront pour moi d'autres sentiments que celui de fidèles sujets envers leur souveraine; il n'y aura personne dans son étendue à qui on fasse porter le nom de Marie, par le respect qu'ils auront pour moi; comme il n'y a pas un seul homme dans toute l'Église catholique que l'on ose appeler *Jésus*, par le profond respect que l'on porte à la personne adorable de mon Fils unique.

Enfin, on aura beau porter les yeux de tous les côtés sur toute la terre, on aura beau suivre exactement toute la durée des siècles; on ne verra autre chose, partout où la lumière de la vérité aura banni les ténèbres de l'erreur ou de l'ignorance, que l'étendue de ma souveraine puissance, qui ne sera point limitée par d'autres bornes que celles de la religion chrétienne; et partout on verra les preuves sensibles qui montreront la vérité de ces grandes paroles : *In omni terra steti, et in omni populo, et in omni gente primatum habui* (Eccles. 24. v. 8).

§ UNIQUE.

La France plus dévouée et plus dévote à la Sainte-Vierge que le reste des royaumes chrétiens.

Mais c'est vous principalement, ô France ! France, la gloire de tous les royaumes chrétiens, grande et puissante monarchie si aimée de Dieu, et si chérie de sa sainte mère ; c'est vous qui avez l'avantage d'avoir été la première honorée des faveurs de cette auguste princesse ; c'est vous qui avez reçu, avant tous les autres royaumes du monde, les marques sensibles qu'elle vous aime plus que les autres, et qu'elle vous préfère à tous, vous ayant choisie pour la première et la plus chère portion de tous ses états ; et on peut dire que vous étiez déjà dévote à la Vierge, avant même que vous eussiez le bonheur d'être chrétienne, car vos avantages sont admirables, et peuvent être un sujet d'envie à tout l'univers ; ne devez-vous pas être à jamais reconnaissante de trois privilèges particuliers qui vous ont été accordés par sa magnifique libéralité ?

Le premier est, que vous êtes le premier royaume qui a eu l'honneur de lui appartenir, d'être soumis à sa puissance, et tout dévoué à son service, lorsque cette ancien Priscus, roi de Chartres et des Gaules, vous légua par son testament, pour être l'héritage perpétuel de la Vierge, qui devait un jour enfanter en demeurant vierge, et ce fut très-long-temps avant cet enfantement admirable.

Le second est que la Sainte-Vierge a voulu que vos terres eussent la gloire d'avoir ouvert leur sein pour jeter les fondements du premier temple qui a jamais été bâti à sa gloire, lorsque les Druides, qui étaient vos habitants et les plus sages peuples de la terre, bâtirent une petite chapelle sous terre, où ils dressèrent même un autel et y placèrent une image avec cette inscription prophétique : *Virgini pariturœ*, à la Vierge mère, à la Vierge qui enfantera.

Et le troisième, qui est le plus grand de tous, et que votre grand et premier apôtre, saint Denis aréopagite, converti à la foi par celui qui porte le nom de grand apôtre dans toute l'Église, et qui fut, quelques années après le temps de sa conversion, envoyé chez vous pour vous apporter les premières lumières du saint Évangile, demanda par respect et par devoir la bénédiction de la très-Sainte-Vierge, qu'il eut le bonheur de voir et de ré-

vérer comme le plus grand prodige du monde. Il se trouva présent à sa mort, où il ne la pria pas seulement de bénir la sainte entreprise de son apostolat; mais il lui demanda une bénédiction particulière pour l'apporter de sa part, avec la promesse de vous aimer toujours, de vous regarder toujours comme la plus chère portion de son héritage, et de vous protéger particulièrement par cette grande autorité qu'elle a auprès de son Fils.

C'est donc vous, ô France, qui emportez cet insigne avantage d'avoir reçu en même temps les premiers principes de la foi chrétienne et les premières impressions de la dévotion à la Sainte-Vierge. C'est vous qui fûtes reçue pour fille aînée de la mère admirable, au même temps que vous fûtes choisie pour être l'épouse de son Fils unique. O Dieu! ne soyez pas ingrate, considérez et pesez bien quelles doivent être vos reconnaissances pour tant de faveurs que vous avez reçues de cette mère de miséricorde, en la personne de vos pères; remettez-vous sans cesse devant les yeux la mémoire de vos puissantes et pressantes obligations, et ne cessez de vous animer d'un saint zèle qui vous donne de l'émulation pour imiter la dévotion de vos pères. O Dieu! ne dégénérez pas de cette grande dévotion à la Vierge, qu'on a vu paraître avec tant d'éclat dans vos anciens.

Ne voyez-vous pas encore les monuments de leur piété qui subsistent avec tant de gloire? Combien d'église magnifiques qu'ils ont bâties à son honneur, qui nous paraissent des miracles et qui nous seraient aujourd'hui des entreprises impossibles: combien de grandes abbayes qu'ils ont fondées et appelées de son nom, où plusieurs ont consacré leurs personnes à Dieu et à la Sainte-Vierge, y portant même avec eux une grande partie de leurs biens. Combien de lieux saints, non-seulement d'églises particulières, de cathédrales, de collégiales et de grands chapitres, tous fondés sous le nom de la Sainte-Vierge; mais, pour descendre plus dans le détail, qu'elle est la province de tout le royaume où il n'y ait pas quelques lieux signalés par la dévotion à la Sainte-Vierge, par l'affluence des peuples qui s'y rendent de tous côtés, et par la multitude des miracles qu'elle y fait presque continuellement?

Quoi donc, France toujours dévote à la Sainte-Vierge! faut-il que tu perdes les anciennes impressions que tu as reçues dès le berceau de ta naissance? Oublieras-tu tes saintes pratiques? Fermeras-tu les yeux à tant de spectacles anciens et nouveaux, qui t'avertissent qu'après Dieu ton cœur doit être dévoué à la dévotion envers la sacrée mère de Dieu? Seras-tu insensible à tant

d'exemples que tu vois encore en plusieurs qui font paraître beaucoup de zèle pour sa gloire et pour son service ? Te refroidiras-tu au milieu des saintes ardeurs qui les embrasent?

Heureuse France, si tu veux l'être, en te rendant fidèle à honorer parfaitement la mère de Dieu ! Mais, malheur à toi ! si tu portes dans ton sein des ennemis secrets de sa gloire, des enfants bâtards qui, sous l'apparence d'une piété feinte, rendant suspect l'honneur qu'on lui rend, faisant douter s'il ne va point dans l'excès et s'il ne déplaît point à Dieu : malheureux serpent qui te glisses sans faire bruit, et qui t'insinues doucement partout, portant le poison dans la langue pour séduire une simple femme, je veux dire pour jeter le scrupule dans les âmes faibles; souviens-toi que tu es toi-même séduit par le serpent infernal; mais ta tête criminelle aussi bien que la sienne sera écrasée: *Ipsa conteret caput tuum ;* tandis que les bonnes âmes, qui lui sont dévotes, auront en elle une charitable avocate, comme vous verrez dans la conférence suivante.

CONFÉRENCE XXIX.

La charitable avocate, où il est montré de quelle façon la Sainte-Vierge plaide notre cause dans le ciel.

Cherchant pour la troisième fois mon Trasile, j'entrai dans l'église, où je savais que je ne pouvais manquer de le trouver, parce qu'il se rendait fort assidu à tous les divins offices, en quoi il donnait un grand exemple à tout le clergé. J'arrivai justement à l'heure qu'on chantait cette belle antienne de la Sainte-Vierge: *Sub tuum præsidium*; et voyant tout le peuple à genoux, avec les prêtres, unir leurs esprits et leurs cœurs aussi bien que leurs voix, pour demander le secours et la protection de la Sainte-Vierge et se mettre à couvert sous l'ombre de ses ailes, je me souvins d'une merveille que j'avais lue, il n'y avait pas longtemps, dans la vie de saint Médard, écrite par Lyppoman (Lyppom. 8. Juin): il rapporte de ce grand saint, qu'étant encore jeune enfant, il était si porté aux œuvres de miséricorde, qu'il ne pouvait s'empêcher de faire sans cesse l'aumône, donnant aux pauvres tout ce qu'il pouvait, jusque-là que ses parents, voyant que son zèle augmentait toujours, et craignant qu'il n'allât enfin à l'excès, l'en reprenaient et lui défendaient de ne rien donner sans leur permission; mais, sa charité le pressant toujours davantage, dans les occasions il oubliait leur défense et suivait les mouvements de l'esprit de Dieu.

Il lui arriva un jour de donner un cheval en aumône à un pauvre voyageur qu'il vit si fatigué, qu'il en eut compassion; mais faisant réflexion à ce qu'il avait fait, et craignant comme les enfants la réprimande de ses père et mère, il sortit hors de la maison et s'en alla à la campagne : il faisait alors une grande pluie, et on pensait à la maison que ce pauvre enfant serait bien mouillé ; on envoya un serviteur pour le chercher et le ramener : le cherchant des yeux, il le vit de loin au milieu de la pluie, mais bien à couvert; par un prodige de la providence du Père céleste, une aigle s'étant venue placer en l'air sur sa tête, y étendait ses ailes si à propos, qu'il n'en tombait par une seule goutte sur lui. Le serviteur également étonné et joyeux de voir cette merveille ne pensa pas à ramener l'enfant à ses père et mère ; mais, courant, il alla à la maison pour en avertir le père et la mère, et toute la famille, afin qu'ils y vinssent et qu'ils en fussent eux-mêmes témoins : ils y accoururent au plutôt, et, voyant de leurs propres yeux que la chose était telle qu'on la leur avait dite, le père et la mère, transportés de joie, se jetèrent sur le col de l'enfant, ils l'arrosèrent de leurs larmes, donnant mille louanges à Dieu et autant de bénédictions à leur cher enfant, dont le ciel approuvait si visiblement la conduite et les bonnes œuvres ; et, au lieu des défenses qu'ils lui avaient faites, ce furent des applaudissements. des approbations et des exhortations à continuer ses aumônes.

Je racontai cette histoire à Trasile, pensant qu'il la trouverait merveilleuse et qu'il en allait faire grand état; cependant il me surprit quand il me dit assez froidement : C'est quelque chose de voir un enfant garanti une fois de la pluie, et mis à couvert de l'injure du temps, sous les ailes d'un oiseau ; mais qu'est-ce en comparaison d'un autre prodige auquel presque personne ne prend garde, et qui est néanmoins plus grand? J'écoutais ce qu'il allait me dire, et je pensais qu'il allait me faire le récit de quelqu'autre merveille de cette nature; mais il voulait élever mon esprit plus haut, en me faisant considérer une chose encore plus admirable : Vous avez vu, me dit-il, tout ce peuple à genoux pour se mettre sous les ailes de la protection de la Sainte-Vierge ; ils étaient en grand nombre à la vérité ; mais si vous aviez été élevé au-dessus du monde, dans quelque lieu éminent, d'où vous eussiez pu voir ce qui se passe dans toute l'étendue du monde chrétien, vous eussiez vu des millions de millions de personnes de toutes sortes de conditions se mettre en même temps à couvert sous l'ombre de ces mêmes ailes ; tandis que les orages se déchargent, et qu'une pluie abondante de misères, de calamités, de

toutes sortes de fléaux de Dieu, viennent fondre sur la tête des pécheurs pour châtier leurs crimes; la Sainte-Vierge les protége tous, les met tous à couvert des injures du ciel, en sorte qu'au milieu de l'orage ils ne sont pas mouillés.

Car, d'où vient qu'ils ne sont pas frappés à toute heure de la main vengeresse de Dieu? Qui empêche que tant de crimes énormes, qui se commettent tous les jours, et qui poussent leurs clameurs jusqu'au ciel pour provoquer la colère de Dieu, ne soient pas châtiés sur l'heure? Qui empêche que tous les pécheurs ne périssent, sinon qu'ils sont sous les ailes de la puissante protection de la très-sainte mère de Dieu? Ils crient tous à elle du fond de leur cœur; *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix;* elle ne rejette pas leurs prières; elle ne peut pas (tant son cœur est tendre et compatissant) rebuter un seul de tous ceux qui ont recours à elle; elle ne peut pas refuser sa protection à ceux qui l'invoquent, et quiconque est protégé par elle est bien assuré qu'il ne sera pas traité de la justice de Dieu avec rigueur. Il y a long-temps, dit saint Fulgence, que le ciel et la terre seraient bouleversés et que le monde serait écrasé sous la pesanteur de ses crimes, si les prières de la Sainte-Vierge ne le soutenaient: *Cœlum et terra jam dudum ruissent, si non Maria precibus sustentasset* (Fulg. 4. Mytholg.).

Mais quoi! lui dis-je, voulez-vous que je croie qu'elle se range ainsi du parti des ennemis de Dieu pour protéger ceux qui l'offensent? Prendrait-elle la cause des pécheurs plutôt que celle de son propre Fils et de son Dieu? Ses intérêts ne lui sont-ils pas plus chers que ceux des pécheurs? Où est le prince qui ne se tiendrait pas offensé de celui qui se déclarerait protecteur de ses ennemis, et qui serait le refuge de ceux qui l'offensent?

Et toutefois, me répondit-il, vous entendez tous les jours qu'on a recours à la Sainte-Vierge, comme au refuge des pécheurs: *Refugium peccatorum*, et qu'ils ont tous une grande confiance à elle, et qu'elle de sa part a tant de bonté pour eux, qu'elle n'en rebute pas un seul, quelque abominable qu'il soit; et on tient pour assuré que tous ceux dont elle entreprend le salut, elle le ménage si bien, qu'elle les y conduit à la fin.

Je vois bien, lui confessai-je, que les plus grands pécheurs ont recours à elle, et qu'ils entretiennent dans leur cœur une confiance secrète que tout ira bien pour eux, pourvu qu'ils lui soient dévots. Je vois que sa dévotion est fort générale, et je l'admire: je révère en cela, comme en tout le reste, la pratique et les sentiments de l'Eglise, je les embrasse de tout mon cœur et j'en ai

même de la joie; mais je n'en sais pas trop les raisons. Ce fut là-dessus que nous entrâmes en conférence, où j'appris qu'on a véritablement grand sujet de regarder la très-Sainte-Vierge comme la charitable avocate de tous les pauvres pécheurs; qu'elle est véritablement la médiatrice d'intercession du salut de tous les prédestinés, et qu'elle plaide en effet dans le ciel nos causes les plus désespérées avec une force, une affection et aussi une efficacité merveilleuse. Voici par où commença cette conférence.

ARTICLE I.

Que la Sainte-Vierge est l'avocate générale de tous les pécheurs, et combien sa protection leur est profitable pour leur salut.

Quand je dis que la Sainte-Vierge est l'avocate générale de tous les pécheurs, c'est l'entendre mal de penser qu'elle s'oppose à Dieu en plaidant la cause de ses ennemis contre lui, ou qu'elle soutienne leurs intérêts contre les siens; au contraire, plaidant la cause des pécheurs, elle plaide celle du Sauveur des pécheurs qui n'est que la même, et soutenant leurs intérêts, elle soutient ceux qu'il a le plus à cœur, qui sont de leur faire miséricorde et de les sauver tous.

Il est vrai que qui dit un pécheur, dit un ennemi de Dieu, et que qui dit un ennemi de Dieu, dit l'objet de sa haine, et la haine qu'il a pour le péché est infinie, aussi bien que l'amour qu'il a pour lui-même; il est vrai aussi que, le haïssant nécessairement et infiniment, il ne peut pas ne pas le châtier, et personne ne peut concevoir ni la grandeur de la haine qu'il porte au péché, ni la rigueur des peines dont il le châtie. Le roi prophète qui considérait cela, en était tout épouvanté et lui demandait en tremblant: Qui est-ce, ô grand Dieu, qui connaît la puissance de votre colère? Toutefois, faisant réflexion sur tant d'expériences qu'il avait eues de ses bontés, il se disait à lui-même: Mais pensez-vous que Dieu s'oublie de sa bonté infinie, et qu'il ne se souvienne pas que c'est son propre de pardonner? pourra-t-il bien arrêter le torrent de ses miséricordes au milieu de ses plus grandes colères (Aut obliviscetur misereri Deus, aut continebit in ira sua misericordias suas. Psal. 76. v. 10)? Combien de fois l'a-t-on vu chercher quelqu'un qui s'opposât à lui et qui appaisât sa colère, comme un bon père qui ne fait qu'attendre que quelqu'un lui vienne arracher les verges des mains quand il veut châtier son enfant!

Qui ne serait ravi de considérer le plaisir qu'il prit à voir

Moïse, son fidèle serviteur et son intime ami, lui faire une respectueuse violence pour l'empêcher de punir son peuple. Moïse, lui dit Dieu, ce peuple est un infidèle et un rebelle à mes volontés, je veux le punir très-sévèrement. Seigneur, je m'y oppose, répondit résolument Moïse, je vous prie de leur pardonner. Mais ils en sont indignes, ils ont lassé ma patience par leur dureté; ils ont irrité ma juste colère par la grandeur de leurs crimes : laisse-moi faire, je veux les perdre, il faut qu'ils périssent. Seigneur, je ne le souffrirai pas, vous ne perdrez pas un peuple que vous m'avez donné pour vous le garder. Laisse-moi faire, ne m'empêche pas de me venger, ne me lie pas ainsi les mains, je veux exterminer ce méchant peuple, et je te ferai pasteur d'un autre meilleur et plus grand. Non, Seigneur, répondit Moïse, je ne vous donnerai point cette liberté-là, je n'y consentirai jamais; ou pardonnez cette faute à ce peuple, ou vengez-vous sur moi, et effacez-moi du nombre de vos serviteurs et de vos amis : *Aut dimitte illis hanc noxam, aut dele me de libro tuo.*

Que faites-vous, Moïse? vous prenez le parti des ennemis de Dieu, vous plaidez leur cause contre lui, et vous soutenez leurs intérêts plutôt que ceux de sa divine majesté; et vous le faites avec tant de force, que vous lui faites violence; il faut qu'il vous cède. Ne craignez-vous point de passer pour criminel de lèse-majesté divine, en vous déclarant ainsi protecteur de ceux qui l'offensent? Ah! tout au contraire, jamais il n'a rendu à Dieu aucun service qui lui fût plus agréable que d'appaiser sa colère et de lui arracher les armes des mains; jamais il n'a donné plus de joie à son cœur que de le contraindre à force de prières de faire miséricorde à son peuple.

Mais si Dieu l'a trouvé si bon de la part d'un simple serviteur, que faut-il penser de sa très-sainte mère? Quand elle ne serait que son humble servante, comme elle s'est déclarée avant qu'elle fût sa mère : *Ecce ancilla Domini*, ne pouvait-elle pas s'opposer à lui sans l'offenser non plus que Moïse, et l'empêcher par ses pressantes supplications de châtier les pécheurs? Mais elle est sa mère, et, comme mère, elle a une autorité souveraine qu'aucun autre ne partage avec elle; et cette autorité de mère, la tirant du nombre des serviteurs, l'élève à une dignité qui lui donne un droit légitime d'obtenir de Dieu tout ce qu'elle voudra.

C'est aussi là-dessus que saint Méthodius lui applaudit dans une oraison qu'il a faite de la purification : *Euge, euge! quæ debitorem illum habes, qui omnibus mutuatur.* Quel bonheur, quel avantage pour vous, Sainte-Vierge! Demandez hardiment à

Dieu tout ce que vous voudrez, vous avez droit de lui demander, parce qu'il vous doit; il vous doit parce que vous lui avez donné sa sainte humanité, qui vaut plus que tout ce que vous lui pouvez demander en notre faveur; et quand il vous aurait donné tous les pécheurs du monde, ce ne serait pas tant un don, comme un paiement ou un échange, mais un échange qui n'égale pas ce que vous lui avez donné; car la seule sainte humanité qu'il tient de vous ne vaut-elle pas mieux que tous les pécheurs du monde? *Vicem reddens assumptæ humanitatis.*

Mais le cardinal saint Pierre Damien l'exprime en des termes encore plus forts, car il dit que toute puissance lui est donnée au ciel et sur la terre, puisque même le Tout-Puissant s'est soumis à elle, et puisqu'elle-même lui a donné une puissance qu'il n'avait pas reçue de Dieu son Père, qui est la puissance de mourir pour racheter tous les pécheurs au prix de son sang. Elle a un si grand droit à lui demander ce qu'elle voudra pour notre salut, que quand elle se présente devant cet autel de la réconciliation humaine, ce n'est donc pas tant pour prier que pour commander; elle n'y vient pas comme servante, mais comme dame; ce sont ses propres paroles : *Accedit, non solum rogans, sed imperans; non ancilla, sed domina.*

Et saint Bernard, le dévot par excellence de la Sainte-Vierge, et son enfant de lait, après avoir dit des choses admirables du pouvoir absolu de cette mère de miséricorde auprès de son Fils, dans un sermon de sa nativité; après avoir dit que Dieu a mis exprès en elle la plénitude de tout bien, afin que nous fussions obligés de recevoir tout de son abondance, et que s'il y avait en nous quelque espérance du salut, quelque grâce du Rédempteur, quelque droit à la gloire éternelle, nous reconnussions que cela nous vient du Sauveur par elle, comme une décharge de la surabondance de ses divines richesses; après avoir produit beaucoup d'autres sentiments très-nobles, que sa dévotion et son zèle faisaient exhaler de son cœur, il continue à nous parler en ces termes remplis d'une onction céleste et toute charmante :

Eh donc! mes frères, adressons-lui tous nos vœux, employons les plus tendres affections de nos cœurs pour la révérer, parce que telle est la volonté de Dieu, qui a voulu que nous eussions tout par elle; vous aviez peur de vous adresser à la majesté infinie du Père, elle vous a donné un médiateur auprès de lui, son Fils unique, où vous trouvez l'humanité jointe avec la divinité; vous avez peut-être encore de la crainte de vous approcher de lui, parce que vous y voyez, avec la douceur de l'humanité, la majesté

auguste de la divinité; Marie se présente à vous pour être votre avocate auprès de lui, vous ne trouvez en elle que douceur et humanité: assurez-vous qu'elle vous recevra bien et qu'elle sera exaucée de son Fils, et que son Fils sera aussi exaucé de son Père ; car se pourrait-il faire ou qu'un tel Fils refusât sa très-aimable mère, ou que le Père tout-puissant refusât un tel Fils qu'il aime infiniment ? Ni l'un ni l'autre ne peut être. C'est donc par elle que nous avons un accès libre et assuré auprès de la majesté de Dieu. Après avoir dit cela, ce très-dévot père semble redoubler son zèle, s'élever au-dessus de soi-même, et, s'animant d'une ferveur toute embrasée du feu de l'amour sacré, il nous dit les paroles suivantes :

Oui, mes chers enfants, la divine Marie est l'échelle des pauvres pécheurs; c'est par elle qu'ils peuvent espérer de monter au ciel, et, pour moi, j'avoue que c'est là ma très-grande confiance, j'en fais tout l'appui de mon espérance, car si je la prie, je suis assuré qu'elle m'exaucera; et, si elle prie pour moi, je suis certain qu'elle sera aussi exaucée à cause de la dignité de sa personne. Qu'ai-je donc à craindre, sinon de n'avoir pas assez de dévotion, assez de confiance, ni assez de recours à elle ? Car enfin, comme Dieu n'a voulu donner le Sauveur du monde que par elle, il veut aussi qu'aucun des mortels n'obtienne le salut que par elle, ni que nous recevions aucune grâce du ciel qui ne passe par ses mains: *Nihil nos Deus habere voluit, quod per Mariæ manus non transiret.*

Tandis que Trasile me parlait de la sorte avec beaucoup de ferveur d'esprit, le peuple qui sortait de l'église s'assembla autour de nous et fit un petit peloton de monde, qui grossissait toujours peu à peu, parce qu'ils étaient attirés par la douceur de la dévotion qu'ils avaient pour cette mère de la divine grâce, comme les abeilles sont attirées par la bonne odeur des fleurs du printemps. Trasile voyant qu'il s'était formé une espèce de petit auditoire, haussa sa voix, et donnant plus d'air et de force à ses paroles, comme s'il eût voulu prêcher, il ajouta à tout ce qu'il avait dit ce que vous allez entendre.

Saint Bernardin de Sienne, qui est comme le second saint Bernard, ou comme le petit Bernard, l'écho du grand saint Bernard, traitant des diverses étoiles qui composent la couronne éclatante de la Sainte-Vierge, a écrit ces grandes paroles tout-à-fait dignes de sa piété: Depuis le temps que la Vierge Marie a conçu le propre Fils de Dieu dans son chaste sein, elle a obtenu une certaine juridiction ou une autorité particulière sur la mission

temporelle du Saint-Esprit, en sorte qu'aucune créature n'a obtenu de Dieu ni grâce ni vertu que selon la dispensation de cette pieuse mère; c'est de là que le très-dévot saint Bernard dit qu'aucune grâce ne descend du ciel en terre, qu'elle ne passe par les mains de Marie (Bernardinus, de exal. Virg. art. 2. c. 8). Et long temps avant lui, saint Jérôme avait dit que la plénitude de toutes les grâces qui sont en Jésus-Christ, comme dans le chef qui en est la source, est aussi dans la Sainte-Vierge, comme dans le col qui en est le canal, par lequel il veut qu'elles passent toutes pour les distribuer à tout le corps de son Eglise; car comme le corps humain ne reçoit aucune influence naturelle de la tête, qui ne passe par le col, de même le corps mystique de Jésus-Christ, qui est son Eglise, ne reçoit aucune influence de ses grâces, qui ne passent par la Sainte-Vierge.

Et puis, il ajouta un peu après: Je trouve deux dignités souveraines en Jésus-Christ: l'une, qu'il est un Dieu éternel engendré du Père avant tous les siècles; l'autre, que, sans cesser d'être Dieu, il est engendré par la mère Vierge au milieu des temps; et ces deux naissances s'accordent si bien, qu'il n'est pas plus véritablement Fils du Père qu'il est Fils de la mère; il n'est pas un Dieu plus grand ni plus adorable dans le trône auguste du sein de son Père, que dans la pauvre étable où il est enveloppé de petits langes et couché sur du foin dans une crèche: et enfin, il ne produit pas plus véritablement le Saint-Esprit avec Dieu son Père, étant dans le sein adorable, qu'il le produit quand il est dans le sein virginal de sa sainte mere.

Quel prodige étonnant, de dire qu'au même temps que Marie donne son être humain au Fils de Dieu dans son sein, le Fils de Dieu donne son etre divin au Saint-Esprit dans ce même sein; puis donc qu'elle est la mère de celui qui produit le Saint-Esprit, ne puis-je pas dire que les fruits de l'arbre, dont elle tient la racine dans son fond, sont en quelque manière à elle, c'est-à-dire que tous les dons, toutes les vertus, toutes les grâces du Saint-Esprit sont à sa disposition, pour être distribués à ceux qu'elle veut, quand elle veut, en la manière qu'elle veut et autant qu'elle veut: ce sont les paroles de saint Bernardin.

O Marie! ô mère admirable! puisque vous êtes la mère de notre Sauveur, vous êtes donc la mère de notre salut; vous êtes un océan de grâces, d'où tous les fleuves, toutes les rivières et tous les ruisseaux découlent perpétuellement et sont dissipés sur toute l'Église. Vous êtes le refuge de tous les pauvres pécheurs; aussi par toute la terre, tout le monde vous tend les mains et demande

votre secours, et vous, vraie mère de miséricorde, qui avez compassion de tous, ne le refusez à personne.

Tout ce peuple qui entendait ce discours et qui voyait qu'il sortait autant du cœur que de la bouche de Trasile, était non seulement consolé, mais fort animé à la dévotion envers la Sainte-Vierge; il se trouva néanmoins un certain demi-savant qu'ils appelaient Pétrone qui, voulant faire le suffisant, fit voir son insuffisance, et lui demanda : Comment est-ce que la Sainte-Vierge, qui est maintenant dans le ciel en corps et en âme, peut voir de si loin toutes nos misères? comment peut-elle entendre toutes nos prières, vu que tant de millions de personnes la prient en même temps par toute la terre; d'ailleurs, quand elle verrait tout et qu'elle entendrait tout, et qu'elle voudrait même soulager efficacement tous nos besoins, comment le pourrait-elle faire? ce serait un étrange embarras pour elle, il faudrait qu'elle fût terriblement distraite de la contemplation de Dieu.

Pauvre homme, lui repartit Trasile, que vous êtes matériel! que vous êtes peu éclairé! vous jugez des choses du ciel comme de celles de la terre. Oh! que les choses vont bien autrement que vous ne pensez! écoutez-moi et je vous le ferai entendre.

ARTICLE II.

Que la Sainte-Vierge n'a pas seulement dans le ciel la connaissance des misères que nous souffrons sur la terre, mais qu'elle a aussi la volonté et la puissance de nous secourir.

Je ne demande que votre propre expérience; vous savez bien qu'on implore partout le secours de la Sainte-Vierge, est-ce en vain? n'y a-t-il personne qui s'en soit bien trouvé? n'a-t-elle exaucé aucune prière? S'il en était ainsi, il y a long-temps que le monde se serait avisé de la tromperie; une espérance toujours frustrée n'aurait pas tant duré; on se serait lassé de demander un soulagement qu'on n'aurait jamais obtenu; mais on l'a toujours invoquée, parce qu'on a bien vu qu'on ne l'a jamais fait inutilement; cette pratique continue et s'augmente tous les jours : n'est-ce pas là une preuve évidente de la vérité? il faut qu'on soit bien persuadé qu'elle écoute et qu'elle exauce les prières de ceux qui l'invoquent, puisqu'on ne cesse de la prier.

Vous voyez aussi qu'on rapporte une infinité d'exemples des grâces qu'elle a accordées à ceux qui l'ont réclamée; tous les livres sont pleins d'un nombre innombrable de miracles, on les a toujours vus et on les voit encore aujourd'hui dans tous les lieux

de dévotion, où l'on va en foule la prier pour toutes sortes de nécessités. Pourriez-vous croire que tout ce qu'on en dit est faux? Je ne conteste pas qu'il n'y ait quelques miracles supposés ou imaginaires, j'accorderai même, si vous le voulez, qu'il y en a plusieurs ; mais je demande s'ils le sont tous, et si ce nombre infini d'exemples, qui sont rapportés par tant de graves auteurs, ne sont que de pures folies et des contes faits à plaisir ? Cela ne peut pas tomber dans l'esprit d'une personne de bon sens; il faut donc nécessairement qu'il y ait quelque chose de véritable et même la plus grande partie; car qui pourrait croire que tant de personnes dignes de foi ne rapportassent jamais ou le plus souvent que des faussetés? Il faut donc aussi nécessairement que la Sainte-Vierge connaisse les besoins de ceux qui l'invoquent; et il faut qu'elle ait et la volonté et la puissance de les soulager, puisqu'elle le fait visiblement.

Cela conclut bien, confessa Pétrone; il est trop juste de se rendre à la vérité quand elle est si publique et si manifeste, que tout l'univers en tombe d'accord. Oui, sans doute, la Sainte-Vierge sait bien ce que nous souffrons, elle entend nos prières, elle les peut exaucer, elle le veut et même elle le fait; on en voit mille expériences trop sensibles pour les contredire: passons cela pour très-constant. Mais je ne comprends pas comment cela peut se faire : le moyen que la Sainte-Vierge voie ce qui se fait ou qu'elle entende ce qui se dit où elle n'est pas; car enfin elle est dans le ciel en corps et en âme; il y a bien loin depuis le ciel jusqu'à la terre.

Ce serait assez pour vous le faire entendre, lui dit Trasile, si vous considériez qu'elle voit clairement l'essence de Dieu, et si vous saviez que cette essence est un miroir infiniment éclatant, où le Père-Éternel se voit lui-même et toute l'infinité de l'être incréé, et tout ce qui regarde les êtres créés et les êtres possibles, et généralement tout ce qui est connaissable, ou en lui-même, ou hors de lui-même. C'est dans ce grand miroir de sa divine essence qu'il voit tout cela, et qu'il forme en la regardant cette grande conception qui renferme toute l'infinité de sa connaissance et que nous appelons son image, ou son Verbe, ou son Fils unique. Il n'y a pas un seul des bienheureux qui ne voie la même essence divine tout éclatante de lumière que Dieu voit lui-même, ni pas un seul qui ne contemple le même miroir qu'il contemple, et qui n'y voie ce qu'il y voit lui-même; il est vrai que c'est d'une manière fort différente.

Car, à l'égard de Dieu, c'est un miroir nécessaire, et quant aux

bienheureux, c'est un miroir volontaire. Il est nécessaire à l'égard de Dieu, parce qu'il est impossible que sa contemplation soit limitée ou bornée; il voit tout, et totalement et nécessairement, et rien ne peut lui être caché; mais c'est un miroir volontaire pour les bienheureux, parce qu'ils ne voient qu'autant que Dieu veut; aucun d'eux, en particulier, ni tous joints ensemble, ne peuvent jamais voir autant que Dieu voit, mais chacun voit autant qu'il plaît à Dieu. La lumière de gloire que Dieu accorde à chacun des saints pour élever son esprit plus ou moins jusqu'à cette sublime et toute admirable capacité, de pouvoir appliquer ses yeux sur la splendeur du même miroir de l'essence divine que Dieu contemple, donne à l'âme le privilége d'y voir ce que Dieu y voit lui-même, non pas tout et totalement comme lui, mais les uns plus, les autres moins, selon la capacité qu'il leur en donne. Posez donc ce principe certain et indubitable, il n'y a plus qu'à voir les conséquences qui s'ensuivent très-évidemment et qui vous feront voir clairement tout ce vous désirez savoir.

Il s'ensuit donc premièrement, que, comme celui qui a les yeux ouverts devant un miroir voit d'abord le miroir et puis soi-même, et toutes les choses qui lui sont représentées dans cette glace, ainsi tous les bienheureux qui contemplent l'essence divine voient avant toutes choses ce miroir admirable qui leur manifeste sa beauté infinie, et puis ils s'y voient eux-mêmes, et la portion de gloire que Dieu leur accorde; et, outre cela, ils voient encore toutes les autres choses qu'il plaît à Dieu de leur découvrir et qui peuvent contribuer à leur parfaite béatitude.

Chacun voit donc différemment ce qui le regarde en particulier, c'est-à-dire toutes les choses où il prend intérêt et qui sont capables de le contenter; par exemple sa parenté, ses amis, ses dévots, le succès du bien dont il a été la cause; il voit toutes ces choses en Dieu, en quelque lieu du monde qu'elles se passent; la distance des lieux n'y fait rien, puisqu'il ne les voit pas comme absentes dans un lieu éloigné de lui, mais comme très-présentes dans le miroir qui les représente à ses yeux, bien plus parfaitement qu'il ne le verrait en elles-mêmes.

Il s'ensuit donc, en second lieu, qu'à proportion qu'un saint a plus de lumière de gloire pour voir l'essence de Dieu plus parfaitement, il a aussi une plus grande étendue de cette lumière pour voir toutes les autres choses où il a intérêt et qui sont capables de le contenter. Ceux qui ont été comme des causes universelles de l'avancement de la gloire de Dieu ou du salut des âmes, par exemple, les saints apôtres, qui ont dilaté la foi par tout le monde; les

saints docteurs, qui ont été les lumières de l'Église; les courageux missionnaires, qui ont conquis les provinces et les royaumes à Jésus-Christ et qui ont porté sa connaissance parmi les nations infidèles; les patriarches des ordres, qui ont institué les religions différentes et conduit après eux tant de millions d'âmes au ciel, pour y recevoir le salaire des biens infinis qu'ils ont fait en suivant leurs règles; ceux qui ont donné au public tant de livres de dévotion, où des millions de millions d'âmes ont puisé les connaissances de Dieu et les sentiments de faire tant de bonnes œuvres; en un mot, chacun des saints voit clairement, dans ce grand miroir qu'il contemple, tout le bien qu'il a pratiqué lui-même, dont il est la cause après Dieu et dont Dieu veut qu'il ait la joie. Il voit les prières qu'on lui adresse, il sait les besoins de ceux qui l'invoquent, sans que la distance des lieux où tout se passe l'empêche; parce qu'il voit tout cela très-présent dans le miroir qu'il contemple, sans que ni la multitude des requêtes qu'on lui présente, ni la quantité des nécessités dont on lui demande le soulagement, le brouillent, parce que son esprit étant assez dilaté et assez fortifié pour voir la grandeur infinie de l'être de Dieu, tout le reste est très-peu de chose en comparaison: *Quid non vident, qui videntem omnia vident?* Mais pour venir enfin à la principale vérité que vous désirez savoir et qui regarde la très-Sainte-Vierge.

Il s'ensuit, en troisième lieu, que la mère admirable, ayant plus de lumière de gloire, voit plus parfaitement le grand miroir de l'essence de Dieu que tous les saints ensemble; elle voit donc aussi plus clairement en Dieu toutes les choses qui la regardent et qui peuvent contribuer à la contenter pleinement. Or, pensez en vous-même, et considérez à loisir quelles sont ces choses.

En premier lieu, elle se voit associée avec son Fils unique dans le grand ouvrage de la rédemption du monde, et parce que cet ouvrage n'est pas achevé, mais qu'il s'accomplit et s'avance encore chaque jour, elle concourt aussi tous les jours avec son Fils au salut de tous les élus; car puisqu'il est vrai, selon le témoignage des saints pères, qu'ils ne reçoivent aucune grâce du Fils qui ne passe par les mains de la mère, il s'ensuit qu'elle prend intérêt à tous. On peut donc dire que ses soins sont en quelque façon aussi étendus que ceux de son Fils en ce qui regarde le salut des pauvres pécheurs; car s'il n'y en a pas un seul que son Fils ait exclu du bienfait de la rédemption, il n'y en a pas aussi un seul qu'elle ait privé du secours de sa puissante intercession.

Il s'ensuit donc, en quatrième lieu, que, comme Jésus-Christ

sait très-parfaitement tout ce qui regarde les hommes qui dépendent de sa rédemption, comme choses qui lui appartiennent, la Sainte-Vierge le voit aussi clairement dans le miroir de sa divine essence, comme choses où elle prend un grand intérêt; et comme Jésus Christ écoute toutes leurs prières, la Sainte-Vierge les écoute aussi; comme il connaît tous leurs besoins, la Sainte-Vierge les connaît aussi; comme il a la puissance et la volonté de les secourir, la Sainte-Vierge l'a aussi; et pour le dire en un mot, ne séparons point la mère du Fils, ni le Fils de la mère, puisque tous deux sont les sources universelles de notre bonheur, avec cette différence néanmoins, que le Fils est la première et la mère la seconde; le Fils est la véritable cause de notre salut, et la mère en est la médiatrice; le Fils donne le prix de notre rédemption, c'est lui qui paie nos dettes de son propre trésor, parce qu'il est un Dieu de miséricorde, et la mère est l'économe qui distribue toutes les précieuses richesses du trésor de son Fils, parce qu'elle est la mère de miséricorde.

Il s'ensuit enfin, qu'il m'est bien plus avantageux d'être le dévot de la seule Sainte-Vierge, que si je l'étais de tout le reste des saints et des anges; que je suis plus assuré de mon salut, si elle l'entreprend, que si tous le reste des bienheureux employaient leurs prières et tout leur crédit pour moi. Et saint Anselme nous assure qu'ils ne prient qu'autant qu'elle les fait prier pour nous (Te, domina, tacente nullus orabit, te autem orante omnes orabunt et adjuvabunt. Anselm. lib. de orat'on. Eccles.), et que c'est elle qui remue tout le ciel et qui s'applique à intercéder pour nous, selon cette parole du sacré texte : *Gyrum cœli circuivi sola.* Il dit que si elle se tait, personne ne priera; que si elle prie, tous prieront pour nous avec elle. Oh! heureuse et mille fois heureuse une âme qui est toute dévouée à la dévotion de la Sainte-Vierge! Oh! heureux qui l'honore! heureux qui la sert fidèlement! Faut-il s'étonner, s'il dit ailleurs que, si elle protége son âme, il est impossible qu'elle périsse; mais que si elle l'abandonne elle ne saurait faire son salut?

Que vous semble de cela, Pétrone? demanda Trasile. Voyez-vous bien comme la Sainte-Vierge écoute toutes nos prières, comme elle connaît tous nos besoins, comme elle s'intéresse pour nous, principalement pour ceux qui sont ses dévots et qui la réclament? Êtes-vous assez persuadé du souverain pouvoir qu'elle a auprès de son Fils et de la tendresse de son amour maternel qui la presse de l'employer en notre faveur?

Je suis persuadé, répondit Pétrone; mais, à vous dire la vé-

rité, je ne suis pas encore tout-à-fait content, je sens bien qu'il manque encore quelque chose à mon esprit pour le satisfaire pleinement sur le sujet dont vous me parlez; je ne saurais vous dire ce que c'est, sinon qu'il me semble que je vous ai entendu dire quelque autre chose plus sensible et plus à mon goût, quand vous nous prêchâtes, l'an passé, le jour de l'assomption de la Sainte-Vierge. Tous vos raisonnements de théologie sont beaux et bons pour des gens savants, mais ils sont un peu trop déliés pour le peuple, qui n'est pas si spirituel.

Trasile en demeura d'accord, et pour s'accommoder à la capacité de cette petite troupe de gens simples qui s'étaient approchés de lui pour l'écouter, il leur parla de la manière que vous allez entendre.

ARTICLE III.

Instruction plus familière pour animer les plus simples à la dévotion envers la Sainte-Vierge.

Nous nous faisons bien des affaires durant cette vie, qui pour la plupart sont fort inutiles; cependant nous n'en avons qu'une seule qui nous est absolument nécessaire, c'est celle de notre salut. Si nous prenons grand soin de celle-là, c'est assez, quand tout le reste demeurerait là; et si nous abandonnons celle-là seule, nous n'avons rien fait, quand tout le reste aurait réussi à merveille; mais quoi que nous puissions faire, nous n'aurons jamais assez fait pour l'importance de notre salut.

Car, puisqu'il est vrai que Dieu ne m'a donné qu'une seule âme, hélas! si je la perds tout est perdu, et si je l'ai perdue, c'est pour toute l'éternité, et la seule vue de cette perte éternelle est si épouvantable à quiconque s'attache à la regarder à loisir et à l'approfondir, qu'elle serait capable de nous faire mourir de frayeur; mais aussi si j'ai sauvé ma seule âme, j'ai tout sauvé, et si mon salut est une fois fait c'est pour toute l'éternité; et la seule vue du salut éternel est si charmante à une âme qui s'applique à la regarder d'une foi vive et à l'imprimer si fortement dans son esprit, qu'elle nous transporte et nous emporte au-delà de toutes les choses mortelles; oui elle serait même capable de nous faire mourir de joie. O Dieu! faisons tout et endurons tout pour éviter la perte éternelle de notre âme. O mon Dieu! faisons l'impossible et endurons l'insupportable pour la sauver éternellement, voilà l'unique nécessaire.

Trasile, qui disait cela d'une voix haute et d'un cœur animé

d'une très-grande ferveur, vit bien que ces paroles faisaient beaucoup d'impression sur ses auditeurs, et qu'ils ne demandaient autre chose que d'assurer autant qu'ils pourraient la grande affaire de leur éternité, il leur dit donc : Je ne vois rien qui puisse vous bien assurer, si ce n'est la dévotion à la très-Sainte-Vierge. Je sais bien qu'elle n'est pas notre Dieu, ni notre créateur, ni notre Sauveur; je sais bien que ce n'est point elle qui nous remet nos péchés et qui nous donne cette précieuse grâce qui nous sanctifie; ce n'est point elle qui prononcera la sentence finale et à jamais irrévocable de notre éternité, c'est Jésus-Christ seul à qui nous devons rendre les honneurs suprêmes et le suprême amour de nos cœurs, et non point à elle; je sais tout cela et je le crois ferment.

Mais je sais aussi que je n'aurai pas d'accès à Jésus-Christ, si ce n'est par elle; je sais que le salut qu'il a opéré pour moi ne me sera pas appliqué, si ce n'est par elle; je sais enfin que la sainte Eglise, gouvernée par le Saint-Esprit, ne se trompe point quand elle s'adresse tous les jours à la Sainte-Vierge dans toutes les parties du monde, et qu'elle instruit ses enfants à la réclamer comme le refuge des pécheurs, comme la porte du ciel, comme la mère de miséricorde, comme leur vie, leur douceur et leur espérance. Je tiens toutes ces paroles comme des oracles du ciel que le Saint-Esprit met dans la bouche de ma mère, la sainte Eglise, et qu'elle m'apprend à adresser avec confiance à la Sainte-Vierge. J'ai de la joie de pouvoir lui parler ainsi, cela relève mon courage; car si ce langage m'était interdit, je n'aurais pas tant d'assurance de mon salut; si ce refuge des pécheurs ne me tendait pas les bras, si cette porte du ciel ne m'était pas ouverte, si cette miséricorde m'était déniée, si cette vie, cette douceur, cette espérance m'était ôtée, où serait ma consolation, mon refuge et l'espérance de mon salut?

Mais n'avez-vous pas Jésus-Christ, interrompit Pétrone, qui est le vrai refuge des pécheurs, la vraie porte du ciel, la vraie miséricorde, votre vie, votre douceur et votre solide espérance? Oui, je l'avoue, répondit Trasile, Jésus-Christ nous est toutes choses, c'est le trésor où sont renfermées toutes les richesses du temps et de l'éternité, mais que me servira tout cela si je n'ai point d'accès à lui? et comment pourrais-je y avoir un accès, si ce n'est par sa sainte mère? car quand je vois manifestement que je n'ai point eu de Sauveur que par son moyen, et que c'est elle qui me l'a produit de sa propre substance, comment puis-je espérer de cueillir les fruits du salut, si ce n'est par son entremise?

J'ai donc bien raison de vous dire que la dévotion à la Sainte-Vierge nous est à tous nécessaire pour notre salut, que plus nous aurons de dévotion pour elle, plus nous aurons d'assurance, et que, par conséquent, la personne du monde la plus assurée de son éternité bienheureuse est celle qui a le plus de dévotion pour cette puissante médiatrice de notre salut.

§ I.

Il faut beaucoup se défier de ceux qui veulent décrier la dévotion à la Sainte-Vierge.

Dans l'ancienne loi, Dieu avait marqué certaines villes de refuge, où tous ceux qui avaient mérité la mort pour quelque meurtre commis inopinément étaient assurés de sauver leur vie quand ils s'y rendaient. Et Oleaster rapporte ce qu'il a tiré des anciens monuments des Hébreux (Oleaster in cap. 85. num.), que Dieu, pour faciliter ce moyen de salut aux misérables, avait ordonné deux choses. La première, que tous les chemins qui conduisaient à ces villes fussent aplanis et rendus faciles ; la seconde, que s'il se rencontrait d'autres chemins qui pourraient détourner du véritable, on y plantât un pilier qui le montrât, pour empêcher le monde de s'égarer. C'était-là véritablement un trait de grande miséricorde, dans une loi qui était toute de rigueur.

Mais ce n'était qu'une figure, disent les saints pères, qui nous promettait dans la loi de grâce une grande ville de refuge, toujours ouverte pour recevoir les pauvres pécheurs, et toujours disposée à les mettre en assurance de leur salut. Cette ville de refuge est la Sainte-Vierge, comme l'assure saint Jean Damascène, et comme elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte, lui disant : Il n'est malheureux si chargé de crimes qui soit privé du secours de ma piété maternelle, et qui, se réfugiant vers moi, ne retourne à Dieu par mon intercession, et n'obtienne enfin ses divines miséricordes (Revelationum l. 6). Entendez-vous bien cela, pauvre pécheur, et le croyez-vous fermement ?

Pourquoi donc vous laissez-vous tomber dans un lâche découragement ? pourquoi penchez-vous vers le désespoir ? pourquoi vous voir presque entièrement accablés sous le pesant fardeau de vos crimes? Levez-vous, marchez, courez, sauvez-vous dans votre ville de refuge, vous êtes assurés de ne pas périr ; tendez vos mains à la mère de miséricorde, criez-lui du fond de votre âme et du milieu des gémissements de votre cœur : *Refugium peccatorum ! refugium peccatorum !* O asile des pauvres pécheurs!

aimable ville de refuge, où les criminels trouvent la sûreté de leurs personnes et l'abolition de leurs crimes! Défendez-moi de mes ennemis, mettez-moi à couvert des rigueurs de la justice de Dieu, et faites que, tournant toute sa colère contre mes péchés, elle ne perde pas le pauvre pécheur. Oui, c'est un privilége admirable de cette ville de refuge; pourvu que vous soyez entré dans ses murs, vous n'avez rien à craindre; mais ne craignez pas d'en sortir, pourvu que vous fassiez sortir le péché du fond de votre âme, le démon aura beau vous attaquer, ses efforts seront vains.

Dieu voulait que les chemins fussent faciles et assurés pour tous ceux qui voulaient se sauver dans les villes de refuge, et il veut maintenant qu'il soit si aisé à tout le monde d'avoir accès auprès de la mère de miséricorde (qui est la vraie ville de notre refuge), que les petits enfants en savent le chemin presque aussitôt qu'ils savent marcher. On leur apprend d'abord l'*Ave Maria* aussitôt qu'ils sont capables de prononcer quelques paroles; ils sont instruits de très-bonne heure à invoquer la très-Sainte-Vierge; et enfin, c'est pour la plupart la prière qu'ils font le plus fréquemment durant tout le cours de leur vie.

Il a beau se rencontrer des chemins détournés, c'est-à-dire des voies obliques qui voudraient les égarer, les détournant de la dévotion à la Sainte-Vierge; hélas! il s'en trouve encore dans notre siècle malheureux, qui, sous le faux prétexte d'une piété apparente qui fait semblant d'être jalouse de la gloire de Jésus-Christ, s'opposent à celle de sa sainte mère, comme si le Fils et la mère n'aimaient pas la gloire l'un de l'autre, et que la faiblesse de la jalousie humaine pût avoir accès à leurs cœurs.

Je fus présent, il y a quelques années, à un sermon prêché dans un lieu célèbre et devant un grand auditoire, par un homme qui tenait un rang bien considérable dans l'Eglise, et qui passait pour un des oracles de son temps: je l'entendis parler de la dévotion à la Sainte-Vierge, justement comme un homme qui avait bien envie de la décrier, mais qui voulait pourtant se mettre à couvert de la censure du public, et voici l'artifice dont il usa et la malicieuse adresse de son éloquence.

Il mit en question ce que c'est que la dévotion. La dévotion, dit-il, mes frères, est un acte de la vertu de religion; or la religion regarde Dieu, donc aussi la dévotion regarde Dieu, c'est donc à Dieu qu'il faut être dévot. Il fit là une espèce de petite pause, pour faire remarquer à son auditoire ce docte principe qu'il établissait et sur lequel il voulait bâtir toute sa machine, leur demandant d'un ton familier: Entendez-vous bien cela? voyez-vous

bien ce que je vous dis, que c'est à Dieu qu'il faut être dévot? Et puis reprenant son discours d'un ton magistral : Où sont donc ceux qui disent qu'ils sont dévots à saint Pierre, dévots à saint Jean, dévots à la Vierge? Puis fort penché vers son auditoire, il ouvrit toute l'amplitude de sa bouche, qu'il avait naturellement fort grande, et d'une voix qui tenait un peu du beuglement d'un taureau, il leur demanda : Eh! saint Pierre est-il Dieu? faisant même traîner long-temps la dernière syllabe, afin qu'elle fit plus d'impression; et saint Jean est-il Dieu? et la Vierge est-elle Dieu? est-elle Dieu? Non, mes frères, la Vierge n'est pas Dieu, non, elle n'est pas Dieu, c'est à Dieu qu'il faut être dévot, la Vierge n'est pas Dieu. Après cela, se tenant debout, il prit à deux mains son bonnet, le posa sur le bord de sa chaire, se disposa à faire un très-grand mouvement, que tout le monde aussi se disposa d'entendre, demeurant comme en suspens et ne sachant ce qu'il voulait dire.

Puis ainsi debout et tête nue, les mains jointes et les doigts croisés les uns dans les autres, et la tête lui branlant fort par la véhémence de la passion qui l'agitait, il s'écria de toutes ses forces : Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, mon créateur et mon souverain seigneur, de toutes les puissances de mon âme, de toute l'ardeur de mon zèle et de toute la force de ma voix, je public, je proclame, je prononce anathème, malédiction, damnation éternelle à quiconque se dit dévot à la Vierge. J'entendis cela avec deux mille autres et j'en fus effrayé comme eux.

Mais lui s'apercevant bien que son auditoire ne goûtait pas un si étrange sentiment, pour se disculper en quelque manière, il fit un geste de la main comme de mépris, et dit d'un ton beaucoup plus bas, négligemment et assez vite, comme par manière d'acquit : Je sais, mes frères, la distinction des théologiens, il y a dévotion suprême et subalterne; la suprême est pour Dieu, la subalterne se peut rendre à la Vierge. Il voulut se mettre à couvert, car il disait la vérité, mais il donnait un lénitif si léger pour la grande plaie qu'il venait de faire, que personne n'en fut soulagé; je ne sais pas même si plusieurs s'en aperçurent.

Je sais pourtant que l'impression qu'il fit sur les esprits, par l'expression si forte et si pathétique de ses anathèmes contre ceux qui se disent dévots à la Vierge, fut si grande, qu'un habitant de la ville, que je connaissais, retournant à sa maison, où il trouve sa sœur, qui était fort dévote à la Sainte-Vierge, il la salua d'abord d'une grosse injure, et lui dit : Si je te vois jamais être dévote à la Vierge, je te casserai la tête; et si je te trouve un chapelet, je

le mettrai au feu? je voudrais que tu eusses été à un sermon que je viens d'entendre, il ne te prendrait pas envie d'être dévote à la Vierge, car c'est être excommunié, etc.

Vous pouvez juger par cet exemple que je vous rapporte tel que je l'ai vu moi-même, quelle est la malice des ennemis secrets de la Sainte-Vierge et les mauvais effets que produisent leurs artifices, pires, sans comparaison, que la guerre ouverte de ses ennemis déclarés, et qui ne peuvent espérer qu'une confusion éternelle.

§ II.

La confusion de ceux qui ne veulent pas être dévots à la Sainte-Vierge.

Si, au milieu de cette immensité de gloire qui l'environne et qui lui est rendue partout; si, dans ce grand jour qui la fait voir à toute l'Église, comme elle parut à saint Jean, toute revêtue du soleil; si, dans ce concours général de tous les âges, de tous les royaumes, de toutes les conditions des hommes, qui se déclarent ses dévots et ses fidèles serviteurs, il se trouvait quelque particulier qui osât s'opposer au torrent universel, et contredire, décréditer et mépriser secrètement en son cœur une dévotion si sainte et si autorisée de Dieu, des anges et des hommes, pour qui devrait-il passer? ne lui devrait-on pas dire:

Petit ver de terre, penses-tu renverser toi seul toute la machine du monde? Petit avorton du néant, penses-tu éteindre une gloire qui remplit le ciel et la terre? Émissaire impie des enfers, qui es-tu donc pour tenter d'arracher du cœur des chrétiens les sentiments d'une dévotion qui n'est pas moins enracinée dans leurs âmes que celle qu'ils ont pour Jésus-Christ même? Ne vois-tu pas que tu entreprends l'impossible, et que tout l'enfer ayant déjà mille fois employé ses vains efforts, les hérésies ayant déployé toutes leurs rages pour la détruire entièrement, sans avoir jamais pu la diminuer seulement en la moindre chose; au contraire, tout cela n'ayant servi que comme les gouttes d'eau jetées sur la fournaise du maréchal pour l'embraser davantage; feras-tu tout seul ce qu'ils n'ont pu faire tous ensemble.

N'est-il pas temps que tu reconnaisses ton erreur, ton impuissance? n'est-il pas temps que tu dises par un sentiment de regret et d'humiliation ce que les Juifs disaient par un transport de rage et de désespoir, après qu'ils eurent tant persécuté Jésus-Christ: *Videtis quia nihil proficimus, ecce mundus totus post eum abiit*, vous voyez bien que ce temps est perdu, nous ne viendrions

jamais à bout de dégoûter le monde de lui; car plus nous tâchons de le faire, plus nous voyons grossir la foule de ceux qui le suivent.

Ne vois-tu pas bien que la dévotion à la Sainte-Vierge s'augmente et se perfectionne tous les jours, et que le nombre de ceux qui font profession d'être à elle, de l'honorer et de la servir, croît à vue d'œil par les vaines oppositions des impies qui s'efforcent inutilement de la diminuer? Que gagneras-tu de suivre le mauvais parti? Quel honneur, quel plaisir, quel profit en tireras-tu? Quel honneur de te rendre odieux et méprisable à tous les gens de bien? Quel plaisir de porter une âme inquiète et brouillée de mille chagrins, et d'avoir si grande honte de toi-même, qu'il faut te cacher et déguiser tes mauvais sentiments? Quel profit d'avoir les marques évidentes de la réprobation finale; de te rendre responsable d'une infinité de crimes au terrible jugement de Dieu; de ne pouvoir pas attendre d'autres salaires de tes laborieuses fatigues que celui de la damnation éternelle? car pense un peu si le grand juge des vivants et des morts ne châtiera pas très-sévèrement les injures faites à sa sainte mère!

Ah! mon frère, que je vous dise ici quatre paroles en mon sens (comme le grand apôtre désirait parler aux Corinthiens); je vous conjure par la miséricorde de Jésus-Christ et par la douceur de son aimable mère, si vous n'avez pas de piété pour eux, ayez du moins quelque pitié pour vous-même; regardez-vous comme un égaré dans un affreux désert, qui ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni où il doit aller; et levant vos yeux vers les saintes montagnes, voyez la très-Sainte-Vierge tout éclatante de majesté, qui conduit après elle toute la multitude innombrable des prédestinés, et dites en vous-même: *Ecce mundus totus post eam abiit*; mon âme, ne vois-tu pas que tout le monde court après elle? Tous ceux qui prennent le chemin du ciel sont attachés à son service et à sa dévotion; pourrais tu mieux faire que de te mettre en leur compagnie? pourrais-tu prendre des assurances plus certaines de ton salut que de suivre de si beaux exemples et te dévouer comme eux, de tout ton cœur, à la dévotion de cette puissante médiatrice du salut des hommes?

Regarde où sont enfin arrivés tous ceux qui ont marché par ce chemin? Tu les verras tous dans le ciel avec elle, où ils la loueront et la remercieront éternellement de ce qu'ils ont obtenu la grâce, et la gloire, et la possession de Dieu par sa puissante intercession. Ne vaut-il pas mieux imiter un saint Bernard, un saint Ildephonse, un saint Anselme, un saint Bonaventure, un

saint Bernardin, et une légion d'autres insignes dévots de la Sainte-Vierge, que le ciel et la terre comblent de louanges et de bénédictions, que de suivre un Ébion, un Nestorius, un Jovinien, un Helvidius, un Luther, et tant d'autres infâmes hérétiques qui se sont déclarés ennemis de la dévotion à la très-sainte mère de Dieu? Ne vois-tu pas que leur mémoire est demeurée en exécration au monde, tandis que leurs âmes brûlent et enragent de désespoir dans les enfers?

Pense à toi, mon âme, regarde bien de quoi il s'agit; je ne te demande pas si tu veux périr éternellement, je sais bien que tu ne peux pas le vouloir; prends donc le parti de suivre l'exemple des saints et d'être comme eux très-dévote à la Sainte-Vierge; et, premièrement, remplis ton esprit d'une très-haute estime, et ton cœur d'un ardent amour pour elle, et fais ta déclaration publique que tu es à elle, t'enrolant dans quelqu'une de ses confréries des plus célèbres et des mieux approuvées de toute l'Église: rends-lui tous les jours quelque hommage particulier sans y manquer jamais; célèbre toutes ses fêtes avec une dévotion extraordinaire, te préparant par le jeûne et la pénitence pour recevoir dans la communion le fruit béni de ses entrailles; ne te contente pas de porter ce chapelet, mais récite-le souvent avec la même révérence que si tu étais présent à ses pieds, etc.

Cette exhortation de Trasile fut prononcée avec tant de zèle et tant d'onction du Saint-Esprit, et il la poussa si loin, entassant mille raisons et mille puissants motifs les uns sur les autres, qu'il gagna tous les cœurs et qu'il les anima si bien de ses mêmes sentiments, qu'il en fit autant de grands dévots de la Sainte-Vierge. Il paraissait si visiblement qu'ils étaient tous persuadés, qu'on pouvait lire sur leurs visages les résolutions que chacun formait intérieurement; chacun d'eux semblait former en particulier une promesse qui valait un vœu d'être toute sa vie entièrement consacré à son honneur, à sa dévotion et à son service; et, pour leur en faciliter les moyens, il conclut toute la conférence en leur donnant un exemple de la vraie pratique de la dévotion à la Sainte-Vierge.

J'ai connu, leur dit-il, une âme fort dévote à la Sainte-Vierge, qui s'était dressée à elle-même une méthode de cette imitation, qu'elle fit approuver par son directeur, et qu'elle pratiquait avec beaucoup de fidélité; aussi en tirait-elle un fort grand profit: elle commençait son exercice par le samedi, comme par le jour qui est dédié plus particulièrement à la dévotion de la Sainte-Vierge, et ce jour-là elle se proposait l'imitation de sa profonde humilité,

qu'elle regardait comme le fondement nécessaire, sans lequel on ne saurait bâtir ni établir une seule vertu dans une âme; et c'est aussi cette vertu qui a attiré les yeux de Dieu sur la Sainte-Vierge : *Respexit humilitatem ancillæ suæ;* toutes ses pratiques, durant ce jour-là, tendaient à un grand mépris de soi-même, et enfin elle est devenue très-humble.

Le dimanche, qui était toujours pour elle un jour de communion, elle regardait son admirable maternité, jointe avec sa pureté virginale, qu'elle s'efforçait d'imiter, recevant en elle, avec la plus grande pureté qui lui était possible, le même Fils de Dieu incarné, que la Sainte-Vierge avait porté dans son sein virginal, et s'entretenant avec lui de la manière qu'elle pouvait penser que la Sainte-Vierge l'avait fait.

Le lundi, elle considérait cette ardente fournaise de l'amour divin qui brûlait le cœur de la Sainte-Vierge, tandis qu'elle l'avait toute renfermée dans son intérieur; et ce jour-là ce n'étaient que des aspirations continuelles tantôt vers Jésus-Christ, auquel elle disait tout ce que l'amour pouvait lui suggérer sur l'heure, tantôt vers la Sainte-Vierge, à laquelle elle se plaignait souvent, disant : Très-Sainte-Vierge, aimez, aimez, pour vous et pour moi : que ne puis-je aimer comme vous! Hélas! donnez-moi un peu de cette abondance.

Le mardi, elle se proposait l'exemple de l'incomparable charité, que la Sainte-Vierge avait pour tous les pauvres mortels, et la comparant avec l'amour infini de Dieu le Père, dont il est écrit: *c'est ainsi que Dieu a aimé le monde, jusqu'à lui donner son Fils unique*, elle adressait ces mêmes paroles à la Sainte-Vierge: C'est donc ainsi, ô mère admirable, que vous avez aimé le monde, et que vous m'avez aimé moi-même en particulier; vous m'avez donné votre Fils unique, et j'ai le bonheur de le recevoir souvent dans la sainte communion. Et pour l'imiter, elle ménageait avec un grand zèle les occasions de faire au prochain tout le bien qui lui était possible.

Le mercredi, elle regardait la Sainte-Vierge comme marchant sur la terre, et néanmoins, conservant toujours dans le ciel sa récollection, sa modestie, sa douceur, son silence, son application continuelle à la présence de Dieu, et considérant de quelle façon elle faisait toutes ses actions, elle s'efforçait de l'imiter dans sa composition intérieure et extérieure, comme si elle l'avait toujours eue présente à ses yeux, et de faire autant qu'elle pouvait toutes ses actions de même façon qu'elle les voyait faire à la Sainte-Vierge.

Le jeudi, elle pensait aux services continuels que la Sainte-Vierge a rendus à Jésus-Christ durant tout le cours de sa vie, en ayant fait son seul nécessaire, et ayant renoncé généralement à tout le reste, pour n'être uniquement dévouée qu'à lui seul; elle admirait son bonheur, elle l'aimait, elle lui portait une sainte envie: Mon âme, disait-elle, c'est en cette fidèle imitation que tu dois mettre ta dévotion principale, quittons tout, et ne soyons qu'à Jésus-Christ seul; qu'avons-nous à faire du reste? tout passe, tout nous embarrasse inutilement, tout s'évanouit comme une fumée, Jésus-Christ seul me suffit. Solitude, silence, dégagement des créatures, dérobons-nous tant que nous pourrons à toutes les vaines occupations du monde, pour n'être qu'à lui seul.

Le vendredi, elle suivait la Sainte-Vierge sur le Calvaire, et s'appliquant à contempler sa passion au pied de la croix, toute semblable à la passion de son Fls unique, et voyant le martyr d'amour qu'elle souffrait dans son cœur, elle s'efforçait d'entrer dans les mêmes sentiments; mourant, pour l'amour du Fils et de la mère, au monde, à ses attaches, à ses passions, à elle-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, pour ne vivre plus qu'à Dieu seul. Elle se regardait en la place de saint Jean, à qui Jésus-Christ donna en mourant sa très-sainte mère, comme tout l'héritage qu'il devait posséder en terre, lui disant voilà ta mère; et l'Évangile dit : *Accepit eam discipulus in sua* : qu'il l'a reçut seule pour tous biens; là-dessus, elle renouvelait, redoublait ses vœux, d'être toute sa vie entièrement dévouée au service de la très-Sainte-Vierge, de la prendre pour sa mère, et de l'imiter toujours autant qu'elle pourrait.

Son exercice de la semaine étant ainsi heureusement achevé, elle recommençait la suivante de la même façon, mais avec une ferveur toute nouvelle et une plus grande fidélité, se trouvant toujours plus encouragée par le profit qu'elle s'apercevait fort bien qu'elle en retirait; *Inspice et fac :* voyez cet exemple, et suivez-le; si vous êtes véritablement dévot à la Vierge, vous bénirez éternellement Dieu, d'avoir entrepris et soutenu cette pratique qui est toute sainte.

CONFÉRENCE XXX.

La couronne, où il est parlé du couronnement de la Sainte-Vierge, et qui est aussi la conclusion et la couronne de tout cet ouvrage.

Je voulais prendre congé de mon charitable guide, qui m'avait toujours conduit et encouragé depuis le commencement du voya-

ge que j'avais entrepris pour découvrir la vaste étendue des grandeurs de la Sainte-Vierge. J'avais espéré d'abord que je pourrais les connaître aisément à la faveur des lumières dont je savais qu'il avait l'esprit rempli ; du moins je m'attendais d'en voir les principales et d'en considérer à mon aise toute la beauté; mais dans la suite j'ai bien éprouvé que mes espérances étaient vaines, et que mes yeux étaient trop débiles pour supporter l'éclat de tant de soleils. Car il est vrai que le peu que j'en ai pu voir n'est presque rien en comparaison de tant d'autres belles choses que je n'ai aperçues que de fort loin, et qui, me paraissant comme les feux du mont Vésuve, ou du mont Etna, dont on n'ose approcher de peur d'en être consumé, m'ont donné une si juste crainte, que je les ai passées en les admirant, et que j'ai mieux aimé les honorer par un silence respectueux, que de les profaner par un discours bas et ravalé, comme j'ai fait du reste, où j'ai bien sujet de craindre d'avoir déshonoré la majesté d'un si grand sujet.

Cependant me voyant, ce me semblait à la fin de ma course, et que je n'avais plus où suivre la très-Sainte-Vierge, depuis que le ciel l'avait enlevée de ce monde; je pensais que je n'avais plus qu'à applaudir au souverain bonheur dont elle est comblée, et posséder mon âme en paix, dans la contemplation de la sienne; et c'est pour cela que je ne pensais qu'à rendre mille actions de grâces à celui de qui j'avais reçu tant de bons offices, pour lui marquer les sentiments de ma juste reconnaissance avant que de me séparer de lui.

Mais il me dit, il n'est pas temps de s'arrêter en si beau chemin; vous n'avez pas encore vu le principal, ni ce qu'il y a de plus magnifique dans les grandeurs de la Sainte-Vierge; il faut voir son entrée triomphante dans le ciel; il faut assister à l'auguste cérémonie de son couronnement; tout ce qui vous a paru de grand jusqu'ici n'est pas comparable à ce qui vous reste à voir. Et là dessus il me fit en peu de paroles une peinture si éclatante de la majesté de sa gloire, que je pensais entendre un ange du ciel, ne croyant pas qu'il fût possible de parler ainsi des merveilles du royaume de Dieu sans les avoir vues.

Je sentis alors redoubler en moi le respect et la vénération que j'avais toujours eus pour lui, et je lui dis en tremblant de crainte: C'est à vous, esprits bienheureux, à contempler la très-sainte mère de Dieu dans le plein midi de sa gloire; mais c'est trop pour nous, pauvres petits vers de terre, qui ne faisons que nous traîner ici-bas dans la poussière, ce n'est pas à nous à lever la tête,

ni à oser seulement ouvrir les yeux pour regarder le ciel : car savons-nous quelles sont les routes du ciel empyrée ? Je voulus me prosterner en terre, et demeurer là à ses pieds ; mais il me releva, et me dit en m'encourageant : Soutenez-vous et ne craignez rien, je saurai bien vous conduire (au moins en esprit) à voir cette grande vision qui fut montrée à saint Jean dans l'Apocalipse : *Signum magnum in cœlo, mulier amicta sole* (Apoc. 12). Vous verrez la très-Sainte-Vierge tout éclatante de majesté, élevée sur un trône proportionné à sa dignité souveraine de mère de Dieu, couronnée des astres du ciel, toute revêtue des splendeurs du soleil, et environnée des grandeurs du royaume de Dieu.

Quittons la terre, et bannissez de votre esprit toutes les idées des choses mortelles, qu'il soit net, paisible, et attentif pour être en état de recevoir l'impression des beautés du ciel, qui passent incomparablement tout ce que l'on voit ici-bas sur la terre, et pour cela recueillez vous ; faites un peu d'oraison, et pensez qu'il ne faut pas regarder les choses du ciel du même œil dont nous voyons celles de la terre, ni penser ou parler de la mère de Dieu comme on pourrait faire de toutes les autres créatures. J'obéis, et, m'étant retiré un peu à l'écart, je demeurai quelque temps en silence ; lui-même voulut en faire autant, et puis voici comme il me parla :

ARTICLE I.

La multitude et le prix des couronnes de la Sainte-Vierge font la beauté de son triomphe.

Levez les yeux pour contempler les beautés du triomphe de la Sainte-Vierge dans son assomption, vous la verrez tout éclatante de gloire, comblée de grandeurs, environnée de couronnes. Demandez d'où lui vient cela ? Qui lui a fourni tout ce magnifique appareil ? On vous dira, c'est son Fils unique Jésus-Christ ; mais pourquoi a-t-il voulu la traiter avec tant d'honneur, vu qu'il semble que c'est elle qui l'a humilié jusqu'à le réduire à la dernière misère ?

A considérer toute l'économie du mystère de l'incarnation, dont la Sainte-Vierge a été l'agente et la cause efficiente avec le Saint-Esprit, vous n'y verrez qu'une longue suite de si mauvais traitements, d'humiliations, de dépouillements, de misères, qui ont été exercées sur la majesté du Fils de Dieu, que c'est une image visible et sensible des injures infinies que le péché fait in-

visiblement à la divinité. Car premièrement la suprême grandeur de ce Verbe adorable n'est pas seulement abaissée et humiliée, mais anéantie selon cette parole de l'apôtre : *Seipsum exinanivit;* secondement, ce souverain monarque du monde, que la grandeur des cieux ne saurait comprendre, s'est vu prisonnier, enfermé dans un cachot étroit et obscur, où il a été retenu un temps fort considérable; troisièmement, on l'a dépouillé de tous les éclats de sa gloire pour l'exposer à la vue du monde, comme le plus pauvre des hommes ; quatrièmement, on lui a bandé les yeux, et peu s'en faut, que je ne dise qu'on l'a aveuglé, pour lui faire faire des démarches qui ont paru autant de folies, aux yeux des sages du monde ; en cinquième lieu, on a pillé tous ses trésors, et ce tout-puissant seigneur de l'univers est devenu si pauvre, qu'il s'est vu réduit à n'avoir pas où reposer sa tête; sixièmement, on l'a privé de tous les honneurs, de tous les plaisirs, de toutes les douceurs de la vie humaine, pour l'accabler de misères et d'amertumes, et le faire vivre du pain de larmes et de douleurs; septièmement, on l'a persécuté, outragé, calomnié, accusé, condamné à mourir d'une mort infâme et cruelle. En un mot, à considérer toute la suite de l'incarnation du Sauveur, on y voit toutes les injustices, et tous les traitements les plus indignes de la majesté de Dieu.

Cependant c'est l'état où la Sainte-Vierge l'a réduit par sa naissance temporelle, car Dieu son père ne lui donne que des grandeurs, selon sa naissance éternelle; mais la Sainte-Vierge, d'intelligence avec le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit avec elle, l'ont réduit comme au néant en le revêtant de la chair humaine ; si un autre que le Saint-Esprit, qui est l'amour infini, et si un autre que la Sainte-Vierge, qui est la mère du bel amour, avaient exercé de telles violences sur le Fils de Dieu, ne croirait-on pas que ce seraient des offenses que le bras tout-puissant ne saurait jamais trop punir ; mais le génie de l'amour est tout-à-fait admirable ; tout ce qui vient de sa part est si agréable à Dieu, que les plus grands outrages et la mort même lui plaisent, et il s'en tient obligé quand c'est l'ouvrage de l'amour divin.

C'est là-dessus que saint Bernard, ravi d'admiration, s'écrie : *O amoris vim ! quid violentius ? de Deo triumphat amor* : ô amour divin ! quelle est votre puissance ? Vous avez prévalu sur le Tout-Puissant, vous l'avez atterré, dépouillé, réduit à la dernière impuissance. J'admire qu'en le traitant ainsi vous lui plaisez, vous le comblez d'honneur, de joie, de grandeurs, en sorte que jamais il ne s'est vu plus glorifié au-dehors de lui-même que

par les humiliations du mystère de la rédemption des hommes : ô amour tout-puissant, amour infini, que votre génie est admirable ! que les maximes de votre conduite nous sont incompréhensibles ! vos violences sont des douceurs, vos outrages des bienfaits, vos humiliations des éclats de gloire, vos dépouillements des richesses, vos vengeances de très-magnifiques récompenses : *Sic amor vindicat.*

Quand saint Chrysologue considère de quelle façon ce bon père reçut son enfant prodigue quand il retourna dans sa maison, et que, pour tout châtiment des outrages qu'il lui avait faits, l'amour paternel, qui régnait toujours dans son cœur, le contraignit de l'embrasser tendrement et de le remettre aussitôt dans la possession de son héritage ; il s'écrie tout ravi de joie à la vue d'un spectacle si touchant : *Sic amor vindicat* (Chrisolog. serm. 3. de prodigo) ! C'est donc ainsi que l'amour se venge, il accable ainsi de bienfaits celui qui venait de l'accabler d'injures. Je voudrais mettre ces paroles dans la bouche de Jésus-Christ ; cette majesté divine, anéantie dans le sein de la Sainte-Vierge, revêtue d'une chair passible et mortelle, dirait : J'ai été maltraitée ; j'ai souffert toutes les violences que l'on sait, sous la puissance de l'amour qui a triomphé de moi comme il a voulu. Je m'en prends à ma mère, qui m'a mis en état d'être ainsi outragé ; car sans elle j'étais impassible, je veux m'en venger, mais comme l'amour se venge.

Autant d'outrages que j'ai soufferts, autant de vengeances j'en veux faire. Premièrement, pour m'avoir humilié et mis en prison dans son sein, je veux l'élever sur le plus haut trône de la gloire : *c'est ainsi que l'amour se venge.* Secondement, pour m'avoir dépouillé des éclats de ma gloire et m'avoir couvert d'un sac méprisable, qui me faisait paraître comme les pécheurs, je veux qu'elle soit revêtue du soleil, et qu'elle éclate éternellement des splendeurs de ma divinité : *c'est ainsi que l'amour se venge.* Troisièmement, pour m'avoir aveuglé et mis en état de faire tant de choses qui ont passé pour des folies devant les sages du monde, je veux qu'elle entre dans les trésors de ma sagesse infinie, et qu'elle soit la plus éclairée de tout le royaume de Dieu : *c'est ainsi que l'amour se venge.* Quatrièmement, pour m'avoir lié les mains et avoir réduit ma toute-puissance jusque à la faiblesse d'un enfant, je veux lui donner une si pleine autorité dans mon empire, qu'elle dispose de tout comme elle voudra, et que tout fléchisse sous sa puissance, depuis le haut des cieux jusques au fond des abîmes ; *c'est ainsi que l'amour se venge.*

En cinquième lieu, pour m'avoir enlevé toutes mes richesses

et m'avoir rendu comme un ver de terre, je veux la mettre en possession de tous mes trésors, que toutes les couronnes qui m'appartiennent soient à elle, et qu'elle puisse disposer, non-seulement de tous mes biens, mais de moi-même, comme elle voudra : *c'est ainsi que l'amour se venge.* Sixièmement, parce que j'ai été privé des plaisirs et n'ai vécu que du pain de la douleur et des amertumes de la vie mortelle, je veux qu'elle goûte les douceurs de la vie éternelle avec tant d'abondance, qu'elle soit à jamais saintement enivrée des délices de la maison de Dieu : *c'est de cette façon que l'amour se venge.* Et enfin pour le dernier excès des vengeances que je veux exercer sur elle, elle m'a fait mortel, je la rendrai immortelle, elle m'a mis en état d'être exposé au mépris des hommes, je la mettrai en état d'être éternellement honorée des anges; ce que j'ai reçu d'elle a été la proie de la mort, ce qu'elle recevra de moi sera la source de la vie immortelle, de la vie divine, de la vie bienheureuse pour l'éternité : *sic amor vindicat* : c'est ainsi que l'amour prétend exercer ses vengeances; voilà son dessein, la résolution en est prise, voyez en l'exécution dans la suite; considérez bien de quelle abondance de gloire cette mère admirable est comblée, de quelle immensité de biens éternels elle est enrichie, et de combien de précieux diadèmes elle est couronnée, et vous aurez vu quelque chose des magnificences de son assomption.

ARTICLE II.

Première couronne de la Sainte-Vierge. L'élévation sublime de son trône.

Quand je parle ici de l'élévation d'un trône dans la gloire, cela ne consiste pas à être placé dans un lieu plus haut; car le lieu regarde le corps et non pas les âmes, et le trône ne signifie pas une chaire matérielle, comme pour asseoir un corps. Les élévations du ciel sont spirituelles et divines, et d'une autre nature que celles des corps : celles qui regardent les âmes les élèvent au-delà de toute la circonférence des lieux, jusque dans l'immensité de Dieu, qui n'a point de terme ; une âme est d'autant plus élevée qu'elle a une plus grande ressemblance à la majesté de Dieu : celle qui approche de plus près de ses perfections et de sa grandeur infinie est la plus élevée. Quand donc nous disons que la Sainte-Vierge est le trône de Dieu dans le ciel empyrée, nous voulons dire que c'est celle qui approche de plus près de la sainteté et de toutes les perfections de Dieu, et qui fait plus hautement éclater sa gloire,

Mais le moyen de pouvoir se former quelque idée de cette sublime élévation? En voici une qui pourra vous y aider beaucoup.

Écoutez l'Église qui, applaudissant à la gloire de son triomphe, chante à pleine voix dans la fête de son Assomption: *Exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna:* elle nous dit qu'elle est exaltée dans le royaume des cieux, par-dessus tous les chœurs des anges. Là-dessus plusieurs théologiens très-célèbres, plusieurs saints pères, raisonnent excellemment, pour élever leur esprit comme par degrés jusque à la sublimité du trône de la Sainte-Vierge, et voici quelques principes qu'ils posent pour appuyer leurs raisonnements.

Premièrement, il est certain que partout où il y a de l'ordre, il y a de la subordination; car c'est en cela que consiste l'essence de l'ordre: *Dispositio rerum secundum prius et posterius*: il n'y a pas d'ordre, mais de la confusion dans les choses, si elles ne sont disposées de telle manière que chacune soit dans son rang, plus ou moins élevé, selon qu'elle le mérite: or, on ne peut pas douter que les neuf chœurs des anges et les trois hiérarchies qui les partagent, ne soient disposés en un fort bel ordre; il y a donc entre eux de la subordination, qui fait que l'un n'est point égal à l'autre, mais qu'ils sont tous élevés en perfection, en dignité et en gloire, les uns au-dessus des autres. C'est cette échelle mystérieuse de Jacob, où il voyait monter les anges; chaque échelon de l'échelle tient sa place particulière, un autre a la sienne au-dessus du premier, et un autre au-dessus de celui-ci, et un autre encore au-dessus, dans une distance proportionnée.

Le premier est un peu élevé au-dessus de la terre, le second l'est deux fois davantage, et le troisieme trois fois davantage; le quatrième a quatre fois plus d'élévation, ainsi du cinquième, du sixième, du dixième, du centième, ainsi de tous les autres jusqu'au plus haut, et tout ce qui est dans l'ordre est ainsi rangé dans la subordination. Puis donc qu'on ne peut pas douter que Dieu n'ait disposé les célestes intelligences dans un fort bel ordre, elles sont toutes dans une telle subordination, que deux anges ne sont point égaux, mais l'un est toujours plus parfait et plus élevé en gloire que l'autre. C'est à la vérité une chose étonnante à considérer que le souverain créateur ait produit tant de millions de millions d'anges, tous différents et tous plus nobles les uns que les autres, mais rien n'est impossible au Tout-Puissant. Voilà donc le premier principe que les théologiens posent comme indubitable, il y a de la subordination dans tous les anges.

Le second est que leur nombre est si grand, que non-seulement il surpasse celui de tous les hommes qui ont été, qui sont à présent et qui seront jusqu'à la fin des siècles, et les surpasse autant que le nombre quatre-vingt-dix-neuf surpasse un seul. On peut en juger d'après la parabole rapportée par saint Luc, de la brebis égarée, que saint Cyrille et d'autres pères exposent ainsi : La seule brebis égarée est tout le genre humain qui s'était perdu, se retirant de l'obéissance de Dieu en la personne d'Adam ; le bon pasteur est venu la chercher jusque dans le désert de ce monde pour la reporter dans le troupeau, et les quatre-vingt-dix-neuf sont les anges qui n'ont point péché (Luc. 25. Cyrill. Cath. 15). Voyez par-là combien leur nombre doit être plus grand que celui des hommes.

Mais ce qui est bien plus étonnant, saint Thomas, après saint Denis aréopagite, qui sont deux témoins de la plus grande autorité que nous ayons dans l'Église après les apôtres et les prophètes, tiennent pour assuré que le nombre des anges est si prodigieux, qu'il surpasse non-seulement celui de tous les hommes, mais celui de tous les animaux de la terre, celui de tous les oiseaux de l'air, celui de tous les poissons de la mer, celui de tous les astres du ciel, celui de tous les arbres des forêts, et généralement celui de tous les individus de la nature corporelle (D. Th. supra præ areopag. de Hierac.Eccles.). La raison qu'ils en donnent est que, plus les choses sont proches de la grandeur infinie de Dieu, plus elles y participent; plus elles sont grandes en toutes les manières qu'elles peuvent être, c'est-à-dire en nombre, en dignité et en tout ce qui peut agrandir une créature, et plus aussi elles sont éloignées de cette grandeur de l'être des êtres, s'approchant plutôt du néant, plus elles participent de sa bassesse, et sont peu de chose. Or la nature angélique est la créature qui approche le plus de l'être de Dieu, parce qu'elle est spirituelle, éternelle et incorruptible; et la nature corporelle, au contraire, en est la plus éloignée, parce qu'elle est matérielle, et que la matière est la plus voisine du néant; et de là ils concluent fort bien qu'il est donc vrai que le nombre des anges est plus grand que celui de tous les individus de la nature corporelle.

Posez ces deux principes comme des fondements solides sur lesquels ils établissent leur raisonnement; voici comme ils l'élèvent par degrés jusqu'à une hauteur qui est tout-à-fait incompréhensible.

§ UNIQUE.

Échelle spirituelle qu'il faut monter pour arriver au trône de la Sainte-Vierge.

J'entends l'Église qui chante dans le triomphe de la Sainte-Vierge, *qu'elle est exaltée dans le royaume des cieux par-dessus tous les chœurs des anges*, et je reçois cette vérité comme un article de ma foi. Elle est énoncée en peu de paroles; mais quand je viens à regarder de près ce qu'elle signifie, j'y vois des grandeurs qui abîment tout esprit et qui me paraissent aller jusqu'à l'infini ; car d'un côté je sais que le nombre des anges surpasse celui de tous les individus de la nature corporelle, cela me paraît innombrable; d'un autre côté, je sais que ce n'est point une multitude confuse, comme serait un monceau de sable; mais qu'ils sont tous rangés dans un si bel ordre, qu'on les voit élevés en excellence et en gloire les uns au-dessus des autres. Je les regarde donc comme une grande échelle dont les échelons vont comme à l'infini; je ne trouverai point l'élévation du trône de Dieu, c'est-à-dire la sublimité de la gloire de la Sainte-Vierge, que je n'aie passé tout cela, puisqu'il est vrai qu'elle est exaltée par-dessus tous les chœurs des anges.

O Dieu ! à quelle prodigieuse élévation va vous conduire cette échelle si vous la suivez et si vous pouvez vous y tenir ferme sans que la tête vous tourne en montant ! Commencez par le dernier ange et pensez qu'il possède un degré de gloire digne d'un ange bienheureux; montez au second, vous verrez qu'il en a deux fois davantage; montez au troisième, et c'est trois fois davantage, ainsi du quatrième, du cinquième, du sixième et de tous les autres, dont chacun sera toujours plus élevé que l'autre de quelque degré ; comptez-les ainsi l'un après l'autre, et faites toujours croître en votre esprit le degré plus haut de leur gloire. Pourrez-vous comprendre quelle sera l'élévation du cent millième? Arrêtez un peu là pour tenter votre esprit, et demandez-lui s'il le conçoit bien. Hélas! il est déjà confus et brouillé et n'y conçoit rien, et néanmoins c'est encore peu de chose, puisque le nombre des anges est si grand qu'il surpasse tous les individus de la nature corporelle.

Faites pourtant un nouvel effort, et les comptant toujours l'un après l'autre, voyez si vous pourrez arriver à comprendre l'élévation du cent millième? Quel moyen, direz-vous, cela m'est impossible ? et néanmoins vous n'auriez pas encore passé la plus basse des trois hiérarchies, car leur nombre est beaucoup plus grand.

Quel chemin aurez-vous donc à faire, quand il faudra compter l'un après l'autre tous les anges de la seconde, dont le nombre est encore beaucoup plus grand que celui de la dernière, selon la doctrine de saint Thomas? si vous comptez depuis le dernier jusqu'au premier, vous efforçant de concevoir la sublimité de leur gloire, pourriez-vous en venir à bout? O Dieu! quel abime! La seule pensée de cette entreprise donne de la frayeur à l'esprit, elle l'accable et l'anéantit, et néanmoins vous serez encore bien loin d'avoir trouvé la sublime élévation du trône de la Sainte-Vierge, puisqu'il est vrai qu'elle est exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges?

Que sera-ce donc quand il faudra encore passer la plus haute hiérarchie, composée d'un nombre innombrable de trônes, de chérubins et de séraphins, les comptant tous l'un après l'autre, et voyant toujours croître leur gloire à proportion de leur nombre? Où seriez-vous, avant que vous eussiez trouvé le degré d'élévation du premier séraphin du ciel? Pensez en vous même combien vous seriez éloigné de le pouvoir jamais concevoir, quand vous auriez vous seul tous les esprits des hommes réunis ensemble; car ce premier des séraphins doit avoir plus de grandeur lui seul que tout le reste des anges ensemble, comme le plus grand nombre renferme en soi toutes les unités des autres nombre et les surpasse de quelque unité; par exemple, le nombre de cent renferme lui seul toutes les unités qui font le nombre de quatre-vingt-dix-neuf et les surpasse d'un.

Mais quand vous auriez compris l'élévation du premier séraphin, vous ne seriez pas arrivé jusqu'au trône de la très-sainte mère de Dieu. Vous entendriez encore l'Église chanter à pleine voix : *Exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna*, qu'elle est exaltée au-dessus de la plus haute hiérarchie des anges : n'en soyez pas étonné! tous les anges sont des serviteurs, elle seule est la mère de Dieu. Est-ce merveille si la mère du prince lui est plus considérable elle seule, si elle est plus honorable et plus honorée que tous les serviteurs ensemble? C'est la mère admirable dont la gloire est du moins autant incompréhensible aux anges que la gloire des anges nous paraît incompréhensible.

C'est quelque chose, à la vérité, de dire que la Sainte-Vierge est élevée au-dessus des neuf chœurs des anges, mais ce n'est pas assez; plusieurs théologiens fort célèbres tiennent pour assuré, qu'il y a un chœur particulier pour elle seule et pour son cher Fils, plus élevé incomparablement que tous les chœurs des anges. Lisez

Gerson (Tract. 4. super Magnificat): il l'a écrit en termes exprès au Traité quatrième sur le *Magnificat*, où il distingue trois sortes de hiérarchies: la suprême, qui est la divine; la moyenne, qui est divine et humaine; et la dernière, qui n'est que pour les créatures. La divine est remplie des trois adorables personnes de la Trinité, et aucune autre n'y est admise avec elles. Sous cette première est immédiatement une seconde hiérarchie, qui n'admet que deux seules personnes qui la remplissent tout entière, qui sont Jésus-Christ et la Sainte-Vierge: et aucune autre qu'elles ne peut entrer dans ce rang-là; et la troisième, qui est composée des saints anges et des bienheureux, est au dessous de cette seconde; de manière que la Sainte-Vierge tient comme un milieu entre Dieu et les créatures; soumise à Dieu seul, supérieure à tout le reste des êtres.

Si vous pensiez d'elle, ou si vous en parliez seulement comme des créatures les plus saintes et les plus élevées dans la gloire, ce serait trop peu pour la Sainte-Vierge, parce qu'elle est au-dessus de toutes les créatures. Si vous voulez en penser ou parler comme de Dieu même, c'est trop pour elle, parce qu'elle est au-dessous de Dieu; elle a son rang particulier dans la gloire; elle remplit toute sa hiérarchie qui tient le milieu entre Dieu et tout ce qui n'est pas Dieu: où elle n'a rien de commun qu'avec la seule personne de son Fils unique. Leur liaison est inséparable, et leur gloire n'est pas seulement semblable; mais elle est commune à l'un et à l'autre: ou pour mieux dire, usant des paroles du dévot Arnaud de Chartres, elle n'est que la même dans tous les deux: *Filii gloriam cum matre, non tam communem judico quam eamdem* (Arnol. car. not. tract. de laud. Virg.).

Et c'est ainsi que celle qui fut autrefois la prison ou le cachot de la majesté infinie de Dieu, anéanti dans son chaste sein, est devenue le trône très-sublime et très-éclatant de sa gloire: *Sic amor vindicat*, c'est de cette façon que l'amour se venge. O Dieu! qu'il fait bon tomber dans ses mains! O mon Dieu, qu'il fait bon s'abandonner à sa puissance! Qu'il fasse de nous tout ce qu'il voudra, jamais il n'est plus aimable que quand il se venge selon son génie. Vous voyez comme il a commencé magnifiquement; voyez comme il a poussé plus loin ses vengeances.

ARTICLE III.

La seconde couronne de la Sainte-Vierge, les splendeurs de sa gloire.

Tout est si magnifique et si éclatant de gloire dans la majesté infinie de Dieu, que saint Jean nous dit que non-seulement il

est la lumière qui bannit toutes les ténèbres : *Quoniam Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt ullæ ;* mais le roi prophète ajoute que la splendeur éclate jusqu'en ses habits, et qu'il n'est vêtu que de lumière : *Amictus lumine sicut vestimento* (Psal. 103. v. 2.)

Et toutefois j'entends des plaintes d'un quelqu'un, qui était sa figure, comme si elles sortaient de sa bouche : *Spoliavit me gloria mea ;* on m'a dépouillé de ma gloire (Job. 19. v. 9). Véritablement on a vu ce grand soleil de l'éternité éclipsé dans le temps; on l'a vu réduit dans un état si obscur, qu'il n'y paraissait pas le moindre rayon, ni de lumière, ni de gloire, ni de grandeur ; au contraire, tant d'abjection et d'obscurité et une apparence si méprisable, que les prophètes l'ont dépeint sans beauté, sans forme, sans figure, jusqu'à le nommer la honte et l'opprobre des hommes : *Opprobrium hominum, et abjectio plebis* (Psal. 2. v. 1). Est-ce vous, majesté infinie, qui êtes essentiellement lumière, qui produisez une immensité de splendeurs en vous-même, et qui les épanchez au-dehors de vous sur vos créatures, pour faire le grand jour de l'éternité bienheureuse pour tous vos saints, est-ce vous-même que je vois tant défiguré ? Hé ! qui est-ce qui vous a réduit en cet état ?

C'est l'amour, me répondrait-il. Voilà une des grandes victoires qu'il a remportées sur moi : *De Deo triumphat amor ;* il s'est accordé avec ma mère, et par elle il m'a revêtu du sac méprisable d'une chair mortelle ; et moi qui étais vêtu de lumière, je me suis trouvé enveloppé dans de si profondes ténèbres, qu'on n'a pas aperçu en moi le moindre rayon de ma gloire, et que j'ai paru sur la terre comme le dernier des hommes. C'est l'amour tout-puissant avec ma mère : c'est-elle, avec l'amour, qui m'a dépouillé de tout l'éclat de ma gloire : *Spoliavit me gloria mea.* Je ne dis pas qu'elle m'en a privé ; car elle m'est si essentielle et si nécessaire qu'il est aussi impossible que je la perde que ma divinité. Mais elle m'en a dépouillé comme qui dépouillerai un roi de sa pourpre, pour le revêtir des habits d'un pauvre : il ne laisserait pas d'être roi, mais ce serait un roi dépouillé et traité indignement ; c'est ainsi que le pauvre habillement que j'ai reçu de ma mère m'a fait méconnaître et m'a exposé aux mépris des hommes.

Mais je veux m'en venger comme l'amour se venge : pour un habit si abject dont elle a voilé les éclats de ma gloire dans la vie mortelle, je veux qu'elle soit revêtue éternellement des splendeurs de ma propre divinité ; c'est ainsi que saint Bernard en parle : *Vestis illum substantia carnis tuæ, et vestit ille te gloria majestatis suæ.* (Bern. de verbis apost.). Admirable ven-

geance de l'amour, pour avoir enfermé le soleil divin comme dans un sac et l'avoir tenu caché dans son chaste sein, elle en sera toute revêtue, et paraîtra richement parée à la vue de tous les êtres, dans la magnificence de son triomphe : le soleil sera son manteau royal et l'habillement de sa gloire : *Mulier amicta sole.*

Et n'est-ce pas avec ce pompeux ornement que saint Jean nous dit dans l'Apocalypse qu'il l'a vue au ciel ? *Un grand prodige*, dit-il, *me parut au ciel : je vis une femme toute revêtue du soleil* (Apoc. 12), et comme cette merveilleuse vision lui fut manifestée depuis l'Assomption de la Sainte-Vierge, il n'y a pas à douter que ce ne fût elle-même en personne, qu'il vit dans le plein jour de sa gloire. Mais cette grande lumière qui l'environnait en forme d'habit n'était pas le soleil matériel qui éclaire tout ce bas monde, c'en était un autre plus noble sans comparaison ; et que peut-on penser, sinon que c'est cette lumière de gloire dont les théologiens nous parlent, quand ils disent que la créature n'est pas capable de voir Dieu si elle n'est élevée au dessus de sa condition naturelle, et que quoique l'essence divine soit très-visible d'elle-même, puisqu'elle est une lumière infinie, néanmoins, comme nos yeux n'ont pas la force de regarder en face le soleil dans son plein midi, il est impossible à tout esprit créé de voir clairement l'essence de Dieu dans la majesté de sa gloire, par sa seule force naturelle.

Il est donc nécessaire qu'il soit élevé au-dessus de soi-même : il faut qu'il soit soutenu et fortifié par une vertu surnaturelle ; et cette vertu est une qualité toute divine, qu'ils appellent la lumière de gloire, qui fait à peu près à l'esprit, pour le rendre capable de voir clairement les beautés divines, ce que fait la lumière du soleil à nos yeux pour leur faire voir les beautés du monde : que conclure, sinon qu'il n'y a qu'une seule et une même lumière pour tous les yeux du corps, mais il y a autant de lumières de gloire particulières et inégales qu'il y a d'esprits bienheureux qui voient la face de Dieu dans le ciel? Chacun a sa portion limitée plus ou moins grande, selon ses mérites, et la mesure de leur béatitude éternelle est justement celle de la lumière de gloire qui leur est donnée, pour voir plus ou moins parfaitement l'essence de Dieu; mais il n'y a point de partage pour la Sainte-Vierge.

§ UNIQUE.

Toute l'abondance de la lumière de gloire est communiquée à la Sainte-Vierge.

Ne peut-on pas dire ici, par rapport à la gloire, ce que saint Jé-

rôme a dit de la grâce : *Cœteris per partes , in Mariam vero totius gloriæ quæ in Christo est , plenitudo venit* : que tous les autres bienheureux en ont des parcelles, mais que toute la plénitude qui est en Jésus-Christ même est donnée à la Sainte-Vierge sans aucune diminution, puisque la gloire répond à la grâce. Car quand on nous assure qu'elle est toute revêtue du soleil, n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'elle est dans le ciel de la gloire ce qu'est le soleil dans le ciel de ce monde visible ? On voit un grand nombre d'étoiles qui ont chacune leur petit point de lumière, différent selon leur grandeur : mais il n'appartient qu'au soleil d'en être une source inépuisable et d'en avoir lui seul une si grande plénitude, que tout le reste des astres réunis ensemble ne pourrait pas l'égaler. C'est ainsi que la Sainte-Vierge est le soleil dans le grand jour de l'éternité, et tout le reste des saints et des anges ne sont que des étoiles , qui ont à la vérité chacune leur point et leur portion de lumière ; mais toute leur multitude réunie ensemble n'égalerait pas celle du soleil.

On ne dit pas qu'elle soit elle-même le soleil, qui éclate de sa propre lumière, parce qu'elle n'est pas Dieu ; mais on dit qu'elle est toute revêtue du soleil. L'habillement qui couvre et qui pare un corps n'est pas produit par le corps même, il lui vient d'ailleurs, mais il approche si près du corps, il s'ajuste si bien à sa taille et à sa mesure que le corps et l'habit dont il est vêtu ne sont pas plus grands l'un que l'autre. O très-Sainte-Vierge ! mère admirable ! Que faut-il donc penser de vous, puisqu'on nous dit que vous êtes vêtue du soleil ? Qui pourrait concevoir la grandeur immense de votre gloire ? Le soleil tout entier n'est pas trop grand pour faire votre habillement. Êtes-vous donc de sa grandeur ? Toute la gloire de votre Fils unique , qui vous environne comme votre habit et qui vous embellit de ses plus riches ornements, n'est donc pas plus grande que vous ; toute la plénitude de la gloire qui est en Jésus-Christ est donc en Marie, comme saint Jérôme disait de la grâce. O majesté ! ô grandeur ! ô immensité de la gloire de la mère de Dieu ! que vous êtes incompréhensible !

Mais est-ce vous-même qui vous disiez l'humble servante du Seigneur, qui avez paru sur la terre si pauvre, et dans un état si abject, que vous n'étiez que la femme d'un simple charpentier ? et ce qui est encore plus humiliant, vous étiez la mère d'un Fils si haï et si méprisé, qu'il est mort comme un misérable attaché sur la croix. Est-ce vous-même que le monde a vue en cet état ? Qui est-ce donc qui vous a élevée à un si haut degré d'honneur et

de gloire? Qui vous a ainsi enrichie! Qui est-ce qui vous a revêtue d'un si bel habit? C'est celui même, vous dirait-elle, à qui j'en avais donné un si abject, qu'il paraissait comme un des pécheurs : jusque-là que les Pharisiens disaient qu'ils savaient fort bien qu'il était pécheur : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Celui que j'avais dépouillé de sa gloire est celui-là même qui m'a exaltée et qui m'a comblée de biens infinis : *Sic amor vindicat*: c'est de cette sorte que l'amour se venge. O amour sacré, que vos vengeances sont aimables ! oh ! qu'elles sont désirables ! Vous faites votre gloire de rendre toujours le bien pour le mal. Hélas! puisque j'en fais tous les jours , vengez-vous donc sur moi de la sorte, et qu'après m'être rendu coupable de tant de crimes , recevant une plus grande abondance de vos miséricordes, je puisse chanter à jamais : *Sic amor vindicat* : voilà les vengeances admirables du saint amour de mon Dieu : c'est ainsi que l'amour se venge.

Il se présente ici une difficulté qui n'est pas petite : comment est-ce qu'on pourrait voir une personne qui serait revêtue du soleil? Ne faudrait-il pas qu'elle disparût à force de paraître avec tant d'éclat ? Sans doute qu'on ne la verrait pas , on ne verrait que le soleil. Comment donc peut-on concevoir ce que saint Jean dit, qu'il a vu la très-Sainte-Vierge au ciel toute revêtue du soleil ? C'est un effet de la vivacité miraculeuse des yeux de cet aigle des évangélistes, qui ont pu percer jusque dans le sein du Père-Éternel, pour y voir la naissance divine de son Fils unique: ils ont bien pu aussi discerner la mère d'avec son Fils unique, au milieu des splendeurs de sa gloire qui la revêtaient comme son habit. Mais les saints pères, qui n'avaient pas les yeux si forts ni si pénétrants que lui, s'en sont trouvés éblouis quand ils l'ont voulu regarder en cet état; ils n'ont vu qu'une beauté qui les ravissait , les éclats d'une gloire qu'ils admiraient et qu'ils ne pouvaient comprendre , beaucoup moins exprimer par leurs paroles.

Grégoire de Nicomédie paraît transporté hors de lui-même; il n'a que des admirations, que des langueurs d'amour, que des exclamations, que son ravissement tire de son cœur plus que de sa bouche; ce ne sont que des paroles entrecoupées et sans liaison qui ne disent rien, sinon qu'il n'en saurait rien dire : *O pulcherrima pulchritudo pulchritudinum* ! ô très-belle beauté des beautés ! *O Dei genitrix pulchrorum omnium summum ornamentum !* O mère de Dieu, le suprême ornement de toutes les choses les plus belles! Pensez de quel sentiment pouvaient procéder ces paroles , et qu'elle devait être l'ardeur du zèle, la profondeur du respect, et la tendresse de la dévotion qui la faisait exhaler du

fond de son cœur. Baissons ici les yeux et cachons-nous de honte, quand nous voyons les lâches et indignes sentiments de notre cœur auprès de ceux-là ; mais pour le quitter, retournons voir les admirables vengeances du divin amour ; en voici une qui n'est pas moindre que les précédentes.

ARTICLE IV.

La troisième couronne de la Sainte-Vierge est sa puissance absolue au ciel et sur la terre.

Quand Dieu fait part de sa gloire, il fait aussi part de sa puissance à un bienheureux. Nous voyons dans l'Apocalypse que les saints donnent des louanges infinies à Dieu de ce qu'il les fait régner avec lui dans le ciel : *Fecisti nos Deo nostro regnum, et regnabimus* (Apocal. 5). Et saint Thomas dit que l'investiture de leur royaume leur est donnée par la claire vision de l'essence de Dieu (D. Th. 3. cont. gent. cap. 65). Mais comment est-ce qu'on peut concevoir qu'en voyant Dieu ils deviennent des rois, auxquels Dieu fait part de son empire et de sa puissance ? Cet oracle de notre théologie répond qu'il faut pour cela que notre entendement soit élevé à l'ordre de la nature divine; et pour l'entendre, il faut nécessairement raisonner ainsi sur ce principe de la philosophie : *Operari sequitur esse.*

Que feriez-vous si vous vouliez rendre une pierre capable de vivre, de se nourrir et de croître ? Il faudrait l'élever au-dessus de son être de pierre qui est inanimé, et la faire passer dans l'être des plantes et des arbres, qui sont des êtres animés de l'âme végétante. Et s'il fallait rendre une plante capable de sentir, de voir, de goûter, de souffrir de la douleur, que feriez-vous? Il faudrait l'élever au-dessus de son ordre de plante, et la faire passer dans l'ordre des animaux qui ont une âme sensitive ; autrement elle n'aura pas les opérations de l'animal, n'en ayant pas l'être: *Operari sequitur esse.* Et s'il fallait rendre un animal capable de raisonner, d'avoir une conscience et une syndérèse, que feriez-vous ? il faudrait nécessairement l'élever au-dessus de sa condition d'animal et de brute et le faire passer au rang des hommes, dont l'être est intelligent et raisonnable, car l'opération suit l'être. Pour rendre donc un homme capable des opérations divines, comme de voir clairement la divine essence, la contempler et l'aimer, qui sont les plus naturelles opérations de Dieu qu'il continue éternellement, que faudrait-il faire ? il faudrait bien par nécessité l'élever au-dessus de son ordre naturel d'homme rai-

sonnable et le faire entrer dans l'ordre de la nature divine, puisque l'opération suit l'être; et c'est ainsi que saint Thomas raisonne : *Hoc enim aliter fieri non potest, nisi intellectus noster ad ordinem divinæ naturæ sit elevatus* (D. Thom. 3. cont. gent. cap. 61). Car puisque l'opération suit l'être, pour faire les opérations qui sont propres et naturelles à Dieu, il faut avoir l'être de Dieu, il faut être élevé à la suprême dignité de l'être divin; et c'est pourquoi l'Écriture sainte appelle les hommes des Dieux : *Ego dixi: Dii estis.*

Mais enfin, comment est-ce que les hommes, qui ne sont que poussière, peuvent être élevés jusque là? comment deviennent-ils des Dieux? Ils sont élevés jusqu'à cette grandeur intime par la lumière de gloire; et ils deviennent des Dieux lorsqu'ils voient clairement l'essence de Dieu, parce qu'ils sont tous abîmés dans l'immensité de sa gloire, qui les engloutit, les absorbe, les déifie et les transforme en lui-même; ils ne sauraient être plus près de la grandeur infinie de Dieu, ils sont dans le poste de Dieu comme s'ils étaient Dieu même.

Et c'est ainsi que l'oracle divin en parle : *Similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est* (1. Joan. 3) : nous le verrons comme il est et nous ferons ce qu'il fait, et nous serons ce qu'il est; car l'opération suit l'être. Nous serons donc des rois comme lui, son royaume sera notre royaume, et sa royauté sera la nôtre. C'est la promesse pleine de consolation qui nous est donnée dans l'Evangile : *Ne craignez pas, petit troupeau, parce que votre Père céleste a pris plaisir à vous donner le royaume*(Luc. 12). C'est la vérité éternelle qui promet; y a-t-il rien de plus assuré? c'est un royaume qu'il promet; y a-t-il rien de plus consolant? c'est son propre royaume qu'il promet; y a-t-il rien de plus puissant que d'être en possession de la souveraineté de Dieu même? Et ne craignez pas que cela vous manque, puisque c'est Dieu qui vous le promet : *Nolite timere, complacuit Patri vestro dare vobis regnum;* il aura même de la complaisance de vous avoir ainsi élevé.

Quoi donc! tous les saints, jusqu'au dernier, seront éternellement en cet état-là! Quoi! cette poussière méprisable que l'on foulait sous les pieds, qui ne paraissait point et qu'on ne comptait pour rien, sera élevée, jusqu'à ce haut comble de puissance, de gloire et d'honneur! Entendez-vous bien cela, pauvre petit ver de terre? considérez-vous bien que c'est vous-même à qui Dieu promet un si grand bonheur? croyez-vous fermement que ce Dieu qui vous parle et qui vous promet est la vérité même, qui ne saurait tromper personne? Vous tenez-vous bien assuré de sa

promesse? vous y attendez-vous? y aspirez-vous comme à une chose qui ne saurait vous manquer, si vous le voulez? Ah! si vous le croyez, si vous en êtes bien persuadé et si vous vous y attendez véritablement, quelle doit être la jubilation de votre cœur? quelle doit être l'élévation de votre esprit? quelle est donc la disposition de votre âme? Arrêtez-vous là, pensez là-dessus et pensez-y à loisir. Regardez en haut et laissez abîmer vos pensées dans ce vaste infini, éternel, incompréhensible, du royaume qui vous est promis, qui vous attend et que vous attendez avec assurance, et vous verrez ce que l'impression vive et profonde de cette grande vérité produira en vous.

Eh! quoi, mon Dieu! si la seule représentation de quelque félicité vaine et purement imaginaire entretient avec plaisir tant de personnes qui s'amusent à rêver sur quelque plaisante imagination qu'ils se sont forgée eux-mêmes, que serait-ce donc si elles se remplissaient le cœur et l'esprit de la vérité de cette félicité éternelle, si grande et si assurée? Oh! si elles en portaient toujours l'impression fortement gravée dans l'âme, à force d'y avoir pensé souvent et de s'y attendre avec un ardent désir, ne seraient-elles pas déjà bienheureuses?

§ UNIQUE.

Combien la puissance de la Sainte-Vierge éclate dans le ciel.

Venons maintenant au sujet qui nous fait parler. Puisqu'il est vrai que Dieu traite ainsi le moindre de ses serviteurs, que faut-il penser de sa propre mère? N'est-il pas raisonnable de croire qu'elle lui est plus considérable et plus chère, elle seule, que tous ses serviteurs ensemble? Et que, par conséquent, il lui donne une plus riche possession de tout le trésor de sa gloire, une puissance plus absolue dans tout son royaume et une autorité plus souveraine sur les trois étages du monde; je veux dire le ciel, la terre et les enfers? les anges ni les saints n'en ont pas tant tous ensemble; il est vrai qu'ils sont tous des rois, et que c'est une beauté charmante au delà de ce qu'on peut penser, de voir la magnificence du royaume de Dieu, qui n'aura point de moindres sujets que des rois, dont le nombre sera innombrable et presque infini; qui peut concevoir quelle sera la splendeur d'un si beau royaume?

Et toutefois, ce n'est pas ce qui fait le plus grand éclat de sa gloire; mais c'est de voir une seule mère de Dieu qui règne sur tous les rois avec plus d'empire que les rois de la terre ne règnent sur leurs sujets. C'est de voir que la splendeur de sa gloire

et de sa puissance paraît avec tant d'éclat au-dessus de celle de tous les anges et de tout le reste des bienheureux, que c'est comme le soleil, qui éclipse tous les astres du ciel par sa présence, comme s'ils se cachaient de honte, n'osant paraître devant une beauté qui surpasse la leur, sans comparaison. C'est justement ainsi que le grand cardinal saint Pierre Damien parle de la très-Sainte-Vierge : *Sic utrorumque spirituum hebetat dignitatem, ut in comparatione Virginis, nec possint nec debeant apparere* (Damian. serm. de assumpt. beatæ Virg.) : il dit qu'elle offusque de telle sorte, par la majesté de sa gloire, la dignité de l'un et l'autre esprit, c'est-à-dire l'angélique et l'humain, qu'il ne paraît pas qu'ils en aient aucune auprès d'elle.

Il faut donc raisonner de la puissance comme de la gloire, et dire : il est vrai que la puissance de tous les saints est admirable, parce qu'elle est d'un ordre supérieur à toute la nature, et qu'un seul des saints ou des anges peut plus que tous les monarques du monde, qui n'ont rien qui ne soit naturel. Il est vrai que si on considère tous les anges et les saints ensemble, ils ont une puissance si admirable, qu'il n'y a point d'esprit qui soit capable de la concevoir. Mais si on regarde la puissance de la seule mère de Dieu, elle éclate tellement au-dessus de toute la leur, qu'elle l'offusque et l'éclipse; de sorte qu'elle ne peut ni ne doit paraître que très-peu de chose en comparaison.

Qui est-ce qui ne sentira pas son cœur attendri et son âme tout encouragée, s'il prend les paroles et les sentiments de l'abbé Gueric, quand il fait parler ainsi Jésus-Christ à sa sainte mère, dans le triomphe de son assomption? Venez, ma bien-aimée, et je mettrai mon trône en vous; aucune autre ne m'a tant donné que vous dans l'état de mon humanité; je ne veux aussi rendre tant à personne dans la gloire de ma divinité; vous m'avez revêtue de la substance de votre chair humaine, et moi je vous revêtirai des grandeurs de ma puissance divine; vous avez caché sous la terre le soleil de la divinité, et moi je vous ferai paraître tout éclatante des lumières de ce même soleil, sur le plus élevé des trônes de l'éternité (Gueric. serm. de assumpt.) : *Sic amor vindicat*, c'est ainsi que l'amour se venge.

Vous m'avez reçu enfant dans le sein de votre humanité, et moi je vous recevrai la plus grande de mes créatures dans le sein de ma divinité; vous m'avez nourri un temps du lait de vos mamelles virginales, et moi je vous nourrirai éternellement de la substance de ma propre divinité ; c'est par vous qu'étant fait Homme-Dieu, j'ai ménagé la réconciliation des pécheurs avec

Dieu mon Père. Et c'est aussi à vous qui êtes la mère de l'Homme-Dieu, que tous les réconciliés rendront des hommages et des reconnaissances éternelles, pour la possession du bien infini qu'ils ont reçu de moi par votre moyen : *Communicasti mihi quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum ;* enfin, vous m'avez donné libéralement ce qui est de votre humanité, et moi je vous communiquerai très-abondamment ce qui est de ma divinité. C'est ainsi que l'amour se venge.

O divin amour, que vos vengeances sont aimables! ô mon Dieu, qu'elles sont désirables! Quelle douce consolation à une âme de savoir qu'elle est entre les mains du divin amour, de se voir tout abandonnée à lui pour le laisser faire d'elle tout ce qu'il voudra! Hélas! elle est assez malheureuse pour lui faire quelquefois de petites infidélités, et il s'en venge aussi durant cette vie avec quelque peu de sévérité; mais c'est l'amour qui n'a rien qu'il ne soit aimable : laissons-le faire de nous ce qu'il voudra, et soyons assurés qu'il se vengera bien d'une autre façon des âmes qu'il aime durant toute l'éternité. Disons-lui souvent cette parole si tendre de saint Augustin : *Ama et fac quod vis.* O divin amour! aimez-moi, je ne vous demande que cette seule chose, aimez-moi, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Penser seulement que Dieu nous aime, le penser sérieusement, le croire, en être bien persuadé, n'y a-t-il pas de quoi nous combler de consolation?

J'ai connu un saint religieux, homme de grande autorité, et j'ai eu le bonheur d'être quelque temps sous sa conduite. Comme il marchait un jour par la campagne, il trouva une pauvre petite fille qui gardait son troupeau, et qui lui parut fort modeste; il lui demanda : mon enfant, à quoi pensez-vous quand vous êtes ainsi seule? Elle hésita un moment, et lui répondit avec la douceur d'un ange : *Mon père, je pense que Dieu m'aime.* Eh! qui vous l'a dit, ma fille, que Dieu vous aime? C'était donner un sensible assaut à son cœur, qui en avait trop d'expérience pour en pouvoir douter. Sa bouche ne put répondre à cela; mais ses yeux prirent la parole et commencèrent à verser deux ruisseaux de larmes, et se mettant à genoux avec une profonde humilité : *Mon père, donnez-moi, s'il vous plaît, votre bénédiction.* Et lui, qui comprit aussitôt le mystère de son occupation intérieure, la laissa en paix.

Mon Dieu, disait-il en continuant son voyage, que vous êtes admirable! vous cachez vos plus grands secrets aux sages du monde, et vous prenez plaisir à les révéler aux simples! Combien

de grands esprits et de savants docteurs, et combien d'hommes illustres dans les sciences qui n'auront jamais dans toute leur vie tant de lumière ni tant de grâce, ni une occupation si sublime que cette pauvre petite fille qui ne paraît rien! Hélas! que faisons-nous? humilions-nous profondément, taisons-nous, débarrassons-nous de toute autre affaire, pensons bien que Dieu nous aime et qu'il faut l'aimer, c'est assez.

ARTICLE V.

La quatrième couronne de la Sainte-Vierge est une pleine satiété de tous les biens qui peuvent contenter le cœur.

Le grand apôtre, parlant de la gloire, la nomme un poids éternel, *æternum gloriæ pondus* (2. Cor. 4). Pourquoi appelle-t-il un poids ce qui n'a aucune pesanteur et ce qui ne tend point en bas? Saint Thomas répond que le poids n'est pas toujours une pesanteur, mais que c'est une forte inclination qui attire et qui entraîne agréablement chaque chose à son centre. Et comme il n'y a point de centre qui puisse avoir des charmes si puissants pour attirer les âmes comme la beauté infinie de Dieu, quand il lui plaît de se manifester à elles par la lumière de la gloire, il n'y a aucun poids qui les emporte avec tant de force; de sorte que c'est proprement la gloire qu'on doit appeler un poids éternel, et on peut même la nommer un poids tout-puissant. C'est pourquoi saint Thomas l'exprime excellemment à son ordinaire en ce peu de paroles: *Nihil erit in homine, quod non sequatur impetum gloriæ* (D. Th. ibid.).

Il faut confesser qu'il y a de quoi admirer la noblesse et la dignité de l'âme raisonnable, que son Créateur a voulu privilégier d'une liberté si absolue, que quand elle aurait devant ses yeux tous les biens que Dieu peut tirer du trésor inépuisable de sa toute-puissance (encore qu'ils lui parussent très-aimables et qu'elle se sentît puissamment sollicitée à les aimer, parce qu'elle est faite pour aimer le bien), sa liberté est plus forte que tous ses attraits; elle peut toujours dire: je n'en veux point tant; la jouissance de sa liberté lui est si chère, qu'elle ne la perdrait pas pour la possession de tous les trésors que Dieu pourrait lui donner.

Mais quand elle vient à le trouver lui-même, quand elle découvre ce trésor infini, cette source de tous les biens, cette suffisance à qui tous les cœurs ne suffisent pas pour la comprendre, elle ne saurait plus se conserver dans la possession de sa liberté, parce qu'elle est attirée, ravie, enlevée par ce poids éternel de la

gloire avec tant d'impétuosité, que, perdant dans cet heureux moment tout usage de liberté, elle se rend avec joie esclave de ce grand roi de toutes les libértés de ses créatures; elle est si pleinement contente de lui seul, qu'elle ne fait plus état de sa liberté, qu'elle chérissait plus que tous les biens créés ensemble : elle pouvait toujours dire de tout le reste, je n'en veux point; mais il lui serait impossible de consentir à perdre la vue de son Dieu pour un seul petit moment durant toute l'éternité, parce que ce poids éternel de la gloire l'emporte avec tant d'impétuosité, qu'il n'est point à sa liberté de lui résister : *Nihil est in homine, quod non sequatur impetum gloriæ.*

O mon âme! puisqu'il est vrai que vous serez emportée avec tant de force par le poids de ce bien infini, quand vous le verrez, que vous n'aurez plus la liberté de lui résister; que n'ouvrez-vous les yeux pour le regarder durant cette vie? N'avez-vous pas les yeux de la foi, qui sont aussi certains de leur objet que la lumière de gloire est certaine du sien? Que ne le voyez-vous, que ne le contemplez-vous aussi présent en vous qu'il l'est aux bienheureux?

Mais je m'aperçois bien que je ne viens pas encore au point que j'ai promis de toucher. Je dois vous dire ce qui est particulier à la Sainte-Vierge dans la possession du bien infini de la gloire, et ce qui la distingue des autres bienheureux. Premièrement l'abondance de ses biens est qu'elle pourrait être l'objet de l'envie de tout le reste des bienheureux, et qu'elle seule est incapable de concevoir jamais aucune envie. Quand je dis qu'elle pourrait être l'objet de l'envie des autres bienheureux, je ne dis pas qu'elle le soit; car si l'envie s'était une fois glissée dans le ciel, elle ferait bientôt un enfer, puisque son génie malicieux est de faire son tourment du bien qu'elle voit en autrui. Et comme tous les bienheureux, excepté la seule Sainte-Vierge, en voient quelque autre au-dessus d'eux qui jouit d'un bien plus grand que celui qu'ils possèdent, s'ils étaient atteints de l'envie ils deviendraient tous malheureux. Ils n'ont pas d'envie, à la vérité; au contraire, chacun aime le bien qu'il voit en autrui comme le sien propre, et en conçoit une joie qui augmente la sienne autant qu'il l'aime.

On voit assez par-là qu'elle est donc plus riche elle seule que tout le reste des bienheureux; mais quel est le prix et l'abondance de son trésor? ne faisons pas de vains efforts pour le concevoir, ce serait tenter l'impossible. *Ne laboretis, non enim comprehendetis* (Eccles. 43. v. 34). C'est un abîme où il faut se perdre sans en trouver jamais le fond; c'est un secret ré-

servé à la connaissance de Dieu, c'est un prodige qu'il faut admirer et qu'il faut adorer sans s'efforcer de le comprendre; mais du moins il le faut aimer ardemment et lui applaudir de toute l'étendue de nos âmes, et en concevoir une joie qui passe tout ce qui pourrait nous contenter au monde; car être insensible et indifférent à ce qui la touche, c'est une marque sensible d'une très-grande indévotion, et cette marque ne peut être que très-funeste, parce qu'elle sent la réprobation finale.

Si l'histoire nous rapporte qu'on a vu un père mourir par un excès d'amour et de joie, voyant ses deux enfants remporter chacun une glorieuse victoire dans un même jour, comblés d'honneur, couronnés de lauriers, applaudis et préconisés par toutes les voix de l'amphithéâtre; son cœur, qui les aimait plus que lui-même, ne suffisant pas à contenir l'excès de sa joie, s'étendit au-delà des bornes de sa puissance naturelle, et, se dilatant plus qu'il ne pouvait, par la violence du plaisir qu'il en ressentait, succomba sous le poids de sa félicité, expirant sur l'heure, et ensevelissant sa vie dans le triomphe de ses enfants; que deviendra donc votre cœur, si vous avez vraiment de l'amour pour la Sainte-Vierge? si vous prenez tout l'intérêt que vous devez à sa gloire, et si vous avez pour elle les véritables sentiments d'un enfant pour sa propre mère, pourra-t-il ne pas mourir d'un excès de contentement, la voyant si comblée de gloire, de biens et d'honneurs?

Car ce n'est pas ici un triomphe d'un jour, et qui se passe en peu d'heures; c'est une gloire éternelle, toujours actuelle, qui dure perpétuellement, et qui ne finira jamais. Ce ne sont pas des lauriers qui se flétrissent bientôt, et qui ne sont que fort peu de chose; ce sont des diadèmes immortels, proportionnés à la dignité de la souveraine impératrice de tous les êtres créés; ce n'est pas l'applaudissement d'un amphithéâtre particulier, ce sont les acclamations universelles du ciel et de la terre, de tous les temps et de toute l'éternité. Pouvez-vous voir cette infinité d'honneurs qui sont rendus à la très-Sainte-Vierge et cette immensité de biens qu'elle possède, sans être transporté de joie? Quelle misère, si votre cœur n'en était pas seulement touché! Hé! du moins, ayez du regret d'être insensible à tout ce qui touche les intérêts de la très-Sainte-Vierge, tandis que le ciel et la terre en font après Dieu leur plus grande félicité; du moins, ayez honte de n'avoir pour compagnons de votre insensibilité que les démons et les réprouvés; et si cette honteuse compagnie ne vous confond pas encore, du moins soyez confus de ne pas en sentir de confusion, et pensez si ce n'est pas à vous que s'adresse cette sen-

tence très-formidable de l'Écriture : *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum.* Qu'il n'appartient qu'aux damnés d'avoir un cœur insensible à tous les mouvements de la piété ; je vous laisse à méditer à loisir là-dessus, tandis que je continue à considérer les aimables vengeances de l'amour sacré dans le triomphe de la Sainte-Vierge; que peut-il faire davantage? Vous allez le voir.

ARTICLE VI.

La cinquième couronne de la Sainte-Vierge; le torrent des délices de la maison de Dieu va fondre sur elle.

Le grand cardinal saint Pierre Damien (Damian. Serm. de assumpt.), après s'être efforcé de nous décrire la magnificence et la gloire de l'entrée du fils de Dieu dans son empire, au jour de son admirable ascension, a poussé le zèle de sa dévotion vers la Sainte-Vierge encore plus loin, car voici comme il parle d'elle : *Attolle jam oculos ad assumptionem Virginis, et salva Filii majestate, invenies occursum hujus pompæ, non mediocriter digniorem.* Élevez maintenant vos yeux pour contempler avec quelle magnificence la très-Sainte-Vierge a été reçue dans le ciel, et vous remarquerez, que, sauf la majesté de son Fils unique, la pompe et la gloire de son triomphe a quelque chose de plus digne; car le Fils n'a vu que des anges venir au-devant de lui, mais la mère a vu le Dieu même des anges en personne venir au-devant d'elle, accompagné de tous les princes de sa cour céleste, et la recevoir avec tout l'amour et la joie et toute la révérence qu'un tel Fils pouvait rendre à sa mère, et qu'une telle mère était digne de recevoir de lui; de dire quels étaient les sentiments réciproques de leurs cœurs et leur parfaite correspondance, eux seuls le savent, les anges l'admirent, mais c'est ce qui nous est incompréhensible. On peut bien dire seulement que ce fut là que l'on vit la plus solennelle et la plus éclatante vengeance du divin amour. *Sic amor vindicat.*

Mais ne peut-on pas ajouter à cela que non-seulement tous les anges et tous les bienheureux habitants du ciel, mais encore toute la terre et tous les hommes, pour le moins ceux qui ont quelque teinture de la piété chrétienne, n'ont cessé et ne cessent encore tous les jours de donner tout l'eclat qu'ils peuvent à la gloire de son triomphe, et de joindre du moins leurs applaudissements au souverain comble de sa joie ? Tous les temps qui se sont

écoulés depuis son entrée dans le ciel ont répondu selon leur pouvoir à son éternité bienheureuse. On n'a point cessé de travailler à élever sa gloire au-dessus de tout ce qui est au-dessous de Dieu; on n'a point fini ses panégyriques; et qui saurait au vrai l'histoire de tout ce que la piété des fidèles a produit par toute la terre, peut-être verrait-il qu'il ne s'est pas passé un siècle, pas une année, pas un jour, pas une heure, ni peut-être un moment, dans toute la durée des temps, dans lequel il n'ait été des personnes appliquées à penser à elle ou à parler d'elle, ou à publier ses louanges, ou à la prier, ou à la servir en quelque autre manière; c'est ce qui a fait dire à saint Bernard qu'elle est la grande affaire de tous les siècles. *Negotium omnium sæculorum;* qu'on a toujours affaire autour d'elle, que les éloges de ses grandeurs seront sans interruption et sans fin sur la terre aussi bien que dans le ciel, et qu'elle est véritablement comme l'empereur Léon la nomme, *panegyris omnium sæculorum*, le panégyrique perpétuel de tous les siècles. J'ajouterais volontiers qu'elle est: *panegyris temporis et æternitatis*, le panégyrique de tous les temps et de toutes les éternités.

O Dieu! quelle ravissante harmonie à qui pourrait entendre dans un même temps et dans un même lieu les voix différentes qui ont fait éclater ses louanges, toutes réunies et d'accord dans un même chœur de musique! Que de millions de voix des patriarches, des prophètes, des apôtres, des saints pères, et de tant et tant de docteurs catholiques qui tous l'ont publiée bienheureuse et la reine des bienheureux, comme elle-même l'avait prophétisé dans son cantique: *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Oh! si toutes les bibliothèques du monde étaient animées, et si ce nombre innombrable de livres dont elles sont pleines, et qui sont remplis de ses louanges; si tous ces riches trésors de lumières, qui renferment une infinité de pensées sublimes, de vérités rares, de sentiments d'une piété extraordinaire et de paroles puissantes pour les exprimer; si toutes ces paroles qui ne parlent point, mais qui demeurent là ensevelies dans un perpétuel silence, prenaient des voix pour faire éclater tout d'un coup ce qui ne s'est jamais dit et pensé de plus grand et de plus beau de la Sainte-Vierge; si on ouvrait de nouveau la bouche de tous les prédicateurs et de tous les orateurs qui ont parlé d'elle, et qu'ils fissent résonner tous ensemble ce qu'ils ont publié séparément et en divers lieux l'un après l'autre, qui n'avouera que ce concert si général et si délicieux devrait former une admirable conception de la grandeur de sa gloire et des joies immenses de son éternité?

Et toutefois nous n'en aurions pas encore compris la moindre partie. Que faire donc pour en concevoir davantage? Je n'ai plus qu'un point à toucher, mais il est grand; car il regarde la vie éternelle.

ARTICLE VII.

La sixième couronne de la Sainte-Vierge, l'immortalité bienheureuse.

Le plus ardent de tous les désirs du corps humain est celui de conserver son être et sa vie et de la conserver toujours : il n'appréhende rien tant que la mort, et ne désire rien tant que l'immortalité; le démon même, tout misérable qu'il est, ne voudrait pas perdre son être; il aime encore sa malheureuse immortalité, et il disait à Dieu, parlant du saint homme Job : *Pellem pro pelle, et cuncta quæ habet homo dabit pro animâ suâ* (Job. 2. v. 4). Je connais bien la plus grande passion de l'homme, il donnerait tout ce qu'il a, jusqu'à sa peau, pour conserver son être et sa vie, et c'est pour cela que la plus grande et la plus consolante promesse que Dieu nous fait est de nous donner la vie éternelle. Cette espérance est ce que nous avons de plus doux dans la vie présente; mais sa possession est ce qui comble de joie les bienheureux dans le ciel; ils jouissent de la vie avec l'assurance qu'elle est éternelle et qu'ils ne la perdront jamais.

Il est vrai que tous la possèdent, mais c'est avec une certaine mesure qui n'est pas égale en tous. Le grand océan de cette vie, c'est Dieu même, elle n'est en propre qu'à lui seul; mais il en fait couler des fleuves de son sein pour la communiquer à ses créatures. Et saint Jean, dans l'Apocalypse, dit qu'on lui montra un fleuve d'eau de cette vie, qui procédait du trône de Dieu comme de sa source, et que des deux côtés du fleuve étaient plantés des arbres qui buvaient de cette eau par leurs racines, et qui vivaient de sa même vie; mais aucun en particulier ne tirait à soi tout le fleuve, ni tous ensemble ne le pouvaient épuiser, beaucoup moins auraient ils pu boire tout l'océan immense de la vie éternelle dont il procédait. Ne vous semble-t-il pas que voilà une excellente peinture de la vie immortelle dont jouissent tous les bienheureux? Plantés solidement pour n'être jamais arrachés du rivage de ce fleuve de la vie divine, d'où chacun tire tout autant qu'il a de capacité pour la recevoir, vous les verriez tous, depuis le premier jusqu'au dernier, placés en bel ordre, le long de ce délicieux fleuve de la vie, les uns plus proches de la source et les autres plus éloignés.

Mais ne cherchez pas parmi eux la très-auguste Marie, la mère de Dieu. Elle n'est point au rang des serviteurs, parce qu'une place incomparablement plus noble est due à la propre mère : allez plus haut, et vous la verrez plantée au milieu du grand océan de la vie divine; ce que les autres en possèdent tous ensemble est un fleuve; mais ce qu'elle en possède elle seule est tout l'océan. O grandeur! ô immensité de la vie éternelle et bienheureuse que possède la divine Marie, que vous êtes admirable! Je ne dis pas qu'elle la renferme tout entière en soi-même comme Dieu; mais de vous dire quelle est sa capacité et son amplitude, Dieu seul la connaît. Nous savons seulement qu'elle a renfermé dans son chaste sein celui que toute la grandeur des cieux ne saurait contenir, et là-dessus méditez toute votre vie, philosophez tant qu'il vous plaira pour tâcher de comprendre quelle peut être la capacité que Dieu lui a donnée pour posséder la vie éternelle et bienheureuse; après tous vos efforts, vous avouerez enfin que cela vous est absolument incompréhensible; *Ne laboretis, non enim comprehendetis* (Eccles. 43. v. 34).

Une chose peut nous aider pour en avoir du moins quelque légère conjecture, c'est la beauté de la couronne qu'elle porte en tête. On dit que les Grecs, autrefois fort dévots à la Sainte-Vierge, ne mettaient jamais aucune couronne, ni d'or, ni d'argent, ni de perles, ni de pierres précieuses, sur ses images; mais ils écrivaient sur le front en lettres d'or cette seule parole Δεοτόκος, qui veut dire la mère de Dieu, voilà sa plus belle couronne, et il est vrai aussi qu'elle passe infiniment la gloire de tous les diadèmes imaginables. Or, quand vous dites que Dieu lui-même veut être sa propre couronne, quand vous pensez que le Fils unique du Père-Éternel, que saint Paul nomme la splendeur de la gloire du Père, est la vraie couronne de sa mère, mesurez ses grandeurs à sa couronne (on estime que la majesté du monarque est en sa couronne); jugez donc par celle de la Sainte-Vierge de la grandeur de sa gloire, comptez ses richesses et même l'amplitude des joies éternelles qu'elle possède par la dignité de son diadème: que pourrez-vous dire, sinon qu'elle est immense, qu'elle vous paraît comme infinie, et que cela passe tout ce que les esprits des anges et des hommes peuvent concevoir; tout ce que l'on en pourrait dire après cela, et ce qui semblerait peut-être s'étendre un peu mieux, sera beaucoup moindre; néanmoins on ne doit pas omettre d'en parler.

ARTICLE VIII.

Des richesses qui relèvent la couronne de la Sainte-Vierge.

Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse qu'il l'a vue porter sur sa tête une couronne composée de douze étoiles; mais douze étoiles ne sont pas comparables au soleil, car elles ne paraissent rien en sa présence. Que veut donc dire que la couronne de la Sainte-Vierge a été représentée à saint Jean par le brillant des étoiles plutôt que par les splendeurs du soleil? C'est qu'il n'en est pas des étoiles spirituelles comme des matérielles : celles-ci perdent leur éclat en la présence du soleil, comme s'il était si jaloux de sa gloire qu'il ne pût souffrir qu'un autre astre paraisse où il est; mais les étoiles spirituelles sont bien différentes, car jamais elles n'eclatent d'une plus belle lumière que quand elles sont en la présence du soleil divin, parce que toute leur splendeur est celle qui part de ses yeux et qu'il ne leur conserve qu'en les regardant.

Voici donc ce qui se rencontre heureusement pour composer une précieuse couronne à la Sainte-Vierge : le soleil divin, qui est son Fils unique, fait comme le corps de sa couronne, et douze étoiles qu'il allume de son même feu sont comme douze précieuses escarboucles qui lui font un bel ornement, non pour la rendre plus précieuse, mais pour l'accompagner avec décence. Vous voudrez savoir sans doute quelles sont ces étoiles? Ce ne sont pas ces astres matériels qui paraissent attachés au ciel et qui se laissent voir aux yeux des bêtes comme à ceux des hommes; mais le prophète Daniel vous répond que ce sont ces grandes lumières du firmament de l'Église qui ont éclairé tout le monde, portant en tous lieux le grand jour de la connaissance de Dieu : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt sicut stellæ, in perpetuas æternitates* (Dan. 12). Les étoiles sont les docteurs catholiques; les étoiles sont les pasteurs qui ont le zèle de paître leurs ouailles d'une bonne doctrine; les étoiles sont les prédicateurs du saint Évangile, le nombre en est plus grand que celui des étoiles du ciel, et leur lumière est plus brillante sans comparaison, puisque l'esprit de Dieu leur promet qu'elle éclatera durant des éternités perpétuelles. Prédicateurs, qui êtes la lumière du monde, si vous considériez bien la grandeur de votre ministère, de quelle ardeur d'un saint zèle vous sentiriez-vous animés?

Mais, par-dessus ce nombre innombrable d'étoiles, il y en a

douze principales privilégiées et incomparablement plus éclatantes que toutes les autres : ce sont les douze apôtres que Jésus-Christ a placés lui-même de sa propre main dans le firmament de son Église, comme les astres principaux par lesquels il voulait éclairer tout le rond de la terre; c'est lui-même qui leur a donné cette glorieuse commission, en leur disant de sa propre bouche : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie*; recevez les mêmes lumières qu'il m'a données pour éclairer le monde, je vous les communique pour les porter à toutes les nations de la terre et pour prêcher l'Évangile à toutes les créatures : *Prædicate Evangelium omni creaturæ.* Voilà des apôtres formés de la main de Notre-Seigneur, et ce sont de si beaux chefs-d'œuvre de sa grâce, que saint Thomas les tient au-dessus de toute comparaison, jusqu'à faire une sévère réprimande à qui aurait la témérité de mettre quelques autres saints en parallèle avec les apôtres. Ce sont donc les douze étoiles de la première grandeur qui composent, ou, pour mieux dire, qui embellissent la couronne de la Sainte-Vierge.

Saint Bernard dit que les apôtres avaient souvent recours à la Sainte-Vierge dans leurs doutes, et quand ils voulaient être assurés des intentions de Notre-Seigneur touchant quelque point de la religion (Consule Cartag. lib. 10). Elle avait eu part à tous les secrets de son cœur, elle avait reçu avec grand respect et conservé très-chèrement dans son cœur toutes les paroles qu'elle avait entendu sortir de sa bouche; il est donc à croire qu'elle en savait plus elle seule que tous les apôtres, et Zacharie Chrysopolitain la fait si savante, qu'il assure qu'elle n'ignorait rien de tout ce que Notre-Seigneur avait enseigné, ni de tout ce qu'il avait fait, ni de ce que d'autres avaient dit de lui; qu'elle avait fait de tout cela un précieux trésor qu'elle conservait dans sa mémoire, afin que dans le besoin elle pût rapporter tout ce qui s'était passé par ordre, et en attester la vérité à ceux qui voudraient la savoir (Hom. 14. Zach. in Monotessaron). Eusèbe d'Émèse la remercie au nom de toute l'Église, et nous avons grand sujet de lui rendre grâce avec lui, de nous avoir gardé tant de grandes et importantes vérités dans son cœur, que nous n'eussions jamais eues sans elle : *Nisi enim ipsa conservasset, non ea haberemus* (Euseb. Emiss. Hom. de perdit et invent. Jesu in templo).

Vous demandiez : Pourquoi dire que les douze apôtres, couronnés de tant de millions de couronnes, sont eux-mêmes les douze étoiles qui font la précieuse couronne de la Sainte-Vierge? Je réponds

que c'est par la même raison que saint Paul avait de dire aux Philippiens qu'ils étaient sa gloire et sa couronne, parce qu'il les avait instruits dans la foi et gagnés à Dieu : plusieurs ont cru qu'elle avait gagné une bonne partie des apôtres pour en composer le sacré collége de Notre-Seigneur; les uns, parce qu'ils étaient ses propres parents; les autres, parce qu'elle leur avait obtenu par ses prières la grâce de leur vocation à l'apostolat. C'est déjà une raison suffisante pour les appeler sa couronne. Mais, quand cela ne serait pas assuré, il est toujours vrai, selon le sentiment le plus commun des saints pères, qu'elle les a instruits de beaucoup de choses qu'ils ne savaient pas, qu'elle les a conseillés et conduits par sa présence toute céleste, qu'elle les a animés et encouragés par son divin zèle, et qu'on peut bien dire qu'ayant beaucoup contribué avec son Fils unique à la rédemption, elle a puissamment travaillé avec les apôtres à la conversion du monde. Sainte Brigitte, qui nous a fait part de ses révélations, lui donne de si grands éloges, qu'elle semble lui attribuer la gloire du bien universel de toute l'Église; car elle la nomme la maîtresse des apôtres, la force et la constance des martyrs, la directrice des confesseurs, le très-clair miroir des vierges, la consolation des veuves, l'appui et le soutien très-solide de tous les fidèles : *Omnium in fide catholica perfectissima roboratrix* (Brigitt. in serm. Aug. c. 19). Ne peut-elle donc pas bien dire à tous avec beaucoup de vérité : vous êtes ma couronne, ma gloire et ma joie?

ARTICLE IX.

Tous les saints sont la couronne de la Sainte-Vierge. Il vaudrait mieux dire que tous les saints mettent leurs couronnes aux pieds de la Sainte-Vierge.

C'est à Marie, après Jésus-Christ, que tous les bienheureux sont redevables de tout le bonheur qu'ils possèdent. Les neuf chœurs des anges lui rendent leurs actions de grâces de ce qu'elle contribue si puissamment à la réparation des ruines que la superbe du premier ange leur avait causée, voyant que c'est par son moyen que les trônes, qui demeuraient vides par la désertion des rebelles, sont tous les jours remplis par tant d'âmes angéliques et séraphiques.

C'est à elle que les patriarches du vieux Testament se reconnaissent obligés de toutes les bénédictions qu'ils ont reçues de Dieu en qualité de ses devanciers; que les apôtres, les docteurs et

tous les pasteurs de l'Église rendent grâces de leur avoir enfanté la lumière du monde, dans laquelle ils ont été puiser les célestes connaissances qu'ils ont communiquées aux hommes; que les saints martyrs se reconnaissent redevables de cette force invincible qui a triomphé des tyrans; c'est elle enfin que les saints confesseurs, vierges et solitaires et généralement tous les bienheureux regardent avec une profonde révérence comme la source de leur bonheur éternel, après l'unique Sauveur qu'elle leur a donné; et, par une très-juste reconnaissance, ils lui font tous l'hommage de leurs couronnes pour confesser qu'elle est vraiment leur reine et la reine de tout le ciel empyrée. Aussi l'Église de la terre, répondant à celle du ciel, comme le fidèle écho de sa voix ou comme le second chœur de sa musique, ne cesse de la proclamer reine et souveraine, chantant à pleine voix et la nommant partout reine des anges, reine des patriarches, reine des prophètes, reine des apôtres, reine des martyrs, reine des confesseurs, reine des vierges, et puis, réunissant tous ces éloges, elle conclut par un seul qui les renferme tous : *Regina sanctorum omnium*; elle la reconnaît et la révère comme la reine de tous les saints. Et pour conclure tout par les plus respectueux et les plus tendres sentiments des saints pères, qui tous applaudissent, la contemplant avec une très-grande joie dans cette suprême élévation de la gloire qui l'environne, dans cette immensité des richesses qu'elle possède, et dans ce vaste océan de délices éternelles dont elle jouira si abondamment à jamais, chacun lui parle de l'abondance de son cœur et s'efforce d'épancher toutes les affections de son âme à ses pieds.

Saint Pierre Damien, quoique toujours très-éloquent, ne l'est point assez à son gré quand il veut parler de l'Assomption de la Sainte-Vierge. Il voudrait que son esprit se dilatât pour répandre ses plus belles lumières avec plus d'esprit et d'abondance; il souhaite à sa bouche un fleuve d'éloquence, mais d'une éloquence qui soit toute dorée et toute pleine de douceur et de majesté; il prie cette mère admirable, qui a eu l'avantage d'être la dépositaire de tout le trésor de la sagesse et de la science de Dieu, c'est-à-dire du Verbe éternel, qui est l'éloquence infinie de Dieu, de donner de la force et de la pointe à son esprit, de la grâce à son discours et des richesses à sa langue, pour lui aider à enfanter agréablement ce qu'il a conçu en son cœur : *Dei genitrix, Domina mundi, cœli regina : ipsa sensum acuat, dirigat stylum, et linguam pauperis venustiori respergat eloquio* (Dam. Ser. de assumpt.).

Et après s'être surpassé lui-même dans l'exposition qu'il fait des grandeurs qu'elle possède au ciel, il s'adresse à nous et nous dit : C'est ici, mes frères, que nos cœurs doivent être comblés d'une joie toute céleste et surabondante quand nous parlons de cette grande dame qui, régnant là-haut dans l'empire de Dieu avec tant de gloire, veut bien encore être ici-bas la dame et la reine particulière de nos cœurs : *Quæ singularem in cordibus nostris sibi vindicat principatum* (Dam. Serm. 11). O Dieu, quelle gloire pour nous d'avoir une telle reine ! et quel bonheur inestimable qu'elle daigne bien prendre la possession de cet empire pour le conserver, le défendre, et le gouverner ! Qui est-ce qui ne s'estimera plus heureux et plus honoré d'être son fidèle sujet que d'être un des plus grands rois de la terre ?

Mais ne soyons pas si misérables de souffrir que cette insigne faveur nous devienne une disgrâce par nos lâches ingratitudes ; ne nous rendons pas indignes de sa protection, abandonnant sa dévotion et son service ; n'attirons pas sur nous son indignation, trahissant sa cause et nous rangeant comme des rebelles du côté de ses ennemis ; perdons plutôt la vie que la fidélité que nous lui devons. C'est une reine si puissante à protéger les siens, si bienfaisante à ceux qui la servent, et si aimable à tous les sujets de son empire, que le bonheur de lui appartenir vaut mieux que les plus belles fortunes du monde. Efforçons-nous de nous engager tous les jours plus fortement dans sa dévotion ; entrons si avant dans ses intérêts, qu'ils nous soient plus chers que les nôtres ; ayons plus de joie de la voir si comblée de grandeurs que si nous les possédions nous-mêmes, et que les délices éternelles dont elle sera à jamais enivrée nous soient si aimables et si précieuses, qu'elles fassent vraiment la plus douce consolation de nos cœurs.

Disons-lui souvent, avec les plus tendres affections, ce que l'abbé Gueric lui disait, applaudissant à la gloire de son triomphe au jour de son assomption : *Perge Maria, perge, secura in bonis Filii tui : fiducialiter age tanquam regina, mater regis et sponsa* (Gueric. Ser. 3. de assumpt.). Allez, ô divine Marie, avancez-vous avec assurance, entrez librement dans la pleine possession de tous les biens de votre Fils, agissez avec l'autorité d'une reine, usez-en avec la confiance d'une mère, disposez de tout avec le pouvoir d'une épouse du grand roi des rois ; il n'y a point de limitation pour vous, il n'y a point de partage à faire à votre égard, tout le royaume et la puissance est à vous, toutes les richesses et l'abondance des plaisirs du ciel vous appartien-

nent légitimement, puisque vous êtes la fille, la mère et l'épouse. *Indivisum habere tecum cupit imperium, cui tecum in carne unâ et uno spiritu indivisum fuit pietatis mysterium.* Votre Fils unique veut posséder avec vous son royaume éternel indivisiblement et inséparablement, comme il n'a eu qu'une même chair et un même esprit, un même dessein et les mêmes intérêts dans les mystères de sa vie mortelle : *vivez, régnez, jouissez éternellement*, tandis que nous ne ferons autre chose sur la terre que d'applaudir à vos grandeurs.

ARTICLE X.

Réflexion morale sur ce qui est dit dans cet article.

Tendez maintenant les mains et recevez le fruit, non-seulement de cet article et de cette dernière conférence, mais de la plupart de celles qui l'ont précédée.

Considérez d'un esprit sérieux, dégagé de préoccupation et d'erreur, quelle est votre grande et principale affaire en ce monde : n'est-ce pas de servir Dieu et de sauver votre âme ? Et voyez combien ceux qui méprisent la dévotion sont aveugles, jugez combien ils sont déraisonnables, de penser que c'est un amusement bas et inutile d'attacher son esprit aux pratiques de piété, à la prière, à lire les bons livres, à mortifier ses passions et ses sens, à réciter un chapelet et choses semblables, et qui osent quelquefois dire que ce n'est qu'aux femmes à être dévotes, parce qu'elles ne sont pas faites pour traiter les grandes affaires. Examinez de près combien de tels discours sont éloignés, non-seulement de la piété chrétienne, mais encore du bon sens et de la raison ; car, que peut-on estimer de grand et d'important dans tous les emplois des hommes durant cette vie, sinon les pratiques de la dévotion ?

Quand est-ce qu'ils sont appliqués plus noblement que quand ils traitent avec la majesté infinie de Dieu ! Quand est-ce qu'ils travaillent à un ouvrage plus important et plus nécessaire que quand ils négocient la grande affaire de leur éternité ? Quand est-ce qu'ils font mieux leur fortune pour s'enrichir et pour s'agrandir que quand ils s'avancent à la conquête du royaume de Dieu? Quand est-ce qu'ils s'acquièrent une gloire immortelle, qu'ils deviennent possesseurs des biens infinis, qu'ils s'ouvrent la porte pour entrer dans l'immensité de la joie de Dieu même, que quand ils s'appliquent sérieusement aux pratiques de la dévotion ? Ap-

pelez-vous cela un métier bas, un amusement méprisable et qui n'est bon qu'aux petits esprits? Direz-vous qu'il n'y a que ceux qui ne sont pas propres à traiter les grandes affaires qui s'arrêtent à la dévotion, comme à la moindre chose qu'on peut faire sur la terre? Quelles sont donc ces grandes affaires qui sont plus importantes que celle-là? Dites-nous quelles sont celles que vous estimez plus dignes de l'occupation d'une personne de bon sens! Cherchez partout, examinez tout, pesez mûrement toutes les conditions et tous les emplois des hommes, depuis les rois qui sont sur les trônes jusqu'au dernier forçat; comparez toutes ces conditions l'une après l'autre, avec la condition et l'emploi d'un véritable dévot, et vous verrez combien celle-ci l'emporte sur toute autre sans comparaison.

Ne vous contentez pas de les comparer toutes en particulier, mais prenez-les toutes ensemble; ramassez-les dans un des bassins de la balance, et pesez-les contre la seule dévotion, et vous verrez qu'elle vaut mieux elle seule, et qu'elle est plus importante elle seule, qu'elle est plus profitable elle seule, qu'elle a plus de gloire elle seule, qu'elle donne plus de consolation à l'âme elle seule, et enfin qu'elle fait de plus grandes choses elle seule que toutes les autres ensemble sans elle; et puis jugez si dire ou penser que la dévotion est une chose méprisable, n'est pas une chose ridicule et tout-à-fait privée de bon sens.

Allez encore plus loin, et comparez la dévotion d'un seul véritable serviteur de Dieu avec tous les emplois, grands, petits ou médiocres, de tous les hommes qui sont ou qui ont été sur la terre depuis la création du monde, mais qui n'ont point eu la dévotion, et vous trouverez qu'il est vrai que la dévotion d'une seule bonne âme a sans comparaison plus de poids, plus de valeur et plus de mérite.

Mais je ne veux pas que vous preniez toute la durée de la vie d'une âme dévote, ni toutes les pratiques de la dévotion, je ne vous en laisse qu'un seul jour, et je ne vous propose qu'une seule bonne pratique; comparez-la, pesez-la dans la juste balance de la vérité éternelle, et connaissez-en bien la valeur, elle vaut le paradis; elle pèse assez elle seule pour mériter la possession éternelle du bien infini, au lieu que tout le reste ensemble sans la dévotion, quoiqu'il ait étourdi le monde par sa multitude et par sa grandeur apparente, ne vaut rien et ne mérite pas la vision de Dieu pour un seul moment.

Faites venir ici tous les sages du monde, assemblez les meilleures têtes qui soient sur la terre, consultez avec eux là-dessus,

examinez de près cette grande et importante vérité : le surnaturel l'emporte par-dessus tout ce qui est naturel; le divin l'emporte par-dessus l'humain; l'éternel l'emporte par-dessus le temporel; le salut l'emporte par-dessus tout. Que sauriez-vous dire à cela? Employez toute la subtilité de votre esprit pour trouver quelque bonne raison humaine qui vous défende contre cette puissance divine, vous ne sauriez; toute la sagesse des hommes ne vous en fournira pas une; et, après qu'elle se sera bien débattue, il faut qu'elle succombe enfin, et qu'elle se rende à la vérité.

Il faut qu'elle avoue qu'il n'y a rien sur la terre de si grand, de si estimable, ni de comparable à la vraie dévotion d'une bonne âme. Que c'est être aveugle que de ne pas le voir, et ridicule de le contredire; il faut enfin qu'elle reconnaisse que, de tous les métiers du monde, le meilleur est de faire profession d'une dévotion solide, sincère et véritable; que c'est le plus utile, le plus honorable et le plus assuré. Il faut donc enfin qu'elle confesse que la condition d'une seule âme dévote est meilleure que celle de tous les rois de la terre, et qu'il vaut mieux être le dernier de tous les serviteurs de Dieu que le monarque souverain de tout ce monde. J'insiste encore là-dessus pour lui faire bien considérer s'il n'est pas vrai qu'elle gagne plus elle seule que tous les marchands qui trafiquent par tout l'univers, et qu'elle a plus de sagesse dans sa tête que tous les ministres d'État que les princes consultent comme des oracles. Car enfin il faut en venir là, que tous les mortels fassent tout ce qu'ils voudront, sans dévotion ni piété, ils n'ont rien fait que de se rendre éternellement misérables; et qu'une bonne âme ne fasse rien de tout ce qu'ils font, mais qu'elle soit seulement dévote, elle a tout fait, puisqu'elle s'est mise en possession d'un bien infini pour l'éternité.

O Dieu de bonté! Dieu d'amour! ayez pitié de l'aveuglement général du siècle, répandez un petit rayon de votre divine lumière sur nos ténèbres. *Deus meus, illumina tenebras meas.* Oh! si les malheureux esclaves du monde ouvraient une fois les yeux pour voir cette grande vérité qui renferme toutes les autres! Vous n'avez qu'un Dieu à servir, qu'une âme à sauver, qu'une éternité bienheureuse à gagner. Savoir bien cela, c'est savoir tout; ignorer cela, c'est ignorer tout; faire bien cela seul, c'est tout faire; omettre cela seul, ce n'est rien faire, sinon perdre Dieu, perdre son âme, et perdre son éternité bienheureuse pour se précipiter à jamais dans la malheureuse; pesez bien cela, et vous verrez si vous oserez désormais dire ou penser que la dé-

votion est une chose basse et méprisable, et qu'elle n'est bonne qu'aux petits esprits qui ne sont pas capables des grandes affaires.

Acquittez-vous des affaires de votre condition, mais n'y regardez rien de grand que la seule volonté de Dieu; méprisez-les en elles-mêmes comme des choses de néant, et qui ne sont pas votre affaire ; mais regardez en tout l'adorable volonté de Dieu, qui vous les fera estimer, et prendre soin de toutes jusqu'aux moindres, comme des affaires de Dieu; n'y regardez pas d'autres intérêts que les siens, et n'y prétendez autre chose que de contenter parfaitement votre souverain Seigneur dans la commission qu'il vous a donnée. Souvenez-vous qu'elle finira bientôt, et que vous ne vous mêlerez plus de rien; vous laisserez les morts ensevelir les morts; vous laisserez le monde, avec toutes ses affaires; il les fera traiter par quelqu'autre, car il n'a que faire de vous, et vous n'avez que faire de lui; vous verrez bien alors que toutes ses affaires n'étaient pas les vôtres, parce qu'elles ne sont pas éternelles, et que la vôtre aussi n'était pas la sienne, parce qu'elle n'est pas temporelle; car, en un mot, il n'y a rien de plus véritable, quoiqu'il n'y ait rien de moins connu, et dont on soit moins persuadé. *Tout ce qui n'est point éternel n'est point l'affaire d'une âme immortelle;* elle n'y doit prendre aucun intérêt, elle n'en doit faire aucun état, ni le regarder qu'avec indifférence; la dévotion est sa grande affaire, la piété qui la doit animer en tout ce qu'elle fait est sa principale et sa plus importante affaire, le soin de son salut éternel est son unique nécessaire; tout le reste ne la regarde point, et ne lui doit être que d'une très-petite considération; heureuse et mille fois plus heureuse qu'on ne saurait le dire, une âme qui comprend bien cette vérité.

§ UNIQUE.

Comme une âme immortelle doit négocier dans le temps les affaires de son éternité.

Mais au reste, quoiqu'une âme immortelle ne doive aspirer qu'à l'éternité, il ne faut pas néanmoins qu'elle s'estime malheureuse de se voir engagée et comme exilée dans le temps; car c'est là qu'elle peut faire des merveilles, jetant largement et incessamment sur la terre les semences de son éternité bienheureuse qu'elle recueillera dans le ciel, pourvu seulement qu'elle soit dévote, pourvu qu'elle pense bien à son unique affaire, pourvu qu'elle ménage bien son temps pour y travailler,

comme elle peut le faire sans qu'il lui en coûte beaucoup. O mon Dieu! soit qu'elle devienne riche, soit qu'elle ne fasse que cela seul, ou qu'elle soit obligée de négocier d'autres affaires dans la vie présente (cela importe peu pourvu qu'elle soit vraiment dévote), elle peut faire de si grandes merveilles dans le temps pour l'éternité et acquérir de si grandes richesses, que qui les compterait en détail, et qui en verrait l'abondance, en demeurerait étonné et ne pourrait la comprendre. Cette vue est si belle et si propre à nous encourager, que l'âme du monde la plus lâche deviendrait embrasée d'un zèle qui la transporterait, et qui la rendrait infatigable dans les pratiques continuelles de la dévotion.

Qui est-ce qui ne serait pas charmé de cette parole du grand apôtre saint Paul : *Momentaneum hoc et leve æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (2. Cor. 4. v. 17.). Il nous dit que le moment léger de la vie présente et malheureuse nous enfante le poids d'une éternité bienheureuse. Salomon, qui était un roi si puissant et si magnifique, ne donna à Hyrcan que vingt villes ou bourgades dans la terre de Galilée, pour vingt ans de services qu'il lui avait rendus. Mais Dieu, qui est un monarque infiniment plus grand et plus riche, donne à ses serviteurs tout son royaume, pour le salaire des petits services qu'ils lui rendent; non pas seulement durant tout le cours de leur vie, mais il récompense des journées par les cent mille ans de salaires. Oh! la magnificence de ce bon maître! Qui est-ce qui ne doit pas brûler d'envie d'être son serviteur? Mais il fait bien plus, car il récompense les heures et non-seulement les heures, mais les moments, par des éternités toutes entières, et j'en suis assuré par cet oracle de l'Écriture sainte qui est infaillible : *Momentaneum hoc et leve æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Il est écrit et il est certain que ce moment léger opère en nous le poids de la gloire éternelle. Mais de quel moment parle-t-il? Il parle de tous; car il n'y en a pas un dans la vie duquel on ne puisse dire cela aussi véritablement que d'un autre. Suivez et voyez où cela pourra vous conduire.

Dans chaque année de votre vie vous avez trois cent soixante et cinq jours, et chaque jour a vingt-quatre heures; vous avez donc en chaque année huit mille sept cent soixante et six heures. Or, chaque heure du jour enferme soixante minutes, vous avez donc dans chaque année de votre vie cinq cent vingt-cinq mille neuf cent soixante minutes ou moments; et, de toute cette multitude, il n'y en a pas une seule dont on ne puisse dire avec la même

vérité les mêmes paroles de saint Paul : *Ce moment léger opère en nous le poids de la gloire éternelle*, pourvu qu'il reçoive en passant la semence de quelque bonne œuvre. Les indévots et les impies n'en sèment point, et par conséquent ils ne recueilleront rien ; car saint Paul nous dit que nous ne moissonnerons dans l'éternité que ce que nous aurons semé dans le temps : *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet* (Gal. 6. v. 6). Mais si vous êtes vraiment dévot, si vous faites profession d'être un fidèle serviteur de Dieu ; si vous êtes attentif sur vous-même pour vous appliquer toujours aux exercices de la piété, vous pouvez remplir tous vos moments de cette précieuse semence, qui vous produira le poids de la gloire éternelle ; je veux dire tous ceux où vous agissez avec liberté et avec attention à ce que vous faites, et vous le pouvez très-facilement. Car tant s'en faut que cela vous coûte beaucoup, au contraire il vous aidera beaucoup à bien faire quand vous aurez la vue de Dieu et l'intention d'avancer la grande affaire de votre salut. Si vous travaillez, travaillez pour Dieu ; si vous vous reposez, reposez-vous pour Dieu ; si vous souffrez, souffrez pour Dieu, si vous lisez, ou si vous écrivez, lisez ou écrivez pour Dieu ; si vous jeûnez, si vous priez, si vous donnez l'aumône, et pour dire en un mot ce que le grand apôtre nous enseigne, tout ce que vous faites de bien dans vos pensées, dans vos paroles, ou dans vos œuvres, faites tout pour plaire à Dieu ; vous avez semé dans tous les moments de votre vie le précieux germe dont chacun vous produira le fruit d'une gloire immortelle que vous irez moissonner dans l'éternité.

Après cela comptez vos richesses, et voyez si vous pourrez en supputer le nombre et en comprendre toute la grandeur ; vous avez dans une seule année cinq cent vingt-cinq mille neuf cent soixante moments ; étant tous remplis de la semence de vos bonnes œuvres, ce sont autant de couronnes éternelles qu'ils vous produiront ; car il n'est pas permis de douter de la fécondité d'un moment, après que l'Écriture nous assure qu'il opère en nous le poids d'une gloire éternelle ; il faut donc compter autant de moments, autant de couronnes. Quelle abondance prodigieuse de richesses ! et cependant ce n'est encore que la récolte d'une seule année. Combien donc en auriez-vous en dix ans ? combien en vingt ? combien en quarante ? combien en cinquante ou soixante ans, ou plus, si vous les avez passés au service de Dieu, professant et pratiquant une véritable dévotion ? Cette supputation sera-t elle aisée à faire ?

Je sais bien que tous vos moments ne seront pas remplis, et

qu'une grande partie demeurera vide; mais je veux que vous n'en eussiez semé que la moitié, je veux qu'il n'y en eût que le quart, ou seulement le demi-quart, supputez où cela ira; et, cueillant de chaque moment le fruit de la bonne semence dont vous l'avez rempli, vous verrez qu'il n'y en aura pas un qui ne vous donne son trésor, et ce trésor ne sera pas moindre que la possession de Dieu; voyez quelle sera enfin l'abondance de vos richesses.

Alors vous verrez combien vous serez heureux d'avoir fait une profession particulière de la dévotion; vous le verrez, et vous admirerez ce que vous ne pourrez comprendre; vous le verrez, et votre cœur dilaté de joie ne cessera jamais de bénir Dieu et de le remercier durant toutes les éternités. Heureux les moments que j'ai employés au service de Dieu, je ne compte que ceux-là, car tous les autres me sont inutiles. Heureux tous les temps que j'ai consacrés à la dévotion, car tout le reste est perdu pour moi. Heureux les jours où j'ai été dévot, dévot à Jésus-Christ, dévot à la Sainte-Vierge; car ces dévotions, si elles sont véritables, ne vont jamais l'une sans l'autre). Hélas! si j'avais bien su ce que je vois présentement de mes yeux, je n'aurais jamais voulu faire d'autre profession dans tous les instants de ma vie, que d'être dévot à Jésus-Christ et à la très-Sainte-Vierge; car je vois clairement que c'est tout ce qu'il y a de bon, de profitable et de précieux au monde, tout le reste n'est que vanité.

Vous donc mon frère, qui lisez ces dernières lignes, soyez-en maintenant bien persuadé et faites dès l'heure présente une constante résolution, mais une résolution ferme, d'être désormais pour tout le reste de votre vie (moyennant la grâce, qui ne vous manquera pas) très-dévot à Jésus-Christ, et très-dévot à la Sainte-Vierge. Je vous laisse avec ce bon sentiment, et je prie à genoux, et de toutes les plus ardentes affections de mon cœur, Dieu le Père, Jésus-Christ mon aimable Sauveur, le Saint-Esprit et la très-Sainte-Vierge, qu'ils vous le confirment.

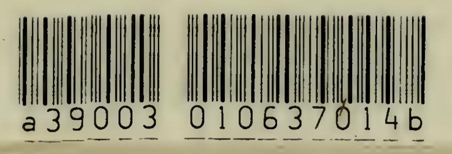
FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


a39003 010637014b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 11 10 19 05 7